Digitized by Google

B°7
2
20
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

Digitized by Google

Digitized by Google

Univers

PITTORESQUE

HISTOIRE et DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES

de leurs

Religions

Mœurs

COUTUMES INDUSTRIE &c.

PUBLIÉ PAR FIRMIN DIDOT FRÈRES

Rue Jacob 56

Digitized by Google

L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.

RUSSIE.

Digitized by Google

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

RUSSIE,

PAR

M. CHOPIN,

ANCIEN SECRÉTAIRE ET BIBLIOTHÉCAIRE DU PRINCE KOURAKIN,
AMBASSADEUR DE RUSSIE A LA COUR DE FRANCE.

TOME PREMIER.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56

M DCCC XXXVIII.

Digitized by Google

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COSTUMES, ETC.

RUSSIE,

PAR M. CHOPIN.

INTRODUCTION.

Pourquoi la Russie est-elle encore une terre presque inconnue au reste de l'Europe? Comment se fait-il que l'empire le plus vaste du globe, et qui exerce sur la politique universelle une influence si marquée, n'ait pas été l'objet de recherches plus complètes et surtout plus consciencieuses? Si le secret de la puissance russe était seulement de nature à exciter la curiosité, on concevrait que des peuples, qui ont devancé la patrie des Slaves en civilisation, que des contrées plus riches en monuments et en souvenirs, aient présenté à l'histoire une matière plus attrayante; mais il n'en est point ainsi: la question russe est devenue pour l'Europe et pour l'Asie une question d'avenir. En admettant que les ressources de cet empire se développent dans la proportion du sol, et que la politique de son gouvernement ne soit point entravée par des obstacles imprévus, qui pourrait dire où s'arrêtera sa puissance? Quant au présent, le cabinet de Pétersbourg, toujours patient dans ses projets d'envahissement, exploite avec habileté la différence des systèmes qui partagent l'Europe en deux camps; l'Allemagne, placée entre le despotisme pur et les libertés constitutionnelles, présente le milieu moral par lequel le despotisme ou la liberté passera pour mourir ou pour triompher. En lisant attentivement l'histoire, on reconnaît que la politique moscovite n'a point varié depuis deux siècles. A peine échappée au joug des Tatars, et débarrassée des entraves que lui opposaient les princes apanagés, elle a successivement absorbé les populations voisines, et n'a cessé de reculer ses frontières du nord au sud, et de l'orient à l'occident. La Suède, la Pologne, la Turquie, la Perse, tour à tour démembrées ou conquises, ont été aussi malheureuses par les traités que par les armes. Du côté de l'est, les déserts n'ont point été un obstacle; un jour ces déserts seront cultivés, et peut-être y transportera-t-on des populations attachées au sol natal par des souvenirs de liberté. La Turquie épuisée attend le joug, et va livrer au vainqueur ses ports magnifiques. Alors la marine russe, maîtresse des détroits, pourra construire, dans la mer Noire, des flottes qui domineront sur la Méditerranée, en attendant qu'elle oppose à l'Angleterre une puissante concurrence dans les Indes et dans les deux Amériques. Ces résultats, pour être éloignés, n'en sont pas moins probables, si le passé n'est pas un vain avertissement pour l'avenir. Ainsi la Russie marche à l'asservisse-

ment des peuples, et aspire au monopole commercial qui seul peut la défrayer des sacrifices financiers indispensables au développement de ses forces militaires. L'Europe acceptera-t-elle la domination russe comme une nécessité? Partagée sur des questions d'intérêts secondaires, renoncera-t-elle aux avantages d'une éducation politique continuée au sein de tant de luttes sanglantes, et à l'instant même où le bon sens des peuples n'aspire plus à d'autres conquêtes qu'à celles de l'intelligence et de l'industrie? Est-il donc si difficile de comprendre que la Russie, avec ses ressources actuelles, n'est redoutable, comme puissance envahissante, que lorsque les autres États la laissent tomber de tout son poids sur un ennemi isolé? La Turquie l'a tenue deux ans en échec, et peu s'en est fallu que la bataille des Balkans n'ait signalé une défaite au lieu d'une victoire. Sans l'attitude hostile de la Prusse et de l'Autriche, la Pologne eût peut-être reconquis sa nationalité; mais elle ne l'aurait conservée qu'en modifiant les institutions dont le vice a causé sa chute. Sans doute la Russie est une puissance militaire de premier ordre; ses soldats sont braves et disciplinés; tous les ressorts du gouvernement obéissent à une pensée unique; et l'obéissance aveugle peut produire des résultats non moins décisifs que ne le fait ailleurs l'amour de la gloire et de la liberté. Malgré ces éléments de succès et la sagesse qui préside aux destinées de cet empire, le délabrement des finances, la difficulté de centralisation, et l'obligation de garder une ligne immense de frontières, l'empêcheront longtemps encore de marcher à découvert à l'accomplissement de ses projets. Toutefois il ne faut pas oublier que la population de la Russie a triplé depuis un siècle; quelques générations encore, et elle aura atteint le chiffre de toute la population européenne.

La plupart de nos hommes d'État ne connaissent la Russie que d'après le tracé géographique des cartes; pour se faire une idée de ses ressources, ils interrogent les statistiques dont les auteurs sont réduits à s'emprunter mutuellement leurs erreurs. Des géographes estimés ont donné quarante mille habitants à des villes qui en comptent à peine douze à quinze cents; d'autres ont signalé des bourgs insignifiants comme des cités florissantes: la cause de ces données fausses ou contradictoires doit être attribuée à l'absence de documents officiels, et à l'ignorance où sont restés, en ce qui regarde la langue, les mœurs et les localités, presque tous les étrangers qui ont écrit sur la Russie. Toutefois, il faut en convenir, les conditions d'existence de l'empire russe sont si multiples, les éléments qui le composent diffèrent si essentiellement, qu'il est difficile de donner de son ensemble une idée complète et basée sur des détails exacts. Partout un mélange bizarre, où viennent se heurter et se confondre le caractère asiatique et l'européen. Ici, des villes où se déploie toute la magnificence du luxe, mise en œuvre par les arts les plus avancés; à quelque distance, des hameaux dont les demeures ne ferment pas, parce que l'habitant n'a rien à perdre; puis, çà et là dans la campagne, des serfs courbés sur le sol, et qui se vendent avec le sillon qu'ils ont fécondé. Dans la nature physique comme dans la nature morale, tout y est contraste: le soleil se lève puissant et radieux sur les bords de la Caspienne et de la mer Noire. Au nord, quand il a percé le brouillard neigeux des pôles, la terre, affranchie d'une nuit sans matin, se hâte de mettre à profit ce long jour sans ombre. Les germes qui, depuis si longtemps, dormaient dans son sein, s'y échauffent et se développent avec une rapidité telle, que l'œil peut suivre la croissance des plantes, et étudier sur la nature, pressée de son œuvre, les lois de la végétation.

Sur les bords du lac Baïkal, on rencontre tous les accidents de terrain, toutes les scènes de l'Amérique septentrionale; des forêts épaisses, des savanes, des clairières, des marais peuplés d'oiseaux aquatiques, qui sem-

blent étonnés de l'approche de l'homme.

La physionomie des habitants y frappe par des traits non moins variés. Le Kamtchadale, le Finois, le Géorgien, le Cosaque de l'Ukraine, le Kirguize, l'habitant de Novgorod et de Kief, se coudoient dans les bazars, et paraissent surpris de se trouver compatriotes. Un lien puissant unit ces peuples d'origine si diverse : le despotisme. Mais à peine retrouvent-ils l'air et le sol natal, que la puissance des mœurs reprend son empire : le Cosaque de l'Ukraine s'émeut au vieux nom de Lithuanie; le Finois porte en soupirant ses regards vers les côtes de la Suède, et le Tatar, en galopant dans les steppes, fredonne un chant national qui lui rappelle un temps de gloire et d'indépendance. On voit qu'à l'exception des provinces centrales de l'empire, les populations russes n'offrent qu'un tout factice, et qu'elles tendent constamment, les unes à recouvrer leur première indépendance, les autres à se réunir aux peuples dont la conquête les a violemment séparées.

La Russie, dans son intérêt et dans celui de l'humanité, a une noble mission à remplir, c'est la civilisation de l'Asie. Par sa situation géographique, par la forme de son gouvernement, elle est naturellement appelée à opérer cette grande réforme; il semble que son rôle soit de recevoir de l'Europe, et de transmettre à l'Orient, après les avoir modifiés, les principes d'économie politique qui sont la base des gouvernements avancés. Que si elle s'obstine à tenir ses regards sur l'Europe, elle est condamnée à rester longtemps stationnaire, ou à détruire par la conquête les éléments de sa grandeur future. En effet, pour retenir la Pologne sous le joug, elle a été forcée de lui laisser une apparence de liberté qui mettait les Russes vainqueurs au-dessous des Polonais soumis. Quoi qu'elle fasse, elle doit faire peser le même despotisme sur tout l'empire, ou les provinces les moins favorisées ne porteront qu'impatiemment les charges d'une servitude exceptionnelle; tandis que la conservation de quelques priviléges n'empêchera pas les autres de se rappeler ce qu'elles ont perdu. Ainsi elle ne peut avancer qu'avec mesure et lenteur dans la voie des améliorations, car, dans le mal comme dans le bien, tout se tient et s'enchaîne; le seigneur accepte le despotisme, parce que le serf rampe sous lui; mais il briserait le sceptre de l'autocrate, si les tsars émancipaient les esclaves, sans lui assurer des droits politiques en compensation des priviléges qui lui auraient été enlevés : d'un autre côté, le peuple est loin d'être mûr pour une telle réforme; et le souverain ne pourrait s'appuyer sur lui pour résister aux empiétements de la noblesse. Ainsi l'Europe doit être convaincue que le despotisme est une condition nécessaire d'existence pour l'empire russe; et que, ne pouvant s'élever, sans danger, au niveau des institutions libérales, il s'efforcera d'en comprimer le développement dans tous les lieux et toutes les fois que l'occasion se présentera favorable.

Des considérations d'une si haute importance doivent appeler un vif intérêt sur tout ce qui peut concourir à donner une idée précise de l'état actuel de la Russie; c'est à l'histoire à nous révéler par quelles modifications a passé ce vaste empire, pour arriver à un si haut degré de puissance, et à nous le présenter dans les différents âges de sa civilisation tardive. Nous tâcherons d'expliquer ce qu'il est par ce qu'il fut, et de mettre en saillie les traits du caractère national, que n'ont pu entièrement effacer l'invasion des Mongols, le despotisme qui lui a succédé, et le contact des formes étrangères. Mais, avant d'esquisser la physionomie morale d'un peuple, il convient de bien faire connaître le pays qu'il habite. Le lieu de la scène une fois décrit, le caractère et l'action des personnages en paraîtront plus faciles à comprendre.

Les limites de l'empire de Russie plongent à l'ouest jusqu'au cœur de l'Europe; à l'est, elles viennent s'adosser aux frontières des possessions anglaises dans l'Amérique septentrionale.

Sur cet espace, qui embrasse environ cent quatre-vingt-douze degrés de longitude, la continuité du territoire n'est interrompue que par le détroit de Béring, dont la largeur n'excède pas quinze lieues marines. Au nord, les rivages de la mer Glaciale le couronnent; au sud, il regarde les États-Unis d'Amérique, la Chine, la Perse, l'empire Ottoman, et l'Autriche. Dans le nouveau continent, la ligne qui dessine la frontière russe n'est pas tracée d'une manière bien précise; et, sans doute, le temps est loin encore où elle pourrait devenir un sujet sérieux de contestation entre les puissances limitrophes; mais, à l'ouest, entre les États de l'Autriche et de la Prusse, la démarcation indiquée par les traités ne laisse aucune incertitude.

D'après les cartes russes les plus récentes, la surface totale de la Russie dépasse un million de lieues carrées, et enferme environ trente fois la superficie de la France. On n'a pas compris, dans cette évaluation, l'archipel découvert en 1809 dans la mer Glaciale, vers le 70° de latitude, et auquel on a donné le nom de *Nouvelle Sibérie*. La reconnaissance de ces régions arctiques n'étant pas encore terminée, il est impossible, pour le moment, d'en évaluer avec exactitude la superficie.

Si la France, dont le territoire est comparativement si resserré, offre des différences notables; si les vignobles de la Champagne, les céréales de la Beauce, les pâturages de la Normandie, et les mûriers de nos provinces méridionales, présentent un aspect si varié, on comprendra facilement qu'un empire qui enveloppe plus de la moitié de la circonférence du globe, doit présenter, dans certaines provinces, les différences les plus tranchées sous le rapport de la fertilité, de la nature des produits, et de la population. Dans quelques-unes de ses parties, le sol ne fournit, à de rares habitants, qu'une chétive subsistance; dans d'autres, il n'attend que le bras du cultivateur pour se couvrir de riches récoltes. La pomme de terre a déjà franchi le 60° de latitude, et tout porte à croire qu'elle ne s'arrêtera pas à cette limite; mais, sur plusieurs points où le climat ne serait pas un obstacle à la culture, d'autres causes physiques en arrêtent les progrès. Des plaines immenses sont tellement imprégnées de sel, que peu de plantes y prospèrent; ailleurs on rencontre des marais dont le desséchement ne pourra être entrepris que lorsque les terres voisines, immédiatement cultivables, seront mises en valeur, et qu'un excédant de population en aura fait sentir la nécessité. Là sont des terres que leur nudité semble condamner à une sécheresse constante, et des steppes comparables aux déserts de l'Afrique. Il faudra des siècles avant que la main de l'homme ait répandu la vie sur ces contrées incultes, que la nature semble tenir en réserve pour les besoins futurs des populations.

En supposant que la culture ne s'empare que des terres actuellement propres à la recevoir, on peut avancer, sans exagération, que plus de deux cent cinquante mille lieues carrées de cet empire ne sont pas moins fertiles que la Pologne, où l'on compte six cents habitants par lieue carrée; ainsi la Russie pourrait facilement nourrir cent cinquante millions d'habitants, et augmenter de quatre-vingt-douze millions d'âmes sa population actuelle; mais comme un accroissement si considérable suppose un grand développement dans les arts et l'industrie, la culture envahirait sur plusieurs points les limites du désert, et l'on peut raisonnablement élever à deux cents millions le chiffre de la population à laquelle la Russie pourrait aisément fournir non-seulement le nécessaire, mais encore les jouissances des arts et du luxe. Avec de tels éléments de prospérité intérieure, on a peine à comprendre pourquoi la Russie tend sans cesse à un développement excentrique, pourquoi elle préfère réunir forcément sous son obéissance des peuples dont les institutions ne peuvent se fondre que difficilement avec les siennes, à une marche plus rationnelle et plus sûre,

Digitized by Google

qui, en multipliant les rameaux autour de la souche slave, lui ferait pousser des racines plus profondes sur le sol natal.

Après ces réflexions générales, nous allons entrer dans les détails que comporte le cadre où nous devons nous renfermer; nous commencerons par quelques notions géographiques.

L'empire de Russie s'étend en longitude depuis 15° 27' jusqu'à 207° 45' à l'est du méridien de Paris; le point le plus méridional est sur la frontière de la Géorgie, à 39° 44' de latitude, et le point le plus rapproché du pôle, sur le continent, est un cap de la Sibérie à 78° 15', entre le Iénisseï et le Léna. Quelques-unes des îles de la mer Glaciale s'avancent un peu plus vers le nord; mais, d'après les cartes les plus récentes, elles n'atteignent pas le 80°; ainsi les parallèles extrêmes qui renferment l'empire russe sont séparés par un intervalle de près de 40°; la largeur moyenne de cette vaste étendue de pays n'est guère que de cinq cents lieues. De l'ouest à l'est, des documents officiels lui assignent au moins trois mille trois cents lieues jusqu'aux limites de l'Asie, sans y comprendre les possessions d'Amérique. Sous les mêmes parallèles, le climat est plus froid et plus sec vers l'est, et la population devient plus considérable à mesure que l'on se rapproche de l'Europe. Le nord et le sud offrent des différences naturelles bien plus frappantes; l'extrémité méridionale est voisine de ces contrées heureuses où la tradition a placé l'Éden, tandis qu'à l'extrémité opposée, l'excès du froid ne laisse d'autre asile à la nature vivante que le fond des eaux. Au sud, des montagnes, non moins élevées que les hautes sommités des Alpes, ont leur cime couronnée de glaciers, et déploient sur leurs flancs et à leur base tout le luxe de la plus riche végétation; au nord, point de terrains d'une élévation remarquable, point d'autres plantes qu'un petit nombre de mousses et de lichens. Il semble que l'intervalle qui sépare des contrastes si marqués devrait présenter les gradations de ce passage, c'est-à-dire, les phénomènes qui les caractérisent; cependant les régions de la Russie centrale n'offrent sur une étendue immense que des formes vulgaires, et le voyageur, au prix même de quelque fatigue, voudrait échapper à l'aspect monotone des sites qu'interrogent en vain ses regards.

Cependant la Russie a quelques chaînes de montagnes, telles que les monts Altaï et les monts Ourals; mais, contrairement aux lois de la perspective, l'éloignement les a grandies aux yeux de plusieurs géographes. Ce qui prouve incontestablement que la chaîne de l'Oural n'atteint qu'une hauteur assez médiocre, c'est qu'elle est couverte jusqu'au sommet de grands arbres et de plantes qui conviennent à la nature du sol et à la latitude diverse où elles végètent. L'Altaï est plus élevé; quelques-unes de ses cimes sont entièrement dépouillées; mais on n'y trouve pas de glaciers comparables à ceux des Alpes, quoique la limite de la congélation permanente y soit au-dessous de cette même limite au nord de l'Italie et au sud de l'Allemagne. Ainsi le plateau de l'Asie centrale, vaste plaine entre les chaînes du Taurus et de l'Altaï, n'a pu, comme on l'a supposé, dominer les eaux diluviennes, lorsque, selon les livres de Moïse, les plus hautes cimes du Caucase, et par conséquent celles des Alpes, étaient submergées.

La route de Pétersbourg à Moscou traverse le Voldaï, petite contrée où le terrain affecte des formes plus variées, ce qui a valu le nom de Suisse russe à ces monticules modestes, les seuls qui coupent l'uniformité du pays. En réalité, cette Suisse en miniature ressemblerait plutôt à la forêt des Ardennes, si les arbres verts ne dominaient dans le gouvernement de Novgorod, et si les roches schisteuses des Ardennes ne présentaient une plus grande variété de formes que les coteaux calcaires du Voldaï.

A l'exception de la Tauride et du Caucase, la Russie est en général d'un aspect assez monotone. Vers le milieu du siècle dernier, le gouvernement

avait conçu le projet de border d'arbres la route de Pétersbourg à Moscou. « Si l'on a exécuté ce projet, écrivait alors Montesquieu, le voyageur doit périr d'ennui entre les deux rangs de cette allée. » Cette idée a été abandonnée. Depuis, on a pensé que le meilleur moyen d'abréger pour le voyageur cette route d'environ deux cents lieues (sept cent vingt verstes), c'était de la rendre commode et praticable dans toutes les saisons : on y a construit une chaussée qui est presque terminée.

Depuis que la Russie est définitivement maîtresse du royaume de Pologne et d'une partie de la Moldavie, elle se trouve en possession de quelques appendices des Carpathes; mais comme ces élévations, d'ailleurs peu considérables, dominent à l'est une vaste étendue de plaines simultanément incorporées à l'empire russe, elles n'altèrent que d'une manière peu sensible l'aspect général du pays.

Sans grouper, comme l'ont fait plusieurs géographes, en systèmes plus ou moins ingénieux, les montagnes de la Russie, nous n'y reconnaîtrons que trois chaînes caractérisées : les monts Ourals, le Caucase et l'Altaï. Quoique cette dernière soit scindée en sections qui portent des noms différents, cette discontinuité n'est pas primordiale, et l'inspection des intervalles n'a laissé aucun doute sur l'ancienne réunion de ces chaînes partielles; elle est constatée par les traces encore visibles des causes physiques qui ont opéré la séparation.

En examinant le sol de l'Asie centrale, et surtout le bassin de la Caspienne, on leur trouve, dans certaines parties, un air de jeunesse qui semblerait attester la retraite récente des eaux marines. Des portions considérables de terrain profondément détrempé, une multitude de lacs salés; après de longues sécheresses, le sol couvert d'efflorescences salines que les vents réduisent en poussière, la flore des terrains salés qui domine partout, tels sont les faits qui viennent à l'appui de cette hypothèse, et que l'on peut remarquer, à une distance considérable du rivage, en Asie et en Europe. Le pays conserve à peu près le même aspect jusqu'à la Chine. Au nord de l'Altaï, les terrains salés se prolongent jusque dans la Sibérie, et transportent dans ces froides régions les incommodités du voisinage de la Caspienne. Au sud de l'Asie, on trouve aussi des contrées dont le desséchement ne paraît pas dater de plus loin que celui des pays que nous venons de mentionner : telle est, par exemple, le fertile et riant pays de Cachemire. L'Afrique et l'Europe occidentale, au contraire, seront considérées comme des terres antiques. Les dépôts de la mer n'y gisent plus sur le sol; il faut les chercher dans les roches ou à une certaine profondeur, et presque tout ce que les eaux atmosphériques pouvaient dissoudre, entraîné dans les fleuves par leurs affluents, a été restitué au bassin des mers. En comparant l'épuisement de ces terres vieillies avec la puissance de végétation des terrains sortis les derniers du sein des eaux, on reconnaîtra que la Russie ne sera pas moins redevable à la nature qu'à l'étendue de son sol, de la richesse et de la prospérité auxquelles il lui est donné d'atteindre un jour.

Complétons ce que nous avons dit de l'aspect général du pays par quelques données hydrographiques. La navigation de la mer Caspienne peut être considérée comme une propriété de la Russie; certes, la Perse n'est pas en état de lui en disputer les avantages. Isolée au milieu des terres, cette mer s'étend depuis 36° jusqu'à 47° de latitude septentrionale, et sa longitude est entre 44° et 53°, à l'est du méridien de Paris. Sa largeur varie sensiblement; en quelques endroits, elle est au-dessous de trente lieues marines, et en d'autres, elle a trois fois cette étendue.

Sur une mer si étroite, où le navigateur ne trouve que difficilement un abri contre la tempête, où il n'a pas la faculté de louvoyer, il était indispensable de bien étudier le fond et de multiplier les sondes. Ces opérations ont confirmé ce qu'avait fait conjecturer

l'inspection du pays environnant. Cette mer est moins profonde que certains lacs des Alpes dont la superficie est vingt mille fois moindre. Les plaines adjacentes se prolongent sous les eaux par une pente presque insensible; ses côtes sont presque partout inaccessibles, si ce n'est pour de petites embarcations. On estime que sa profondeur n'excède pas dix brasses. Des roches cachées sous les eaux augmentent encore les dangers de la navigation, et ne laissent aux vaisseaux qu'une voie étroite et bordée d'écueils; mais, par une sorte de compensation, les poissons, les phoques et les oiseaux aquatiques, s'y trouvent dans une prodigieuse abondance, et offrent une source inépuisable de richesses. L'excessive population de ces eaux est favorisée par une végétation avec laquelle nulle autre mer n'offre rien de comparable. Presque partout le fond se couvre de plantes, et les joncs qui s'élèvent au-dessus des eaux, à une grande distance des bords, forment des fourrés où les bêtes fauves trouvent un asile. Les sangliers se plaisent surtout dans ces retraites aquatiques, et c'est là que les chasseurs vont les relancer.

Suivant Pallas, la Caspienne ne serait qu'un lac formé par les fleuves qui viennent y verser leurs eaux : cette opinion ne paraîtra que spécieuse, si l'on considère que le bassin de cette mer est couvert de productions marines, que les coquillages qu'elle nourrit ont leurs analogues dans l'Océan, que ses eaux sont plus salées que celles d'aucune autre mer, et que ses poissons, qui fournissent à la pêche de si grands bénéfices, sont du nombre de ceux qui passent plus de temps dans la mer que dans les fleuves où ils font leurs voyages annuels. Il est incontestable d'ailleurs que la Caspienne couvrit autrefois des contrées qu'elle a délaissées peu à peu pour se renfermer dans ses limites actuelles, et il est probable qu'à une époque plus reculée encore elle communiquait avec l'Océan par l'intermédiaire de l'Euxin, de la Propontide et de la Méditerranée, réunis alors en une seule mer intérieure, où le Caucase formait une île, et les sommités de la Tauride quelques îlots.

La mer Noire, quoique assez rapprochée de la Caspienne, offre avec cette dernière des différences sensibles. Les eaux du Pont-Euxin ont une superficie double; les côtes en sont plus accessibles et se prêtent plus généralement au cabotage; des ports sûrs et en grand nombre s'y ouvrent aux navigateurs lorsqu'ils se trouvent assaillis par ces tempêtes fréquentes qui ont valu à cette mer le nom d'inhospitalière. La Russie possède environ la moitié de ces côtes, depuis les bouches du Danube jusqu'aux frontières méridionales de la Géorgie.

En comparant l'ensemble des bassins des fleuves qui se jettent dans la Caspienne, à l'étendue des contrées qui déversent leurs eaux dans la mer Noire, on voit que celle-ci reçoit moins que l'autre; cependant ses eaux sont moins salées, soit parce que l'évaporation y est moins active à raison de sa profondeur, soit parce que la Caspienne, ayant été séparée la première de la masse des eaux occidentales, a conservé plus longtemps un degré de salure considérable.

La mer Baltique est une des frontières naturelles de la Russie. Depuis l'acquisition de la Finlande suédoise, elle n'a plus à s'étendre au nord-ouest. La situation de la nouvelle capitale à l'embouchure de la Néva, dans le golfe de Finlande, a dû faire prévoir que la côte occidentale du golfe de Bothnie subirait tôt ou tard la destinée de ce littoral prolongé jusqu'en Livonie, et que la Baltique formerait entre les deux États une séparation moins équivoque qu'une ligne idéale tracée à travers des bois et des marais. Dans la prévoyance d'une guerre maritime vers ces parages, la Russie a jugé utile de s'emparer des îles d'Aland, à l'entrée du golfe Bothnique, et de celles d'Œsel et de Dago, sur les côtes de la Livonie et de l'Esthonie.

La navigation sur la Baltique est presque aussi périlleuse que sur la mer Noire : les vagues en sont courtes et abruptes; le vent d'ouest y souffle

quelquefois avec violence, et si constamment qu'il refoule les eaux du golfe de Finlande et inonde les terres basses. Pétersbourg, si sérieusement menacé par les eaux il y a quelques années, eût été peut-être entièrement détruit si le vent eût soufflé quelques jours de plus dans la même direction.

Les eaux de la Baltique ne sont presque pas salées dans la partie la plus enfoncée de ses deux grands golfes, en sorte qu'on y trouve les poissons des eaux douces, et que la glace s'y forme à la même température que sur les fleuves et les lacs. C'est sur ses bords que l'on recueille l'ambre jaune, substance qui a excité la curiosité des anciens, et dont les naturalistes modernes n'ont pas encore expliqué l'origine d'une manière satisfaisante.

Cette mer est présentement le canal par lequel la Russie entretient ses grandes relations commerciales avec l'Occident; mais sa marine marchande y est peu considérable, et c'est à peine si le pavillon de l'empire se fait remarquer parmi ceux des autres nations dans les ports les plus fréquentés, tels que Cronstadt, Pétersbourg, Riga, etc.; cependant nul pays n'est mieux pourvu de tout ce que réclament les constructions navales; mais c'est moins peut-être dans le caractère russe qu'il faut chercher la cause de cet éloignement pour la carrière de marin, que dans la nature des institutions. L'amour du pays ne saurait être plus actif dans une terre de servitude, que dans les pays où l'homme peut faire tourner au profit de tous la liberté que lui assurent des lois protectrices; cette cause il faut la chercher ailleurs : d'abord l'immense majorité de la population russe est attachée au sol par une main de fer; d'un autre côté les marchands, constamment en rapport avec les étrangers, reconnaissent la supériorité de ces derniers dans les transactions commerciales, et se sentent plus à l'aise sur le sol natal, où la vente des produits bruts leur présente un résultat net et facile. Quant aux Russes dont l'éducation a développé l'intelligence, comme ils appartiennent presque tous à la classe des nobles, ils n'appliquent point leurs connaissances au négoce; mais ils ont un goût décidé pour les voyages, et, sans les mesures prohibitives du gouvernement, ils aimeraient autant peut-être qu'aucun autre peuple les excursions lointaines et le séjour des pays étrangers. Il est juste de faire remarquer aussi que les traités, onéreux au commerce russe, et qui à diverses époques ont été conclus avec l'Angleterre, n'étaient point de nature à encourager l'exportation des produits par l'entremise des marchands du pays.

Les tsars ont pu former une marine militaire avec plus de facilité; mais, dans la Baltique, les gros temps qui règnent une grande partie de l'année, et le peu d'étendue de son lit, seront toujours un obstacle aux connaissances pratiques du marin. La Baltique ne peut être d'une grande importance pour la Russie que sous le rapport commercial. Dans l'hypothèse d'une guerre maritime au nord, l'Europe aurait le temps d'envoyer ses flottes sur les points menacés; dans la mer Noire, les expéditions peuvent être plus promptes, et les résultats, obtenus avant que les flottes sorties des ports de la Méditerranée soient en mesure de s'y opposer.

Quant à l'aspect général du littoral de la Baltique, il offre plusieurs points véritablement pittoresques, surtout sur les côtes de la Finlande naguère suédoise. Des blocs immenses de granit d'un brun sombre, ou revêtus de mousses et de lichens, se groupent majestueusement sur un sol inondé dans les fonds, et recouvert, sur les escarpements, d'arbres verts dont le port élancé permet à la vue de s'étendre au loin, et qui contrastent avec les formes sévères des mélèzes et des cyprès; mais, plus généralement, les bords n'offrent que des plages sablonneuses parsemées de chétives habitations.

Si l'aspect du pays est froid et uniforme, comparé au littoral de la Méditerranée et de la mer Noire, les nombreuses vicissitudes par lesquelles

ont passé ces contrées, tour à tour ravagées et conquises par les Suédois, les Slaves encore barbares, les chevaliers teutoniques et porte-glaive, les Polonais et les Russes, offrent un vif intérêt à l'observateur; on cherche à démêler les traits primitifs de la physionomie de toutes ces populations, et on les retrouve quelquefois sous les modifications de la conquête.

La mer Glaciale, que les Russes nomment l'Océan du Nord (Sévernii Okéan), s'étend depuis la Laponie suédoise jusqu'au détroit de Bering; elle forme plusieurs golfes dont le plus spacieux est la mer Blanche, célèbre dans l'histoire de la navigation des Russes.

La géographie et l'hydrographie des régions polaires ne consistent encore qu'en données incomplètes, et il est probable que les lieux non encore observés sont précisément ceux où la navigation trouverait le plus d'obstacles; ainsi il reste peu d'espoir d'ouvrir entre l'Europe et la Chine une route plus courte dans les eaux polaires que celle qui est actuellement suivie par le commerce : le passage qu'on aurait trouvé praticable dans certaines circonstances, pourrait être obstrué par les glaces l'année suivante, et fût-il constamment navigable, la dépopulation des côtes sur une étendue de plus de douze cents lieues marines, et l'absence totale de lieux de refuge, en cas de désastres, seraient des causes suffisantes pour faire abandonner cette voie de communication, d'autant plus qu'en calculant le temps moyen des traversées, on trouverait peut-être que la route ordinaire est encore la plus expéditive. Mais si le commerce doit renoncer à cette navigation périlleuse, les sciences naturelles y poursuivront sans doute avec fruit le cours de leurs investigations intéressantes. Les glaces amoncelées en montagnes flottantes dont la base plonge dans les eaux à une grande profondeur; des roches, et des glaçons non moins anciens peut-être, où sont ensevelies tant d'espèces d'animaux antédiluviens, tels sont les traits caractéristiques de ces contrées, et dont le monde savant accueillerait avec un vif empressement une description fidèle et surtout des dessins exacts.

Une partie de l'océan Oriental est maintenant comprise dans l'empire russe, qui avait déjà pris possession de l'archipel des Kouriles et de celui des Aléoutes. On a appelé mer d'Okhotsk le golfe où se trouve la petite ville de ce nom; dénomination qui paraîtra ambitieuse à nos géographes, mais qui s'explique naturellement, quand on considère le littoral de l'empire russe, qui n'est baigné que par des golfes ou des mers d'une médiocre étendue.

Lorsque la Sibérie aura une population plus nombreuse, et par conséquent plus civilisée, lorsque des villes russes s'élèveront sur le continent américain, et que, sur les archipels intermédiaires, les produits de la culture et des arts auront remplacé les fourrures, le pavillon russe protégera un commerce actif dans tous les ports des deux continents et de l'Océanie. Cette partie de l'empire des tsars semble appelée par ses ressources au plus haut développement de puissance et de prospérité; et si, un jour, la Russie était obligée de replier ses frontières devant les forces réunies de l'Europe, c'est en s'adossant à ces provinces éloignées qu'elle redeviendrait invincible, et pourrait se préparer en toute sécurité à des luttes ultérieures. Peut-être aussi que, parvenue à ce point qui est la maturité des États, la Sibérie se lasserait d'obéir à un gouvernement éloigné de plusieurs milliers de lieues, et que la Russie péricliterait par une des causes qui auraient constitué sa grandeur.

Les principaux fleuves de la Russie ont un cours dont le développement semble en rapport avec l'étendue de cet empire. En partant de l'Asie septentrionale, on trouve d'abord l'Amour, fleuve russo-chinois, dont le cours sinueux n'a pas moins de mille lieues, et parcourt environ 36° en longitude. Suivant l'usage des Russes et des peuplades sibériennes, un courant formé de la réunion de deux rivières reçoit un nom qu'il porte jusqu'à son embou-

chure. L'Amour ne prend le sien qu'à la première bifurcation où l'Argounn, vers le sud, et la Chilka, au nord, se réunissent pour former le fleuve. Un peu plus loin, la Chilka se forme à son tour des eaux réunies de l'Onone et de l'Ingoda. Ce procédé de nomenclature hydrographique empêche quelquefois d'assigner aux grands fleuves le lieu de leur source. Si ce mode était général, on serait fondé à croire qu'il résulte d'nn système; mais comme il ne s'applique pas, dans les mêmes circonstances, à tous les grands courants d'eau, il est naturel de l'attribuer à une cause purement accidentelle : les bassins de ces fleuves n'ayant été réunis à l'empire que partiellement et non simultanément, les chefs russes qui en ont successivement fait la conquête, ont laissé à ces rivières, dont souvent le cours leur était inconnu, les noms que leur assignaient les peuplades soumises.

Entre le golfe d'Okhotsk et la mer Glaciale, plusieurs fleuves dirigent, les uns vers le nord, les autres vers l'est, leurs eaux presque toujours chargées de glaçons. Le pays qu'ils arrosent est celui des Koriaks et des Tchouktchi. Ces tristes contrées n'ont été qu'incomplétement reconnues.

Le plus oriental des courants dont nous venons de parler est l'Onadyr : il coule presque sous le cercle polaire, et son embouchure est dans un golfe appelé communément mer d'Onadyr; il rassemble presque toutes les eaux comprises entre le détroit de Béring et une chaîne de montagnes ou plutôt de coteaux d'une longueur considérable, que l'on suppose être une ramification de l'Altaï. Cette chaîne sépare les terrains dont la pente descend vers l'océan Oriental de ceux qui versent leurs eaux dans la mer Glaciale. Le Kolyma et l'Indiguirka, qui coulent du sud au nord, recueillent ces eaux pour les porter dans la mer, au delà de 70° de latitude.

L'Olének, dont le cours est aussi dans la direction du méridien, n'a été exactement reconnu que vers sa source et à son embouchure; le tracé des réglons intermédiaires n'a été arrêté que sur les indications des indigènes. En avançant toujours vers l'ouest, on rencontre un des plus grands fleuves du nord de l'Asie, le Léna, dont le bassin n'a pas moins de cinq cents lieues du sud au nord, et presque autant de l'est à l'ouest. Son lit est élargi par les îles nombreuses qu'il renferme, et ses eaux, subdivisées en une multitude de petits canaux, coulent avec une extrême lenteur et charrient presque continuellement des glaces. La navigation y est très-difficile, et ne paraît guère susceptible d'amélioration; mais les acquisitions que l'histoire naturelle a faites à l'embouchure du Léna, sur ses bords et sur quelques-uns de ses affluents, promettent à la science de nombreuses et importantes découvertes. De prodigieux amas d'ossements fossiles, presque tous de mammouths, le corps entier d'un de ces animaux, conservé dans la glace depuis des milliers d'années, et mis à découvert par un dégel extraordinaire et l'éboulement d'un coteau, et dont le squelette se voit à Pétersbourg; un rhinocéros trouvé sur les bords du Viloui, conservé comme le mammouth, et rendu à la science par des circonstances semblables, telles sont les richesses naturelles dérobées à l'ancienne histoire du globe, et qui attestent les révolutions qu'il a dû subir.

Le lac Baïkal, le plus grand de la Sibérie, est appelé par les Russes mer de Baïkal; il doit à des terreurs superstitieuses un nom encore moins mérité, celui de mer Sainte. Il a environ cent soixante-quinze lieues de longueur sur une largeur moyenne de trente; ses bords pittoresques ont un caractère de grandeur qu'on rencontre rarement en Russie, et ils peuvent être comparés aux plus beaux sites dans les deux continents. Couronné de coteaux élevés et de montagnes, ce lac recueille les eaux d'un grand nombre de rivières, dont une seule impose son nom au courant alimenté par ses eaux, c'est l'Angara; cependant deux autres, la Bargousine et la Sélinga, sont beaucoup plus considérables : l'une et l'autre ap-

portent un volume d'eau comparable à celui de la Loire. Bientôt l'Angara, réunie à l'Ilim, devient la première des trois Toungouska que le Iénisséi reçoit successivement. Les Russes ont donné à ces trois rivières le nom d'une peuplade indigène dont les hordes parcourent avec leurs troupeaux le pays compris entre le Léna, le Iénisséi, la Sélinga et l'Onone.

L'aspect romantique des bords du Baïkal a frappé l'imagination de ces peuples, et leur a inspiré des chants nationaux où se conservent les traditions merveilleuses de la mer Sainte, et où l'on retrouve quelque chose du génie tatare. Partout les scènes naturelles influent d'une manière plus ou moins sensible sur les formes de la pensée. Dans les pays de plaines, les chants populaires prennent un caractère monotone et inspirent une tristesse douce, tandis que les sites où les contrastes sont fortement prononcés portent à l'âme des impressions analogues, et prêtent au langage poétique des couleurs plus vives et plus variées.

Les lacs de la Russie, tant en Europe qu'en Asie, ont en général peu de profondeur, de sorte que près des bords la navigation rencontre beaucoup d'obstacles; dans le Baïkal, au contraire, à peu de distance du rivage, la sonde n'atteint pas le fond, et les rives sont formées presque partout de roches à pic d'une hauteur de deux à trois cents mètres, et plongées dans l'eau jusqu'au sommet.

Le Iénisséi est le fleuve le plus considérable de la Sibérie. Suivant les méthodes hydrographiques des Russes, la plus méridionale de ses sources ne lui appartiendrait pas, nous voulons parler de la Sélinga, qui, si elle n'est pas l'origine du fleuve, peut du moins être considérée comme un des plus remarquables de ses affluents. Cette rivière est elle-même alimentée par un lac de Mongolie, au sud de l'Altaï, à 48° 30′ de latitude. Les cartes russes font sortir le Iénisséi des vastes marais situés aussi dans la Mongolie, à 50° de latitude. Après un cours d'environ cent lieues dans la direction de l'ouest, ce fleuve sort des montagnes et se dresse vers le nord. Avant sa jonction avec la haute Toungouska, qui double le volume de ses eaux, il n'avait reçu que de faibles courants tributaires. A 62° de latitude, il se grossit de la moyenne Toungouska; et, toujours sur sa rive droite, près du cercle polaire, la Toungouska inférieure lui apporte les eaux recueillies dans un espace d'environ quatre cents lieues. La rive gauche, qui se rapproche du bassin de l'Ob, ne reçoit que des affluents bien moins considérables. Vers 68° 45′ de latitude, le Iénisséi tombe dans un golfe de la mer Glaciale, assez étroit pour faire supposer que le courant du fleuve y reste sensible, augmentant de vitesse ou se ralentissant, dans cette mer sans marée, selon que le golfe lui-même se rétrécit ou s'élargit.

L'Ob tient le second rang parmi les fleuves de l'Asie septentrionale, en les classant d'après la longueur de leur cours; mais si l'on tient compte de l'étendue de son bassin, il peut le disputer au Iénisséi. L'espace qui lui fournit ses eaux s'étend au sud de l'Altaï, et renferme plus de 30° en longitude. Les cimes de l'Oural, qui dessinent aujourd'hui la limite entre l'Europe et l'Asie, terminent à l'ouest le bassin de l'Ob.

L'Irtisch, principal affluent de ce fleuve, traverse à 46° 30′ de latitude, dans le pays des Kirguis-Kaïssaks, le grand lac Nor-Zaïssan, et, grossi par un grand nombre d'autres rivières, il rejoint l'Ob sous le soixante et unième parallèle. Suivant les Russes, l'Ob est la continuation de la Biia, qui sort du lac Téletskoïé, dans le gouvernement de Tomsk, à 52° de latitude. D'autres rivières assez considérables tombent dans ce lac, et y perdent leur nom. La Biia est déjà grande à sa naissance, et, comme sa pente est douce et régulière, d'assez fortes barques peuvent la remonter jusqu'au lac. A son confluent avec la Katounia, qu'elle rencontre sur sa rive gauche, elle prend le nom d'Ob, et le conserve jusqu'à son embouchure dans un golfe de la mer Glaciale, à 60° 50′ de lati-

tude. Son cours sinueux se divise fréquemment en plusieurs bras qui contournent des îles spacieuses. L'Irtisch, avec moins de sinuosités, a plus de longueur et ouvre des communications plus importantes. Il semble qu'il eût été naturel de le considérer comme le courant principal, comme le fleuve, et avec d'autant plus de raison, que ses bords ont été le théâtre des principaux événements de la conquête de la Sibérie, vers la fin du seizième siècle. Si le gouvernement russe ouvre un jour de nouvelles voies à la navigation intérieure dans ses possessions asiatiques, on commencera sans doute par des canaux de jonction entre l'Irtisch et les fleuves de l'Europe les plus rapprochés de son bassin. Ces travaux seraient favorisés par des lacs assez nombreux, et dont plusieurs sont traversés par des rivières navigables. Ces réservoirs se rencontrent jusque dans les chaînes de montagnes.

Le lac d'Aral, séparé de la Caspienne par un steppe de cent vingt lieues, n'en diffère que par ses contours; ses eaux salées, ses îles nombreuses, le peu de profondeur de son bassin, les poissons et les plantes qu'il nourrit, tout confirme l'opinion qui assigne au lac et à la mer une commune origine. Les Russes donnent à ce lac le nom de mer d'Aral et de mer Bleue, quoique rien ne justifie cette appellation. Ses eaux ont la teinte verdâtre de l'aigue-marine, comme celles de la Caspienne. Parmi les rivières tributaires de ce lac, il en est trois qui méritent une mention particulière : le Sirr-Daria des Boukhares (Iaxarte des anciens) qui coule du sud au nord et entre dans la partie orientale de l'Aral, le Kizin-Daria, dont il paraît que les anciens géographes n'eurent point connaissance, et le Jigon ou Oxus : ce fleuve versait autrefois une partie de ses eaux dans la Caspienne par deux bras que les atterrissements et les sables ont comblés, mais que l'on reconnaît encore à la dépression du terrain. Ces rivières pourraient servir à l'établissement de voies navigables entre la mer des Indes et la Caspienne, et étendre ainsi le commerce européen dans les steppes de l'Asie centrale.

Les lacs et les fleuves de l'Europe n'ont point les grandes proportions de ceux de l'Asie; le Volga seul fait exception. En tenant compte des sinuosités de son cours, on calcule qu'il parcourt environ mille lieues, quoique la différence de latitude entre sa source et son embouchure n'excède pas 11°. On a remarqué l'insalubrité de ses eaux dans la partie supérieure de son cours; mais ce défaut est sensiblement corrigé sur la rive droite, à partir de sa jonction avec l'Oka, grande rivière qui sort des provinces centrales de la Russie d'Europe; à une centaine de lieues plus bas, la Kama rend le même service à la rive gauche : celle-ci vient du nord-est, en longeant la chaîne des monts Ourals; la flore et la faune de ses rives offrent de singulières différences : ainsi le pin *cembro* ne croît que sur la gauche, et les loups n'infestent que la droite. C'est par la Kama que les produits de la Sibérie arrivent au Volga; l'Oka suffit à une immense circulation dans l'intérieur de l'empire. Des embarcations de quinze cents et même de deux mille cinq cents tonneaux sont confiées à ces deux rivières, qui offrent une pêche très-abondante, surtout aux environs de la Caspienne, lorsque les esturgeons, les biélougas et autres gros poissons, quittent les eaux salées pour faire leurs migrations annuelles dans les eaux douces.

L'Oural tient le premier rang, après le Volga, parmi les affluents de la Caspienne; il portait autrefois le nom d'Yaïk, qui se rattachait à des souvenirs d'indépendance, et que, pour cette raison, le gouvernement a changé en celui d'Oural, après une insurrection dont ses bords furent le théâtre. Son cours, qui se replie sans cesse, sépare deux peuplades naguère ennemies, mais qui reconnaissent aujourd'hui le joug de la Russie. Sur la rive droite, habitent les Baschkirs; sur la gauche, les hordes des Kirguizes errent avec leurs troupeaux, depuis les sources du fleuve jusqu'à la mer. Les eaux de l'Oural sont

pures, et les poissons voyageurs les préfèrent à celles du Volga; ils y entrent en colonnes serrées, et les remontent à une grande distance. Le poisson et le *caviar* (œufs d'esturgeon) de l'Oural sont plus estimés que ceux du Volga, et offrent une source intarissable de richesses. Un jour, les fleuves sortis du Caucase, et surtout le Kour, accroîtront encore cette importante exploitation de la Caspienne.

Sur la Baltique, la pêche est loin d'offrir d'aussi riches résultats; mais les fleuves qui s'y jettent exercent une influence sensible pour les communications, par la fertilité qu'ils répandent sur leur passage et la salubrité de l'air qu'ils déplacent sans cesse dans leur cours. A mesure que l'on avance vers le nord, les bienfaits des irrigations fluviales sont moins appréciables : la terre, couverte de neige pendant cinq ou six mois de l'année, y est si profondément détrempée par les dégels, que le manque d'humidité s'y fait rarement sentir. Dans les espaces découverts, la végétation, loin d'être plus riche et plus puissante, en raison du voisinage immédiat des grands courants d'eau, y perd quelque chose de son éclat et de sa vigueur, soit à cause des débordements périodiques de ces fleuves, soit parce que la débâcle, qui refroidit toujours la température, n'a lieu que lorsque la chaleur a déjà activé la séve, que ce refroidissement subit arrête ou ralentit. Il nous suffira de considérer les fleuves de la Baltique sous le rapport de leur importance commerciale.

La Néva, dont le cours est d'environ dix-huit lieues, selon l'estimation des Russes, sort du lac Ladoga dont elle déverse les eaux dans le golfe de Finlande. A l'époque du passage des glaces, qui a lieu ordinairement en avril, le fleuve est quelquefois obstrué pendant plusieurs semaines, surtout lorsque le vent d'est rejette les glaçons du lac dans ce canal naturel. Le vent de mer, au contraire, les disperse sur les côtes, où ils fondent en grande partie avant de parvenir au fleuve. La Svir, rivière navigable pour de très-grandes embarcations, forme la jonction entre l'Onéga et le Ladoga, de sorte que, d'après nos méthodes hydrographiques, l'origine de la Néva pourrait être placée à l'extrémité septentrionale du premier de ces magnifiques réservoirs, dont une population active et industrieuse est venue habiter les bords. Pierre le Grand a établi près de l'embouchure de la petite rivière de Lossossenka dans le lac Onéga, des usines pour le service de l'artillerie et de la marine. Cet établissement est devenu la ville de Petrozavodsk, port et chef-lieu du gouvernement d'Olonetz. Des chantiers de construction ont exploité les belles forêts de ces contrées, et des vaisseaux, construits sur les bords de la Svir, arrivent à Pétersbourg par la Néva, vont doubler le cap de Bonne-Espérance, et naviguer dans les mers de la Chine. Cependant les bâtiments d'une charge un peu considérable ont de la peine à traverser certaines passes de la Néva. Les vaisseaux de guerre, construits à l'amirauté de Pétersbourg, quoique sans canons et sans équipage, ne peuvent se rendre à Cronstadt qu'avec des alléges, et les vaisseaux marchands qui tirent beaucoup d'eau sont dans le même cas.

Des canaux joignent la Néva au Volga, et par conséquent la Baltique à la Caspienne. D'autres voies navigables ont fait communiquer l'Onéga avec la Dvina, c'est-à-dire, la Caspienne avec la mer Blanche. Le projet conçu par Pierre le Grand de faire entrer la mer Noire dans ce système de navigation intérieure, est sur le point d'être réalisé; on achève le canal entre le Volga et le Don. Plusieurs autres canaux convergent vers la capitale, pourvoient à son approvisionnement, alimentent son commerce, et lui préparent ce degré de splendeur et de force prévu par son fondateur; si toutefois les destinées de cette ville ne sont pas transportées à l'autre extrémité de l'empire.

Quoi qu'on ait exagéré les avantages que la Russie doit à son système de canalisation, on peut dire qu'il est à peu près en harmonie avec ses besoins ac-

tuels. Les voies navigables se multiplieront nécessairement en proportion des progrès de la culture et de l'accroissement successif de la population; mais il reste bien des choses à faire dans la Russie européenne avant de faciliter les rapports entre ses habitants et les peuplades clair-semées dans les déserts de l'Asie septentrionale. Dans l'état actuel des choses, la navigation intérieure de la Russie a déjà pris un développement qu'elle ne saurait atteindre dans aucun autre pays de l'Europe. L'ensemble de ses fleuves et de ses canaux offre l'image d'un arbre gigantesque dont le Volga forme le tronc appuyé sur ses soixante et dix embouchures qui plongent dans la Caspienne, et dont les branches atteignent la mer Noire, la Baltique et la mer Glaciale. Quelques autres communications, plus directes entre la Baltique et la mer Noire, sont projetées, et déjà l'on peut passer du Niémen, fleuve russo-prussien, dans le Dniepr (Borysthène des anciens) par le canal d'Oginski.

La Vistule a subi le sort de la Pologne; il lui faudra sans doute renoncer, pour des raisons politiques, à communiquer avec le Danube; car les monts Carpathes ne seraient point un obstacle insurmontable, et ses alliances ne pourront venir que de l'est; quant aux communications de ce beau fleuve avec le Dniester et le Dniepr, elles ne rencontreraient point de difficultés naturelles; mais il est souvent moins aisé de traverser la frontière commune de deux États, qu'une chaîne de hautes montagnes.

La Dvina occidentale, dont la source est peu éloignée de celle du Volga, se rapproche d'abord du grand fleuve, tourne à l'est, et après avoir traversé le lac d'Okhvate, verse ses eaux dans le golfe de Riga. La navigation n'y est facile qu'à l'époque de la fonte des neiges. On profite alors de la crue des eaux pour franchir les nombreuses cataractes de ce fleuve et des affluents, et conduire jusqu'à Riga les bois de mâture et de construction que fournissent les forêts de la Lithuanie et de la Livonie. Ces bois et surtout les mâtures sont exportés en partie jusque dans les ports de la Méditerranée; mais le Niémen joue un rôle encore plus important depuis qu'il communique avec le Dniepr, et qu'il ouvre un passage entre deux mers.

Nous terminerons cette courte notice des fleuves de la Baltique par le Tornéo qui sert de limite entre la Russie et la Suède; c'est sur ses bords que des académiciens français ont mesuré un degré du méridien terrestre. L'embouchure de ce fleuve est au fond du golfe de Bothnie, presque sous le cercle polaire, et ses sources naissent à 69° de latitude. Quoique rejeté vers le nord, il n'est pas sans utilité pour le commerce entre les Lapons et les Finois. Les riverains osent franchir ses cataractes sur des barques légères, et font ainsi quelques transports durant le court été de leur pays.

En passant aux fleuves de la mer Noire, nous nous abstiendrons de répéter ce qu'on a déjà lu dans ce recueil sur l'hydrographie des régions caucasiennes.

Le Kouban doit au Caucase presque toutes les eaux qui l'alimentent jusqu'à son entrée dans la plaine, et qui plus loin viennent grossir son cours; sa rive droite ne reçoit que deux faibles courants, tandis que six rivières et un grand nombre de ruisseaux descendent à sa rive opposée. A son embouchure, il se divise en deux bras, dont l'un tombe dans la mer d'Asof et l'autre arrive directement à la mer Noire. L'île de Taman est formée par les deux bras du fleuve qui l'isolent du continent; et sa côte occidentale forme, avec le rivage opposé qui appartient à la Tauride, le Bosphore cimmérien, nommé aujourd'hui détroit d'Iénikalé. Le Kouban n'est pas moins poissonneux que le Térek; mais la navigation n'y est facile que pour les barques qui tirent peu d'eau.

Le Don ou Tanaïs des anciens serait un des fleuves les plus importants de la Russie centrale, si l'insalubrité de ses eaux terreuses et les bancs de sable limoneux que son cours forme

et déplace sans cesse, ne le reléguaient parmi les courants secondaires : le chenal navigable est souvent encombré d'obstacles, et l'étude de cette navigation est constamment à recommencer. Cependant il serait vivement à désirer que des travaux rendissent à ce fleuve l'importance commerciale que sa position et l'étendue de son cours semblent lui assigner. Le canal de jonction entre le Don et le Volga rendra cette voie plus commode pour le transport des munitions et des approvisionnements que réclameraient des opérations navales ou militaires sur la mer Noire ou sur ses côtes. Le Don traverse des provinces fertiles, habitées par une population active, industrieuse et guerrière; son bassin équivaut à peu près aux deux tiers de la France, sur un espace de sept degrés en latitude, dont la largeur moyenne, mesurée sur le méridien, n'a pas moins de cent quarante lieues.

Le Dniepr surpasse le Don, et par l'étendue de son cours, et par la superficie de son bassin. Ses sources naissent vers le 56° de latitude, et son embouchure est à 46° 38'. Avant d'atteindre la mer, il forme un *liman* ou lac marécageux de quinze lieues de long, et de deux lieues et demie dans sa plus grande largeur. Quoique le Dniepr soit plus large et plus profond que le Don, il procurera probablement moins d'avantages pour la navigation, à cause de sa rapidité, de la pente inégale de son lit, et des nombreuses cataractes qui tourmentent sa marche vers la moitié de son cours navigable. C'est en descendant le Dniepr, sur des barques de construction variague ou normande, que les Slaves ont si souvent inquiété le Bas-Empire, dont la capitale vit clouer à sa porte le bouclier d'Oleg, comme le présage d'un asservissement futur. Les cataractes de ce fleuve obligent à décharger les barques, et à transporter par terre les marchandises pendant un espace de quinze lieues, pour les confier à d'autres embarcations. Les grandes eaux du printemps, à l'époque de la fonte des neiges, dépassent tous ces obstacles, et alors la navigation descendante s'aventure sur ces parages périlleux. Le canal qui tournera ces écueils ouvrira une voie sûre aux communications, et donnera plus d'importance au canal d'Oginski, dont le lit, comme nous l'avons dit plus haut, réunit le Dniepr et le Niémen.

Le Boug peut être considéré comme un des affluents du Dniepr, puisqu'il se jette dans le liman de ce fleuve. Le Boug, dont la source naît en Podolie, ne peut avoir qu'un bassin étroit, parce qu'il se trouve resserré entre deux courants d'eau considérables, le Dniepr et le Dniestr; mais les pays qu'il traverse sont d'une admirable fertilité. Il coule lentement, multiplie les sinuosités de son cours, et semble quelquefois rétrograder comme retenu par la beauté de ses rives. La navigation y est facile et sûre; mais ses eaux favorisent plus encore l'agriculture que le commerce. Des médailles et quelques ruines ont fait reconnaître l'emplacement de l'ancienne ville d'Olbiopolis, près de Nikolaëf, dont la fondation ne remonte qu'à l'année 1791. Celle-ci fit d'abord de rapides progrès, qu'a bientôt arrêtés la prospérité sans cesse croissante d'Odessa, qui joint, à l'avantage de sa position entre le Dniepr et le Dniestr, celui d'un port sûr et spacieux, et d'un air salubre.

Le Dniestr (Tyras des anciens) fait en Galicie un trajet d'environ quatre-vingts lieues avant d'entrer en Russie. Lorsqu'il séparait les terres de l'empire des tsars de celles du sultan, la navigation y était fréquemment inquiétée par les Turcs; mais, depuis 1812, la frontière a reculé jusqu'au Pruth, et la Bessarabie a été cédée à l'autocrate : le Dniestr, depuis cette acquisition, offre aux communications une voie non moins sûre que commode. Son cours, sinueux comme celui du Boug, est plus rapide, et, comme le Dniepr, il forme un liman à son embouchure. En général, les fleuves de la mer Noire sont poissonneux, quoique la pêche y soit moins productive que dans l'Oural et le Volga.

Nous avons dû nous borner à ces

données géographiques sur la Russie, sans entrer dans les détails que comporterait un cadre moins resserré. Nous avons entièrement négligé les considérations stratégiques qui se rattachent à la nature des terrains compris entre les fleuves que nous venons de décrire succinctement, aux sommités qui séparent leurs bassins, à l'inclinaison des versants, etc. En traçant rapidement les traits caractéristiques du sol, c'est-à-dire les montagnes, les mers, les grands lacs et les fleuves principaux, nous nous sommes réservé d'indiquer plus tard l'influence des voies navigables de ce vaste empire sur la fusion de tant de populations différentes de mœurs et d'origine, et ne jetant qu'un coup d'œil pacifique sur ces régions lointaines, nous ramènerons la politique à ce qui devrait être son but unique, c'est-à-dire, à tout ce qui peut procurer à l'humanité la plus grande somme de bien-être possible.

CLIMAT.

La température de toute la Russie centrale est celle des régions froides; mais, par une compensation de la nature, qui fait naître le remède à côté du mal, l'hiver y est sain; le combustible abondant; et les étés, assez chauds pour faire parvenir à maturité les produits de la terre, y durent trop peu pour que leur influence devienne malfaisante. En Europe, la région froide s'étend vers le nord depuis 53° de latitude; en Asie, elle descend vers le sud, et en Amérique elle empiète encore sur la région tempérée. La Sibérie tout entière y est comprise, ainsi que les possessions russes dans le nouveau continent : mais une partie considérable de la Russie d'Europe est soumise aux mêmes circonstances insalubres que les autres grandes contrées du globe situées sous les mêmes parallèles. Nous avons déjà remarqué que des marais s'y sont formés à l'embouchure de quelques fleuves; nous ajouterons qu'il en sort des exhalaisons pernicieuses. Dans les terres basses de la Crimée, il règne souvent des fièvres connues sous le nom de fièvres de Crimée : selon l'opinion la plus accréditée, une affection de cette nature a causé la mort de l'empereur Alexandre. Dans la Tauride, un grand lac ne justifie que trop le nom de mer Putride (Gniloïé Moré) que lui ont donné les Russes. Il ne sera pas sans utilité de faire remarquer, à propos du climat de la Russie méridionale, combien il est facile d'errer en adoptant comme un résultat constant la moyenne résultante d'un certain nombre d'observations. Habitués comme nous le sommes à généraliser les notions de détail recueillies sur des pays d'une étendue médiocre, nous ne changeons pas de méthode lorsqu'il s'agit du plus vaste empire du globe, et nous allons jusqu'à en déterminer la salubrité moyenne, pour établir des rapports hygiéniques entre ce pays et les autres États de l'Europe. La salubrité de la Russie a été établie sur des calculs dont la région froide a fourni presque toutes les données, et dont les observations, recueillies dans la région tempérée n'ont pu modifier sensiblement le résultat.

Ce sera par des observations thermométriques, faites en Russie et surtout en Sibérie, qu'on découvrira peut-être un jour pour notre hémisphère la loi qui préside à la distribution de la température aux différentes longitudes. On a déjà remarqué que, sous le même parallèle, le thermomètre descend en avançant vers l'est; mais dans quelques lieux, il s'élève au contraire, sans qu'on ait pu encore déterminer des causes physiques de cette variation. On croyait autrefois qu'Ovide avait chargé les couleurs dans la description poétique de son exil; on s'est assuré depuis qu'il n'avait rien exagéré.

Dans la ville d'Astrakhan, sous la même latitude que le milieu de la France, il n'est pas extraordinaire que le thermomètre descende à vingt-quatre degrés de froid. Des températures, encore plus rigoureuses, ont été signalées à Ekatérinoslaf, ville située sur le Dniepr, à quarante lieues environ

de l'embouchure de ce fleuve, et sous une latitude plus méridionale que Paris. En Sibérie, le mercure gèle assez souvent à 50° de latitude. On manque jusqu'à présent d'observations précises sur la température de la Russie américaine; mais il est présumable que les hivers n'y sont pas moins rigoureux que sur la côte orientale de l'Asie aux mêmes latitudes. Suivant les observations de Cook, sur cette partie du nouveau continent, lorsqu'on approche du détroit de Béring, la limite inférieure des glaces perpétuelles est au bord de la mer.

HISTOIRE NATURELLE.

La flore de la Russie est la même que celle de l'Europe pour toute la partie de l'empire en deça de l'Oural; partout on retrouve les végétaux appropriés au climat et à la nature du sol, avec les modifications que comportent l'organisation de chaque espèce, et les semis successifs qui l'ont propagée. La canneberge ou coussinet des marais, espèce du genre airelle, y croît en grande abondance (*). La baie de cette plante, que les Russes appellent *kloukva*, donne une boisson assez comparable pour la couleur à l'eau de groseilles, très-rafraîchissante et antiscorbutique. Il s'en fait une consommation considérable.

Dès que la terre commence à se découvrir, après la fonte des neiges, on rencontre fréquemment des plantes marécageuses sur des espaces d'où les eaux se sont entièrement retirées, mais dont ces végétaux attestent l'ancien séjour.

L'Europe pourrait faire quelques emprunts à la flore des provinces asiatiques, tels que le cerisier nain des monts Ourals, qui prospérerait dans les régions trop froides pour les espèces que nous cultivons; le sapin baumier (pichta des Russes), qui contribuerait à la décoration de nos jardins et de nos parcs, par l'élégance de son port et par sa parure de printemps, lorsque le rouge vif de ses cônes naissants éclate sur le vert sombre de son feuillage. Le pin, *cembro* (kedr des Russes), serait aussi une acquisition importante pour nos forêts, et les Alpes en fourniraient la semence. Jusqu'à présent, les essais de culture qu'on a faits pour propager le lin vivace, ont donné des résultats inférieurs à ceux que l'art du tisserand emprunte à l'espèce annuelle; mais nos jardiniers ne négligeront pas le groseillier découvert par Pallas sur les confins de la Daourie. Ses grappes ne sont pas inférieures, pour le volume, à celles de la vigne, et les grains ont presque la grosseur d'une cerise.

Il serait à désirer que ces contrées fussent soumises à des investigations scientifiques, dans le but surtout d'enrichir notre sol de végétaux utiles et même de plantes d'agrément; car les recherches resteraient infructueuses dans toute la Russie méridionale, dont la flore, comme nous l'avons déjà remarqué, ne se recommande que par un grand luxe de végétation.

C'est au versant méridional de la chaîne de l'Oural que l'on a déjà emprunté le poirier à feuilles de saule, l'abricotier de Sibérie et l'érable de Tatarie.

La faune russe possède plusieurs espèces intéressantes qui manquent encore à l'Europe occidentale, tels sont l'yak ou bœuf grognant, et plusieurs races de moutons qu'on ne rencontre qu'en Asie, et qui sont justement estimés pour leur chair ou leur toison. Il reste sans doute à faire des observations curieuses sur les animaux de ces vastes contrées, où la population, faible et clair-semée, n'a pu leur faire perdre encore le caractère et les mœurs de la vie sauvage. Ces observations, faites avec suite et sur les lieux mêmes, conduiraient peut-être à des décou-

(*) *Vaccinium oxicoccus*. Cette plante se plaît dans les terrains marécageux; elle étale sur la mousse ses tiges déliées, ligneuses et garnies de petites feuilles. Sa fleur isolée donne, en se dépouillant, un fruit d'un rouge mat, et d'une saveur un peu âcre avant les premières gelées de l'automne, qui ne lui laissent qu'une agréable acidité.

vertes intéressantes, qui jetteraient quelque jour sur des questions encore indécises, comme celle de la supériorité de vigueur et d'instinct que l'on remarque dans les animaux domestiques au nord de l'Asie; qualités qui diminuent par degrés, même dans la Russie d'Europe, et disparaissent presque entièrement en France. Ces recherches ne resteraient pas infructueuses dans une contrée qui est celle des grands phénomènes zoologiques. On n'y trouve plus, il est vrai, les espèces colossales qui la peuplèrent autrefois, et dont les rochers et les glaces ont révélé l'existence; mais il serait curieux de suivre, sur les indications fossiles appartenant aux époques successives, le passage des proportions gigantesques de la nature animée, dans les temps antédiluviens, à celles qu'elle a reçues depuis les époques de dégénérescence. On demanderait à la science pourquoi certaines espèces ont pu résister aux causes de destruction qui ont fait disparaître les plus grands types du règne animal. Comment les grandes espèces herbivores se trouvaient-elles à une latitude si dénuée des aliments qui leur conviennent? Est-il dans la destinée des différents points de la surface du globe d'appartenir successivement aux zones diverses? ou un immense cataclysme, en submergeant les régions équatoriales, a-t-il rejeté les corps des animaux qui la couvraient, jusque dans les parages septentrionaux de l'océan diluvien? A côté de ces grandes questions qui tiennent à l'histoire de la science, il en est d'autres qui intéressent les espèces encore subsistantes: ainsi, le guillemot, oiseau plongeur qui ne sait ni marcher ni voler, et dont le poisson paraît être la seule nourriture, passe cependant la moitié de l'année au milieu des glaces; le hérisson, dont la fourrure est si peu chaude, résiste à des froids au-dessous de la congélation du mercure: son sang est-il doué d'une activité particulière, ou la faculté qu'il tient de la nature de contracter ses piquants, transmet-elle au corps une chaleur artificielle qui compense l'effet de son état habituel d'inertie?

Parmi les oiseaux qui se rendent en colonnes serrées dans ces régions, lorsque la végétation s'y ranime, il en est dont on ignore le point de départ et la destination ultérieure. Les espèces qui occupent le rang le plus humble dans l'échelle des êtres, peuvent donner lieu à des investigations intéressantes: dans la Russie asiatique, la variété des taupes blanches est confinée dans un canton de l'Oural; et près de là, ces animaux sont aussi noirs que partout ailleurs; tandis qu'à peu de distance on trouve les taupes pies, variété qui semble provenir du mélange des deux premières. La zoologie de ces contrées est fort avancée quant à la nomenclature et à la classification, mais il reste beaucoup à faire sous le rapport des mœurs; et ce travail, qui est le complément rationnel des données positives de la science, aurait surtout de l'attrait pour ceux qui aiment à étudier l'organisation des êtres, en la rapportant aux fins naturelles.

Il ne serait pas indigne de la munificence des tzars d'établir, dans la Russie asiatique, des ménageries où l'on s'occuperait de conserver et de multiplier certaines espèces qu'on est menacé de voir disparaître. Déjà les martres zibelines deviennent plus rares de jour en jour, et les renards noirs sont presque introuvables. Jusqu'ici les essais que l'on a faits pour plier l'élan aux habitudes de la vie domestique, sont restés infructueux; mais des soins assidus, sous une direction spéciale et éclairée, conduiraient peut-être à ce résultat. Dans l'Europe occidentale, les fermes expérimentales ont pour but l'amélioration et le développement de ce que nous possédons; en Sibérie, il s'agirait en outre de conserver ce qu'on est menacé de perdre. Avant même que l'histoire de certaines espèces ne soit complétée par l'observation, elles peuvent tout à coup faire défaut. C'est ainsi que, selon toutes les probabilités, le castor n'aura bientôt plus d'asile que dans le nouveau continent: quant aux espèces confinées

dans la mer Glaciale, telles que l'ours blanc, le renard arctique, le walrus, elles peuvent se propager en sécurité, loin des demeures de l'homme; et il sera toujours facile de s'en procurer de temps à autre quelques individus.

On connaît mieux la minéralogie de la Russie que la botanique, et surtout que la zoologie de la même contrée; d'abord parce que la première de ces sciences a devancé les autres branches de l'histoire naturelle, et ensuite parce que les minéraux qui constituent une partie importante des richesses de cet empire, y ont été l'objet de recherches plus suivies et plus puissamment sollicitées. Les mines de fer y sont abondantes, et ne le cèdent en qualité qu'aux exploitations de la Suède; le cuivre qui tient le second rang pour les besoins de la fabrication, l'or, le platine, l'argent et les pierres précieuses que renferme le sol de la Sibérie, semblent n'attendre qu'une exploitation sur une plus grande échelle pour doubler les revenus des tsars. Le plomb, l'étain et le mercure sont les seuls métaux qui manquent à la Russie asiatique. A l'exception de ces derniers, les produits des métaux indigènes suffisent à la circulation des monnaies, et aux besoins des arts qui les mettent en œuvre; et l'excédant de la consommation est livré au commerce d'exportation du dehors.

Les richesses minérales de la Russie d'Europe sont loin de soutenir la comparaison avec celles de la Sibérie. Cependant les provinces du nord ont des mines d'un fer très-estimé, ainsi que des forges et des usines considérables. Les provinces centrales ne sont pas non plus dépourvues de ce métal; et les nouvelles acquisitions de l'empire dans le Caucase, qui donnent déjà du plomb et du cuivre, promettent en outre une nouvelle exploitation d'or et d'argent. Le fer y est aussi très-abondant; on en fait ces armes blanches circassiennes dont la trempe est comparable à celle des meilleurs aciers.

On ne trouve, en Russie, que très-peu de carrières de pierres à moellons, et de celles que nos architectes emploient dans la construction des édifices; pour le pavage des grandes villes, les cailloux remplacent le grès; mais cette pénurie de matériaux est peu sensible dans un pays où l'on bâtit en bois et en briques. L'absence des pavés rend les communications très-difficiles dans un grand nombre de villes: quant à Pétersbourg et à Moscou, des trottoirs en granit les remplacent avantageusement pour les piétons. Les matériaux nécessaires à la solidité et à la décoration des monuments publics et des palais, ne laissent rien à désirer. L'art peut s'y déployer dans toute sa magnificence, et la sévérité du climat est le seul obstacle qui s'oppose à ce qu'ils égalent en durée les grands monuments des contrées méridionales. Il est vrai qu'on ne trouve pas, même en Sibérie, des marbres aussi beaux qu'en Grèce, en Italie et dans les Pyrénées; mais certains granits de la Finlande l'emportent sur tous les autres, tels sont ceux dans lesquels on a taillé les colonnes de la métropole de Saint-Pétersbourg, et qui offrent le mélange des teintes les plus riches; le bleu pur d'outremer s'y marie aux couleurs chatoyantes du feldspath de Labrador, qui rivalisent avec les nuances de l'opale. La beauté de leur grain n'est pas le seul avantage des granits de Finlande; ils peuvent être taillés en monolithes gigantesques, et comparables aux plus hauts obélisques de l'Égypte.

Les argiles propres à la fabrication des porcelaines et à la poterie, ne sont rares ni en deça ni au delà des monts Ourals; on peut en dire autant des terres à foulon, et en général de toutes les matières terreuses qu'exploitent les arts. Le charbon de terre y est peu abondant; cependant on en a déjà reconnu quelques mines en Europe et en Asie; leurs produits seraient surtout précieux pour la navigation à la vapeur, qui pourrait rendre de si grands services dans ces vastes contrées.

Dans les provinces septentrionales de l'empire où la végétation des arbres est lente, et où l'on est menacé de manquer de bois de chauffage quand

la population sans cesse croissante aura étendu le cercle des besoins, il serait prudent d'employer la tourbe comme combustible. Les terrains purgés de cette matière pourraient être rendus à la culture forestière, surtout sur le bord des voies navigables, et dans le voisinage des grandes villes où il se fait une immense consommation de bois. Sous un climat aussi rigoureux, non-seulement le sort de l'industrie manufacturière, mais encore l'existence des cités, dépend de l'abondance des matières propres au chauffage. Quant à celles dont l'usage est plus limité, telles que le soufre et les différentes espèces de bitumes, on en trouve en quantité suffisante dans l'une et l'autre des grandes divisions de l'empire. Dans la Russie de l'Europe, ce sont les provinces du midi qui fournissent le soufre, et le pétrole abonde dans quelques îles de la mer Caspienne. En Sibérie, c'est dans les régions montagneuses qu'on trouve les dépôts de ces matières. Nous indiquerons les principaux quand nous aborderons les différentes divisions administratives, dont nous signalerons les particularités les plus intéressantes.

POPULATION.

L'immense territoire dont nous venons d'esquisser le tableau physique, est habité par des populations non moins variées que le sol lui-même. Sur un espace si étendu, il est naturel que l'homme se montre modifié par les influences du climat, du gouvernement, de la religion, des arts et de la civilisation; il faut joindre à toutes ces causes la différence des origines qui tantôt distingue l'homme de l'homme par un type physique particulier, et le mélange de tant de races où viennent s'effacer à la longue les traits caractéristiques de chacune d'elles. Dans quelques provinces au sud de l'empire, les habitants jouissent des bienfaits d'une terre féconde et d'un climat agréablement tempéré : vers les régions polaires, la vie de l'homme n'est qu'une lutte continuelle contre une nature avare et contre tous les besoins que ses rigueurs multiplient. Ici, des maîtres et des esclaves; là des peuplades qui n'ont jamais connu le frein des lois, ni d'autre pouvoir que celui du chef de la famille. Cependant les lois qui régissent la nature humaine ne sont pas moins constantes que celles du monde physique; une analyse exacte des causes expliquerait les exceptions apparentes dans les effets; et ces exceptions rentreraient elles-mêmes dans l'ordre dont nous apercevons la régularité.

Le classement de la population russe, d'après les différents idiomes, ne serait pas dénué d'intérêt, mais les études philologiques ne sont pas assez généralement répandues pour qu'on adopte ce mode de distribution dans un aperçu qui ne doit renfermer que des notions faciles à saisir. L'académie de Saint-Pétersbourg, chargée d'éclaircir quelques points obscurs de la géographie de l'empire, a préféré un classement par nations; son travail s'appuyait ainsi de l'autorité historique, et de celle des idiomes et des traditions. C'est la marche que nous suivrons, en nous réservant toutefois le droit de libre examen, quand les décisions de ce corps savant nous paraîtront hasardées ou douteuses.

La partie continentale de la Russie est habitée par treize nations; les unes s'accroissent successivement et tendent à absorber les autres, jusqu'à ce que les différences s'effaçant graduellement, elles viennent toutes se confondre dans une majestueuse unité. Les archipels, occupés par les Russes, et qui semblent lier leurs possessions asiatiques et américaines avaient des populations indigènes qu'on peut placer au rang des nations : quant à l'Amérique russe, les colonies y sont encore si rares et si peu considérables, qu'un territoire de cette étendue ne peut être considéré comme réellement occupé. Les peuplades sauvages disséminées dans ces vastes déserts ignorent sans doute qu'elles ont un maître, et qu'aucun des sujets de son empire ne pourrait leur transmettre ses ordres dans la langue des naturels.

La nation slave occupe le premier rang parmi toutes celles de l'empire; elle comprend les peuples qui parlent le slavon, ou dont la langue en est dérivée, tels que les Russes et les Polonais. L'origine des premiers est obscure, les seconds descendent des anciens Sarmates. L'éducation politique de ces deux grandes divisions de la souche slave et une longue rivalité semblent cependant devoir leur assigner une place distincte.

Les académiciens de Pétersbourg classent parmi les nations allemandes les habitants de la Livonie, de l'Esthonie et de la Finlande russe (*), qui formait autrefois le gouvernement de Vibourg; mais ils placent aussi en Livonie une nation lettonienne qui n'appartient pas à la souche allemande: elle a donné naissance à une branche lithuanienne, qui s'est étendue jusque dans les gouvernements de Mohilef et de Vitepsk. La souche finoise a reçu une extension bien plus considérable. Elle a passé de la Finlande, sa terre natale, dans les gouvernements d'Esthonie et de Livonie, auxquels elle a donné les Esthoniens et les Lives. Les analogies des langues donnent du poids à l'opinion qui rapporte à la même souche les Lapons, les Permiens qui ont franchi les monts Ourals pour s'étendre jusqu'à l'Ob; les Votiaks qui, descendant le cours de la Kama et continuant leurs migrations sur la rive gauche du Volga, ont pénétré jusque dans le gouvernement d'Orenbourg; les Tchéremisses, les Mordviens et les Tchouvaches répandus dans les mêmes contrées, mais qui se distinguent les uns des autres par quelques différences dans le langage, les vêtements et les habitudes. Les Vogouls appartiennent aussi à la même race. Ces habitants des forêts diminuent de jour en jour; et reculant sans cesse devant les populations industrieuses, il est probable que bientôt ils s'effaceront entièrement. Les Votiaks, adonnés à l'agriculture et à quelques arts, ainsi que les Tchéremisses, les Mordviens et les Tchouvaches, subsisteront plus longtemps que les Vogouls qui sont restés chasseurs, et que le voisinage d'autres peuplades force souvent à s'éloigner sans qu'on sache dans quels lieux ils se sont réfugiés. Les Ostiaks de l'Ob sont aussi classés parmi les nations de la race finoise; mais, malgré les analogies du langage de ce peuple avec l'idiome des nations dont nous venons de parler, il en diffère assez par le caractère de la physionomie pour qu'on puisse hésiter à leur attribuer une origine commune. Cependant il est possible que les différences qui nous frappent, ne soient que le résultat du genre de vie qu'ils ont dû adopter dans un autre climat. Des causes analogues ont pu exercer une influence encore plus sensible sur le physique des Lapons, qui ressemblent moins aux Finois que les Ostiaks.

Les Tatars, qui descendent des anciens Scythes, ont répandu leurs nombreuses subdivisions en Europe et en Asie: on les désigne spécialement par le nom de leurs habitations principales. En Europe on trouve des Tatars de Kazan, de Kassimof, de Voronéje, d'Orenbourg et de la Tauride. Ceux de Kazan ont formé en Asie de nombreux établissements dans les gouvernements de Tobolsk et de Tomsk, le long de l'Ob et de la rivière de Tom: ces derniers sont mahométans, et observent fidèlement cette religion; mais d'autres hordes qui ne paraissent pas avoir la même origine, quoiqu'on les classe parmi les peuplades tatares, professent le chamanisme et se livrent à des superstitions bizarres. Quelques-uns, par exemple, n'enterrent pas les morts; mais ils suspendent leurs cercueils à de grands arbres dans les lieux presque inaccessibles, au milieu des solitudes les plus ignorées. Les mahométans du Caucase sont aussi rangés parmi les Tatars, avec lesquels ils ont en effet de la ressemblance, tandis que

(*) Les Livoniens et les Esthoniens sont en général d'origine lettonienne. Ils parlent le letton (ou la langue *letche*); mais la noblesse de ces pays est d'origine allemande; elle descend des anciens chevaliers teutoniques et des porte-glaive qui ont envahi ces provinces où la langue allemande s'est répandue.

les hordes chamanlennes ont conservé les traits caractéristiques des races mongoles. On ne compte pas moins de trente-deux nations dites tatares; mais quelques-unes sont réduites à on petit nombre de familles, après avoir formé des tribus puissantes au temps de Tchinguis-khan et de ses successeurs.

Les nations mongoles ont eu avec les Tatars des relations intimes, qui ont souvent réuni ces peuples dans les mêmes expéditions, et rapproché leurs familles par des alliances. Dans le gouvernement d'Irkoutsk, on trouve encore des Mongols qui ont conservé le nom et les mœurs de leurs ancêtres; les autres, que l'on désigne en général sous la dénomination de Kalmouiks, et que l'on divise en Zoungars, Derbets et Torgouts, paissent leurs nombreux troupeaux dans les steppes du Volga et de l'Oural. Ces pasteurs appartiennent poor la plupart aux deux premières divisions; presque toutes les familles de la troisième ont émigré sur les frontières de la Chine. Les Bouriats, peuplades du gouvernement d'Irkoutsk, ont beaucoup de ressemblance avec les Kalmouiks, et l'on aurait pu les comprendre soos cette dénomination générale, s'ils ne professaient le chamanisme, tandis que les Kalmouiks adorent le grand Lama qui n'a pas de sectateurs plus fidèles.

Les Samoyèdes, si l'on s'en rapportait à l'étymologie de ce mot, seraient une nation d'anthropophages; cependant leurs mœurs sont d'une extrême douceur. L'amour de l'indépendance et l'horreur qu'ils ont pour la guerre paraissent les avoir conduits dans les tristes contrées où ils ont leur séjour actuel. On les divise en Samoyèdes européens dans les gouvernements d'Arkhangel et de Vologda, et Samoyèdes sibériens, depuis les monts Ourals jusqu'au Iénisséi. Ces derniers se subdivisent encore en Taziens, dans le gouvernement de Tobolsk, parce que leurs habitations d'hiver sont sur le Taze, fleuve de la mer Glaciale, et en Mangazéens, parce qu'ils hivernaient près de l'ancienne ville de Mangazés, aujourd'hui Touroukansk. Ces peuplades sont évidemment d'origine asiatique, comme l'attestent leur langue et leur type physionomique; cependant on semble avoir voulu rattacher à la souche finoise une tribu de Samoyèdes, répandue sur les rivages de l'Ob jusqu'à la rivière de Tom, en leur donnant la dénomination d'Ostiaks de Narim, ainsi qu'une autre peuplade qui s'étend jusqu'au district de Krasnoï-Yarsk, dans le gouvernement de Tom, à laquelle on a imposé le nom d'Ostiaks du Iénisséi. On trouve encore dans les mêmes contrées les Kaïmaches, les Kotovtsis, les Kaïbals, les Ossones et les Soyotes. Plus à l'est, dans le gouvernement d'Irkoutsk, sont les Karagasses, nation peu nombreuse, et la plus misérable de toute la race samoyede, quoi qu'elle soit la plus rapprochée du sud. Ses habitations d'hiver sont établies au pied des monts Savans; le sol ne serait pas défavorable à l'agriculture dont ces peuplades n'ont aucune notion.

Les Toungouzes occupent en Sibérie un espace considérable; ils sont pasteurs et se livrent en même temps à la chasse et à la pêche. Ils passent souvent d'un lieu à un autre, et, dans cette vie industrieuse et active, leurs mœurs ont conservé quelque chose de la simplicité des peuples primitifs. On ne distingue point leurs hordes par la désignation des lieux qu'ils parcourent, mais par les animaux dont ils se servent pour les transports; ainsi il y a des Toungouzes à rennes, à chiens et à cheval. Ces derniers, que les voyageurs ont visités plus fréquemment, sont mieux connus que les autres. Les contrées où ils errent avec leurs troupeaux, sont pittoresques et montagneuses. Ces peuples sont hospitaliers, d'une humeur douce et enjouée, et jusqu'ici le joug des Russes leur s été assez léger pour qu'ils conservassent avec ces qualités presque tous les avantages de l'indépendance. Leurs chansons et leurs romances sont, dit-on, des morceaux de poésie très-remarquables.

L'origine des Kamtchadales ne peut être assignée à aucune des races primitives; si cette nation ne devient

agricole, elle se maintiendra difficilement dans les contrées qu'elle occupe. Confinée dans les régions méridionales du Kamtchatka, elle diffère de ses voisins par les traits du visage aussi bien que par le langage et les mœurs. Quoi qu'ils doivent tous leurs moyens de subsistance au produit de la chasse et de la pêche, les Kamtchadales ont les habitudes sédentaires, et s'éloignent peu de leurs habitations, où ils reviennent ordinairement passer la nuit. Ils ne sont dépourvus ni d'intelligence ni d'adresse; mais, attachés à leur genre de vie, ils négligent, parce qu'ils les ignorent, les avantages de la civilisation. Leur nombre décroît en outre d'une manière sensible, ce qu'attestent les ruines d'anciennes habitations disséminées sur le bord des rivières, et la rareté de nouveaux établissements. Plusieurs causes contribuent à cette dépopulation constante, et plus que toutes les autres, les épidémies et la famine. Les premières ont souvent pour principe les miasmes qui émanent du poisson que les habitants font sécher, ne pouvant le conserver autrement, parce qu'ils manquent de sel; ils doivent se contenter de cette nourriture, aussi longtemps qu'ils ne peuvent aller à la chasse, occupation qu'ils préfèrent à l'agriculture. Cependant leurs terres, surtout vers le nord, sont susceptibles de culture, et les récoltes obtenues par les soldats russes de la garnison en fournissent la preuve. L'éloignement de ce peuple pour l'agriculture donne naissance à des famines fréquentes, et jusqu'ici la sollicitude du gouvernement qui a essayé par tous les moyens possibles de le rendre cultivateur, est demeurée infructueuse. A ces deux causes de dépopulation, il faut en joindre une autre, la disproportion numérique des deux sexes. En 1812, à Pétropavlosk, on comptait environ vingt-cinq femmes sur une population de cent quatre-vingts hommes, et qui s'élève jusqu'à trois cents, lorsque les équipages des bâtiments de transport ou de la compagnie américaine sont forcés d'hiverner dans cette ville. Les mœurs, aussi bien que la politique, réclameraient des mesures administratives pour remédier à ce grave inconvénient. C'est une observation curieuse à faire, qu'à l'autre extrémité du continent la polygamie des Orientaux produit des effets également contraires à l'accroissement de la population. Nous ajouterons que la petite vérole, les maladies qui attaquent les sources de la vie, et qui sont si funestes dans les regions septentrionales, s'y sont introduites avec les Russes, et y exercent de grands ravages.

Les Koriaks occupent le reste de la presqu'île, et ne se mêlent point aux Kamtchadales dont ils diffèrent par une taille plus petite, des traits plus durs, et un langage particulier. Les causes de destruction qui ont agi sur le sud semblent les avoir un peu épargnés, parce que la rigueur du climat qui aurait dû les accroître, a éloigné les Russes. Ils mènent une vie errante dans des contrées d'un accès difficile, et se refusent au joug qu'on veut leur imposer. Cependant quelques Koriaks ont adopté des habitations fixes, à l'exemple des Kamtchadales, et ils payent une modique contribution en fourrures. Ceux qui ont conservé leur indépendance passent pour avoir des mœurs féroces; il serait imprudent de se trouver au milieu d'eux sans avoir pris toutes ses précautions. Avides et pillards, ils n'épargnent pas même les Koriaks sédentaires. Peut-être ne regardent-ils ces violences que comme de justes représailles envers leurs vainqueurs, et contre ceux de leurs frères qui ont trafiqué de leur liberté. C'est ainsi que plusieurs hordes du Caucase, devenues guerrières pour leur défense, ont conservé pendant la paix des habitudes de brigandage. Les Koriaks sont chasseurs; mais ils possèdent aussi de nombreux troupeaux de rennes : on assure que plusieurs milliers de ces animaux ne constituent chez eux qu'une richesse médiocre. Quant aux jouissances que procure la civilisation, ces peuplades asiatiques sont encore plus arriérées que les Lapons.

Les Tchouktchis qui habitent le nord-est de la Sibérie ont beaucoup de rapports avec les Koriaks. Ce sont les mêmes traits, la même stature et les mêmes mœurs, au brigandage près.

Sur les bords de la mer Glaciale, et à l'ouest des Tchouktchis, on trouve les Youkahirs; mais ils sont en petit nombre, et vivent misérablement. Les causes qui dépeuplent le Kamtchatka sévissent avec plus de rigueur à ces latitudes élevées. Cette tribu ne compte plus, dit-on, que six à sept cents individus.

Entre le Iénisséi et le Léna, et sur les deux rives du second de ces fleuves, les Yakoutes ont mieux résisté aux influences meurtières qui désolent les régions voisines; on assure même que leur population augmente, et qu'ils font quelques progrès dans la civilisation, quoi qu'ils n'aient pas encore renoncé aux superstitions du chamanisme.

Les Kouriles habitent les îles de ce nom, et un canton peu étendu au sud du Kamtchatka. Leur langue diffère de celle des Kamtchadales, et on leur trouve quelque ressemblance avec les Japonais. Il paraît que des hordes de Tchouktchis se sont répandues dans l'archipel des Aléoutes, et même sur le continent opposé; le langage de ces diverses populations présente de nombreuses analogies, aussi bien que leur stature et leur type physionomique, avec l'idiome et les traits caractéristiques de quelques peuplades de l'Amérique du Nord. C'est la vie sauvage avec tout ce qu'elle a de repoussant; cependant ces hommes, si rigoureusement traités par la nature, se montrent sensibles au plaisir de la danse et du chant; ils se visitent d'une île à l'autre, et, dans leurs mœurs hospitalières, ils célèbrent comme un jour de fête l'arrivée d'un hôte dans leurs chétives demeures.

Ainsi la population de l'empire russe offre la société sous toutes ses formes, la civilisation dans toutes ses phases, depuis l'état de nature jusqu'à ce perfectionnement social des grandes capitales de l'Europe, qui ne laisse plus prévoir que la décadence. Presque toutes les races y ont leurs représentants, comme les diverses croyances y ont leur culte. Sans sortir des limites de ce vaste empire, où la religion grecque domine, on trouve des chrétiens des différentes communions, des juifs, des mahométans de plusieurs sectes, des adorateurs de Boudh et de Brahma, des païens, et enfin des peuplades qui semblent ne pas s'être encore élevées jusqu'au paganisme. La réunion politique de tant d'éléments hétérogènes est consommée : c'est le fait de la conquête; reste la tâche immense de les coordonner pour en composer un tout harmonique, où les contrastes mêmes ajouteront à la beauté de l'ensemble : c'est l'œuvre de l'intelligence et d'une longue civilisation.

Il est difficile de donner le chiffre approximatif de la population russe; à cet égard presque toutes les sources varient; un grand travail officiel pourrait seul dissiper les incertitudes que soulèvent les données statistiques, même dans les ouvrages qui font autorité. On ne peut supposer que le gouvernement russe eut intérêt à tenir secrets les documents précis qu'il aurait recueillis; il est plutôt probable qu'il ne les livrera à la publicité que lorsqu'ils seront assez complets pour qu'il puisse leur accorder une sanction officielle. Il faut aussi tenir compte de la position particulière des auteurs de statistiques, qui peuvent avoir eu quelque intérêt à exagérer ou à diminuer le chiffre de la population russe. Hassel (*) donne à la Russie une population qui dépasse cinquante-neuf millions, quoique les variantes qu'il indique (**) ne présentent qu'une moyenne de quarante-trois millions d'habitants. Un ouvrage qui a paru à Pétersbourg en 1828 (***), porte ce

(*) *Statistischer Umriss, etc.* Weimar, 1823.

(**) Lichtenstern, Crome, Wichman, Graberg, Vsévoloiski, Ziablovski.

(***) Tableaux historiques, chronologiques et statistiques de l'empire de Russie, avec une carte généalogique, par Alexandre de Weydemeyer.

chiffre à cinquante-trois millions; et M. Adrien Balbi, à soixante millions. En adoptant la moyenne de ces trois données, et vu l'absence de renseignements plus authentiques, nous trouverons que la population russe est entre cinquante-sept et cinquante-huit millions d'habitants, en y comprenant toutes les possessions de l'empire. Aujourd'hui celle de la Russie d'Europe est d'environ quarante-huit millions, la Pologne comprise. Les éléments dont elle se compose, en admettant le chiffre de cinquante-huit millions, que nous ne croyons pas exagéré, sont dans les rapports suivants : un noble sur deux cent vingt individus; un membre du clergé sur deux cent vingt-cinq; un marchand sur trois cent cinquante; un employé du gouvernement, soit en activité, soit en retraite, sur quatre-vingt-dix; un militaire sur cinquante; un bourgeois sur trente-deux. Les peuples nomades forment la trentième partie de tous les habitants. En ajoutant toutes ces fractions, on trouve qu'elles représentent environ un dixième de la nation. Tout le reste se compose de serfs dont, pendant longtemps, la condition a été non moins précaire que celle des nègres dans nos colonies de l'Amérique. Cependant les esclaves ne sont pas entièrement à la discrétion de leurs maîtres; il existe des lois contre ceux qui abuseraient trop cruellement de leurs droits de propriétaires d'âmes; mais, surtout dans les provinces éloignées, l'influence des riches seigneurs n'est soumise à aucun contrôle, et l'opprimé accuserait en vain son oppresseur. Il est juste de dire que l'humanité et les mœurs de la classe noble tendent de plus en plus à améliorer la condition des serfs, et le progrès est sensible depuis quelques années.

L'affranchissement simultané des neuf dixièmes de la population serait dans l'état actuel des choses une mesure imprudente, et un présent funeste pour les esclaves eux-mêmes, qui sont encore loin d'être mûrs pour la liberté. Il faut relâcher graduellement leurs chaînes, et les préparer par les bienfaits de l'instruction à une émancipation que réclament la gloire du nom russe et le bien de l'humanité. L'empereur Alexandre a beaucoup fait, et quoique des circonstances impérieuses aient souvent contrarié les vues du tsar actuel, on ne saurait nier que l'intérêt de ses peuples ne soit l'objet de sa plus vive sollicitude. Que l'accroissement de la puissance russe tienne l'Europe en éveil, c'est une appréhension très-légitime; mais que, sans connaître suffisamment un pays, on se fasse un point de patriotisme d'en dénigrer les institutions, et qu'on opère d'un trait de plume des réformes impossibles ou du moins intempestives, c'est porter gratuitement atteinte à la vérité des faits, c'est donner une idée fausse de l'ennemi qu'on peut avoir un jour à combattre, c'est remplacer les données positives qui sont un des besoins de notre époque, par des attaques sans portée et une critique déclamatoire.

GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION.

L'empereur de Russie prend le titre d'autocrate, qui exprime sa toute-puissance dans l'ordre administratif. Le trône est héréditaire; autant, du moins, qu'il peut l'être dans un pays où la volonté impériale peut faire et défaire les lois (*). La formule qui précède les actes émanés du souverain comprend une longue énumération des pays et des provinces qui lui sont soumis; elle est ainsi conçue. Nous, par la grâce de Dieu, empereur et autocrate de toutes les Russies, de Moscou, Kief, Vla-

(*) Déjà l'empereur Paul avait réglé par un oukase l'ordre de succession au trône. C'était, pour ainsi dire, une protestation contre sa mère, l'impératrice Catherine, qui s'était emparée du sceptre à son préjudice. Cet oukase n'admet les femmes qu'après l'extinction du dernier rejeton mâle du sang impérial. L'empereur Nicolas, à son avénement, a décrété une pragmatique semblable. Ses filles sont exclues au premier chef, et ne sont habiles à succéder qu'après la mort du grand-duc Michel, et de sa lignée masculine.

dimir et Novgorod, tsar de Kazan, d'Astrakhan, tsar de Pologne, tsar de Sibérie, tsar de la Chersonèse taurique, seigneur de Pskof, grand prince de Smolensk, de Lithuanie, de Volhynie, de Podolie, et de Finlande; prince d'Esthonie, de Livonie, de Courlande et de Sémigallie, de Bialystok, de Karélie, de Iongrie, de Perm, de Viatka, de Bolgarie et de plusieurs autres pays; seigneur et grand prince du territoire de Nijni-Novgorod, de Tchernigof, de Riazan, de Polotsk, de Rostof, de Jaroslavl, de Biélozersk, d'Oudorie, d'Obdorie, de Kondinie, de Vitepsk, de Mstislaf; dominateur de toutes les régions hyperboréennes; seigneur des pays d'Ivérie, de Kartalinie, de Grouzinie, de Kabardinie, d'Arménie; seigneur héréditaire et suzerain des princes tcherkesses, de ceux des montagnes et autres; héritier de la Norwége; duc de Schleswig-Holstein, de Stormarn, de Dittmarsen et d'Oldenbourg. Les armoiries de l'empire ont dû aussi se compliquer en raison des acquisitions successives du territoire : l'aigle à deux têtes, tenant dans ses serres un sceptre et un globe, y est entourée des écussons de Novgorod, de Vladimir, de Kief, de Kazan, d'Astrakhan et de Sibérie : le collier de l'ordre de Saint-André, surmonté d'une couronne royale, enveloppe le tout. Le grand sceau de l'empire contient vingt-six écussons de plus.

Le conseil de l'empire est à peu près ce que le conseil d'État est en France. Il est consulté et ne décide point; les ministres en font partie (*). Le sénat dirigeant est le pouvoir exécutif intermédiaire entre le tsar et ses sujets. Tout ce qui regarde l'administration intérieure est de sa compétence, à l'exception des affaires ecclésiastiques qui sont du ressort du saint synode. Il doit veiller à l'exécution des lois dont le dépôt lui est confié, se fait rendre compte des recettes et des dépenses, et règle l'ordre d'avancement des employés qu'il a choisis. Le sénat est une retraite honorable où se réfugient les illustrations de toute espèce; et l'épithète de dirigeant donnerait une idée peu exacte de son importance réelle; son rôle comme corps politique est plutôt passif, quoique ses attributions soient très-étendues. Comme cour de justice, son autorité fonctionne à l'aise; et il décide en dernier ressort, sauf dans certains cas où l'on peut en appeler à l'empereur. Le sénat compte sans doute des membres très-distingués; mais, pour la plupart, les fonctionnaires qui le composent sont étrangers à l'étude des lois; de sorte que les secrétaires du sénat, chargés de l'expédition des affaires, leur impriment souvent une direction dont la vénalité décide. Le dédale des oukases sert admirablement la cupidité; et trop souvent le désintéressement des sénateurs est impuissant à réprimer des abus qu'une longue triture des affaires pourrait seule aider à démêler. Quant à l'administration intérieure, les attributions de ce corps réunissent celles des états généraux de quelques provinces françaises à des fonctions de détails qui ne regardent que des assemblées permanentes. L'empereur s'est réservé le droit de nommer les sénateurs, dont le nombre, qui primitivement n'était que de neuf, a été porté depuis à près de cent. Les archives de l'empire sont déposées au sénat, qui est chargé de leur conserva-

(*) Le conseil de l'empire n'est pas seulement un corps législatif, c'est encore un tribunal suprême qui prononce en dernier ressort dans certains cas, sur des affaires contentieuses déjà jugées par le sénat. Les ministres en font partie de droit; mais ils ne le président pas. Le président est choisi parmi les plus hauts et les plus anciens dignitaires de la couronne. Ce conseil est divisé en quatre départements, dont chacun a son président spécial : 1° législatif; 2° de la guerre; 3° des affaires civiles et ecclésiastiques; 4° de l'économie de l'empire ou des finances. Il existe en outre un comité des ministres, composé de ces fonctionnaires et de quelques grands dignitaires nommés par l'empereur. Les questions de haute politique et d'un intérêt majeur s'y élaborent dans le plus grand secret; c'est, pour ainsi dire, la pensée du cabinet.

tion. Ce corps est composé de huit départements, dont cinq siégent à Pétersbourg, et les trois autres à Moscou. Le souverain est représenté près de chacun de ces départements par un haut procureur, et dans les circonstances qui exigent la réunion de tout le sénat, le ministre de la justice est chargé des fonctions de procureur général. On peut appeler de la sentence d'un département à l'assemblée générale de ce corps.

Le saint synode ne connaît que des affaires qui intéressent l'Église russe, dont le tsar est le chef suprême. Au souverain appartiennent toutes les nominations cléricales, la censure des actes qui intéressent la religion d'une manière générale; il fait les règlements de discipline, etc.; mais, pour exercer utilement cette partie de son immense pouvoir, en se réservant la haute direction des affaires ecclésiastiques, il en a confié l'administration au saint synode, comme il se repose sur le sénat du soin de l'administration intérieure. Ces deux corps ont reçu une organisation semblable, quoique le saint synode ne soit composé que d'ecclésiastiques. Il siége, comme le sénat, dans les deux capitales; mais les questions importantes sont traitées et décidées à Pétersbourg sous l'œil du maître.

Le ministere est divisé en sept départements : guerre, marine, relations extérieures, justice, intérieur, finances et instruction publique. On peut ajouter à ces sept départements le ministère des apanages impériaux, et celui de la maison impériale, représentés en France, avant 1830, par le ministère de la maison du roi, et depuis par l'intendance générale de la liste civile. Quoique les attributions de ces deux charges soient distinctes, elles sont remplies simultanément par le même fonctionnaire qui prend le titre de ministre de la cour impériale et des apanages. Il y a de plus un contrôleur général qui siége au conseil des ministres, et jouit des mêmes privilèges que ces derniers.

Les attributions des sept ministres d'État ne correspondent pas exactement à celles qui regardent les mêmes départements en France. L'état-major général et les colonies militaires ne dépendent pas du ministère de la guerre : la nomination aux grades supérieurs de la marine n'appartient pas au ministre : celui de la justice n'est pas chargé du travail pour la rédaction d'un code complet : les voies de communication (ponts et chaussées) forment une administration séparée, dont la direction est confiée à des personnages du plus haut rang (*) : l'administration des domaines de la couronne, et celle du commerce intérieur et extérieur est du ressort du ministre des finances. La censure exercée sur toutes les publications, ainsi que la surveillance des religions dissidentes, sont confiées au ministre de l'instruction publique : on lui a subordonné une cour ou collége de justice dans les provinces où la religion grecque est en minorité, mais son autorité est restreinte aux affaires de police religieuse.

L'administration des provinces a beaucoup de rapports avec nos préfectures. Le territoire est divisé en cinquante gouvernements réguliers, outre des cercles dont l'administration est différée, soit faute d'une population suffisante, soit parce que l'ancien état du pays n'a pas encore permis d'y introduire le même ordre que dans le reste de l'empire. Chaque gouvernement est subdivisé en districts et en arrondissements; mais pour remédier aux inconvénients qui résulteraient de la multitude de ces sections, on a formé sous le titre de gouvernements généraux quatorze grandes divisions. Cette centralisation des affaires, en simplifiant les ressorts administratifs, facilite l'action des pouvoirs supérieurs. Ces gouverneurs particuliers représentent chacun, dans la division territoriale qui

(*) Le prince d'Oldenbourg, beau-frère de l'empereur, et le duc de Wurtemberg, son oncle, ont successivement occupé le poste de directeur en chef des voies et communications.

est de son ressort, le gouvernement général dont ils dépendent. Le gouverneur est assisté d'un vice-gouverneur et d'un conseil de régence que les autorités locales doivent consulter dans certains cas, mais sans être tenues de se ranger à son avis. En cas de dissidence, le conseil a le droit de faire insérer ses motifs sur les registres du gouvernement. Le vice-gouverneur est président de la chambre des finances, qui, dans chaque gouvernement, est spécialement chargée de l'administration des domaines de la couronne et du recouvrement de ses revenus. Cette chambre est composée de trois conseillers, deux assesseurs, un receveur, quatre juges et deux secrétaires. Tous ces emplois sont à la nomination du souverain; il en est de même du conseil de régence, composé de deux conseillers et d'un secrétaire.

L'organisation des tribunaux dans chaque gouvernement est assez compliquée; défaut que l'on remarque généralement en Russie dans tout ce qui tient à l'administration de la justice. Une haute cour prononce en dernier ressort dans les causes contentieuses où il ne s'agit que d'une valeur au-dessous de deux mille cinq cents roubles (ou francs); mais, en matière criminelle, ses arrêts sont sans appel. Des tribunaux de première instance sont répartis dans les arrondissements. Un tribunal d'équité tient la place de nos juges de paix, dans la plus honorable de leurs fonctions : la conciliation des procès. Il se charge de défendre les intérêts des mineurs, des individus frappés d'interdiction; il a soin que les détentions préventives ne dépassent point le terme légal, que les procédures criminelles ne durent que le temps nécessaire pour l'instruction et les débats. Si ce tribunal remplissait fidèlement sa mission, il rendrait, comme on le voit, d'importants services; mais, surtout en Russie, l'ignorance et la vénalité paralysent trop souvent les vues bienfaisantes du législateur.

L'administration municipale des villes a beaucoup d'analogie avec les municipalités de l'empire romain. On y trouve un principe de représentation nationale, une certaine coopération de tous les ordres de l'État au bien-être commun; et même dans l'esprit de l'institution, une tendance à constituer un tiers état puissant, éclairé, recommandable par ses travaux aussi bien que par sa conduite privée et publique. Les fonctions municipales sont électives et temporaires. Tous les ordres de l'État y prennent part; l'instruction et les services publics sont des titres qui recommandent à l'électorat et à l'éligibilité. Un grand conseil délibère sur les affaires importantes; un conseil appelé conseil *des six*, d'après le nombre de ses membres, expédie celles d'un moindre intérêt, et prépare ce qui doit être soumis à la grande assemblée. On sent que tous ces pouvoirs, qui se balancent et se contrôlent mutuellement, auraient besoin, pour fonctionner utilement, d'une indépendance individuelle qui n'existe pas : la hiérarchie qui embrasse toutes les classes des fonctionnaires, en les subordonnant les unes aux autres, et l'influence de la fortune et des hautes positions sociales, perpétuent les abus, et étouffent les voix qui s'élèveraient pour les signaler. En général il règne entre tous les fonctionnaires une prévoyante réciprocité d'indulgence. Il manque aux plus belles institutions de la Russie, le grand jour de la publicité, et, s'il faut tout dire, un public. Les bons règlements ne manquent pas; mais trop souvent les hommes manquent aux choses; et la civilisation prématurée de ce vaste pays en fournit l'explication et, en quelque sorte, l'excuse. Ainsi une sage direction coordonne les opérations des autorités indépendantes les unes des autres, et prévient les conflits de juridiction. Dans chaque gouvernement on forme un collége de prévoyance, composé du gouverneur, de six fonctionnaires et de trois assesseurs, pris dans les trois ordres; ce collége est chargé de l'inspection des établissements sanitaires et de bienfaisance, des écoles pour l'instruction des pauvres des maisons de

détention et de travail. Quant à la mendicité, cette lèpre de l'Angleterre et de presque tous les autres pays de l'Europe, elle se montre à peine en Russie. Quand un serf est hors d'état de travailler, le seigneur est obligé de le nourrir.

La nomination des médecins cantonnaux est soumise à un conseil de médecine, qui a l'inspection des pharmacies, et auquel on soumet les questions de médecine judiciaire. L'activité de tous ces fonctionnaires est stimulée par le procureur impérial secondé de deux fiscaux. Les villes imitent, en tant qu'il leur est possible, dans leur organisation municipale, celle de l'administration supérieure; et les inconvénients de la centralisation, que les distances rendraient plus sensibles, n'y paralysent point, comme dans d'autres pays plus avancés, les mesures d'un intérêt pressant.

La police y est l'objet d'une attention toute spéciale; elle se fait en Russie avec une prodigieuse activité: mais si la corruption s'est glissée dans les autres branches du service public, il n'est pas étonnant qu'elle se soit surtout attachée à des fonctions où le secret est presque une garantie de l'impunité. On assure que l'administration, dans son intérêt autant que dans celui de la morale publique, a porté une sérieuse attention sur les abus que nous signalons, et que déjà d'importantes améliorations ont été faites dans ce service.

L'organisation du clergé russe est simple, et elle embrasse des circonscriptions dont l'étendue varie comme la population. Toute la Sibérie n'a qu'un siége archiépiscopal, celui de Tobolsk, et l'évêché d'Irkoutsk, tandis que la Russie d'Europe compte quatre métropoles, neuf archevêchés, et dix-neuf évêchés. Les couvents sont en petit nombre, ils ne s'élèvent pas à plus de cinq cents; les Russes donnent le nom de *lavra* aux principaux : ce sont les monastères de Kief, de Troïtzki, ou de la Trinité, près Moscou, et de Saint-Alexandre Nevski à Pétersbourg. Les séminaires se dépeuplaient, et le culte était menacé de manquer de ministres, lorsqu'un oukase de Paul Ier enjoignit aux fils de prêtres d'embrasser la profession ecclésiastique, en leur fermant toute autre carrière : cette mesure arbitraire, qui pouvait introduire dans l'Église des prêtres sans vocation, a été abrogée depuis. Autrefois les richesses du clergé étaient immenses; mais Pierre le Grand, dont il contrariait la politique réformatrice, s'empara des biens ecclésiastiques; et les prêtres se trouvent réduits au traitement qu'ils reçoivent de l'État et aux libéralités des fidèles. La modicité des appointements rend leur position précaire, et plusieurs causes, parmi lesquelles il faut citer l'absence d'instruction et l'intempérance, portent atteinte, surtout dans les provinces éloignées des capitales, à la considération qui doit entourer leur ministère. En général, cette branche importante du gouvernement, et dont l'influence pourrait agir sur les mœurs de la nation d'une manière si utile, réclame une prompte et grande réforme.

Après avoir rapidement indiqué les moyens d'action du gouvernement, nous allons essayer de faire connaître dans ses conditions diverses la population qui est soumise à cette action, et de démêler le caractère national dans les éléments hétérogènes qui la composent. Sa population se compose de quatre grandes divisions ou classes : le noblesse, le clergé, la roture et les serfs.

La noblesse russe a perdu une grande partie de son influence; et elle s'efface presque, quand les emplois ou la fortune ne lui conservent point son ancien éclat. Des princes dont les ancêtres régnaient dans leurs apanages, occupent des emplois dont le salaire ne dépasse pas mille à douze cents francs. Les querelles de préséance ont engagé le tsar Alexis Mikhaélovitch à brûler publiquement les titres. Déjà à cette époque, la politique de Jean le Terrible avait courbé sous un niveau de fer les prétentions qui lui portaient ombrage. La faveur des tsars, qui tombait souvent sur des hommes nouveaux,

diminua graduellement la considération attachée aux noms illustres, et l'éclat de l'emploi couvrit l'obscurité de la famille. Pierre le Grand, qui trouva la noblesse peu favorable aux réformes qu'il méditait, la multiplia pour l'affaiblir, pour en changer l'esprit, et en même temps pour récompenser le zèle et les services; il introduisit plusieurs dénominations titulaires empruntées à l'Allemagne; et la Russie, qui avait déjà ses princes, eut ses comtes et ses barons; mais ces titres n'avaient qu'une signification honorifique; il comprit que la véritable noblesse réside dans les services, et il distribua en quatorze classes tous les emplois civils et militaires; les huit premières conféraient la noblesse héréditaire, et les autres la noblesse personnelle. Quelques modifications furent apportées à cet ordre de choses sous les règnes suivants, mais toujours dans le même esprit.

Les quatorze classes nobiliaires renferment tous les services civils, et correspondent aux divers grades de la hiérarchie militaire, dont elles prirent d'abord la dénomination; maintenant l'équivalence subsiste, mais il y a distinction. Les huit premières classes ont seules le privilége de se faire inscrire sur le registre que tient, dans chaque gouvernement, le maréchal de la noblesse; les anciens nobles, les gentilshommes étrangers admis au service de l'empire, les dignitaires récemment élevés au titre de prince, comte ou baron, les chefs héréditaires des hordes tatares et des nations turques ou persanes, partagent ce droit. Les nobles sont tous exempts d'impôts personnels, et leurs biens ne peuvent être confisqués si ce n'est pour des délits de haute trahison. Ils peuvent établir dans leurs domaines des manufactures et des exploitations en tous genres. Dans les provinces baltiques, il faut appartenir à la noblesse héréditaire pour posséder des terres et des serfs; dans tout le reste de l'empire, tout homme libre peut acquérir des domaines; mais en général un roturier ne peut avoir des esclaves que par l'entremise d'un noble qui lui prête son nom.

Le clergé jouit de quelques-unes des franchises de la noblesse; il est exempt d'impôts et de logements militaires; on ne peut lui infliger aucune peine corporelle; mais son influence est nulle dans l'administration. Dans quelques provinces, les ministres protestants ont conservé des dotations en terres (*). Quant au clergé national, sauf des exceptions très-honorables, il jouit d'une médiocre considération; et, comme nous l'avons déjà remarqué, il fait peu d'efforts pour se maintenir à la hauteur de sa mission.

La roture constitue la classe des hommes libres qui ne sont ni prêtres ni nobles; elle ne peut être assimilée au tiers état des anciens états généraux de France, n'étant point constituée en un corps unique, mais subdivisée en corporations plus ou moins privilégiées. Au premier rang, dans cette troisième classe, sont les bourgeois des cités; viennent ensuite les marchands, les artisans, les étrangers domiciliés et les habitants des faubourgs; des colonies entières tiennent à cette classe, et les paysans de la couronne peuvent être regardés comme le dernier anneau qui forme la transition entre cette division roturière et celle des serfs proprement dits. Toutes ces classes sont soumises à l'impôt. Les citadins notables peuvent obtenir des lettres de noblesse à la troisième génération. Les marchands payent une patente proportionnée au capital qu'ils ont déclaré; le taux de cette patente constitue les différentes *guildes*. Les marchands étrangers jouissent en Russie de quelques priviléges; dans les

(*) Souvent, pour favoriser l'établissement des étrangers, en faisant profiter le pays de leur industrie, le gouvernement leur a concédé des terres, à condition qu'ils les mettraient en valeur dans un espace de temps limité. Il n'y a pas plus de soixante ans qu'on donnait, à Pétersbourg même, quelques arpents de terrain aux négocians étrangers qui s'engageaient à y construire une maison.

villes où leur nombre atteint cinq cents, ils ont leurs délégués dans les conseils municipaux, et ils plaident dans leur langue. Ils peuvent, en quittant l'empire, réaliser et emporter leur fortune, s'il n'y a aucun obstacle légitime à leur départ, qui doit être signifié aux autorités et annoncé dans les feuilles publiques. Ces dispositions hospitalières s'étendent à tous les étrangers, quelle que soit leur industrie, et elles ont puissamment contribué à la civilisation du pays.

Les habitants des faubourgs ne sont pas tous libres; quelques paysans de la couronne obtiennent la permission de s'y fixer et d'y exercer un métier ou un commerce de détail. Dans les campagnes, il y a des propriétaires cultivateurs qui exploitent eux-mêmes leur petit domaine. C'est dans les gouvernements du milieu que ces fermes sont en plus grand nombre. Plusieurs colonies agricoles prospèrent dans différentes localités, et leur exemple est une leçon permanente qui profite à leurs voisins.

A bien considérer les choses, c'est dans cette troisième classe qu'on trouve la plus grande somme de liberté individuelle. Quoi qu'on fasse, quand le commerce et les arts composeront une classe, elle tendra nécessairement à l'égalité des droits, et ne reconnaîtra de véritables distinctions que celles du mérite et de la capacité, tout en tenant compte des avantages qu'ils procurent. Après l'intérêt religieux, l'intérêt commercial est le plus propre à rapprocher les hommes; car l'intérêt politique est surtout conservateur, et il suppose un bien-être déjà obtenu. En Russie, la tendance à former des corporations est assez sensible. Des villages entiers sont charpentiers, d'autres sont voituriers. C'est ainsi qu'une population d'environ deux cent mille habitants, répartis sur différents points, et dont on compte près de trente mille dans le gouvernement de Tobolsk, entreprend le transport des marchandises et des voyageurs dans toute l'étendue de l'empire.

La classe des serfs, comme nous l'avons dit, compose au moins les neuf dixièmes de l'empire. Le seigneur peut, selon son caprice, les vendre, les échanger comme toute autre marchandise, les enlever à la culture pour les charger d'autres travaux ou les réserver pour le service de sa maison. Des ordonnances ont limité le temps de la servitude pour les esclaves achetés dans les steppes de l'Asie; mais le serf russe n'a guère l'espoir d'obtenir un jour sa liberté qu'en passant par la domesticité, ou s'il montre des dispositions particulières pour un art ou une industrie, qui attirent sur lui les regards de son maître. Le service militaire lui offre encore des chances d'affranchissement; enfin, s'il parvient à s'enrichir par son travail ou dans le commerce, il peut se racheter, ainsi que sa famille. Nous ne répéterons pas ici tout ce qu'on a dit contre l'esclavage; sans doute il serait à souhaiter qu'il n'existât pas; mais puisqu'il existe, et sur une si vaste échelle, il faut le considérer tel qu'il est, comme une nécessité actuelle pour la Russie, mais en même temps comme un élément modifiable, dont la dernière transformation sera la liberté elle-même. On a reproché à cette classe des vices nombreux: dans l'état d'oppression et de dégradation où elle se trouve, il serait miraculeux qu'elle fût irréprochable. Un jour sans doute elle montrera tout ce qu'elle peut être; aujourd'hui elle élabore péniblement le luxe des grands, soit par une rétribution en argent, soit par un impôt en nature. Si l'on examine ces corps robustes qui défient la rigueur des supplices comme celle du climat; si l'on interroge ces physionomies expressives, et qui forment un contraste si frappant avec la simplicité respectueuse de leur langage; mais surtout si on les entend à l'instant où l'ivresse les rend libres, on sera forcé de reconnaître dans cette race d'hommes une organisation riche et puissante, et de pressentir que leurs descendants auront un jour la parole haute et libre là où leurs ancêtres auront fé-

condé le sol sous le fouet et l'orgueil d'un maître.

Il ne faut pas étudier le caractère national dans les deux grandes villes de l'empire, où le contact des formes étrangères l'a puissamment modifié. Dans l'intérieur, malgré la ligne profonde de démarcation qui sépare les nobles du peuple, les mœurs des serfs réagissent sur celles de leurs maîtres, et c'est là qu'on peut saisir plus facilement les rapports que la différence des conditions n'a pu effacer. Sans les étrangers, qui ont naturalisé en Russie leurs mœurs et leurs usages, les nobles seraient obligés de se rattacher aux institutions du grand nombre, et ce retour s'opérerait en moins de temps qu'ils n'en ont mis à s'élever au niveau de l'Europe civilisée.

L'homme du peuple, habitué à voir déprécier les produits de l'industrie indigène, et persuadé lui-même de leur infériorité par la comparaison qu'il en peut faire, a employé toute son intelligence à bien imiter. Le noble, dans une autre sphère, est également imitateur : gouvernement, état militaire, police, luxe, tout, autour de lui, offre une image plus ou moins fidèle de ce qui existe en Europe. Ainsi l'aptitude à imiter est un des traits généraux du caractère russe. L'homme du peuple est adroit et industrieux, mais, dès qu'il cesse d'être guidé, il se néglige. Il est naturel qu'il se dégoûte d'une application qui n'est fructueuse que pour ses maîtres. Dissimulé parce qu'il n'a que la ruse à opposer à la force, il est patient, résigné et sait vivre de peu; mais il est intempérant par goût comme il est superstitieux par ignorance. Sous le vernis d'une éducation élégante, on retrouve dans les nobles les mêmes qualités et les mêmes défauts; impénétrable sous des formes frivoles, le seigneur se plie avec flexibilité à toutes les exigences d'un ordre social organisé sous des conditions despotiques; sa dissimulation est en raison des périls de la franchise, et elle passe dans sa vie privée; pour lui, l'intempérance par laquelle il échappe à un état permanent de contrainte, est comme un acte de liberté personnelle. En général, les formes des nobles russes sont pleines de grâce et d'aménité, et ils ont une aptitude remarquable à acquérir toutes sortes de connaissances; si leur caractère est mobile et leur esprit superficiel, il faut l'attribuer à l'esprit des institutions et à leur éducation qui finit trop tôt, embrasse trop de choses, et se trouve influencée par des personnes dont les vues et les intérêts sont différents. Si nous n'avons pas erré dans cette appréciation du caractère russe, on voit que les moyens de civilisation ne peuvent agir sur cette nation d'une manière conforme à la marche ordinaire de l'éducation des autres peuples. Toutes les idées morales tiennent si intimement à la liberté, qu'il serait cruel ou imprudent d'éclairer un esclave sans l'affranchir; et, nous le répétons, rien n'est prêt en Russie pour cette grande réforme. La Russie est déjà un État puissant par la discipline de ses armées et le développement des richesses du sol; mais l'émancipation des esclaves pourra seule lui assigner un rang élevé parmi les peuples avancés. C'est dans la partie la plus méprisée de sa population actuelle que dorment les germes de son éclat futur; non que nous voulions attribuer à cette classe une supériorité intellectuelle, mais parce que soixante millions d'hommes libres renferment nécessairement plus d'éléments supérieurs en tout genre, que quelques catégories privilégiées. Toutefois, pour que cette révolution morale porte ses fruits, les tsars savent qu'il faut la préparer avec prudence, et augmenter la force régulatrice à mesure que l'esprit public prend plus de ressort et d'énergie. Ce qu'il serait préalablement nécessaire d'obtenir, c'est le perfectionnement des éléments réformateurs, l'amelioration morale et intellectuelle des mandataires du pouvoir.

De tous les moyens propres à donner une impulsion féconde à l'esprit d'un peuple, l'instruction publique est le plus efficace. Depuis Alexandre, et surtout dans les dernières années, elle

a pris un développement remarquable auquel le zèle et les lumières du ministre actuel ont puissamment contribué. On compte en Russie sept universités, où deux cent quatre-vingt-seize professeurs enseignent toutes les branches des sciences et de la littérature; quatre académies de théologie, trente-sept grands séminaires et dix-huit établissements préparatoires offrent à l'enseignement religieux le concours de plus de quatre cents professeurs. Des gymnases ou colléges; des écoles intermédiaires entre ces établissements et l'instruction primaire; des écoles spéciales pour tous les services publics, pour toutes les parties de l'art de la guerre, depuis l'école du simple soldat jusqu'au service des officiers supérieurs; une académie justement célèbre, des musées, des écoles des beaux-arts, des bibliothèques publiques sont autant de centres autour desquels rayonnent les lumières. L'université de Saint-Pétersbourg est de fondation récente : placée dans la capitale de l'empire, au milieu des richesses littéraires et scientifiques, elle est appelée à prendre une place distinguée parmi les établissements de haut enseignement; son district renferme environ soixante mille lieues carrées. Des obstacles de plus d'un genre s'opposeront long-temps encore à la prospérité de quelques autres universités de l'empire. Celle de Kharkof, par exemple, dont le district s'étend des bords du Pruth à ceux de l'Araxe, se trouve le centre scientifique de peuples qui parlent douze langues différentes, et dont quelques-uns ne sont soumis que depuis quelques années à l'empire. Celle de Kasan avait une circonscription territoriale plus considérable encore; la Sibérie tout entière y était comprise, outre huit gouvernements de la Russie d'Europe, et qui en forment à peu près la huitième partie. On en a retranché ce qui est à l'est des monts Ourals, à l'exception d'une portion du gouvernement de Perm. L'université de Moscou est la plus ancienne et la plus florissante; sa circonscription renferme onze gouvernements dont la population est de treize millions d'habitants. Elle ne compte qu'un millier d'étudiants; et ce chiffre cessera de paraître modique, si l'on se rappelle que la classe qui peut jouir des bienfaits de l'éducation est à peine le dixième de la population totale; que le service militaire, adopté de préférence par la noblesse russe, interrompt de bonne heure les études, ou leur imprime une direction spéciale; enfin que les éducations particulières réduisent encore le nombre des étudiants. Celle de Vilna n'est pas d'origine russe : son district ne contient qu'environ six millions d'habitants. Elle compte beaucoup moins de professeurs que l'université de Moscou; et cependant les cours en étaient généralement plus suivis avant la dernière insurrection polonaise. Depuis que celle de Dorpat est organisée, les études y sont poussées avec activité et promettent à cet établissement une prospérité croissante. La ville d'Abo, dévastée par un incendie en 1827, a perdu l'université qu'elle possédait depuis près de deux siècles. Helsingfors a recueilli cet héritage; au milieu des rochers, des lacs et des forêts de la Finlande, les études prospèrent; sur une population de treize cent mille habitants, cinq cents étudiants y constatent que les cours y sont plus suivis que dans tout le reste de l'empire. La dissémination de la population sibérienne, et l'état de barbarie où elle se trouve encore, ne réclamaient que des établissements d'instruction sur une échelle plus réduite. Ils sont confiés aux gouverneurs, et distribués dans les localités qui le comportent.

Chaque gouvernement possède un ou plusieurs gymnases; les connaissances usuelles y sont préférées à l'étude des langues mortes, et répondent mieux qu'en France aux spécialités des carrières diverses. Celles qui regardent l'art de guérir méritent surtout des éloges. Quant aux écoles des services publics, il paraît que, bien qu'elles répondent au but de leur fondation, elles manquent d'une direction générale qui les coordonnerait plus utilement entre elles.

La Russie n'a point d'école qui puisse soutenir la comparaison avec l'École polytechnique de France, ou de West-Point dans l'Amérique du Nord ; l'établissement qui s'en rapproche le plus est l'école des voies et communications de Saint-Pétersbourg, qui a été organisée par d'anciens élèves de l'École polytechnique. Le lycée de Tsarkoié-Sélo, fondé par l'empereur Alexandre, est resté au-dessous des espérances qu'il avait fait concevoir; cependant il en est sorti quelques notabilités, parmi lesquelles nous citerons le poète Alexandre Pouchkin qu'une mort tragique a récemment enlevé aux lettres.

L'éducation particulière mérite une mention spéciale. En général elle est confiée à des étrangers ; et c'est à cette préférence que les Russes de la classe élevée doivent cette pureté de prononciation qui frappe tout le monde. Cette pratique usuelle, la seule propre à faire acquérir promptement un langage facile, n'était pas sans inconvénients. Des gens dont tout le mérite se bornait à parler leur langue natale, imprimaient souvent une direction vicieuse à l'instruction de leurs élèves. Aujourd'hui les étrangers ne peuvent se livrer à l'enseignement avant d'avoir subi un examen qui constate leur capacité.

Plusieurs maisons d'éducation fondées et dotées pour la noblesse, sous les auspices des tsars et des impératrices, sont ouvertes aux filles. Alexandre voulut que la classe moyenne participât aux bienfaits de ces institutions. Il fonda à Moscou un institut pour les jeunes filles de la bourgeoisie, dont les parents auraient mérité cette faveur.

Outre les institutions que nous venons de mentionner, il en est d'autres que l'on doit à la munificence des souverains, et qui sont destinées à ces classes intéressantes qui n'ont aucun support dans la société, ou que la nature a déshéritées des facultés les plus précieuses. Les orphelins, les aveugles-nés, les sourds et muets, sont recueillis et élevés dans des maisons spéciales qui ne le cèdent en rien aux établissements du même genre dont s'honore l'Europe.

L'esquisse rapide que nous venons de tracer de l'état actuel de l'instruction en Russie, est de nature à convaincre que la sollicitude du gouvernement n'a rien épargné pour doter les classes libres de toutes les lumières qui contribuent au bien-être moral de l'humanité ; la plupart de ces fondations sont trop récentes pour qu'elles aient pu fructifier de manière à exercer une influence sensible sur l'état intellectuel de la nation. Les habitudes invétérées, les préjugés, la superstition (*), qui dénature le bien et déconsidère la religion elle-même, en un mot la servitude, également corruptrice du maître et de l'esclave, sont autant d'obstacles qui entravent la marche de la civilisation, et qui arrêtent l'essor des connaissances. Aussi les découvertes qui honorent l'esprit humain, les grandes saillies de l'intelligence, sont rares en Russie, et attendent, pour se produire dans une proportion analogue à celle des autres États de l'Europe, les bienfaits et le jour fécond de la liberté. Jusqu'à pré-

(*) Les idées superstitieuses sont très-répandues en Russie. Le peuple s'abstient de manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit s'est manifesté sous cette forme. On a eu beaucoup de peine à lui faire adopter l'usage de la pomme de terre. Quant à certains phénomènes physiques, comme les aérostats, on conçoit qu'il en soit effrayé : il n'y a pas si longtemps que nous brûlions nos sorciers ; et tout récemment, quand le choléra décimait Paris et Londres, la populace s'est livrée à des actes dignes des temps de barbarie. Les idées superstitieuses sont entretenues en Russie par un grand nombre de sectes. On en compte une vingtaine désignées par le nom générique de *roskolniki* (schismatiques). Leurs opinions et leurs pratiques paraissent être un mélange de judaïsme, de christianisme, et d'emprunts faits à quelques religions d'Asie. La plus nombreuse est celle des *vieux croyants* (starovertsi). Ceux-ci rejettent toutes les réformes introduites dans les textes sacrés. Ils sont d'une probité rigide, et quelques-uns poussent le zèle jusqu'à la mutilation des parties sexuelles.

sent la Russie n'a que peu contribué par ses propres travaux à grossir le trésor commun des connaissances; elle ne peut réclamer, comme propriété nationale, les travaux de ses académiciens, la plupart d'origine étrangère, déjà célèbres dans leur patrie avant de siéger dans l'académie de Saint-Pétersbourg, et que l'Europe revendique comme des illustrations qui lui appartiennent.

Les arts et les manufactures sont dans un état de progression rapide, et qui menacerait l'importation étrangère si les fabricants russes étaient encouragés à perfectionner les objets de leur industrie par une vente plus avantageuse, et s'ils pouvaient en confier la confection à des ouvriers plus consciencieux. Ces derniers, comme nous l'avons déjà remarqué, ne sont guère capables d'une attention soutenue. Une expression qui a cours dans le pays rend assez fidèlement leur négligence habituelle. Un travail fait grossièrement est qualifié d'*ouvrage fait à coups de hache* (topornaïa robota); ce qui veut dire à peu près ouvrage confectionné à la russe. Cependant ils ont à leur disposition d'excellents matériaux, et les écoles d'arts et métiers ne tarderont pas à leur fournir d'habiles chefs d'atelier. Déjà quelques-unes de leurs manufactures méritent d'être citées avec éloge; entre autres celles de glaces et de porcelaines, à Pétersbourg, de fer ouvragé, à Toula, de linge de table, à Jaroslavl, de maroquinerie, à Torjok. L'ivoire se travaille à Arkhangel, avec une perfection et une finesse de détails qui égale tout ce qu'on fait de mieux en ce genre à Dieppe. Les filatures et les tissus paraissent appelés à devenir une branche importante de l'industrie manufacturière. On arriverait promptement à ce résultat si les seigneurs, au lieu de se ruiner en caprices, étaient disposés à faire les avances nécessaires. Les matériaux abondent, les exploitations tiennent à leurs terres, l'importation des machines perfectionnées est permise, et la main-d'œuvre de l'ouvrier fait partie de leur propriété. Si la culture du mûrier est contrariée par la température (*), rien ne s'oppose du moins au perfectionnement des toisons. Les poteries sont encore arriérées; mais les tanneries conservent leur ancienne réputation. Quelques industries se soutiennent au milieu des changements opérés autour d'elles; telles sont, par exemple, les pêcheries, la préparation du caviar et de la colle de poisson. Une des causes qui nuisent le plus aux progrès de l'industrie, c'est la variabilité des tarifs. Tantôt la prohibition atteint les produits étrangers et provoque l'établissement de nouvelles fabriques, tantôt l'importation des mêmes produits est permise moyennant un droit, et le manufacturier, qui ne peut soutenir la concurrence, en est pour ses avances. En général, les objets de fantaisie et de luxe sont empruntés au commerce étranger. On estimait, il y a une dizaine d'années, que la Russie possédait 600 fabriques, où 300,000 ouvriers étaient employés. Ce nombre a dû s'accroître depuis, mais les résultats des derniers recensements ne sont pas encore publiés. Maintenant, c'est par un système de douanes et de prohibitions que l'activité industrielle est entretenue dans l'intérieur de l'empire. On écarte ainsi les inconvénients de la concurrence; mais les produits restent stationnaires quant aux prix et à la qualité, au préjudice du consommateur et de l'industrie elle-même. Au reste, l'un et l'autre système ont leurs partisans et leurs adversaires, et il est plus aisé d'indiquer le mal que le remède. Si nous hasardions une opinion sur ce point, ce serait que la Russie, riche des produits de son sol, trouverait plus d'avantage à les multiplier qu'à les mettre en œuvre, et que, pour ne pas être dans la dépendance entière de ses voisins, elle pourrait favoriser les manufactures des objets indispensables; le bas prix des matières premières et leur abondance forceraient le commerce

(*) Cependant tout fait espérer que le mûrier s'acclimatera en Ukraine.

étranger de recourir à ses comptoirs, et le plus vaste empire du monde ne serait pas privé des progrès de l'industrie européenne.

Les beaux-arts vivent d'inspiration et de liberté; le ciel et les institutions de la Russie ne leur sont guère favorables; toutefois, la sollicitude du gouvernement n'a pas négligé ce puissant moyen de civilisation, et quelques noms justement célèbres déposent en faveur de cet encouragement. Les Russes ont des sculpteurs, des peintres, des graveurs, des architectes; mais ils n'ont pas encore d'école; et ceux de leurs artistes qui vont se perfectionner à l'étranger, n'en rapportent que du talent, sans parvenir à l'originalité. En architecture, ils n'ont rien trouvé; et leurs imitations sont peu judicieuses. A Pétersbourg et à Moscou, les édifices n'ont point de caractère en harmonie avec les conditions physiques au milieu desquelles une volonté fastueuse les a érigés. Le voyageur, qui vient d'être frappé de tout ce qu'il y a de nouveau pour lui dans le vêtement, la physionomie et les usages du peuple russe, s'étonne de rencontrer à cette latitude des édifices d'un style italien, sans que rien annonce ou justifie le choix de ce genre d'architecture. Si c'est pendant l'hiver, il se demande pourquoi les toits affectent cette coupe horizontale, si peu favorable à l'écoulement des neiges; pourquoi ces statues de marbre, couvertes de frimas, dont la nudité donne le frisson; pourquoi ces façades à colonnes, dont les fenêtres manquent de lumière. Quant à la musique, les Russes sont doués d'une organisation heureuse: leurs chants nationaux, surtout dans la petite Russie, ont une mélodie douce et empreinte de mélancolie, et quelquefois vive et gracieuse. Le peuple s'accompagne avec une espèce de guitare à trois cordes, nommée *balaléika*. Les danses russes sont passionnées et expressives; c'est une pantomime variée, qui a surtout du charme lorsqu'on la compare à l'uniformité et à l'insignifiance des danses françaises. Quant à la danse savante des ballets, l'avantage nous reste incontestablement.

Le commerce extérieur de la Russie, comme nous venons de le remarquer, est plus alimenté par les produits du sol que par celui de ses manufactures. Cependant on exporte du fer, des toiles à voiles, des cordages, plusieurs sortes de cuirs, des pelleteries; mais les principaux objets d'exportation sont le blé, les légumes secs, le chènevis, la graine de lin, le chanvre et le lin, le houblon, le tabac, la laine, l'édredon, le miel et la cire, le bétail, les viandes salées, le suif, le caviar, la rhubarbe, les bois de mâture et de construction, le goudron et les différentes espèces de résine, etc. Les conditions géographiques de la Russie mettent ces richesses importantes à l'abri de toute éventualité, du moins jusque dans un avenir très-éloigné. Le commerce d'importation suivra une progression moins rapide à mesure que les différentes qualités de terrain seront affectées aux cultures qui leur sont propres; mais quand les vignobles prospéreront, quand le sucre de betterave suffira aux besoins de la consommation intérieure, quand l'olivier enrichira les provinces méridionales, le développement de prospérité intérieure sera inséparable d'un progrès de civilisation auquel certains produits de l'Europe, surtout ceux qui tiennent au luxe, deviendront de plus en plus nécessaires. Si les Russes ont à redouter une concurrence pour leur commerce d'exportation, c'est celle des nations américaines, dont le sol, généralement plus fertile que la Russie d'Europe, pourrait fournir en plus grande quantité et à un taux plus bas quelques-unes des mêmes productions. Mais les extrêmes imposent quelquefois des conséquences semblables. Une population trop pressée n'exporte point, parce que les produits de son sol suffisent à peine à ses besoins; les populations rares et clair-semées gardent les leurs, privées qu'elles sont des moyens d'action et d'écoulement qui exigent un concours puissant de bras et d'efforts. Les conséquences d'un

Digitized by Google

développement commercial sous le pavillon russe, dans le grand Océan, entre l'Europe et l'Asie, paraissent déjà avoir inquiété les négociants des États-Unis; et la Russie a consenti à suspendre quelques-uns de ses établissements dans le nouveau continent, et à s'arrêter à la limite de 54° 50′ de latitude.

Quelques foires de Russie offrent aux voyageurs un aspect curieux et animé, et dont un crayon fidèle donnerait une idée plus juste que toutes les descriptions. Ce sont des congrès pacifiques où les peuples d'une grande partie de l'Europe et de l'Asie envoient leurs représentants. Costumes, physionomies, marchandises, tout concourt à la singularité du tableau. Les tapis de la Boukharie, le thé de caravane, les châles de l'Orient, que déploient avec gravité les marchands arméniens, les étoffes d'or et d'argent, des velours de Lyon, introduits en fraude; des bronzes, de l'horlogerie, et jusqu'à des articles de mode, s'y achètent ou s'y échangent. Les chameaux, les chevaux, les kibitka (*) annoncent, aussi bien que le costume des marchands, de quelle partie du continent arrivent ces produits divers de l'industrie de l'homme. Des tentes variées, des chariots où se blottissent des familles entières; l'activité, le mouvement, offrent un ensemble dont aucun marché de l'Europe ne saurait donner l'équivalent. Une de ces foires pittoresques se tient à Irbit, petite ville du gouvernement de Perm, au delà des monts Ourals. L'hiver de la Sibérie y règne dans toute sa rigueur; mais les précautions que prennent les habitants, soit dans leurs habitations, soit pour le vêtement, rendent le froid aussi supportable qu'à des latitudes beaucoup moins élevées. Une autre foire beaucoup plus considérable se tenait autrefois près du couvent de Makarief, dans le gouvernement de Nijni-Novgorod; elle a été tranférée, il y a environ vingt-cinq ans, dans cette dernière ville, dont la position est magnifique. Au delà du Volga, des marchands de l'Asie centrale, et des propriétaires de troupeaux errant dans les steppes, affluent journellement à Orenbourg, depuis le commencement de la belle saison jusqu'à l'hiver; et le bazar de cette ville est une foire de cinq à six mois, où les étrangers peuvent faire quelques observations non moins neuves qu'intéressantes.

(*) Voiture de voyage que l'on met sur patins pendant l'hiver.

Dans les transactions commerciales, les Russes ne se piquent point d'une rigide probité; et trop souvent ils préfèrent la ruse qui procure un lucre illicite, à une conduite consciencieuse qui établirait d'une manière solide leur crédit et leur réputation. On prétend qu'en fait d'astuce, ils ne le cèdent point à leurs voisins les Chinois. A l'instant même où ils vous trompent, ils se signeront dévotement devant une sainte image, non pour se recommander à la miséricorde divine, mais comme s'ils espéraient intéresser Dieu lui-même à la réussite de cette espèce de larcin. Au reste, ils supportent généralement une perte avec autant de résignation qu'ils mettent d'ardeur à poursuivre le gain. Dans les malheurs sans remède, leur constance tient du fatalisme; et ce trait de leur caractère s'est dessiné plus fortement depuis l'invasion des Mongols, soit que le mahométanisme ait agi sur leurs mœurs, soit que le joug de ces vainqueurs terribles leur ait fait accepter comme une nécessité les conséquences les plus dures de la servitude.

Nous n'essayerons pas de donner l'évaluation du commerce extérieur de la Russie; les statistiques varient à cet égard; et les détails de chiffres que nous serions obligés d'aborder, seraient déplacés dans cette introduction. Nous nous bornerons à dire que la balance commerciale avec les autres puissances maritimes est en sa faveur, et que ses relations tendent à s'accroître de jour en jour.

Dans un pays où tous les habitants sont classés, où le chiffre de la classe assigne le rang de chacun dans l'échelle

sociale, il était naturel qu'on établît des distinctions individuelles. Pierre le Grand institua l'ordre de Saint-André, apôtre des Russes; celui de Saint-Alexandre Nevski fut fondé plus tard. Ces deux ordres de chevalerie n'ont qu'une classe; mais celui de Sainte-Anne, institué en 1736 par le duc régnant de Schleswig-Holstein, en l'honneur de la princesse Anne, son épouse, et qui fut mis au nombre des ordres de l'empire russe, sous le règne de Pierre III, a quatre classes. En 1769, Catherine II fonda l'ordre de Saint-Georges, qui compte également quatre classes, toutes affectées au service militaire. L'ordre de Saint-Vladimir, divisé en un même nombre de classes, est une récompense civile et militaire. Des décorations temporaires, ou plutôt des médailles frappées en commémoration de circonstances extraordinaires, comme l'évacuation du territoire russe par l'armée française, en 1812, et l'occupation de Paris par les troupes alliées, en 1814, ont été accordées aux militaires qui se sont distingués dans ces campagnes. Les dames russes elles-mêmes ont eu leur part dans les distinctions de ce genre: Pierre le Grand donna le premier cet exemple aux autres monarques de l'Europe. L'ordre de Sainte-Catherine fut destiné à perpétuer la mémoire des services que son épouse lui avait rendus lorsque son armée, bloquée par les Turcs, paraissait dans une position désespérée. L'ordre de Malte, dont Paul Ier s'était déclaré grand maître après la prise de Malte par les Français, a compté aussi quelques dames parmi ses dignitaires. On doit à l'empereur Nicolas l'ordre philanthropique désigné sous le nom de croix d'honneur de Marie; c'était un hommage rendu à la bienfaisante sollicitude de l'impératrice mère, et en même temps une récompense pour les dames qui se distinguent par un zèle utile aux intérêts de l'humanité.

On a manifesté le regret qu'aucune distinction ne récompensât le mérite et les belles actions de la classe qui n'est pas noble. On peut répondre que le gouvernement favorise l'élévation de tout individu qui se signale par une aptitude spéciale ou par des actions remarquables. Les favoris des tsars et des impératrices sont souvent sortis des dernières classes de la société. Si je ne me trompe, le général Viazmitinof avait servi comme simple soldat, et le poëte Lomonossof était le fils d'un pêcheur. Dans l'état actuel des choses, tout ce que peut faire le gouvernement, c'est d'anoblir le mérite. Que représenterait une décoration sur la poitrine d'un esclave? Les six ordres dont nous avons parlé sont placés sous la direction du chancelier des ordres de l'empire.

Dans un pays où la noblesse est tout, le luxe de la cour est presque une necessité. Cependant l'empereur Alexandre, témoin du faste ruineux de son père, avait sagement réduit les employés de sa cour, et il donna lui-même l'exemple d'une simplicité sans affectation. Cependant le nombre de ces employés de toute espèce atteint encore aujourd'hui le chiffre de quatre mille. Catherine II avait déjà introduit quelques-unes de ces réformes, quoiqu'elle regardât l'économie comme une vertu chez les particuliers et comme un ridicule dans les souverains. A cet égard, comme à plusieurs autres, l'esprit de Catherine la Grande et d'Alexandre gouverne encore la Russie, et puisque la réforme atteint le palais des tsars, la nation a le droit d'espérer des améliorations d'un ordre d'une tout autre importance.

Le budget de la Russie est un livre mystérieux auquel la statistique ne peut emprunter de sûrs documents; si même cette source était accessible, on serait arrêté par la difficulté d'apprécier convenablement le mot *valeur* dans l'acception qu'on lui donne en économie politique. Il ne suffit pas en effet de ramener tous les calculs à la même unité monetaire, puisque cette unité ne représente pas dans tous les lieux la même somme de *choses* à l'usage des gouvernements et des gouvernés. Les voyageurs n'ignorent point ces différences, dont les statisticiens ne tiennent aucun compte dans leurs raisonnements et leurs tableaux compa-

ratifs. Les uns ne portent qu'à trois cent douze millions de francs le chiffre total des revenus de l'empire russe; d'autres l'élèvent à quatre cent cinquante millions. Une telle discordance rend suspectes toutes ces évaluations. Toutefois, en admettant comme exacte la plus haute de ces estimations, il serait encore difficile de concevoir comment cette somme peut suffire à l'entretien d'une armée aussi nombreuse, d'une flotte sur la Baltique, des escadres de la mer Noire, aux dépenses de l'administration civile, aux salaires du clergé, à la correspondance active entretenue à de si grandes distances, aux intérêts d'une dette nationale de treize cent millions de francs, au service diplomatique à l'étranger, aux encouragements donnés aux arts et au luxe d'une cour somptueuse. Ce problème paraîtra moins obscur, si l'on observe qu'un grand nombre de recettes en nature ne figurent point dans la comptabilité générale, non plus que les corvées qui, dans quelques gouvernements, remplacent les contributions. Il faut remarquer en outre que la paye des troupes est la plus modique de l'Europe, que le chiffre de l'armée effective est fort au-dessous de l'évaluation officielle, parce que les cadres sont rarement au complet, que les troupes irrégulières ne coûtent presque rien à la couronne, non plus que les colonies militaires, que des transports lointains sont effectués par des populations auxquelles *ce* service tient lieu d'impositions personnelles. On ne peut donc spécifier au budget de la Russie ni la totalité des recettes, ni les dépenses couvertes par cet excédant. Les sources du revenu, dont les comptes sont plus connus, sont : la capitation, dont toute la noblesse, le clergé et une partie de la bourgeoisie sont exempts, la rétribution des paysans de la couronne, les patentes des marchands, les douanes, les postes, le monopole de l'eau-de-vie et du sel, les mines de la couronne, le timbre, les droits sur les ventes d'immeubles, les propriétés domaniales, le rachat du service militaire, les amendes, et quelques autres articles d'un produit moins important.

L'armée russe est sur un pied formidable. La garde impériale, dont l'organisation peut être assimilée à celle de la vieille garde de Napoléon, forme un corps d'au moins quarante mille hommes; en y comprenant la jeune garde, sa force serait au moins double. L'infanterie de ligne présenterait un total d'environ quatre cent cinquante mille hommes, si les cadres étaient au complet; la cavalerie en compte cent soixante et dix mille, outre cinquante mille cavaliers irréguliers, cosaques, tatars, caucasiens, etc. L'artillerie à pied et à cheval, les pontonniers et les pionniers, ne donnent pas un chiffre moindre que cinquante mille. D'autres troupes ne font point partie de l'armée active : la réserve, les garnisons placées sur les frontières de l'Asie et les colonies militaires, sont comptées à part. Le recrutement se fait parmi les paysans, les ouvriers, et les marchands qui n'ont pas acheté l'exemption du service militaire; en temps de paix, on se contente d'un homme sur cinq cents; mais en guerre, ou lorsque la politique exige un développement de forces extraordinaires, ce nombre peut être porté au quintuple pour certaines provinces; car le recrutement ne peut se faire régulièrement dans un empire aussi étendu (*). Le temps du service est de vingt années pour la garde impériale et de vingt-deux pour le reste de l'armée; précédemment, le règlement était de vingt-deux ans pour la garde et de vingt-cinq pour les autres armes. Un service si prolongé doit faire des soldats expérimentés, mais il porte la désolation dans les familles. La mère qui voit partir son fils le pleure comme si elle ne devait plus le revoir, et des lamentations, comme à une pompe fu-

(*) En 1813, j'ai rencontré dans la Pologne russe douze ou quinze cents Bachkirs, qui étaient sortis de leurs steppes pour s'opposer à l'invasion française. Ces auxiliaires étaient en retard de six à sept mois; les fatigues et les maladies en avaient détruit les trois quarts.

nèbre, accompagnent cette séparation souvent éternelle. Le serf désigné comme recrue n'appartient plus qu'au tsar; cependant, par un contraste bizarre, on juge quelquefois prudent de lui mettre les fers aux pieds jusqu'au dépôt, pour lui ôter la possibilité de s'évader. Il passe ainsi d'une servitude à une dépendance non moins étroite, mais plus honorable, et tout façonné à la discipline par ses habitudes d'obéissance passive : bientôt il devient bon soldat, et accepte avec sa résignation ordinaire toutes les conséquences de sa nouvelle position; patient, pouvant vivre de peu, dur à la fatigue, s'il comprend peu ces idées de gloire qui portent aux actions d'éclat, il sait vaincre sans aspirer aux avantages du triomphe, ou mourir au poste qui lui est confié.

Depuis que les soldats russes ont fait la guerre en Europe, et qu'ils ont pu acquérir quelques idées pratiques sur les institutions étrangères, l'état militaire a été l'objet de quelques améliorations prudentes. Le gouvernement n'abandonne pas le soldat à l'expiration du temps légal de son service. Ceux qui se sont bien conduits obtiennent pour retraite une partie de leur solde, ce qui, joint au produit d'une petite ferme qu'ils font valoir, leur procure les moyens de subsister. S'ils sont encore propres au service, ils peuvent s'engager de nouveau, et dans ce cas les conditions de leurs retraites deviennent plus avantageuses.

Les colonies militaires, dont l'Europe a vu l'établissement avec crainte, ont été plutôt le résultat d'une haute pensée d'économie que d'une création ambitieuse. Il s'agissait d'avoir toute prête une nombreuse réserve dont l'entretien ne coûtât rien à l'État. Le mystère qui a enveloppé cette fondation a donné le change aux étrangers. On a supposé que plusieurs provinces de l'empire allaient devenir un camp en permanence, d'où, à un signe de l'autocrate, les légions russes s'élanceraient sur l'Occident. L'événement a prouvé que les avantages que la Russie pouvait tirer des colonies militaires étaient exagérés dans l'opinion des nations rivales, et le voile que le gouvernement avait jeté sur cette organisation à la fois agricole et guerrière n'était pas assez impénétrable pour que leur vice moral échappât à des observateurs intéressés. Pour caractériser ce vice, nous dirons que l'esprit des colonies militaires contrarie la civilisation russe, en tendant à la dissolution de la famille (*). Dans les lieux déterminés, les paysans de la couronne ont été déclarés colons; chaque chef de famille reçoit un soldat qui, en échange de sa nourriture, lui doit son travail, lorsque le service ne réclame pas sa présence; un des fils du paysan doit remplacer le soldat, et, à défaut de fils, on lui impose un autre remplaçant aux mêmes conditions que le soldat, de telle sorte que les membres actifs de la famille restent toujours au complet. On comprend toute l'immoralité de semblables agglomérations. Ces dispositions qu'impose la contrainte reçoivent quelque adoucissement par des avantages matériels : le colon devient propriétaire de sa maison, et d'une étendue de terrain équivalente à peu près à cinquante arpents de Paris. Cette propriété se transmet par héritage, de mâle en mâle, ou plutôt de soldat en soldat. Les enfants sont envoyés à des écoles établies dans chaque village; les malades y trouvent les soins et les secours désirables; enfin l'administration a tout prévu, hors l'effet moral de l'ensemble. La culture des champs s'accommode peu des exigences de la vie militaire : l'avenir du colon a pour limites infranchissables celles de sa circonscription; et la propriété, qui partout ailleurs repose sur la liberté, rive pour le colon les fers de la servitude; il appartient à toujours à son régiment. Il serait injuste de porter un jugement

(*) Nous renvoyons pour les détails à un article sur la matière que nous avons inséré dans la Revue encyclopédique. Les documents que nous avons à notre disposition, émanent d'une source si digne de confiance, que nous n'hésitons pas à les donner comme une respectable autorité.

définitif sur une fondation si récente; mais on peut présumer que les provinces soumises à ce régime militaire resteront en arrière des autres pour la culture, et que le soldat qui quittera sa charrue et sa famille pour entrer en campagne ne sera pas animé du même esprit que le reste de l'armée. Si on considérait les colons militaires comme un équivalent à la landwehr d'Allemagne et à la garde nationale française, il ne faudrait pas oublier que ces dernières institutions ne sont utiles que pour la défense du territoire, et l'événement a prouvé que la Russie n'a rien a craindre d'une invasion qui menacerait les provinces centrales. Une circonstance digne de remarque, c'est que les colonies militaires affectées à l'infanterie ont présenté un résultat moins satisfaisant que celles de la cavalerie, ce qu'il faut probablement attribuer à des circonstances purement locales.

L'art des fortifications est chez les Russes à la même hauteur que dans le reste de l'Europe : leurs ingénieurs sont instruits, leur artillerie est magnifique et bien servie, les fonderies et les fabriques d'armes suffisent pour les plus grands besoins, et les arsenaux sont abondamment pourvus. Cependant la dernière guerre contre la Turquie semblerait indiquer qu'ils entendent mieux la guerre de campagne que celle de siége. Le nombre des places fortes est moindre sur les frontières de ce vaste empire qu'au nord de la France, du Pas-de-Calais jusqu'au Rhin. On peut se passer de ces moyens de défense dans un pays que ses solitudes gardent mieux que ne le feraient des remparts, surtout avec une armée aussi nombreuse et aussi aguerrie.

La marine militaire des Russes est une création de Pierre le Grand; son accroissement a dépassé de beaucoup celui de la marine marchande. Elle est divisée en trois escadres : la plus forte stationne dans la Méditerranée et l'Archipel; une autre dans la mer Noire, et la dernière dans la Baltique. On estime qu'elle est composée d'environ cinquante vaisseaux de ligne et d'un nombre égal de bâtiments inférieurs, frégates, bricks, corvettes, etc. L'armée navale est de quarante mille hommes, matelots, canonniers et soldats de marine. Cette armée est recrutée comme celle de terre, et le service y est de même durée : enfin cette arme est sur le même pied, en ce qui concerne les faveurs et les récompenses. Les titres et grades des officiers correspondent à ceux des autres marines de l'Europe, excepté celui de grand amiral, charge de cour, et qui n'a aucun rapport avec la profession d'homme de mer.

L'art des constructions navales est, dans les chantiers de la marine impériale, au niveau des connaissances européennes; mais la marine marchande a moins perfectionné ses constructions. Dans le port d'Arkhangel on substitue le mélèse au chêne, à cause de la rareté de ce dernier bois. On a remarqué que les vaisseaux durent moins depuis qu'on emploie ces nouveaux matériaux; tandis que, sur le lac de Genève, le contraire a lieu. Sur la Baltique, les chantiers de construction sont établis à Pétersbourg et à Kronstadt. Le siége de l'amirauté appartenait de droit à la nouvelle capitale. Pour le midi, on construit à Rostof, à l'embouchure du Don, et à Kherson, sur le liman du Dniepr. Le gouvernement entretient aussi une flottille sur la Caspienne, et une autre dans l'océan Oriental : cette dernière a ses chantiers dans le port d'Avatcha. Les envois qu'on est obligé d'y faire de tout ce que ne fournit pas le pays, en rendent l'entretien difficile et dispendieux.

Cet aperçu rapide et bien incomplet sans doute des forces de l'empire, suffira pour faire comprendre que la Russie est inattaquable chez elle, à moins d'une coalition générale du reste de l'Europe, hypothèse que la divergence des intérêts rend peu probable. Quant à ses moyens d'action au dehors, sa position géographique et l'état de ses finances les paralysent simultanément. Aussi, lorsqu'elle est

réduite à ses propres forces, elle n'est menaçante que sur les frontières; toutes les fois qu'elle porte ses armes au loin, c'est après s'être assurée de la coopération ou tout au moins de la neutralité des pays intermédiaires. Quand l'Europe sera bien persuadée que l'avenir des institutions qui la régissent et celui de la civilisation dépendent d'une alliance défensive contre un ennemi habile et fort qui profite de la rivalité des cabinets pour absorber une à une les provinces dont la possession l'introduit jusque dans le cœur de l'Allemagne; de ce jour, disons-nous, la Russie cessera de paraître formidable a ses voisins; et lorsque les bienfaits de la paix auront achevé son éducation politique, elle trouvera dans son propre sein assez d'éléments de grandeur, pour n'avoir plus besoin de se heurter aux constitutions de la vieille Europe.

Il nous reste, après avoir légèrement esquissé l'ensemble, à donner un coup d'œil aux principales divisions politiques qui le composent.

Les provinces Baltiques constituent cette partie de l'empire qui confine à la mer Baltique et aux golfes de Finlande et de Bothnie. Elle comprend les gouvernements de Saint-Pétersbourg, d'Esthonie, de Livonie, de Courlande, et du grand duché de Finlande.

Le gouvernement de Saint-Pétersbourg est l'ancienne Ingrie, province slave, possédée par les Suédois dans le dix-septième siècle, et reconquise par Pierre le Grand, en 1703. L'industrie et le commerce, alimentés par la capitale, y ont pris une assez grande extension. De toutes les villes de l'Europe, Pétersbourg est celle qui frappe le plus au premier aspect. La largeur et la propreté des rues, l'élégance des édifices, la magnificence des canaux avec leurs ponts de fer ou de granit, la régularité des édifices qui les bordent, composent le spectacle le plus imposant; mais bientôt l'œil, fatigué de ces lignes droites, cherche en vain des contrastes, et la variété fait défaut à l'admiration. La couleur uniforme des maisons contribue beaucoup à la monotonie. La vue qu'offre la Néva est magnifique; le fleuve roule majestueusement ses eaux entre deux quais de granit couronnés d'édifices superbes. A chaque pas on rencontre des églises, des établissements publics sur une vaste échelle, des chantiers, des magasins de la couronne. Les six palais impériaux frappent par leur grandeur ou le style de leur architecture; ce sont : le palais d'hiver, résidence des tsars, l'ermitage dont le nom rappelle tout un règne, le palais de marbre, celui de Saint-Michel, qui vit la fin tragique de Paul Ier; le palais de Tauride, et celui d'Anitchkof, où résidait l'empereur actuel lorsqu'il n'était que grand-duc. Trois îles, formées par le fleuve, sont comprises dans l'enceinte de la ville. Sur la première, nommée l'île de Saint-Pétersbourg, s'élèvent la forteresse et l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, où l'on voit les tombeaux de Pierre le Grand et de ses successeurs. On y visite aussi la chaloupe construite par le fondateur, et sur laquelle il allait inspecter les travaux de sa ville naissante. L'hôtel des monnaies est situé dans l'enceinte de la forteresse. L'île de Basile (Vassili-Ostrof) est plus considérable que la première : elle renferme la bourse, monument d'une architecture élégante, l'académie avec ses dépendances et ses musées; l'école des cadets, établissement qui rappelle l'ancienne école militaire de Paris; et l'école des beaux-arts, monument qui n'est pas indigne d'une telle destination. A l'extrémité de l'île et vers le golfe de Finlande, on trouve le port des galères, et tout auprès un faubourg habité par des marins. Mais la plus grande, comme la plus belle partie de la ville, appartient à la rive gauche de la Néva. C'est là qu'est réellement la grande cité, déployant tout son luxe, toutes ses richesses. Les palais des souverains; le jardin d'été avec sa grille admirable, l'Amirauté, centre de la capitale (et dont la flèche est le point de mire des principales rues), avec ses chantiers et

ses tilleuls; les canaux; les quais en granit, le Gostinoï Dvor, vaste bazar où un marchand millionnaire sollicite l'acheteur pour le lucre le plus modique; la litène ou fonderie de canons; le monastère de Saint-Alexandre Nevski; la perspective qui porte le nom de ce saint : l'église de Casan, construite sur le plan de Saint-Pierre de Rome; celle d'Isaac; la bibliothèque; les maisons d'exercices militaires, des casernes, des manéges, des places, des statues, des hôtels qui ressemblent à des palais : tels sont les objets qui s'offrent à l'admiration des étrangers. La statue équestre de Pierre le Grand, érigée sur la place du Sénat, mérite une mention particulière. Le génie de Falconnet a donné à ce monument une simplicité majestueuse. Le fondateur, monté sur un puissant coursier, vient de gravir sur une roche immense; il jette un regard créateur sur sa ville, qui s'élève florissante du sein des marais. La queue du coursier repose sur un serpent qu'elle écrase; l'obstacle est surmonté, et le génie a vaincu la nature. L'inscription est admirable; c'est Catherine qui parle à Pierre : *Petro primo Catharina secunda.* Le granit qui forme le piédestal est d'une grosseur prodigieuse. On assure que l'artiste l'a diminué de plus de moitié, de peur que la statue, trop exhaussée, ne perdît de son effet.

La police de cette ville qui renferme trois cent vingt mille habitants, ne laisse rien à désirer; la direction en est confiée à un général, et les employés qui servent sous ses ordres sont revêtus de grades militaires, pour ce qui concerne les fonctions ostensibles de cette branche de l'administration. Des siéges, ou maisons centrales de police, sont établis dans les différents quartiers. Elle sont surmontées d'une tour où des sentinelles sont continuellement en observation : en cas d'incendie, elles font des signaux qui sont répétés simultanément dans les différents quartiers, et les pompiers se portent vers l'endroit indiqué avec une rapidité étonnante. Des boutchniks, espèce de watchmen, sont distribués dans toute la ville pour empêcher le désordre, et veiller à ce qu'aucun encombrement n'obstrue la voie publique. Il est rare que le spectacle hideux de la mendicité y vienne affliger les regards.

En hiver, quand un lit profond de neige couvre le cailloutage des rues, la ville offre l'aspect le plus animé; les équipages à quatre chevaux, les traîneaux qui se croisent dans toutes les directions, tandis que les piétons, enveloppés dans leurs pelisses, cheminent sur les trottoirs sablés, tout annonce le triomphe du génie de l'homme sur la nature. Dans la belle saison, la ville se dépeuple; les seigneurs et les riches négociants se hâtent de profiter de quelques beaux jours. Les uns partent pour leurs terres; d'autres se rendent dans les campagnes voisines.

Les environs de Saint-Pétersbourg sont embellis par quelques maisons de plaisance, où résident l'empereur et les membres de sa famille. Péterhof est la plus ancienne : elle fut construite par ordre de Pierre le Grand, sur les dessins de l'architecte Leblond. Elle est agréablement située sur les bords du golfe; la route jusqu'à Pétersbourg est bordée d'habitations riantes. Si Péterhof le cède à Versailles pour la grandeur du style, il l'emporte par l'abondance des eaux; avantage dont il est moins redevable aux efforts de l'art qu'à sa situation. Dans l'enceinte des jardins, on remarque plusieurs dépendances dont le nom rappelle des constructions célèbres, telles que le château de Marly, et celui de Mon-Plaisir, où l'on admire une belle collection de tableaux.

La résidence de Strelna est sur la même route, à quelques lieues de Pétersbourg : commencée sous Pierre le Grand, elle ne fut achevée que sous le règne de Paul; depuis elle a appartenu au grand-duc Constantin; et, à la mort de ce prince, le gouvernement en a fait l'acquisition. Au delà de Péterhof, et vis-à-vis de Kronstadt, s'élève le palais d'Orianienbaum (orangerie). Un beau canal établit la com-

munication des jardins avec la mer. Nous citerons encore Tsarskoïé-Sélo avec son palais jadis doré, ses vastes jardins, sa ville chinoise et son lycée; le château de Gatchina, où Paul essaya de ressusciter l'ordre de Malte, et dont l'église possède quelques reliques et une image miraculeuse de la sainte Vierge; Pavlovski, à une lieue de Tsarskoïé-Sélo, résidence favorite de Paul Ier, et, plus tard, de sa veuve, l'impératrice Marie. On admire dans le parc plusieurs belles statues du sculpteur russe Martos, ainsi qu'un tombeau en marbre, élevé à la mémoire de Paul Ier. Les îles de Christophe, de Kamennoï-Ostrof et d'Iélagen, offrent dans l'enceinte de la ville ou à la proximité des sites variés et tous les plaisirs de la campagne.

L'hiver, comme nous l'avons dit, est la saison du luxe et des plaisirs achetés. L'urbanité des seigneurs, leurs mœurs élégantes et hospitalières, rendent le séjour de cette capitale un des plus agréables de l'Europe.

La superficie du gouvernement de Saint-Pétersbourg est de deux mille quatre cent quarante-quatre lieues carrées; les villes qu'il renferme, effacées par le voisinage de la capitale, n'ont pris qu'une médiocre extension; presque toutes se trouvent à la proximité des maisons de plaisance impériales. Kronstadt doit à son port et aux établissements de marine qu'elle renferme, une population assez considérable, mais que les statistiques ont beaucoup exagérée. Des batteries construites en pleine mer donnent au port un aspect imposant; la partie de l'île où l'ennemi pourrait tenter un débarquement est défendue par des ouvrages formidables.

La petite ville de Narva, célèbre par la bataille que Charles XII gagna, en 1700, sur les Russes, est située à l'extrémité occidentale du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Jadis ville anséatique, elle a été tour à tour prise et reprise, dévastée et incendiée. En perdant l'importance que lui donnait sa position au milieu de provinces longtemps disputées, elle a conservé pendant quelque temps une administration particulière, sorte d'indemnité que les Russes accordent assez souvent et comme régime transitoire aux pays récemment soumis. On porte à huit cent quarante-cinq mille âmes la population de ce gouvernement, ce qui donne à peu près trois cent cinquante habitants par lieue carrée. Malgré les avantages de sa position, si favorable au commerce, et l'influence de la capitale, l'industrie n'y est pas encore parvenue au degré de prospérité que l'on remarque dans quelques provinces de l'intérieur.

Le gouvernement d'Esthonie, autrefois de Rével, a subi les mêmes vicissitudes que l'Ingrie. Sa population mélangée, dont la religion dominante n'est pas celle de l'empire, paraît ne pas avoir entièrement perdu le souvenir de son ancien état politique, ni celui des priviléges dont elle avait joui sous la domination danoise, et que les rois de Suède avaient confirmés et même étendus. Le chef-lieu, Rével, compte environ quatorze mille habitants; cette ville a jadis fait partie de l'Anse; elle possède un port assez spacieux, où stationne une partie de la flotte impériale de la Baltique. Elle a conservé quelques priviléges; mais son commerce a beaucoup diminué. A l'ouest de cette ville, on trouve la petite ville de Baltisport; le port sert de refuge aux vaisseaux lorsque les gros temps rendent la navigation périlleuse, ce qui arrive surtout quand le vent souffle d'ouest : cependant les vaisseaux n'y sont pas toujours en sûreté, comme on l'a vu dans la dernière guerre entre les Russes et les Anglais. Trois cent mille habitants répartis sur un territoire d'environ douze cents lieues carrées ne donnent pour chaque lieue qu'une moyenne de deux cent cinquante; ce qui prouve que l'agriculture y est peu florissante; l'industrie manufacturière y languit et le paysan reste pauvre. Quelques îles, dont la principale est celle de Dagho, bordent les côtes de ce gouvernement. La population de ces îles est presque toute suédoise.

La Livonie, aussi bien que l'Esthonie, a conservé quelques priviléges. Ces deux provinces, cédées par la Suède, et dont les habitants eurent une même destinée comme ils ont une même origine, sont devenues russes à la même époque. Mais leur importance territoriale et numérique est bien différente. La Livonie s'étend sur une superficie de deux mille neuf cent quarante lieues carrées, et sa population dépasse sept cent cinquante mille âmes. Riga en est le chef-lieu; elle compte quarante-six mille habitants. Avantageusement placée pour le commerce, elle est cependant exposée aux fréquentes inondations de la Dwina. Les eaux de ce fleuve sont peu salubres, et le sol des environs offre un mélange de sable. A cinquante-sept lieues à l'est de Riga, s'élève Dorpat célèbre par son université, et qui ne compte que neuf mille habitants. Les autres villes de ce gouvernement sont peu importantes. L'île d'Œsel, à l'entrée du golfe de Riga, ainsi que plusieurs autres d'une moindre étendue, forment un district séparé. La terre y est assez fertile et la laine des moutons qu'on y élève est estimée pour sa finesse. Les forêts de ce gouvernement fournissent des bois de mâture, et une espèce de cormier très-propre à la fabrication des roues et des poulies. Ces articles, ainsi que les résines, le chanvre et le lin, forment les branches principales du commerce d'exportation dont ce port est un des centres les plus actifs.

La Courlande, dont Mittau est la capitale, fut longtemps gouvernée par des ducs, sous le patronage de la Pologne ou de la Russie. La position précaire où se trouvait cette province, détermina les Courlandais à solliciter leur incorporation à la Russie. Ils l'obtinrent en 1795, avec la conservation de plusieurs franchises. Ainsi l'administration y est modifiée comme dans les gouvernements formés des anciennes provinces suédoises. On y compte, sur un territoire de quinze cents lieues carrées, cinq cent quatre-vingt mille habitants, c'est-à-dire, à peu près trois cent quatre-vingts par lieue. L'industrie manufacturière n'y a point suivi les progrès de l'agriculture; les sciences et les lettres y sont moins cultivées qu'en Livonie, où l'on parle allemand plus purement qu'à Vienne et à Berlin.

Le grand-duché de Finlande est la plus vaste des provinces baltiques. Sa population ne donne que soixante-cinq habitants par lieue carrée; elle est d'environ trois cent cinquante mille individus répartis sur une superficie qui équivaut aux deux tiers du sol de la France. Le sceptre des tsars ne pèse que légèrement sur cette possession récente qui a presque entièrement conservé les formes de l'administration suédoise. Le gouvernement de Vibourg y est réuni. Helsingfors, capitale actuelle de cette circonscription, a été brûlée durant la campagne qui l'a soumise à la Russie; mais ce désastre est réparé.

Abo, quoique déchue du premier rang qu'elle a cédé à la nouvelle capitale, Abo, privée de son université, est encore regardée comme la plus grande ville de la Finlande; elle ne compte cependant que dix mille habitants.

Les Russes ont encore ajouté aux fortifications déjà existantes, surtout autour d'Helsingfors. La forteresse de Swéaborg, dans le voisinage de cette capitale, est réputée imprenable. Tornéo, petite ville, située au fond du golfe de Bothnie, sur le fleuve Tornéo, est célèbre dans les fastes géographiques, par la mesure d'un méridien terrestre. Elle fut longtemps regardée comme la ville européenne la plus rapprochée du pôle; mais Kola, dans le gouvernement d'Arkhangel, est plus au nord de trois degrés, et atteint presque le 69° de latitude. La Finlande s'étend depuis 60° jusqu'à 70°, comprenant une grande partie de la Laponie suédoise. La culture y est presque nulle dans la partie septentrionale; la population s'est réfugiée vers le sud, où se trouvent presque toutes les villes, à l'exception de Tornéo. Des forêts, des rochers, des marais et des lacs occu-

pent la plus grande partie de l'espace que renferment les limites de la Finlande. L'île d'Aland, jetée à l'entrée du golfe de Bothnie, est assez fertile, et la population y est relativement plus considérable qu'en aucune autre partie de ce gouvernement. Le bois est le principal article d'exportation; les pêcheries alimentent aussi le commerce extérieur, ainsi que l'excédant du produit des mines de fer, de cuivre et de plomb. Quelques perles trouvées dans des lacs ou des rivières y sont plutôt un objet de curiosité qu'une ressource commerciale.

Les Finlandais ou Finois sont un peuple plutôt patient que robuste. Leurs cheveux sont en général d'un blond de lin, et leurs traits manquent d'expression. Leur langue a une grande douceur. La difficulté des communications et les ressources que leur offrent la chasse et la pêche, ont retardé pour eux les progrès de l'agriculture et de l'industrie manufacturière. En hiver, les paysans finois se rendent en grand nombre à Saint-Pétersbourg, avec un traîneau et un cheval, et moyennant une rétribution de 30 à 40 kopeks ou centimes, ils offrent au public la facilité de se faire voiturer d'un bout de la ville à l'autre. Les Russes, si souvent menacés dans leurs possessions septentrionales, ont attaché un grand prix à la conquête de cette province : quant aux produits du sol, ils n'en tirent que de faibles avantages.

Le berceau des Russes est dans la grande Russie; c'est là que tout retrace le développement de leur puissance si longtemps retardée par l'invasion de peuplades guerrières, et par le conflit des princes apanagés. Cette partie de l'empire est divisée en dix-neuf gouvernements. Celui de Moscou, par sa position, et par les destinées de cette ville, prise et brûlée par les Tatars et les Polonais, et qui, en 1812, alluma son propre bûcher, pour renaître victorieuse de ses cendres, a le droit d'être cité le premier, lorsqu'il est question de l'ancienne Russie. Moscou, chef-lieu de ce département, ancienne capitale de la grande principauté de ce nom, et depuis de toute la Russie qui, pendant longtemps, a été appelée Moscovie, l'emporte encore sur la capitale moderne par son étendue dont le circuit est de dix lieues, et par sa population, qui pendant l'hiver atteint le chiffre de quatre cent cinquante mille habitants. Cette ville renferme dans son enceinte d'autres villes, des villages, des jardins et des sites agrestes qui contrastent avec la magnificence de ses édifices. Les flèches et les coupoles dorées de ses temples l'annoncent de loin; et l'aspect qu'elle offre au voyageur n'est pas au-dessous de l'attente la plus exigeante. Le caractère principal de cette ville est la variété. C'est un assemblage de quartiers séparés les uns des autres par des murailles, des eaux courantes, des boulevards plantés d'arbres. La forteresse du Kreml ou Kremlin occupe une éminence sur la rive gauche de la Moskva, petite rivière qui coule humblement au milieu de cette vaste cité.

Le Kreml est l'ancienne résidence des souverains, dont on voit encore le palais. Les villes dont nous avons parlé, ou plutôt les quartiers qui portent ce nom, sont : la ville Chinoise (Kitaï-Gorod), où se trouve le bazar; la ville Blanche (Bêloï-Gorod), devenue le plus beau quartier de Moscou : elle est traversée par la petite rivière de Néglinnaia, et entourée d'une plantation d'arbres qui a remplacé la muraille blanche, fortification élevée vers la fin du seizième siècle; la ville aux remparts de terre (Zemlianoï-Gorod), où l'on entrait autrefois par trente-quatre portes; deux de ces portes, qui ont été construites en pierre, subsistent encore aujourd'hui. Moscou compte un grand nombre de monastères dont quelques-uns sont flanqués de tours : ses faubourgs sont défendus par une enceinte de fossés, et arrosés par trois ruisseaux. Parmi les monuments les plus remarquables, nous citerons le palais impérial; une des églises de la ville chinoise qui renferme vingt temples, dans chacun desquels on peut célébrer l'office divin; la haute tour d'Ivan Veliki (Ivan

le Grand), dont la plus grosse cloche, du poids de trois cent cinquante mille livres, est tombée au pied de l'édifice et s'est profondément enterrée; l'église de l'Assomption, où l'on célèbre les solennités du sacre.

Trois cents églises, distribuées dans les différents quartiers de la ville, dominent les maisons de leurs coupoles pittoresques.

Moscou possède en outre une université, une académie de médecine et de chirurgie, une académie pour l'étude des langues slavonne, grecque et latine, un institut destiné aux demoiselles nobles, un hospice des enfants trouvés, plusieurs hôpitaux, un arsenal et une fonderie de canons, des sociétés savantes, des théâtres et des manufactures dont les produits sont recherchés dans tout l'empire. Pour donner une idée de son commerce, il suffira de dire que le bazar de la ville Chinoise contient six mille boutiques bien pourvues; et qu'un grand nombre de commerçants en tout genre sont répandus dans tous les quartiers de la ville. En général, le caractère national se montre à Moscou plus complet et moins mélangé qu'à Saint-Pétersbourg. Les seigneurs qui viennent y passer l'hiver, rapportent avec eux le ton et les habitudes de la province; le luxe y manque souvent de cette élégance qui distingue la cour, et le langage même y décèle le Russe radical. La table, le jeu et les chevaux sont autant d'écueils pour le désœuvrement d'un grand nombre de gentilshommes moscovites. Il est inutile de dire que d'honorables exceptions échappent à la généralité de notre remarque; nous ajouterons que le patriotisme et l'hospitalité sont des qualités héréditaires dans presque toutes les grandes familles qui résident habituellement à Moscou.

On admire les ressources de la Russie, lorsqu'on se rappelle qu'à peine un quart de siècle s'est écoulé depuis que cette ville est sortie de ses ruines. L'ancienne Moscou avait un caractère plus pittoresque, et présentait à chaque pas des contrastes plus heurtés : à côté d'une maison de bois s'élevait un hôtel somptueux; c'était l'empire lui-même réduit aux proportions d'une cité; ici le luxe et le palais; plus loin, le travail et la cabane.

Ce dut être un spectacle à la fois imposant et terrible que celui de Moscou allumant elle-même son immense bûcher, et jetant la clarté de ses funérailles sur les armes des légions victorieuses. Ses ruines ont été fécondes; elle s'élève aujourd'hui plus riche et plus brillante qu'avant l'invasion.

L'étendue de ce gouvernement comprend seize cents lieues carrées; ce qui donne une moyenne d'environ huit cents habitants par lieue. Les environs de Moscou renferment quelques monastères, des résidences d'été remarquables, et des maisons de campagne où le luxe des grandes villes est réuni aux agréments de la vie des champs. Quoique le sol y soit d'une qualité médiocre, l'agriculture y prospère autant que le permet le climat. Les administrations de districts sont très-multipliées dans cette circonscription; mais elles siégent dans des villes dont la population n'excède pas six mille habitants; les principales sont : Serpoukhof, Kolomna, Véréïa et Mojaïsk.

Smolensk est le chef-lieu du gouvernement du même nom. Elle a soutenu des siéges célèbres, et a tenu longtemps en échec l'armée de Sigismond, au commencement du dix-septième siècle; la réputation de ses fortifications s'est éclipsée depuis la campagne de 1812. La destinée de cette place a été plus malheureuse que celle d'une ville ouverte. Dans chaque siècle, elle s'est vue sérieusement menacée, et rarement sa défense a été couronnée de succès. On y compte vingt-cinq mille habitants. La superficie de ce gouvernement est de deux mille neuf cent cinquante lieues carrées, et sa population totale d'environ un million trois cent vingt mille âmes; ce qui donne une moyenne pour chaque lieue de trois cent quarante habitants. Le sol y est plus fertile, mais moins bien cultivé que dans le gouvernement de Moscou, et l'industrie pourrait y être plus active; les routes, en général, y sont belles; et

le prolongement de la navigation du Dniepr promet à cette province de nouveaux avantages. Néanmoins, l'agriculture restera la principale ressource de cette province, qui fournit déjà beaucoup de grains à l'exportation, et dont les forêts produisent en abondance un excellent bois de construction. On y trouve aussi du sel; mais on n'y connaît point de mines en exploitation. Quelques-unes des petites villes de district ont plus d'industrie manufacturière que le chef-lieu. Telle est Viazma, renommée pour ses tanneries.

Le gouvernement de Pskof est un peu plus au nord que celui de Smolensk, et l'influence des hautes latitudes y est plus sensible; la population y est moins compacte, quoique le sol y soit de même nature, et que les circonstances géographiques ne paraissent pas lui être plus défavorables à tout autre égard. La population moyenne, répandue sur une surface de deux mille deux cent dix-huit lieues carrées, y redescend au chiffre de trois cent quatre-vingt-quatorze habitants par lieue. Parmi les lacs de ce gouvernement, on remarque celui de Peipous que les Russes désignent sous le nom de *Tchoudskoïé Ozéro;* sa longueur est de vingt lieues, et sa largeur de quinze; il communique par un large canal avec le lac de Pskof, plus petit de moitié. La pêche y est très-productive. On observe dans cette province plus que dans toute autre partie de l'empire, que la position des villes a été déterminée par le voisinage des eaux. La ville de Pskof que les Français nomment *Pleskof,* sans doute par un motif d'euphonie, est bâtie au confluent de la Pskova et de la Velikaïa. Celle-ci tombe dans le lac de Pskof, qui communique avec le golfe de Finlande par la Narova. Cette communication donne du prix aux forêts de cette province, qui, de même que les gouvernements voisins, abondent en bois de construction navale. Pskof a soutenu un siége glorieux sous le règne de Jean le Terrible, contre le célèbre Étienne Batory; l'origine de cette ville remonte à Olga, veuve d'Igor, qui, sur la foi d'une vision céleste, la fit bâtir au lieu même que la lumière venue d'en haut lui avait indiqué. Des objets d'une pieuse vénération ont été réunis sur cette terre sanctifiée. Quoique la population de la ville et des faubourgs n'excède pas douze mille âmes, on y compte cinquante-six églises; mais les arts et le commerce y ont peu d'activité. Les produits du sol forment la principale richesse de ce gouvernement.

Le gouvernement de Tver est très-étendu. Sa population moyenne, sur une superficie de trois mille trois cent soixante-huit lieues carrées, est de trois cent soixante-quatorze habitants par lieue. La culture y est plus soignée et plus productive que dans le gouvernement de Pskof; mais la principale industrie des habitants se lie à la navigation intérieure, dont cette province est le centre. L'exploitation et le transport des bois, la construction et la conduite des barques, occupent tant de bras qu'il en reste peu pour les travaux de la terre. Le Volga et deux rivières tributaires de ce fleuve donnent à Tver un aspect agréable et qu'anime encore la circulation incessante des barques durant la belle saison. En hiver, les chantiers de construction redoublent d'activité. Cette ville, reconstruite en grande partie par Catherine II, est une des plus belles de la Russie. Placée sur la grande route de Pétersbourg à Moscou, l'affluence des voyageurs y a répandu les usages de ces capitales, et lui imprime un air européen que n'ont pas d'autres villes russes d'une égale importance. On estime que sa population est au moins de vingt mille âmes. Plusieurs villes de ce gouvernement méritent une mention particulière, telles sont Torjok, à sept lieues de Tver, et sur la route de Pétersbourg : ses fabriques de maroquin sont très-renommées, et la Tvertsa, qui la baigne, facilite et active ses relations commerciales; Vychni-Volotchok, où l'on va visiter les écluses de la Tvertsa; Rjef, où le Volga commence à être navigable; Koliazine, que les reliques de saint Macaire signalent au zèle des pèlerins;

Kachin et ses eaux minérales, et quelques autres villes que les limites étroites de notre cadre ne nous permettent pas de citer.

Novgorod, jadis surnommée la Grande, mais déchue de son ancienne splendeur, n'est plus que le chef-lieu du gouvernement de ce nom. Cette ville, jadis une des plus riches de l'Anse, qui levait des armées, et dont les institutions républicaines succombèrent sous la politique de Jean IV, semble avoir étendu l'influence de ses destinées sur toute la province, dont la population moyenne est de cent quarante-cinq habitants par lieue carrée, sur une superficie de six mille trois cent trente lieues. L'aspect de cette ville est très-pittoresque; des clochers qui s'élèvent au-dessus de massifs d'arbres; des bâtiments capricieusement groupés; quelques restes d'une ancienne magnificence, et qui reportent le souvenir au temps où le Russe disait : *Qui peut résister à Dieu et à la grande Novgorod?* voilà ce qui reste de l'ancien berceau d'un grand peuple. Six à sept mille habitants sont disséminés dans cette vaste enceinte, où l'on compte encore soixante-deux églises et deux couvents. Le Volkhof, rivière par laquelle s'écoule le trop plein du lac Ilmen, traverse la ville et se jette dans le lac Ladoga.

A l'époque de l'introduction du christianisme, les idoles du culte slave ont été précipitées dans les eaux du Volkhof par les Russes convertis. Il est navigable, dans son cours de quarante-cinq lieues, et établit des relations commerciales entre Novgorod, Pétersbourg et les provinces limitrophes. La chaîne des monts Valdaï que l'on a nommés improprement la petite Suisse, comme nous l'avons déjà fait remarquer, se trouve dans ce gouvernement. On y a découvert des mines de fer, de cuivre, de plomb et du charbon de terre. Staraïa-Roussa, petite ville, près du lac Ilmen, a des salines assez productives. En général ce gouvernement se recommande moins à l'attention des voyageurs par son état actuel que par un intérêt historique.

En remontant vers le nord, on trouve le gouvernement d'Olonetz. Plus vaste que le précédent, il est moins peuplé : sur une étendue d'environ huit mille lieues, on ne compte que trois cent soixante mille habitants; c'est-à-dire, à peu près quarante-cinq âmes par lieue carrée. Pétrozavodsk, près du lac Onéga, en est le chef-lieu. Cette ville est redevable de son existence et de ses progrès aux usines que Pierre le Grand fit construire sur l'emplacement qu'elle occupe. Le choix du tsar fut déterminé par les facilités qu'offraient le lac Onéga, le Svir, le lac Ladoga et la Néva aux communications avec sa nouvelle capitale.

Les fonderies de Pétrozavodsk méritent une mention spéciale. C'est de là qu'est sorti l'obélisque de Poltava, monument plus remarquable que l'aiguille de Cléopâtre, l'obélisque de Louqsor et tout ce que l'Égypte a produit dans ce genre. La population, composée presque entièrement d'ouvriers, est d'environ huit mille âmes. La petite ville de Ladéinoïé-polé a envoyé sur la Baltique les premiers vaisseaux de construction russe : le chantier que Pierre y fit établir subsiste encore. La ville qui donne son nom au gouvernement est sur les rivières d'Olonka et de Mégréga, à trente-sept lieues au sud de Pétrozavodsk. La minéralogie de cette contrée est variée et peut fournir des matieres à plusieurs arts; le fer y abonde; on y trouve aussi des cristaux de roche, dont quelques-uns sont traversés par des aiguilles d'oxyde de titane; mais le terrain est en général peu fertile, rocailleux et coupé en grande partie par des lacs et des marais. Les habitants n'ont pas assez de grains pour leur consommation; mais le bétail, le poisson et le gibier s'y trouvent en abondance.

En continuant à remonter vers le pôle, on entre dans le gouvernement d'Arkhangel. Cette ville, voisine du cercle polaire, est la capitale d'une circonscription de territoire presque aussi étendue que la France, dont la surface est de trente-deux mille cinq cents lieues carrées. Mais sa population moyenne excède à peine huit

habitants pour chaque lieue. La culture des céréales a été abandonnée; mais la pomme de terre y réussit; ce précieux tubercule promet de rendre un jour habitables des lieux que la nature semblait interdire aux grandes agglomérations humaines. Le commerce du gouvernement d'Arkhangel est favorisé par plusieurs fleuves et par la mer Blanche et la mer Glaciale. On construit dans le chef-lieu des vaisseaux pour la marine de l'État et la marine marchande. Diverses fabriques y sont établies; mais la pêche et l'exploitation des produits du sol sont la principale ressource des habitants. Leurs pêcheurs vont dans les mers polaires jusqu'au Spitzberg et à la Novaïa Zemlia (nouvelle terre). Cette contrée fournit des meules de granit pour les moulins de presque toute la Russie d'Europe.

Plus au sud, le gouvernement de Vologda se présente avec un territoire moins étendu et une population plus compacte. Le terrain y prend plus de relief que dans le gouvernement d'Arkhangel; et cette élevation indique qu'il se rapproche de la source des fleuves; cependant des lacs, des forêts et des marécages couvrent une grande partie du sol. Les terres exploitées par la culture fournissent plus que le nécessaire à la consommation des habitants. Ce surplus est livré à l'exportation. Les forêts produisent du bois de construction, des planches, du goudron et quelques fourrures. Les marchés de cette ville sont fournis en grande partie par les envois expédiés d'Oustioug-Véliki, de Totma et de quelques autres petites villes de cette circonscription. On y exploite aussi des mines de fer et des salines.

Le gouvernement d'Iaroslavl est peu étendu, mais sa population moyenne est de cinq cent cinquante habitants par lieue carrée sur une superficie de dix-huit cent soixante-quinze lieues; ainsi le chiffre de la population totale s'élève à plus d'un million. Quoique l'agriculture y soit dans un état moins prospere que dans plusieurs provinces limitrophes, et que les marais en couvrent une partie considérable, l'industrie des habitants y répand une grande aisance. Cette province est pour la Russie ce que l'Auvergne est pour la France. Les habitants de cette province se répandent dans tout l'empire, et rapportent chez eux le salaire de leurs labeurs. Cette race d'hommes, outre la probité et l'activité industrieuse qui la distinguent, se recommande encore par des avantages physiques : leurs traits sont beaux, leur taille élevée; et les femmes ne sont pas moins favorablement partagées. Le chef-lieu, Iaroslavl, est le Manchester de la Russie; les draps et autres étoffes de laine, les soieries et surtout les toiles occupent des milliers d'ouvriers. Le travail des aciers et des métaux, la quincaillerie, la fabrication d'une sorte de chaussure, nommée *lapti*, qui se fait avec l'écorce du tilleul, la chapellerie, sont des industries qui prospèrent dans ce gouvernement. Parmi les villes remarquables, nous citerons Ouglitch, célèbre par le meurtre du jeune Dmitri, fils de Jean IV; elle est située sur le Volga, à vingt-cinq lieues du chef-lieu; et Rostof qui fait un commerce assez actif : les reliques déposées dans la cathédrale et dans un de ses monastères, y attirent un grand nombre de pèlerins.

Sous plus d'un rapport, le gouvernement de Kostroma peut être assimilé à celui de d'Iaroslavl. Dans l'un et dans l'autre, l'agriculture ne peut suffire aux besoins de la population; et dans tous les deux, le commerce et l'industrie suppléent à cette insuffisance. Quant à l'étendue, celle du gouvernement de Kostroma est plus considérable, on l'évalue à quatre mille cent quatre-vingt-douze lieues carrées; ce qui donne pour la population une moyenne de trois cent soixante-quatorze âmes. Kostroma est sur le Volga, comme Iaroslavl; mais elle ne compte qu'environ huit mille habitants; aussi le commerce de la province est-il alimenté par plusieurs autres villes. Nous ne citerons que Galitch, jadis siége d'une grande principauté; Kinéchina dont les toiles sont estimées; Nérekhta,

Varnavin, Veslouga et Makarief.

Le gouvernement de Vladimir, dont la capitale a joué un rôle important dans l'histoire de la Russie, est plus fertile et mieux cultivé; les arbres fruitiers y réussissent assez bien, surtout les pommiers et les cerisiers. Vladimir ne compte qu'environ six mille habitants; mais les campagnes sont relativement mieux peuplées. Mourom ne l'est pas moins que le chef-lieu : la population totale du gouvernement donne pour moyenne cinq cent dix-huit âmes par lieue sur une superficie de deux mille cinq cent soixante-quatorze lieues carrées. Les petites villes y sont plus nombreuses que dans les gouvernements d'Iaroslavl et de Kostroma, mais leurs produits industriels réunis sont moins considérables que ceux que la seule Iaroslavl répand dans le commerce. Cependant les forges du district de Mélenki sont très-considérables.

Le gouvernement de Nijni-Novgorod nous transporte au centre de la Grande-Russie. Célèbre par les souvenirs historiques qu'il réveille, fertile, arrosé par de grands fleuves, il s'étend sur une superficie de deux mille quatre cent seize lieues, et sa population est de cinq cent soixante-onze habitants par lieue carrée. Le chef-lieu, Nijni-Novgorod, est dans la situation la plus belle et la plus favorable au commerce, au confluent du Volga et de l'Oka. C'est là que se tient la foire dont nous avons déjà parlé. Autrefois elle avait lieu en hiver et sur la place du Volga; on lui a rendu les avantages de la navigation, et elle s'ouvre maintenant au mois de juillet pour se prolonger jusqu'en août. Quoique les manufactures soient en grand nombre dans ce gouvernement, le commerce y occupe encore plus les habitants. Nijni-Novgorod, qui ne compte qu'environ douze mille âmes, pendant l'hiver, voit sa population sextuplée, quand la navigation est rétablie. Les pommes de cette contrée sont estimées; quelques espèces sont encore inconnues dans le reste de l'Europe. Celles que les Russes nomment *maslennyé*, sont presque transparentes : ou les croit originaires de la Chine.

Le gouvernement de Tambof est surtout agricole; sa population, sur un espace de trois mille trois cent soixante-quinze lieues d'un terrain fertile, est de deux cent vingt habitants par lieue carrée. Litepsk, chef-lieu de district, possède des eaux minérales très-fréquentées dans la saison des bains.

En suivant le cours de l'Oka, on trouve Riasan, chef-lieu d'un gouvernement où la culture prospère, malgré les obstacles qu'offrent de nombreux marais. Les forêts qui dominent au nord de cette province servent à l'exploitation de plusieurs mines de fer. Population moyenne, six cent soixante-six habitants par lieue sur une étendue de dix-neuf cent soixante-trois lieues carrées. Les Tatars forment un tiers de cette population. Le commerce avec l'Asie est presque entièrement entre les mains de ces derniers; celui des productions du pays, telles que le blé, le chanvre, les bestiaux, est fait par les Russes.

On a multiplié les haras dans l'intérieur de la Grande-Russie; ceux de l'Etat fournissent en grande partie les remontes pour la cavalerie, l'artillerie et les charrois de l'armée.

Les villes de ce gouvernement sont en général plus grandes et plus peuplées que celles des provinces qui l'entourent. Outre le chef-lieu, qui compte onze à douze mille habitants, on cite Kassimof, ancienne résidence de souverains tatars, où l'on voit encore des ruines, une ancienne mosquée et le tombeau d'un de ces khans. Les Tatars de Kassimof sont une colonie de ceux de Kazan.

Un peu plus au sud, Toula se présente avec ses nombreuses manufactures. Elle est située sur l'Oupa, un des nombreux affluents de l'Oka; on y compte plus de trente mille âmes. Les produits de sa manufacture d'armes ont une grande réputation, et sont supérieurs à ceux de la fabrique de Sesterbek, dans le gouvernement de Vibourg. Toula possède en outre des fabriques de coutellerie, de quincaillerie,

de cuirs, de tissus et de chapellerie. Le gouvernement auquel elle a donné son nom, est un des plus fertiles de la Russie. C'est un pays de plaines, arrosé par un grand nombre de rivières et de ruisseaux. L'Oka le traverse, et le Don y prend naissance. On y trouve quelques mines de fer, surtout autour de la capitale; il s'y manifeste aussi des indices de mines de charbon de terre. L'industrie est presque entièrement concentrée dans la capitale; au delà, tous les bras sont réclamés par l'agriculture. (Superficie, quinze cent cinquante lieues carrées; population moyenne, six cent soixante-dix habitants sur chaque lieue).

Le gouvernement de Kalouga est fertile et bien arrosé; placé sous le même parallèle que celui de Toula, il présente des caractères géographiques analogues; ses forêts sont plus étendues, et ses mines de fer plus abondantes. Le chef-lieu, Kalouga, est avantageusement situé sur l'Oka; on y compte vingt mille habitants. Les villes de district rivalisent d'industrie avec la capitale, et sont autant de centres d'un commerce actif. Une d'elles, Malo-Iaroslavetz, est célèbre par le revers qu'y essuya, dans la campagne de 1812, le corps d'armée sous les ordres de Murat. (Superficie, quinze cent cinquante lieues; population moyenne, six cent soixante-dix habitants).

Orel, chef-lieu du gouvernement de ce nom, est aussi arrosé par l'Oka, dont la source est à quinze lieues au sud; sa population égale celle de Kalouga, et ne lui est pas inférieure sous le rapport de l'industrie; le sol de ce gouvernement est, en partie, d'une grande fertilité; cependant, sur une étendue d'environ trois mille lieues, la population moyenne, sauf erreur, ne serait que de quatre cent trente-quatre habitants. Les forêts et quelques mines de fer y sont l'objet d'exploitations assez considérables.

En continuant de descendre vers le sud, on trouve Koursk, ville renommée pour la beauté de ses vergers. Les soins que l'on donne à la culture des fruits dans ce gouvernement, annoncent que l'intensité du froid y diminue d'une manière sensible; favorisée par une température plus douce, la végétation s'y développe avec moins de réserve que sous les parallèles plus élevés. Des steppes assez étendues terminent cette province, dont la population moyenne est de sept cent cinquante-trois habitants sur une étendue de deux mille cent quatre-vingt-neuf lieues carrées. Le chef-lieu compte environ vingt-cinq mille âmes. Ce gouvernement renferme plusieurs villes assez considérables, parmi lesquelles nous citerons Korotscha, Poutyvl et Belgorod.

Le gouvernement de Voronéje est le plus méridional de la Grande-Russie. Sur une superficie de trois mille huit cent quarante-sept lieues, il n'a qu'une population de trois cent soixante-quinze habitants par lieue carrée. A l'exception de la partie qui regarde le sud, son territoire est d'une grande fertilité. En considérant le petit nombre des habitants de cette province, on serait tenté, au premier coup d'œil, de soupçonner quelque erreur de statistique; mais le chiffre, également peu considérable de la population du chef-lieu et des villes de district, porte à supposer que ce pays a été plus exposé aux ravages des barbares, ou peut-être à ceux de la peste, que les gouvernements septentrionaux. Au reste, toutes ces causes ont contribué d'une manière plus ou moins sensible à retarder dans la Grande-Russie les progrès de la civilisation, en paralysant les ressources d'un pays si vaste et si fertile. Les améliorations en tout genre qui s'y manifestent depuis qu'il jouit des bienfaits de la paix et d'une administration prévoyante, lui présagent dans un avenir prochain un grand développement de prospérité.

La Petite-Russie renferme quatre gouvernements; son étendue est de dix mille quatre cent vingt-cinq lieues carrées, et sa population moyenne de cinq cent quarante-quatre habitants. Les mœurs de cette province ont conservé un caractère particulier : le dialecte des Petits-Russiens a quelque

chose de plus gracieux et de plus musical que le russe. Les chants des Petits-Russiens sont doux et mélancoliques, et leur poésie est pleine d'images. La musique qui accompagne leurs chansons nationales a un rhythme richement accentué, et une mélodie empreinte de passion. Leur langue admet les diminutifs; leurs verbes même peuvent affecter cette forme, ce qui donne à l'expression une grâce particulière.

L'extrême fertilité du sol y avait multiplié les cultures aux dépens des fabriques; mais on tâche aujourd'hui d'établir une sorte d'équilibre entre ces deux importantes industries. Dans plus de la moitié de cette contrée on manque de bois pour le chauffage et les charpentes; il serait utile d'y faire des plantations appropriées à la nature du sol. Outre les arbres forestiers, quelques arbres fruitiers s'y multiplieraient aisément, le pommier à cidre, par exemple, que la France et l'Angleterre doivent à la province du Guipuscoa, en Espagne. Le cidre serait une acquisition facile pour cette province, où la vigne ne réussit que dans la partie méridionale.

De grands souvenirs sont attachés à cette partie de l'empire. L'origine de Kief remonte presque jusqu'à l'origine de la Russie elle-même; c'est le berceau de la foi chrétienne. Kief, la ville sainte, a conservé un caractère mystique comme ses cryptes; baignée par le Dniepr, dont le lit semble s'élargir en s'approchant de cette ancienne capitale, elle montre de loin les coupoles de ses églises. De vastes catacombes passent sous le fleuve, que l'on entend passer sur sa tête lorsqu'on visite ces voûtes souterraines. Les études théologiques dominent dans l'ancienne université de cette ville, qui, bien que déchue de sa première splendeur, compte encore quarante mille habitants. Poltava ne date que du dix-septième siècle. Une grande victoire a fait son illustration; et un monument digne de cette victoire, consacré au fondateur par Alexandre, semble dire aux Russes que, depuis cette mémorable époque, les arts et la civilisation ont marché parallèlement à côté de leur puissance militaire. Kharkof, dont nous avons précédemment mentionné l'université, est la capitale du gouvernement des Slobodes d'Ukraine, dénomination qui lui fut donnée parce que les régiments slobodiens, sorte de milice provinciale, y étaient domiciliés. Par la suite, on lui fit prendre le nom de sa capitale; mais, vers la fin du dernier siècle, une nouvelle organisation rétablit les choses sur l'ancien pied. Le quatrième gouvernement de la Petite-Russie est celui de Tchernigof, nom qu'il emprunte au chef-lieu. L'histoire de cette ville offre une série de luttes et de calamités dont une longue paix n'a pas entièrement effacé les traces. Elle compte environ dix-huit mille habitants, comme Poltava. Parmi les quarante-six villes de district répandues dans la Petite-Russie, quelques-unes sont assez considérables : nous citerons Soumi, fréquentée par un grand nombre de commerçants étrangers; Otkirka, où une image miraculeuse de la Vierge attire une foule de pèlerins; Niéjin, peuplée de Grecs et d'Arméniens, dont les spéculations embrassent l'Europe et l'Asie; Tchougouïef, célèbre par ses mégisseries; Batourin, où l'on retrouve presque sans mélange les anciennes mœurs des Petits-Russiens. Nous avons déjà remarqué, en parlant du commerce de l'empire, que le mûrier importé récemment dans cette province paraît s'y acclimater. Si la vigne ne trompe pas les espérances que des essais de culture ont données dans le sud, le tribut que la Russie paye à l'étranger pour l'importation des vins éprouvera une importante réduction.

On comprend sous la dénomination de Russie méridionale les gouvernements d'Ékatérinoslaf, de Kherson et de Tauride, la Bessarabie et le pays des Cosaques du Don. L'étendue de cette division est de vingt-deux mille huit cents lieues carrées, où la population moyenne ne s'élève qu'à cent vingt-sept âmes. Ce résultat paraît, au premier coup-d'œil, tout à fait contraire aux éléments de richesse et de prospérité

que recèlent les plus belles provinces de l'empire; mais l'étendue des steppes, l'insalubrité des plaines, et, plus que tout le reste, les dévastations dont ce pays a été le théâtre, expliquent pourquoi la population y est plus clairsemée que dans les gouvernements septentrionaux. Quant au pays des Cosaques du Don, on conçoit que le genre de vie de cette milice réclame de vastes pâturages, et qu'il serait peu compatible avec les soins de l'agriculture (*). Malgré la fertilité de cette partie de l'empire, l'homme y mérite surtout d'être observé et étudié. Les religions et les races diverses s'y sont rapprochées sans se confondre : hors des capitales telles qu'Odessa et quelques autres grandes villes, on rencontre des mœurs qui n'ont rien de la civilisation européenne, mais qui plaisent autant peut-être par le contraste qu'elles forment avec les nôtres que par ce qui les recommande réellement. Il est facile de reconnaître, à la cordialité et à l'hospitalité des habitants, qu'ils ont été longtemps en contact avec des peuples nomades. Chez ces derniers, on accorde avec facilité à l'étranger ce que l'on a soi-même reçu dans des circonstances semblables. Dans leur vie aventureuse, ils ont besoin de s'abandonner à la Providence, et ils regarderaient comme une ingratitude envers elle de repousser l'hôte qu'elle leur envoie.

Le gouvernement de Tauride est plus étendu que la Chersonèse-Taurique des anciens, qui forme la Crimée; on y a joint le pays des Cosaques de la mer Noire (Tchernomorskié), et l'espace compris entre le Dniepr et la mer d'Azof.

Aucune autre partie de l'empire ne renferme autant de monuments antiques; on y rencontre des habitations de Troglodytes, des ruines de villes grecques et de forteresses qui paraissent plus anciennes encore que ces villes. Des constructions tatares, groupées çà et là, n'ont rien de remarquable, mais les habitations rurales de ces peuples pasteurs offrent des scènes dignes du pinceau d'Horace Vernet.

Le chameau ne se plaît pas moins dans ces régions montagneuses que dans les steppes de l'Asie centrale; on y rencontre la brebis à laine grise, une autre race d'un beau noir, et plusieurs variétés de nos animaux domestiques, dont quelques-unes l'emportent peut-être sur celles que nous élevons.

Les voyages agronomiques présenteraient de bien plus grands avantages si, au lieu de se borner à des relations plus ou moins intéressantes, on les faisait tourner au profit des différentes contrées, par des échanges ou des importations appropriées au climat et aux autres circonstances physiques. Cette remarque peut s'étendre à l'Asie, dont plusieurs productions dans le règne animal et dans le règne végétal pourraient être naturalisées en Europe, dans l'intérêt de l'agriculture et des arts. Plus d'un voyage autour du monde a donné des résultats beaucoup moins importants que ne le seraient ceux que nous venons de signaler.

Ékatérinoslaf, chef-lieu du gouvernement de ce nom, a été fondée par Catherine II, sur la rive droite du Dniepr, à l'endroit où commencent les cataractes de ce fleuve. Elle possède quelques établissements d'instruction publique; on y a établi des fabriques de drap. La population de cette capitale moderne est moindre que celle de plusieurs villes situées dans le même gouvernement, telles que Machitchivan et Taganrok, où l'empereur Alexandre a succombé prématurément.

Kherson, chef-lieu de gouvernement, a été fondée neuf ans avant Ékatérinoslaf, mais son accroissement a été plus rapide; la concurrence d'Odessa a mis un terme à sa prospérité. Kherson, placée sur le liman du fleuve, offrait un abord moins facile aux vaisseaux que le port de la nouvelle ville, qui doit son développement rapide à l'administration éclairée du duc de Richelieu. Odessa compte déjà quarante

(*) Les Cosaques du Don sont en grande partie originaires de l'Ukraine. Catherine II a provoqué leur émigration sur le Don, pour les attacher plus fortement à la Russie.

mille habitants, en y comprenant la population flottante. Des établissements d'utilité publique, des édifices somptueux, et surtout la beauté de la situation, qui fait de cette ville le dépôt des produits de la Russie méridionale, concourent à lui assigner le premier rang après les deux capitales. Le désert où elle a pris naissance se couvre de beaux villages dont les cultures approvisionnent la cité. Kherson a conservé ses chantiers pour la construction des vaisseaux de guerre, son arsenal et son amirauté.

Simphéropol, autrefois Akhmetched, est la capitale du gouvernement de Tauride. C'est la réunion de deux villes, l'une tatare et l'autre européenne. Les mœurs n'y diffèrent pas moins que le style des édifices : l'ancienne ville est presque entièrement peuplée de mahométans.

Kichinief est considérée comme la capitale de la Bessarabie, quoiqu'elle ne soit ni aussi grande ni aussi peuplée que Bender, où presque tout conserve encore la physionomie turque : cette dernière ville n'appartient aux Russes que depuis 1812.

Le gouvernement des Cosaques du Don a deux capitales, le nouveau Tcherkask, et le vieux Tcherkask, qui est situé dans une position moins salubre, mais pour lequel les habitants ont conservé une prédilection marquée qui nuit à la prospérité de sa rivale. Toutes deux sont situées près de l'embouchure du Don. Plus au nord, près de l'embouchure du Khoper, un des affluents du fleuve, on trouve le bourg ou Stanitsa (*) d'Ourioupinskaïa, où se tient annuellement une foire, rendez-vous des marchands de la mer Noire, de la Perse et de l'Asie centrale.

La Russie occidentale se compose de provinces enlevées à la Pologne. Elle forme sept gouvernements, outre le cercle de Bialystok, que le peu d'étendue de son territoire n'a pas permis d'ériger en gouvernement particulier. La population de cette province n'offre point les variétés qu'on remarque dans la Russie méridionale, et elle semblerait n'appartenir qu'à une seule race, si les Juifs n'en formaient une partie considérable. Cette nation industrieuse, privée de droits politiques, tient presque exclusivement le monopole du commerce, et le lucre la console de l'état de dépendance où elle se trouve réduite. Cependant la religion catholique domine dans ces provinces, de sorte que le culte grec, resserré entre le judaïsme et Rome, y atteste la nouveauté de la conquête. Le sol de cette division est en général d'une grande fertilité. Dans le gouvernement de Minsk, où les forêts fournissent des bois de construction au commerce de la mer Noire et de la Baltique, les cultures sont plus rares et les habitations plus disséminées. En Podolie et dans le cercle de Bialystok, tout invitait à profiter de l'excellente qualité du sol, qui s'est couvert de moissons et de vergers; quant aux pâturages, la nature elle-même les avait préparés; enfin cette province ne méritait pas moins que l'Ukraine le nom de *terre de lait et de miel*.

La superficie totale de cette division de la Russie est de vingt mille neuf cent trente lieues, et la population de huit millions quatre cent trente-cinq mille neuf cents âmes, ce qui donne quatre cent trois habitants sur une lieue carrée. Si l'on considère toutes les ressources de cette terre favorisée, on n'hésitera pas à avancer que la population y pourrait être doublée, sans se trouver trop à l'étroit.

Vilna, capitale du gouvernement de ce nom, n'est plus qu'une gloire déchue : cette grande cité, qui fut longtemps le siége du gouvernement lithuanien, profitera peut-être des malheurs de Varsovie. Sa population est encore de vingt-cinq mille habitants; et son université, une des plus fréquentées de l'empire, lui donne une importance que le gouvernement russe s'efforce de renfermer dans une sphère purement scientifique et littéraire. Vilna renferme une mosquée et des églises de toutes les communions chrétiennes. La

(*) On nomme Stanitsa les villages ou bourgades des Cosaques.

Russie n'est intolérante qu'en politique, ce qui est une nécessité de ses institutions.

Grodno, chef-lieu de gouvernement, est un peu au sud de Vilna; quelques usages de l'ancienne administration du grand-duché de Lithuanie se sont conservés dans l'ordre judiciaire de cette ville : on peut en appeler des décisions de son tribunal à celui de Vilna, et réciproquement. Toutes ces exceptions, qu'on rencontre a chaque instant dans les provinces récemment incorporées à l'empire, compliquent à l'infini les rouages de l'administration centrale; et, sous ce rapport, on peut dire que dans un grand nombre de localités on a laissé aux vaincus une part plus large de liberté qu'aux vainqueurs; mais si l'on compare ce qu'etaient les peuples soumis avant la conquête, à leur dépendance actuelle, on sera forcé de reconnaître qu'ils ont payé chèrement les priviléges qu'ils ont conservés.

Les gouvernements de Vitepsk, de Mohilef et de Minsk doivent leurs principales richesses à l'agriculture. On tire de leurs forêts des bois pour la construction navale et pour celle des maisons. Les édifices en pierre et en briques y sont rares, même dans les parties où le bois manque; dans les capitales la construction de plusieurs eglises accuse l'absence des mêmes matériaux. La situation des villes détermine la ligne de leurs relations commerciales; ainsi Vitepsk, bâtie sur la Dwina, communique avec la Baltique; Mohilef, qu'arrose le Dnlepr, qui se lie au Niémen par le canal Oginski, peut étendre ses rapports jusqu'aux deux mers. Minsk est placée moins favorablement, ainsi que le gouvernement du même nom. Les forêts y sont moins exploitées, à cause de la difficulté des transports; et ces entraves, apportées à l'industrie par la nature, ont dû nuire à l'accroissement de la population.

Jitomir, capitale de la Volhynie, est industrieuse et plus commerçante, malgré sa position peu avantageuse.

Kamenetz-Podolski (Kaminick) est la capitale du gouvernement de Podolie. C'était autrefois une forteresse construite sur les frontières de la Turquie; mais depuis l'acquisition de la Bessarabie, et la nouvelle démarcation des frontières sur le Danube et le Pruth, ces fortifications sont devenues inutiles. Kamenetz est moins peuplée, mais mieux bâtie que Jitomir. On y voit une image de la sainte Vierge, à laquelle les habitants ont une grande dévotion; elle domine un ancien minaret, et foule un croissant; sa tête est environnée de neuf étoiles : s'il faut en croire l'opinion populaire, le tout est en or massif.

Bialystok, capitale d'un cercle peu considérable, est une assez jolie ville, où l'industrie est en progrès; elle exporte des eaux-de-vie de grains et des tanneries.

On comprend ordinairement, sous le nom de Russie orientale, les huit gouvernements à l'est de la Russie d'Europe, en comprenant, dans le gouvernement de Tomsk, la partie au delà des monts Ourals, qui en dépend. Cette vaste étendue de territoire embrasse 15° en latitude, depuis la Caspienne jusqu'aux limites du gouvernement de Vologda. Sa superficie est de soixante et douze mille deux cent dix-huit lieues, et sa population moyenne n'excède pas cent quatorze habitants. Deux États jadis célèbres, Kazan et Astrakhan, capitales de hordes tatares, et un grand nombre de peuplades occupaient une partie considérable de cet espace, il y a trois siècles. Les pagodes hindoues s'élèvent, sur cette terre de tolérance, à côté des temples de la religion de l'État. Russes, Allemands, Kalmouiks, Tatars, Bachkirs, y suivent en toute sécurité le culte de leurs ancêtres, et n'ont presque rien changé à leurs mœurs. Sur une si vaste étendue de pays, le sol doit varier aussi bien que le climat; cependant, par une anomalie digne de remarque, le gouvernement d'Astrakhan, le plus méridional de ceux de l'Est, est beaucoup moins peuplé que celui de Viatka, qui se rapproche le plus du Nord : ce qui rend ce contraste plus frappant encore, c'est qu'Astrakhan, situé à l'embou-

chure du Volga, sous le même parallèle que le centre de la France, est dans la position la plus favorable pour commercer avec l'Asie. Le voyageur qui s'y rend en suivant une autre voie que celle du fleuve, ne découvre aux environs de cette ville que des troupeaux conduits par quelques pasteurs, des chariots, habitations de ces hordes nomades, des lacs salins, des terres arides, des steppes où les phénomènes du mirage se présentent avec les mêmes illusions qu'en Égypte. Si l'on joint à ces causes, la dépopulation, suite inévitable des guerres dont ces contrées ont été le théâtre, on concevra pourquoi elles sont si peu habitées.

Le gouvernement de Viatka, dont le sol est médiocrement productif, est amplement dédommagé par ses mines, par ses forêts, et par une grande abondance de bétail. La capitale a peu de fabriques; cependant elle entretient un commerce de transit assez actif avec les gouvernements du Nord.

Perm est le chef-lieu d'un des gouvernements les plus étendus de l'empire : des mines d'or, de platine, de cuivre, de fer, d'aimant, y sont exploitées par l'État ou par des particuliers. Des granits, des marbres et plusieurs autres substances minérales y abondent; on y exploite aussi des salines d'un grand produit. L'or et le platine gisent sur le versant oriental des monts Ourals; les autres métaux se trouvent des deux côtés de la chaîne; mais les plus grandes masses métalliques appartiennent à l'orient de la crête. La nature semble avoir préparé une voie navigable à travers ces montagnes, dans le gouvernement de Perm, et dans la région la plus riche en minéraux. Si ce projet peut se réaliser, la prospérité de Perm s'accroîtra rapidement; mais il restera à regretter que son emplacement ne se trouve pas à quelques lieues plus au nord à l'embouchure de la Tchoussovaïa dans la Kama. Cette ville moderne ne contient guère que les édifices nécessaires à l'administration, quelques églises; et les maisons destinées aux divers fonctionnaires; elle se trouve sur la route de Pétersbourg à la Chine en traversant la Sibérie. Cette route passe par Koungour, petite ville qui possède de belles carrières d'albâtre, dont les excavations paraissent avoir servi de refuge aux habitants dans les temps de guerres et de troubles.

Le sol du gouvernement de Kazan est plus fertile que celui de Perm; le chêne y atteint une grande élévation, et fournit de beaux bois de construction. Sa capitale, dont l'origine remonte à l'époque de la puissance des Tatars, est placée près du Volga, sur la petite rivière de Kazanka. Presque tous les édifices y sont modernes, parce que les dévastations et les incendies ont détruit l'ancienne ville. Nous avons déjà parlé de son université.

Simbirsk, plus au sud, est dans une position singulière; elle est bâtie sur la rive droite de deux courants parallèles qui coulent en sens contraire. L'un est le Volga, et l'autre un de ses affluents, la Sviaga, rivière assez considérable, qui traverse tout le gouvernement de Simbirsk, et entre dans celui de Kazan pour s'y réunir au Volga. Le sol de cette province est en quelques endroits assez fertile; cependant les habitants se livrent moins à l'agriculture qu'à l'éducation des bestiaux et à la pêche.

Penza, chef-lieu d'un gouvernement voisin, et placée sous le même parallèle, est une ville de commerce et de fabriques. Les habitants y sont plus nombreux, et s'occupent avec succès des travaux agricoles.

Saratof, au sud de Penza, sur la rive droite du Volga, prend une part active à l'exploitation de ce fleuve, soit pour la navigation, soit pour la pêche. Tout le gouvernement est traversé par le Volga, qui le divise en deux parties bien différentes, quant à la constitution physique. Sur la droite, la fertilité du sol a provoqué l'établissement de colons allemands, français et suisses; Sarepta, établissement de Frères Moraves, est un modèle de sage administration et d'industrie variée. A gauche du fleuve, le regard n'embrasse que de vastes landes et des

lacs salins qui fournissent une quantité considérable de très-beau sel.

Astrakhan est une des villes russes qui méritent le plus l'attention des voyageurs. La population de cette ville est d'environ trente-six mille âmes; mais elle double dans le temps de la pêche. Le gouvernement dont cette ville est le chef-lieu offre aux naturalistes un grand nombre de faits géologiques curieux à observer. Partout le retrait des eaux a laissé des traces du long séjour qu'elles y ont fait. La population est un mélange de diverses races européennes et asiatiques : un fait digne de remarque, c'est que les délits y sont plus multipliés, proportion gardée, que dans le reste de l'empire.

Le gouvernement d'Orenbourg, de même que celui de Perm, unit la Russie d'Europe à la Sibérie; il comprend dans ses limites une partie des monts Ourals et de leurs richesses métalliques. La ville dont il emprunte le nom a cessé d'être la capitale; mais elle paraît devoir longtemps encore conserver la prééminence. Elle est bâtie sur les bords de l'Oural, à cent lieues environ au-dessus de l'embouchure de ce fleuve; les grandes barques remontent jusqu'à Orenbourg, et les Asiatiques y transportent leurs marchandises à dos de chameau. On assure que ces caravanes ne mettraient pas plus de trois mois à faire le voyage de l'Hindoustan; ainsi cette voie sera longtemps préférée à toute autre pour les communications avec l'Asie centrale. Nous avons déjà parlé de l'aspect pittoresque que présentent les marchés d'Orenbourg. On y rencontre des représentants des nombreuses peuplades qui parcourent avec leurs troupeaux les déserts de la Tatarie et de la Mongolie jusqu'aux frontières de la Chine. Le commerce avec ces peuples se fait par échanges, de sorte qu'on peut y passer en revue les productions et les diverses industries de ces contrées lointaines.

Le sol du gouvernement d'Orenbourg est généralement fertile, même dans les régions montagneuses. Les terrains salés se refusent seuls à la plupart de nos cultures. Les plantes dont on extrait la soude pourraient y réussir, et les fabriques de savon, si multipliées en Russie, en tireraient un notable avantage. Comme nous l'avons déjà remarqué, c'est à ce gouvernement que les jardins de l'Europe occidentale doivent l'érable de Tatarie, l'abricotier dit de Sibérie, le poirier à feuilles de saule, et l'arbre aux pois (*robinia caragana*). Nous répéterons encore que les pêcheries de l'Oural sont les plus productives de toute la Russie. Oufa ne mérite une mention que comme nouvelle capitale du gouvernement d'Orenbourg.

La nature de ce travail ne comportant que des données générales, nous serons encore plus succinct en parlant de la Sibérie, que lorsque nous avons eu à décrire les gouvernements de la Russie européenne. Une description de cette contrée serait fastidieuse par la répétition des mêmes détails. Nous ajouterons que les Russes n'ont pas eux-mêmes de travail complet sur la Sibérie, et que cette terre d'exil ne paraît exciter que médiocrement leur curiosité. On se contente donc d'une exploitation lucrative sur quelques points déjà explorés, et l'on ne pénètre que rarement dans ces solitudes, que des marais rendent impraticables dans la belle saison, et où l'absence de lieux de refuge ne permet guère de s'aventurer quand l'hiver a rendu solides les eaux stagnantes et les fleuves.

La Sibérie s'étend sur une superficie de cinq cent soixante mille lieues (plus de dix-sept fois le territoire de la France), où la population n'atteint pas le chiffre de deux millions, ce qui ne donne pas même quatre habitants par lieue carrée. Le gouvernement d'Arkhangel, dont la latitude moyenne est d'environ soixante-cinq degrés, contient, à surface égale, une population double de celle de la Sibérie; cependant le territoire sibérien comprend, au-dessous de soixante degrés de latitude, deux cent vingt-cinq mille lieues carrées de terres non moins cultivables que celles de la Russie d'Europe sous les mêmes parallèles. Si les

deux régions étaient soumises au même degré de culture, ou, si l'on veut, dans les mêmes conditions de population, la Sibérie méridionale compterait à elle seule quatre-vingt-cinq millions d'habitants. On cultive les céréales dans des régions encore plus septentrionales; et c'est dans les montagnes de la Sibérie qu'on a trouvé un cerisier nain, tout à fait semblable à la variété qui croît en France sur le Mont-d'Or, et que Ramond a décrite. Peut-être d'autres arbres fruitiers de notre Europe pourraient-ils s'acclimater sur cette terre où la nature a balancé quelques inconvénients par des avantages réels. Le gibier abonde dans les forêts, et les rivières y sont poissonneuses. Les chevaux y sont excellents, et d'un entretien facile (*); quant au froid, avec les ressources que fournit le pays, il est aisé de s'en garantir; enfin, le produit des mines assure pour longtemps à ces contrées une prospérité croissante. Cependant on ne saurait nier que des obstacles réels s'opposent à un grand développement pour la population sibérienne. A égalité d'avantages, les gouvernements de la Russie d'Europe seront préférés; à plus forte raison n'hésitera-t-on pas s'il s'agit de provinces que la nature a traitées avec une sorte de prédilection. Nous ajouterons que les maladies secrètes y font de grands ravages, et que les condamnés dont se recrute la population sibérienne, privés pour la plupart des douceurs de la vie de famille, n'apportent guère sur la terre d'exil qu'un contingent d'immoralité.

Le nord de l'Asie ne diffère point des contrées de l'Europe qui se trouvent sous les mêmes parallèles; seulement tout y paraît, quant à la configuration du terrain, sur une plus grande échelle : cette remarque trouverait une exception dans les Alpes scandinaves, dont les points les plus élevés ne sont pas au-dessous des cimes culminantes des monts Ourals ou de l'Altaï. Les plaines de la Sibérie s'étendent en raison de la largeur des fleuves et de l'espace de leurs bassins. Le peu de pente du sol empêchera peut-être qu'on parvienne à le dessécher complétement; mais cet inconvénient est peu sensible pour les lieux où la culture réussirait le mieux, c'est-à-dire, depuis le pied de l'Altaï jusqu'au delà du soixantième degré de latitude. Les terres salines se refusent à la végétation; durant les courts étés de ces contrées, elles se réduisent en une poussière incommode et malfaisante. Le sol dont l'atmosphère est alors remplie est du sulfate de soude (sel de Glauber). Quelles que soient les richesses métalliques de la Sibérie, les terres cultivables recèlent dans leur sein des ressources bien autrement importantes. Le gouvernement russe n'a point intérêt à peupler ces provinces lointaines au détriment de la Russie européenne qui manque elle-même de cultivateurs; mais en accordant gratuitement des terrains à des colons étrangers, sous la condition de les défricher, on parviendrait à lier par un système d'établissements les régions les plus productives, et à organiser des communications plus faciles sur les lignes commerciales importantes. En général, les relations des voyageurs ont exagéré les inconvénients du climat, qui, dans la Sibérie méridionale, n'est pas plus rigoureux que dans les pays septentrionaux de l'Europe.

Tobolsk et Irkoutsk sont les deux seules villes de Sibérie dont la population excède vingt mille âmes. La prospérité d'Irkoutsk s'est élevée plus rapidement que celle de Tobolsk. Elle est redevable de cet avantage au commerce avec la Chine; le principal lieu d'échanges est Kiatka, ville plus au sud, à cent vingt-quatre lieues de cette capitale : mais Irkoutsk est le dépôt des marchandises russes et sibériennes destinées à ces échanges. Elles consistent en pelleteries, draps, maroquins et autres articles indigènes; les Russes reçoivent en retour du thé, des étoffes de soie, des nankins, de la rhubarbe. Les pelleteries sont triées suivant leur destination : les plus belles

(*) Ils se couvrent pendant l'hiver d'un poil épais et laineux qui tombe au commencement de la belle saison

sont réservées pour Moscou et Constantinople; celles d'une qualité médiocre vont à la foire d'Irbit (Sibérie), et le reste s'échange avec les Chinois. Tobolsk a l'inconvénient d'être écarté de la ligne principale des communications; Irkoutsk, au contraire, est un lieu de passage très-fréquenté : déjà le luxe des cités européennes s'y est introduit, et de riches équipages, sortis des ateliers de l'Europe, roulent dans ses rues spacieuses et bordées de constructions élégantes et commodes. Cette ville, située sur l'Angara, près du lac Baïkal, semble destinée à prendre un grand accroissement, surtout si l'on parvient à organiser un système de navigation intérieure dans ces vastes contrées.

L'organisation administrative de la Sibérie n'est pas encore complète, et il faut reconnaître que ce travail offre de grandes difficultés. Aux gouvernements de Tobolsk, Tomsk et Irkoutsk, on a ajouté celui d'Iénisséisk, dont l'étendue est à peu près sept fois celle de la France, et dont la population moyenne n'est pas au-dessus de deux habitants par lieue carrée. On a divisé ce désert en quatre provinces ou districts. Le chef-lieu d'un de ces districts, celui de Krasnoïarsk, a donné son nom au gouvernement; les deux autres chefs-lieux ne méritent pas le nom de ville. Touroukansk, située sous le cercle polaire, n'a qu'une centaine de maisons, un fortin où logent le commandant et la garnison, une église cathédrale et deux autres temples.

Tomsk, capitale du gouvernement de ce nom, est très-bien située pour le commerce et la facilité des subsistances; elle est bâtie sur le Tom, affluent de l'Ob. C'est dans ce gouvernement que sont les mines de Kolivan, d'où l'on tire du cuivre, de l'argent et de l'or; et celles de Schlaugenberg, qui fournissent du plomb aurifère exploité aux usines de Barnaoul. L'administration générale des mines de la chaîne de l'Altaï réside dans la ville qui s'est formée près de ces usines, et sa surveillance s'étend jusqu'aux mines de Nertchintsk et d'Irkoutsk. Au reste, le produit des mines de métaux précieux a été fort exagéré; dans la Sibérie comme partout ailleurs, l'exploitation du fer, du cuivre et du plomb offre plus de bénéfices que l'or, l'argent et le platine.

Le gouvernement de Tobolsk n'est pas aussi riche en métaux que ceux de Tomsk et d'Irkoutsk. La Russie d'Europe, comme on l'a vu, a empiété sur les provinces asiatiques, et s'est approprié une grande partie des mines des monts Ourals. Toutefois, on n'a pas encore achevé la reconnaissance minéralogique de ce vaste espace qui comprend soixante et quinze mille lieues carrées. Il reste aussi à faire des recherches dans les autres gouvernements et dans les provinces dont l'organisation n'est pas définitivement arrêtée; ces provinces sont celles d'Omsk, d'Yakoutsk, d'Okhotsk et du Kamtchatka. Celle d'Omsk, la plus méridionale, arrosée par l'Irtich, est peu boisée, mais propre à la culture; les provinces d'Yakoutsk et d'Okhotsk ne peuvent être cultivées que dans la partie sud. Quant à la presqu'île du Kamtchatka, le climat y est plus rigoureux que dans le reste du continent asiatique, à la même latitude. Les vents froids, les brumes, les tremblements de terre, ne permettent point d'espérer, pour ces vastes contrées, une amélioration prochaine. On y remarque cependant un phénomène d'autant plus frappant, qu'il contraste singulièrement avec les scènes environnantes : c'est une rivière d'eau thermale, qui forme plusieurs cascades, et dont les rives, épargnées par l'hiver polaire, étalent tout le luxe de la végétation. Le voisinage d'un volcan en éruption, d'autres volcans éteints qui ont formé des îles non-seulement dans l'archipel des Kouriles, mais, plus au nord, parmi les îles Aléoutes, quelques cratères d'où il s'échappe par intervalles des flammes et de la fumée, tous ces indices prouvent que le nord de l'Asie orientale a été travaillé par des feux souterrains. Cependant d'autres motifs paraissent avoir décidé les Russes à placer leurs principaux établisse-

ments maritimes sur la côte orientale de la mer d'Okhotsk, préférablement au Kamtchatka. L'accès en est moins difficile, et ils se trouvent ainsi plus à portée des pays cultivés, et des ressources nécessaires.

L'Amérique russe contient plus de soixante-quatre mille lieues carrées de pays peu connus, et beaucoup moins peuplés que le nord de l'Asie. Mais la politique, qui met en compte les éventualités de l'avenir, n'a pas négligé ces contrées presque désertes. D'ailleurs il n'était pas sans attrait pour l'amour-propre national de compter en provinces presque continentales des possessions dans trois parties du monde. C'est là que les glaces se prolongent jusqu'au bord de la mer, quoique sous une latitude qui, en Europe, se prêterait à quelques cultures.

Un grand nombre de faits déposent que le nord du nouveau monde est beaucoup plus froid que les régions de notre continent, placées à une même distance du pôle; et, par une conséquence naturelle, plus on se rapproche de ces régions, à la même latitude, et plus la température se refroidit. La transition de l'une de ces températures à l'autre est préparée au nord de l'Asie, de sorte que les hivers de la côte orientale de la Sibérie sont plus rigoureux que dans la Norwége.

Les îles Aléoutes, dont le climat est en général plus doux, sont assez rapprochées pour que le cabotage favorise les relations entre les deux continents. Les Russes ont déjà formé plusieurs établissements dans ces îles; et les indigènes adoptent sans répugnance les mœurs de leurs maîtres. Il sera beaucoup moins facile de civiliser les sauvages américains. Les Russes, considérant le nord de l'Amérique comme une nouvelle Russie, lui ont donné le nom significatif de *Novorossiiski*, de même qu'ils ont appelé *Nouvelle Sibérie* les îles découvertes dans la mer Glaciale, au nord-est de l'embouchure du Léna.

Bientôt la Tatarie indépendante sera effacée de la carte. Les descendants des anciens Scythes, resserrés d'un côté par la Chine, et de l'autre par la Russie, se verront réduits à accepter la protection de ces mêmes peuples qu'ils ont si souvent fait trembler. Les Kirguizes Kaïssaks se sont presque tous soumis à la Russie; et leurs steppes sont comprises dans les limites de l'empire, qui reçoit ainsi un accroissement de quatre-vingt-huit mille lieues carrées. Ces peuples s'adonnent peu à l'agriculture; leur principale richesse consiste en chevaux d'une excellente race; le même propriétaire en possède quelquefois plusieurs milliers. Leur habileté à les manier est très-remarquable; et la cavalerie russe n'a pas de meilleurs éclaireurs, si ce n'est peut-être les Cosaques du Don et de la mer Noire. Ces troupes ne reçoivent aucune solde dès qu'elles sont sur le pays ennemi; le pillage est pour elles une haute paye, et les Kirguizes se font peu de scrupule de traiter les alliés en ennemis. En général, leur pays est peu susceptible de culture, si ce n'est sur le bord des rivières. On y rencontre des lacs salés en assez grand nombre pour faire supposer que la Caspienne a couvert jadis ces contrées. Les pins et les bouleaux s'y montrent çà et là, et forment même des forêts; mais les plaines dominent; elles sont en général sablonneuses, et dominées par des collines dont le sol est de même nature. Ces peuples sont divisés en trois hordes qui portent les noms de petite, moyenne et grande horde: la dernière ne mérite plus ce nom, car elle est devenue la moins nombreuse. Leur religion est l'islamisme, avec un mélange de croyances et de pratiques superstitieuses. Quelques-uns ont adopté un singulier expédient pour dire leurs prières: ils les font écrire sur des banderoles d'étoffe bénites par le mallah, et les attachent au bout d'une perche qu'ils plantent près de leurs tentes, en dirigeant vers le ciel le côté où sont tracés les caractères, et laissant aux vents le soin de l'interprétation.

Sous la dénomination de *provinces caucasiennes*, on comprend l'ancien gouvernement du Caucase, la chaîne entière de ces montagnes soumise au-

jourd'hui à l'empire de Russie, car quelques résistances partielles ne constituent point l'indépendance, et enfin l'Arménie. C'est une superficie d'environ dix-huit mille lieues; mais sa population ne surpasse guère celle de la Suisse sur un territoire huit fois moins étendu. Ce pays et ses habitants ont été décrits dans la collection dont notre travail fait partie; il ne reste donc plus qu'à les considérer dans leurs rapports avec l'empire russe.

La Russie trouve non-seulement dans cette nouvelle acquisition un accroissement important de territoire sous un ciel tempéré, et aux dépens de la Turquie et de la Perse, mais elle augmente les ressources de sa marine sur les mers séparées par le Caucase. Elle possède maintenant le littoral de la mer Noire jusqu'au delà du Phase (Rion), à partir des bouches du Danube; et, sur la Caspienne, plus de la moitié des côtes lui appartiennent. Ses chantiers de constructions peuvent être abondamment pourvus de matériaux : le Caucase seul suffirait pour les approvisionnements. Lorsque les peuplades des montagnes seront entièrement soumises, la Russie pourra en tirer d'excellents soldats; et quand le séjour des régions caucasiennes, qui peuvent rivaliser avec les contrées les plus favorisées de la nature, pour la beauté des sites, la richesse et la variété des produits, s'enrichira encore de tous les bienfaits de la civilisation, on verra sans doute y affluer les étrangers; même après l'Italie et la Suisse, le Caucase offrira à la curiosité des touristes tout ce qu'ils vont chercher hors de la terre natale; des ruines, des souvenirs, et à côté des vestiges antiques, une nature tour à tour sévère, riante et vigoureuse, des habitants qui garderont longtemps encore leur physionomie typique, même quand leurs mœurs seront adoucies. Dans l'état actuel, les provinces caucasiennes sont peut-être plus onéreuses que profitables à l'empire. Les montagnards s'insurgent fréquemment, et si leur nombre est peu inquiétant, leur courage, leur activité infatigable et la connaissance des lieux leur donnent souvent l'avantage sur les soldats envoyés pour les réduire. Les officiers qui servent dans cette partie de l'empire ont une haute paye, et ces frais continuels ne doivent pas être couverts par l'exploitation encore si incomplète des produits du sol. La végétation forestière y est magnifique; des buis y parviennent à une grosseur prodigieuse, mais la difficulté des communications condamne ces richesses à mourir sur le sol qui les a produits : quant aux mines, on en tire déjà du fer, du plomb, du cuivre, et un peu d'or et d'argent; les indices observés sur plusieurs points promettent à l'exploitation des produits abondants.

Il a été sérieusement question de joindre la Caspienne à la mer Noire; cette jonction, à moins que l'on n'ouvrît une voie directe qui présenterait mille obstacles, ne serait peut-être praticable qu'en faisant communiquer le Don et le Volga. Les autres rivières, qui abrégeraient cette navigation, coulent dans les plaines entre les deux mers : ce sont le Kouban et le Térek, qui ont tous deux leur source dans les montagnes; mais leurs eaux sont si basses pendant l'été et l'automne, que des barques médiocres ne pourraient y circuler. Si l'on parvenait à les canaliser par la réunion de quelques autres courants, elles déborderaient sur les plaines dans la saison des grandes eaux.

Les deux villes principales du gouvernement du Caucase, sont Kizlar et Mozdok, l'une et l'autre sur le Térek. L'ancienne capitale était Géorgievsk, forteresse, dont la construction répondait à des convenances purement militaires. Le siége du gouvernement a été transféré à Staropol, autre forteresse dont la position n'est guère plus favorable au commerce et à l'industrie de ses habitants. Tous ces forts, rendus nécessaires par les insurrections fréquentes des peuplades du Caucase, cesseront d'être utiles à l'époque de leur soumission définitive, de sorte que les petites villes qu'ils protégent pourront être abandonnées quand des établisse-

ments plus avantageusement situés s'élèveront avec des conditions de prospérité qui attireront à elles la population et l'industrie.

La Géorgie, l'Imérète, le Daghestan, sont en partie dans les montagnes, et s'étendent par delà la chaîne, quoique le terrain y conserve beaucoup de relief; le Schirvan, l'Arménie sont contigus à la même chaîne, mais on y trouve de hautes montagnes. Tous ces pays réveillent de grands souvenirs; et l'attention se reporte involontairement à ce qu'ils furent, même lorsqu'on s'est proposé de les étudier tels qu'ils sont. Ces contrées, jadis illustres, ne forment pas toute la chaîne du Caucase; un espace de plus de quatre mille lieues carrées, dans les régions les plus élevées, sert de refuge aux peuplades rebelles au joug. C'est de là que, comme les aigles dont les nids sont voisins de leurs demeures, les montagnards fondent à l'improviste sur les voyageurs qui s'écartent imprudemment des lieux protégés; ils mettent souvent à un très-haut prix la liberté de leurs captifs, quand ils n'ont pas jugé plus prudent de s'en défaire pour les dépouiller. Cette férocité de mœurs semble une anomalie lorsqu'on étudie le caractère des montagnards en général. Les obstacles physiques qu'ils rencontrent à chaque pas, l'horizon plus vaste qui s'offre à leurs regards, et la variété des scènes qui les entourent, agissent sur leurs impressions dans un sens favorable au développement intellectuel, et le beau physique les rend ordinairement plus sensibles au beau moral. Cependant, comme les montagnes recrutent leur population parmi celle des plaines, le caractère primitif des habitants de celles-ci se retrouve dans le montagnard, mais plus développé, soit en bien soit en mal. L'histoire des régions caucasiennes indique suffisamment comment le brigandage, la vente des esclaves de l'un et l'autre sexe, par les membres de la même famille, ont pu dépraver le caractère des indigènes. Le contact des Russes avec la population des plaines réagira donc, quoique avec lenteur, sur les mœurs des montagnards caucasiens; et plus ces rapports seront nombreux et fréquents, plus l'œuvre de la civilisation sera prompte et efficace.

Les montagnes de l'Arménie sont entièrement séparées de celles du Caucase, et cet isolement explique la différence de caractère qui existe entre les habitants de ces deux pays. L'Arménien, industrieux et patient, semble né pour les arts de la paix; déshérité de ses gloires historiques, il s'est fait le courtier du Levant. Les sources du Tigre et de l'Euphrate, qui naissent dans les montagnes de l'Arménie, l'Aras (Araxe des anciens), qui arrose ses plaines avant de se jeter dans la Caspienne, ont fait entrevoir la possibilité d'établir une voie navigable entre cette mer et le golfe Persique; et ce qui exigerait des travaux plus dispendieux encore, de faire communiquer ce golfe avec l'Euxin par l'intermédiaire de l'Euphrate : mais des soins d'une utilité plus pressante, réclameront longtemps encore la sollicitude du gouvernement.

La Géorgie est organisée en gouvernement, mais régie par des lois particulières : les autres régions caucasiennes n'ont pas jusqu'à ce jour une organisation définitive; avant de songer à l'administration, il faut achever la conquête. Les autres provinces ont des villes, des bourgs, et ont fait l'abandon de leur indépendance. L'ancien gouvernement du Caucase, dont le territoire se compose presque entièrement de steppes, est le moins peuplé en raison de son étendue. L'Arménie, malgré ses hautes montagnes, compte quatre cents habitants par lieue carrée, ce qui ne donne que deux cinquièmes comparativement à la population moyenne de la France sur une surface équivalente; mais nous devons faire observer que ce chiffre, qui n'est point appuyé de documents officiels, ne peut être garanti comme authentique.

Le royaume de Pologne, c'est-à-dire, la partie érigée par Napoléon en grand-duché de Varsovie, ajoute à l'empire russe une superficie de six mille trois cent sept lieues carrées, sur laquelle on compte trois millions huit cent cin-

quante mille habitants. Nous ne nous arrêterons pas, dans cette courte notice, à faire ressortir les causes de la chute de la Pologne. Ce peuple a brillé en Europe du double éclat des armes et de la civilisation; mais il portait en lui-même des germes de destruction, et l'on peut dire que ses revers ont été la dure expiation de ses fautes politiques. Dans ses plus beaux moments, il a négligé de faire tourner à son profit ces circonstances décisives qu'il faut savoir saisir, car il est rare qu'elles se représentent deux fois dans la vie des nations. La plus grande faute qu'ils aient commise à notre avis, c'est de ne pas s'être montrés franchement les amis ou les ennemis des Russes. Quand ils l'ont fait, la lutte était trop inégale pour qu'il en sortît autre chose que la gloire d'une noble chute. Le catholicisme qui commença leur civilisation, a paralysé, plus tard, par ses efforts infructueux contre l'hérésie grecque, tous les moyens d'action de la Pologne sur les populations slaves. On la voit se heurter contre la Turquie, au profit des Russes ou des Allemands; et tandis que ses voisins grandissent autour d'elle, une sorte de fatalité lui dérobe le danger, et elle laisse tomber une à une au pouvoir de ses ennemis les provinces qu'elle eût pu conserver ou acquérir, si elle eût été plus soucieuse de ses intérêts. Quand il est question des Russes et des Polonais, les sympathies françaises accordent tous les avantages à ces derniers, à l'exception de la force numérique; mais pour celui qui a lu avec attention l'histoire de ces peuples rivaux, quoique d'une même origine, il reste démontré que l'unité de vues, et un système patient d'agrandissement devaient finir par l'emporter. Si l'on nous accusait d'être trop sévère dans ce jugement, nous pourrions répondre que l'Europe, en donnant les mains au partage de la Pologne, a commis elle-même une faute irréparable, et que le danger qui en est résulté pour toutes les puissances, sans en excepter l'Autriche et la Prusse, bien qu'elles aient eu leur part de dépouilles, n'en est pas moins sérieux, quoique enveloppé dans l'avenir. Mais revenons à la Pologne russe.

La constitution de Pologne, telle qu'elle existait avant l'insurrection de 1831, était une concession de l'empereur Alexandre. Peut-être la politique de ce prince entrevoyait-elle la possibilité de préparer ainsi l'émancipation constitutionnelle des provinces slaves les plus avancées dans la civilisation. Quoi qu'il en soit, l'établissement d'une constitution libérale dans un pays conquis, et à côté du despotisme russe, devait amener une crise prochaine, malgré les prérogatives que s'était réservées le pouvoir. L'initiative appartenait au trône, et si l'interprétation de la diète donnait aux mesures de ce corps délibérant une direction qui contrariait les vues du gouvernement, le *veto* royal pouvait tout arrêter. Nonobstant ces restrictions, la charte de 1815 plaçait les Polonais bien au-dessus des Russes; elle garantissait l'égalité devant la loi, la liberté des cultes, la liberté individuelle et celle de la presse; elle donnait le pouvoir législatif au roi et à deux chambres, dont l'une était élective; l'autre se composait de membres nommés par le roi et à vie. Le système électoral était assis sur une base plus large qu'il ne l'est en France; la capacité n'était pas écartée; les places qui obligeaient les titulaires à justifier de certains grades universitaires conféraient le droit d'électeur. Si l'on ajoute à ces garanties une quasi-responsabilité ministérielle, l'inamovibilité des juges, les emplois réservés aux seuls Polonais, l'organisation d'une armée nationale, on comprendra sans peine que la Pologne soit parvenue à renverser, en s'appuyant de ces libertés, le gouvernement qui ne lui en avait accordé l'exercice qu'en lui montrant à quel prix elle pouvait les conserver. La dénomination même de royaume de Pologne tendait à perpétuer le souvenir de l'ancienne indépendance, et l'on s'habitua à considérer comme des concessions les institutions qu'Alexandre avait octroyées. Les Russes eux-mêmes ne cessèrent de regarder les libertés de la Pologne comme

un reproche à leur incapacité, et même comme l'engagement de les mettre au moins au même niveau que des provinces conquises. Tous ces motifs portèrent l'empereur Nicolas, après les événements de 1831, à remplacer la constitution de 1815 par un statut organique qui ferait de la Pologne une partie cohérente avec le reste de l'empire. Ce statut conserve à la Pologne son ancien titre de royaume, mais sans représentation nationale. La liberté de la presse y est restreinte comme dans le reste de la Russie; des directeurs relevant du lieutenant remplacent les ministres. Les affaires importantes et le budget annuel sont soumis en dernier ressort à l'examen du conseil de l'empire, où l'on a créé une section spécialement chargée de ces attributions. L'armée n'est plus qu'une armée russe, et les juges nommés par le roi sont amovibles. La constitution prescrivait aux tsars de se faire couronner à Varsovie rois de Pologne, et de prêter le serment en termes formels; le statut veut que le couronnement des empereurs de Russie et rois de Pologne soit solennisé par une seule et même cérémonie qui aura lieu à Moscou, en présence des députés de toutes les parties de l'empire. Selon la charte de 1815, en cas de régence, celle-ci devait se composer de quatre membres élus par le sénat, et du ministre secrétaire d'État : il était stipulé qu'elle siégerait à Pétersbourg, sous la présidence du régent de l'empire de Russie. Le statut se contente d'indiquer que le pouvoir du régent de Russie s'étendra sur la Pologne. Enfin un article de la constitution d'Alexandre abolissait la peine de confiscation; le statut la rétablit pour les crimes d'État qui seront définis ultérieurement. On voit que, grâce à ces nouvelles formes, les Russes n'ont plus rien à envier aux Polonais.

Les voïévodies qui correspondent aux gouvernements dans le reste de l'empire sont celles qui formaient autrefois les palatinats de même nom; c'est-à-dire, de Mazovie, de Kalisch, de Plotsk, d'Augustow, de Podlaquie, de Lublin, de Sandomir et de Cracovie. On a distrait de cette dernière voïévodie la ville de Cracovie et le territoire de la rive droite de la Vistule.

Varsovie est la capitale de la voïévodie de Mazovie; les neuf faubourgs de la ville en composent la partie la plus considérable et la plus ornée. Un seul de ces faubourgs, celui de Praga, est construit sur la rive droite du fleuve; les huit autres et la ville elle-même s'étendent à l'opposé, sur un espace de plus d'une lieue. La fondation de Varsovie remonte à l'an 1200; c'est sous le règne de Sigismond III qu'elle est devenue la capitale du royaume de Pologne. Sa population a varié, en raison des circonstances politiques, de quatre-vingt mille à cent cinquante mille âmes. En 1830, avant l'insurrection, on l'évaluait à cent trente mille habitants, sans compter la garnison ni les étrangers.

Le faubourg de Praga communique avec la capitale au moyen de trois ponts en bois. Autrefois il était vaste et populeux; mais, pris d'assaut et rasé par Souvorof, en 1794, il n'a pu se relever depuis ce désastre.

Varsovie, quoique privée de monuments de premier ordre, frappe par un aspect général de propreté et d'élégance qui annonce une capitale; le quartier juif fait seul exception. Parmi les édifices nous citerons : le château royal situé sur une hauteur qui domine les deux rives de la Vistule, achevé et embelli par Stanislas-Auguste, et résidence impériale quand le tsar se trouve à Varsovie : depuis l'insurrection jusqu'en 1832, c'est là que se réunissaient les deux chambres; la colonne élevée à Sigismond par son fils Vladislas IV (cette colonne a été taillée dans un seul bloc de marbre, elle est surmontée de la statue en bronze de Sigismond III, tenant la croix d'une main et le sabre de l'autre); le palais de Saxe, résidence des deux Auguste, le nouveau théâtre national, le palais du lieutenant du royaume, le palais Bleu, aujourd'hui propriété de la famille Zamoyski, et que le roi Auguste avait fait bâtir pour sa maîtresse: quatre se-

maines suffirent à sa construction; le monument élevé à la gloire de Copernic, situé en face de la maison où se rassemblait la société philomatique, récemment dissoute, en vertu d'un oukase, pour avoir admis dans son sein le général Skrzynecki. La bibliothèque de la société fut envoyée à Pétersbourg : déjà, lors du premier partage de la Pologne, les Russes s'étaient emparés de celle de Mittau; au second, de celle de Niéswierz, héritage de la famille Radziwil; et au troisième, en 1795, de l'immense collection de Varsovie, rassemblée par Zaluski, qui en avait fait don à la nation, après en avoir lui-même écrit le catalogue en vers, dans le genre des racines grecques. Toutes ces bibliothèques composent la partie la plus considérable de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Nous citerons encore le palais de Lazienki, bâti par Stanislas-Auguste, surnommé Augustulus par les patriotes de l'époque; le Belvéder, séjour du grand-duc Constantin; le lazaret d'Uiazdow, le plus beau et le mieux organisé qui existe en Europe. Si nous ajoutons quelques promenades spacieuses et plusieurs églises, nous aurons nommé tout ce qui mérite une attention particulière dans l'ancienne capitale de la Pologne. On regrette qu'un patriotisme mal entendu ait porté les Russes à détruire le monument qu'on était sur le point d'inaugurer en l'honneur du prince Poniatowski, et qu'on devait au ciseau du célèbre Torvallsen. Nous dirons encore, pour expliquer à ceux qui ne connaissent point Varsovie, la cause du résultat final de la dernière lutte, que cette ville n'a point de retranchements permanents, et que dans les siéges qu'elle a eu à soutenir on l'a fortifiée à la hâte. Son assiette ne la rend point susceptible d'une défense longtemps prolongée, et il lui faudrait au moins soixante mille hommes pour résister à cent mille assaillants.

Les autres villes de la Mazovie ont peu d'importance. Sandomir, célèbre par le séjour qu'y ont fait plusieurs rois de Pologne, n'a plus que deux mille habitants : la plupart des autres villes de Pologne présentent aussi le spectacle d'une rapide décadence. Heureusement le sol n'a rien perdu de sa fertilité, et, sous ce rapport du moins, les malheurs qui ont pesé sur cette terre de liberté et d'héroïsme seront faciles à réparer.

Dans l'aperçu rapide que nous venons de donner de l'empire russe, nous avons dû abréger les détails et omettre tous ceux qui n'auraient fait que compliquer notre marche, sans faire mieux comprendre l'ensemble. Nous avons esquissé à grands traits la configuration du sol, en signalant les éléments de prospérité qu'il recèle; en constatant ce qui est, nous avons quelquefois hasardé d'indiquer ce qui pourrait être : nous avons montré la Russie puissante par son étendue, par son armée, par sa marine qui semble appelée à de hautes destinées, mais surtout riche de ses produits, et forte de cette majestueuse unité gouvernementale, de ce système politique qui ne varie point au milieu de tous les changements qui ébranlent et désunissent le reste de l'Europe; mais, en même temps, nous avons montré les points vulnérables de cet empire gigantesque, la difficulté de centraliser ses forces avant que les États menacés aient eu le temps de se mettre sur leurs gardes, les embarras financiers qui l'empêcheraient de faire à lui seul une guerre outre frontières, le défaut d'homogénéité dans les populations qui le composent, le vice moral de ses institutions toutes entachées de servitude, la nécessité pour longtemps encore de cette même servitude, et la difficulté de régénérer la nation par la liberté sans que tout l'édifice s'écroulât sur les réformateurs. Ces difficultés sont grandes sans doute, mais la sagesse du gouvernement l'est aussi. S'il parvient à les surmonter, l'Europe devra s'estimer heureuse que les tsars, contents du territoire sur lequel s'étend leur domination actuelle, conservent les États de l'Occident comme des types de constitutions plus curieuses qu'alarmantes.

Ces notions préliminaires aideront à comprendre l'histoire qui va suivre,

comme l'histoire elle-même expliquera les différents âges de l'existence politique de ce peuple, qui a été préparé par une longue enfance et de cruelles épreuves à l'état de force et de grandeur où nous le voyons aujourd'hui, et auquel l'avenir semble réserver un développement tel que les fastes du monde n'offrent rien qui lui puisse être comparé.

HISTOIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Quelques notions éparses dans les écrits des anciens ont signalé l'existence des premiers habitants de la Russie méridionale, et l'absence totale de monuments nous réduit à ces données incomplètes sur le climat et les mœurs de la Scythie. Environ cinq cents ans avant J. C., des colonies grecques s'établirent sur les côtes de la mer Noire. Olvia, fondée par les Milésiens, subsista jusqu'à la chute de l'empire d'Occident. Panticapée et Phanagorie, la ville de Tanaïs, sur l'emplacement de laquelle s'élève Azof, étaient des cités considérables du royaume du Bosphore; Kherson en Tauride resta libre jusqu'au temps de Mithridate.

Les Scythes, refoulés des bords de la Caspienne par les Messagètes, passèrent le Volga, et après avoir ravagé une partie de l'Asie méridionale, ils se fixèrent entre l'Ister et le Tanaïs (le Danube et le Don). Cette nation nomade, et de mœurs guerrières, se subdivisait en un grand nombre de peuplades, dont quelques-unes, adonnées à l'agriculture, reçurent la dénomination de Scythes laboureurs : ceux-ci habitaient les bords du Dniepr.

Hérodote parle de plusieurs peuples dont l'origine n'était point scythe, tels que les Agathyrses en Transylvanie; les Nèvres en Pologne; les Androphages et Mélanchlènes en Russie; les Sarmates, au delà du Don; les Budins, les Gélons, les Irques, et quelques autres. A l'Orient, vers l'Oural, étaient les Agrippéens, que Karamzin croit être les Kalmouiks.

En avançant vers le Nord, les notions deviennent encore moins précises, parce que les rapports commerciaux ne s'étendaient guère au delà de certaines limites.

A l'orient des Agrippéens étaient les Issédons qui paraissent avoir exploité les mines de la Sibérie méridionale. Enfin, à l'est de la Caspienne, et sur l'emplacement qu'occupent de nos jours les Kirgulz, erraient les Messagètes aux lances de cuivre, et aux armes dorées.

Il est constant que les Grecs donnaient le nom de Scythie aux contrées septentrionales qui forment la Russie d'Europe et celle d'Asie, comme ils nommaient les Indes tous les pays qui s'étendaient à l'orient; et cette dénomination resta attachée aux peuples du Nord, longtemps après que les Scythes proprement dits eussent disparu sous les efforts successifs des Macédoniens, des Gètes et des Sarmates qui finirent par absorber les restes de ces peuplades belliqueuses. Les Sarmates, divisés en deux grandes branches, les Roxolans et les Yasiges, firent de fréquentes excursions dans les terres de la domination romaine, et inquiétèrent sérieusement les dominateurs du monde.

Vers le temps de Marc-Aurèle, vient figurer, à côté des Roxolans et des Yasiges, un nouveau peuple qu'on croit être de même origine que les anciens Messagètes; ce sont les Alains qui habitaient alors entre la Caspienne et le Pont-Euxin; après avoir expulsé les Sarmates du sud-est de la Russie, ils prirent possession d'une partie de la Tauride.

Les Goths parurent au troisième siècle; ils portèrent au loin la dévastation, et firent trembler Rome dégénérée; bientôt, las de détruire, ils fondèrent un État puissant qui, au quatrième siècle, embrassait une partie considérable de la Russie d'Europe.

Vers la fin du quatrième siècle, les Huns, sortis de la Chine, viennent se ruer sur la partie sud-est de la Russie. Tel est l'effroi qu'ils inspirent, que Hermanrik, roi des Goths, se tue pour échapper à l'esclavage. Les Goths

Finlande; les Vesses, sur le Biélo-Ozéro (lac Blanc); les Permiens, dans le gouvernement de Perm; les Ostiaks actuels de Bérézof, sur l'Ob et la Sozva; et les Petchores, sur la Petchora.

Plusieurs de ces peuples ont disparu; d'autres se sont incorporés à la Russie; mais tous, d'après la langue qu'ils parlent, peuvent être regardés, aussi bien que les Lapons, les Tchouvaches et quelques autres, comme ayant une origine finoise.

Les Finois, cités par Tacite, qui les place dans le voisinage des Vénèdes, paraissent avoir peuplé la Norwége, la Suède et le Danemark. Les mœurs paisibles des Lapons et des Finois de nos jours ont une analogie frappante avec celles que Tacite leur attribue. Cependant les Finois-Russes paraissaient plus avancés en civilisation, et moins indolents que les autres.

Nestor fait encore mention des Letgoliens, des Zimgoliens dans la Sémigalie; des Korses en Courlande; et des Lithuaniens, qui, avec les anciens Prussiens, formaient le peuple latiche. Si les peuplades slaves eussent été réunies par un lien commun, aucune autre nation n'aurait pu lutter contre elles; mais divisées d'intérêts, elles s'affaiblissaient par des guerres intestines. Les Polaniens de Kief furent attaqués par les Drevliens jaloux de leur prospérité agricole: ces guerres favorisèrent les entreprises des ennemis étrangers: les Obres ou Avars désolèrent les bords du Boug; au sud surgirent les Khozars, peuples d'origine turque; et au nord, les Variègues.

Les Khozars sont connus en Europe dès le quatrième siècle; confondus avec les Huns dans les déserts d'Astrakhan, subjugués par Attila, puis par les Bulgares, ils étaient encore en état de faire trembler l'Asie méridionale. Cosroès, roi de Perse, pour se garantir de leurs brigandages, entoura ses États du côté menacé, par une grande muraille, appelée *caucasienne*, et dont les ruines subsistent encore. Au septième siècle, ils prêtent leur secours à l'empereur de Constantinople, entrent avec lui dans la Perse, battent les Ougres et les Bulgares, et fondent ce vaste État qui subsista plusieurs siècles sous le nom de Khozarie. Ils soutinrent à différentes reprises, des guerres sanglantes contre les Arabes; tout à coup, vers le commencement du huitième siècle, ils parurent sur les bords du Dniepr et de l'Oka, et soumirent ces populations slaves à leur joug, exigeant des habitants un glaive et un écureuil par feu. Ce dernier impôt tirait sa valeur du climat. Au reste leur domination paraît avoir été tolérable, et elle ne s'étendit guère au delà de l'Oka.

Les Novgorodiens et les Krivitches restèrent libres jusqu'en 859. A cette époque, les Variègues, sortis des extrémités de la Baltique, vinrent imposer des tributs aux Tchoudes, aux Slaves d'Ilmen, aux Krivitches et aux Mériens. Deux ans après, ils furent repoussés; mais les Slaves, déchirés par des dissensions, rappelèrent trois frères variègues, de race russe, qui donnèrent le nom de Russie au pays qui reconnut leur domination. Nous n'entrerons pas dans les détails donnés par Karamzin, qui s'appuie sur Nestor pour établir l'origine des Variègues; nous nous bornerons à dire que la Baltique portait anciennement le nom de mer des Variègues, et que, selon toute apparence, ils appartenaient à la souche scandinave, ou à ces Normands qui remplirent l'Europe de ruines et de désolation, et qui, selon Forster, avaient découvert l'Amérique septentrionale dès l'an 1001: d'ailleurs, les noms *Rurik*, *Sinéous* et *Trouvor*, qui sont ceux de ces trois frères variègues, sont incontestablement normands.

Quant à l'origine du mot *russe*, les uns le font dériver d'une province suédoise appelée *Ros-lagen*, d'autres, du *Kurisch-Haff*, appelé *Rousna* par les Prussiens: ces derniers donnaient le nom de *Porussié* (Prusse) au pays qui s'étendait le long du bras septentrional du Niémen désigné par le nom de *Russ*.

Karamzin, qui tient à honneur de ne point laisser douteuse la nationalité

de ces chefs variègues, essaye de concilier les deux opinions, en donnant pour ancêtres aux Prussiens les Scandinaves de Ros-lagen. Pour nous, qui croyons que les Russes peuvent se passer d'une démonstration rigoureuse à cet égard, nous admettrons comme un fait que Rurik était Variègue, et, comme un autre, que les pays qui l'appelèrent ou le subirent reçurent à cette époque le nom de Russie.

Nous allons donner les traits principaux de la physionomie de ce peuple; leur histoire en sera mieux comprise.

Les Slaves étaient en général agiles et robustes; leur extérieur était négligé, et leur chevelure blonde accusait une origine européenne. Leur intrépidité était si reconnue, que le khan des Avars en formait ordinairement l'avant-garde de ses troupes. Cependant ils ignoraient l'art de diriger et d'utiliser des forces nombreuses; ils se ruaient sans ordre sur l'ennemi, l'enfonçaient ou périssaient dans ses rangs; mais ils avaient une habileté particulière pour la guerre de partisans : leurs armes consistaient en sabres, javelots, flèches empoisonnées, et en boucliers massifs. Avides de butin, ils étaient naturellement attirés par les richesses des contrées méridionales, et ils les enlevaient sans fruit, obéissant à je ne sais quel instinct de rapacité, puisqu'ils les enfouissaient dans la terre. En temps de paix, ils se montraient simples et hospitaliers, comme la plupart des peuples nomades qui connaissent le prix d'un gîte après de longues courses dans des solitudes sans ressource. Pour traiter un hôte, le Slave pauvre pouvait voler son voisin; tant l'ignorance confond avec facilité les limites du juste et de l'injuste! La foi conjugale était en honneur chez les uns, et méprisée chez les autres. Les femmes étaient esclaves de leurs maris, et se croyaient destinées à les servir encore dans une autre vie; quelquefois elles les suivaient à la guerre. Les vengeances étaient implacables, et le sang vengeait toujours le sang.

Si la famille était trop nombreuse, une mère pouvait tuer son fruit, pourvu que le nouveau-né ne fût pas mâle; et à leur tour, les enfants avaient le droit de se défaire de leurs parents quand l'âge les rendait à charge à leur famille.

En général, les Slaves polaniens ou habitants des plaines étaient moins inhumains que les Sévériens, Radimitches, Viatitches, qui, de même que les Drevliens, vivaient dans les forêts. Les déprédations des hordes slaves errantes empêchèrent sans doute que les tribus à demeure fixe tirassent de leurs champs toutes les richesses agricoles que recélait leur fertilité. Les Slaves les plus civilisés vivaient de lait, de millet et de sarrasin; les autres, du produit de leur chasse : tous se couvraient de peaux d'animaux. L'hydromel était leur boisson favorite. Les femmes portaient de longues robes, et se paraient de grains de verre ou de métal, conquis à la guerre ou échangés contre des fourrures avec des marchands étrangers.

Dès le huitième siècle, les Slaves allaient eux-mêmes commercer dans les pays étrangers; Charlemagne désigna quelques commissaires pour traiter avec eux dans plusieurs villes de la Germanie. Au moyen âge, le commerce florissait dans des villes slaves, telles que Vinette ou Julin, à l'embouchure de l'Oder; Arcon, dans l'île de Rughen, etc.; mais, jusqu'à l'introduction du christianisme, le commerce des Slaves ne consistait qu'en échanges, et ils ne prenaient l'or des étrangers que comme marchandise (*).

Quant aux arts, ils imitaient grossièrement ce qu'ils avaient vu chez les étrangers, et longtemps ils négligèrent l'architecture, se contentant de huttes et de cabanes.

On ne s'attendrait guère à rencontrer des troubadours et des trouvères dans ces régions glacées; cependant, les Vénèdes de la Baltique dirent à l'empereur de Constantinople que la musique était leur plus douce occupation,

(*) Karamzin.

et qu'au lieu d'armes ils ne portaient dans leurs voyages que des luths et des harpes qu'ils faisaient eux-mêmes. La musette, le goudok (*) et le chalumeau se retrouvent encore chez tous les peuples slaves.

Les chansons populaires prirent un caractère guerrier; quelques-unes paraissent fort anciennes, et leur signification naïve est un reflet précieux des mœurs aux diverses époques.

Des rapports plus suivis avec les étrangers, et probablement les esclaves qu'ils ramenaient de leurs expéditions, leur inspirèrent le goût des arts; leurs habitations se rapprochèrent, et, comme chez tous les peuples, les lumières jaillirent de l'agglomération. Dans le moyen âge, cette union se resserra par la coutume que prirent les Slaves de se rendre à certaines époques dans des temples pour y interroger leurs idoles. Ils devaient sans doute cette pratique superstitieuse aux Grecs; seulement les noms étaient changés : au lieu de Delphes, c'était le temple de la ville de Rhétra dans le Mecklenbourg, le plus célèbre de tous; et là, comme en Grèce, des prêtres intéressés faisaient parler les idoles. Il se tenait alors des espèces de diètes, principe fécond des confédérations slaves, empreintes dans l'origine d'un esprit républicain.

Peu à peu le gouvernement devint aristocratique. L'habileté et les actions glorieuses constituèrent la première noblesse; et les priviléges du guerrier s'inféodèrent dans sa famille. Ce pouvoir était indiqué chez les Slaves par les noms de *boyards*, *voïévodes*, *kniaz*, *panns*, *joupanns*, *karols* ou *krols*.

Le premier de ces titres vient du mot *boï* (combat), celui de *voïévode* se donnait primitivement au chef d'une armée; en Pologne, il indique de plus un juge. Le mot *kniaz* vient sans doute de *kongne* (cheval). Châteaubriand dit que toute noblesse vient du cheval. En Croatie et en Servie, on appelait *kniaz* les frères du roi, et en Dalmatie, le juge suprême portait le titre de *veliki-kniaz* ou grand-prince. Le mot *pann* désigne encore en polonais un seigneur; *joupann* signifiait un gouverneur de district ou doyen, du mot *joupa* (bourg). En Autriche et dans la haute Saxe, les paysans slaves n'appellent pas autrement leurs juges; et ce qui confirme dans l'opinion que ces fonctions étaient primitivement électives, c'est que dans quelques villages de la Lusace et du Brandebourg, les paysans choisissent secrètement un roi, auquel ils payent le même tribut que leurs ancêtres payaient aux joupanns du temps de leur liberté. Enfin, en Servie, en Dalmatie et en Bohême, les souverains prenaient le titre de *krali* ou *karali*, c'est-à-dire, selon quelques-uns, punisseurs de crimes, du mot *kara*, châtiment.

C'est ainsi que le pouvoir militaire, le premier institué chez les Slaves, absorba insensiblement les fonctions judiciaires et administratives.

Les Slaves qui faisaient leurs chefs, les déposaient en cas de mécontentement; c'était une conséquence logique de leur droit. En général, le bon sens de ces peuples les tenait en méfiance contre la succession au pouvoir dans les mêmes familles, coutume qui tue la liberté.

Dans la Carinthie slave, le duc élu paraissait devant le peuple assemblé, couvert de haillons, tandis qu'un laboureur était assis sur une pierre de granit comme sur un trône. Le nouveau souverain jurait de défendre la religion et la justice, et d'être l'appui des veuves et des orphelins; alors le laboureur lui cédait sa place, et tous lui juraient fidélité. Ainsi le prince était averti qu'il n'était rien que par le peuple qui lui dictait les conditions du contrat.

Il est à remarquer que ces mœurs électives restèrent en vigueur chez les Slaves païens, et que le principe de la transmission héréditaire du pouvoir s'introduisit avec le christianisme, dont les princes se servirent pour assurer leur puissance à leurs descendants.

Nous ne nous arrêterons pas long-

(*) Espèce de cornemuse.

temps sur la *religion* des Slaves; ils adoraient *Péroun*, le dieu de la foudre, *Beli-bog* (dieu blanc), *Tcherno-bog* (dieu noir); ces deux divinités répondaient au bon et au mauvais principe des Perses. Ils représentaient Tcherno-bog sous la figure d'un lion, et croyaient conjurer sa puissance malfaisante par la musique de certains sorciers. Le dieu *Sviatovid* prédisait l'avenir et protégeait dans les combats. Sa statue colossale était couverte d'un vêtement court, fait de différentes espèces de bois. Cette statue avait quatre têtes, deux poitrines, une barbe soigneusement peignée, et les cheveux taillés; debout sur la terre, elle tenait d'une main un arc, et de l'autre, une corne remplie de vin. Auprès de l'idole étaient suspendus une bride, une selle et un glaive.

La principale idole de la ville de Rhétra était *Radegaste*, dieu de l'hospitalité. Les Slaves de la Baltique adoraient aussi *Vodane* ou l'*Odin* des Scandinaves, et mêlaient à ce culte celui de quelques divinités empruntées aux Grecs. *Tchislobog* était le dieu des nombres; *Zembog* celui de la terre. Le premier était représenté sous la forme d'une femme tenant une lune, première base du calcul du temps; le second présidait à la chasse. *Némisa* commandait aux vents et à l'air; sa tête était ornée d'ailes et de rayons, et son corps portait un oiseau aux ailes éployées. *Volosse* était le dieu des troupeaux, *Lado* celui de l'amour; *Koupal* présidait aux fruits, *Koliada* à la paix et aux solennités. Nous citerons aussi les *Domavoïes* ou démons de la demeure, et les *Leschies*, esprits follets. Ils adoraient encore l'esprit des fleuves et des lacs, divinisant, comme les peuples barbares, la cause de leurs craintes et de leurs espérances. Les enseignes militaires étaient également l'objet de leur culte.

D'abord ces divinités, grossièrement représentées, furent exhaussées sur des pierres; les prêtres, pour se mettre à l'abri, les transportèrent dans des forêts ou dans les villes, et les offrandes des crédules enrichirent par la suite ces temples. Celui de Stettin était de tous le plus remarquable; les habitants y consacraient la dîme de leur butin. Les Slaves se réunissaient dans ces *gontines* ou temples pour y célébrer des festins, et pour y discuter sur les grands intérêts de la patrie. Les prêtres avaient le privilége de laisser croître leur barbe et de rester assis pendant les sacrifices. Les chefs avaient intérêt à les ménager; aussi quelques-uns de ces pontifes usurpèrent la puissance temporelle : c'est ainsi que le grand prêtre de Rughen était plus redouté que le roi lui-même. Ils prédisaient l'avenir en faisant franchir les javelots à un cheval consacré; s'il levait le pied droit le premier, c'était un augure favorable. Une foule de superstitions analogues accompagnaient ces différents cultes, et marquaient les funérailles des citoyens. On élevait un bûcher dans le cimetière, et on y brûlait le corps du mort avec sa femme, son cheval et ses armes : puis on recueillait ses cendres dans une urne d'argile, de cuivre ou de verre, et on les enfouissait dans la terre avec des lacrymatoires. Quelquefois on accumulait des pierres sur la tombe, ou l'on y élevait des colonnes. Les funérailles se terminaient par une solennité joyeuse, appelée *strava*. Au reste, les usages variaient selon les peuplades.

On ne peut guère juger de la langue primitive des Slaves que par la traduction de la Bible et de quelques autres livres d'église, traduits du grec dans le onzième siècle, par saint Cyrille, saint Méthodius et leurs continuateurs : mais l'idiome a dû s'enrichir comme la pensée elle-même, et la dispersion des tribus slaves a donné naissance à plusieurs dialectes dont les principaux sont : 1° le russe, le plus riche de tous; 2° le polonais, mélangé de latin et d'allemand, qu'on parle non-seulement dans la Pologne actuelle, mais encore dans quelques provinces de Prusse, en Silésie et au delà de l'Oder; 3° le tchèque usité en Moravie, en Bohême et dans la Hongrie, et qui se rapproche le plus du caractère du slavon de la Bible; 4° l'illyrien

ou bulgare, le plus grossier de tous; 5° le croate qui se parle dans la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Quant à l'origine du slavon, les uns l'attribuent aux langues mères de l'Asie; d'autres y trouvent plus de rapport avec le grec et le latin; mais les différences étant plus sensibles que les rapports, il sera plus naturel de regarder le slavon comme une langue primordiale, ou du moins aussi ancienne que toutes celles que nous connaissons.

On ignore comment l'écriture fut révélée aux peuples du nord de l'Europe. Est-ce par les Phéniciens qui allaient chercher de l'étain aux îles Britanniques et de l'ambre jaune en Prusse, ou bien, par les habitants de l'Europe méridionale? Cette seconde hypothèse paraîtrait plus vraisemblable, attendu que les caractères runiques et gothiques ont plus d'analogie avec ceux des Grecs et des Latins qu'avec les lettres phéniciennes. Quoi qu'il en soit, les Slaves, Bohémiens, Illyriens et Russes n'eurent pas d'alphabet jusqu'en 865, époque à laquelle le philosophe Constantin, connu dans l'état monastique sous le nom de Cyrille, et son frère Méthodius, furent envoyés par Michel, empereur d'Orient, pour traduire les livres saints dans la langue morave. Ils inventèrent un alphabet particulier calqué sur les lettres grecques, auquel on ajouta onze caracteres. Sauf quelques variations, cet alphabet, nommé *Cyrillien*, est maintenant en usage en Russie, en Valachie, en Moldavie, en Bulgarie et en Servie. Les Dalmates en ont un autre appelé *Glagolien*, qu'on attribue à tort à saint Jérôme, et qui a été visiblement calqué sur l'alphabet cyrillien. Les chrétiens de Moravie, en adoptant la confession romaine, prirent les lettres latines en même temps que les Polonais. Au onzième siècle, les évêques de Salonique déclarèrent Méthodius hérétique, et condamnèrent l'écriture slavonne comme une invention des Goths ariens. Cette prohibition engagea probablement quelques moines dalmates à inventer un nouvel alphabet, qu'ils couvrirent de la prétendue sanction de saint Jérôme (*).

CHAPITRE II.

RURIK, SINÉOUS ET TROUVOR.

862-879. Il paraît qu'antérieurement à l'arrivée de Rurik, les Variègues s'étaient emparés du pays des Tchoudes et de quelques peuplades slaves; et que les boyards, obligés de fléchir devant la puissance de ces étrangers, soulevèrent le peuple et les chassèrent. Bientôt, soit que les chefs de cette réaction n'aient pu s'entendre, ou que les gouvernés, las de ces luttes, aient regretté le joug des Variègues que leur civilisation devait rendre plus léger, les Slaves, sur l'invitation d'un des anciens de Novgorod, qu'une tradition nomme Gostomysle (**), demandèrent des souverains à leurs premiers maîtres.

Trois frères, Rurik, Sinéous et Trouvor, accueillirent cette étrange proposition, et vinrent s'établir chez les Slaves, suivis d'une troupe nombreuse de guerriers scandinaves, pour soutenir par la force les droits que ce même peuple leur aurait peut-être contestés. Rurik s'établit à Novgorod, Sinéous à Bielo-Ozéro, et Trouvor à Izborsk, ville des Krivitches. Smolensk et Polotsk gardèrent leur indépendance. Ainsi, le pouvoir de ces princes étrangers ne comprenait que les gouvernements actuels de Saint-Pétersbourg, d'Esthonie, de Novgorod et de Pskof; et tout ce pays prit dès lors le nom de Russie.

Quelques historiens prétendent que les Slaves ne tardèrent pas à regretter leur liberté, et que Vadim, surnommé le Brave, succomba à Novgorod sous les coups de Rurik.

Deux ans après, Sinéous et Trouvor moururent; leur frère s'empara de leurs États, et fonda ainsi la monar-

(*) Ce premier chapitre est presque entièrement extrait de Karamzin.

(**) Le nom même de Gostomysle (pensée d'hospitalité) nous paraît une invraisemblance de plus.

chie russe. Déjà les Mériens, Mourom et Polotsk s'étaient courbés sous le glaive de Rurik, qui confia à des chefs scandinaves le gouvernement de ces contrées, et jeta ainsi les fondements du système féodal, seul moyen, dans ces temps de barbarie, de lier entre elles les diverses parties d'un vaste État, mais source féconde de divisions sanglantes quand la mort frappait celui d'où descendait le pouvoir.

Nestor rapporte que, vers cette époque, deux Variègues se séparèrent de Rurik, et que, suivis de quelques-uns de leurs compatriotes, ils quittèrent Novgorod pour se rendre à Constantinople. En suivant les bords du Dniepr, ils s'emparèrent de Kief, alors tributaire des Khozars. Ce succès attira un grand nombre de Variègues, et bientôt ils osèrent préparer une expédition contre les Grecs. Ils descendirent le fleuve sur deux cents barques, et, parvenus à la mer Noire et au Bosphore, dont ils ravagèrent les côtes, ils vinrent assiéger la capitale du Bas-Empire.

Michel III était alors occupé à faire la guerre aux Arabes. A la nouvelle de l'attaque des Russes, il retourna en hâte à Constantinople, qui échappa miraculeusement au danger qui la menaçait. Nestor et les historiens byzantins prétendent que l'empereur ayant plongé dans la mer un vêtement de la Vierge, les flots, jusqu'alors paisibles, se soulevèrent, et que la tempête brisa les barques des assiégeants. On ne dit pas pourquoi l'on n'eut pas recours au même moyen, lorsque Oleg renouvela avec succès cette tentative audacieuse. Quoi qu'il en soit, quelques Russes attribuant ce désastre au courroux céleste, envoyèrent des ambassadeurs à Constantinople, et demandèrent le baptême (866).

Rurik régna seul à Novgorod pendant quinze ans, et mourut en 879, laissant à Oleg la tutelle de son fils Igor, encore en bas âge.

RÉGENCE D'OLEG.

879-912. Oleg, que les historiens disent parent de Rurik, consolida et étendit l'œuvre du fondateur. Secondé par les guerriers variègues qu'attirait la réputation de cet empire naissant, il porta ses vues ambitieuses sur les rives du Dniepr; Smolensk se soumet sans combattre; il prend Lubetch et marche contre Kief, où régnaient encore Ascold et Dir échappés au désastre de Constantinople. Ici Oleg a recours à un indigne subterfuge; il laisse son armée derrière lui, et fait annoncer aux princes de Kief que des marchands de Novgorod désirent les voir. Ascold et Dir donnent dans le piége, et paraissent sur le rivage. Vous n'êtes, leur dit Oleg, ni princes ni fils de princes, et leur montrant Igor, voilà, ajouta-t-il, le fils de Rurik! Aussitôt on les enveloppe, et ils tombent percés de coups aux pieds du perfide Oleg. La terreur et la force lui soumettent Kief; à la vue de sa nouvelle conquête, il s'écrie : Que Kief soit la mère de toutes les villes russes!

Du sein de cette capitale, il organise le gouvernement des autres provinces; règle les impôts que les Slaves devaient payer aux Variègues établis en Russie, et force les Drevliens à lui payer un tribut de martres noires : dans les deux années qui suivirent, il s'empara de tout le pays des Sévériens et des Radimitches qu'il délivra du joug des Khozars, et anéantit la puissance de ces derniers dans les gouvernements de Vitepsk et de Tchernigof. Tranquille du côté du nord, il tourne ses armes vers le midi; il s'empare du pays des Slaves, de la Soula, de la Podolie et de la Volhynie, d'une partie du gouvernement actuel de Kherson, et même de quelques terres annexées à la Galicie.

Pendant ces expéditions, les Ongres (Hongrois d'aujourd'hui) traversèrent les États d'Oleg, à la vue de Kief; ils passèrent le Dniepr, et allèrent s'emparer de la Moldavie, de la Valachie et de la Bessarabie. On ignore si les Ongres s'éloignèrent en vertu d'une convention, ou si Oleg les y contraignit par la force des armes.

Vers l'an 903, Igor épousa Olga,

qui appartenait à une famille variègue, de basse extraction. En réfléchissant que ce mariage se fit sous les auspices d'Oleg, et à une époque où son pupille était majeur, on ne trouvera pas invraisemblable la supposition qu'Olga appartenait au régent par quelque lien secret.

Cependant Kief était en relations de commerce avec Constantinople, et un grand nombre de Variègues allaient prendre du service dans les armées et la flotte des Grecs. De cette manière, le christianisme commençait à se faire jour dans les provinces russes, tandis que les récits des guerriers qui revenaient dans leurs foyers, et ceux des marchands qui rapportaient les richesses de l'empire, excitaient la cupidité des Variègues. Assuré de la sujétion de tout ce qui l'entourait, Oleg résolut de déclarer la guerre à l'empire. Le Dniepr fut bientôt couvert de ses barques. La cavalerie côtoyait le fleuve, qui opposa en vain aux deux mille barques d'Oleg les obstacles de son cours embarrassé de bas-fonds et coupé de cataractes. A l'approche de cette flotte menaçante qui avait longé les côtes occidentales de la Grèce, Léon le Philosophe se contenta de barrer le port par une chaîne de fer, abandonnant au pillage des Russes les environs de Byzance. Oleg, selon Nestor, fit transporter ses bateaux sur le rivage, où, exhaussés sur des roues et les voiles déployées, le vent les poussa vers Constantinople. Quoiqu'on ne puisse admettre ce récit, dénué de toute vraisemblance, il faut du moins regarder comme un fait constant que les Grecs achetèrent la paix, et que le prince russe envoya vers Léon des députés normands pour conclure avec lui un traité avantageux au vainqueur. L'empereur jura l'observation de ce traité sur l'Évangile, Oleg jura par ses armes, et par les dieux Peroun et Volosse. Le prince variegue, en mémoire de ce triomphe, suspendit son bouclier à la porte de Constantinople, et retourna paisiblement à Kief, où le peuple lui décerna le nom de *magicien*. Plus tard il fit avec l'empire un nouveau traité, où l'on remarque un esprit de justice qui étonnerait dans les Russes de Kief, si l'on ne se souvenait que les princes variègues n'étaient guère moins civilisés que les autres peuples de l'Europe septentrionale.

Les ambassadeurs furent reçus avec distinction par l'empereur Alexandre; il les combla de présents et les renvoya à Kief, éblouis de la majesté du culte grec.

Oleg se reposait dans sa gloire, couvrant son pupille de l'ombre de son glaive. Il mourut enfin, après un règne de trente-trois ans, plus grand que Rurik lui-même, et légitimant, pour ainsi dire, l'usurpation, à force d'habileté et de courage. L'histoire lui reproche le meurtre de Dir et d'Ascold; elle ajoute que les pleurs et les regrets du peuple honorèrent la mémoire d'Oleg.

IGOR.

912-945. Igor était déjà dans la maturité de l'âge, lorsqu'il monta sur le trône; on peut dire que le poids de son héritage excédait ses forces : cependant il dompta les Drevliens, que la mort d'Oleg avait portés à la révolte. Les Petchénègues, de même origine que les Turcomans, parurent à cette époque. Chassés des déserts de Saratof par les Ouzes leurs voisins, ils se ruèrent sur l'Occident, s'emparèrent de la Libédie, et ravagèrent la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie, que les Ongres abandonnèrent pour aller s'établir en Pannonie (*). Ces Petchénègues partagèrent leurs conquêtes en huit provinces, dont quatre à l'orient du Dniepr, et quatre à l'occident de ce fleuve. Devenus la terreur de leurs voisins, ils combattaient pour les uns ou pour les autres, moyennant un salaire; les Grecs surtout leur prodiguaient de l'or pour repousser de leurs frontières les Ongres, les Bulgares et les Russes. Ces derniers n'avaient pas moins besoin de leur alliance, car les Petchénègues, maîtres

(*) Karamzin.

de la navigation du Dniepr, pouvaient gêner le commerce de Kief avec Constantinople.

Le règne d'Igor n'est signalé par rien d'important jusqu'en 941, époque d'une nouvelle expédition contre les Grecs. Une espèce d'instinct entraînait sans cesse les populations slaves vers la mer Noire; et aujourd'hui, quoique par des motifs différents, la politique des Russes n'a point changé de direction : il faut aux habitants de ce vaste empire un débouché dans la Méditerranée, et tôt ou tard Constantinople subira sa destinée.

Igor couvrit la mer Noire de dix mille barques; il opéra une descente et ravagea les environs du Bosphore; il comptait déjà sur le succès, lorsque Théophane, qui commandait la flotte byzantine, détruisit les barques russes par le feu grégeois. Les assaillants, qui se croyaient atteints par la foudre, se retirèrent en désordre, et pillèrent en fuyant la Bithynie. Enfin, Bardus et Domestic Jean, généraux grecs, les forcèrent à se rembarquer, et ils reprirent le chemin de leur patrie avec une perte considérable.

Cependant Igor résolut de venger cette défaite. Il appelle les Variègues d'outre-mer, soudoie les Petchénègues, et marche de nouveau contre les Grecs. Roman expédie sur-le-champ des députés à Igor, qui le rencontrent vers l'embouchure du Danube, et lui proposent le même tribut qu'on avait payé à Oleg. Les chefs variègues acceptèrent ces conditions, et, l'année suivante, un traité de paix cimenta ces arrangements préliminaires. On remarque déjà, en tête de ce traité, quelques noms slaves parmi les noms normands.

Il est stipulé, dans ce traité d'alliance, que les conditions seront écrites sur deux chartres, dont l'une restera entre les mains des empereurs, tandis que l'autre, signée par eux, sera expédiée au grand prince de Russie, Igor, et aux siens qui, aussitôt après l'avoir reçue, jureront d'en observer fidèlement la teneur : les baptisés dans l'église de Saint-Élie, sur la sainte croix; et ceux qui n'ont pas reçu le baptême, en déposant à terre leurs boucliers, leurs anneaux, et leurs épées nues.

Cette circonstance prouve qu'il y avait déjà un assez grand nombre de chrétiens à Kief.

Cependant l'inquiétude belliqueuse des chefs ne permit pas à Igor un repos que la vieillesse lui conseillait : au commencement de l'automne, il se rendit chez les Drevliens qu'il surchargea d'impôts; bientôt il retourna sur ses pas, exigeant de ces peuples de nouvelles contributions. Alors les Drevliens désespérés, sortent de Korosthène, et, sous la conduite de leur chef nommé Mâl, ils massacrent Igor et ses soldats.

Igor, éclipsé par l'éclat d'Oleg, eut néanmoins le mérite de conserver les conquêtes de son prédécesseur. Il périt misérablement, victime de son avidité, ou du moins d'une condescendance que le succès même ne justifierait pas.

SVIATOSLAF.

945-972. Sviatoslaf, fils d'Igor, était encore adolescent, mais Olga, sa mère, prit la régence; à la sagesse de son gouvernement, et à la ruse de sa conduite, les ennemis de la Russie auraient pu reconnaître l'audace d'un guerrier et l'esprit délié d'une femme.

Le premier acte de sa puissance fut la vengeance qu'elle tira des Drevliens. Nestor, qui paraît accueillir sans méfiance les fables qui se mêlent aux traditions de l'époque, raconte que les Drevliens envoyèrent vingt ambassadeurs à Kief avec la mission de demander la main d'Olga pour leur prince Mâl. Olga les reçoit avec distinction et les renvoie vers leurs barques. Cependant elle fait creuser une fosse, et ceux de Kief se rendent près des députés pour les porter en triomphe eux et leurs barques : arrivés près de la fosse, ils y sont précipités et ensevelis, à la vue d'Olga. Non contente d'avoir sacrifié ces étrangers aux mânes d'Igor, elle fait savoir aux Drevliens que le peuple de Kief ne veut la laisser partir qu'avec une

escorte nombreuse. Ceux-ci se hâtent d'envoyer vers la princesse les plus illustres d'entre eux, qu'elle fait brûler vifs dans un bain. Alors elle annonce son départ pour Korosthène, et signifie qu'avant son mariage elle célébrera des jeux funèbres sur la tombe d'Igor. Elle arrive sur le théâtre de sa vengeance prochaine, et tandis que l'hydromel tronble les guerriers de Korosthène, cinq mille d'entre eux arrosent de leur sang le tombeau de son époux. De retour à Kief, elle lève une armée nombreuse et marche contre ses ennemis. Les deux armées se rencontrent, le jeune Sviatoslaf lance le premier son javelot, et les Russes, animés par son exemple, rompent les Drevliens qni courent se renfermer dans leurs villes. Korosthène se défendit longtemps; enfin, séduits par les promesses d'Olga, les habitants lui offrirent un tribut de miel et de fourrures. Mais l'artificieuse princesse, feignant la clémence, se contenta de trois moineaux et d'un pigeon par maison. Elle fit attacher à ces oiseaux de l'amadou enflammé, et les ayant relâchés, ils mirent le feu à la ville, dont les habitants tombèrent entre les mains d'Olga.

L'année suivante, elle parcourut la Russie septentrionale, réglant les contributions des provinces, partageant les terres en bailliages et communes, et laissant partout des traces d'une sage administration. On croit qu'elle accorda à Pskof, sa ville natale, des privilèges qui lui permirent de jeter les fondements de sa grandeur future. De retour à Kief, elle conçut le projet de se faire chrétienne. Elle partit pour Constantinople; le patriarche l'instruisit et la baptisa, et elle eut pour parrain Constantin Porphyrogénète. 955. Cependant il paraît qu'Olga n'eut pas lieu d'être bien satisfaite de la réception de l'empereur, et que la politique des Grecs recherchait plutôt une alliance puissante qu'une conquête pour le christianisme. Quoi qu'il en soit, Sviatoslaf ne voulut point abandonner le culte de ses pères, sans toutefois se montrer hostile à ceux qui avaient embrassé la nouvelle religion. A peine eut-il atteint sa majorité, qu'il porta ses armes victorieuses sur l'Oka, le Don et le Volga. Il soumit les Viatitches, tributaires du khan des Khozars, et osa attaquer les Khozars eux-mêmes qui durent céder à son courage et à sa fortune. 964-966. Il dompta les Ossiens, Alains d'origine, qui habitaient dans le Daghestan près de l'embouchure du Volga; les Kassogues ou Tcherkesses: Phanagorie et toutes les possessions des Khozars tombèrent au pouvoir des Russes. Non moins brave qu'Oleg, Sviatoslaf dédaigna de recourir à la ruse, et son règne brille de tout l'éclat des temps chevaleresques.

967. Pour punir les Bulgares qni refusaient de s'opposer aux incursions des Hongrois dans la Grèce, Nicéphore Phocas députa à Kief Kalokir, promettant de riches présents au prince russe s'il consentait à déclarer la guerre aux Bulgares. Sviatoslaf embrasse avec ardeur cette nouvelle occasion de se signaler; il exige de l'or pour ses préparatifs, et paraît sur le Danube avec une flotte qui portait soixante mille hommes. Le roi des Bulgares est vaincu, et ne survit pas à sa défaite. Sviatoslaf, maître de l'ancienne Mœsie, jouit à Péréiaslavetz des avantages de sa victoire.

En son absence, les Petchénègues s'avancent contre Kief, résidence d'Olga et de ses petits-fils. La ville était réduite à la dernière extrémité, lorsqu'un chef russe, qui se trouvait dans le voisinage avec des forces peu nombreuses, averti à temps, paraît tout à coup. Les Petchénègues croyant avoir affaire à Sviatoslaf lui-même, se dispersent aussitôt; les chefs échangèrent leurs armes, et les ennemis s'éloignèrent.

Cependant les Kiéviens envoyèrent avertir leur prince que, tandis qu'il triomphait au loin, sa capitale était à la merci des étrangers; il retourne en hâte à Kief, et une victoire lui suffit pour abattre l'orgueil des Petchénègues. L'inaction pesait à ce courage inquiet; il déclare à sa mère et aux boyards qu'il préfère au séjour paisible de Kief celui de Péréiaslavetz, sa nouvelle conquête. Assiste au moins à mes

funérailles, lui répondit sa mère : et quatre jours après, Olga n'existait plus. Elle fut enterrée par un prêtre chrétien à l'endroit qu'elle avait indiqué. Les larmes de sa famille et de son peuple honorèrent la mémoire de ses vertus. La tradition lui a donné le nom d'artificieuse, et l'Église grecque celui de sainte.

A peine Olga eut-elle fermé les yeux, que Sviatoslaf résolut de mettre à exécution le dessein imprudent de transporter sur les bords du Danube le siége de l'empire, sans penser que la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie étaient au pouvoir des Petchénègues qui interrompaient la ligne des possessions russes.

970. Il donna à son fils Yaropolk le gouvernement de Kief, et à Oleg, son second fils, les pays conquis sur les Drevliens. Vers la même époque, les Novgorodiens demandèrent à Sviatoslaf un de ses fils pour les gouverner, lui déclarant qu'en cas de refus, ils éliraient eux-mêmes un prince. Il leur envoya Vladimir qu'il avait eu de Malouchа, femme de la suite d'Olga, et consacra ainsi la coutume funeste que suivirent si longtemps les princes, de donner à leurs enfants des apanages particuliers.

Ces dispositions prises, Sviatoslaf partit pour la Bulgarie, où une armée nombreuse de Petchénègues, qui s'était rassemblée près de Péréiaslavetz, tomba sur les Russes. La victoire, longtemps douteuse, se déclara enfin pour ces derniers ; Sviatoslaf reprit la ville et tout le pays des Bulgares.

Cependant les Grecs ne tardèrent pas à redouter le voisinage de leurs alliés ; Jean Zimiscès somma Sviatoslaf d'évacuer la Bulgarie ; mais le guerrier répondit avec fierté qu'il serait bientôt lui-même à Constantinople, et qu'il comptait chasser les Grecs en Asie. Nestor, dont la véracité est souvent douteuse, attribue aux Russes les honneurs de cette campagne ; de leur côté les historiens de Byzance donnent tout l'avantage à Zimiscès. L'empereur, disent-ils, ayant rencontré les ambassadeurs russes, les fit conduire dans son camp pour leur donner une idée exacte de ses forces, puis il les renvoya vers leur prince. Il prend ensuite l'élite de ses troupes, paraît à l'improviste sous les murs de Péréiaslavetz, et tombe sur les Russes qu'il taille en pièces ; la ville est prise d'assaut par les Grecs ; huit mille Russes retranchés dans le palais du prince soutiennent un assaut terrible, et meurent dans les flammes plutôt que de se rendre. Sviatoslaf, à cette nouvelle, ne donna point le moindre signe de découragement : il se porta à la rencontre de Zimiscès qui marchait avec toutes ses forces vers Dorostol, aujourd'hui Silistrie. Après une lutte acharnée, Sviatoslaf, contraint de céder, alla s'enfermer dans les murs de Dorostol. Sans nous arrêter aux récits des historiens russes et grecs sur l'issue de cette guerre, nous conclurons des termes mêmes du traité conclu entre Zimiscès et Sviatoslaf, où aucun avantage pour les Russes ne se trouve stipulé, que ces derniers subirent les conditions du vainqueur.

L'empereur ayant ratifié la paix fit porter des vivres dans le camp de Sviatoslaf. Ces deux princes eurent une entrevue sur les bords du Danube. Zimiscès s'y rendit à cheval, entouré de ses dignitaires, et Sviatoslaf, vêtu de blanc, et dans une barque qu'il conduisait lui-même. Ils s'entretinrent pendant quelque temps, et se séparèrent en bonne intelligence.

Le guerrier russe reprit par le Danube et la mer Noire le chemin de sa patrie, et Zimiscès envoya aux Petchénègues des députés pour conclure avec eux un traité d'alliance. Il est probable que la politique des Grecs, qui consistait alors à armer les barbares les uns contre les autres, ne laissa pas ignorer à ces derniers la faiblesse de l'armée des Russes ; Nestor le dit formellement, quoique les historiens byzantins attribuent l'attaque des Petchénègues à leur mécontentement de la paix récemment conclue. A la nouvelle que ceux-ci occupent les cataractes du Dniepr, Svéneld, voïévode russe, conseille à Sviatoslaf de des-

cendre à terre et de faire le tour des écueils; mais le prince rejette cet avis comme indigne de son courage, et reste à Bélobérége où son armée eut à souffrir les plus cruelles privations. Cerné de toutes parts, il tente un dernier combat, et périt avec presque tous les siens. Kouria, chef des ennemis, lui coupa la tête, et se fit une coupe de son crâne.

Telle fut la fin de Sviatoslaf, qui eût brillé au premier rang parmi les princes russes, si sa prudence eût égalé sa rare intrépidité.

YAROPOLK.

972-980. Après la mort de Sviatoslaf, Yaropolk régnait à Kief, Oleg, sur les Drevliens, et Vladimir à Novgorod. Svéneld, compagnon d'armes d'Igor et de Sviatoslaf, nourrissait une haine violente contre Oleg qui avait tué son fils, après l'avoir surpris chassant sur ses domaines. Il engage Yaropolk à lui déclarer la guerre. Oleg rassemble une armée et s'avance à la rencontre de son frère; mais il est vaincu et contraint de se sauver à Obroutch où il tombe dans un fossé, et les fuyards passent sur son corps; Yaropolk, en le voyant dans ce triste état, l'arrosa de ses pleurs et demanda à Svéneld : Est-ce donc là ce que tu désirais? Vladimir, craignant les suites de l'ambition de son frère, passe la Baltique et se réfugie chez les Variègues. Yaropolk s'empare aussitôt de Novgorod.

Cependant Vladimir n'était pas oisif. Associé aux entreprises périlleuses des Normands, il attache à sa fortune un grand nombre de ces guerriers, et s'avance contre Novgorod : Allez avertir mon frère, dit-il aux lieutenants d'Yaropolk, que je marche contre lui, et qu'il peut s'apprêter à me combattre.

Polotsk obéissait au Variègue Rogvolod, dont la fille, la belle Rognéda, était fiancée à Yaropolk. Vladimir demande sa main; mais celle-ci répondit qu'elle ne s'unirait jamais au fils d'une esclave. Irrité de ce refus, il prend la ville, tue Rogvolod et ses fils, et épouse Rognéda. Après cette vengeance, il réunit ses forces et s'avance contre Kief, où Yaropolk s'était renfermé. C'était le sort de cette ville d'être prise par la ruse. Vladimir entame secrètement des négociations avec un voïévode nommé Bloud, qui avait toute la confiance d'Yaropolk. Ce traître excite les soupçons de son maître contre les Kiéviens, et lui persuade de se retirer à Rodnia, à l'endroit où la Ross se jette dans le Dniepr : bientôt il lui représente l'impossibilité de résister, et lui conseille de se mettre à la merci de son frère. Le trop crédule Yaropolk y consent, et va trouver Vladimir déjà maître de Kief. A peine entré dans le palais de Sviatoslaf, deux Variègues se jettent sur lui et le massacrent. Ainsi périt le fils aîné de Sviatoslaf après un règne de sept ans : il laissa une épouse enceinte, ce qui ne l'avait pas empêché de rechercher Rognéda, la polygamie étant chose permise parmi les païens de l'Orient.

VLADIMIR

980-1014. Les Variègues, auxquels Vladimir était redevable de la victoire, exigèrent un tribut de chaque habitant; le prince, n'osant leur résister avant de s'être mis en mesure de le faire avec succès, temporisa, et bientôt ces auxiliaires intéressés furent trop heureux de se retirer en Grèce; cependant il retint les plus habiles et les plus braves. Ce prince, tourmenté par les remords, déploya un grand zèle pour les idoles, en même temps qu'il se livrait aux voluptés avec une passion effrénée. Rognéda lui donna quatre fils, Isiaslaf, Mstislaf, Yaroslaf et Vsévolod; après la mort d'Yaropolk, il prit à titre de concubine sa belle-sœur, qui était grosse et qui accoucha bientôt de Sviatapolk; il eut de trois autres épouses Vouicheslaf, Sviatoslaf et Mstislaf, Boris et Gleb. S'il faut en croire les chroniques, ce prince lascif n'eut pas moins de huit cents concubines. Cependant l'amour des femmes ne lui fit négliger ni la guerre ni les soins de l'administration. Les Lekhes ou Slaves polonais

étaient alors gouvernés par Metchislaf; Vladimir lui déclara la guerre et lui prit plusieurs villes. Dans les deux années qui suivirent, il apaisa une révolte des Viatitches, s'empara du pays des Iatviagues, entre la Lithuanie et la Pologne, et poussa ses conquêtes jusqu'au golfe de Finlande. Vainqueur de ses ennemis, Vladimir voulut arroser de sang humain ses idoles grossières. Le sort désigna un jeune Variègue dont le père était chrétien. Celui-ci essaya en vain de détourner le glaive idolâtre de la tête de son fils; en insultant aux faux dieux, il irrita la multitude, qui égorgea le père et le fils. Ce furent, dit l'historien russe, les premiers et les derniers martyrs du christianisme à Kief; l'Église grecque les a mis au rang des saints, sous les noms de Jean et de Théodore.

Après avoir courbé sous le joug les Radimitches qui s'étaient révoltés, le grand prince marcha contre les Bulgares orientaux, qui habitaient sur les bords du Volga et de la Kama : il les défit. Mais le voïévode Dobrinia qui commandait les Novgorodiens, ayant remarqué les chaussures de cuir des prisonniers, dit à Vladimir : Les Bulgares ne consentiront point à rester nos tributaires, allons plutôt chercher des peuples qui portent des lapti (*). Vladimir goûta la sagesse de ce conseil, et retourna comblé de gloire dans sa capitale.

Cependant Rognéda, chassée du lit de Vladimir par ses concubines, résolut de venger à la fois ses anciennes injures et son humiliation récente. Un jour que le prince était allé la visiter dans sa retraite près de Kief, il s'endormit, et sa femme levait déjà le bras pour le poignarder, lorsqu'il se réveilla tout à coup. Rognéda désarmée lui reprocha en pleurant le meurtre de ses frères et l'abandon où il la laissait, ainsi que son jeune fils Isiaslaf. Vladimir, qui voulait la tuer de sa propre main, lui ordonna de se revêtir de la robe nuptiale et d'attendre la mort, couchée sur un lit somptueux. Déjà il était entré dans l'appartement, lorsque Isiaslaf, instruit par Rognéda, présente à son père une épée nue, en lui disant : Tu n'es pas seul, ton fils sera témoin de ton action. Vladimir jette son glaive à terre, et rassemble les boyars. D'après leur conseil, il pardonne à son épouse, en faveur d'Isiaslaf, et leur donne en apanage la principauté qui appartenait à Rogvolod.

Cependant les peuples voisins envoyèrent des ambassadeurs à Vladimir pour l'engager à embrasser leur religion. Les Bulgares le sollicitaient d'adopter le mahométisme ; les houris faillirent le décider, mais la circoncision lui parut un usage odieux, et la défense du vin contrariait ses habitudes et celles du peuple : Le vin, dit-il, fait la joie des Russes; nous ne pouvons nous en passer. Il renvoya les députés catholiques allemands, en leur disant : Ce n'est point du pape que nos pères ont reçu une religion. Il rejeta le judaïsme, parce que les Juifs n'avaient plus de patrie; enfin la religion grecque fit une forte impression sur son esprit. Alors il rassembla les boyars, et leur demanda leur avis. Tout homme loue sa religion, lui répondirent-ils; si vous voulez choisir la meilleure, envoyez des hommes sages dans les différents pays, afin qu'ils puissent reconnaître quel est celui de tous les peuples qui honore Dieu de la manière la plus digne de lui. La magnificence du culte grec frappa ces députés d'admiration : ils rendirent compte au prince de leur mission, et comme il hésitait encore, les anciens le déterminèrent par l'exemple de son aïeule Olga.

Dans la ferveur de son zèle, il lève une forte armée, et se rend, par mer, dans la ville grecque de Kherson, décidé à conquérir le baptême comme un butin. Il fait débarquer ses troupes dans le golfe, et cerne la ville de tous côtés. Mais les Khersoniens opposèrent une résistance opiniâtre; enfin, un traître, nommé Anastase, informe les Russes que la ville n'était approvisionnée d'eau que par des puits

(*) Chaussure faite avec de l'écorce de bouleau ou de tilleul.

dont il leur indique la position. Vladimir ruina les conduits, et les Khersoniens furent obligés de se rendre. Tout fier de cette victoire, il fit demander aux empereurs Basile et Constantin la main de la princesse Anne leur sœur, leur déclarant qu'en cas de refus, il attaquerait Constantinople. L'empire était déchiré par des séditions : les généraux Sclérus et Phocas étaient en pleine révolte contre leurs souverains; il fallut subir les conditions de Vladimir, dont les empereurs espéraient d'ailleurs se faire un allié puissant. Ils lui imposèrent seulement la condition de se faire chrétien. La princesse, bien qu'à regret, s'embarqua pour Kherson, dont son arrivée signala la délivrance. La chronique rapporte que Vladimir souffrait beaucoup d'une ophthalmie, et qu'il recouvra l'usage de ses yeux, au moment où l'archevêque lui eut imposé les mains. Les boyars, témoins de cette guérison miraculéuse, se firent immédiatement baptiser; et, à la suite de cette solennité, on célébra les fiançailles.

Vladimir donna des secours à Basile, renonça à sa conquête, et n'emmena de Kherson où il fit bâtir une église, que quelques prêtres, et ce même Anastase qui l'avait aidé à prendre la ville. Il se contenta, au lieu de butin, de vases saints et de reliques. De retour à Kief, il détruisit les idoles, et ordonna au peuple de se faire baptiser. Il fit construire une église, sous l'invocation de saint Basile, sur l'emplacement où s'élevait la statue de Péroun, et fit venir de Constantinople des architectes pour élever un temple à la sainte Vierge. Cependant tous les Russes ne reçurent point le baptême, et le paganisme subsista jusqu'au douzième siècle dans quelques provinces. Vladimir fonda aussi des écoles où il fallait traîner les fils des familles de distinction; car l'écriture était regardée à cette époque comme une œuvre de sorcellerie.

Vladimir avait douze fils; à ceux que nous avons déjà nommés il faut ajouter Stanislaf, Pozvizd et Soudislaf. Selon l'usage établi, il partagea ses États en principautés. Il donna Novgorod à Yaroslaf; Polotsk à Isiaslaf, Rostof à Boris, Mourom à Gleb; le pays des Dreviiens à Sviatoslaf; la ville de Vladimir à Vsévolod; Mstislaf eut en partage Tmoutorokan, et Sviatopolk, Tourof, qui subsiste encore dans le gouvernement de Minsk.

Pour protéger la Russie méridionale contre les invasions des Petchénègues, il fonda de nouvelles villes, et entoura de murailles Bielgorod. Bientôt la guerre contre les Crovates l'appela sur les frontières de la Transylvanie et de la Galicie. Vainqueur de ses ennemis, il marche contre les Petchénègues qui ravageaient les environs de Kief. La chronique rapporte que le prince des Petchénègues lui proposa de décider leur querelle par un combat singulier entre deux champions choisis dans les deux armées. Le Russe fut vainqueur et les Petchénègues prirent la fuite; mais quelque temps après ils reparurent, et entourèrent la petite armée de Vladimir, qui fut forcé de se cacher sous un pont. Dans cette position critique, il fit vœu de bâtir, dans la ville de Vassilief, une église en l'honneur de la Transfiguration qui tombait le même jour. Les ennemis s'éloignèrent, et l'érection d'un nouveau temple témoigna de sa piété reconnaissante. Des festins pompeux et des distributions de vivres parmi le peuple signalèrent cette délivrance.

Vladimir porta l'observation des vertus chrétiennes jusqu'à épargner les malfaiteurs, et à négliger de réprimer l'insolence des Petchénègues; mais les évêques lui représentèrent que la fermeté dans le prince était la sauvegarde de ses peuples; et il reprit le glaive de la justice en même temps que celui du guerrier. Les Petchénègues reparaissaient encore : tout à coup ils assiégent Bielgorod, et s'éloignent, craignant sans doute l'approche de Vladimir, qui se trouvait alors à Novgorod; enfin Nestor n'en parle plus, pendant un laps d'environ dix-sept ans. Il rapporte à l'an 1000 la mort de Rognéda; à l'année suivante, celle

d'Isiaslaf. En 1011, mourut l'épouse de Vladimir, la princesse Anne.

Déjà parvenu à la vieillesse, Vladimir vit un de ses fils se révolter contre lui. Yaroslaf, prince de Novgorod, venait de refuser de lui payer un tribut de trois mille grivna (*) et de se déclarer indépendant. Vladimir s'apprête à marcher contre le rebelle, qui appelle les Variègues à son secours; mais le prince tombe malade, confie à Boris le soin de cette guerre, et meurt peu de jours apres, sans avoir désigné de successeur. Sviatopolk, neveu de Vladimir, était à Kief; les boyars, qui redoutaient son ambition, voulaient lui cacher la mort de Vladimir; mais bientôt la nouvelle s'en répandit; le corps fut solennellement déposé à côté de celui de la princesse Anne, dans l'église de Notre-Dame. L'histoire a donné à Vladimir le surnom de *Grand :* il l'eût mérité par ses exploits et par l'heureuse influence du christianisme sur ses Etats; mais le sang de son frère, son amour pour les voluptés, et son ambition, font douter si les vertus de sa vieillesse l'emportent sur les crimes de sa vie païenne. Son règne est célèbre dans les contes populaires et dans les chroniques modernes, où l'on exalte les hauts faits de ses guerriers.

SVIATOPOLK.

1015-1019. On lit dans Ditmar, historien allemand contemporain, que Sviatopolk, gouverneur de la ville de Tourof, voulut, à l'instigation de Boleslas, roi de Pologne et son beau-père, se soustraire à la domination de la Russie; mais que le grand prince, averti à temps, le fit enfermer avec son épouse et un évêque allemand nommé Rheinberg. Vladimir avait pardonné à son neveu : mais à peine fut-il dans la tombe, que Sviatopolk se fit proclamer souverain, en distribuant aux citoyens les trésors de l'épargne. Cependant Boris revenait avec ses troupes, il apprend la mort de son père et l'avénement de Sviatopolk. A cette nouvelle, il refuse de marcher contre son frère aîné, et ses guerriers l'abandonnent pour aller rejoindre l'usurpateur. Celui-ci dépêche des députés à Boris pour l'assurer de son amitié; mais en même temps il part, arrive de nuit à Vouichégorod, et exige des boyars la tête du jeune prince. Des assassins se rendirent à sa tente où il était en prière, et il fut indignement massacré. Sans perdre de temps, Sviatopolk mande à Gleb que Vladimir, dangereusement malade, veut lui parler : comme Boris, il périt victime de l'artificieuse cruauté de son frère; Sviatoslaf, prince des Drevliens, eut le même sort. Déjà Sviatopolk s'applaudissait du succès de tant de crimes, lorsque Yaroslaf prit les armes. Ce prince, qui avait appelé les Variègues, laissait Novgorod exposée aux insultes de ces étrangers; enfin les citoyens, poussés à bout, en égorgèrent un grand nombre. Yaroslaf dissimule son ressentiment; il mande près de lui les principaux auteurs de cette vengeance, comme pour se justifier, puis il les fait tous égorger. Dans la même nuit, il apprend la mort de Vladimir, et les crimes de Sviatopolk. Il se rend sur la place publique, s'accuse d'avoir fait périr des Novgorodiens, leur parle des dangers qu'il court, et se met à la merci de leur générosité. Cet aveu de ses fautes, cette confiance dans son peuple, touche les cœurs; on lui pardonne, on jure de le défendre. Il sort de la ville à la tête de quarante mille hommes.

De son côté, Sviatopolk rassemble une armée nombreuse; il appelle à son secours les Petchénègues, et rencontre Yaroslaf près de Lubetch. Les deux armées restèrent plusieurs mois en présence, n'osant passer le fleuve qui

(*) Les Russes furent longtemps sans connaître l'usage des monnaies; leur commerce se faisait par échanges; et les signes représentatifs de la valeur des objets varièrent aux différentes époques. Quand on eut assigné une valeur monétaire aux peaux et aux fourrures, la grivna fut évaluée à dix kopeks ou sols : maintenant le kopek ne vaut qu'un centime.

les séparait. Enfin ceux de Novgorod profitent de la nuit, traversent le Dniepr, et tombent à l'improviste sur Sviatopolk qui, après une courte et vaine résistance, s'enfuit vers Boleslas. Celui-ci se hâte de conclure la paix avec Henri II, empereur d'Allemagne, et ayant grossi son armée de troupes soldées, il vient camper sur le Boug. Yaroslaf le joignit bientôt. Un voïévode ayant plaisanté Boleslas sur son embonpoint excessif, ce prince s'élança à cheval dans le fleuve, et mit les Russes en déroute. Suivi de quatre hommes seulement, Yaroslaf s'enfuit à Novgorod. Tout cède aux armes victorieuses du roi de Pologne, qui veut mettre le siège devant Kief: cette ville ne tarde pas à lui ouvrir ses portes, et Sviatopolk rentre dans son ancienne capitale.

Cependant les Novgorodiens ne voulurent point laisser partir leur prince, qui se disposait à se réfugier chez les Variègues: ils s'imposèrent volontairement, appelèrent à leur secours les Variègues, et prirent eux-mêmes les armes.

Pendant ces préparatifs, l'ingrat Sviatopolk faisait massacrer les Polonais, pour se soustraire à la tutelle de son beau-père; Boleslas échappa au danger qui le menaçait, et sortit de Kief, emmenant les sœurs d'Yaroslaf et plusieurs boyars russes. Anastase, ancien favori de Vladimir, le suivit, emportant avec lui les trésors de la capitale. Poursuivi par les Russes, le roi de Pologne les défit complètement sur les bords du Boug, qui depuis ce nouvel échec fut appelé le *fleuve Noir*. Après cet exploit, Boleslas abandonna la Russie.

Cependant Yaroslaf, profitant du départ des Polonais, marche contre Kief, et taille en pièces les troupes de Sviatopolk, qui oppose en vain la plus vigoureuse résistance. Ce misérable, dont le nom éveille l'idée de tous les crimes, alla expirer dans les déserts de la Bohême.

YAROSLAF.

1019-1054. Yaroslaf jouissait paisiblement de sa victoire; mais le sang de Vladimir était fécond en discordes. Briatcheslaf, fils d'Isiaslaf, s'était emparé de Novgorod, et retournait à Polotsk avec un riche butin : Yaroslaf le défit et délivra les prisonniers.

Mstislaf, prince de Tmoutorokan, avait aidé l'empereur à détruire la puissance des khozars dans la Tauride. Quelques années plus tard, Mstislaf, vainqueur dans un combat singulier contre le terrible Rédédia, prince des Circassiens, s'empara de la famille et du pays du vaincu. Enflammé par ce succès, il porta ses vues ambitieuses vers les bords du Dniepr. Kief lui ferma ses portes, mais Tchernigof se rendit. Yaroslaf était occupé à calmer une sédition à Souzdal; à la nouvelle des succès de Mstislaf, il court à Novgorod, organise ses forces et marche contre son ennemi. Les deux armées s'attaquèrent au milieu d'un orage épouvantable; la fortune, longtemps douteuse, se déclare enfin pour Mstislaf. Ce généreux prince partagea sa nouvelle conquête avec son frère, auquel il céda la partie occidentale du fleuve.

Les Tchoudes s'étaient soulevés; Yaroslaf les soumet, et fonde, pour les contenir, la ville de *Yourief* ou de *Dorpat*. L'année suivante, réuni à son frère, il attaque et prend Belz, et recouvre toutes les villes de la Russie Rouge qu'avait reprises Boleslas, et que Metchislaf, son fils dégénéré, essaya à peine de protéger.

Mstislaf mourut sans enfants, à la suite d'une partie de chasse; constamment heureux dans ses expéditions, sa générosité ne fut pas au-dessous de ses exploits.

Yaroslaf restait maître de tout l'empire; il avait épousé Anne, fille d'Olof, roi de Suède, qui lui avait apporté en dot la ville d'Aldéigabourg, ou Vieille Ladoga; dès que Vladimir, l'aîné de ses fils, eut atteint sa seizième année, il lui donna l'investiture de Novgorod.

Vers cette époque, les Petchénègues se jetèrent encore sur les terres de Kief: Yaroslaf se hâta de les joindre;

la bataille dura un jour entier; enfin ces barbares furent presque tous exterminés, et la Russie fut délivrée de leurs invasions. Yaroslaf éleva une église sur le lieu même du combat. Ce prince agrandit l'enceinte de sa capitale, qu'il entoura de murailles de briques, et dont la porte principale, à l'instar de Constantinople, fut appelée *porte d'or*. Il fonda aussi les monastères de Saint-Georges et de Sainte-Irène, et fit traduire les livres sacrés du grec en slavon. Sa piété éclairée ne l'empêcha point de faire la guerre aux Yatviagues, aux Lithuaniens et aux Maroviens. Vladimir, son fils, subjugua les Yames ou Finois modernes.

Cependant la bonne intelligence qui régnait entre les Grecs et les Russes fut troublée par une querelle particulière, dans laquelle un Russe de distinction fut mis à mort. Le grand prince exigea une réparation qui lui fut refusée. Alors, résolu à châtier ses alliés, il donne le commandement de son armée à Vychata, et ordonne à Vladimir de marcher avec ce voïévode contre Constantinople. Constantin Monomaque envoie au jeune prince des ambassadeurs qui sont renvoyés avec arrogance, et l'empereur s'avance en personne à la rencontre des Russes. Le feu grégeois et la tempête dispersa leur flotte; cependant, avec les débris de ses forces, Vladimir prit ou brûla vingt-quatre galères ennemies, et revint à Kief, emmenant un grand nombre de prisonniers. C'était un avantage d'escarmouche après la perte d'une bataille. Vychata et les soldats qui lui restaient, furent faits prisonniers, et conduits à Constantinople, où l'empereur leur fit arracher les yeux. Ce fut la dernière tentative de ce genre que firent les Russes contre les empereurs grecs. Trois ans après, la paix fut conclue, et Yaroslaf forma des alliances avec plusieurs princes de l'Europe; sa sœur Marie Dobrognéva épousa Casimir, roi de Pologne; Élisabeth, sa fille aînée, fut unie au roi de Norwége, Harald; Anne, la seconde, épousa Henri 1er, roi de France. Ce monarque, pour échapper à l'anathème fulminé contre les princes qui prenaient pour épouses des femmes alliées à leur famille par les liens du sang, envoya des ambassadeurs au fond de la Russie pour demander la fille du grand prince. Anastasie, la troisième, épousa André Ier, roi de Hongrie. Outre Vladimir, Yaroslaf avait encore cinq fils, savoir : Ysiaslaf, Sviatoslaf, Vsévolod; Viatcheslaf et Igor. Le premier épousa la sœur du roi de Pologne; et, selon Nestor, Vsévolod s'unit à une princesse grecque : on ne sait rien de positif sur le mariage des autres, qui moururent jeunes.

1051. Yaroslaf, malgré sa piété, était en garde contre l'ambition des empereurs grecs. En 1051, il convoqua les évêques à Kief, à l'effet d'élire un métropolitain russe, et fit tomber le choix sur le vertueux Hilarion.

Lorsque Yaroslaf sentit que sa fin était prochaine, il rassembla ses enfants, leur recommanda la concorde et la justice, et désigna Ysiaslaf pour son successeur; il donna Tcheruigof à Sviatoslaf, Péréiaslavle à Vsévolod, et Smolensk à Viatcheslaf. Il mourut bientôt après à Vychégorod, âgé de plus de soixante-dix ans. C'est à ce prince qu'on attribue le plus ancien code de lois civiles, connu sous le nom de droit russe (*). Les annales lui ont donné le nom de sage, malgré ses superstitions. Peut-être a-t-il mieux mérité celui non moins glorieux de législateur.

YSIASLAF.

1054-1077. Les Polovtsi, peuple nomade, de même origine que les Petchénègues, vainqueurs de ces derniers et des Ouses, s'emparèrent des côtes de la mer Noire jusqu'à la Moldavie,

(*) Dans une copie du code d'Yaroslaf, trouvée à Novgorod, on lit que le demandeur doit comparaître avec l'accusé devant douze citoyens, jurés assermentés. Cette coutume, introduite par les Normands en Angleterre, avait sans doute été portée en Russie par les Variégues.

ruinèrent tout sur leur passage, et vinrent fondre sur la Russie. Leur prince Sekal battit Vsévolod, qui gouvernait à Péréiaslavle, et s'en retourna sur le Don avec un riche butin.

Cependant les fils d'Yaroslaf vivaient dans l'union, lorsque tout à coup la guerre civile éclata dans la province de Tmoutorokan. Rostislaf n'avait point reçu d'apanage; suivi de quelques aventuriers de Novgorod, il chassa Gleb de Tmoutorokan. Alors Sviatoslaf, prince de Tchernigof, marche contre l'usurpateur, qui lui rend la ville sans résistance. Mais à peine est-il éloigné, que Rostislaf s'empare de nouveau de sa première conquête. Les Grecs, craignant son courage et son ambition, le firent empoisonner. Vseslaf, prince de Polotsk, tombe inopinément sur Novgorod qu'il met au pillage. Les autres fils d'Yaroslaf entrent dans les terres de Vseslaf, prennent Minsk, et rencontrent leur ennemi sur les bords du Niémen. Le grand prince reste victorieux; mais, redoutant encore son neveu, il l'attire sous prétexte d'une conférence, et le fait conduire à Kief où il est jeté en prison. Quelques mois après, Ysiaslaf, vaincu par les Polovtsi, se sauve à Kief avec Vsévolod : à son arrivée, une sédition éclate; Vseslaf est délivré, et Ysiaslaf se réfugie en Pologne, où Boleslas II lui fournit les moyens de recouvrer sa capitale. Peu de temps après, l'ambition de ses frères l'oblige à fuir une seconde fois. Rebuté par Boleslas, il implora le secours de Henri IV, empereur d'Allemagne, qui envoya des ambassadeurs à Kief, pour appuyer les droits du prince fugitif; mais l'usurpateur Sviatoslaf les congédia comblés de riches présents. Alors Ysiaslaf s'adressa au pape Grégoire VII, s'engageant, s'il le rétablissait dans ses domaines, à reconnaître non-seulement l'autorité spirituelle, mais encore le pouvoir temporel des papes sur la Russie. Sur ces entrefaites, Sviatoslaf mourut; et le prince exilé, à la tête de quelques milliers de Polonais, rentra en Volhynie où il rencontra Vsévolod qui lui offrit la paix, et lui abandonna Kief, ne se réservant que la principauté de Tchernigof. Chassé lui-même de ses États par Oleg et Boris, il trouva un asile auprès d'Ysiaslaf. Ce prince fut tué d'un coup de lance dans un combat où Boris perdit la vie. Ysiaslaf fut généralement regretté. Il avait remplacé la peine de mort par des amendes pécuniaires. Ce fut sous son règne que fut fondé à Kief le monastère de Pétchersky.

VSÉVOLOD.

1078-1093. Vsévolod succéda à son frère, au préjudice des fils d'Ysiaslaf; Sviatopolk, Yaropolk, et Monomaque, eurent, le premier, Novgorod; le deuxième, Vladimir et Tourof; et le dernier, Tchernigof.

Roman Sviatoslavitch, prince de Tmoutorokan, fut massacré par les Polovtsi qu'il avait pris à sa solde, pour venger Boris et Oleg. Un frère de ce prince, nommé aussi Oleg, qui avait été conduit captif à Constantinople, revint au bout de quelques années et s'empara de Tmoutorokan.

Il serait fastidieux de s'étendre sur les querelles qui se succédèrent, sans autre résultat pour la Russie que des déplacements continuels de pouvoir entre les princes apanagés; il faut rapporter à cette époque l'invasion des Bulgares dans les terres de Mourom, et la peste qui, à la suite d'une cruelle famine, désola des provinces entières. Les Polovtsi profitèrent de la consternation générale pour exercer leurs brigandages. Le faible Vsévolod, en gémissant sur tant de désastres, expira dans les bras de Vladimir et de Rostislaf.

SVIATOPOLK.

1093. Vladimir, fils du grand prince, céda le trône à Sviatopolk, et partit pour Tchernigof, tandis que son frère Rostislaf se rendait à Péréiaslavle. Sviatopolk fit arrêter et enfermer les ambassadeurs des Polovtsi : ceux-ci prennent les armes; les princes russes, peu d'accord entre eux, les rejoignent sur les bords de la Stougna. L'armée

russe fut taillée en pièces; le jeune Rostislaf se noya dans le fleuve; et Monomaque retourna à Tchernigof, tandis que Sviatopolk reprit le chemin de Kief. Sviatopolk essaye en vain de désarmer les Polovtsi, en épousant la fille de leur chef; il venait d'être battu par eux sous les murs de sa capitale; mais ces barbares, appuyant les prétentions d'Oleg, prince de Tmoutorokan, sur l'apanage de Tchernigof, vinrent faire le siége de cette ville. Toujours généreux, ou peut-être trop faible pour résister, Monomaque cède à Oleg ses États, et va s'établir à Péréiaslavle.

Siéges de villes, trahisons, dissensions intestines, revers et succès, guerres civiles, incendies et massacres, tels sont les événements qui remplissent ce règne. Un David fait arracher les yeux à un Vassilko, dont cet horrible supplice ne peut dompter le courage; des chefs font eux-mêmes l'office de bourreaux; et au milieu de ces cruelles représailles, on passe tour à tour de la pitié à l'horreur, et il ne reste bientôt plus qu'un sentiment de lassitude et de dégoût. La patrie n'est plus rien pour ces princes avides; ils n'ont pas honte d'appeler à leur secours les Polovtsi, les Polonais, les Hongrois; la force seule constitue le droit, et au besoin la ruse supplée à la force. Au milieu de ces crimes, les peuples apprirent à mépriser leurs chefs, et plus d'une fois ils méconnurent leur autorité. En vain les princes apanagés se réunirent en congrès pour délibérer sur les malheurs de la patrie, et pour s'armer contre l'ennemi commun; l'intérêt particulier paralysait ces mesures salutaires; la victoire elle-même restait stérile. Cependant les Russes osèrent aller attaquer les Polovtsi jusque dans leurs repaires, et le succès couronna leurs efforts, dès qu'ils combattirent réunis.

Sviatopolk mourut en 1113, prince faible dans le malheur, autant qu'orgueilleux et inconsidéré dans la bonne fortune. Sans la main puissante de Monomaque qui le soutint sur le trône, ses fautes et ses crimes eussent bientôt causé sa chute. Ses filles s'unirent à des princes de Pologne, de Grèce et de Hongrie. Sous son règne, l'abbé russe Daniel visita les saints lieux, protégé par Baudouin, roi de Jérusalem. C'est également à cette époque que finissent les annales de Nestor.

VLADIMIR MONOMAQUE.

1113-1125. Les Kiéviens offrirent le trône à Monomaque, comme au plus digne: il refusa d'abord; mais bientôt, pour apaiser les troubles, il se rendit à leurs pressantes sollicitations. Les descendants directs de Sviatoslaf ne s'opposèrent point au vœu général; et, contents de leurs apanages respectifs, ils vécurent en bonne intelligence. Les premiers actes de son règne furent des solennités pieuses et des règlements contre l'usure. Ses fils se signalèrent par des expéditions contre les Tchoudes, les Finois et les Polovtsi; lui-même chassa de ses États les Turcs et les Petchénègues. Il accueillit avec bonté les Klobouks noirs, ou Circassiens, ainsi que les Biélovégiens. Vainqueur de ses voisins, et disposant à son gré des princes apanagés, il porta ses armes contre Andrinople. Alexis Comnène, effrayé de cette attaque, lui envoya, entre autres présents, la chaîne d'or et le collier de Constantin Monomaque, aïeul de Vladimir. Néophyte, chargé de cette mission, plaça sur son front la couronne impériale, et le proclama césar ou tsar de Russie. Flatté de ces distinctions, qui semblaient présager la grandeur future de la Russie, le grand prince consentit à la paix.

La douceur et la piété de Monomaque n'excluaient pas une fermeté salutaire. Gleb veut remuer; il perd ses villes et la liberté; Novgorod, habituée à une liberté turbulente, se courbe sous son sceptre, et perd le droit d'élire ses gouverneurs. Yaroslaf ose mécontenter son oncle; il est obligé de fuir en Pologne; aidé de ces alliés et des Hongrois, il rentre en Russie pour reprendre la ville de Vladimir,

mais il est tué dans une embuscade ; et le grand prince réunit à son apanage Minsk et Vladimir.

Après avoir régné treize ans à Kief, Vladimir Monomaque mourut dans sa soixante-treizième année, non moins célèbre par ses vertus que par ses victoires. Les derniers conseils qu'il donna à ses fils sont un monument bien remarquable, pour ces temps barbares, de piété, de pureté de mœurs et de sagesse. Une seule fois, Monomaque viola le droit des gens, dans la personne des ambassadeurs Polovtsi ; le caractère de ce peuple, s'il n'excuse point cet acte, l'explique du moins. L'imagination, fatiguée de meurtres et de perfidies, se repose en suivant les traces glorieuses de ses exploits et de sa politique. Il laissa cinq enfants de sa troisième femme : ses filles et ses petites-filles contractèrent d'illustres alliances avec des princes de Norwége, de Danemark et de l'empire grec.

MSTISLAF.

1125-1132. Mstislaf, fils de Vladimir, prit le titre de grand prince : ses frères Yaropolk, Viatcheslaf, André et Georges, gouvernaient leurs apanages de Péréiaslavle, Tourof, Vladimir et Souzdal : Ysiaslaf et Rostislaf, fils de Mstislaf, étaient maîtres de Koursk et de Smolensk. Le regne du grand prince était une digne continuation de celui de son père. Yaropolk bat les Polovtsi ; Mstislaf, fléchi par les conseils des prêtres, pardonne à Vsévolod qui avait chassé de Tchernigof son oncle Yaroslaf. Ce dernier se réfugie à Mourom où il meurt deux ans après. Mstislaf se repentit toute la vie de cette faiblesse. Il repoussa au delà du Volga les Polovtsi, força par ses armes Vladimirko et Rostislaf à suspendre leurs querelles, et à se contenter de leurs apanages. Plus tard, il défit et exila à Constantinople les princes indépendants de Polotsk, dont il donna la principauté ainsi que celle de Minsk à son fils Ysiaslaf. Tandis que Vsévolod, prince de Novgorod, soumettait les Estboniens, Mstislaf fit en Lithuanie une expédition qui lui valut un riche butin et un grand nombre d'esclaves. Il mourut à son retour, âgé de cinquante-six ans. Les historiens russes lui ont donné le nom de *Grand ;* et cependant il avait succédé à Monomaque ! Il eut plusieurs fils et filles de Christine, et de la fille d'un citoyen de Novgorod, qu'il avait épousée en secondes noces. Une terrible famine se déclara sous son règne et dépeupla Novgorod.

YAROPOLK.

1132-1139. La mort de Mstislaf fut le signal du désordre. Kief proclama Yaropolk, qui céda Péréiaslavle à Vsévolod, fils de Mstislaf. Celui-ci fut chassé aussitôt par Georges et André Enfin le grand prince persuade à Georges de quitter Péréiaslavle, et donne cette ville au prince de Polotsk, Ysiaslaf Mstislavitch. Les Novgorodiens, enhardis par la faiblesse d'Yaropolk, refusent de recevoir Vsévolod ; bientôt ils le rappellent, mais pour mettre des bornes à sa puissance. Ses lieutenants furent désignés par une élection populaire, et partagèrent son pouvoir ; depuis cette époque, ces officiers furent choisis par les citoyens.

Ceux de Polotsk, profitant de l'absence d'Ysiaslaf, chassèrent son frère Sviatopolk, et prirent pour souverain Vassilko, fils de Rogvolod. Cependant les Novgorodiens étaient en proie à l'anarchie ; ils venaient de précipiter d'un pont un de leurs magistrats, et mécontents que leur prince n'eût point soumis la ville de Souzdal, ils se mirent en campagne malgré l'hiver ; enfin ils conclurent la paix.

Sur ces entrefaites les fils d'Oleg, princes de Tchernigof, déclarent la guerre à Yaropolk et à ses frères ; cette guerre, un instant apaisée par l'entremise des députés de Novgorod, se rallume. Yaropolk voit sa garde coupée et détruite, et abandonne lâchement son armée ; enfin il achète la paix, en cédant Koursk aux vainqueurs. Novgorod dépose son prince, qui va se jeter

dans les bras d'Yaropolk, et reçoit de lui Vychégorod en compensation de la perte de son apanage. C'est ainsi que les Novgorodiens s'affermirent dans les institutions républicaines, et secouèrent le joug des souverains de Kief. Ils choisirent Sviatoslaf pour chef, et s'opposèrent aux entreprises de Vsévolod, qui mourut à Pskof, laissant cette ville à Sviatopolk son frère.

Sviatoslaf est chassé à son tour, et Rostislaf prend sa place.

Les fils d'Oleg venaient de déclarer de nouveau la guerre aux descendants de Monomaque. Yaropolk rassemble une puissante armée, et marche sur Tchernigof; cependant, touché des prières de ses ennemis, il leur accorde la paix, et retourne à Kief, où il mourut bientôt après. C'est de cette époque que date la haine entre les fils d'Oleg et ceux de Monomaque, haine qui ensanglanta la Russie durant un siècle.

VSÉVOLOD OLGOVITCH.

1139-1146. Viatcheslaf, prince de Péréiaslavle, se rendait à Kief, pour succéder à Yaropolk; mais Vsévolod le prévint : les cérémonies d'investiture n'étaient pas achevées, qu'il paraît à la tête d'une nombreuse armée. A cette vue, Viatcheslaf se retire et lui cède ses droits. Le nouveau grand prince, n'ignorant pas que les fils de Monomaque méditent sa ruine, résolut de leur enlever leurs possessions; mais ses entreprises n'eurent point un heureux succès, et une paix honorable fut le prix de leur résistance.

Cependant les Novgorodiens, toujours inconstants, après avoir demandé le fils de Vsévolod, changèrent tout à coup d'avis, et furent, pendant plusieurs mois, en proie à tous les désordres de l'anarchie. Ces fiers républicains semblaient ne se donner un chef que pour lui faire sentir sa dépendance; en appelant un nouveau prince, ils lui ordonnaient d'ouvrir la prison de son prédécesseur.

Au milieu des querelles interminables des princes apanagés, Vsévolod avait affermi sa puissance. Il ordonne à son fils Sviatoslaf, à Ysiaslaf et au prince de Galitch d'entrer en Pologne, pour profiter des dissensions qui avaient éclaté entre le duc Vladislas et ses frères; cette expédition n'eut point d'autres résultats que le ravage d'une vaste étendue de territoire.

Ysiaslaf essaya en vain de réconcilier Vsévolod avec son oncle Georges, prince de Souzdal; mais le grand prince maria son jeune fils Sviatoslaf à la fille de Vassilko de Polotsk; et Ysiaslaf donna la sienne à Rogvolod, en invitant à cette noce Vsévolod et les boyars de Kief. Vsévolod persuada à ces princes de se réunir contre Vladimirko, souverain de Galitch. A cette nouvelle, Vladimirko fait alliance avec les Hongrois, et entre en campagne, accompagné du *Ban*, oncle du Roi Géisa. Vsévolod conduisit ses troupes avec tant d'habileté, qu'il réduisit les ennemis à une position critique; mais, inhabile à profiter de ses avantages, il leur accorda la paix. Bientôt, absorbé par les troubles de Pologne, et sentant sa santé décliner, il réunit les princes dans le palais de Kief, et désigna Igor pour son successeur. Igor entra en Pologne pour soutenir Vladislas, gendre de Vsévolod. Ce prince recouvra quatre villes, et Vizna fut cédée à la Russie. Cependant, chassé de ses États à cause de sa cruauté, il vint se réfugier chez son beau-père, qui marchait alors contre le prince de Galitch. Celui-ci, après mille difficultés, assiégea Zvénigorod, où commandait le voïévode Jean. Ce valeureux capitaine, voyant que les habitants voulaient capituler, poignarde de sa main trois des chefs qui appuyaient cette mesure, et enflamme tellement le courage de ses troupes, que Vsévolod est forcé de lever le siége. Il faisait de nouveaux préparatifs de guerre, lorsque la mort le surprit à Vychégorod.

IGOR OLGOVITCH.

1146-1154. Ce prince eut à peine la stérile satisfaction de toucher le trône; les Kiéviens, exaspérés par les exactions des boyars, obtiennent d'Igor

et de son frère Sviatoslaf, qu'à l'avenir ils rendraient eux-mêmes la justice. Après cette première concession, ils pillent la maison d'un nommé Ratcha, enrichi de ses rapines : mais les serments arrachés par la nécessité n'ont que peu de racines dans le cœur des princes; les anciens abus prévalurent, et le peuple fit proposer secrètement à Ysiaslaf de s'emparer de la souveraineté. Ce prince sort de Péréiaslavle, harangue son armée sur les bords du Dniepr, et marche sur Kief. Igor implore le secours des princes de Tchernigof, qui lui vendent chèrement leur coopération; et, pour comble d'infortune, la trahison s'organise dans les rangs de ses propres troupes. Sur le point d'engager le combat, il voit flotter l'étendard d'Ysiaslaf au milieu des Kiéviens : à la tête de sa garde, il veut résister; mais, environné de tous côtés, il tombe entre les mains du vainqueur, qui le fait jeter dans un cachot à Péréiaslavle. Sviatoslaf, son frère, se retira à Novgorod Séversky, et leur neveu, Sviastoslaf Vsévolodovitch, fut reçu avec tendresse par le nouveau prince. Les villages et les maisons des boyars dont le peuple était mécontent, furent livrés au pillage; et, pour se racheter, ceux-ci durent payer une rançon.

YSIASLAF MSTISLAVITCH.

1146-1154. Le grand prince ouvre son règne par des actes d'une justice sévère. Viatcheslaf, son oncle, qui voulait le détrôner, fut privé de l'apanage de Tourof, et ses boyars, jetés dans les fers. Cependant, Sviatoslaf, frère d'Igor, convaincu de la perfidie des princes de Tchernigof, excite l'ambition de Georges, souverain de Vladimir, et lui montre le trône de Kief comme la récompense de la délivrance d'Igor. Georges l'accueille favorablement; quelques Polovtsi, Vladimir, prince de Riazan, et Jean Berladnik, exilé de Galitch, viennent grossir l'armée de Georges. Après quelques tentatives inutiles, ce prince, informé que Rostislaf, allié d'Ysiaslaf, et prince de Riazan, avait attaqué la principauté de Souzdal, se hâte d'aller secourir ses États; et Sviatoslaf, obligé de se retirer, se voit sur le point de tomber entre les mains de son ennemi

Cependant Igor s'était fait moine, et le malheureux Sviatoslaf ne trouva de consolation que dans l'amitié de Georges.

C'est à cette époque qu'il est question pour la première fois de la ville de Moscou; les annalistes rapportent qu'elle fut fondée par Georges. 1147. Ce prince, arrivé sur les bords de la Moskva, dans les terres d'Étienne Koutchko, fit décapiter ce boyar pour un manque de respect; la fille de Koutchko épousa André, fils de Georges; et Moscou, qui s'éleva sur le même emplacement, porta longtemps le nom de Koutchkovo. Telle fut l'origine de cette ville, qui devint la capitale du plus vaste empire du globe; et qui, du sein même de ses ruines, vit s'humilier la fortune de Napoléon. Cependant Sviatoslaf retourna sur les bords de l'Oka, où il fut rejoint par ses oncles, les khans des Polovtsi, et par les Brodniks, peuple barbare qui habitait les déserts du Don. Après avoir ravagé le territoire de Smolensk, et s'être emparé du pays des Viatitches, il conclut une alliance avec les princes de Tchernigof contre Ysiaslaf. Les Davidovitch essayèrent de tromper le grand prince; mais, averti de leurs secrètes machinations, il rompit le traité, et envoya des députés à Kief pour annoncer au peuple cette nouvelle perfidie. En haine de Sviatoslaf, de Georges et des princes de Tchernigof, on commença par massacrer Igor.

La guerre continua avec des succès divers. Le grand prince et son frère, gouverneur de Smolensk, se rendirent à Novgorod dont ils excitèrent le peuple contre Georges. Cette campagne, comme tant d'autres, n'eut pour résultat que le ravage des campagnes, et quelques milliers de prisonniers.

Le grand prince était de retour à Kief; abusé par des rapports calomnieux, il dépouilla de ses biens le fidèle Rostislaf, fils de Georges, et le

renvoya à son père. Celui-ci se met aussitôt en campagne avec les Polovtsi; et Sviatoslaf, qui n'avait pu oublier le meurtre d'Igor, s'associe à son ressentiment et à sa vengeance. Mais, pour cette fois, il ne put décider les Davidovitch, princes de Tchernigof, à épouser sa querelle.

Cependant Ysiaslaf se préparait au combat, quoique les Kiéviens désirassent la paix. Georges mit le siége devant Péréiaslavle; mais le grand prince y pénétra. Là, sans vouloir écouter les propositions de paix que Georges venait de lui faire, il demanda la bénédiction de l'évêque Euphémius, et sortit pour combattre, malgré l'heure avancée. Georges simula un mouvement de retraite; le grand prince se porta en avant avec impétuosité, et fut vaincu. Il se retira avec sa famille à Vladimir; et Georges entra vainqueur à Kief.

Le grand prince exilé eut recours à son oncle Viatcheslaf, qui ne fut pas dupe de ses protestations. Ysiaslaf eut alors recours aux rois de Hongrie, de Bohême et aux Polonais, qui lui amenèrent de puissants secours; mais bientôt d'auxiliaires, ils se firent médiateurs; et l'artificieux Georges, dès qu'ils se furent éloignés, rejeta les propositions que la crainte lui avait fait accepter. Bientôt il força Ysiaslaf à abdiquer; à cette époque, les conventions les plus solennelles étaient rompues à la première occasion; et la perfidie se justifiait par la perfidie. De nouveau maître de Kief, le grand prince associa à son pouvoir le pacifique Viatcheslaf; mais les trêves n'étaient pas de longue durée. Vladimirko de Galitch, et le prince de Souzdal ne déposaient les armes qu'à regret; les Polovtsi combattaient pour ces derniers; le grand prince avait pour fidèles alliés les Hongrois auxquels il fut redevable de sa couronne. Georges, privé de son apanage, se vit contraint de se contenter de Gorodetz, dont le grand prince avait détruit les édifices; Vladimirko vaincu ne dut son salut qu'à la générosité de Gélsa, roi de Hongrie; bientôt après, il rompit ses serments, et lorqu'on lui reprocha ce manque de foi, quoiqu'il eût juré sur la croix : *Elle était si petite!* répondit-il. Ce mot peint l'époque. Enfin cet ennemi acharné du grand prince mourut subitement; et son fils Yaroslaf livra une bataille dont le succès resta douteux.

Sur ces entrefaites mourut Ysiaslaf, jeune encore, et universellement regretté.

ROSTISLAF.

1154-1155. Viatchislaf, trop âgé pour régner, remit la couronne de Kief à Rostislaf, et termina ses jours peu de temps après. Le grand prince fit un essai imprudent de ses forces, avant que sa puissance fût affermie; il s'approcha de Tchernigof, dont le prince, réuni à Gleb et aux Polovtsi, lui inspira tant de crainte qu'il offrit d'abandonner Kief et Péréiaslavle; son armée fut détruite, et il se réfugia à Smolensk. En même temps, son fils David fut chassé de Novgorod qui appela Mstislaf, fils de Georges. Ysiaslaf fut arrêté dans ses triomphes par Georges qui fit la paix avec Rostislaf, auquel il céda Tchernigof, et Georges entra en triomphe à Kief.

GEORGES OU YOURY, SURNOMMÉ DOLGOROUKY.

1155-1157. Ce prince, parvenu au terme de son ambition, assigna des apanages à ses fils. Nous avons déjà remarqué combien cette coutume était féconde en troubles, par l'essor qu'elle donnait à l'ambition des chefs désignés. Cependant, l'ordre de succession une fois rompu, et la couronne de Kief n'étant souvent que le prix d'une bataille gagnée ou d'une heureuse perfidie, il eût été bien difficile aux grands princes de se maintenir au milieu de tant de rivalités, si leur propre sang ne leur eût répondu, au moins pour quelque temps, de la fidélité des villes principales. Et si ces mesures ont été souvent inefficaces, que ne serait-il pas arrivé du conflit de tous ces gouverneurs ou lieutenants

qu'aucun lien moral n'aurait retenus? Georges, déjà refroidi par la vieillesse, voyait la Russie en repos, lorsque Mstislaf, dont le grand prince avait fait envahir les possessions, et qui était allé chercher du secours en Pologne, chassa Vladimir son oncle, de la ville de Vladimir. Le grand prince et ses alliés ne purent réduire Mstislaf. Vers le même temps, les Novgorodiens chassèrent un des fils de Georges, qui dut céder sa place à Rostislaf : déjà une ligue puissante menaçait Kief, lorsque le grand prince termina sa carrière. Son caractère offre un mélange bizarre d'insouciance et d'activité, de superstition et de mauvaise foi. Cependant il signala son règne par quelques améliorations; il augmenta le nombre des ecclésiastiques, ouvrit des routes à travers d'épaisses forêts, bâtit Moscou et plusieurs autres villes. Les Kiéviens, qui détestaient sa mémoire, ne voulurent point que son corps reposât à côté de celui de son père Mouomaque; ils l'enterrèrent hors de la ville.

YSIASLAF (A KIEF). ANDRÉ, SURNOMMÉ BOGOLIOUBSKY, OU LE PIEUX (A VLADIMIR).

1157-1159. Ysiaslaf entra dans Kief aux acclamations du peuple; le désir d'obtenir la paix lui fit renoncer à plusieurs villes de son apanage; le titre de grand prince devint illusoire; et la plupart des princes se firent indépendants : Kief, en un mot, ne se soutint plus que par la gloire de ses souvenirs.

La ville de Vladimir, fondée par Monomaque, dut un accroissement considérable à la prédilection d'André, fils de Georges; et, peu à peu, autour de la principauté de Vladimir ou de Souzdal, se groupèrent les influences de Kief déchue. A la suite de quelques guerres entre les princes, Ysiaslaf se vit forcé d'abandonner Kief, qui ouvrit ses portes à Rostislaf.

ROSTISLAF, POUR LA SECONDE FOIS A KIEF. ANDRÉ A VLADIMIR.

1159-1167. Rostislaf avait trois fils: Sviatoslaf, David et Roman; Novgorod, Torjek et Smolensk leur obéissaient. Le grand prince fit une alliance avec Sviatoslaf, dans le but de repousser les tentatives d'Ysiaslaf qui s'était retiré dans la principauté de Soja, et d'agir contre les Polovtsi qui furent chassés au delà des frontières, pour reparaître bientôt avec Ysiaslaf. Ce dernier attira dans son parti André, grand prince de Souzdal, qui travaillait à réunir sous sa domination toutes les provinces du nord de la Russie. Mstislaf, neveu d'André, gouverna en son nom Novgorod; et bientôt le prince de Souzdal, qui s'inquiétait peu des prétentions d'Ysiaslaf, se rapprocha de Rostislaf. Alors Ysiaslaf recourut de nouveau aux Polovtsi; et, ayant eu l'adresse de détacher plusieurs chefs de l'alliance de Kief, il parvint à rentrer dans sa capitale; Rostislaf s'était réfugié à Bielgorod, où ses alliés vinrent le rejoindre. Soudain la fortune change; Ysiaslaf est forcé de céder, et perd la vie dans une fuite honteuse. Rostislaf fit la paix avec ses ennemis, oublia généreusement les défections, et parvint à rétablir la tranquillité, devenue d'autant plus nécessaire que les Polonais ravageaient à cette époque l'occident de la Russie.

Cependant André régnait seul à Souzdal; il abandonna, par une sage prévision, le système d'apanage, et ne donna de villes ni à ses frères ni à ses fils. Il exila même Mstislaf, Vassilko, Michel, deux neveux et quelques boyars dont il redoutait sans doute le mécontentement et la turbulence. Mstislaf et Vassilko se retirèrent à Constantinople avec leur jeune frère Vsévolod, qui devint célèbre dans la suite. L'empereur Manuel les accueillit avec bienveillance et distinction.

La mort de Sviatoslaf causa quelques troubles à Tchernigof, mais le grand prince apaisa les différends que cet héritage avait fait naître. Après quelques années de repos, André entre dans le pays des Bulgares, les défait, et réduit en cendres plusieurs de leurs villes. A la même époque, les Novgorodiens, aidés de Svia-

toslaf Vsévolodovitch, repoussèrent les Suédois. D'un autre côté, les Russes pénétrèrent dans les terres des Polovtsi, et s'en retournèrent chargés de butin.

Rostislaf, déjà avancé en âge, alla visiter ses enfants, comme si le pressentiment de sa fin lui eût inspiré le désir d'affermir la puissance de ces princes. Il revenait de Smolensk, pour se rendre à Kief, lorsque la mort le surprit plein des sentiments d'une fervente piété. Ce prince avait secouru l'empereur Manuel dans la guerre qu'il fit contre Étienne III, roi de Hongrie; il avait manifesté plusieurs fois l'intention de renoncer à la couronne, pour se retirer dans un cloître.

MSTISLAF, A KIEF. ANDRÉ, A VLADIMIR DE SOUZDAL.

1167-1169. Mstislaf de Volhynie fut appelé au trône. Il débuta par punir ses proches qui lui disputaient cet héritage : cependant il se montra clément envers Vladimir, qui abusa plusieurs fois de sa longanimité. Sviatoslaf, mécontent de Novgorod, se jeta dans les bras du prince de Souzdal, qui voulut soumettre à son joug cette ville toujours jalouse de ses priviléges, et où commandait à cette époque le posadnik Yakoun. Sviatoslaf dut se borner à quelques avantages partiels; il mourut deux ans après, laissant la réputation d'un prince vertueux. Le prince de Kief avait assemblé tous les chefs alliés pour tomber de concert sur les Polovtsi : à cette nouvelle, ces barbares prirent la fuite; mais les Russes les poursuivirent, et en firent un grand carnage. Le butin fut partagé, selon l'ancien usage, entre les princes, les boyars et les soldats. Par cette victoire, la navigation du Dniepr fut rouverte aux flottes commerçantes de la Russie. Cependant une cause légère fit éclater la discorde. On se plaignit à Mstislaf de ce qu'il avait voulu s'approprier injustement une partie des dépouilles ennemies; les Rostislavitchs se séparèrent du grand prince, en même temps que Vladimir, son oncle, exigeait de lui de nouvelles villes. Mais ce qui acheva sa perte, ce fut la résolution qu'il prit enfin de se rendre aux vœux des Novgorodiens, qui lui demandaient depuis longtemps son fils Roman pour les gouverner. Ce jeune guerrier attaqua les alliés d'André, qui profita de cette circonstance pour se déclarer contre le prince de Kief. Il rassembla une nombreuse armée, commandée par onze chefs, dont il donna la direction à son fils Mstislaf et au voïévode Boris. Le prince de Kief était à peine informé de cette coalition, que déjà ses ennemis étaient sous les murs de Kief. Pour la première fois, cette *mère des villes russes*, selon l'expression d'Oleg, fut prise d'assaut et livrée au pillage. Pendant trois jours, les maisons, les monastères, les églises furent dépouillés par la rapacité des vainqueurs; et depuis ce désastre, sa puissance ne fit que décroître. André la donna à son frère Gleb. C'est ainsi que la ville de Vladimir devint la capitale de la Russie, qui, en trois siècles, déplaça deux fois le point central de sa puissance.

ANDRÉ.

1169-1174. Les possessions d'André comprenaient alors les gouvernements actuels d'Yaroslavl, de Kostroma, de Vladimir et de Moscou, une partie de ceux de Novgorod, de Tver, de Nijni-Novgorod, de Toula et de Kalouga : il disposait de la principauté de Kief, et commandait aux princes de Riazan, de Mourom, de Smolensk et de Polotsk : mais Novgorod, de même que les princes de Galitch et de Tchernigof, avaient conservé leur indépendance.

Cependant Gleb perdit et recouvra le gouvernement de Kief, que lui disputait Mstislaf; ce dernier méditait une nouvelle attaque, lorsqu'il mourut à Vladimir. Vers la même époque, André voulut soumettre les fiers Novgorodiens, et incorporer ainsi à ses États l'ancienne capitale de Rurik. Il chargea son fils du commandement de ses troupes. Mais les assiégés déployèrent une valeur héroïque, et

Mstislaf Andréévitch, qui avait commis d'atroces cruautés sur les terres de Novgorod, fut réduit à chercher son salut dans la fuite. Au lieu de poursuivre leurs avantages, les Novgorodiens firent alliance avec André, qui leur donna pour chef Rurik, fils de Rostislaf. Gleb venait de mourir à Kief, après avoir repoussé les Polovtsi; Vladimir lui succède, et meurt au bout de trois mois. Roman prend sa place, et abandonne Smolensk à son fils Yaropolk, tandis que Novogorod reçoit pour prince Georges, fils d'André, au lieu de Rurik. Quelque temps après, des troubles éclatèrent à Kief, que se disputaient Yaroslaf et Sviatoslaf, sans que le peuple, toujours victime de l'ambition de ses princes, parût prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Sur ces entrefaites, André périt misérablement, assassiné par ses favoris, et avec des circonstances qui rappellent un meurtre plus récent. On peut rapporter à cette époque la fondation de Viatka et de la petite république de Khlinof par une colonie de Novgorodiens.

MICHEL.

1174-1176. André, à qui sa prédilection pour la Russie septentrionale avait fait abandonner Kief, retarda sans doute la civilisation de son pays; mais, peut-être, en prévenant la maturité des institutions, lui préparait-il un tempérament plus favorable au despotisme, qui fait à la fois son péril et sa force. Kief, si elle fut restée la capitale, aurait plus emprunté à l'Europe; Vladimir, position plus centrale dans les provinces slaves, n'était encore qu'un tâtonnement; et plus tard Moscou elle-même ne répondit qu'imparfaitement aux conditions de durée, qui font d'une ville non simplement une capitale de nom, mais le cœur d'un vaste empire. Sa position sur un ruisseau lui interdit les ressources du commerce. Aussi Pierre le Grand voulut et fonda un port sur la Baltique; mais ce n'est pas dans les provinces septentrionales que résident principalement les richesses du sol russe; il faut un débouché aux produits du Sud; en un mot, Constantinople doit être et sera la capitale des anciens Slaves; et de cette époque seulement datera, avec la civilisation de l'Asie, une ère de nouvelles ressources pour le commerce européen.

Continuons d'esquisser à grands traits les événements principaux de cette histoire, en avertissant nos lecteurs que nous négligeons une foule de détails, non sans importance si on les considère dans telle ou telle époque isolée, mais sans signification historique dans un aperçu général.

Michel triompha des obstacles que l'ambition des princes lui suscita; il affermit la puissance de Vladimir, et répara autant que possible la trace des désordres graves dont la mort d'André avait été le signal. On loue sa droiture, sa générosité et son amour pour le peuple. Malheureusement son règne ne dura qu'un an. Sviatoslaf avait remplacé Roman à Kief.

VSÉVOLOD III.

1176-1212. Vsévolod venait de succéder à Michel, lorsque les boyars, portés d'inclination pour son neveu Mstislaf, l'appelèrent secrètement. Ces derniers avaient mis dans leurs intérêts les habitants de Rostof, qui nourrissaient une haine profonde contre les citoyens de Vladimir. Vsévolod triompha, et les villes de Souzdal et de Rostof reconnurent son autorité. Le vaincu, après avoir vainement essayé de rentrer à Novgorod, se retira chez son gendre, le prince de Riazan, qu'il entraîna dans une guerre désastreuse. Ils périrent bientôt l'un et l'autre. Mstislaf, frère de Roman, fut appelé par les Novgorodiens; ce prince, surnommé le *Brave*, s'illustra par ses victoires sur les Esthoniens, et termina ses jours dans les sentiments d'une grande piété. Vladimir, fils de Sviatoslaf, fut choisi pour le remplacer. Cette circonstance amena une rupture entre les princes de Souzdal et de Tchernigof. La fortune de Vsévolod

l'emporta; et Sviatoslaf, réconcilié avec le grand prince, régna paisiblement à Kief.

Quelque temps après, Vsévolod et ses alliés, aidés des Polovtsi, entrèrent dans le pays des Bulgares d'*Argent*, et se retirèrent, sans avoir pu prendre la *grande ville*.

Ce fut vers ce temps que les Russes d'Occident apprirent à connaître de nouveaux ennemis, les terribles Lithuaniens, qui vinrent ravager le territoire de Pskof, malgré les efforts de Novgorod. Soumis depuis plus d'un siècle aux princes russes, les dissensions de l'empire leur permirent de secouer leur joug, et ils s'enhardirent jusqu'à attaquer leurs anciens maîtres. A ces nouvelles expéditions succédèrent de grands avantages sur les Polovtsi, qui prirent une éclatante revanche, et continuèrent la guerre pendant quelques années avec des succès différents.

Bientôt la guerre civile éclate de nouveau entre les princes de Riazan. Yaroslaf, surnommé le *Sage*, meurt dans sa principauté de Galitch; il désigne pour successeur Oleg, fils naturel qu'il avait eu d'Anastasie; mais les habitants appellent Vladimir, son fils légitime, qui, à plusieurs reprises, s'était révolté contre son père. Ses vices lassèrent la patience des boyars qui mirent à sa place Roman Mstislavitch. Le prince fugitif revint avec Béla, roi de Hongrie qui, sous le voile de l'alliance, s'empara de Galitch et la donna à son fils André, au détriment de Vladimir. Ce jeune prince mérita la haine de ses sujets, et dut céder le trône à Vladimir, qui s'était réfugié en Allemagne pour y solliciter le secours de l'empereur Frédéric Barberousse, alors occupé d'une expédition dans la terre sainte. Mais à défaut d'une coopération active, l'empereur l'adressa au roi de Pologne, Casimir *le Juste*, qui, à la tête d'une armée, vint replacer Vladimir sur le trône de Galitch, où la protection de Vsévolod l'affermit.

Cependant Sviatoslaf avait relevé momentanément la puissance de Kief, et le grand prince de Souzdal avait toléré son indépendance. De son côté, ce vieillard experimenté avait évité de heurter l'ambition de Vsévolod. Quelques instants avant d'expirer, Sviatoslaf s'était fait moine. Ses mœurs étaient pures; mais il sacrifia souvent la justice et l'honneur à ses intérêts. Il maria son fils Vsévolod *le Rouge* à Marie, fille de Casimir, roi de Pologne, et sa petite-fille Euphémie, fille de Gleb, à un prince impérial grec. A sa mort, Rurik prit le titre de grand prince de Kief; non content de la protection de Vsévolod, il voulut se ménager l'appui de son gendre, Roman Mstislavitch, prince de Volhynie, par d'importantes concessions, qui furent cause de plusieurs guerres, où l'on peut remarquer la politique habile de Vsévolod. Le prince, qui avait toujours pour but l'unité monarchique, balançait l'une par l'autre la puissance des princes de Tchernigof et de Kief; il sut mettre à profit la mort de quelques-uns des Olgovitchs, et réduire les Novgorodiens à reconnaître sa suprématie, en acceptant pour prince son jeune fils Sviatoslaf-Gabriel.

Vers cette époque, tout le midi de la Russie s'agita pour s'emparer de la province de Galitch, que Vladimir, fils d'Ysiaslaf, avait affranchie du joug des Hongrois. Roman prévint ses compétiteurs; aidé des Polonais, il entra sur le territoire de Galitch, et se vengea des boyars qui le détestaient, par des atrocités bien propres à justifier cette haine. Il avait coutume de citer ce proverbe : Pour manger tranquillement un rayon de miel, il faut d'abord écraser les abeilles. Ce prince fit alliance avec Vsévolod, déjoua les entreprises des Olgovitchs, céda Kief sa conquête à son cousin Ingvar, prince de Loutsk, et prêta aux Grecs le secours de ses armes victorieuses pour délivrer la Thrace des ravages des Polovtsi.

1201. Malgré ses succès, les Olgovitchs et Rurik appelèrent les Polovtsi, ils dévastèrent et brûlèrent Kief, qui ne put jamais se relever de ce désastre.

Roman tourna ensuite toute son

attention vers la Pologne, et saccagea un grand nombre de villes. Ce fut à cette époque que le pape Innocent III sollicita Roman d'embrasser le rit romain. Son légat lui promit plusieurs villes, ajoutant que le pape ferait de lui un grand roi par l'épée de saint Pierre. Roman, tirant alors sa propre épée, répondit fièrement : Le pape en a-t-il une semblable ? Ce prince mourut peu de temps après. Sa fin fut digne de son caractère belliqueux; dans une guerre contre les Polonais, s'étant engagé dans un combat inégal, il tomba sur le champ de bataille. Sa mémoire resta grande dans la mémoire du peuple; les Galiciens disaient : *Les Lithuaniens ne sont que des bœufs devant le terrible Roman.*

Rurik, qui s'était fait moine, instruit de la mort de son gendre, jette le froc et remonte sur le trône de Kief; il fait sans succès une entreprise contre le jeune Daniel de Galitch, que sa mère place sous la protection d'André, roi de Hongrie.

Cependant Vsévolod déclara aux magistrats de Novgorod qu'il leur accordait son fils Constantin, prince d'une grande espérance, au lieu de Sviatoslaf dont l'âge ne lui permettait pas de les défendre.

Vsévolod *le Rouge*, prince de Tchernigof, prend à sa solde les Polovtsi, se coalise avec Mstislaf et Rurik, et appelle les Polonais à son secours. André, roi de Hongrie, prit en main la défense des fils de Roman, sans donner aux Polonais le temps de se réunir aux Olgovitchs; il intimida l'ennemi, et ses négociations eurent pour résultat la demande au grand prince d'envoyer son fils Yaroslaf régner à Galitch; quelques boyars engagèrent les habitants à faire choix de Vladimir, qui arriva quelques jours avant son compétiteur. Il exigea qu'on lui remît Daniel et Vassilko; mais ces jeunes fils de Roman s'enfuirent avec leur mère qui les conduisit en Pologne. Sur ces entrefaites, Vsévolod *le Rouge* s'empare de Kief, chasse Rurik de cette ville, et Yaroslaf de Péréiaslavle, insultant ainsi au grand prince dont ce dernier était fils.

Vsévolod prend enfin les armes; il marche vers Moscou, où Constantin l'attendait avec une armée; il se joint aux princes de Mourom et de Riazan. Tout à coup il fait emprisonner les princes de Riazan, accusés de perfidie, et joint leurs États à son apanage : plus tard, mécontent des habitants, il fait incendier cette ville; d'un autre côté, craignant le ressentiment des Novgorodiens, il rappelle son fils Constantin, les déclare libres, tout en retenant des otages, et plus tard, leur impose de nouveau Sviatoslaf.

Mstislaf, fils de Mstislaf *le Brave*, ose braver la puissance du grand prince; il flatte Novgorod par des promesses de liberté, fait enfermer Sviatoslaf, et lève une armée pour prévenir Vsévolod : mais celui-ci se contente de la liberté de son fils, et conclut en même temps la paix avec les Olgovitchs. Vsévolod le Rouge donna sa fille à Georges, second fils du grand prince.

Pendant ce temps, Galitch était en proie aux troubles et à la guerre civile. Roman, irrité par son frère, se retire en Hongrie; et secondé par le roi André, il s'assied sur le trône de Galitch; mais comme il n'avait point tenu ses engagements, on s'empara de sa personne, et il fut envoyé en Hongrie. Benoît, voïévode des Hongrois, exerça la plus cruelle tyrannie; Roman, qui s'était enfui de Hongrie, se réconcilia avec son frère Vladimir, et tous deux forcèrent Benoît à se retirer. Mais à peine furent-ils maîtres de Galitch, que les supplices recommencèrent. Vladislas échappe à la mort et revient avec le jeune Daniel et une armée de Hongrois. Daniel monte sur le trône, et les Igorévitchs sont livrés à la fureur du peuple.

Les derniers jours de Vsévolod furent troublés par la désobéissance de son fils Constantin, prince de Novgorod. Le grand prince l'avait désigné pour son successeur, à condition qu'il céderait Rostof à son frère Georges. Constantin refusa d'obéir; Vsévolod irrité désigna Georges pour régner

après lui à Souzdal. Selon l'expression énergique des annalistes, Constantin fronça le sourcil contre Georges.

Le grand prince mourut après un règne de trente-sept ans; il se montra également brave et habile à profiter des fautes de ses ennemis. Marie, sa première femme, lui donna huit fils, dont deux moururent en bas âge.

La prise de Kief, qui eut lieu sous le règne de Vsévolod, coïncide avec celle de Constantinople par les croisés. Cet interrègne de l'Église latine eut une fâcheuse influence sur la civilisation russe. Vers la même époque, les successeurs de Meinhard, prédicateur de la religion romaine en Livonie, confirmés par le chef de l'Église de Brême dans la dignité épiscopale, recoururent aux armes, comme au moyen le plus expéditif pour le succès de leur mission. Les Allemands accoururent en foule pour prendre part à cette croisade du Nord. Albert, troisième évêque livonien, fonda Riga en 1200, et l'année suivante, l'ordre des guerriers du Christ, ou des chevaliers porte-glaive, auquel le pape Innocent III donna les réglements des templiers, en les soumettant à l'évêque de Riga.

GEORGES, PRINCE DE VLADIMIR. CONSTANTIN, DE ROSTOF.

1212-1216. Georges et Constantin, qui se regardaient tous deux comme des usurpateurs, entraînèrent leurs frères dans leurs divisions. Yaroslaf Féodor qui gouvernait à Péréiaslavle-Zalesky, et Sviatoslaf, qui avait pour apanage Yourief-Polsky, se déclarèrent pour Georges, tandis que Dmitri Vladimir resta fidèle à Constantin. Les premières hostilités furent suivies d'une paix qui n'était point sincère. Dmitri, privé de la principauté de Moscou, fut envoyé à Péréiaslavle du Sud; mais, défait par les Polovtsi, il resta trois ans leur prisonnier, et régna ensuite à Starodoub.

Rurik était mort; Vsévolod *le Rouge* chassa les fils et les neveux de ce prince des apanages de la province de Kief; ils se réfugièrent à Smolensk, d'où ils implorèrent la protection de Mstisfaf de Novgorod. Ce prince, qui s'était distingué par quelques avantages en Lithuanie, arriva à Novgorod, et proposa au peuple de venger l'injure faite par Vsévolod le Rouge à la maison de Monomaque. La guerre fut bientôt terminée; Vsévolod se réfugia à Tchernigof où il mourut de chagrin. Son frère Gleb acheta la paix à des conditions onéreuses, et Kief reconnut le pouvoir du prince de Smolensk. Mstislaf, que ses projets appelaient au sud de la Russie, se défiant peut-être de l'inconstance des Novgorodiens, renonça à les gouverner, et fut remplacé par Féodor, son gendre, qui bientôt se retira à Torjek. A cette époque, une famine cruelle ravagea Novgorod, où la cruauté d'Yaroslaf ajoutait encore à la rigueur de ce fléau. Mstislaf accourut au secours des habitants; après avoir inutilement tenté des voies de réconciliation avec Yaroslaf, il fit secrètement une alliance avec Constantin, prévoyant bien que Georges s'unirait avec son ennemi. Les deux armées se rencontrèrent près d'Yourief. Après deux jours de lutte, la victoire se déclara pour Mstislaf et Constantin, contre Georges et Yaroslaf, qui furent contraints d'abandonner leurs apanages.

CONSTANTIN, GRAND PRINCE DE VLADIMIR ET DE SOUZDAL.

1216-1219. Constantin rappela Georges près de lui, le déclara héritier de la grande principauté, et lui donna Souzdal. Pendant l'absence de Mstislaf, qui s'était retiré dans le midi de la Russie, les chevaliers livoniens essayèrent de fortifier Odenpé; mais Vladimir de Pskof alla les assiéger, et l'avantage resta aux Novgorodiens.

Cependant Mstislaf tournait ses regards vers Galitch. Cette ville, où régnait le jeune Daniel, était en proie aux vexations des boyars hongrois. André, roi de Hongrie, vint lui-même à la tête d'une armée, pour réprimer ces désordres, et mit aux fers Vladislas, le plus coupable d'entre les factieux:

Secrètement appelé par les Galiciens, Mstislaf *le Muet* força Daniel à fuir en Hongrie; déjà André se préparait à venger Daniel pour la seconde fois, lorsque des troubles éclatèrent en Hongrie. Vladislas, rendu à la liberté, obtint d'André le gouvernement de Galitch. Daniel se jeta dans les bras de Lekho *le Blanc*, qui prit son parti, et força son beau-père Alexandre à céder Tikhoml et Pérémysle aux fils de Roman. Pakoslas, voïévode de Sandomir, voulut concilier les intérêts de ces princes avec ceux des rois de Pologne et de Hongrie. Il fut convenu que Coloman, fils d'André, épouserait Salomé, fille du duc Lekho, et qu'il régnerait dans Galitch; que le roi céderait Pérémysle aux Polonais, Vladimir à Daniel, et que Lubatchef serait accordée au négociateur Pakoslas. Par suite de cet accord, Vladislas fut obligé de s'éloigner. Bientôt après, André enleva au duc Lekho, Pérémysle et Lubatchef. Ce prince indigné s'en plaignit à Mstislaf, qui saisit avec ardeur l'occasion de se signaler.

Pendant qu'il s'occupait à Kief des préparatifs de cette guerre, Constantin régnait paisiblement à Vladimir; affaibli par les maladies, il ne lui restait pas même assez d'énergie pour punir Gleb et son frère, qui venaient d'assassiner six de leurs parents. Il termina ses jours à trente-trois ans. Peu de temps avant d'expirer, il avait envoyé Vassilko, son fils aîné, à Rostof; et un autre, nommé Vsévolod, à Yaroslavl, en leur recommandant de rester unis, et de regarder Georges comme un second père.

GEORGES II, FILS DE VSÉVOLOD.

1219-1224. Sviatoslaf de Smolensk avait été appelé par les Novgorodiens; il fit arrêter un de leurs possadniks, nommé Tverdioslaf; une émeute s'ensuivit, et le prince fut obligé de céder au vœu du peuple qui s'obstinait à conserver ce magistrat; mais il retourna à Kief, laissant le trône de Novgorod à son jeune frère Vsévolod. Les troubles continuèrent sous son règne, pendant lequel il y eut quelques combats avec les Allemands.

Cependant Gleb, meurtrier des princes de Riazan, prit les Polovtsi à sa solde, et mit le siége devant cette capitale où régnait Ingvar, fils d'Igor, qui avait échappé au massacre de sa famille. Mais Gleb échoua dans son entreprise; il termina son existence dans l'obscurité.

Vers ce temps, les Bulgares d'Orient s'emparèrent de la ville d'Oustioug, qui était bâtie à quatre verstes de la ville actuelle, et s'appelait Gléden. Ils essayèrent de s'y fortifier; mais bientôt ils furent contraints de regagner leur pays pour s'opposer à une armée russe, conduite par Sviatoslaf, frère de Georges. Ce prince brûla la ville d'Ochel, et emmena un grand nombre de prisonniers. Plus tard, les Bulgares achetèrent la paix; mais Georges fonda la ville de Nijni-Novgorod, au confluent de la Kama et du Volga. Les avantages que cette position offrait au commerce y attirèrent un grand nombre d'habitants.

Le succès le plus important des armes russes, à cette époque, fut l'affranchissement de Galitch par Mstislaf. Les boyars hongrois, qui ne s'attendaient pas à être attaqués, s'enfuirent sans résister; et le prince russe, pour se concilier l'affection du peuple qu'il savait bien disposé pour Daniel, lui donna sa fille en mariage. D'un autre côté, il ménageait Lekho, auquel il laissa quelques villes dans la Russie occidentale: mais Daniel reprit toutes ces possessions; et le duc de Pologne, croyant voir dans la conduite de son gendre le résultat des conseils secrets de Mstislaf, renouvela son alliance avec André, en lui promettant de laisser Galitch à son fils. Les Hongrois et les Polonais rentrèrent dans cette province, et battirent le général de Mstislaf qui se réfugia dans la province de Kief, laissant Daniel dans sa capitale. Ce jeune prince, après s'être vaillamment défendu, se fit jour à travers les ennemis et rejoignit son beau-père. Tandis que Coloman jouissait à Galitch des fruits de cette victoire, Mstislaf et

Daniel, ayant fait la paix avec les princes lithuaniens et ceux de Samogitie, les engagèrent dans leur querelle ainsi que les Polovtsi. Filni, voïévode d'André, ne voulut point exposer Coloman au hasard d'une bataille; il se mit à la tête des troupes, et marcha contre Mstislaf, dont la valeur et l'habileté fixèrent la victoire. On fit un carnage horrible des Hongrois et des Polonais, et Galitch dut ouvrir ses portes au prince russe. Les habitants furent traités avec la plus grande rigueur; presque tous furent réduits en esclavage; Coloman et sa jeune épouse furent reconduits à Tortchesk. André, qui avait inutilement réclamé son fils, parvint par d'habiles négociations à un résultat qui annulait les avantages de Mstislaf; il fut convenu que le fils cadet d'André, qui portait le nom de son père, épouserait la fille de Mstislaf, à laquelle celui-ci donnerait pour dot la province de Galitch. Alors Coloman fut délivré de ses fers; mais le mariage fut différé à cause de la trop grande jeunesse des futurs époux. Cependant la paix eut des suites funestes pour Alexandre, prince de Bielz, qui encourut la vengeance de Vassilko et de Daniel. Les Olgovitchs avaient pris part à ces événements, en qualité d'alliés de Mstislaf; quant au grand prince Georges, il s'occupait uniquement de l'administration intérieure de ses États. Il avait donné aux Novgorodiens Vsévolod, son fils, pour prince, en remplacement de Mstislaf Romanovitch, chassé par eux. A cette époque, les chevaliers allemands étaient leurs plus grands ennemis. Les Novgorodiens entrèrent dans la Livonie qu'ils ravagèrent; et, s'étant réunis à Yaroslaf qui commandait une armée lithuanienne auxiliaire, ils firent le siége de Kess, aujourd'hui Venden; mais, moins habiles que les Allemands à manier la fronde, ils durent se retirer. Dans ces combats réitérés, ils apprirent à lutter contre les plus braves guerriers de l'Europe septentrionale, qu'ils devaient subjuguer un jour.

Cependant le jeune fils de Georges, qui s'ennuyait à Novgorod, s'échappa de nuit avec toute sa cour, et se retira chez son père. Le peuple appela Yaroslaf Féodor, qui chassa les Lithuaniens des terres de la république, et se déclara le défenseur des Livoniens septentrionaux qu'opprimaient de nouveaux ennemis. Valdemar II, roi de Danemark, débarque sur les côtes de l'Esthonie, fonde Rével, et gagne sur les habitants une bataille sanglante. C'est à cette occasion qu'il fonda l'ordre de Danebrog. Les Allemands de Riga ne virent pas cet établissement sans jalousie. Les Suédois arrivèrent aussi pour convertir les idolâtres; et ces malheureux ne savaient plus à qui obéir, car les rivalités politiques l'emportaient sur le zèle religieux. Bientôt ils se révoltèrent contre les Allemands, et toute la Livonie septentrionale renonça au christianisme. Les Russes profitèrent de ces dispositions, et Yaroslaf entra en Livonie où il fut reçu avec empressement. Il tourna d'abord ses pas vers l'Esthonie sur laquelle pesait le joug des Danois. Comme il approchait de Fellin, il trouva les cadavres d'un grand nombre de Russes que les Allemands avaient massacrés; ne pouvant atteindre les chevaliers qui s'étaient rembarqués, il s'en prit aux habitants, bien que cette cruauté leur fût étrangère; ensuite il alla mettre le siége devant Rével ou Kolivan. La défense vigoureuse des Danois le contraignit à s'éloigner, mais il rapporta de cette expédition un butin considérable. Yaroslaf s'était éloigné de Novgorod, et Vsévolod retourna pour la seconde fois dans cette ville. A cause de sa grande jeunesse, les magistrats gouvernaient en son nom. Dorpat, menacée par les Allemands et les Latiches, fut confiée au brave Viatchko, qui résista longtemps aux ennemis, et périt enfin avec tous les siens, après avoir chèrement vendu sa vie. Les chevaliers, instruits de l'arrivée des Novgorodiens, se retirèrent après avoir incendié la forteresse. Bientôt après, la paix fut conclue entre les chevaliers de Riga et les Russes; mais ces derniers se virent obligés de s'armer contre les Lithuaniens, qui rem-

portèrent sur eux de grands avantages.

LE GRAND PRINCE GEORGES VSÉVOLODOVITCH.

1224-1238. La faute des grands princes qui avaient morcelé la Russie en apanages, portait ses fruits, et devait en produire de plus amers encore. Des souverains de provinces s'arrogeaient le titre de grands princes, par opposition aux princes apanagés, mais cette dénomination ne représentait plus l'unité monarchique. Le droit de succession, qui passa du frère ou du plus proche parent du prince défunt à son fils, fut la cause de tant de querelles sanglantes, où la Russie s'épuisait, et dont profitèrent les étrangers : c'est sans doute à l'étendue de ses provinces que la Russie dut son salut. Toutefois, comparée avec les États voisins, son commerce, ses alliances, la valeur de ses habitants, et surtout l'unité de langage dans le cœur des provinces slaves, lui assignaient un rang honorable parmi les nations. Le gouvernement offrait un mélange bizarre de despotisme et de liberté, qui, en favorisant les entreprises ambitieuses de l'aristocratie, déconsidérait la source du pouvoir.

Dès le treizième siècle, les Russes avaient une traduction du droit canon grec, pour les cas qui sortaient de la coutume. Le prince avait droit de paix et de guerre, celui de punir, et de fixer les impôts; mais les citoyens de la capitale, profitant de la liberté qui régnait dans les assemblées publiques, arrêtaient souvent le prince dans les actes les plus importants du gouvernement. La voix délibérative n'était accordée qu'aux plus anciens citoyens, aux hommes de condition libre, aux boyars, aux militaires et aux marchands. Le haut clergé était ordinairement chargé d'entamer les négociations de paix, et participait à l'administration des affaires; il jugeait des délits en matière ecclésiastique, sans avoir recours à la justice séculière; et pour ces actes, il ne reconnaissait que la censure du métropolitain. Nous avons vu que, déjà à cette époque, le commerce était dans un état prospère. Le Dniepr était appelé le chemin de la Grèce, et Novgorod entretenait des relations avec les villes libres d'Allemagne qui, dans le treizième siècle, se coalisèrent au nombre de soixante et dix, et formèrent la ligue anséatique. A dater de cette époque, Novgorod eut pendant longtemps une grande importance dans le système commercial du nord de l'Europe. Smolensk faisait aussi un commerce étendu avec Riga, la Gothlandie et les villes allemandes. C'est ainsi que le numéraire affluait en Russie, malgré les dispositions prohibitives des étrangers. Quant aux arts et aux sciences, leurs progrès furent peu rapides. A en juger par le poëme d'Igor, écrit au douzième siècle, la littérature nationale était pleine d'images brillantes et énergiques. Depuis l'introduction du christianisme, les mœurs s'étaient adoucies; la piété, dépourvue des lumières nécessaires, se traduisait souvent en pratiques superstitieuses. Les Russes étaient passionnés pour les jeux de hasard, la musique, la danse et les liqueurs enivrantes, et ils ont conservé les mêmes traits caractéristiques. Belliqueux, et cruels dans la victoire, ils passaient rapidement d'une résolution à une autre, et il ne fallut rien moins que le joug pesant des Tatars, et le sceptre de Jean le Terrible, pour les façonner au despotisme.

Dans la Tatarie chinoise, et au sud du gouvernement d'Irkoutsk, erraient des hordes de Mongols, de même origine que les Turcs d'Orient. Vers la moitié du douzième siècle, ce peuple devint puissant par ses conquêtes. Le khan Bagadour laissa son jeune fils Témoutchin à la tête de quarante mille familles. Après s'être signalé par des victoires et d'atroces cruautés, il se déclare indépendant des Tatars, et, de gré ou de force, il soumet les chefs des autres hordes. Il campait à la tête de son armée sur les bords du fleuve Amour, lorsqu'un ermite vint lui promettre l'empire du monde, au nom de

Dieu, et lui donner le nom de *Genghis-Khan*, c'est-à-dire grand khan. Les peuples voisins et le prince du Thibet le reconnurent pour leur souverain, et s'associèrent à ses entreprises. Pékin trembla devant ses armes victorieuses, et Genghis-Khan lança ses hordes sur l'Occident; il entra à cheval dans la capitale de la Bukharie, et contraignit Mahomet II, son rival, à une fuite honteuse. Pendant trois ans, ce ne furent que ravages, incendies et massacres; enfin, vers l'an 1223, deux généraux du khan couvrent de leurs guerriers les côtes occidentales de la Caspienne; mais, trompés par leurs guides, ils se trouvent entourés par les Alains, les Yasses et les Polovtsi. Ces derniers reçurent de riches présents, et les Alains, demeurés seuls, succombèrent. Bientôt les Mongols poursuivirent les Polovtsi jusqu'à la mer d'Azof, où tout dut plier sous leur nombre et leur valeur. Un grand nombre de Polovtsi se réfugièrent à Kief et répandirent la nouvelle de l'arrivée des Mongols. Les princes russes résolurent de s'opposer au torrent; déjà leur armée était à Zaroub et à l'île de Variègue sur le Dniepr, lorsque arrivèrent dix ambassadeurs tatars pour déclarer qu'ils n'en voulaient qu'aux seuls Polovtsi. Ces envoyés sont massacrés, et les Tatars se préparent à la guerre. L'armée russe remporta d'abord quelques avantages, mais, dans une action générale, les Polovtsi plièrent et mirent le désordre dans les rangs des Russes. A peine la dixième partie de leurs troupes put-elle échapper à ce désastre. Mstislaf se retira à Galitch; et Vladimir, prince de Smolensk, partit pour Kief. Mstislaf Romanovitch paya de sa vie sa longue résistance. Les princes de la Russie méridionale avaient demandé du secours au grand prince Georges; mais son neveu Vassilko eut le bonheur d'arriver trop tard. Tout le sud de la Russie, dévasté par les barbares, était dans la consternation, lorsque les Tatars, las de tuer, et ne trouvant plus de résistance, se portèrent tout à coup vers l'Orient, et retournèrent auprès de Genghis-Khan. Genghis-Khan vint au-devant de ses généraux victorieux, et marcha contre le roi de Tangut. Ainsi passa sur la Russie ce fléau terrible.

Bientôt les guerres civiles recommencèrent. Après un démêlé avec Georges, les Novgorodiens appelèrent Michel de Tchernigof, son beau-frère, qui bientôt les quitta pour retourner dans son ancienne capitale, et Yaroslaf Féodor le remplaça. Peu de temps après, ce prince repoussa les Lithuaniens qui avaient commis de grands ravages dans les provinces du Nord; l'année suivante, il pénétra dans les parties les plus septentrionales de la Finlande. Les Russes ne se montrèrent pas moins cruels envers les habitants, que les Tatars ne l'avaient été à leur égard; ils avaient fait tant de prisonniers, que, ne pouvant les emmener, ils en égorgèrent un grand nombre. La même année, Yaroslaf envoya des prêtres en Carélie pour convertir les habitants au christianisme.

Cependant Yaroslaf n'était pas aimé du peuple; irrité contre les habitants de Pskof, qui avaient refusé de le recevoir, il s'en plaignit inutilement, et fit venir une armée de Péréiaslavle-Zalesky, donnant pour but ostensible de cet armement une campagne contre les chevaliers livoniens : alors il voulut exiger des Pskoviens qu'ils lui livrassent ceux d'entre eux dont il avait à se plaindre; mais ils s'y refusèrent, et les Novgorodiens prirent leur parti, déclarant qu'ils ne combattraient ni contre eux, ni sans leur secours, contre les chevaliers livoniens. Yaroslaf, outré de dépit, abandonna Novgorod, qui, durant plusieurs années, fut en proie à des fléaux de toute espèce. Cette ville s'était de nouveau adressée à Michel, mais les députés avaient été arrêtés par le prince de Smolensk, attaché aux intérêts d'Yaroslaf.

Cependant Mstislaf, prince de Galitch, après avoir battu les Hongrois, leur accorda la paix, donna sa fille au fils du roi, et lui abandonna le trône de Galitch, au détriment de Daniel.

Bientôt après il mourut à Tortchesk, revêtu de l'habit monastique.

Michel, informé du desir des Novgorodiens, se rendit dans leur ville, y rétablit le calme, et retourna à Tchernigof, laissant à sa place son jeune fils Rostislaf. La guerre civile fut sur le point d'éclater entre Michel et Yaroslaf, mais la sagesse de Georges les réconcilia. Vers cette époque, des dissensions sanglantes, la famine et la peste désolerent Novgorod; à l'exception de Kief, toute la Russie était en proie aux plus cruels fléaux. C'en était fait de la superbe Novgorod, lorsque les marchands étrangers la sauverent d'une ruine certaine, en faisant cesser la famine.

Le pinceau de l'histoire se fatigue à retracer toutes ces querelles, réduites pour la plupart aux mesquines proportions de l'intérêt privé.

Smolensk obéissait à Sviatoslaf, qui s'en était emparé de vive force. Daniel, après avoir pénétré dans la Pologne, conquit la principauté de Galitch sur André, fils du roi de Hongrie, qui la reprit bientôt après. La mort de ce prince ouvrit encore une fois à Daniel les portes de sa capitale; mais, vaincu par Ysiaslaf et Michel, il reprit la route de l'exil. Quelquefois vaincu, mais jamais découragé, il s'adressa inutilement à Béla IV, roi de Hongrie, et tira l'épée contre les chevaliers de l'ordre teutonique. Ysiaslaf s'était emparé de Kief, et Michel, de Galitch. Vladimir prit Kief, et fut bientôt contraint de céder la couronne à Yaroslaf.

Cependant la grande principauté de Souzdal et de Vladimir jouissait d'un repos qui n'était interrompu que par quelques excursions contre les Mordviens : mais la scène du carnage va s'agrandir, les Tatars, pour la seconde fois, s'apprêtent à fouler le sol russe. Genghis-Khan était mort en 1227, laissant pour héritier Oktaï, son fils aîné. Ce prince, après avoir conquis les provinces septentrionales de la Chine, et détruit l'empire des Niu-Tché, envoya son neveu Bâti pour soumettre les provinces au nord de la Caspienne. A la nouvelle de cette invasion, les Bulgares avaient abandonné le pays. Trois ans après, le chef tatar paraît sur les bords du Volga; et, en 1237, il livre aux flammes la *grande ville*, capitale des Bulgares : ensuite, se frayant un chemin à travers d'épaisses forêts, il pénètre dans la principauté de Riazan, et fait sommer les Russes de lui livrer la dixième partie de leurs biens. « Quand nous aurons tous mordu la poussière, répondirent les princes, vous pourrez les prendre en entier. » Georges rejeta les mêmes propositions; et, confiant dans ses forces, il résolut de punir à lui seul ces audacieux étrangers. Bâti marche contre Riazan, ruinant sur son chemin des villes florissantes dont il massacre la population. Après six jours de siége, la ville est emportée, et Youry est égorgé avec sa famille et tous les habitants. Bâti rencontre à Kolomna Vsévolod, fils de Georges, qui, réuni à Roman, neveu d'Youry, livre et perd une bataille décisive. Après ce nouveau succès, il brûle Moscou, et fait prisonnier Vladimir, second fils de Georges. Le grand prince sort enfin de sa capitale, qu'il laisse sous la défense de ses deux fils Vsévolod et Mstislaf, et se retire avec sa petite armée, pour attendre l'arrivée de ses frères. Le chef tatar parut bientôt sous les murs de Vladimir, envoyant une partie de ses troupes à Souzdal, qui se rendit sans résistance, et dont la population fut exterminée. Les Vladimiriens, voyant les préparatifs du siége, reconnurent que leur perte était inévitable. Vsévolod, les princes, les seigneurs et les principaux citoyens reçurent solennellement la tonsure monacale, pour consacrer à Dieu les derniers jours de leur vie. Enfin l'assaut commence, et tout est livré à la mort ou au pillage. Vsévolod et Rostislaf périssent au milieu des rangs ennemis. Pendant l'espace de trois semaines, les Tatars, sans compter les bourgs et les villages, prirent quatorze villes de la grande principauté, dont les habitants furent égorgés ou traînés en esclavage. Georges,

qui campait sur les bords de la Site, marche à la rencontre de l'ennemi; mais il succombe, et Vassilko reste entre les mains du vainqueur, qui, blessé de la fierté de ses réponses, le fait tomber sous les coups de ses soldats.

Les nombreuses bandes tatares se portèrent précipitamment sur Novgorod; et après avoir pris Tver, elles mirent le siége devant Torjek. Cette ville ruinée, Bâti rétrograde, arrêté dans sa marche par des marécages, et se porte sur Kozelsk dans le gouvernement de Kalouga; cette place résista un mois, et eut le sort des autres villes.

Rassasié de carnage, Bâti se retira sur le Don, dans le pays des Polovtsi; Yaroslaf, frère de Georges, se hâta de quitter Kief et de se rendre à Vladimir.

LE GRAND PRINCE YAROSLAF II VSÉVOLODOVITCH.

1238-1247. Yaroslaf donna tous ses soins pour réparer les désastres de la Russie; bientôt après il défait l'armée des Lithuaniens qui s'étaient emparés d'une grande partie de la province de Smolensk, et place sur le trône Vsévolod Mstislavitch, petit-fils de Roman : mais à peine le grand prince se fut-il éloigné de Kief que Michel de Tchernigof se rendit maître de cette capitale. Il avait laissé à Galitch son fils Rostislaf, qui, au mépris de la paix, s'empara d'une ville où commandait Daniel. Celui-ci profite de l'absence de Rostislaf, surprend Galitch, dont les habitants le reçoivent avec joie, et Rostislaf s'enfuit en Hongrie. Cependant Bâti, vainqueur des Polovtsi, reparaît avec ses hordes, et se rend maître du pays des Mordviens, de Mourom et de Gorokhovetz. De là il se dirige vers la Russie méridionale. Péréiaslavle est ruinée, Tchernigof, après une vigoureuse résistance, est livrée aux flammes. Mstislaf, échappé à sa fureur, se réfugie en Hongrie.

L'avide Bâti convoitait les richesses de Kief. Mangou, petit-fils de Genghis-Khan, fut envoyé pour examiner cette ville, dont l'aspect le frappa d'admiration. Il essaya d'engager les habitants à se rendre, mais les Kiéviens massacrèrent ses envoyés. Le prince Michel venait de s'enfuir en Hongrie; Rostislaf veut s'emparer du trône, mais Daniel le prévient, et le fait arrêter.

Ce prince partit pour la Hongrie, dans l'espoir d'engager le roi à se joindre à lui pour repousser les Tatars : il avait confié au boyar Dmitri le dangereux honneur de défendre la capitale. Bientôt l'assaut commença. Les portes tombent, et la ville n'a plus d'autre rempart que le corps de ses guerriers; la lutte fut sanglante; mais vers le soir, les habitants battent en retraite jusqu'à l'église de la Dîme. Le jour suivant éclaira la victoire des Mongols; Bâti, qui savait apprécier le courage, accorda la vie à Dmitri. Pendant plusieurs jours les débris de Kief nagèrent dans le sang, et la splendeur de l'ancienne capitale d'Oleg fut à jamais éclipsée. Temples, monuments, tombeaux, tout fut détruit. Informé que les princes de la Russie méridionale forment une ligue défensive, Bâti s'avance contre les provinces de Galicie et de Vladimir : il prend Ladigine, Kaménetz : Kréménetz retarde sa marche, il l'abandonne pour aller s'emparer de Vladimir, de Galitch et d'un grand nombre d'autres villes. Dmitri, qui l'accompagnait, eut l'adresse de lui persuader qu'il était de son intérêt de porter ses armes en Hongrie, dont le roi levait une armée nombreuse.

Béla avait accueilli Daniel avec hauteur, pensant que les Tatars n'oseraient franchir les monts Krapaks; mais apprenant que l'ennemi touchait ses frontières, Daniel se retira dans la Mazovie, où il resta avec Vassilko jusqu'au moment où les Tatars quittèrent le sud-ouest de la Russie. A cette heureuse nouvelle, ces princes s'établirent à Kholm qui avait échappé à la dévastation générale. Ce ne fut pas sans peine que Daniel parvint à dompter les séditieux, car les malheurs de l'invasion

n'avaient pas rendu les princes plus sages, et ils se disputaient avec avidité les tristes restes des villes encore fumantes.

Novgorod était alors gouvernée par Alexandre Yaroslavitch; jeune prince doué de tous les avantages du corps et de l'esprit. Les habitants de cette ville qui avait vu passer, sans en être atteinte, les hordes des Mongols, avaient alors pour ennemis les Tchoudes, les chevaliers livoniens qui s'étaient réunis à l'ordre teutonique, les Finois et les Suédois. Ces derniers armèrent une flotte qui pénétra dans la Néva : mais les guerriers qu'elle portait furent défaits par Alexandre à qui cette victoire valut le nom célèbre de *Newsky*. Plus tard les Allemands, excités par un traître nommé Tverdilo, s'emparèrent d'Izborsk, et battirent les Pskoviens. Bientôt ils entrèrent sur le territoire de Novgorod, en l'absence d'Alexandre que les citoyens avaient mécontenté. Ce prince se rendit à leurs prières, et à son arrivée tout changea de face. Les Allemands sont repoussés, les Tchoudes punis, et Pskof lui doit sa délivrance. Les Livoniens sont défaits dans leur province, et Alexandre leur accorde la paix. Il remporte en outre de grands avantages sur les Lithuaniens; mais sa cruauté envers les vaincus ternit sa gloire.

Ces succès dans le Nord n'empêchaient point la Russie d'être tributaire des Tatars. Maître de la Hongrie, de la Moldavie et de la Valachie, Bâti retourna tout à coup sur les bords du Volga; et là, ayant pris le titre de Khan, il s'occupa du soin d'affermir ses nombreuses conquêtes. Tout pliait sous cette volonté puissante; le grand prince reçut l'ordre d'aller le trouver, et il fit partir son fils Constantin pour aller rendre hommage au grand khan Octaï, alors en Tatarie. Deux ans après, Yaroslaf dut se rendre en personne sur les bords du fleuve Amour, pour s'humilier devant son orgueilleux maître; il parvint à désarmer son ressentiment, mais il mourut en revenant dans sa patrie. Presque en même temps, Michel, qui avait inutilement imploré le secours de Béla, revint à Tchernigof, où les lieutenants de Bâti lui ordonnèrent de se rendre à la horde. Il obéit, et partit avec son fils Boris et le boyar Féodor. Il allait entrer dans la tente de Bâti, lorsqu'on exigea de lui qu'il fléchît le genou devant les idoles : il refusa généreusement, et fut massacré. Féodor montra la même foi et eut le même sort : quant à Boris, il dut sans doute à moins de fermeté la faveur de retourner plus tard dans son apanage. Ses autres fils rentrèrent également dans leurs possessions.

Daniel lui-même se prosterna devant Bâti qui le reçut avec distinction, et il se retira avec les titres honteux de serviteur et de tributaire du khan : mais, en compensation, la protection du Tatar lui valut des égards de la part des princes ses rivaux; et Béla contracta avec lui une alliance à la suite de laquelle Léon, fils de Daniel, épousa une fille du roi.

C'est vers ce temps que Plan Carpin, moine franciscain, traversa la Russie, en qualité d'envoyé du pape Innocent IV, qui désirait entamer des négociations avec le khan des Tatars, en essayant en même temps de ramener les Russes à l'unité de l'Église romaine. Le voyage de Plan Carpin donne des renseignements curieux sur la Russie à cette époque, sur les mœurs et la puissance des Tatars, et sur l'élévation de Gaïuk, successeur d'Octaï, à la dignité du grand khanat. Cette ambassade n'eut pas de suite en ce qui concernait les Mongols; mais Daniel, cherchant un point d'appui contre la puissance des barbares, fit un acte de saine politique, en mettant la cour pontificale dans ses intérêts. Le pape flatta Daniel, et lui offrit la couronne royale; mais le grand prince préférait un secours effectif à un vain titre. Il vit bientôt que l'Europe, occupée de ses propres dissensions, était hors d'état de rien entreprendre contre les Mongols; il consentit à reconnaître le saint-père comme vicaire de saint Pierre, et se laissa couronner par le légat en présence des boyars et du peuple : mais là se borna sa complai-

sance; et bientôt une rupture suivit des négociations peu sincères de part et d'autre. Cependant, depuis ce sacre, le prince de Galicie porta le titre de roi.

SVIATOSLAF VSÉVOLODOVITCH, ANDRÉ YAROSLAVITCH ET ALEXANDRE NEWSKY.

1247-1263. Sviatoslaf, oncle d'Alexandre, succéda à son frère Yaroslaf, dont les fils furent établis dans leurs apanages particuliers. Alexandre, qui jusque-là ne s'était point humilié devant les Mongols, dut aller prendre les ordres de Bâti, et partir avec son frère André pour aller rendre hommage au grand khan. Ces princes surent se concilier la faveur du chef tatar, qui donna à Alexandre toute la Russie méridionale en y comprenant Kief. André obtint le gouvernement de Vladimir. Sviatoslaf, leur oncle, alla s'en plaindre à la horde, mais il n'obtint point réparation, et il mourut deux ans après. La vieillesse de Bâti explique le choix du grand khan qui trouvait un gage de sécurité dans l'amour que les Russes portaient à Alexandre, lequel après tout ne jouait que le rôle secondaire de vice-roi. Les Novgorodiens reçurent ce prince avec joie; il profita de la faveur du grand khan pour alléger le joug qui pesait sur la Russie, et conclut une alliance avec Hacon, roi de Norwége.

Cependant André, qui occupait la souveraineté de Vladimir, sous le bon plaisir des Tatars, eut l'imprudence de les irriter, et leur fournit l'occasion de piller sa province : il n'eut que le temps de s'enfuir en Suède; Alexandre, plus sage ou plus souple, fut reconnu à la horde grand prince de Vladimir.

Vers la même époque, Oleg, qui avait occupé le trône de Riazan, retourna dans sa patrie après un long esclavage : il se fit moine, et mourut six ans après. Son fils Roman lui succéda.

Il faut placer vers cette époque la révolte des Novgorodiens contre Alexandre, qui rétablit son autorité par des mesures sévères, et la fondation de Narva par les Suédois, les Finois et les Allemands.

Ces luttes continuelles dans le nord de la Russie servaient la politique des Mongols, mais d'un autre côté, elles aguerrissaient leurs tributaires, et préparaient leur affranchissement. Bâti était mort; Berki, en lui succédant, avait remis le gouvernement des provinces russes à son lieutenant Oulavtchi. C'est devant ce dernier que durent comparaître Alexandre et son frère André. Malgré leurs efforts, la Russie septentrionale fut soumise à un tribut onéreux, dont on n'exempta que les ecclésiastiques. En vain les fiers Novgorodiens voulurent résister. Alexandre lui-même punit son fils Vassili, fit mettre à mort les instigateurs d'une lutte sans espoir, et pour la première fois les tribus de la république de Novgorod vinrent grossir le trésor des khans.

La Russie était esclave depuis le Dniestr jusqu'au lac Ilmen; Daniel, qui avait pris part aux affaires de l'Europe, avait tenté vainement d'échapper au joug commun. Allié du roi de Hongrie, il appuya ses prétentions sur les domaines du défunt Frédéric, duc d'Autriche, contre l'empereur et le roi de Bohême, et porta la guerre en Allemagne plus loin qu'aucun de ses ancêtres. Fier de ces succès et des avantages qu'il avait remportés contre les Lithuaniens, appuyé par les Polonais et le roi de Hongrie, Daniel osa se déclarer l'ennemi des Mongols. Ses premiers efforts furent heureux; mais Bourondaï, à la tête d'une immense armée de Tatars, somma le roi de Galicie de marcher avec lui contre les Lithuaniens; et force fut à Daniel d'envoyer à ces barbares son frère Vassilko, avec des paroles de soumission et une armée auxiliaire. Tout le pays des Lithuaniens et des Yatviagues fut ravagé par les barbares. Cependant, Daniel fortifiait ses villes, et n'attendait qu'une occasion favorable pour secouer le joug; mais bientôt il se vit contraint de ruiner lui-même tous ses ouvrages, et de joindre ses troupes à

celles du vainqueur qui se jeta sur la Pologne. Kholm avait résisté; mais Sandomir, au mépris d'une capitulation honorable, eut tous ses habitants passés au fil de l'épée. Enfin Bourondaï retourna sur les bords du Dniepr, menaçant de brûler la Volhynie et la Galicie à la moindre apparence de résistance.

Cependant, les habitants de Vladimir, de Souzdal et de Rostof, exaspérés par les exactions des Mongols, avaient massacré ou mis en fuite les percepteurs des impôts; Alexandre se rendit à la horde pour désarmer le ressentiment du khan; avant son départ, il donna l'ordre à son fils Dmitri de marcher contre les Livoniens; ce dernier emporta la ville de Dorpat, dont il massacra les habitants. C'était lutter de cruauté avec les Mongols. Alexandre trouva le khan Berki à Saraï, et parvint à justifier le meurtre dont nous venons de parler; mais il dut passer près d'une année à sa cour : il mourut à Gorodetz, après avoir pris la tonsure monacale. La douleur du peuple fut extrême; on lui donna le nom de *Saint*; et, au dix-huitième siècle, Pierre le Grand fit transporter ses restes sur les bords de la Néva, comme pour les rendre aux lieux témoins de son triomphe, et mettre sa nouvelle ville sous la protection d'un nom vénéré des Russes.

Ce fut sous son règne que s'élevèrent dans la horde du Volga ou de Kaptchak, des dissensions qui présageaient sa chute. Nogaï se déclara indépendant, et fit alliance avec Michel Paléologue; c'est du nom de ce chef qu'est dérivé celui des *Tatars-Nogaïs*, sujets actuels de la Russie.

LE GRAND PRINCE YAROSLAF YAROSLAVITCH.

1263-1272. André n'ayant survécu que de quelques mois à Alexandre Newsky, ce fut son frère Yaroslaf de Tver qui lui succéda. Les Novgorodiens se soumirent également à son pouvoir, mais avec des conditions qui réduisaient son autorité à une simple présidence.

Des événements importants s'étaient passés en Lithuanie : Mindovg, roi de ce pays, et Tortivil de Polotsk, avaient été assassinés par leurs proches; le fils de ce dernier se réfugia à Novgorod. Voïchelg, fils de Mindovg, qui s'était fait moine, résolut de venger son père, et exerça de grandes cruautés dans la Lithuanie. A la même époque, Dovmont, parent de Mindovg, est nommé prince de Pskof, et justifie ce choix par sa bravoure. Les Russes et les chevaliers livoniens se firent beaucoup de mal, sans qu'il en résultât d'autre avantage pour les premiers que la possession des bords de la Narva.

Nous ne nous arrêterons pas aux différends qui surgirent entre Yaroslaf et les Novgorodiens, ni à la réconciliation qui s'ensuivit, notre but étant de ne choisir, parmi les faits, que ceux dont l'influence peut servir à faire comprendre l'histoire générale de la Russie. Ce fut vers cette époque que le khan Berga se fit mahométan, et entraîna par son exemple un grand nombre de Mongols. Ils poussèrent l'ardeur de leur foi nouvelle jusqu'à massacrer Roman, qui avait parlé de cette religion en termes peu révérencieux.

Yaroslaf mourut en revenant de la horde; prince faible, et qui n'avait pas rougi d'appeler les Mongols à son aide, pour réduire les Novgorodiens. Sa mort avait été précédée de celle de Daniel, roi de Galicie. La politique adroite et le courage de ce dernier allégèrent pour ses sujets le poids de la servitude; et, pendant un siècle, le royaume de Galitch fut regardé par les États chrétiens comme le plus sûr rempart contre les invasions des barbares. Après la mort de Daniel, la guerre éclata entre ses successeurs et Boleslas de Pologne. Vassilko était resté prince de Vladimir; Léon régnait à Pérémysle, Mtislaf à Loutsk et à Doubno; Schvarn, le plus jeune, possédait Galitch et Kholm. Malgré la paix, les boyars de Schvarn, appuyés des Lithuaniens, ravagèrent les provinces polonaises; mais Boleslas les défit, et les força à la paix. Voïchelg, ami de Vassilko et de Schvarn, s'était emparé

d'une grande partie de la Lithuanie, qu'il abandonna à ce dernier, pour se renfermer dans un monastère; mais Léon, jaloux de cet accroissement de puissance, attira Voïchelg dans un piége, et le massacra de sa main. Quelque temps après, Schvarn et Vassilko moururent, et Léon monta sur le trône de Galitch; il établit sa résidence à Lvof, ville fondée sous Daniel.

Ce fut vers cette époque que les Génois fondèrent la ville de Caffa, sur l'emplacement de l'ancienne Théodosie.

LE GRAND PRINCE VASSILI YAROSLAVITCH.

1272-1276. Vassili, frère cadet d'Yaroslaf, monta sur le trône de la grande principauté, et parvint à remplacer Dmitri, fils d'Alexandre, en qualité de prince de Novgorod. Au bout de deux ans de tranquillité, il partit pour la horde, à l'instant où les Mongols s'apprêtaient à marcher contre les Lithuaniens. Le païen Troïden, successeur de Schvarn, s'empara de Droguitchin, ville dépendante de Galitch, et en fit périr les habitants. Léon appela à son secours le khan Mangou-Timour; mais les Tatars se comportèrent en ennemis plutôt qu'en alliés, et une seconde expédition n'eut d'autre résultat que le siége de Grodno, où les Prussiens déployèrent une grande résolution. A son retour de la horde, Vassili succomba dans la force de l'âge, emportant les regrets des princes et du peuple. Sous son règne, le métropolitain Cyrille convoqua les évêques du nord de la Russie, et publia les canons ecclésiastiques, dont la copie, presque aussi ancienne que l'original, est conservée dans la bibliothèque du synode.

LE GRAND PRINCE DMITRI ALEXANDROVITCH.

1276-1294. Dmitri, héritier de la grande principauté, se rendit à Novgorod, tandis que les autres princes conduisirent leurs troupes dans la horde, pour suivre Mangou-Timour dans une expédition contre les Yasses du Caucase ou Alains; ils se distinguèrent dans le Daghestan. L'année suivante, Féodor, prince d'Yaroslavle, et Michel, fils de Gleb, aidèrent les Tatars dans leur guerre contre les Bulgares; vers la même époque, Dmitri força les Caréliens rebelles de reprendre le joug, et fonda le fort de Koporié sur le bord du golfe de Finlande, ce qui fut le sujet de violentes querelles entre le prince et les Novgorodiens. Dmitri venait de rétablir l'union entre les princes de Rostof, lorsque son frère André résolut de le déposséder. Il obtint du khan le titre de grand prince, et Dmitri fut obligé de s'enfuir. Les Tatars profitèrent de cette circonstance pour mettre tout à feu et à sang, et André eut l'indignité de se réjouir de ces calamités qui servaient son ambition. Cependant Dmitri, qui espérait trouver un asile dans Koporié, fut arrêté par les Novgorodiens : ils ruinèrent cette forteresse de fond en comble, et appelèrent André pour les gouverner. Alarmé par les préparatifs de Dmitri, André se réfugia à la horde, reparut avec une armée de Tatars, et contraignit Dmitri à se retirer. Il alla s'humilier devant Nogaï qui lui rendit sa couronne, assez peu soucieux que tel ou tel prince russe se chargeât du soin de lui payer le tribut. André dissimula son dépit, et céda Novgorod à son frère, attendant que la fortune lui devînt plus favorable.

Vers ce temps, le désordre éclata dans la province de Koursk : Oleg, pour complaire au khan, fit mourir Sviatoslaf, et périt lui-même avec ses deux fils de la main d'Alexandre, frère de sa victime.

Cependant André se préparait à la guerre; mais le grand prince le prévint, éloigna un Tsarévitch de la horde qui avait pris le parti de son frère; et, dans le même temps, les Rostoviens chassèrent un grand nombre de Tatars dont ils pillèrent les propriétés : cette témérité demeura impunie, sans doute à cause des dissensions qui régnaient entre les chefs mongols. André et Féodor d'Yaroslavle s'unirent étroitement, et parvinrent à perdre Dmitri dans l'es-

prit de Nogaï. Sur un ordre du khan, une armée nombreuse fond sur la grande principauté : Dmitri s'enfuit à Pskof, et ses terribles ennemis brûlent et pillent tout sur leur passage. Tver s'apprêtait à une résistance désespérée; mais les Mongols se portent sur Novgorod, et se retirent enfin, gorgés de sang et de pillage. Dmitri se réfugia à Tver, où Michel parvint à le réconcilier avec André : il avait abandonné le titre de grand prince, content de son apanage d'Yaroslavle, lorsqu'il tomba malade subitement. Il se fit moine, et mourut sur le chemin de Volok. Sous son règne, les Suédois fondèrent la forteresse de Vibourg.

En 1280, Léon de Galicie espéra recueillir l'héritage de Boleslas, roi de Pologne; mais Lekho, neveu de ce prince, ayant été choisi par les boyars de Cracovie, Léon implora le secours des Tatars, et fut complétement battu malgré ces auxiliaires.

En 1285, Nogaï et Télébouga marchèrent contre les Hongrois, et forcèrent les princes de Galicie à les suivre. Cette expéditon coûta cher aux Tatars; la maladie et la faim les domptèrent, et, suivant l'expression d'un annaliste, Télébouga s'enfuit *avec une seule femme et une seule jument.* Cependant ils reparurent, en 1287, sur les bords de la Vistule. Lekho abandonna Cracovie, et c'en était fait de la Pologne, si la désunion ne s'était mise entre les deux généraux qui finirent par se séparer. Télébouga s'arrêta en Galicie où il introduisit la peste.

Vladimir, prince de Volhynie, laissa le trône à Mstislaf, qui se montra digne de lui succéder, par sa sagesse et ses vertus.

LE GRAND PRINCE ANDRÉ ALEXANDROVITCH.

1294-1304. L'ambition d'André était satisfaite; mais bientôt Daniel de Moscou et Jean de Péréiaslavle voulurent conquérir leur indépendance, et les autres princes se partagèrent, selon leurs affections particulières. Les Tatars avaient été choisis pour arbitres; cependant leur ambassadeur, satisfait d'avoir reçu de riches présents, ou peut-être dans le but d'entretenir la division entre les princes tributaires, se retira sans que la querelle eût été vidée. André leva des troupes, mais bientôt tout s'apaisa; du moins n'y eut-il point de rupture ouverte. Nous avons parlé de ce différend pour montrer que la discorde entre les princes russes était le plus puissant auxiliaire de la puissance des Mongols.

André, qui avait à se plaindre de Daniel de Moscou, était allé à la horde pour obtenir satisfaction ; pendant son absence, Daniel meurt, et son fils Georges, ou Youry, lui succède. André revint, après une absence d'une année, avec des ambassadeurs du grand khan Tokhta, qui imposa la paix aux princes désunis, en leur ordonnant de se contenter de leurs apanages respectifs : cependant Georges retint Péréiaslavle. Cette décision fut prise dans une diète solennelle, sans que les princes de Riazan et de Smolensk y prissent aucune part; car le grand prince était bien assez occupé des autres apanages.

En 1299, les chevaliers livoniens assiégèrent inopinément Pskof; le vieux prince Dovmont les repoussa avec perte, et mourut quelques mois après, laissant un nom vénéré.

Les Suédois fondèrent la ville de Kexholm en Carélie; mais les Novgorodiens la prirent, en rasèrent les remparts, et rebâtirent le fort de Koporié. Cinq ans après, le général Torkel Knoutson fonda la ville de Landskron, où il laissa une garnison. Le grand prince André s'en empara malgré une héroïque résistance. Ce fut, disent les historiens, la seule action louable du prince André.

Les Novgorodiens venaient de conclure la paix avec Erik VI, roi de Danemark ; et, peu confiants dans la durée de la tranquillité, ils avaient élevé dans leur ville une citadelle en pierre, lorsque le grand prince mourut, revêtu de l'habit monastique, expiation tardive de tous les maux qu'il avait causés à la Russie. Peu d'années avant, Léon de Galicie avait terminé sa carrière, universellement regretté de ses sujets.

LE GRAND PRINCE MICHEL YAROSLAVITCH.

1304-1319. Michel et Georges se disputèrent l'héritage d'André. Le premier avait pour lui le droit, si toutefois il existait quelque chose de semblable, à cette époque d'asservissement et d'anarchie. Il obtint l'autorisation du khan, ce qui valait mieux que le droit, et son neveu Georges fut obligé, après quelques combats douteux, de se contenter de Moscou. Sa cruauté et sa hauteur lui aliénèrent tous les cœurs; Michel put jouir de quelque repos.

Après s'être réconcilié avec les Novgorodiens, il dut partir pour la horde. Usbeck venait de monter sur le trône; il méritait l'affection des Tatars, par sa justice, et par son zèle à propager la religion de Mahomet. La longue absence du grand prince eut des suites non moins funestes à lui-même qu'à la Russie. Les Suédois brûlèrent la ville de Ladoga, et les Caréliens firent périr un grand nombre de Russes qu'ils avaient attirés dans Kexholm. Les Novgorodiens tirèrent vengeance de ce double affront; mais ils firent un crime à Michel d'avoir abandonné la patrie, pour aller rendre à un prince mongol de vains et serviles devoirs. Georges de Moscou profita de cette circonstance, et se fit nommer chef des Novgorodiens, qui déclarèrent la guerre au grand prince : cette résolution n'eut pas de suite. Cependant Georges, sommé de comparaître devant le khan, confia le gouvernement de la ville à son frère Athanase, et partit, muni de riches présents. Michel s'avança à la tête d'une armée formidable, composée de Mongols et de soldats de Vladimir et de Tver. Les Novgorodiens osèrent résister, et le courage dut céder au nombre; plus tard, ils firent si bonne contenance que Michel s'en retourna sans les attaquer dans sa retraite; s'étant imprudemment engagé dans des forêts et des marécages, il perdit une partie de son armée.

Cependant Georges avait su se ménager la faveur du khan, qui le déclara chef des princes russes, et lui donna en mariage sa sœur Kontchacka, qui fut baptisée sous le nom d'Agathe. Il revint accompagné d'une armée tatare, et ravagea les villes et les villages de Tver, jusqu'au Volga, sans vouloir écouter les ambassadeurs du grand prince, qui lui offrait de se contenter de son apanage. Michel convoqua les boyars, leur demanda conseil, et fort de leur approbation, il marcha contre Georges qui fut complétement battu; il se vit obligé de s'enfuir à Novgorod, qui se déclara pour sa cause, et envoya des troupes contre le vainqueur. Michel, pour épargner le sang russe, offrit de s'en rapporter à Usbeck. Par malheur, l'épouse de Georges mourut à Tver, et les ennemis de Michel firent courir le bruit qu'elle avait été empoisonnée. Usbeck, injustement prévenu contre Michel, permit son supplice; ce prince, victime déplorable de la perfidie de son neveu, mourut avec un courage que sa vive piété lui rendit facile. L'Église grecque l'a mis au nombre des saints martyrs, et l'histoire lui a donné le nom d'ami de la patrie.

Sous le règne de ce prince, la peste, la famine et de fréquents incendies désolèrent les villes déjà épuisées par la rapacité des Mongols.

LES GRANDS PRINCES GEORGES DANIÉLOVITCH, DMITRI ET ALEXANDRE MIKHAÉLOVITCH.

1319-1328. Suivi du jeune Constantin, fils de l'infortuné Michel, et des boyars de Tver, qu'il emmenait prisonniers, Georges vint régner à Vladimir, et envoya son frère Athanase à Novgorod, pour y gouverner en son nom. Dmitri, fils aîné de Michel, monta sur le trône de Tver. Le grand prince se porta sur Riazan, dont le prince, Jean Yaroslaviteh, dut se soumettre à tout ce que Georges exigea de lui. Dmitri, pour mieux assurer sa vengeance, conclut la paix, et obtint l'élargissement de son frère Constantin et des boyars de Tver. Bientôt après, Georges, à la tête des Novgorodiens, marcha contre les Suédois, et tenta inutilement d'emporter Vibourg. Il apprit la mort de son frère Athanase, et les violences com-

mises par les Tatars dans la ville d'Yaroslavle. Il reçut une autre nouvelle qui lui fut encore plus sensible : Dmitri avait obtenu du khan la dignité de grand prince, et il avait à sa disposition une puissante armée : force lui fut de retourner à Novgorod. C'est vers cette époque que les Novgorodiens fondèrent la forteresse d'Orekhof, actuellement Schlüsselbourg, établissement qui fut suivi d'une paix entre Magnus, roi de Suède, et la république. Après avoir remporté quelques avantages sur les Lithuaniens, il partit pour la horde, dans l'espoir de recouvrer la couronne de Vladimir. L'année suivante, Dmitri fit le même voyage, et les deux princes rivaux s'y rencontrèrent. Dmitri, à la vue de l'assassin de son père, lui plonge son épée dans le cœur. Usbeck ne prononça sur le sort de Dmitri que dix mois après cette vengeance audacieuse. Le meurtrier de son gendre fut égorgé à la horde; mais il reconnut pour grand prince de Russie Alexandre, son frère, que les Novgorodiens désignèrent aussi pour leur chef.

La même année, le bruit se répand que Schevkal, cousin d'Usbeck, à la tête de bandes nombreuses, se précipitait sur les provinces russes, annonçant le dessein d'en convertir les habitants au mahométisme, de massacrer Alexandre avec ses frères, et de prendre lui-même la couronne. Cette nouvelle, peu vraisemblable, n'était peut-être qu'un artifice généreux pour ranimer le courage des vaincus. Peuple et boyars se présentent autour du prince, et jurent d'exterminer leurs ennemis. Schevkal était à Tver; au bruit des armes, les Tatars n'ont que le temps de se ranger sur la place du palais; la lutte fut longue et terrible; enfin les Russes vainqueurs égorgent tout ce qui résiste, et Schevkal lui-même tombe sous leurs coups. Usbeck prépare froidement sa vengeance; il fait venir Jean, prince de Moscou, lui promet la grande principauté, et lui donne une armée de cinquante mille hommes commandée par cinq Tatars, à laquelle se joignent encore les Souzdallens guidés par Alexandre, petit-fils d'André. Le prince de Tver s'enfuit à Novgorod, où ses sollicitations demeurèrent sans succès; de là il court à Pskof, tandis que ses frères Constantin et Vassili se réfugient à Ladoga. Tver, Kachi, Torjek furent dévastées; et Novgorod elle-même ne fut épargnée qu'en payant un impôt de mille roubles d'argent. Usbeck, satisfait, confia la dignité de grand prince à Jean de Moscou, après avoir fait périr le prince de Riazan dont le trône, encore ensanglanté, fut occupé par Jean Koropol, son fils.

Depuis le milieu du treizième siècle, l'histoire des provinces méridionales de la Russie se sépare de celle du Nord; mais la puissance des Lithuaniens grandit rapidement sous le sceptre de Gédimin. Cet homme extraordinaire, fils d'un écuyer, fit périr son souverain, et son ambition ne se borna pas à l'usurpation des provinces lithuaniennes. Il réunit à ses domaines la principauté de Pinsk, et s'unit à plusieurs princes russes, en leur donnant ses filles pour épouses. Il maria ses fils Olgerd et Lusbart, le premier, avec la fille du prince de Vitebsk, et le second, avec celle du prince de Vladimir; celui-ci hérita de l'apanage de Volhynie. La chronique lithuanienne rapporte qu'après la mort d'Youry Daniélovitch, ses fils Vladimir et Léon, princes de Volhynie et de Galicie, attaquèrent la Lithuanie, au moment où Gédimin était occupé dans une guerre contre les Allemands. Léon prit Brest et Drogultchin, et Vladimir ravagea les bords de la Vilia. Tout à coup Gédimin revient victorieux, marche sur Vladimir, que défendaient les Tatars réunis aux Russes, les défait, se porte vers Loutsk, qui se rend sans coup férir, et ne s'arrête que pour donner du repos à ses troupes. Au printemps, il rentre en campagne, prend Ovroutch, Gitomir, et se rend sur le Dniepr. Stanislas, prince de Kief, appelle les Mongols, se joint à Oleg de Péréiaslavle, à Léon de Loutsk, à Roman de Briansk, et vient pré-

senter la bataille à Gédimin. Les Russes plièrent; Oleg et Léon tombèrent en combattant, tandis que Stanislas et Roman s'enfuirent à Riazan. Kief ouvrit ses portes au vainqueur, qui lui donna pour chef son neveu Mindovg, chrétien de religion. Gédimin s'empara ensuite de toute la Russie méridionale, jusqu'à Poutivle et Briansk.

Tout en se rapprochant du siége de la domination des Tatars, le prince lithuanien sut conserver leur alliance, et échapper à la honte du tribut : il prit le titre de grand prince de Lithuanie et de Russie, et établit sa résidence à Vilna, qu'il avait fondée lui-même; car il réunissait à un brillant courage les vues d'un sage administrateur et d'un politique consommé. Il avait manifesté au pape Jean le désir de se réunir à l'Église latine; mais, dégoûté par les intrigues de l'ordre de Prusse, il renvoya durement les ambassadeurs du saint-père, ce qui le fit passer en Europe pour être peu scrupuleux dans ses promesses. Il encouragea le commerce et les arts, et il est peu de souverains, à cette époque, dont la gloire puisse effacer la sienne.

LE GRAND PRINCE JEAN DANIÉLOVITCH, SURNOMMÉ KALITA.

1328-1340. Le nord de la Russie respirait enfin, et le règne de Jean Kalita inaugurait la puissance future de Moscou. Les Mongols, occupés des affaires de l'Orient et des troubles qui agitaient la horde, se contentaient de percevoir le tribut. Les autres princes virent avec jalousie les métropolitains s'établir dans la capitale de Jean Daniélovitch, prévoyant bien que cette ville deviendrait avec le temps le siége de la grande principauté.

Jean Kalita se rendit à la horde avec Constantin, frère d'Alexandre de Tver.

Usbeck les reçut avec bienveillance, et nomma Constantin prince de Tver; toutefois il leur ordonna de lui amener Alexandre. A cet effet, les ambassadeurs du khan et du grand prince se rendirent à Pskof; mais les habitants refusèrent de livrer ce prince, et prirent les armes. Jean, craignant les suites de cette désobéissance, pria le métropolitain de lancer l'interdit sur les Pskoviens et sur leur chef. Ce châtiment, employé pour la première fois en Russie, eut un effet complet; Alexandre s'enfuit en Lithuanie, près de Gédimin, revint au bout de dix-huit mois, et reprit la couronne de Pskof, qui demeura ainsi séparée de Novgorod, et s'érigea en diocèse particulier.

Cependant le grand prince, informé que les Novgorodiens, qui commerçaient avec la Sibérie occidentale, en recevaient de l'argent, exigea une part de ces profits; et comme ces derniers y mirent la condition qu'il restituerait les bourgs qu'il s'était appropriés sur leur territoire, Jean s'y refusa et se rendit à la horde. Dans ce danger, les Novgorodiens firent alliance avec le prince de Tver et s'assurèrent de l'amitié de Gédimin, en cédant à son fils Narimant, en patrimoine réversible sur sa postérité, Ladoga, Orekhof, Kexholm, toute la Carélie et une partie de Koporié. Ces préparatifs calmèrent probablement l'ardeur belliqueuse de Jean, qui se réconcilia avec les Novgorodiens : il parvint même à leur persuader de soumettre Pskof, et d'en chasser le prince Alexandre. Le cupide Jean échoua dans une nouvelle entreprise, qui avait pour but de s'emparer des établissements de Novgorod, sur les bords de la Kama. Cette république, mécontente du grand prince, rechercha l'alliance de Pskof, qui rejeta toutes ses avances.

Le prince Alexandre était depuis dix ans dans cette ville, nourrissant le désir de recouvrer la couronne de Tver. Les âmes courageuses ont une espèce de seconde vue, qui leur montre le succès là où des hommes ordinaires ne voient que péril. Alexandre part pour la horde, et se met à la disposition d'Usbeck qui, appréciant ce trait de résolution, eut assez de générosité pour oublier ses griefs, et lui rendre son apanage, que lui céda Constantin. Jean travaillait à rétablir l'unité de pouvoir, dont l'absence avait causé tous

les malheurs de la Russie; il déploya son autorité sur les princes apanagés, auxquels il dictait des lois dans leurs propres États. Souzdal, Yaroslavle, Rostof, Riazan et Tver pliaient sous sa volonté. Le retour d'Alexandre changea la face des choses; ce prince, ennemi de Jean, n'eut pas de peine à faire entrer dans ses vues les princes apanagés. Jean, plus prudent que son adversaire, se réconcilia d'abord avec les Novgorodiens, et se rendit à la horde, accompagné de ses fils aînés, Jean et Siméon. La calomnie, appuyée de riches présents, était toujours bien venue auprès des Mongols. Il présenta Alexandre sous les plus noires couleurs, et comme l'ennemi le plus dangereux de la domination des khans. Usbeck envoya sur-le-champ l'ordre à Alexandre et à plusieurs autres princes apanagés, de se rendre à la horde, et Jean revint à Moscou. Alexandre avait le pressentiment de la triste issue de son voyage; cependant il obéit, et ne put fléchir le courroux d'Usbeck, qui le fit massacrer ainsi que son jeune fils Féodor. Cependant cette cruauté ne tourna qu'à l'avantage de Jean, qui s'arrogea le pouvoir suprême sur la principauté de Tver, et consolida ainsi la prééminence de Moscou. Constantin et Vassili furent obligés d'envoyer dans cette ville la grosse cloche de Tver, la plus pesante qui ait jamais été fondue.

Les Novgorodiens, prévoyant bien que Jean, débarrassé de son rival, respecterait peu leur liberté, firent la paix avec les Suédois et les Norwégiens. Mais les premiers la rompirent bientôt après, et les Novgorodiens acquirent la preuve que leur alliance avec Gédimin se bornait, de la part de ce dernier, à de stériles protestations. Enfin, toutes les difficultés étant aplanies, les Novgorodiens envoyèrent au grand prince le tribut qu'ils devaient au khan. Jean exigea une somme deux fois plus forte, et il aurait soutenu ses prétentions par les armes, s'il n'eût été obligé d'entreprendre contre Smolensk une expédition qui n'eut pas de suite. La mort vint le surprendre au milieu de ses projets; mais il avait tracé la route, en essayant de réunir dans sa main les éléments épars de la puissance russe. La mort d'Alexandre de Tver prouve que le crime n'était pas un obstacle à sa politique. Il était pieux et charitable, et portait toujours une *kalita* ou bourse d'argent, pour faire des aumônes aux pauvres, ce qui lui fit donner le surnom de *Kalita*. Comme presque tous les princes russes, à cette époque, il revêtit l'habit monastique, à ses derniers moments. On lui doit l'érection de plusieurs églises, la reconstruction du Kremlin, et de notables améliorations commerciales. Ce fut sous son règne que la Galicie passa à Boleslas, gendre de Gédimin; après la mort de ce prince, Casimir, son beau-frère, s'empara de toutes les provinces qui en dépendaient.

LE GRAND PRINCE SIMÉON IVANOVITCH, SURNOMMÉ LE SUPERBE.

1340-1353. Siméon, fils de Jean, se rendit à la horde, et y acheta l'investiture de la grande principauté, malgré les efforts des autres princes russes, jaloux de la suprématie de Moscou. Rampant devant l'ombrageux Usbeck, il était dur et fier avec les Russes, qui lui donnèrent le surnom de *Superbe*. Après s'être fait sacrer à Vladimir, il jura de rester en bonne intelligence avec ses frères, et exigea d'eux le même serment. Il voulut lever sur Novgorod des impositions arbitraires, et appuya ses prétentions en levant une forte armée: Novgorod paya, et de son côté le grand prince s'engagea à respecter les institutions de la république.

Cependant Olgerd, digne fils de Gédimin, vint brûler les faubourgs de Mojaïsk, et se retira à la nouvelle de la mort de son père, qui laissait un apanage particulier à chacun de ses sept fils; vers la même époque, Usbeck termina sa carrière, et Tchanibek, son fils, conquit le diadème en assassinant ses deux frères.

Les princes russes reçurent l'ordre de se rendre à la horde: Siméon ob-

tint l'investiture. Pendant son absence, les Pskoviens appelèrent Olgerd à leur secours contre les Allemands, parce que Novgorod avait refusé d'épouser leur querelle. Olgerd parut devant Pskof, en qualité d'allié, accompagné d'une armée et de son frère Kestouti; mais les chevaliers livoniens défirent leur avant-garde, et coupèrent par morceaux un neveu de Gédimin, qu'ils avaient fait prisonnier. Les princes lithuaniens renoncèrent dès lors à agir en faveur de Pskof, qui sauva la retraite des Allemands. Les citoyens de Pskof, voyant qu'il fallait acheter plus nettement l'alliance d'Olgerd, lui offrirent leur principauté, en le priant d'embrasser de nouveau la religion chrétienne qu'il avait abjurée. Olgerd se contenta de leur envoyer son fils André, auquel il permit de recevoir le baptême; mais bientôt après, ce jeune guerrier rejoignit son père, et les Pskoviens recoururent à la protection de Novgorod. Cette ville, désolée par des incendies, était en proie à la turbulence des factieux. Cependant, lorsque ces troubles se furent calmés, elle songea, de concert avec Pskof, à faire la guerre aux Allemands, qui perdirent une bataille sanglante. Vers cette époque, et après une guerre de deux ans, le roi de Danemark céda à l'ordre tous ses droits sur l'Esthonie, pour dix-neuf mille marcs d'argent.

Dans le même temps, Olgerd s'empara des apanages de ses frères; et, maître de la Lithuanie, il porta ses regards du côté de la Russie; après quelques avantages, il exigea des Novgorodiens une satisfaction éclatante des injures qu'Eustache, un de leurs possadniks, s'était permises contre lui. Ce malheureux magistrat fut sacrifié à la sûreté de la ville. Olgerd tourna ensuite ses armes contre l'ordre Teutonique; mais, quelques mois après, le grand maître remporta sur les Lithuaniens une victoire signalée, et qui coûta cher aux villes de Vitebsk, de Polotsk et de Smolensk, dont les habitants combattaient sous les drapeaux lithuaniens.

Sur ces entrefaites, le roi Magnus convoqua à Stockholm un conseil d'État, où il proposa de convertir les Russes à l'Église latine. Comme l'argent manquait, le prince, au grand mécontentement des évêques, mit à contribution les trésors de l'Église qu'il voulait servir, et prit à sa solde un corps nombreux d'Allemands. Sans s'inquiéter des prédictions sinistres de Brigitte, fille de Birger, il fait une descente dans l'île de Bérésof, et propose aux Novgorodiens de choisir des docteurs, pour disputer avec des Suédois sur la supériorité des deux religions, ajoutant que la meilleure serait embrassée par les Suédois et par les Russes. Les Novgorodiens résistèrent à cette injonction étrange; et le roi Magnus, dont l'armée périssait par les maladies et le manque de vivres, dut se borner à la prise d'Orékhof et à quelques avantages insignifiants. Les Novgorodiens, reconnaissants des secours qu'ils avaient reçus de Pskof, déclarèrent que cette ville serait appelée la *sœur cadette de Novgorod;* et, ce qui valait mieux que ce titre, qu'elle aurait ses lois et son gouvernement à part. Cependant les Pskoviens abandonnèrent leurs alliés, au siége d'Orékhof, ce qui n'empêcha pas les Novgorodiens de prendre la ville et de pousser jusque dans la Norwége, après avoir battu les Suédois près de Vibourg. Enfin la paix fut signée à Dorpat.

Le grand prince, informé qu'Olgerd, pressé par les Allemands, avait envoyé au khan son frère Koriad, pour lui demander du secours, représenta à Tchanibek qu'il était peu séant à la dignité des Tatars de protéger un prince ennemi des Russes, ses tributaires : ces raisons parurent péremptoires, et au mépris du droit des gens, on livra à Siméon, Koriad et les ambassadeurs lithuaniens. Olgerd fut forcé de dévorer cet outrage, l'état où se trouvait la Lithuanie ne lui permettant pas de s'attirer de nouveaux ennemis; il rechercha même l'amitié de Siméon, lorsque Casimir eut repris aux fils de Gédimin presque toute la Volhynie occidentale. Les persécutions du

clergé grec par le roi de Pologne déterminèrent Siméon à recourir au prince lithuanien; il lui renvoya, moyennant rançon, Koriad et ses ambassadeurs. Au moment où Casimir s'y attendait le moins, Olgerd, Kestouti et Lubart chassèrent les Polonais de la Volhynie.

Les Pskoviens ne tardèrent pas à se broniller avec les Lithuaniens, et ils renvoyèrent les lieutenants d'André, fils d'Olgerd, qui n'en resta pas moins l'allié de Siméon.

Les maux causés par la guerre, quelle que soit la cruauté du vainqueur, font sur l'esprit des hommes une impression moins terrible que ceux dont la Providence semble les frapper. La peste noire éclata à cette époque; elle avait désolé l'Asie; elle étendit ses ravages sur l'Europe, et la Russie ne put nombrer ses victimes, parmi lesquelles il faut probablement compter le grand prince, ses deux fils et son frère André qui moururent à cette époque. Siméon fut le premier qui prit le titre de grand prince de toutes les Russies.

LE GRAND PRINCE JEAN II IVANOVITCH.

1353-1358. Tchanibek désigna pour successeur du grand prince Jean Ivanovitch de Moscou. Il n'était pas de retour de la horde, qu'Oleg de Riazan, fils de Korotopol, redevenu maître de la principauté de son père, se déclara contre le grand prince. Il pilla tout ce qu'il ne put détruire, et commit d'atroces cruautés. Le débonnaire Jean évita la guerre avec Oleg, et supporta avec la même résignation la desobéissance des Novgorodiens, qui voulaient conserver pour leur prince Constantin de Souzdal: mais à la mort de ce dernier, ils reconnurent les droits du grand prince. André, fils de Constantin, fut confirmé par Tchanibek dans la possession de Nijni, Gorodetz et Souzdal. Olgerd, malgré ses alliances avec les princes russes, n'en inquiétait pas moins leurs provinces; il convoitait depuis longtemps Smolensk et Briansk qui n'avaient qu'une ombre d'indépendance. Cette dernière se soumit définitivement à la Lithuanie, en 1356. Olgerd s'était déjà emparé de la ville de Rjef, lorsqu'il fut obligé de revenir sur ses pas, rappelé par la résistance des habitants de Mojaïsk et de Tver.

Vers cette époque, des dissensions civiles éclatent à Mourom, à Tver, à Novgorod. Féodor chasse Youry de Mourom, qui succombe bientôt à son infortune; Vassili de Tver et son neveu, Vsévolod de Kholm, se traitaient en ennemis. Ce dernier fut livré par Tchanibek aux envoyés de son oncle; car tous ces débats se terminaient à la horde, qui, entre deux plaignants, favorisait le plus riche et le plus humble. Les habitants de Novgorod s'entre tuaient pour l'élection d'un possadnik, le gouverneur militaire de Moscou fut trouvé assassiné sur la place de la ville. Enfin, sous le règne du faible Jean, l'Église elle-même n'était qu'un théâtre de troubles et de scandale; cependant, au milieu de ces crimes de toute espèce, l'attention se repose sur quelques exemples de vertus. Le métropolitain Alexis, dont la sainteté était en grande vénération, fut mandé par le khan dont l'épouse était dangereusement malade, et cette princesse ayant recouvré la santé, il parvint, par le crédit que lui valut cette cure attribuée à ses prières, à faire cesser les vexations dont les Russes étaient l'objet. Tchanibek périt assassiné par son fils Berdibek. Les prétentions avides et la cruauté du nouveau khan faisaient trembler les Russes; cependant Alexis parvint à désarmer le courroux de ce Tatar. Jean termina ses jours à l'âge de trente-trois ans. Son caractère forme un contraste frappant avec celui de son prédécesseur. Sous son règne la Valachie se constitua en principauté; ses chefs, de même que ceux de la Moldavie, prirent le titre de voïévodes.

LE GRAND PRINCE DMITRI CONSTANTINOVITCH.

1359-1362. Koulpa venait de succéder au khan Berdibek; ses deux fils avaient été convertis au christianisme,

et ce progrès annonçait aux Russes des jours plus heureux; mais ce prince et ses fils furent assassinés par Naurous, descendant de Genghis-khan. Ce dernier éleva Dmitri de Souzdal à la dignité de grand prince, substituant sa volonté au mode ordinaire de succession.

Dans le Nord, Olgerd marchait de conquête en conquête, et menaçait déjà la province de Tver. Heureusement pour la Russie, le royaume de Kaptchak s'énervait de jour en jour, et périssait de ses propres violences : Khidyr, capitaine tatar, massacre Naurous et se fait proclamer grand khan; il est assassiné lui-même par son fils Témir Khoja qui règne six jours. Les khans se détrônent et s'égorgent; les provinces se morcellent, et les Russes ne savent plus à qui porter l'hommage et le tribut. Au milieu de tous ces troubles, Dmitri Ivanovitch de Moscou se déclare compétiteur du grand prince, et le somme de comparaître avec lui devant le khan de Saraï, tant l'habitude avait façonné les princes russes au joug de ces Tatars affaiblis. Mourouth, que pressaient alors les armes de Mamaï, crut qu'il lui serait avantageux de se décider en faveur du prince de Moscou. Dmitri Constantinovitch s'enfuit à Souzdal, et son rival prit les rênes de l'empire, à l'âge de douze ans, mais entouré de sages conseillers.

LE GRAND PRINCE DMITRI IVANOVITCH, SURNOMMÉ DONSKOI.

1363-1389. Dmitri, pour affermir son autorité, essaya d'abord de se concilier la protection d'Audoul, rival de Mourouth : son premier protecteur s'en offensa, et donna la grande principauté au prince déchu : mais Dmitri n'en tint aucun compte, et son ennemi vaincu dut se contenter de Souzdal. La puissance russe gravitait autour de Moscou, et la volonté ferme de Dmitri brisait le faisceau des apanages héréditaires. Les souverains de Galitch, de Starodoub, de Rostof, durent reconnaître la suprématie de la ville libératrice. L'incendie de Moscou et les ravages de la peste ne décourageaient point Dmitri; il jette les fondements d'un kremlin en pierre; dans différentes rencontres, les chefs tatars sont battus par leurs tributaires; les fils des Slaves se ressouviennent de leurs ancêtres, et ces avantages partiels en font présager de plus grands encore. Cependant les troubles de Tver et la conduite artificieuse du grand prince envers le prince Michel, attirèrent sur la Russie les armées du terrible Olgerd, qui avaient déjà ravagé la Podolie, la Tauride, et dévasté Kherson. Le Lithuanien, dont l'âge n'avait point refroidi l'ardeur guerrière, pénètre en Russie, et détruit les troupes du grand prince, commandées par le voïévode Minin, à la sanglante journée de Trosten. Des bords de ce lac, il marche sur Moscou, dévaste les environs, et, chargé de butin, il se retire sans donner l'assaut à la ville qui dut son salut à l'hiver et à ses tours de briques. Quelque temps après, les Novgorodiens, réunis à ceux de Pskof, forcèrent les Livoniens à lever le siége d'Isborsk, et firent la paix avec l'Ordre Teutonique.

Michel de Tver, attaqué de nouveau par Dmitri, essaya en vain de lui opposer les Tatars, et se vit forcé de chercher un refuge à Vilna. Olgerd épousa encore une fois sa querelle, et vint camper devant Moscou. Un hiver précoce et la nouvelle que l'ordre Teutonique se préparait à l'attaquer, lui firent rebrousser chemin, après avoir fait la paix. Michel, abandonné des Lithuaniens, eut recours aux khans; mais Dmitri se rendit à la horde, et fut confirmé dans la grande principauté. Les chroniques parlent d'une troisième invasion d'Olgerd, qui se termina par un accommodement. Mais d'autres dangers menaçaient la Russie. Les ambassadeurs du khan Mamaï avaient insulté Dmitri Constantinovitch dans sa résidence de Nijni; le peuple les massacra avec leur suite. Mamaï irrité envoya une armée qui ravagea les environs de cette ville. L'infatigable Michel profite de cette circonstance; il sollicite et obtient la promesse d'une coopération active de la part d'Olgerd

et de Mamaï; mais impatient d'en venir aux mains, il entame seul les hostilités. Le grand prince fait face de tous côtés, et trouve dans la soumission des princes apanagés de puissantes ressources; il s'empare de Mikoulin et investit Tver, tandis que ses lieutenants désolent toute la province. Les habitants de Tver firent une défense héroïque; mais, réduits à l'extrémité, ils se virent contraints de se rendre, et Dmitri en usa généreusement envers le prince vaincu.

Peu de temps après, le grand prince envoya une armée en Bulgarie, et imposa un tribut à la ville de Kazan dont la fondation remontait à Saïn, fils de Bâti, ou à Bâti lui-même. Cependant les Tatars, sous la conduite d'Arapcha, surprirent les Russes sur la rivière de la Piana, leur tuèrent beaucoup de monde, et s'emparèrent de Nijni qu'ils livrèrent aux flammes. Riazan eut le même sort. Bientôt les Russes prirent une éclatante revanche sur les bords de la Voja et battirent pour la première fois les Tatars en bataille rangée. Mamaï furieux s'abattit sur la province de Riazan qu'il mit à feu et à sang, et se retira méditant une vengeance plus complète. Sans ces luttes fréquentes et acharnées qui occupaient l'énergie des barbares, c'en était fait sans doute de l'Europe occidentale.

Cependant Olgerd était mort; son fils Jagellon qui lui succède fait périr le vieux Kestouti, compagnon de gloire de son père, et oblige Vitovte à se réfugier en Prusse. Dmitri profita habilement de ces divisions pour réunir à la grande principauté quelques provinces que les Lithuaniens avaient conquises sur le territoire de la domination russe.

Tandis que Dmitri était occupé des affaires du Nord, il apprend que la horde fait des préparatifs d'invasion. Mamaï n'annonçait rien moins que l'intention d'anéantir la Russie; il avait grossi son armée de Polovtsi, de Tcherkesses et autres peuplades avides de pillage, et s'était ménagé l'alliance de Jagellon. Le prince de Riazan, l'artificieux Oleg, n'avait pas rougi de se liguer avec l'étranger, espérant sauver son apanage, lorsque Moscou aurait succombé. La résolution de Dmitri de résister à cette puissante coalition, excite partout l'enthousiasme; les Russes se souviennent des exploits de leurs ancêtres, pour les égaler, de leurs désastres, pour en tirer vengeance : les provinces se lèvent et envoient vers le grand prince tout ce qui est en état de combattre. Ces troupes, le dernier espoir de la Russie, reçoivent la bénédiction de Serge, abbé du monastère de la Trinité. Vous vaincrez, leur dit-il, mais la victoire vous coûtera cher. Il leur associe deux moines qui jadis avaient porté le casque, et faisant le signe de la croix sur leurs bonnets : Voilà, leur dit-il, une arme qui ne périt jamais, qu'elle vous tienne lieu de cuirasse! Les princes de Briansk et de Polotsk amenèrent des renforts à Dmitri. Ces chefs, fils d'Olgerd, étaient contraires à Jagellon. Déjà l'armée russe était forte de plus de cent cinquante mille hommes. Alors arrivent au camp de Diévitchié les ambassadeurs de Mamaï, pour exiger l'ancien tribut. Dmitri semble hésiter; il consent, dit-il, à payer un tribut modéré, mais il ne ruinera pas ses peuples pour gorger d'avides étrangers : une telle réponse valait un défi. Le grand prince reçoit encore quelques renforts; il passe l'Oka, et tant d'activité fait trembler Oleg. Cependant Dmitri s'approche du Don, où son nom va trouver un baptême de gloire; le fleuve est traversé pour couper toute retraite aux lâches et pour isoler les Mongols des auxiliaires lithuaniens qui s'approchent : l'armée se déploie dans les champs de Koulikof. La victoire resta longtemps indécise; déjà les Tatars s'étaient ouvert un chemin jusqu'aux grands drapeaux, lorsque le prince Vladimir Andréiévitch, qui commandait la réserve, sort des bois qui le couvraient, et fond sur l'ennemi étonné qui plie et prend la fuite. Mamaï, témoin de la défaite des siens, s'écrie : Le Dieu des chrétiens est puissant! et il est en-

traîné dans la déroute générale. Cent mille morts, un matériel immense et un riche butin furent le résultat de cette journée qui valut à Vladimir le surnom de brave, et à Dmitri celui de Donskoï. A cette nouvelle, Jagellon rebroussa chemin en toute hâte, et le grand prince retourna en triomphe dans sa capitale. Il fit une grande faute en agissant comme si les Tatars étaient anéantis. Mamaï n'eut pas le temps de se venger des Russes. Vaincu par Tokhtamouisch qui avait su se ménager la faveur de l'émir Tamerlan, il mourut misérablement à Caffa. Mais son rival se chargea de venger le nom tatar; l'été suivant il exigea des princes russes le tribut accoutumé. Un refus superbe fut le résultat de cette démarche. Tokhtamouisch emploie une année entière à faire ses préparatifs; enfin il pénètre en Russie, guidé par ce même Oleg dont la générosité de Dmitri n'avait pu désarmer la haine. Ici la voix grave de l'histoire s'élève contre Dmitri. On perd le temps en vaines délibérations, et au lieu d'aller chercher l'ennemi en rase campagne, on s'enferme dans les forteresses; le grand prince s'enfuit à Kostroma avec sa famille; on s'estime heureux de pouvoir résister, mais on n'espère plus vaincre. Cependant la présence des Tatars rendit aux Russes le courage du désespoir: pendant trois jours, Moscou repoussa les infidèles; enfin la ruse achève l'œuvre de la force; Tokhtamouisch feint de vouloir entrer en négociations; il pénètre dans la ville, brûle, pille ou massacre tout, et ses troupes se répandent dans la grande principauté où elles n'épargnent pas les terres de leur auxiliaire Oleg. Dmitri revint à Moscou qu'il avait abandonnée à l'heure du danger, et essaya de réparer le désastre. Il punit sévèrement les Riazanais de leur défection; et leur ville fut détruite de fond en comble; mais en même temps il envoya son fils Vassili s'humilier en son nom devant Tokhtamouisch: enfin il se réconcilia avec Oleg, par l'entremise de l'abbé Serge.

Cependant les Novgorodiens, qui avaient fait quelques cessions de territoire à un prince de Lithuanie, avaient encouru le mécontentement du grand prince; un grand nombre d'entre eux, sous le nom de *braves gens*, allaient piller au loin sans s'inquiéter des limites, et au mépris du nom russe. Dmitri marcha contre cette ville turbulente, et lui accorda la paix à condition qu'elle reconnaîtrait sa suzeraineté. Quelque temps avant, la Lithuanie s'était faite chrétienne; mais, ayant adopté la communion latine (1386), elle se montra hostile contre les Russes attachés au rit grec. Dmitri, qui n'avait osé qu'une fois vaincre les Mongols, craignit de se déclarer contre les Lithuaniens. C'est vers cette époque que Vassili, fils du grand prince, s'enfuit de la horde, pour venir recueillir les derniers soupirs avec la succession de son père, qui ferma les yeux à l'âge de quarante ans, emportant avec la reconnaissance de ses sujets le titre glorieux de premier vainqueur des Tatars. Ce fut sous son règne que les Permiens furent convertis à la religion chrétienne, et que les Russes de la grande principauté commencèrent à faire usage de monnaies d'argent et de cuivre. On fixe aussi aux dernières années de Dmitri l'introduction en Russie de la poudre à canon.

LE GRAND PRINCE VASSILI DMITRIÉVITCH.

1389-1425. Vassili, fils de Dmitri-Donskoï, reçut la couronne des mains de l'ambassadeur de la horde; et depuis lui, la dignité de grand prince devint l'héritage des souverains de Moscou. Le grand prince, à l'âge de dix-sept ans, épousa une fille de Vitovte, alors exilé par Yagaïlo. C'était s'assurer un point d'appui contre Yagaïlo, prince des Lithuaniens. Il se rendit ensuite à la horde où il obtint de Tokhtamouisch la réunion de quelques provinces à la grande principauté. Karamzin observe judicieusement que ces faveurs extraordinaires obligeaient Vassili à une alliance défensive avec Tokhtamouisch, que menaçait alors Tamerlan. De retour en Russie, son premier soin fut de s'emparer de Nijni,

et de fondre ainsi dans l'apanage de Moscou l'ancienne principauté de Souzdal. L'autocratie, qui seule pouvait affranchir le sol russe, sapait lentement les derniers obstacles. Vassili, non moins résolu que patient, imposa ses volontés à Novgorod, qui refusait l'impôt à tout autre titre qu'à celui de présent, et qui ne voulait point reconnaître le pouvoir judiciaire du métropolitain de Moscou. Russe dans sa politique, il se montra Tatar dans ses vengeances; il fit cruellement torturer soixante et dix citoyens de Torjek qui avaient méprisé ses ordres.

Cependant un ennemi redoutable, le terrible Tamerlan, déjà maître de l'Asie, poursuivait dans le Nord Tokhtamouisch, qu'il avait déjà vaincu près de l'emplacement actuel d'Iékatérinoslavle. Il traverse le Volga et pénètre dans les provinces sud-est de la Russie. A cette terrible nouvelle, les Russes tremblent comme des victimes dévouées; mais Vassili se souvient qu'il est du sang de Dmitri-Donskoï; il assemble une armée, et s'apprête à lutter contre le khan de Samarcande, dont le pouvoir était reconnu par vingt-sept nations. Une image miraculeuse de la Vierge fut envoyée au camp de Koutchkof; et l'espérance vint renaître dans le cœur des Russes. Tamerlan remonte le cours du Don, marquant son passage par des dévastations; il va prendre la route de Moscou : tout à coup il s'arrête, reste quinze jours dans l'inaction, puis il se détourne vers le sud et disparaît, méprisant peut-être un ennemi trop pauvre, et qui ne pouvait lui apporter que des dépouilles bien chétives, comparées au butin qu'il avait trouvé à Smyrne et à Damas. Tamerlan redescendit le Don, détruisit Azof, et, maître de la Circassie et de la Géorgie, il s'arrêta au pied du Caucase pour y célébrer la fête de la victoire : bientôt il apprend que la ville d'Astrakhan est en pleine révolte, il marche contre la cité rebelle, la ruine, et reprend le chemin de ses frontières, abandonnant, comme il le dit lui-même, l'empire de Bâti *au vent brûlant de la destruction*.

Ces événements, si heureux pour la Russie, permirent au grand prince de s'occuper des Lithuaniens que commandait à cette époque le célèbre Vitovte, non moins habile guerrier que cruel et ambitieux. Il fit périr trois fils d'Olgerd, et donna Kief à Skirigaïlo. A la mort de ce dernier, qui fut empoisonné par un archimandrite, il s'empara de cette ville, ainsi que de toute la Podolie, et des domaines de Droutsk, d'Orscha et de Vitebsk. Bientôt après, il prend Smolensk et pousse ses incursions jusque dans la province de Riazan. Déjà la Lithuanie embrassait toutes les provinces de la Russie méridionale : Vassili, trop circonspect pour lutter de front contre Vitovte, fut le trouver à Smolensk, où les deux princes s'occupèrent de la délimitation des deux empires, et des moyens de s'opposer aux Mongols. Quelque temps après, Vassili et Vitovte enjoignirent aux Novgorodiens de rompre avec les Allemands; et sur leur refus, le grand prince leur fit la guerre. La valeur de ceux-ci arracha à Dmitri d'importantes concessions, et une paix qui mécontenta Vitovte.

Sur ces entrefaites, des événements importants se passaient à la horde. Tokhtamouisch, vaincu par Timour-Koutlouk, se réfugia à Kief, où il implora la protection de Vitovte. Le fier Lithuanien se flattait de l'espoir de lui rendre ses États, et d'aller attaquer Tamerlan au sein de son vaste empire. Il sollicita l'appui de Vassili; ce prince n'était pas à la hauteur d'une telle entreprise : il aima mieux voir ses ennemis naturels se déchirer, que d'aider l'un à écraser l'autre, pour se trouver définitivement à la merci du plus heureux. Toutefois, sans vouloir s'associer aux grandes entreprises de Vitovte, il envoya son frère Youry ravager la Bulgarie d'Orient, et cette expédition, heureuse pour les Russes, valut au grand prince le titre peu mérité de conquérant de la Bulgarie.

Vitovte, qui convoitait Moscou, tout en paraissant agir en faveur de Tokhtamouisch, rassembla son armée à Kief : elle était composée de Polonais,

de Lithuaniens, de Russes tributaires, et d'Allemands envoyés par le grand maître de l'ordre de Prusse.

Cependant un ambassadeur de Timour Koutlouk vint au camp, pour réclamer, au nom de Tamerlan, le transfuge Tokhtamouisch. Vitovte le renvoie et marche vers le Sud. Le Tatar fit des propositions de paix, mais c'était pour gagner du temps. Édigée, l'un des meilleurs généraux de Tamerlan, vint rejoindre Koutlouk; son arrivée rompit les négociations, et les deux armées en vinrent aux mains sur les bords de la Vorskla. Les deux tiers de l'armée lithuanienne furent détruits, et Tokhtamouisch abandonna le premier le champ de bataille. Le vainqueur poursuivit les fuyards jusqu'au Dniepr; et, après avoir laissé quelques-uns de ses lieutenants à Kief, il retourna dans ses domaines.

Vitovte, battu par les Mongols, ne perdit rien de son influence dans le Nord : il reprit Smolensk que Youri avait réussi à lui enlever. Ce dernier alla chercher asile et protection à Novgorod, qui, à cette époque, voyait avec inquiétude la politique ambitieuse du grand prince.

Peu de temps après, on vit éclater l'inimitié de Vassili et de Vitovte; le premier n'avait pas craint de demander des secours aux Mongols contre le Lithuanien; mais ces deux chefs semblaient redouter une affaire décisive : après de longues négociations, on convint que le cours de l'Ougra, dans le gouvernement actuel de Kalouga, formerait la limite entre leurs États respectifs. Plusieurs villes furent ainsi rendues à la Russie.

Tokhtamouisch n'était plus; le grand prince offrit un asile à ses fils. Édigée flattait à la fois Vassili et Vitovte, essayant inutilement de les armer l'un contre l'autre : enfin il se décide à soumettre le premier, et voile si adroitement son dessein, qu'il marche sur Moscou, avant qu'on ait pu s'y préparer à la résistance. Vassili s'enfuit à Kostroma, laissant à Vladimir le Brave le soin de défendre sa capitale. Édigée détacha trente mille hommes vers Kostroma, et somma Jean, prince de Tver, de venir le joindre; mais ce dernier rentra dans son apanage, sous prétexte de maladie. L'absence de machines de siége, et surtout les troubles survenus à la horde, déterminèrent Édigée à la retraite, à l'instant où la famine avait réduit les Moscovites à la dernière extrémité. Vassili revint en hâte dans sa capitale, et bientôt après il partit pour la horde, afin de s'y ménager la faveur du nouveau khan, en se soumettant à la condition humiliante du tribut. Il mourut à l'âge de cinquante-trois ans avec la réputation d'un prince habile, après avoir tenu en échec la puissance des Lithuaniens, plus dangereuse pour la Russie que celle des Mongols, et emportant la gloire d'avoir imprimé à l'empire une direction monarchique, seul moyen de salut au milieu de tant d'ennemis puissants, intéressés à sa ruine. Une de ses filles, nommée Anne, avait épousé l'empereur Jean Paléologue.

LE GRAND PRINCE VASSILI VASSILIÉVITCH L'AVEUGLE.

1425-1462. Vassili n'avait que dix ans lorsqu'il succéda à son père. Le règne de ce prince fut signalé par des troubles et des révoltes : ses conseillers furent sur le point de détruire les résultats dus à la politique de Dmitri Donskoï et de son fils. Vitovte terminait sa longue et glorieuse carrière; politique délié et guerrier infatigable, il avait resserré d'une main puissante le réseau des frontières russes, et porté au plus haut degré la gloire des armes lithuaniennes, qui sembla s'éclipser avec lui.

Des difficultés sur la succession s'étaient élevées entre Vassili et son oncle Youry; la horde en décida en faveur du premier. Dans ces mesquines prétentions, la fortune semblait dédaigner de prendre parti. Vassili tombe au pouvoir de son rival, qui s'empare de Moscou, pour la restituer bientôt après. Les chances de la guerre lui redeviennent encore une fois favorables, et le grand prince est forcé de s'exi-

ler. La mort de Youry rend le trône à Vassili, qui se querelle avec ses parents, et fait crever les yeux à un de ses cousins; plus tard, il manque à ses conventions avec Novgorod, et lui accorde la paix, moyennant huit mille roubles.

Le khan Makhmet, exilé par son frère Kitschim, vint se réfugier en Russie; mais Vassili, oubliant ce qu'il devait à ce chef, lui ordonna de s'éloigner de son territoire. Makhmet refusa, quoiqu'il n'eût avec lui que trois mille guerriers; il battit l'armée nombreuse du grand prince, et se fraya un chemin jusqu'à l'emplacement de l'ancienne ville de Kazan, qui, à cette époque, n'offrait que des ruines et quelques chaumières. Il la fit reconstruire en bois; les habitants de la horde d'Or, ceux d'Astrakhan, d'Azof, de la Tauride, s'y rendirent en foule, et reconnurent le brave Makhmet pour leur souverain. Tels furent les commencements du royaume de Kazan, où Mongols et Bulgares se confondirent. Makhmet, suivi d'une troupe peu nombreuse, s'avança bientôt contre Moscou; Vassili prit la fuite, et les Tatars s'en retournèrent chargés de butin.

Tous les maux semblaient déchaînés contre Novgorod, la guerre, la peste, la famine et les dissensions intestines. Casimir n'accordait à cette république qu'une protection nominale; tous les peuples du Nord, sous prétexte de religion, semblaient aspirer à sa ruine. La principauté de Moscou n'était pas plus tranquille; elle avait à lutter contre les Lithuaniens et les incursions des Mongols. Makhmet, tsar de Kazan, s'empare de Nijni Novgorod et marche sur Mourom. Vassili rassemble une armée, et force l'ennemi à se retirer. Le printemps suivant, la guerre recommence; l'armée russe, peu nombreuse, est défaite; et le grand prince, couvert de blessures, est fait prisonnier avec les principaux boyars. Chémyaka, ennemi particulier de Vassili, fit un traité avec Makhmet, dans lequel il était stipulé que la grande principauté deviendrait son partage, et que le prince captif serait condamné à un esclavage perpétuel. Plusieurs circonstances empêchèrent l'exécution de ce traité; Makhmet n'en eut connaissance qu'après avoir reçu la nouvelle de la prise de Kazan par un prince bulgare: peu confiant dans la sincérité de Chémyaka, il rendit la liberté à Vassili, qui s'éloigna pour se rendre dans ses États. Vassili n'y fut pas longtemps en sûreté; une conspiration s'ourdit contre lui. Chémyaka, Jean de Mojaïsk et Boris de Tver le font enlever dans le monastère de la Trinité; on lui arrache les yeux, et il est conduit avec son épouse à Ouglitch. Ses enfants échappèrent aux conjurés et se réfugièrent à Mourom. Chémyaka, maître de la grande principauté, n'eut rien de plus pressé que de détruire la prépondérance moscovite par la séparation des apanages jadis indépendants; non content de ces bouleversements impolitiques, il mécontenta tout le monde par ses injustices et sa cruauté. Les fils de Vassili l'inquiétaient: il feignit de s'intéresser à leur sort, et lorsqu'ils furent en son pouvoir et réunis à leur père, il entoura toute cette famille d'une rigoureuse surveillance. Tant de cruauté et de mauvaise foi lui aliénèrent tous les cœurs; quelques boyars essayèrent de délivrer le grand prince, et n'ayant pu réussir, ils s'enfuirent en Lithuanie, où un grand nombre de mécontents vinrent les joindre. Troublé par la crainte plutôt que par les remords, Chémyaka rendit la liberté à l'aveugle, lui fit de riches présents, et lui donna la ville de Vologda. A peine libre, Vassili quitta la résidence qui lui avait été fixée, et se rendit à Tver, dont le prince épousa son ressentiment. D'autres boyars se joignirent à leur armée; ils rencontrèrent même un parti de Tatars qui, indignés du crime de Chémyaka, venaient au secours de Vassili. L'usurpateur prit honteusement la fuite, et le prince aveugle rentra solennellement dans sa capitale. Bientôt après, ayant couvert de son pardon la révolte et les crimes de ses cousins, il donna tous ses soins à l'administration, comme si la cécité eût developpé

son jugement et son intelligence. Pour habituer les Russes à l'ordre de la succession directe, il donna le titre de grand prince à son jeune fils, et conclut avec Novgorod et les autres provinces des traités où il s'engageait à respecter leurs priviléges, à charge par elles de le reconnaître comme suzerain. Cependant Chémyaka n'attendait qu'une occasion favorable pour recommencer les hostilités : enfin il prend les armes, et vient échouer devant Kostroma. Vassili veut frapper un coup décisif; il donne le commandement de ses troupes au boyar Obolenski, qui bat le rebelle près de Galitch, dans le gouvernement actuel de Kostroma, et le force à se réfugier à Novgorod.

Vers ce temps, une nouvelle invasion de Tatars mit Moscou à deux doigts de sa ruine. Ils brûlèrent les faubourgs, et se retirèrent saisis d'une crainte panique, à l'instant où les Moscovites s'attendaient à leur voir livrer l'assaut. Quelque temps après, Chémyaka, toujours malheureux, mais toujours menaçant, périt empoisonné à Novgorod. La joie que fit paraître Vassili à cette nouvelle, ne laisse guère de doute sur l'auteur de ce crime. Tranquille de ce côté, le grand prince réunit Mojaïsk à l'apanage de Moscou, et porta un coup sensible à l'indépendance de Novgorod, qui s'engagea à ne donner asile à aucun des ennemis de Vassili, et à lui payer l'impôt territorial. La tutelle des fils du prince de Riazan, mort à Moscou, lui permit de mettre cette ville sous sa dépendance. Il ne rougit pas de priver Vassili de Borofsk, petit-fils de Vladimir le Brave, de toutes ses possessions, et de l'exiler à Ouglitch. Il fit périr dans les plus cruels supplices quelques boyars qui avaient tenté de délivrer le captif. Viatka résistait seule; elle fut soumise. De tous ces apanages naguère indépendants, il ne restait plus que Tver. La mort de Vassili prouva bientôt que tous ses efforts pour la centralisation du pouvoir ne tendaient qu'à son agrandissement personnel, car il rétablit en faveur de ses fils ce système d'apanages qui lui avait coûté tant de peine à détruire. Jean, son fils aîné, fut désigné par lui héritier de la grande principauté. Cependant l'œuvre de son ambition tourna au profit de son successeur. Ce fut sous son règne que les Turcs s'emparèrent de Constantinople, malgré les efforts de l'empereur qui avait vainement espéré d'intéresser l'Europe à sa cause. Vers le même temps s'éleva la horde de Crimée fondée par Azi-Ghireï; en mémoire de la protection de Vitovte, elle resta quelque temps fidèle aux intérêts lithuaniens, et fut depuis l'effroi des provinces russes. Par compensation, les Cosaques s'organisaient en Russie, avec les mêmes mœurs que les Cosaques de l'Ukraine, les plus anciens et les plus célèbres de tous. Dans ce siècle l'usage de l'argent monnayé devint plus général : à l'orient, Kazan, au nord, Novgorod, faisaient circuler dans l'empire tous les produits de l'Asie et de l'Europe, tandis que les relations du clergé avec les Grecs donnaient aux moines quelques connaissances littéraires. Le monument le plus remarquable de ce temps est un poëme sur la victoire de Koulikof, composé par Sophronime, prêtre de Riazan.

LE GRAND PRINCE JEAN III VASSILIÉVITCH.

1462-1505. L'histoire des Russes commence à se lier d'une manière plus intime avec celle de l'Europe, et cette grande puissance, si longtemps déchirée par des querelles de familles, qui la livraient à l'invasion étrangère, va profiter à son tour des dissensions de ses ennemis, et marcher vers cette unité imposante devant laquelle se briseront les mécontentements intérieurs et les tentatives des États voisins.

Jean, à l'âge de vingt-deux ans, tenait les rênes de l'empire, et déjà sa prudence faisait augurer la gloire solide de son règne; il envoya dans leurs apanages les princes de Tver et de Riazan, et s'attacha à rétablir l'ordre dans les provinces du Nord. Les querelles survenues entre Akhmet, chef des hordes du Volga, et le khan de Cri-

mée, lui laissèrent le temps de poursuivre ses projets. Des malheurs publics affligèrent les commencements de son règne : la famine, des maladies épidémiques se succédèrent, et l'opinion que la fin du monde était imminente plongea les esprits dans la torpeur du découragement. Le prince lui-même fut frappé dans l'objet de ses plus chères affections ; il perdit sa jeune épouse : mais bientôt, surmontant sa douleur, il résolut de réveiller le courage des Russes par une expédition importante. Le tsarévitch Kassim, fidèle allié de Vassili l'Aveugle, lui avait demandé du secours pour détrôner son gendre, Ibrahim, khan de Kazan. Jean saisit cette occasion d'établir l'influence russe sur ces peuplades remuantes. La première armée fut obligée de battre en retraite, et eut beaucoup à souffrir de privations de toute espèce. L'année suivante, les chefs des corps russes furent plus heureux, c'est-à-dire, qu'ils pillèrent et dévastèrent une vaste étendue de pays, et battirent quelques partis d'ennemis qui, de leur côté, soumirent les habitants de Viatka. Plusieurs campagnes se succédèrent avec des succès variés ; mais la dernière fut décisive, et Kazan fut obligé d'accepter les conditions du grand prince.

Cependant Novgorod semblait prendre à tâche de lasser la patience de Jean, et n'accueillait ses réclamations qu'avec hauteur, indice certain d'une rupture prochaine. Marpha, veuve du possadnik Boretski, était l'âme du parti de la résistance : impatiente de soustraire son pays à la domination moscovite, elle cherchait un point d'appui dans la Lithuanie, secondée par les intrigues et les trésors du moine Pimen. Enfin elle jette le masque et proclame l'indépendance politique et religieuse de Novgorod, malgré le parti qui s'était déclaré en faveur de l'ancien ordre de choses. Une ambassade fut envoyée à Casimir pour lui offrir le titre de chef de Novgorod, et lui demander son appui. Il reçut l'un et promit l'autre. Jean tenta vainement des voies de modération ; il se mit en campagne, et porta ses forces dans plusieurs directions pour attaquer avec plus d'avantage les troupes ennemies, obligées de faire face sur tous les points. Tout fut mis à feu et à sang sur le territoire de Novgorod qui arma jusqu'aux artisans. Les troupes du grand prince, commandées par le prince Kholinski et le boyar Féodor remportèrent deux victoires décisives, qui furent déshonorées par les actes de la plus atroce cruauté. Le même jour, Vassili Schouiski, fidèle défenseur de la république, fut battu sur les bords de la Dvina par les voïévodes moscovites. Novgorod attendait en vain les secours promis par Casimir. Malgré les efforts de Marpha, les partisans de Jean décidèrent le peuple à demander la paix, et l'archevêque Théophile fut chargé de la négocier. Les conditions en furent onéreuses pour les vaincus, qui conservèrent cependant la forme de république, quoique les priviléges qui pouvaient la maintenir, leur fussent en partie enlevés.

Déjà maîtres de Vologda, les grands princes ambitionnaient depuis longtemps la possession de la Permie ; cette province nommait ses propres chefs, mais sous le patronage de Novgorod qui en tirait des fourrures et de l'argent. Jean y envoya ses lieutenants qui en firent la conquête, et portèrent ainsi jusqu'aux monts Ourals la domination moscovite.

Casimir voyait avec inquiétude l'accroissement de la grande principauté, et ne négligeait rien pour lui susciter des ennemis. Il parvint à faire partager ses vues hostiles au khan Akhmet, tsar de la horde Dorée, qui prit la ville d'Alexin, et se retira devant l'armée moscovite, triomphante presque sans coup férir.

En 1472, le grand prince épousa la princesse grecque Sophie, nièce de Constantin Paléologue. Paul II, effrayé des progrès des Turcs, essaya par cette alliance de leur susciter un ennemi dans la personne du grand prince, et de ramener le schisme grec à l'unité de l'Église romaine. Ce mariage eut des résultats tout opposés ; la nouvelle

épouse adopta le rit de Jean, peu soucieux de ses promesses. Mais les Grecs, qui composaient la suite de Sophie, et plusieurs autres, attirés par l'espoir de trouver accueil et protection à sa cour, vinrent s'établir en Russie, et furent très-utiles par leurs connaissances dans les arts et dans les lettres. A cette époque, la magnificence et la pompe du culte byzantin passèrent dans le rit de l'Église russe; Jean adopta les armes impériales, c'est-à-dire l'aigle à deux têtes, qu'il ajouta aux armes de Moscou, figurées par un aigle et par un cavalier foulant aux pieds un dragon, avec cette légende : *Le grand prince, par la grâce de Dieu, souverain de toute la Russie.*

A mesure que le goût s'épurait, le besoin d'imiter les nations civilisées se faisait sentir de plus en plus. Jean fit venir d'habiles architectes italiens; les églises et les palais, en pierre et en briques, remplacèrent les constructions de bois, et Moscou fut défendue par une forteresse imposante, dont le nom devait se rattacher au plus célèbre de nos désastres militaires. Vers le même temps s'établit une nouvelle fonderie de canons et de monnaie.

L'ordre de Livonie, qui nourrissait des intentions hostiles contre le grand prince, intimidé par le déploiement des forces russes, abandonna ses prétentions sur quelques dépendances de Pskof et fit la paix. Cependant les Russes et les Lithuaniens s'observaient, tout prêts à de sérieuses hostilités, dès qu'il se présenterait une occasion favorable. En même temps, Jean suivait d'un œil pénétrant tous les changements qui s'opéraient au midi de son empire. Aklimet, khan du Volga, avait contracté alliance avec Casimir; Mengli-Ghirei s'en était alarmé, et le grand prince eut l'adresse de l'attacher à ses intérêts, s'appuyant ainsi de la Crimée contre la Pologne et la grande horde. La grande princesse Sophie souffrait impatiemment l'humiliation du joug mongol : Jusques à quand, disait-elle à Jean, serai-je l'esclave du khan des Tatars? Mais la précipitation répugnait à son caractère réfléchi; il faisait de riches présents à Aklimet, tout en éludant de lui payer le tribut.

Cependant la quasi-indépendance de Novgorod offusquait le pouvoir ombrageux de Jean. Il part lui-même pour les bords du Volkhof, et reçoit avec toute l'apparence d'une bienveillante protection, l'or et les présents des principaux de Novgorod; il est l'arbitre de tous les différends, protége les faibles, et excite les boyars les uns contre les autres. Sous le prétexte qu'ils agissent de connivence avec les Lithuaniens, il charge de fers tous ceux qu'il sait dévoués à la liberté; enfin, après avoir préparé les esprits à l'idée de l'esclavage, il retourne à Moscou pour y consommer l'œuvre de sa tortueuse politique. De sa capitale, il ordonne à tous les accusés de quelque délit que ce soit, de comparaître devant son trône, et ces républicains dégénérés acceptent l'humiliation d'aller chercher la justice moscovite. Alors deux traîtres, Nazarias et Zacharie, se présentent devant le grand prince comme envoyés par leurs compatriotes, et en s'adressant à Jean, ils le traitent de souverain. Le prince feint de comprendre que les Novgorodiens le reconnaissent pour maître; il exige qu'ils renoncent à leurs antiques priviléges, et à leur *véche* ou conseil national. Une insurrection éclate; mais les richesses avaient amolli le courage de ces républicains commerçants, et quelques violences irréfléchies fournissent à Jean le prétexte de sévir. Il ordonne des prières publiques, rassemble une armée nombreuse, et marche contre les rebelles. Il presse de tous côtés la ville qu'il menace d'affamer; et, à diverses reprises, il reçoit les députés novgorodiens qui, au lieu de combattre, essayent de marchander un accommodement : c'était avouer leur faiblesse. Enfin Jean déclare que sa volonté est que Novgorod ne reconnaisse d'autre souveraineté que la sienne, et qu'elle renonce à ses institutions. Il ajoute qu'à cette condition, il respecterait les propriétés des particuliers, les formes de la juridiction, et que personne ne serait expatrié : mais par la suite, il

s'inquiéta peu de ces promesses, et transporta dans ses autres provinces une grande partie de la population de cette ville. Elle se remplit d'officiers et d'étrangers, et oublia pour toujours la gloire qui, durant six siècles, avait accompagné son indépendance. La seule ville de Pskof acheta de sa soumission le titre singulier de province libre.

La chute de Novgorod fut suivie d'un événement d'une haute importance, de la ruine définitive de la horde Dorée. Mengli-Ghireï était remonté sur le trône de Crimée, et il avait renouvelé un traité d'alliance offensive et défensive avec le grand prince. Celui-ci résolut de secouer le joug des Tatars. Akhmet, à l'instigation de Casimir, préparait une invasion dans la Russie, tandis que les Lithuaniens devaient s'avancer sur les bords de l'Ougra. Quelques débats survenus entre le grand prince et ses frères, semblaient favoriser cette attaque combinée. Mengli-Ghireï se jeta sur la Podolie pour occuper les Lithuaniens, et cette diversion permit au grand prince de tourner toutes ses forces contre Akhmet. L'armée était belle et nombreuse; mais, sur le point d'en venir aux mains, Jean rétrograde vers Moscou; là, il prend conseil des boyars et des évêques qui blâment son hésitation; enfin il cède aux instances générales, et va rejoindre l'armée sur les bords de l'Ougra. De nouvelles craintes viennent le troubler; il envoie faire des propositions de paix qui sont rejetées; le bruit de ces étranges négociations de la part d'un prince dont les troupes couvraient un espace de douze ou quinze lieues, indigna le clergé qui ne lui épargna pas les remontrances. Après quelques semaines d'inaction, Jean donne l'ordre de se replier sur Kréménetz. La pusillanimité du chef passa dans le cœur des soldats; cette retraite ressemblait à une déroute. Cependant les Tatars crurent que ce mouvement en arrière n'était qu'une ruse pour les attirer dans un lieu désavantageux, et le khan lui-même recula, de sorte que les deux armées fuyaient chacune de son côté. On assure qu'Akhmet ayant reçu la nouvelle qu'un corps de Russes et de Tatars de la Crimée avait profité de son absence pour pénétrer dans la horde, abandonna brusquement la Russie, pour voler au secours de ses États menacés. Quoi qu'il en soit, cette ridicule campagne mit un terme aux invasions des Tatars, et la lâcheté de Jean servit mieux la Russie que Dmitri Donskoï ne l'avait fait par son courage. Akhmet fut tué quelque temps après par Ivak, prince de Tumen, qui rechercha l'amitié de Jean. De cette époque date l'anéantissement de l'influence de la grande horde.

Cependant les habitants de Pskof avaient commis de grandes cruautés sur le territoire de Dorpat. Bernard, grand maître de l'ordre de Livonie, résolut d'en tirer vengeance : il demande des secours aux chevaliers Teutoniques, pénètre dans la Russie, et, après avoir tout ruiné sur son passage, il vient mettre le siége devant Pskof, et se voit bientôt forcé de se retirer. Jean, instruit de ces hostilités, envoya une forte armée contre la Livonie. Jamais représailles ne furent plus cruelles : tout fut mis à feu et à sang; les vainqueurs brûlaient vifs les prêtres, et massacraient les habitants qu'ils ne pouvaient emmener en esclavage; enfin, les ambassadeurs de Jean conclurent avec les Allemands un armistice de vingt années.

Le grand prince et le roi de Pologne semblaient n'attendre que l'occasion d'une rupture. Ce dernier essaya vainement de détacher Mengli-Ghirel de l'alliance russe; le khan envoya une armée nombreuse contre Casimir, et s'empara de Kief; d'un autre côté, Jean protégea son fidèle allié contre les entreprises des fils d'Akhmet. Vers la même époque, il s'établit des relations amicales entre la Moscovie et le roi de Hongrie Mathias. Étienne III, hospodar de Moldavie, célèbre par ses succès contre le sultan Mahomet II, conclut une alliance avec le grand prince, et donna la main de sa fille Hélène au fils aîné de Jean. Ce monar-

que habile, tout en s'occupant de la politique étrangère, poursuivait avec constance la destruction des apanages. Il enlève Tver à son beau-frère Michel, qui venait d'épouser une petite-fille de Casimir; peu de temps après, il réunit aux domaines moscovites l'apanage de Véreïa; Rostof, Iaroslavle et Riazan eurent le même sort. Tout lui réussissait : Alegam, tsar de Kazan, fut détrôné par les voïévodes russes, et amené captif dans la ville de Moscou, non moins surprise que fière de voir un khan tatar s'humilier devant sa puissance. Jean soumit encore la province de Viatka et le territoire d'Arsk; habile à faire naître des prétextes de rigueur, il marchait d'un pas ferme à l'unité despotique, et tous les moyens lui étaient bons. Il voulait commander à la nature comme aux hommes; il fit périr un médecin qui n'avait pu guérir son fils aîné Jean. Sans preuves suffisantes, il fit charger de fers son frère André qui mourut bientôt; Boris le suivit de près; et Jean s'enrichissait de leurs dépouilles, feignant une douleur hypocrite de leur fin prématurée.

A mesure que la puissance de Jean se consolidait par des alliances et l'affaiblissement de l'aristocratie, il portait ses regards plus loin, et commençait à prévoir de quel poids serait un jour la Russie dans la balance politique de l'Europe. En 1488, Poppel, qui avait déjà visité la Moscovie comme simple particulier, revint en qualité d'ambassadeur de l'empereur Frédéric III et de son fils Maximilien, roi de Rome. Ces négociations n'eurent aucun résultat politique, mais elles ouvrirent un vaste champ à l'ambition du grand prince qui traita sur le pied d'égalité avec le fils de l'empereur. En 1493, Jean, roi de Danemark, envoya un ambassadeur à Moscou, pour y conclure un traité de paix; du côté de l'Asie, des envoyés du royaume de Zagatai et de la Géorgie étaient venus, au nom de leur souverain, briguer les avantages de l'alliance moscovite.

Cependant Casimir avait cessé de vivre (1492). Albert, son fils aîné, s'était fait nommer roi de Pologne, et Alexandre, frère de ce dernier, avait pris le titre de grand-duc de Lithuanie. Jean crut cette circonstance favorable à ses projets : il fit avertir le khan de Crimée et le hospodar de Moldavie de tomber sur les provinces lithuaniennes; les Russes commencèrent les hostilités. Alexandre, qui n'était pas en état de lutter contre le grand prince, lui fit proposer la paix, en lui demandant en même temps la main de sa fille. Une conspiration contre le souverain de Moscou, et qui fut découverte à cette époque, pensa faire rompre ces négociations. Peu de temps avant sa mort, le vieux Casimir avait envoyé à Moscou un de ses affidés, pour empoisonner le grand prince; le coupable fut livré au supplice. Mengli-Ghireï continuait de harceler la Lithuanie; mais pendant son absence, Boydan, chef des Cosaques, brûla la forteresse d'Otchakof, construite à grands frais par le khan de Crimée.

Le grand-duc de Lithuanie s'efforçait d'obtenir l'alliance de Jean, qui, satisfait de l'acquisition de quelques provinces, et peu disposé par caractère à courir la chance d'une lutte décisive, accueillit les propositions qui lui étaient faites. Le traité fut conclu; plusieurs villes retournèrent à la grande principauté qui renonça à ses droits sur Kief; et la princesse Hélène fut solennellement fiancée au grand-duc, sous la réserve qu'elle resterait dans la religion grecque. Ce mariage, qui semblait promettre une paix solide, prouve combien Jean était de mauvaise foi avec ses fidèles alliés, Mengli-Ghireï et Étienne. Il n'avait pas même jugé convenable de leur en faire part, et s'unissait ainsi, à leur insu, avec leur plus constant ennemi. Le khan de Crimée lui en fit des reproches pleins de noblesse, et Jean eut recours à de pitoyables excuses, dont le Tatar voulut bien se contenter : mais, à l'instant même où il assurait Mengli-Ghireï de ses dispositions bienveillantes, il promettait à

son gendre de lui prêter secours dans le cas où il serait attaqué. Une conduite si peu franche porta ses fruits. Alexandre ne se fiait qu'à demi à son beau-père, et l'on remarquait tous les symptômes d'une rupture prochaine.

Vers l'an 1495, les habitants de Rével firent périr un Russe, accusé d'un crime horrible : « Nous en aurions fait autant au grand prince, dirent-ils, s'il eût été coupable du même forfait. » Ces paroles, rapportées à Jean, excitèrent sa colère. Il exigea que le gouverneur livonien lui livrât les magistrats de Rével; sur son refus, il fait arrêter à Novgorod tous les marchands des villes anséatiques; les scellés sont apposés sur les comptoirs allemands, et toutes leurs marchandises, évaluées à un million de florins, sont confisquées au profit de la couronne. Ces malheureux furent chargés de chaînes, et jetés dans des cachots. Cet acte, non moins impolitique qu'injuste et cruel, porta un coup sensible à la prospérité commerciale de la Russie. Les négociants étrangers cessèrent tout rapport avec Novgorod, qui vit Riga, Dorpat et Rével hériter des fruits de ses longs efforts.

Jean venait de faire la paix avec le roi de Danemark; il commença les hostilités contre la Suède. Les voïévodes échouèrent devant Vibourg; mais ils ravagèrent tout le pays, depuis la Carélie jusqu'à la Laponie. De leur côté, les Suédois ruinèrent la forteresse d'Ivangorod, que le grand prince avait fondée peu d'années auparavant. L'avénement du roi de Danemark au trône de Suède mit un terme à cette guerre, dont la Finlande était le théâtre.

Le grand prince, après avoir donné un nouveau khan à Kazan, envoya une ambassade à Constantinople. Bajazet eut assez de grandeur pour ne pas s'offenser des orgueilleuses prétentions du légat russe, et fit assurer Jean de ses dispositions bienveillantes. C'est à cette époque qu'on vit s'élever de sérieuses discussions sur l'ordre de succession au trône de Moscou. Le fils aîné de Jean étant mort, il s'agissait de savoir si la couronne appartiendrait à Dmitri, fils de ce dernier, ou à Vassili, fils de Jean. Les boyars s'étaient déclarés, les uns pour la princesse Hélène et son jeune fils, les autres pour Sophie et Vassili. Quelques boyars, partisans de ce dernier, formèrent le projet de faire périr Dmitri; ils furent découverts et punis du dernier supplice. Cette circonstance décida le vindicatif Jean. Il fit couronner solennellement son petit-fils; Vassili fut gardé à vue, et il s'éloigna pendant quelque temps de son épouse; mais à peine une année s'était-elle écoulée, que la mère et le fils reconvrèrent les bonnes grâces du souverain, qui fit condamner à mort les boyars Patrikéief et Riapolovsky, malgré leurs services et ceux de leur famille. Cependant la clémence de Jean alla jusqu'à faire grâce à Patrikéief et à son fils, à condition qu'ils se feraient moines. Bientôt après, il déclare Vassili grand prince de Novgorod et de Pskof.

Tous ces soins n'empêchaient pas Jean de surveiller les affaires de l'empire, et d'envoyer des ambassadeurs à Venise et à Constantinople.

La même année, il établit son pouvoir au nord-ouest de la Sibérie.

Cependant la mésintelligence régnait entre Jean et Alexandre de Lithuanie. Aux causes politiques qui les séparaient, vinrent se joindre des dissentiments religieux : la foi latine, ardente au prosélytisme, menaçait de s'imposer aux chrétiens de la communion grecque, et Jean profitant de cette persécution imprudente, violait les traités en appelant à lui les mécontents. Ce qui irritait surtout le grand prince, c'étaient les efforts d'Alexandre pour convertir Hélène au culte romain. Les hostilités, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et qui tournaient toutes à l'avantage de Jean, décidèrent enfin Alexandre à prendre ouvertement les armes. Il donna le commandement de ses troupes à Constantin Dotrojski, qu'il promut à la dignité d'hetman de la Lithuanie. Les voïévodes du grand prince Schtchénia et Youry remportèrent sur lui une

grande victoire et le firent prisonnier; mais Jean, qui savait apprécier le mérite, l'attacha à son service, que ce chef abandonna bientôt après. D'autres avantages furent remportés par les troupes de Jean; mais la saison avancée l'empêcha de mettre le siége devant Smolensk. Alexandre, harcelé de tous côtés, essaye de susciter à Jean de nombreux ennemis; il réclame les secours d'Étienne, sollicite secrètement l'alliance des Tatars, et s'unit avec les chevaliers de Livonie. Plettemberg, grand maître de cet ordre, implora l'appui de la diète impériale et celui des villes anséatiques. On conclut un traité à Venden, dans lequel on convint de faire cause commune contre la Russie. Alexandre, pour gagner du temps, essaya de renouer les négociations; Jean, tout en ayant l'air d'être disposé à la paix, battait son gendre aux environs de Mstislavle. Plettemberg, à la tête de ses chevaliers, défit les Russes près d'Izborsk, et ravagea tous les villages situés sur les bords de la Vélika. Une épidémie cruelle força les Allemands à se retirer.

En 1502, Mengli-Ghirei détruisit les derniers restes du royaume fondé par Bâti, et Scheg-Akhmet, prince de la horde Dorée, alla mourir à Kovno.

Vers cette époque, Hélène succomba au chagrin de voir son fils Dmitri dépossédé de la faveur de Jean et du titre de grand prince, qui fut conféré à Vassili; cet acte despotique indisposa Étienne contre le souverain moscovite : mais Étienne mourut bientôt après, et Bogdan, son fils, reconnut l'autorité de Bajazet, de sorte que l'indépendance de la Moldavie périt avec celui qui l'avait fondée.

La guerre continua avec des succès divers; les Russes échouèrent deux fois devant Smolensk; et Plettemberg écrasa les Russes près de Pskof, sans pouvoir toutefois s'en emparer. Le pape Alexandre VI se chargea enfin de négocier la paix, et Jean consentit à une trêve de six ans.

Après la mort de Sophie, la santé du grand prince s'altéra sensiblement; il fit son testament, confirma le choix de Vassili, et désigna les villes qui composeraient l'héritage de ses autres fils. Espérant qu'il désarmerait le ciel par des pratiques de piété, il persécuta les fauteurs de l'hérésie judaïque, dont les chefs furent brûlés publiquement. Le fâcheux état de sa santé ne le détourna point des affaires; il ne voulut rien céder aux sollicitations de son gendre, et accueillit avec une prudente réserve les ouvertures d'alliance qui lui furent faites par Maximilien, dans le but de recouvrer la Hongrie. Il avait échoué dans l'espoir de voir son fils Vassili épouser la fille du roi de Danemark; désirant bénir son union avant de fermer les yeux, il lui permit de choisir une Russe. Solonie, fille d'un simple gentilhomme, fut appelée à cet honneur. Pendant qu'on célébrait à Moscou le mariage de l'héritier de la couronne, Makhmet-Amin, tsar de Kazan, secoua le joug des Russes, et fit égorger tous les marchands moscovites; il allait s'emparer de Nijni-Novgorod, lorsqu'une poignée de Lithuaniens qu'on y tenait prisonniers sauva la ville.

Jean III mourut, en 1505, à l'âge de soixante-six ans. Ce prince offre un singulier mélange de bien et de mal, d'astuce et de prudence, d'emportements fougueux et de patiente réserve. A tout prendre, et à juger de son règne par les résultats, il fit plus pour la grandeur de la Russie qu'aucun de ses prédécesseurs. La fortune sembla se complaire à favoriser ses vastes desseins: les Mongols détruits, la Lithuanie morcelée, le système des apanages anéanti, les étrangers appelés pour semer dans ces contrées barbares les précieux germes des arts et des sciences, la Russie prenant un rang politique en Europe, et appelée à resserrer de jour en jour la puissance des Turcs; voilà ce qui, en éternisant le règne de Jean, peut en quelque sorte lui faire pardonner ses fautes et les cruautés de sa politique. Quoique peu guerrier lui-même, il donna une sérieuse attention à l'organisation et à la discipline militaire; il s'occupa du commerce, de l'exploitation des mi-

nes; il écrivit des règlements administratifs, canoniques et séculiers, et tâcha de réformer la grossièreté des mœurs.

LE GRAND PRINCE VASSILI IVANOVITCH.

1505-1533. Vassili commença son règne par des persécutions odieuses contre son neveu Dmitri; il fut enfermé dans un obscur cachot, où, peu d'années après, le désespoir termina ses jours. Le nouveau grand prince marcha sur les traces de son père; il s'empressa de renouveler avec Mengli-Ghireï l'alliance qui avait été si utile à Jean, et résolut de tirer vengeance de la révolte de Kazan. On leva une nombreuse armée, dont le commandement fut confié à Dmitri, frère du grand prince. Mais l'inexpérience du général coûta cher aux Russes. Fiers d'un premier succès, ils s'abandonnaient au pillage des tentes, et à toute sorte de désordres, lorsque Makhmet-Amin, qui les observait, tomba sur eux à l'improviste, et en fit une terrible boucherie. Cependant, craignant une seconde expédition, il obtint la paix en se reconnaissant vassal de la Russie.

Alexandre, roi de Pologne, venait de mourir: Vassili émit la prétention de réunir son héritage à la Russie; mais ni la haine des deux nations, ni l'état avancé de la civilisation dans les provinces polonaises, ne pouvaient comporter un si étrange compromis. D'ailleurs, Sigismond, frère d'Alexandre, venait d'être couronné; et la guerre recommença du côté des Russes, tandis qu'on négociait encore. A cette époque, Constantin Ostrojski quitta le service des Russes pour retourner en Lithuanie. Il se crut autorisé par l'exemple de Vassili à manquer à sa parole, et il trouva un accueil favorable auprès de Sigismond. De son côté, le grand prince se déclara le protecteur de Glinski, seigneur lithuanien, qui avait longtemps servi en Allemagne, et que Sigismond avait eu l'imprudence de mécontenter.

Il se donna quelques batailles qui ne décidaient rien, quoique Sigismond eût plus souvent l'avantage. Ce prince, entouré d'ennemis et desservi par des factieux, eut la gloire de faire face à tant de périls, et de conclure une paix avantageuse, puisque Vassili s'engagea à ne revendiquer ni Smolensk ni Kief. Les Glinski furent sacrifiés à la politique du grand prince, qui déclara leurs propriétés inhérentes au royaume de Pologne.

Cependant l'alliance des Russes avec le khan de Crimée était devenue peu solide. Mengli-Ghireï avait la conviction que les Russes faisaient bon marché de ses intérêts, dès qu'il s'agissait des leurs, et la paix récemment conclue avec la Pologne en offrait une nouvelle preuve : aussi Vassili s'empressa-t-il de conclure un traité de paix avec la Livonie.

Tranquille du côté de l'étranger, le grand prince se rendit à Novgorod, avec l'intention de priver les habitants de Pskof de l'ombre de liberté que leur avait laissée Jean III. L'apparence même de l'indépendance choquait le despotisme de Vassili. Sous prétexte de régler des différends entre son lieutenant et quelques citoyens, il ordonna aux parties de comparaître devant lui, et fit arrêter les possadniks et les boyars de Pskof. Ce simulacre de république consentit à renoncer à son conseil national et à ses autres institutions. Ainsi tomba Pskof, sans résister : elle était mûre pour l'esclavage; et, pour la dernière fois, la cloche du Vétche sonna les funérailles de la liberté des Slaves. Trois cents familles des plus considérables de la ville furent transportées à Moscou, et un grand nombre de Pskoviens se firent moines, pour mourir au moins sur le sol de la patrie.

Cependant le mécontentement entre la Russie et la Lithuanie ne faisait que s'accroître; l'aigreur se mêlait aux représentations, et la princesse Hélène se plaignait des vexations dont elle était l'objet. De nouveaux événements vinrent encore envenimer la haine que se portaient les deux souverains. Siméon, le plus jeune des fils de Jean, portait avec impatience le joug de son

frère : il essaya de s'enfuir auprès de Sigismond ; mais son projet fut découvert, et Vassili l'entoura d'une surveillance étroite. Dans le même temps, Sigismond eut l'adresse de détacher Mengli-Ghireï de l'alliance moscovite : soit que ce prince eût compris enfin combien l'amitié des grands princes lui était onéreuse, soit que l'âge le livrât à l'influence de ses fils, ou plutôt encore qu'il ne pût résister à l'offre de quinze mille ducats dont le prince de Lithuanie appuyait ses propositions.

Quoi qu'il en soit, ses voïévodes entrèrent en ennemis sur le territoire russe ; et, depuis cette époque, la Crimée fut l'effroi des provinces voisines. Vassili, vaincu en politique par Sigismond, lui déclara la guerre, après avoir fait d'imposants préparatifs. Il se mit à la tête de son armée avec deux de ses frères et Michel Glinski, tandis que les voïévodes Schtchénia et Repnin se portaient sur Smolensk. Mais les Russes, dont Vassili avait cru exalter le courage par des flots d'hydromel, furent honteusement repoussés, et le grand prince se vit obligé de s'en retourner dans sa capitale.

Sur ces entrefaites, la reine douairière Hélène mourut à Vilna, et Sigismond fit faire à son rival des ouvertures de paix : Vassili, sans rejeter les négociations, préparait une nouvelle expédition contre Smolensk : elle fut tout aussi infructueuse que la première. Le grand prince essaya de réparer par la politique les échecs que recevaient ses armes. Il sollicitait depuis longtemps Maximilien d'unir les forces de l'empire à celles de la Moscovie contre Sigismond : un traité fut conclu entre ces deux souverains, dans lequel Vassili est traité d'empereur (en allemand *kayser*). Cette dénomination portait sans doute sur l'ambiguïté du titre de tsar, que portaient les chefs orientaux, et que les Allemands faisaient dériver du mot *César*. Mais ce traité n'eut aucune suite, Maximilien ayant modifié ses plans dans un intérêt plus européen.

Le grand prince venait de recevoir une ambassade du sultan Sélim, et une puissante armée s'organisait contre Smolensk. Pour cette fois les mesures furent mieux prises : Glinski attira dans le service russe des Bohêmes et des Allemands, qui étaient versés dans la tactique militaire et dans le génie. Les assiégés, foudroyés par l'artillerie des Russes, forcèrent le gouverneur Salahoup à capituler, et Vassili entra en vainqueur dans cette ville, qui retourna ainsi à la Russie, après être restée cent dix ans sous la domination lithuanienne. Sigismond attribua ce revers à la trahison et aux intelligences que Glinski s'était ménagées dans la place. Ce dernier, déçu dans l'espoir de gouverner Smolensk, abandonna Vassili, et fut pris au moment où il se rendait auprès de Sigismond.

Les voïévodes russes marchèrent à la rencontre de l'armée lithuanienne commandée par Ostrojski : les premiers comptaient quatre-vingt mille hommes, ceux-ci n'en avaient que trente-cinq. Les Lithuaniens remportèrent la victoire la plus signalée : trente-mille Russes restèrent sur le champ de bataille ; la nuit ou la fuite sauva le reste. Les deux généraux, six autres boyars, trente-sept princes, plus de quinze cents gentilshommes, et un matériel considérable, tombèrent au pouvoir du vainqueur. A cette nouvelle, la consternation se répandit dans Smolensk : l'évêque et un grand nombre d'habitants formèrent le projet de rendre la ville à Sigismond, et firent avertir Ostrojski que l'on n'attendait que son arrivée pour se déclarer contre les Russes. Trop confiant dans cette nouvelle, le général marche sur Smolensk, à la tête de quelques détachements : mais déjà les conspirateurs étaient punis ; Chouiski les avait fait pendre sur les remparts avec les pelisses et les présents qu'ils avaient reçus de Vassili. Ostrojski ordonna l'assaut ; mais, trop faible pour emporter une place en état de défense, il fut forcé de s'éloigner, après avoir pris quelques villes.

La nouvelle de cette victoire décida Makhmet, fils de Mengli-Ghireï, à se jeter sur la Russie méridionale ; Eus-

tache Dachkovitch, transfuge lithuanien, qui avait quitté le service de Vassili, en même temps qu'Ostrojski, pour suivre le parti de Sigismond, se réunit aux Tauriens, et ils inquiétèrent les possessions russes. Sur ces entrefaites, mourut Mengli-Ghireï; Makhmet, son fils aîné, lui succéda. Cet avide Tatar tendait alternativement la main à Vassili et à Sigismond, mais les présents de ce dernier faisaient pencher la balance en sa faveur. Dans une expédition qu'il fit contre la Russie, ses nombreux cavaliers furent repoussés par les princes Odoïevski et Vorotinski. Cependant, le tsar de Kazan étant mort, il se rapprocha du grand prince, et dévasta une partie de la Lithuanie.

Vers cette époque, Herbenstein, ambassadeur de Maximilien, vint à Moscou, pour tâcher de négocier la paix entre Vassili et Sigismond; mais l'exagération des prétentions de l'un et de l'autre était un obstacle insurmontable. Tandis que l'Europe s'efforçait d'attirer le grand prince dans une coalition générale contre la Porte, celui-ci caressait Sélim, et lui persuadait d'inquiéter la Pologne. En même temps, l'ordre Teutonique concluait une alliance avec Vassili, qui avait su mettre dans ses intérêts Christiern II, roi de Danemark. Le pape Léon X essaya inutilement de consommer l'œuvre de la paix. Vassili comprenait que le plus grand fardeau d'une guerre contre les Turcs tomberait à sa charge, et que, dans un accommodement avec Sigismond, sous les auspices de la politique chrétienne, son rival serait mieux traité qu'un prince déterminé à persister dans l'hérésie. La guerre continuait donc avec acharnement. Plusieurs fois Ostrojski avait eu le dessous, et Albert, chef de l'ordre Teutonique, aidé de l'or du grand prince, harcelait les provinces de Sigismond. Réduit à une position presque désespérée, le roi ne perdit pas courage; il profita d'un armistice, ravitailla ses places, et parvint à isoler les troupes du grand maître, qui bientôt furent obligées de se dissoudre : cette circonstance réduisit Albert à implorer la paix. La mort de Sélim et une révolte à Kazan produisirent une diversion favorable à la Lithuanie. Le tzar Schig-Aleï, ami des Russes, fut détrôné par Sahib-Ghireï, qui le renvoya à Moscou : bientôt après, les Tauriens, réunis aux Tatars Nogaïs et aux Cosaques du Dniepr, fondirent sur la Russie, battant les voïévodes moscovites, tandis que les Kazanais, remontant le cours du Volga, s'avançaient aussi vers la capitale. Makhmet-Ghireï et Sahib-Ghireï opérèrent leur jonction à Kolomna, massacrant tout sur leur passage; et déjà, des hauteurs de Vorobief, ils contemplaient Moscou, cette ville tant de fois pillée par leurs ancêtres, et que Vassili avait abandonnée pour se réfugier à Volok. L'artillerie de la forteresse aurait pu protéger longtemps la capitale : mais telle était la terreur du prince et des boyars, qu'on n'avait pas même eu la précaution de s'approvisionner de poudre. La lâcheté de Vassili avait passé dans le cœur des chefs : on offrit de riches présents à Makhmet, qui, peu habile dans l'art des sièges, se retira, en stipulant que la grande principauté lui payerait le tribut qu'exigeaient autrefois les khans. Rien ne manqua à l'humiliation de Vassili, pas même la générosité du vainqueur, qui se retira jusqu'à Riazan. Là, il fit parvenir au gouverneur, Khabar-Simski, l'acte par lequel le grand prince se reconnaissait tributaire du khan; et, en même temps, ses troupes s'approchèrent de la place. Un coup de canon en tua quelques-uns; et Makhmet, informé que les Tatars d'Astrakhan venaient de fondre sur ses États, se retira précipitamment, laissant l'acte entre les mains de Simski.

Sigismond avait vu avec satisfaction les revers des Russes; épuisé lui-même, et peu confiant dans l'alliance des Tatars, il crut l'occasion favorable pour renouveler les propositions de paix. Enfin, on conclut une trêve pour cinq ans, et les Russes conservèrent Smolensk. Cette lutte, qui avait duré dix années, n'avait eu que des résul-

tats peu importants; elle entraîna la ruine de l'ordre Teutonique, et permit aux Tauriens d'exercer d'affreux ravages, tant sur le sol lithuanien que sur le territoire moscovite. Plettenberg, grand maître de l'ordre de Livonie, renouvela pour dix ans un traité de paix avec la Russie.

Vassili avait le caractère astucieux de son père; il fit naître des prétextes pour dépouiller le prince de Riazan, et réunit ses domaines à la couronne. Le prince de Séverski, Vassili Chémyakin, fidèle défenseur de la Russie méridionale, avait trop de mérite et d'indépendance de caractère pour ne pas attirer les soupçons du souverain; il fut accusé de trahison, absous une première fois; il se vit ensuite chargé de fers, et on le jeta dans un cachot où il mourut.

Makhmet-Ghireï venait d'envahir la province d'Astrakhan, et de déposséder le tzar Oussein. A cette nouvelle, Sahib-Ghireï égorge les Russes qui se trouvaient à Kazan, ainsi que l'ambassadeur du grand prince. Mais bientôt Makhmet lui-même est massacré dans sa tente par Mamaï, prince des Nogaïs, et son compagnon d'armes : ce dernier poursuit les Tauriens jusque dans Prékop, où ils implorent la protection du sultan. En même temps, l'hetman des Cosaques du Borysthène se jette sur la Tauride, et détruit les fortifications d'Otchakof. Sahib-Ghireï, que protégeait le sultan, fut déclaré khan de Tauride.

Au printemps de l'année 1524, une armée russe se mit en campagne contre Kazan; à cette nouvelle, Sahib s'enfuit en Tauride, laissant la ville à son neveu Safa-Ghireï, âgé seulement de treize ans. Les Kazanais détestaient les Russes; indignés de la lâcheté de Sahib, ils choisirent Safa pour leur tsar, et il se montra digne de leur confiance. Les convois des Russes furent interceptés, et leurs barques qui descendaient le Volga, pillées ou coulées à fond par les Tchérémisses; enfin, les voïévodes se retirèrent honteusement, ramenant les débris de leur armée, dont le fer ennemi et les maladies avaient fait périr la moitié. Une trêve de cinq ans suivit cette funeste expédition; mais Vassili, pour se venger des Kazanais, défendit aux marchands russes d'aller commercer avec eux; il leur fixa l'emplacement où s'éleva depuis Makarief, pour l'échange de leurs produits contre les denrées de l'Orient. Cette mesure entrava les relations commerciales du midi de l'empire, et les Russes en furent les premières victimes.

Vassili n'avait point d'enfant; il répudia sa vertueuse épouse, la força à prendre le voile, et contracta un nouvel hymen avec Hélène, fille de Vassili-Glinski. Toujours occupé de la politique extérieure, il recevait les légats romains dont la mission tendait à le faire déclarer contre les infidèles, en lui promettant le titre de roi s'il voulait consommer l'œuvre de la réunion des deux Églises, avantage dont le grand prince ne se souciait nullement. A la mort de Maximilien, Vassili ouvrit des relations avec Charles-Quint, espérant se faire un allié puissant contre Sigismond, dans le cas où ce dernier refuserait la paix. Il n'en résulta qu'une prolongation de la trêve. Vers la même époque, une autre trêve de soixante années fut conclue avec Gustave Vasa, qui venait de soustraire la Suède au joug du Danemark.

Au milieu de ce repos général, les Tauriens seuls inquiétaient la Moscovie; de part et d'autre, on massacrait jusqu'aux ambassadeurs. Safa-Ghireï, tsar de Kazan, recommença les hostilités; après une lutte opiniâtre, l'armée russe, commandée par Belzki, était sur le point de s'emparer de la ville, lorsque ce voïévode, séduit par de riches présents, consentit à s'éloigner. Safa fut dépossédé, et les Kazanais mirent à sa place Enaleï, prince de Mechtchersk, dévoué aux intérêts des Russes. Il était difficile d'arrêter la paix sur des bases durables avec les khans de Crimée, de Kazan et d'Astrakhan; souvent, tandis que leurs ambassadeurs traitaient à Moscou, une révolution, survenue dans leurs

États, donnait aux affaires une face toute nouvelle. En 1533, le khan de Crimée fit une incursion, qui coûta plus de cent mille hommes à la Russie.

Vassili tomba tout à coup malade, et il expira en 1533, après avoir désigné pour successeur son fils Jean, qui n'était encore que dans sa troisième année; à ses derniers moments, il avait pris la robe monacale. On peut dire de ce prince, qu'il ne manqua pas d'une certaine habileté; mais, avec l'instinct du despotisme, et les puissants moyens d'exécution dont il pouvait disposer, il ne fit rien de grand; il se montra clément sans magnanimité, et cruel sans passion. Ses vices, qu'explique la barbarie des temps, restèrent au niveau de ses qualités. Pour donner une idée du luxe qui l'entourait, nous citerons les paroles du baron Herberstein, qui le rencontra à la chasse. « Dès que nous eûmes aperçu le monarque russe dans la campagne, nous mîmes pied à terre, et nous nous avançâmes vers lui. Il était monté sur un beau coursier, et magnifiquement vêtu. Sa tête était couverte d'un bonnet fort élevé, brodé en pierres précieuses, et surmonté de plumes dorées, que le vent faisait flotter : un poignard et deux couteaux étaient attachés à sa ceinture. Il avait à sa droite Aleï, tsar de Kazan, armé d'un arc et de flèches; à sa gauche, deux jeunes princes, dont l'un tenait sa hache, et l'autre, une massue d'armes. Sa suite était composée de plus de trois cents cavaliers. »

LE GRAND PRINCE JEAN IV, SURNOMMÉ LE TERRIBLE.

1533 - 1584. L'enfance du grand prince laissait les destinées de l'État aux mains de la princesse Hélène et de conseillers ambitieux et avides. Parmi ces derniers, on remarquait Michel Glinski, oncle de la régente, et Télennef son favori. On débuta par l'arrestation d'Youri, oncle de Jean, soit qu'on l'eût accusé calomnieusement d'aspirer au pouvoir souverain, soit qu'en effet la minorité de son neveu lui eût inspiré le désir de s'élever jusqu'au trône : quoi qu'il en fût, il mourut emprisonné quelques années après, dans les tortures de la faim. Plusieurs boyars mécontents se décidèrent à passer en Lithuanie : sur ces entrefaites, Michel Glinski, qui blâmait la passion d'Hélène pour Télennef, fut arrêté et mis à mort. Ces actes de cruauté effrayèrent André, frère puîné d'Youri; il lève une armée, réunit à son parti quelques boyars; mais, poursuivi par le prince Nikita Obolenski, il consent à le suivre à Moscou : là, malgré l'assurance que lui avait donnée le favori Télennef que sa personne serait respectée, il fut jeté dans les fers, et mourut après six mois de captivité. Ainsi le règne de Jean le Terrible s'inaugurait par d'atroces supplices.

Cependant la Moscovie était en paix avec la Suède, la Livonie et le hospodar des Moldaves, qui bientôt dut se soumettre au pouvoir de Soliman. A la même époque, les Nogaïs, ennemis des Tauriens, lièrent des relations amicales avec la grande principauté : mais la Lithuanie, la Tauride et Kazan étaient plus particulièrement l'objet de la politique du conseil. Les Kazanais se reconnurent sous la dépendance de la Russie. Les Tauriens recommençaient leurs excursions, quelquefois repoussés, mais toujours redoutables. Sigismond crut l'occasion favorable pour recouvrer les domaines, but constant de sa politique et de ses efforts, mais ses généraux furent repoussés avec perte, et une armée nombreuse vint ravager ses États. Sigismond parvint à rassembler quarante mille hommes, et, secondé par les Tauriens, il porta le fer et la flamme dans les provinces méridionales de l'empire.

Tandis que la guerre contre les Lithuaniens se poursuivait avec des chances diverses, une sédition éclata à Kazan. Énaleï, mis à mort, fut remplacé par Safa-Ghireï, et les Russes résolurent de replacer sur le trône Schig-Aleï qu'on retenait en prison à Bélozersk; mais la pusillanimité des voïévodes rendit cette expédition inutile.

Sigismond, dont le général Némirof venait d'être battu complétement devant une forteresse que les Russes avaient élevée dans ses propres États, entama des négociations dont le résultat fut une trêve de cinq années. Hélène profita de cette tranquillité passagère pour agrandir l'enceinte de Moscou; on lui doit aussi des ordonnances utiles sur les monnaies, et des règlements qui assuraient de grands avantages aux Lithuaniens qui consentiraient à se fixer en Russie: mais son origine étrangère, la cruauté de sa politique et l'omnipotence indécente de son favori Télennef lui avaient suscité un grand nombre d'ennemis. Elle mourut subitement, quoique sa jeunesse et sa santé parussent lui promettre une longue carrière. Herberstein assure que le poison termina ses jours. L'ambition du vieux prince Chouiski semble le désigner comme l'auteur intéressé de cet attentat; chef du conseil, il avait su se ménager l'appui des ennemis nombreux de Télennef. Tout à coup, au milieu de l'attente et de l'incertitude générale, il ose se déclarer chef du gouvernement. Le corps d'Hélène était à peine refroidi, qu'il ordonne l'arrestation des personnes les plus chères à Jean. Télennef est condamné à mourir de faim : sa sœur Agrippine, gouvernante de Jean, fut éloignée malgré les larmes du grand prince, et forcée à prendre le voile. Schouiski, aidé de son frère Jean et des deux Belzki, gouverna le conseil, l'empire et le jeune tsar : mais, à peine monté au faîte du pouvoir, cet ambitieux tomba malade et mourut. Son frère Jean, moins effrayé de sa fin subite qu'envieux de son pouvoir, lui succéda, et exerça des vengeances particulières auxquelles ne put échapper le métropolitain Daniel. La régence des Schouiski fut une ère de rapines à l'intérieur, et de lâcheté devant les étrangers; le sang russe coulait à flots sous le glaive des Kazanais et des Tauriens. Cependant quelques actes utiles jetèrent un peu d'éclat sur cette époque d'intrigues et d'abaissement. On envoya des ambassadeurs à Constantinople, à Stockholm; et les boyars confirmèrent la traité de paix avec la ligue anséatique, en même temps qu'ils renouvelaient l'alliance conclue avec Astrakhan. Sigismond, au terme de sa longue carrière, semblait ne plus aspirer qu'au repos.

Cependant Schouiski qui s'était fait un ennemi du nouveau métropolitain, dut accorder aux sollicitations générales l'élargissement de Jean Belzki, dont le parti reprit une grande influence. Sous l'administration de ce dernier, la Russie eut quelques instants de gloire; les persécutions cessèrent, et les prisonniers d'État furent rendus à la liberté, ou virent adoucir leur captivité. L'invasion des tsars de Kazan et de la Tauride échoua devant la fermeté des voïévodes, et n'eut d'autre résultat que la dévastation de quelques provinces; mais la générosité de Belzki causa sa perte. Schouiski, qui ne respirait que vengeance, se fit un parti puissant, se jeta inopinément dans le Kremlin, s'empara de la personne de son rival, de celle du métropolitain, et usurpa l'autorité de régent. Le vertueux Belzki fut massacré, et tout retomba dans le désordre.

Cependant Jean atteignait sa treizième année; les manières hautaines des Schouiski, les actes arbitraires qu'ils se permettaient, même lorsqu'ils contrariaient le monarque, et plus encore, l'adresse des Glinski et du métropolitain, arrachèrent au jeune prince un acte de vigueur, mais qui portait l'empreinte d'une férocité précoce. Il fit dévorer par les chiens André Schouiski; Bouterlin, pour quelques propos indiscrets, eut la langue coupée. Tout ce qui portait ombrage aux Glinski fut éloigné ou jeté dans les fers. C'est ainsi que les imprudents boyars, qui flattaient les caprices et les passions de leur maître, se préparaient à eux-mêmes la juste punition de leurs encouragements corrupteurs.

Jean, dans un âge si tendre, se plaisait à répandre le sang des animaux; il se divertissait à pousser son cheval sur les vieillards et les femmes,

et de stupides courtisans applaudissaient à ces jeux féroces. Il fit trancher la tête à des boyars illustres, sans preuve, et sur la simple déposition de leurs ennemis. Cependant il y avait de la grandeur dans cette âme, et une meilleure éducation, en donnant une direction utile à ses passions, aurait peut-être épargné à la Russie la tyrannie la plus arbitraire qui ait jamais pesé sur cette terre d'esclavage.

Sigismond-Auguste avait ratifié la trêve conclue avec son père; mais les Kazanais, qui n'étaient point dupes de la prétendue protection de la grande principauté, ne se faisaient aucun scrupule de piller les provinces moscovites, sauf, plus tard, à s'en excuser sur des motifs dont il fallait bien se contenter. De leur côté, les Russes, qui convoitaient cette riche province, ne négligeaient rien pour l'affaiblir, dès qu'ils pouvaient se passer de sa coopération. En 1446, deux armées moscovites s'avancèrent jusque sous les murs de cette ville, et s'en retournèrent chargées de butin. Le khan fit périr quelques traîtres vendus à l'ennemi, et ses vengeances allèrent si loin, que les Kazanais le forcèrent à s'enfuir, et mirent à sa place Schig-Aleï, créature des Russes. Mais bientôt, soit que leur turbulence ne s'accommodât d'aucun gouvernement, soit que le joug d'un prince dévoué aux étrangers leur fût devenu insupportable, ils le forcèrent à s'enfuir, et rappelèrent Safa-Ghireï qui marchait contre Kazan, à la tête d'un parti de Nogaïs. La réaction fut sanglante; un grand nombre de princes, de mourzas, cherchèrent un asile à Moscou, en même temps que des envoyés tchérémisses promettaient de se joindre aux Moscovites contre l'implacable Safa-Ghireï; mais l'heure de Kazan n'avait pas encore sonné.

Le grand prince, qui venait d'entrer dans sa dix-huitième année, eut la fantaisie de se faire sacrer et de se marier. Le couronnement se fit avec une grande pompe, et bientôt après il épousa Anastasie, jeune fille d'une naissance obscure, mais douée de toutes les vertus et d'une rare beauté. Il prit à cette époque le nom de tsar, quelquefois employé, souvent omis dans les actes publics et les négociations étrangères; et depuis, ce titre passa à tous les souverains de la Russie.

Le sacre et le mariage étaient loin d'avoir corrigé Jean. Cruautés, spoliations, emportements, signalaient tous les pas du monarque et de ses dignes favoris. Un événement déplorable vint faire une triste diversion au mécontentement général. A une distance d'environ six semaines, le feu détruisit, à deux reprises différentes, presque toute la ville de Moscou. Les boutiques, les entrepôts, le magasin à poudre, le Kremlin, les palais du tsar, les armes, les archives, les livres et jusqu'aux images et aux reliques furent la proie de l'incendie. Un violent ouragan propageait les flammes qui dévoraient les édifices presque tous en bois. En lisant les descriptions que les annalistes font de ce désastre, le souvenir se porte involontairement sur une catastrophe plus récente, mais qui fut plus funeste aux ennemis de la Russie qu'à elle-même.

Le peuple était furieux de dénûment et de douleur; les ennemis des Glinski profitent de cette circonstance pour les perdre; on sème des bruits absurdes, et quelques boyars déclarent au tsar qu'une si grande calamité provenait des sortiléges de quelques scélérats. Ils assemblent les habitants sur la place du Kremlin, et leur demandent quels peuvent être les auteurs de l'incendie. Quelques voix s'élèvent, et accusent les Glinski; « La princesse Anne, leur mère, a arraché les entrailles des morts, et a aspergé de sang les rues de Moscou. » Yourï, fils d'Anne, se trouvait présent; il est massacré dans la basilique; tout ce qui appartenait aux Glinski est pillé; leurs serviteurs, un grand nombre d'enfants boyars sont égorgés. Le jeune tsar tremblait dans son palais de Vorobief, quand tout à coup paraît un moine nommé Sylvestre : il s'avance vers Jean, le doigt levé, et

comme dominé par une inspiration d'en haut. Il attribue l'incendie de Moscou et la fureur du peuple au courroux du ciel lassé des crimes de Jean; enfin il agit avec tant d'adresse et de force sur le cœur du jeune prince, que, dès ce moment, il résolut de se corriger, et devint pour quelques années un autre homme. Adachef seconda puissamment Sylvestre, et leurs sages conseils eurent longtemps une influence heureuse sur l'esprit de Jean et sur les destinées de l'empire. Il s'occupa avec zèle de la réforme des abus, épura l'administration encombrée de fonctionnaires avides, refondit et compléta le code de Jean III, établit un mode plus régulier pour rendre la justice, et soumit tous ces règlements aux hommes les plus éclairés de l'empire, laissant au clergé le soin d'opérer également une réforme salutaire dans les affaires de l'Église qui périclitait par l'ignorance et la grossièreté de ses membres.

Un autre dessein non moins louable que forma Jean, ce fut de faire partager à ses sujets les bienfaits de la civilisation européenne. Un Saxon, nommé Schlit, entretint le prince de l'état des arts et des sciences en Allemagne. Jean lui confia la mission d'engager des étrangers à son service. Schlit, après en avoir obtenu la permission de Charles V, avait réuni une centaine de savants, artistes, médecins, artisans, lorsque la ligue anséatique fit enfermer Schlit à Lubeck : il ne reparut qu'au bout de dix ans avec des conditions exagérées de Charles; mais quelques-uns des étrangers qui avaient promis de le suivre, parvinrent en Russie, et contribuèrent à la civilisation du pays.

Cependant, après quelques expéditions des Russes contre Kazan, Safa-Ghireï, tsar de cette ville, se tua accidentellement, laissant un fils âgé de deux ans : Sahib-Ghireï, khan de Tauride, s'était emparé d'Astrakhan où il n'avait laissé que des ruines, et il sommait les Russes de lui payer un riche tribut. Jean résolut de frapper Kazan au cœur. En 1550 il marche en personne contre cette ville, à la tête d'une armée de soixante mille hommes; mais les pluies menaçant d'intercepter les communications, il fut obligé de s'éloigner, après avoir fixé sur une hauteur l'emplacement de la forteresse de Sviaga, destinée à tenir les Kazanais en respect. A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés, que l'armée se remit en marche; la forteresse projetée fut élevée en quatre ou cinq semaines; et la vue de ces nouveaux remparts jeta l'effroi dans les populations voisines, composées de Mordviens, de Tchouvaches et de Tchéréméisses, qui implorèrent la protection du tsar. Ils furent réunis à la ville de Sviaga. Kazan ne comptait qu'environ vingt mille défenseurs. Les partisans des Russes y étaient nombreux : un tsar enfant, une régente abandonnée aux conseils de son favori Kotchak, toutes ces causes favorisaient l'ambition de Jean. Trois cents Tauriens, que le peuple voulait livrer aux Russes, essayèrent de s'échapper, et trouvèrent la mort sur les rives de la Viatka. Kotchak et quelques-uns de ses compagnons furent faits prisonniers : on les exécuta à Moscou. La tsarine et son jeune fils furent livrés aux Russes; Schig-Aleï prit le sceptre. Les prisonniers russes, au nombre de plus de soixante mille, recouvrèrent la liberté, et la partie montagneuse du territoire fut réunie à Sviaga. Des conditions si dures équivalaient à une dépendance entière; aussi Schig-Aleï lui-même, quoique détesté des Kazanais, ne cessait de réclamer contre ce morcellement de sa puissance. Il fit mettre à mort les grands qui conspiraient contre lui, et la haine qu'il souleva fournit à Jean le prétexte de se rapprocher du but constant de sa politique. Il offrit au tsar de le protéger par une garnison russe; mais le musulman rejeta cette proposition avec fierté, et il se rendit à Sviaga, renonçant au pouvoir, mais refusant d'être l'instrument d'une trahison. Les Kazanais, qui avaient d'abord consenti à se soumettre au grand prince, furent bientôt poussés à la révolte par quelques seigneurs ennemis

de la domination moscovite : ils refusèrent l'entrée de la ville aux voïévodes de Jean, commirent plusieurs actes d'hostilité ouverte, et se préparèrent à une vigoureuse défense.

En 1552, Jean partit lui-même pour soumettre cette ville, qu'il était plus facile de détruire que de réduire à l'esclavage. Il était en paix avec la Suède, la Livonie et la Pologne; et un nouvel allié de la Russie venait de marquer sa place dans l'empire : les Cosaques du Don, aventuriers d'origine russe, que réunissaient l'amour de l'indépendance et l'attrait du pillage. Établis au confluent du Don et du Volga, ils s'emparèrent de la ville d'Akhas qu'ils nommèrent Tcherkas, c'est-à-dire Cosaque. Astrakhan venait de faire une alliance étroite avec la Russie; et seul, le khan de Crimée inquiétait Jean. Sur ces entrefaites, Édigée-Makhmet, à la tête de quelques centaines de Nogaïs, se jeta dans Kazan, prit le sceptre, et jura une haine implacable aux Russes.

Cependant, la maladie et les débauches les plus dégoûtantes éclaircissaient les rangs russes à Sviaga : il était temps de porter à ce mal un prompt remède. Les différents corps se mettent en marche, malgré l'avis de plusieurs boyars et celui de Schig-Aleï, qui jugeait prudent d'attendre l'hiver. Jean prend congé de la tsarine, qui était enceinte, et bientôt il apprend que les Tauriens ont échoué devant Toula, et ont été taillés en pièces par ses voïévodes. Le 3 juillet, l'armée se mit en marche, et, dans les premiers jours d'août, on découvrit les bords du Volga avec ses escarpements profondément découpés et ses îles romantiques; enfin, la ville neuve de Sviaga ouvrit ses portes à l'armée, fatiguée d'une si longue route. Pour la première fois, les Russes déployaient toutes les ressources de l'art contre une place forte. Les assiégés, cinq fois moins nombreux que leurs adversaires qui comptaient plus de cent cinquante mille soldats, étaient soutenus par le courage de leurs chefs et par l'enthousiasme de la liberté et du dévouement religieux. Le brave Yapantcha, prince tatar, à la tête d'une nombreuse cavalerie, s'était jeté dans les plaines d'Arsk pour y soulever les habitants de la campagne, et harceler sans relâche l'armée russe. Jean n'avait négligé aucun moyen pour assurer ses différents campements, et il animait ses guerriers par son activité, ses exhortations et les cérémonies religieuses. Une sortie meurtrière accueillit les Russes, qui plièrent d'abord, et finirent par forcer l'ennemi à rentrer dans la ville. Le lendemain, on s'approcha des remparts; les Kazanais combattirent avec acharnement, mais sans pouvoir déloger les Russes de leurs positions. Les jours suivants, il y eut différents engagements qui obligèrent le tsar à diviser son armée pour détruire le corps d'Yapantcha, et isoler ainsi la ville de ses communications avec le dehors. Cette manœuvre exécutée avec précision nettoya la campagne d'Arsk. L'artillerie des Russes continuait à foudroyer les remparts qui se relevaient comme par enchantement. Déjà une explosion avait détruit un conduit souterrain par lequel les habitants se procuraient de l'eau; déjà le fort et la ville d'Arsk avaient été enlevés, et les Tatars, privés de tout, refusaient de se rendre. Les éléments semblaient combattre pour eux; des torrents de pluie noyaient le camp des Russes, qui attribuaient ce phénomène naturel aux sortiléges des assiégés. Les assiégeants ripostèrent par des exorcismes, et le beau temps vint ranimer leur courage. Après plusieurs combats sanglants, dans lesquels l'avantage resta à Jean, l'assaut général fut livré, et les Kazanais, malgré les efforts les plus héroïques, virent la place envahie. Le combat continua longtemps dans les rues, et le pillage fut sur le point d'enlever la victoire aux Russes. Une poignée de Tatars s'ouvrit un chemin à travers l'armée victorieuse, et tous vendirent chèrement leurs jours. Le brave Édigée fut présenté au tsar qui l'accueillit avec bonté, et lui dit : « Infortuné! tu ne connaissais donc pas la puissance de la Russie et la perfidie des Kazanais? »

La prise de Kazan ne prouvait que le triomphe de la force; et si les Kazanais avaient manqué de foi aux Russes, on peut dire que jamais ils n'avaient moins mérité le reproche de perfidie. A la vue de leurs nombreux cadavres, Jean s'écria : « Ils ne sont pas chrétiens; cependant ce sont des hommes, nos semblables! » Le 3 octobre, Jean fit son entrée solennelle dans la ville, désignant des emplacements pour des temples, au milieu de la joie de ses guerriers et du morne silence des vaincus. Ainsi tomba, après un siècle d'existence, cette ville bâtie par les Mongols. Ses mœurs guerrières ne tardèrent pas à s'altérer sous le joug moscovite; mais elle conserve encore de nos jours des relations commerciales avec le Levant; et les Tatars, descendants de ceux de la horde Dorée, répètent souvent dans leurs transactions : « Je suis Tatar et non pas Russe. »

Le tsar donna le gouvernement de Kazan à Schouiski, établit son frère Michel Schouiski à Sviaga, et reprit le chemin de Moscou. Il apprit en route qu'il lui était né un fils, et entra dans sa capitale, salué par des transports de joie et des félicitations universelles. En mémoire de son triomphe, il fit bâtir l'église de la Sainte-Vierge de Bon-Secours.

Cependant, les peuplades de la plaine d'Arsk se révoltèrent contre les fonctionnaires moscovites; plusieurs marchands furent égorgés, et les troupes envoyées de Sviaga pour réprimer ces hostilités furent taillées en pièces. Dans le même temps, Jean tomba malade, et resta longtemps entre la vie et la mort. Il fit son testament, et désigna pour son successeur Dmitri, son jeune fils. Mais plusieurs boyars refusèrent de le reconnaître. Adachef et Sylvestre, ces conseillers intimes de Jean, craignant peut-être les orages d'une longue minorité, penchaient pour le prince Vladimir, cousin du tsar; mais, contre toute espérance, le tsar se rétablit, et dissimula son mécontentement. Il perdit le jeune tsarévitch dans un pèlerinage qu'il entreprit malgré le conseil de ses boyars, et eut un entretien secret avec Vassian, ex-évêque de Colomna, qui avait joui de la confiance de son père. On assure que ce moine lui donna le conseil de ne se conduire que d'après ses propres lumières, ajoutant que le favori du plus sage des princes finit toujours par le dominer. Jean n'était que trop disposé à se conformer à de tels avis; toutefois, il ne jeta pas encore le masque, et il témoigna la même bienveillance au prince Vladimir, et à ses anciens conseillers. A la naissance du tsarévitch Jean, qu'il désigna pour lui succéder, il déclara que Vladimir serait régent s'il y avait lieu, et que la couronne lui appartiendrait en cas de mort du tsarévitch. Il envoya ensuite une armée pour réduire les peuplades qui environnaient Kazan; il fallut plusieurs années pour les détruire. Quelque temps après eut lieu la conquête d'Astrakhan, de sorte que la puissance russe s'appuyait déjà sur la Caspienne. Jean reçut des ambassades de Khiva, de Boukharie et des princes tcherkesses : les Nogaïs persistaient dans leur alliance; et Yédiguer, prince de Sibérie, lui demanda son amitié, en promettant de lui payer un tribut en fourrures.

En 1553, sous le règne du jeune Édouard VI, trois vaisseaux anglais s'avancèrent dans l'océan Septentrional, pour chercher un passage aux Indes, à travers la mer Glaciale, sous la conduite de Willougby et Chancellor. Le premier périt de froid en 1554; le second débarqua dans la baie de la Dvina, à l'endroit où l'on fonda depuis la ville d'Arkhangel. Les Anglais se rendirent auprès de Jean, et furent étonnés de la magnificence de sa cour; ils reçurent un accueil favorable, et retournèrent chez eux avec l'assurance que le commerce des Anglais trouverait encouragement et protection dans les États du tsar. Marie régnait alors, et Chancellor revint pour la seconde fois en Russie, avec deux vaisseaux sur lesquels se trouvaient Gray et Killingworth, chargés de conclure un traité de commerce avec Jean. Les articles en furent dressés à Moscou :

de ce moment data l'importance commerciale de Kholmogor; et les relations des Anglais avec la Russie contribuèrent puissamment au développement de cet empire, qui devait un jour mettre en question leur omnipotence maritime. Le chemin était tracé : les navires des autres nations ne tardèrent pas à cingler vers la mer Blanche.

Cependant, Devlet-Ghireï, khan de Tauride, préparait une formidable expédition contre la Russie. Le grand prince et ses voïévodes marchèrent à sa rencontre, et ils seraient parvenus à l'envelopper, sans l'indiscrétion de quelques fonctionnaires. Il se retira en toute hâte, et rencontra près de Toula Chérémétief, qui l'arrêta avec une poignée de braves : cependant il dut céder au nombre, et Devlet s'enfonça dans les steppes avec son armée. A cette époque éclata une mésintelligence entre la Suède et la Russie. Après quelques combats peu importants, on signa une trêve. Les efforts de la Tauride semblaient tourner contre elle; des défaites successives et la contagion l'avaient réduite à un grand état de faiblesse; d'un autre côté, les Tcherkesses s'emparaient, au nom de la Russie, de Temrouk et de Taman, sur la côte d'Azof. C'était l'instant de frapper à mort les Tauriens; mais on leur laissa le temps de respirer, et les troupes du sultan vinrent à leur secours. Ils commencèrent à dévaster la Lithuanie, offrant de vendre leur alliance aux Moscovites. Alors Jean et Auguste, sentant la nécessité de se rapprocher pour détruire l'ennemi commun, furent sur le point de conclure une paix durable : la Livonie paralysa ces dispositions, dans la crainte que lui causait l'agrandissement rapide de la Moscovie.

La puissance de l'ordre de Livonie touchait à son déclin, et celle de la Russie s'élevait menaçante : le résultat de cette lutte inégale était facile à prévoir. Jean exigeait plus qu'on ne pouvait donner : il voulait plus qu'un tribut; il poursuivait le plan de la conquête des provinces voisines de la Baltique. Ses troupes pillèrent et dévastèrent les campagnes, et le grand maître négociait. Bientôt les hostilités prirent un caractère plus sérieux : Narva fut prise d'assaut, presque à la vue de Ketler, dernier grand maître de l'Ordre. Ce généreux guerrier essaya d'intéresser l'Europe au sort de la Livonie; Jean répondait aux ambassadeurs par des prises de villes. Dorpat capitula malgré le courage de ses habitants et le dévouement généreux du bourgmestre Tilef. Vingt villes ouvrirent leurs portes au voïévode Schouiski. Les efforts de Ketler, quelquefois couronnés de succès, épuisaient ses faibles ressources; les contrées maritimes de la Livonie et la Courlande étaient en feu jusqu'aux frontières de la Prusse et de la Lithuanie. L'Europe s'émut enfin; la Pologne, la Suède et le Danemark intervinrent en faveur de l'Ordre, et Jean lui accorda une trêve de six mois. Le tsar, qui ne se piquait point de clémence, ne s'était montré si accommodant que parce qu'il redoutait une invasion des Tauriens. Il envoya Adachef vers le Dniepr : ce général descendit le fleuve jusqu'à son embouchure; et, s'étant emparé de quelques vaisseaux sur la mer Noire, il débarqua ses troupes sur les bords de la Tauride, évitant soigneusement tout ce qui aurait pu mécontenter les Turcs.

Cependant Ketler se rend à Cracovie; il expose énergiquement la position désespérée de l'Ordre, et conclut avec la Pologne un traité d'alliance : la diète lui fournit de l'argent; le Mecklenbourg, des troupes. Alors il sort de Venden, et bat les ennemis près de Dorpat, qu'il assiége inutilement. L'empereur Ferdinand essaye en vain d'arrêter la guerre : Marienbourg est prise, et le voïévode Kourbski bat Furstenberg, ex-grand maître de l'Ordre, à six reprises successives.

Sur ces entrefaites, la tsarine Anastasie termina ses jours, pleurée de tous les Russes, et emportant dans la tombe, avec les regrets de Jean, les dernières vertus qu'il laissa paraître. Le tsar, qui devait les succès les plus glorieux de son règne aux sages conseils de Sylvestre

et d'Adachef, se lassa de leur tutelle. Plusieurs fois même il avait agi contrairement à leurs avis, comme dans la guerre de Livonie; on eût dit qu'il s'essayait à marcher seul; mais, façonné à se laisser conduire dès sa première enfance, ses penchants fougueux cédaient à l'empire de l'habitude. Un incendie l'avait corrigé; un autre incendie, auquel on attribue la mort de la vertueuse Anastasie, sembla le rendre à ses emportements naturels. Ses deux conseillers ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur règne était passé; ils se retirèrent de la cour. Adachef reçut un commandement en Livonie, et l'austère Sylvestre se retira dans un monastère. La tourbe des courtisans applaudit à leur disgrâce, et résolut de consommer leur perte : on les accusa de magie, d'avoir causé la mort de la tsarine, et d'autres absurdités : le seul miracle qu'ils avaient opéré, c'était d'avoir muselé, pendant treize années, une bête féroce, et d'avoir couvert tous ses actes de l'éclat de leur sagesse et de leurs vertus. Pour comble d'iniquité, ils furent condamnés sans être entendus. Sylvestre fut confiné dans un monastère de la mer Blanche; Adachef reçut l'ordre de ne pas sortir de Fillin. Il mourut deux mois après à Dorpat.

Huit jours après les funérailles d'Anastasie, Jean manifesta l'intention de se remarier, et le deuil du palais avait fait place aux orgies de la dissolution la plus éhontée. On éloigna Youri, frère du tsar, et Alexandre, prince de Kazan; les nouveaux favoris, parmi lesquels on remarquait Levki, archimandrite de Tschoudof, se donnèrent pleine carrière. Le silence des hommes vertueux fut puni comme une révolte. Les parents et les partisans connus d'Adachef se virent exilés, dépouillés de leurs biens, ou condamnés à mort sous prétexte de sorcellerie. Jean poignarda de sa main le boyar Obolenski, qui avait reproché à Basmanof, un de ses infâmes mignons, ses dégoûtantes turpitudes. Un Repnin, pour avoir fait entendre au tsar de graves remontrances, fut assassiné au pied des autels. Les anciens services étaient un titre de plus à ces odieuses persécutions. Vorotinski, vainqueur des Kazanais, fut exilé avec sa famille. Le voïévode Schérémétief, l'effroi des Tauriens, fut chargé de fers et mis à la torture. Où sont tes trésors? lui demanda froidement le tyran. — Je les ai envoyés à Jésus-Christ, par la main des pauvres, répondit le guerrier à demi-mort. Un de ses frères, couvert de blessures, fut étranglé par ordre de l'autocrate.

Tandis que le sang des victimes ruisselait dans la Moscovie, et que les dignes favoris de Jean se gorgeaient de rapines, une armée nombreuse fut envoyée contre Dorpat. Le maréchal Bell, tombé entre les mains des Russes, après une défense héroïque, fut conduit à Moscou : Jean lui fit trancher la tête. Fellin fut emportée, et l'ex-grand maître Furstenberg, qui s'était rendu à discrétion, reçut du tsar le domaine de Lubim où il termina ses jours. Les pertes successives de l'Ordre présageaient sa ruine prochaine. Tandis que Ketler négociait avec Sigismond, Magnus, frère du roi de Danemark, Frédéric, achetait la possession de l'évêché d'Œsel; et le successeur de Gustave Vasa, mort en 1560, le roi Eric, entrait paisiblement en possession de l'Esthonie. Ce démembrement décida du sort de la Livonie, qui fut incorporée à la Pologne en 1561. Ketler fut nommé duc héréditaire de la Courlande, et se reconnut pour vassal et tributaire du roi. Maître pour maître, les chevaliers préféraient, non sans raison, Sigismond à Jean. Ainsi les domaines de l'Ordre accrurent le territoire du Danemark, de la Suède et de la Pologne. Le tsar avait jeté les yeux sur la sœur de Sigismond; mais sa demande fut éludée, et les hostilités recommencèrent sans résultat important. A cette époque, Jean épousa la fille d'un prince tscherkesse, d'une beauté remarquable.

L'année suivante, les Russes, réunis au nombre d'environ trois cent mille hommes, s'emparèrent de Polotsk, ville riche et forte de la Lithuanie,

Bientôt après, Jean conclut une trêve avec la Pologne, et laissa les puissances du Nord s'affaiblir par leurs querelles au sujet de la Livonie, se réservant de tomber sur leurs nouvelles possessions, dès que l'occasion s'en présenterait. A l'expiration de la trêve, Jean fit marcher ses voïévodes contre la Lithuanie. Ils furent complétement battus par Radziwil, et leurs débris rentrèrent à Polotsk. Des escarmouches insignifiantes, de déplorables dévastations à la suite desquelles des populations entières étaient massacrées ou traînées en esclavage, tel est le caractère des guerres avec les Russes à cette époque. Cependant la haine qu'inspirait Jean engagea plusieurs officiers de distinction à se réfugier en Pologne. Le plus illustre d'entre eux, le prince Kourbski, accueilli avec distinction par Sigismond, ne négligea rien pour se venger du tyran; il oublia lui-même qu'il était Russe, et confondant la patrie avec le souverain, il marcha contre l'une pour se donner la satisfaction d'humilier l'autre. Bientôt le bruit se répand que soixante mille Polonais, Lithuaniens et Allemands s'avancent sur Polotsk, sous la conduite de Kourbski, tandis que Devlet-Ghirei marche contre Moscou à la tête de soixante mille Tatars. Ce dernier échoua devant Riazan, que défendirent vaillamment les deux Basmanof, favoris du tsar. L'expédition contre Polotsk ne fut pas plus heureuse; il fallut renoncer à s'en emparer, et l'on se borna à ravager le territoire.

Cependant Jean, bourrelé par la crainte, si ce n'est par les remords, prend tout à coup une résolution étrange; il abandonne Moscou, suivi de ses favoris, et se rend à la slabode d'Alexandrovski. Le peuple cherchait le mot de cette énigme, et tous, pour plus de sûreté, feignaient une grande inquiétude, lorsqu'une dépêche de Jean vint lever tous les doutes. Les mutineries des boyars, et les entraves qu'apportait le clergé à l'exécution de ses volontés, le forçaient, disait-il, à déposer le sceptre. Il ajoutait qu'il conservait toute sa bienveillance aux bourgeois et aux marchands. Personne ne fut dupe de cette comédie, et on lui rendit ruse pour ruse. Une ambassade, composée des grands, du clergé et des bourgeois, se rendit auprès de lui pour le supplier de garder la couronne. Tous firent éclater le zèle le plus ardent, triste alternative d'un peuple esclave, qui se voit réduit à ramper devant le despote qu'il n'ose renverser. Jean daigna se laisser fléchir; mais il exigea l'établissement de l'Opritchina, espèce de garde privilégiée, dont il voulait entourer sa personne. Il déclara en outre qu'un grand nombre de villes, ainsi que les dépendances de Moscou, avec leurs revenus, deviendraient sa propriété particulière: enfin, entre autres mesures, qui annonçaient la méfiance et l'intention de sévir en toute sécurité, il désigna mille satellites parmi les princes, les gentilshommes et les enfants boyars, auxquels il se réservait de donner, dans les districts désignés, des fiefs dont les maîtres seraient transférés en d'autres lieux. Il se fit construire un nouveau palais entouré de remparts; et, selon l'expression de Karamzin, cette partie de la Russie et de Moscou, ce *millier* du tsar, cette cour nouvelle, formèrent ensemble une propriété privée de Jean, qui reçut le nom d'*Opritchina*. L'administration du reste de l'empire fut confiée aux boyars. Les Russes s'inclinèrent, et la nouvelle organisation fut proclamée. Alors le sang recommença à couler: parmi les victimes illustres, nous citerons le prince Alexandre Gorbati Schouiski décapité avec son jeune fils Pierre, âgé de dix-sept ans. Ce courageux adolescent voulut être exécuté avant son père; mais le prince l'ayant supplié de lui épargner la douleur de le voir mourir le premier, il eut la fermeté d'attendre: couvert de sang, il prit la tête de son père entre ses mains, la couvrit de baisers, et subit le supplice avec fermeté. Quelquefois, ennuyé des supplices trop simples, Jean faisait empaler ses victimes. Environ douze mille propriétaires furent dépossédés, et renvoyés de chez eux pour enrichir les Oprit-

chniks. Les paysans ne pouvaient suffire aux exactions de tous ces parvenus qui regardaient la Russie comme une proie. Ces farouches légionnaires portaient attachés à leur selle des têtes de chiens et des balais, comme pour indiquer que leur mission était de mordre et de balayer. Le tsar déshonorait l'Église comme le sceptre. Il transforma son palais d'Alexandrovski en un monastère, dont il se constitua l'abbé, distribuant les emplois de trésorier et de sacristain à ses favoris. La matinée était consacrée aux exercices d'une piété grotesque; et après cette misérable parodie, redevenu souverain et bourreau, il prenait son repas, sommeillait, ou se rendait dans les prisons pour s'y repaître des plus cruelles tortures. Le clergé et les nobles étaient toujours l'objet de ses craintes. Il exigeait du métropolitain le serment de ne se mêler en rien des affaires de l'Opritchina : et de temps à autre, pour frapper les grands de stupeur, il les accusait de conspiration, de sortiléges; c'est ainsi que le boyar Féodorof, dénoncé comme ayant voulu usurper la couronne, fut placé sur le trône, le sceptre en main; et, salué par le grand prince, il reçut de lui le coup mortel. Un prince Tchéniatef fut grillé vif dans un poêle, et on lui enfonça des aiguilles sous les ongles; le trésorier Tutin, avec quatre de ses enfants, fut haché par morceaux..... Mais le cœur se soulève à l'aspect de tant de scélératesse, et la patience des victimes n'étonne pas moins que la férocité du bourreau. Le rapt des filles et des femmes, qui avaient le malheur d'être belles, la spoliation ou la mort de ceux qui passaient pour riches, l'exil et l'emprisonnement des métropolitains qui osaient désapprouver tant d'horreurs, le massacre de populations entières; tels sont les actes que l'on rencontre à chaque instant dans les annales de ce règne. On eût dit que Jean poursuivait la tâche de faire bénir le despotisme de ses successeurs, en les mettant dans l'impossibilité d'égaler ses crimes.

Cependant, le tsar n'abandonnait pas le soin des affaires extérieures. On continuait à négocier avec Sigismond, et les prétentions de la Pologne semblaient prendre un caractère d'accommodement. Le roi désirait s'allier avec le tsar contre la Suède, maîtresse d'une partie de la Livonie; il lui offrait de joindre leurs forces pour chasser les Suédois de l'Esthonie, et de partager ensuite les provinces conquises. A cette époque, Jean prit une résolution extraordinaire; il convoqua un conseil général, composé du haut clergé, des boyars, des fonctionnaires, marchands et bourgeois, et soumit à leur examen les clauses du traité. Était-ce une velléité constitutionnelle, ou un moyen d'épier la pensée de l'État dans les discussions d'une assemblée nationale? Quoi qu'il en soit, les stipulations du tsar furent unanimement approuvées; et s'il ne cherchait qu'un prétexte de sévir contre une résistance imprudente, il put se consoler de ce désappointement par la sanction solennelle donnée à sa politique. Voyant ses propositions rejetées, il leva une armée, et tout à coup il retourna dans sa capitale. Cependant, tandis que les hostilités continuaient, l'échange des prisonniers s'opérait sur la fontière; et bientôt on conclut une nouvelle trêve.

Sur ces entrefaites, Érik, détesté des Suédois, fut détrôné par son frère Jean, et le tsar conçut l'espoir d'expulser de la Livonie les troupes du nouveau monarque. D'un autre côté, Sélim formait le projet de ruiner la puissance des Russes sur le Volga; il voulait joindre ce fleuve au Don par un canal, et s'emparer d'Astrakhan. Mais cette entreprise gigantesque échoua; un incendie détruisit Azof et les vaisseaux qui se trouvaient dans le port. Thamas, schah de Perse, recherchait l'alliance de Jean, la Sibérie lui payait tribut; la ligue anséatique tenait à conserver avec lui des relations commerciales; Jenkinson, ambassadeur d'Élisabeth, qui se rendait à Moscou pour la troisième fois, obtenait pour les Anglais la permission d'exploiter les mines de fer de l'empire, et assurait au commerce de sa nation d'importants

priviléges. Une circonstance, qui ne doit pas être omise parce qu'elle marque la pusillanimité de Jean, c'est que, toujours préoccupé de la crainte d'une conspiration, il pria Élisabeth de lui accorder un refuge dans ses États, si les ennemis de sa personne parvenaient à le détrôner.

La tsarine Marie mourut en 1569; quoiqu'il eût peu d'affection pour cette princesse, Jean fit parade d'un grand deuil, et feignit de croire que cette mort était l'œuvre d'un parti caché. De retour à Alexandrovski, il y médite de nouvelles vengeances. Il accuse le prince Vladimir, son cousin, d'avoir voulu l'empoisonner, et lui fait prendre, ainsi qu'à sa femme et à ses enfants, un breuvage mortel. Les femmes de la princesse furent fusillées après avoir été dépouillées de leurs derniers vêtements; la mère de Vladimir, et la belle-sœur de Jean, la vertueuse Alexandrine, furent noyées. Ces assassinats n'étaient qu'un faible prélude des cruautés de ce monstre. Novgorod la Grande, l'ancienne capitale de Ruric, le berceau du commerce russe, est accusée par un misérable d'avoir voulu se donner à Sigismond; Jean, accompagné de son fils et des Opritchniks, se rend à Klin; citoyens, femmes, enfants, tout est massacré: Tver est livré à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut; enfin l'avant-garde du tyran pénètre dans Novgorod; la ville est environnée de barrières; le pillage commence et dure quatre jours; on imposait les habitants à une amende arbitraire, et l'on égorgeait ceux qui ne pouvaient la payer. Les temples, les monastères, furent dévastés comme les demeures particulières; tous les jours on amenait au tribunal de Jean et de son fils, de cinq cents à mille Novgorodiens, qui étaient aussitôt assommés, torturés ou brûlés. Du haut du pont on précipitait dans le Volkhof des familles entières. Cette désolation dura six semaines. Jean venait d'entasser soixante mille victimes. Il se retira, et sembla n'épargner Pskof que par lassitude. Peu de mois s'étaient écoulés, lorsqu'au milieu de l'effroi et de l'étonnement général, les proscriptions recommencèrent: ce n'étaient plus seulement les anciens boyars, les riches particuliers ou ceux qu'un simple caprice désignait au glaive, mais ses favoris intimes, les compagnons de ses débauches et de ses orgies sanglantes qu'il lui convenait de punir. Le prince Viazemski, Basmanof et son fils figuraient au nombre des accusés. Ce dernier fut obligé de tuer son père... Viazemski succomba dans les tortures; le fils Basmanof vécut jusqu'à l'exécution générale qui devait bientôt couronner ces fêtes de sang.

Enfin dix-huit potences s'élèvent sur la place du marché où l'on transporte divers instruments de supplice. Les habitants fuient; le tsar s'avance suivi de son fils, accompagné des boyars et des Opritchniks. Trois cents spectres ferment la marche; c'étaient les condamnés. Cependant la place était déserte; Jean s'en irrite; il ordonne d'assembler le peuple qui sort en tremblant des caves et des souterrains. Peuple de Moscou, s'écrie le tyran, je vais châtier des traîtres: mon jugement vous paraît-il juste? et ce peuple dégradé répond par des acclamations: Vive le tsar! périssent ses ennemis! Viskovati, conseiller intime du prince, fut massacré le premier; Founikof, son ami, fut arrosé d'eau glacée et d'eau bouillante. Les autres furent pendus ou hachés en morceaux. Le prince perça lui-même un vieillard de sa lance. Cette horrible boucherie terminée, les Opritchniks vinrent se ranger devant le tsar, en poussant le cri des Tatars pour animer leurs chevaux, *hoïda, hoïda!* Jean voulut jouir de la douleur des malheureuses épouses de Viskovati et Founikof; il fit torturer la dernière en lui demandant où étaient ses trésors; sa fille, âgée de quinze ans, poussait des cris: il allait la faire supplicier; mais, par un raffinement de cruauté, il en fit la concubine de son fils. Il faut renoncer à tout décrire: le meurtre succédait au meurtre, et le nombre des crimes semblait défier la puissance des remords. Quel-

quefois le monstre ajoutait à la cruauté le cynisme de ses railleries. Le voïévode Golokhvastof avait pris la robe de moine pour échapper à la proscription; Jean le fait sauter en l'air sur un baril de poudre, en disant : *Les cénobites sont des anges qui doivent s'envoler au ciel.* Une jeune et belle femme fut violée et pendue en présence de son mari. Au milieu de la stupeur générale, le palais de Jean retentissait des cris de l'ivresse et de l'orgie : on lâchait des ours contre les citoyens par manière de divertissement. Les favoris de Jean tremblaient aussi. Un des bouffons qui avaient la tâche difficile de le faire rire, fut arrosé de soupe bouillante par le prince qui l'acheva d'un coup de couteau. Le voïévode Titof, sans changer de couleur, remercie le tsar de s'être contenté de lui couper une oreille. Plus d'une fois, en sortant de table, il s'élançait à cheval pour aller massacrer les prisonniers. Un jour il en tua cent de sa main impériale; et il ne s'est pas rencontré un homme assez bon citoyen pour délivrer son pays de ce tigre! Aux saturnales de la tyrannie vinrent se joindre d'autres malheurs publics : la famine et la peste semblaient conspirer avec Jean la dépopulation de la malheureuse Moscovie.

Cependant les envoyés de Sigismond qui tâchaient de réconcilier le tsar avec la Suède, persuadèrent à Jean qu'à la mort de Sigismond, les grands de Pologne lui offriraient la couronne, et qu'ils désiraient de lui voir épouser Sophie, sœur du roi. Tout en accueillant ces promesses, il ne négligeait pas les affaires de la Livonie, dont il voulait faire un État séparé, mais dépendant de la Russie. Furstenberg, son captif, refusa cette couronne. Ses émissaires s'adressèrent alors à Gothard, duc de Courlande, et tâchèrent de gagner par de belles promesses les habitants de Rével : mais ils échouèrent dans leurs négociations. Alors ils se tournèrent du côté de Magnus, souverain de l'île d'OEsel, et ce jeune prince consentit à devenir l'instrument de la politique de Jean. Il se rendit à Moscou, et fut reçu avec une grande distinction; Jean lui promit la main d'Euphémie, sa nièce, et lui donna une armée pour aller faire le siége de Rével. Après sept mois d'efforts inutiles, il dut s'éloigner de cette place; et bientôt il retourna dans l'île d'OEsel. Jean n'abandonna pas ses projets. Euphémie venait de mourir, mais elle avait une sœur encore en bas âge, à laquelle Magnus se laissa fiancer.

Cependant la Turquie devenait menaçante; Sélim ne consentait à la paix avec le tsar, que sous la condition qu'il lui céderait Astrakhan et Kazan, et qu'il se reconnaîtrait tributaire de la Porte. En même temps, le sultan demandait à Sigismond la ville de Kief, annonçant qu'il préparait tout pour une invasion; et le khan de Crimée affectait un langage hostile. L'année suivante, Devlet-Ghireï parut inopinément à la tête de cent mille cavaliers; évitant l'armée russe, il s'avança vers Serpoukhof où se trouvait Jean lui-même, avec sa légion d'égorgeurs. Le tzar n'était terrible que pour ses sujets désarmés; à l'aspect des Tatars, il prit honteusement la fuite, laissant sa capitale exposée aux horreurs d'une invasion. Les voïévodes se jetèrent dans les faubourgs, et le jour de l'Ascension (1571), le khan attaqua la ville, où il fit mettre le feu. Un vent violent propageait l'incendie, et en peu d'instants Moscou fut enveloppée d'un nuage de fumée. Au bout de quelques heures, Moscou n'existait plus... le Kremlin seul avait échappé au désastre. Cent vingt mille soldats ou citoyens, sans compter les femmes et les enfants, avaient péri dans les flammes, ou sous les décombres. La perte totale, en y comprenant les populations environnantes, qui étaient venues chercher un asile dans la capitale, a été évaluée à huit cent mille âmes. Devlet-Ghireï ne jugea pas à propos d'assiéger le Kremlin, il se retira, emmenant en Tauride plus de cent mille captifs. Bientôt après, il envoya à Jean un ambassadeur avec des paroles orgueilleuses, et chargé d'exiger la restitution de Kazan et d'Astra-

khan. Le tsar promit tout, et n'eut pas honte de recourir aux supplications.

Tout à coup, au milieu du deuil de l'empire, il résolut de prendre une troisième épouse. Deux mille filles choisies dans toutes les provinces, de tout rang et sans distinction que leur beauté, lui furent présentées. Il en choisit d'abord vingt-quatre, qui furent visitées par des sages-femmes et des médecins; et parmi les douze qui subirent à leur honneur ce honteux examen, il destina à son lit Marfa Sabakin, fille d'un marchand de Novgorod. Il désigna en même temps Eudoxie Sabourof pour l'épouse du tsarévitch. Cependant Marfa tomba malade; peut-être fut-elle empoisonnée, peut-être le dangereux honneur de partager la couche de Jean l'effraya-t-elle au point de la frapper de langueur. Quoi qu'il en fût, la férocité du tsar se réveilla : il fit empaler Temgroukovitch, son beau-frère; Jean Yakovlef et son frère Basile périrent par le knout; et le boyar Léon Soltikof fut égorgé. Un médecin étranger inventa un poison dont l'effet pouvait se calculer d'une manière si précise, que le condamné expirait à l'instant fixé par le tyran. Cependant il épousa la malade, comme pour opposer sa volonté à la nature; et, six jours après son mariage, on célébra celui du tsarévitch avec Eudoxie. Les funérailles de l'infortunée tsarine couronnèrent cette dernière solennité.

Bientôt après, il envoya contre les Suédois Sabim Boulat, et lui-même se rendit à Novgorod. L'armée se rassembla à Dorpat et à Oréchek, afin d'attaquer à la fois la Finlande et l'Esthonie : mais, soit insouciance, soit que tant de pertes eussent épuisé ses forces, il prolongea la trêve, et retourna à Moscou pour y donner un scandale d'un nouveau genre. Sans demander la bénédiction épiscopale, il prit pour quatrième femme Anne Koltovskoï; mais il se ravisa, quoiqu'un peu tard, et obtint facilement du clergé une formalité qu'il pouvait imposer.

Cependant Ghireï avait tout préparé pour une nouvelle invasion; le pusillanime Jean fit aussitôt partir des chariots chargés de trésors pour Novgorod, et lui-même se rendit dans cette ville, laissant au brave Vorotinski la gloire et le danger de la lutte. Déjà Mengli avait passé l'Oka, lorsque le voïévode, abandonnant ses retranchements, se met à sa poursuite, et l'atteint sur les bords de la Lopania et du Rojaï. La victoire livrait aux Tatars Kazan et Astrakhan; Moscou, à peine sortie de ses ruines, retombait en leur pouvoir, et toute la Russie méridionale eût été leur proie. Le combat fut long et sanglant; le courage était égal de part et d'autre; mais à l'instant où les deux armées, épuisées de fatigue, semblaient désirer la fin du carnage, Vorotinski, par une habile manœuvre, se jette à la tête des siens dans une gorge étroite, prend l'ennemi à dos, et décide la victoire. Le khan, à la faveur de la nuit, se sauva dans les déserts avec les débris de sa formidable armée. Jean entra en triomphe à Moscou, et abolit l'Opritchina. Il était en veine de bon vouloir, et rendit quelques actes de justice; mais ce n'était qu'un pas en arrière pour s'élancer de nouveau dans la carrière des crimes.

Cependant Sigismond venait de mourir, et les grands de Pologne flattaient le tsar de l'espoir de réunir cette riche couronne à celle de Moscovie : en attendant, il se préparait à des hostilités contre la Suède, dont les prétentions sur la Livonie contrariaient ses plans ambitieux.

Les Russes se jetèrent à l'improviste sur l'Esthonie, qui devint le théâtre de leurs brigandages. Cinquante Suédois défendirent avec héroïsme le fort de Vittenstein, et tuèrent Maluta Skouratof, le plus cruel et le plus cher des favoris du tyran. Jean fit brûler les prisonniers suédois et allemands, comme pour offrir aux mânes de Skouratof un holocauste digne de sa mémoire; après quoi, il retourna à Novgorod, laissant à ses voïévodes le soin de continuer la guerre : mais le général Ackesson ayant défait seize mille Rus-

ses avec deux mille Suédois, le tsar fit des propositions de paix en termes aussi soumis que ses dépêches précédentes étaient arrogantes et grossières, et il fit suspendre les hostilités.

On célébra à Novgorod les noces de Magnus avec la jeune Marie, fille de Vladimir; le tsar avait promis de lui donner en dot cinq tonnes d'or; mais sa générosité se borna à l'envoi de quelques coffres remplis de linge et d'habits pour la princesse. Magnus, qui avait compté sur l'appui du tsar, s'en retourna à Oberpalen, réduit au dénûment le plus complet. La Suède tenait un langage ferme et digne, qu'elle soutenait de ses armes, et les négociations relatives à l'Esthonie prenaient une tournure moins défavorable. Les Russes avaient reçu un échec considérable sous les murs de Pernau, et, d'un autre côté, ils s'étaient emparés de plusieurs châteaux et de la place de Habsal.

En 1573, une diète s'ouvrit à Varsovie pour l'élection d'un roi. Jean suivait avec sollicitude les événements de Pologne, se flattant de réunir les suffrages des grands; les principaux compétiteurs étaient : Ernest, fils de l'empereur Maximilien; le duc d'Anjou, frère de Charles IX, roi de France; le roi de Suède et son fils Sigismond; et Jean, tsar de Moscovie. Ce dernier n'avait personne auprès de la diète pour appuyer ses prétentions, qui n'étaient guère de nature à lui concilier l'amour des Polonais. Il exigeait surtout la restitution de la Livonie et de Kief à la Moscovie. La diète, pour toute réponse, le raya de la liste des prétendants. Alors il fit appuyer l'élection d'Ernest contre le parti du duc d'Anjou, que l'alliance de la France avec la Porte pouvait rendre dangereux à la Russie. L'adresse de Montluc fit pencher la balance en faveur du prince français, et ce désappointement rapprocha l'Autriche de la politique moscovite. Mais Henri, informé de la mort de son frère, s'enfuit de ses États pour retourner en France. La Pologne s'émut à cette nouvelle, et les intrigues se renouèrent. L'Autriche et la Russie jouaient au plus fin; l'empereur se souciait peu du voisinage des Russes, et son ambassadeur Kobentzel, tout en caressant l'orgueil du tsar, restait scrupuleusement dans la limite de certaines instructions. Enfin la diète nomma deux souverains, l'empereur et Étienne Batory, duc de Transylvanie, qui jouissait de la faveur du sultan, et dont les grandes qualités justifièrent l'élection. Bientôt après, Maximilien mourut, et Batory fut couronné roi de Pologne.

Cependant le tsar était loin de renoncer à ses projets sur la Livonie. En 1577, il voulut faire le siége de Rével, et échoua devant cette place avec de grandes pertes. Au printemps suivant, il fit de nouveaux préparatifs, et pénétra lui-même dans la Livonie méridionale, malgré la trêve avec la Pologne, prit quelques villes et détruisit plusieurs châteaux. De son côté, Magnus, enorgueilli de ses succès, voulut isoler ses intérêts de ceux du tsar; et se considérant, d'après les promesses de Jean, comme roi de Livonie, il lui écrivit de ne plus inquiéter le pays. Jean était outré de colère; il avait appris que Magnus entretenait de secrètes relations avec le duc de Courlande, et qu'il avait l'intention de se mettre sous la protection de Batory, avec toutes les villes de la Livonie. Il marche sur Venden où commandait Magnus, et somme le transfuge de comparaître devant lui. Le malheureux n'osa désobéir; mais la garnison fit jouer les poudres et se fit sauter avec un grand nombre d'assaillants. La fureur de Jean s'appesantit sur les infortunés habitants qui furent pendus, brûlés, dépecés sur les corps déshonorés de leurs filles et de leurs femmes. De retour à Dorpat, Jean pardonna à Magnus, lui laissa le titre de roi de Livonie, se réservant celui de maître. Ces avantages faciles remportés par les Russes dans des pays dégarnis de défenseurs, enflaient l'orgueil de Jean; il écrivait en termes superbes à Batory, le menaçant du poids de sa colère s'il refusait de rendre les provinces contestées; en attendant la sé-

vère leçon que le sort lui préparait, il faisait périr ceux mêmes qui auraient été le plus en état de le défendre. Le sauveur de Moscou, Vorotinski, fut livré au supplice, et brûlé vif sous les yeux de Jean qui attisait lui-même les charbons. Le prince Odoïevski et le vieux boyar Morozof, avec sa femme et ses deux fils, furent également exécutés. On vit périr successivement le prince Pierre Konrakin, le boyar Boutourlin, et une foule d'autres seigneurs, sans compter les victimes d'un rang plus obscur que leurs seules vertus désignaient à sa vengeance, ni un grand nombre d'ecclésiastiques vénérés pour leur sainteté. La tsarine Anne s'était réfugiée dans un cloître; Jean se maria une cinquième fois avec Anne Vassiltchikof, qui mourut peu de temps après, et une sixième, à Vassilissa Mélentiof, veuve d'une grande beauté. Il se contenta d'une simple bénédiction de son confesseur pour vivre avec elle.

Cependant Rodolphe avait succédé à Maximilien. Jean fit solliciter le nouvel empereur de s'unir avec lui contre Batory, afin de partager entre eux la Pologne et la Lithuanie, et de joindre ensuite leurs efforts contre le sultan : il donnait en même temps l'ordre à ses agents de le tenir au courant de la politique des autres États; mais l'empereur éluda ses offres, sacrifiant sa haine pour Batory à la crainte que lui causaient les Turcs. Une trêve de quinze années fut conclue avec le Danemark; et Mahmet-Ghiréï, qui avait succédé à son père Dévlet, informa le tsar de son avénement, et porta la guerre en Lithuanie; mais Batory, plus généreux que le tsar, acheta la paix et envoya ses ambassadeurs à Moscou, pour gagner du temps. Il en résulta un renouvellement de la trêve pour trois ans; mais, dans l'acte russe, on avait frauduleusement intercalé ces mots : Le roi doit renoncer à ses prétentions sur la Livonie; circonstance qui frappait de nullité tous les articles consentis. Les affaires prenaient un tour défavorable à la Russie. Les Suédois battaient les Moscovites à Narva et à Kexholm; les Lithuaniens s'emparaient de Dunabourg et de Venden; enfin Magnus, qui se méfiait avec raison du tsar, s'enfuit auprès de Batory. Jean essaya vainement de reprendre Venden; et le général suédois Schenkenberg brûla le faubourg de Dorpat. Sous les murs de Venden, les Polonais, réunis aux Suédois, culbutèrent vingt mille Russes; mais, en s'élançant sur les batteries, ils furent saisis de surprise, en voyant que les canonniers moscovites s'étaient pendus à leurs pièces. De quoi n'était pas capable le dévouement de tels hommes, qui mouraient ainsi pour un tyran? Humble et pusillanime dans les revers, Jean eut recours aux prières; mais il avait affaire à un homme qui savait profiter de ses avantages. Il déclara la guerre à la Russie; intéressa à sa cause le pape, le sultan, l'électeur de Brandebourg; fit un traité offensif avec le roi de Suède, et acheta la participation du khan de Crimée. Le roi de Danemark, sans se prononcer ouvertement, penchait en sa faveur. Il ne s'agissait plus seulement de la Livonie, mais bien d'une lutte plus sérieuse, d'une guerre entre la Pologne et la Russie. De son côté, Jean assemblait une armée nombreuse, et s'était avancé vers Novgorod pour donner ses derniers ordres : à peine s'y trouvait-il, qu'il reçut la déclaration de guerre de Batory, et la nouvelle que le roi venait de pénétrer dans le territoire russe. Ce prince commandait à une armée composée de peuples différents, qu'aucun lien national ne réunissait; il s'exprimait mal en polonais, mais ses paroles portaient le caractère de la grandeur; les soins de la guerre ne l'empêchaient point de s'occuper de tous les détails de l'administration; enfin, il savait allier la clémence à la fermeté; ses troupes observaient une exacte discipline dans le pays conquis; et cette conduite, qui lui valait la reconnaissance des vaincus, facilitait sa marche, et mettait entre son rival et lui la distance qui sépare le courage de la férocité. Tout à coup il marche sur Polotsk, prend la ville; et, au bout d'un mois, emporte les

forts à l'escalade, sans que les voïévodes eussent le courage de s'y opposer. Après ce succès, Batory, tout en faisant observer le corps russe qui couvrait Pskof, prit possession de plusieurs villes, ravagea la province de Séversk jusqu'à Srarodoub, et livra aux flammes deux mille villages dans celle de Smolensk. Tandis que la Russie s'humiliait ainsi devant la Pologne, que faisait le tsar? Il tremblait à Pskof, et envoyait à Batory des propositions d'accommodement qui furent énergiquement repoussées. Le mauvais temps suspendit les hostilités, et le roi de Pologne, salué par les acclamations universelles, alla s'occuper des moyens de mettre à fin ses grandes entreprises. De son côté, Jean, pour réparer le désordre de ses finances, assembla un concile général du clergé, et sut l'engager, soit volontairement, soit par crainte, à céder à l'État une partie de ses domaines. Cette ressource le mit en état de compléter les levées. L'infatigable Batory entre en Russie, chasse l'ennemi devant ses drapeaux, s'empare de Véliki Louki, ville riche et commerçante, considérée comme la clef des anciennes possessions de Novgorod, et bat le voïévode Khilkof près de Toropetz. Pendant que les Polonais essuient un revers devant Smolensk, Rével et quelques places fortes lui ouvrent leurs portes. Ces dernières opérations terminèrent la campagne, et le roi retourna à la diète, pour y rendre compte de ses avantages, et persuader aux grands de faire les sacrifices nécessaires pour les conserver et en obtenir de nouveaux; mais, vers le nord, ses généraux continuaient la guerre : ils prirent Kholm, et dévastèrent le territoire de Pskof et de Dorpat, tandis que les Suédois enlevaient Kexholm et Padis, et forçaient Vesemberg à capituler. Cependant Jean écrivait à ses voïévodes d'agir selon leur inspiration, paralysant ainsi toutes leurs forces, et les laissant responsables de l'événement. Pour s'étourdir, il célébrait les noces de son second fils Féodor avec Irène, sœur de Boris Godounof, un de ses favoris, et se mariait lui-même pour la septième fois, sans aucune cérémonie religieuse, à Marie, fille de Nagoï, dignitaire de sa cour. Ce Godounof, habile autant qu'ambitieux, jetait déjà les fondements de sa future élévation. C'est vers ce temps que le tsar fit brûler publiquement le médecin Bomélius, l'empoisonneur hollandais dont nous avons déjà parlé, accusé à tort ou à raison d'entretenir des intelligences avec Batory. Belzki, dénoncé également, s'enfuit en Pologne.

Jean ne cessait de demander la paix, se montrant de jour en jour plus accommodant sur les conditions : mais Batory refusait de traiter avant l'évacuation entière de la Livonie par les Moscovites. Les ambassadeurs du tsar avaient ordre de montrer la plus grande humilité, et de supporter non-seulement les injures, mais les coups; et le tyran trouva des négociateurs! Cependant il s'humilia en pure perte; et, en même temps que sa honte, croissaient les exigences de son rival. Batory se préparait à une nouvelle invasion, lorsque le pape Grégoire XIII, le même qui avait fait illuminer Rome, à la nouvelle de l'odieux massacre de la Saint-Barthélemy, crut l'occasion favorable pour obtenir du tsar la réunion de l'Église grecque à l'Église latine. Il reçut avec bienveillance les envoyés de Jean, et essaya de persuader à Batory qu'il serait avantageux pour la chrétienté d'avoir l'appui de la Moscovie contre les infidèles : mais le roi de Pologne répondit qu'il fallait se garder d'ajouter foi aux promesses du tsar, et qu'il obtiendrait la paix par la voie des armes. En même temps, il faisait avancer une armée contre Pskof. Cette ville, forte et bien défendue, fut bientôt en état de soutenir le siége. Le courage opiniâtre des Russes et les mauvais temps arrêtèrent les Polonais, qui se virent obligés de s'éloigner : mais l'infatigable et persévérant Batory, loin d'être rebuté par cet échec, envoyait des reconnaissances jusque sur le Volga, tandis qu'il exigeait des Suédois d'inquiéter les établissements des Russes sur les côtes de la mer

Blanche. Cette entreprise difficile eût porté un coup sensible au commerce de la Moscovie; mais ils préférèrent porter leurs efforts en Livonie, où leurs succès seraient plus profitables. Ils s'emparèrent de plusieurs villes, et entre autres de Habsal et de Narva. Le général suédois la Gardie, Français d'origine, pénétra dans le territoire de l'ancienne Russie, s'empara de quelques places, et inspira une si grande terreur aux Russes, qu'ils instituèrent des prières pour demander au ciel qu'il les préservât d'un si terrible ennemi. Jean, au lieu d'utiliser les forces considérables dont il pouvait disposer, était comme paralysé par la crainte, et attendait son salut du jésuite Possevin, envoyé du pape, et qui se trouvait au camp de Batory. Ce rusé négociateur écrivait au tsar que le roi, à la tête d'une armée puissante, était toujours dans l'intention d'accorder la paix, mais aux conditions déjà stipulées, c'est-à-dire, à la cession entière de la Livonie. Les envoyés russes, dont les instructions étaient formelles, essayèrent en vain d'obtenir des conditions moins défavorables; ils durent céder : et l'on conclut une trêve de dix ans, glorieuse pour Batory, ignominieuse pour le tsar, qui abandonnait ainsi le fruit de vingt-quatre années d'efforts. La belle résistance de Pskof sauva seule l'honneur des armes russes. C'est vers cette époque que le tsar combla, pour ainsi dire, la mesure de ses crimes, par un nouveau meurtre qui devait lui faire connaître le remords. Pendant les négociations de la paix, le tsarévitch Jean, non moins dépravé que son père, eut pourtant l'idée de ranimer le courage de l'armée, en marchant lui-même au secours de Pskof : il va trouver le tsar, et lui communique ce dessein : « Rebelle, s'écrie le tyran, tu veux me détrôner, de concert avec les boyars ! » A ces mots, il le frappe de son bâton ferré, et le renverse baigné dans son sang. Tout à coup, épouvanté de son crime, il se jette sur la victime, l'embrasse avec désespoir, et le tigre trouve des larmes ! Le tsarévitch lui baisait les mains, et protestait, en expirant, de sa soumission et de sa fidélité. Les blessures que faisait Jean étaient mortelles...; les secours de l'art furent impuissants : sa victime succomba dans cette slobode d'Alexandrovski, théâtre de tant de crimes et de débauches. Le tsar resta plusieurs jours assis à côté du corps de son fils, privé de sommeil, et refusant toute nourriture. Après les funérailles, il écarta de sa vue les insignes du trône, et manifesta l'intention d'abdiquer : il assistait aux services funèbres, et faisait distribuer de riches aumônes : mais, bientôt après, il parut surmonter sa douleur, poursuivit le cours de ses cruautés, et s'occupa des affaires de l'État avec une présence d'esprit qui prouve que sa douleur avait des racines peu profondes. Il déploya toutes les ressources de sa politique dans les conférences qu'il eut avec Possevin, au sujet d'une alliance avec Batory contre le khan de Crimée, et surtout dans les discussions relatives à la réunion des deux Églises, et dont le résultat fut nul.

Tandis que Jean abandonnait à la Pologne une partie importante de ses possessions occidentales, quelques aventuriers ajoutaient à la Russie un nouveau monde, peu peuplé à la vérité, mais riche des productions de la nature. Métaux, pierres précieuses, forêts profondes, peuplées d'animaux à riche fourrure, plaines immenses, lacs poissonneux, fleuves navigables; telles sont les ressources de la Sibérie.

Si l'on ajoute foi à quelques chroniques, le prince Ivak, mahométan de la tribu des Nogaïs, gouvernait, sur les bords de la rivière d'Ischim, des hordes de Tatars, d'Ostiaks et de Vogoulitches; il fut détrôné par un chef nommé Genghis qui envoya Taïbouga, fils du prince dépossédé, faire la conquête des pays arrosés par l'Irtisch et l'Oby, où ce jeune guerrier fonda la principauté de Sibérie. Parmi les chefs qui se succédèrent, on cite Mahmet qui fonda la ville de Sihir sur l'Irtisch, à quatre lieues de Tobolsk, Edigher, tributaire de la Russie, et Koutchoun premier tsar de Sibérie.

Quoi qu'il en soit de ces données peu authentiques, il paraît que les Nogaïs d'Ischim, réunis à ceux de Tumeu, ne prirent possession des bouches du Tobol que vers le seizième siècle. Les rapports parvenus en Russie sur ces contrées lointaines, avaient excité la curiosité de Jean. En 1567, deux Cosaques avaient parcouru le pays compris entre le lac Baïkal et la mer de Corée, et visité toutes les tribus de la Mongolie occidentale et orientale : ils avaient même pénétré jusqu'à Pékin. Les Tatars de Sibérie étaient en effet tributaires des tsars russes, mais l'éloignement les rendait peu scrupuleux sur l'exécution des traités, et ils inquiétaient même, dans leurs excursions, le territoire de la grande Permie. Depuis longtemps des colons russes s'étaient établis entre la Kama et la Dvina, pour s'y livrer au commerce lucratif des pelleteries avec les peuplades sauvages des environs : parmi ces colons, on remarquait les deux frères Jacques et Grégoire Strogonof. Jean les fit venir, leur accorda d'importantes cessions en terres, leur permit de construire des forts, et d'entretenir à leurs frais des troupes pour assurer la sécurité de leurs établissements. En 1572, ils étaient déjà assez puissants pour apaiser une révolte des Tchérémisses, des Ostiaks et des Bachkirs. Bientôt les Strogonof portèrent leurs vues plus loin. Inquiétés par les troupes de Koutchoun, prince de Sibérie, ils sollicitèrent et obtinrent du tsar l'autorisation de se fortifier sur le Tobol, et de faire la guerre pour leur compte. Il leur était permis en outre d'exploiter les mines de fer, d'étain, de plomb et de soufre que le sol pourrait leur offrir. Dès lors, ils leur fut possible de porter leurs efforts industrieux au delà de l'Oural.

A cette époque, les Cosaques du Don et du Volga se faisaient redouter par leurs brigandages, et par l'audace de leurs entreprises. Parmi les chefs de ces aventuriers, on distinguait Iermak, Koltzo et quelques autres. Siméon Strogonof, qui avait succédé à ses deux frères, leur fit proposer d'entrer à son service pour défendre la grande Permie des incursions des barbares. Les Cosaques acceptèrent, défirent plusieurs fois les hordes voisines, et grossirent leur troupe de Tatars, sujets de la Russie, et d'Allemands captifs qu'ils achetaient aux Nogaïs. Dès lors, les Strogonof annoncèrent une expédition contre la Sibérie. Iermak organisa sa petite armée, choisit Koltzo pour son lieutenant, et s'embarqua sur la Tchoussovaïa, en 1581. A peine les Cosaques s'étaient-ils éloignés, que le prince de Pélim, à la tête de hordes nombreuses, se jeta sur les établissements russes, les détruisit en partie, et se mit à la poursuite d'Iermak. Ce guerrier, dont le merveilleux a grossi la renommée, remonte la rivière jusqu'à l'Oural : il navigue dans plusieurs autres rivières; et après quelques engagements, avec les troupes de Koutchoun, il gagne une grande bataille, et se fraye une route jusqu'à l'embouchure du Tobol; une seconde victoire décida de la domination des Russes depuis l'Oural jusqu'aux rives de l'Oby et du Tobol; et la ville d'Isker (Sibir) ouvrit ses portes au brave Cosaque, qui se reposa jusqu'au printemps. Dès que la saison le permit, il se porta en avant jusqu'aux campements des Ostiaks et des Vogouls de la Kouda. Vainqueur de tous les obstacles, Iermak imposa un chef aux tribus de l'Oby, et reprit la route d'Isker. De là, il fit connaître le résultat de son expédition au tsar et aux Strogonof. Jean envoya cinq cents strélitz pour fortifier l'armée de Sibérie. Mais le scorbut en détruisit une partie, l'hiver amena la famine, et la trahison d'un mourza, nommé Karatcha, mit les Russes à deux doigts de leur perte. Ils sortent de leurs retranchements, tombent sur les Tatars endormis et les forcent à s'éloigner. Iermak n'avait plus qu'une faible troupe; il entreprit de poursuivre Karatcha en remontant l'Irtisch, battit les ennemis, prit quelques bourgades et ne s'arrêta qu'au désert. Déjà les marchands de la Boukharie se rendaient à Isker pour y échanger contre des pelleteries les produits de l'Orient :

Iermak apprend que Koutchoun interceptait leur marche dans le désert du Vagaï. Il part pour le combattre; mais, n'ayant pu le rencontrer, il s'arrête à l'endroit où l'Irtisch se divise en deux branches. Là, le Cosaque s'abandonna au sommeil avec ses imprudents compagnons. Les ennemis fondent sur les Russes et les massacrent; seuls, deux d'entre eux échappent à la mort : l'un va porter à Isker la nouvelle de ce désastre; le second, c'était Iermak, lutte seul contre le nombre, se précipite tout armé dans l'Irtisch et trouve la mort dans ses vagues profondes. Sa mémoire est restée célèbre en Russie, et les chants nationaux retracent, avec les exagérations de la poésie, son courage chevaleresque, sa piété et sa tempérance, vertu assez rare dans un Cosaque. Les Russes, découragés par la mort de leur chef, quittèrent leur conquête, et Koutchoun rentra dans sa capitale. Mais les travaux de cette poignée d'aventuriers ne restèrent pas stériles, et le règne suivant ouvrira aux Russes les trésors de cette vaste contrée.

Jean, débarrassé de Batory, tourna ses armes contre les Suédois, que menaçait en même temps le roi de Pologne. Les Russes s'avancèrent contre Narva, et battirent l'ennemi au village de Liatitz. La Gardie, qui avait essayé de surpendre Nottebourg, fut forcé de battre en retraite. Cependant Batory ayant rencontré de grands obstacles à la diète, la Suède eut le temps de respirer, et Jean se résigna à signer une trêve, en vertu de laquelle Yam, Ivan-Gorod et Koporié restaient au pouvoir des Suédois. Peut-être cette condescendance fut-elle motivée par l'attitude à demi hostile que conservait la Pologne, par l'intention de Mahmet-Ghiréi de marcher contre la Russie, et par une terrible révolte des Tchéréminisses.

Les relations entre la Russie et l'Angleterre continuaient sur le pied le plus amical : la tsarine Marie était grosse, et cependant le tsar pensait à s'unir avec une Anglaise; il demanda à Élisabeth la fille du comte de Huntington, nièce de la reine par sa mère. Marie Hastings était âgée de trente ans, et d'un extérieur peu agréable; le mariage manqua, grâce à l'examen impertinent auquel voulut se livrer l'envoyé russe, Pissemsky, chargé de cette étrange négociation. Sur ces entrefaites, la tsarine accoucha d'un fils, qu'on nomma Dmitri.

Souvent, le tsar se plaignait d'une langueur qui minait sourdement son tempérament robuste. Superstitieux non moins que cruel, il regarda une comète, qui parut en 1584, comme le présage de sa mort; il fit venir des magiciens et des astrologues, leur fixa une maison à Moscou, et tous les jours son favori Belzky allait s'entretenir avec eux. Bientôt les entrailles de Jean commencèrent à se corrompre; on assure que les devins avaient pronostiqué sa fin; il dicta son testament, par lequel il instituait Féodor son héritier, et nommait, pour l'assister de leurs conseils, Schouiski, Mstislavski, Yourief, Boris Godounof et Belzki.

Ses exhortations au jeune tsarévitch, ses conseils aux dignitaires chargés de sa tutelle, l'appréciation judicieuse des principaux événements de son règne, tout semblait faire croire qu'à l'instant où les passions abandonnaient son organisation épuisée, cette intelligence fonctionnait dans toute sa plénitude; mais Jean faisait de la diplomatie avec le ciel; et, prêt à quitter ce monde, il tâchait d'obtenir des conditions favorables dans l'autre; son repentir était si loin d'être sincère *que*, lorsqu'il se manifestait un peu de mieux dans sa position, il se faisait porter dans l'appartement qui renfermait ses trésors, pour y contempler ses pierres précieuses. Karamzin, qui, d'ordinaire, ne s'élève contre les crimes des tsars que lorsqu'il est impossible de les pallier, rapporte que l'épouse de Féodor, sa belle-fille, s'étant approchée du moribond pour lui prodiguer de tendres consolations, recula d'horreur, épouvantée de sa lubricité. Contre toute apparence, il se trouva un peu soulagé au jour fixé par les astrologues comme devant lui être fatal; il

dit à Belzki : Allez annoncer la mort à ces imposteurs : je sens renaître mes forces. — Attendez, répondirent les devins, la journée n'est pas finie. Il allait faire une partie d'échecs avec son favori, lorsqu'il tomba tout à coup sur son lit et expira. On assure que les courtisans contemplèrent avec crainte le cadavre ; ils n'osaient en croire leurs yeux : enfin ces mots : *Le tsar est mort!* retentirent dans le palais ; et le peuple, servile jusque devant la mort, poussa des cris lamentables. Les querelles sanglantes des princes apanagés, les invasions des Mongols, et l'unité de pouvoir qui n'avait montré de salut à la Russie qu'à la condition du despotisme, avaient tourné vers un dévouement aveugle pour le trône, toutes les forces de l'esprit national. Comme pour couronner les monstrueuses turpitudes de ce règne, le métropolitain parodia sur son cadavre les cérémonies du sacre monastique.

Jean fut, sans contredit, le tyran le plus féroce qui ait pesé sur l'humanité ; cependant, comme rien n'est complet, soit dans le mal, soit dans le bien, il fit des règlements administratifs qui attestent un jugement sain et de la pénétration ; il institua ou réorganisa sur une base meilleure les *tchètes* ou colléges, qui portaient les dénominations de cours des ambassades, de la guerre, des domaines et de Kazan. Il fonda quelques écoles, et protégea les étrangers ; il aimait à soutenir des discussions théologiques, et faisait de fréquentes citations, dont il interprétait le sens d'une manière subtile et captieuse. Non content d'avoir réglé les différents degrés de juridiction et la hiérarchie des dignitaires, il introduisit quelques améliorations dans le service militaire, et mit en campagne des armées plus nombreuses qu'aucun de ses prédécesseurs : enfin, il compléta le code civil, promulgué par son aïeul, et punit sévèrement les concussionnaires, n'excusant les dilapidations et les crimes, que lorsqu'ils semblaient descendre de son autorité. Quoique bigot à la manière de Louis XI, il mit des entraves à l'avidité du clergé, lui interdit l'achat de biens immeubles sans la sanction du souverain, et lui imposa des règlements qui feraient honneur à un bon prince. Tous les contrastes de cette nature extraordinaire, où néanmoins le bien s'efface sous l'énormité du mal, composent de Jean IV un être à part, qui résume tous les crimes des temps barbares, et ceux des empires dégénérés. Le peuple russe le désigna sous le nom de Jean *le Terrible* : mais ce surnom, trop honorable pour une mémoire à jamais flétrie, prouve que ce peuple n'a pas même osé se montrer juste devant un tombeau.

FÉODOR IVANOVITCH.

1584-1598. Le jeune Féodor, d'un esprit lent et faible, et d'une constitution physique sans énergie, laissait prévoir un règne livré aux intrigues des moines et des courtisans ; mais, après Jean IV, tout changement devait être une amélioration, et l'avénement d'un prince imbécile fut salué avec enthousiasme. Moscou était dans l'agitation, attendant les premiers actes des cinq dignitaires désignés par Jean, comme conseillers du tsar. Mstislavski n'avait pour lui que sa naissance ; Yourief était respecté comme frère d'Anastasie, et pour sa rare probité ; Schouiski était entouré d'une grande réputation militaire ; la faveur de Jean pesait sur Belzki comme un grave reproche ; mais le génie de Godounof, qui avait su se concilier les bonnes grâces du tyran sans participer à ses crimes, semblait le désigner comme le chef de cette pentarchie. Le conseil fit bientôt éloigner quelques créatures de Jean ; la veuve du tsar partit pour Ouglitch avec son fils Dmitri et sa famille. Bientôt le bruit se répandit que Schouiski, après avoir empoisonné Jean IV, songeait à faire périr Féodor, pour faire monter sur le trône son ami Godounof. Le peuple s'émut, courut aux armes, et se précipita sur le Kremlin, menaçant d'en enfoncer les portes à coups de canon, et demandant qu'on lui livrât Belzki ; mais il se contenta de

son exil. Godounof, frère de la vertueuse Irène, épouse du tsar, comprit qu'on tramait sa perte; ses talents et son rang élevé dans le palais lui attirèrent toute la confiance de l'indolent Féodor, dont le couronnement fut célébré avec une grande magnificence. Il distribua des grâces et des faveurs à plusieurs dignitaires; mais Godounof en fut comblé; il fut revêtu des titres de grand écuyer, de grand boyar allié, de lieutenant des royaumes de Kazan et d'Astrakhan; et reçut en outre des biens si considérables, qu'il pouvait lever à ses frais une armée de cent mille hommes. Croyant décourager la haine par son élévation et sa magnificence, il résolut de justifier par des services utiles l'ambition qui le tourmentait. A la fleur de l'âge, doué d'un physique heureux, habile autant qu'éloquent, favori d'un tsar qui se reposait sur lui du poids des affaires, il marcha d'un pas ferme dans la carrière qui s'ouvrait devant lui, imposant sa supériorité aux boyars qui, étonnés d'une élévation si rapide, lui laissèrent prendre le titre de régent dont il remplissait réellement les fonctions. Il s'appliqua à réformer les abus, destitua les fonctionnaires incapables, doubla les émoluments des employés, pour leur ôter jusqu'à l'excuse de la nécessité; réorganisa l'armée, et apaisa, par de sages mesures, les révoltes des Tchérémisses. Il acheva la conquête de la Sibérie; ses voïévodes rencontrèrent sur les bords de la Toura les débris de l'armée d'Yermak; n'ayant pu s'emparer d'Isker, où régnait Seidiak, vainqueur de Koutchoun, ils descendirent l'Irtisch; à l'endroit où ce fleuve entre dans l'Ob, ils élevèrent une forteresse, malgré les Ostiaks; fondèrent sur la Toura la ville de Tumen, et celle de Tobolsk, devenue la capitale de la Sibérie. Godounof savait tirer parti d'une conquête; il envoya en Sibérie des colons pour y défricher les terres favorables à la culture. En même temps, il entretenait les relations avec l'Angleterre dans l'intérêt commercial des deux pays, et observait d'un œil vigilant la Pologne que Batory excitait à la guerre, regardant la convention de Zapolsk comme annulée par la mort de Jean. Il régnait de fait avec gloire et tranquillité, lorsqu'une conspiration éclata contre lui. Yourief, l'un des pentarques, était mort; le prince Mstislavski se joignit aux ennemis du régent; il fut exilé avec ses complices, et forcé à se faire moine. Cependant les Schouiski ne furent point inquiétés; et le régent continua ses négociations avec la Lithuanie, conclut la paix avec la Suède, et essaya de se ménager l'appui de l'empereur, en cas de rupture avec Batory.

Vers ce temps, Islam Ghireï, devenu khan de Tauride par l'assassinat de son frère, inquiétait le territoire russe par ses brigandages; chassé par ses neveux, il parvint à les expulser; Godounof, pour tenir Islam en respect, les combla d'honneurs et les envoya à Astrakhan, leur promettant une armée pour détrôner leur oncle, en même temps, il avertissait le khan du danger qui le menaçait, et l'engageait à s'unir avec lui contre la Lithuanie. C'est vers cette époque que la Géorgie, province chrétienne, se voyant menacée par les mahométans, se déclara tributaire de la Russie. L'acceptation était un pas vers la guerre contre le sultan; cette considération n'arrêta pas Godounof. Dans la prévision d'une rupture avec la Porte, il entama des négociations avec le schah de Perse, qui promettait de céder à la Russie Derbent, Baka, et en *outre* Tauris et tout le Schirvan, si l'on parvenait à en expulser les Turcs; mais, pendant le séjour à Moscou des ambassadeurs persans, Abbas Mirza et Amurat conclurent la paix. C'est ainsi que, dès cette époque, la politique moscovite procédait avec cette finesse qu'elle a toujours conservée depuis. La paix avec les États voisins favorisait le développement rapide de toutes les ressources de ce vaste empire: Moscou s'agrandissait; Arkhangel et Ouralsk s'élevaient, et cependant Godounof était en butte aux traits de la haine et de la malignité. Il s'était ré-

concilié avec les Schouiski; mais cette paix n'était qu'une trêve. On voyait avec inquiétude un favori d'origine tatare recevoir les ambassadeurs dans son propre palais, gouverner sous le nom d'un prince faible, et jusque-là sans héritier. L'ascendant qu'il avait sur l'esprit de la tsarine, sa sœur, que Féodor chérissait uniquement, faisait craindre qu'il ne portât ses vues ambitieuses jusqu'au trône. L'extrême dévotion du tsar donnait au clergé une grande influence que Godounof était seul capable de neutraliser. On résolut d'abord de faire répudier la vertueuse Irène, sous prétexte de stérilité, pour attaquer ensuite son frère avec plus d'avantage. Le métropolitain Denys était l'âme de ce complot qui devait éclater par une émeute populaire. Déjà même on désignait comme tsarine une princesse Mstislavski; mais Godounof, averti à temps, représenta avec douceur au métropolitain qu'Irène était encore assez jeune pour devenir mère, et que le divorce était illégal. Denys parut se rendre à ses raisons, et le régent se contenta pour le moment de faire prendre le voile à la princesse Mstislavski. Mais bientôt après, sur la dénonciation d'un de leurs serviteurs, les Schouiski furent arrêtés avec un grand nombre de gentilshommes et de riches marchands. Les chefs furent exilés en divers lieux; les marchands qui avaient trempé dans le complot contre Irène, Nagoï et six de ses compagnons, eurent la tête tranchée sur la place publique. Denys et l'archevêque de Khoutinsk prirent hautement la défense des condamnés; ils furent déposés sans jugement. On accuse Godounof d'avoir fait étrangler dans leur prison le boyar André Schouiski et Jean Schouiski, le célèbre défenseur de Pskof. La vengeance était entrée dans le cœur du régent; d'autres crimes étaient nécessaires à son ambition : Marie, veuve de Magnus, fut mandée à Moscou avec sa fille Eudoxie; elle s'y rendit pleine d'espoir, et n'y trouva que l'alternative de la prison ou d'un couvent; elle prit le voile; et bientôt après, elle perdit sa fille, dont la mort ne fut pas regardée comme naturelle.

Le 12 décembre 1586, mourut Étienne Batory; cette nouvelle produisit à Moscou une vive sensation. Les compétiteurs à la couronne de Pologne étaient le frère d'Étienne, prince de Transylvanie; le fils de Sigismond, roi de Suède, et le tsar Féodor. Peut-être ce dernier l'eût-il emporté, si l'intention de réunir la Lithuanie à la Russie n'eût percé à travers les plus belles promesses. La diète ressemblait à un champ de bataille; les seigneurs soutenaient, les uns, le parti de Zamoïski, compagnon de gloire d'Étienne; les autres, celui des Zborovski. Les premiers demandaient le prince de Suède; les seconds, Maximilien d'Autriche, tandis que les électeurs lithuaniens et le primat de Gnesen appuyaient Féodor. Le sultan menaçait de la guerre, si le choix de la diète tombait sur Maximilien ou sur le tsar. A la première épreuve, ce dernier l'emporta; mais cet avantage resta sans effet, quand on en vint aux conditions. Les Polonais demandèrent aux ambassadeurs russes si Féodor réunirait pour toujours la Russie à la Pologne; s'il adopterait la religion latine, et s'il mettrait dans l'énoncé de ses titres, le titre de *roi de Pologne* avant celui de *tsar de toutes les Russies*. Ces conditions écartèrent du trône le souverain moscovite. Enfin Sigismond l'emporta; et les envoyés de Godounof conclurent avec le sénat une trêve de quinze ans. Mais Sigismond avait pris avec Zamoïski l'engagement de s'unir avec le roi de Suède, son père, pour s'emparer de Moscou, ou du moins de Smolensk et de Pskof, tandis que la flotte suédoise détruirait les établissements de commerce que possédaient les Russes dans les mers du Nord. Dans cet état de choses, il était urgent de se rapprocher de l'Autriche. Pendant que la Russie essayait en vain d'arracher Rodolphe à ses indécisions, Zamoïski battait Maximilien et le faisait prisonnier. Bientôt l'empereur, abandonnant toutes ses prétentions sur la Pologne, acheta, par une complète

renonciation, la liberté de son frère.

Cependant le khan de Crimée, Kazi-Ghirei, successeur d'Islam, ravageait la Lithuanie, et Godounof crut les circonstances favorables pour se déclarer contre la Suède. Il mit en campagne une armée de trois cent mille hommes, et lui donna pour chef le tsar lui-même, qui, docile à ses volontés, interrompit, non sans regret, ses exercices de piété. Le tsar dirigea une partie de ses troupes sur la Finlande, l'autre vers l'Esthonie, et lui-même marcha contre Narva. Les Russes battirent les Suédois près de cette ville, et les forcèrent à s'y renfermer. Horn, qui commandait la place, repoussa les Russes avec vigueur, tandis que les voïévodes ravageaient l'Esthonie jusqu'à Rével, et la Finlande jusqu'à Abo. Alors les négociations s'ouvrirent : Féodor dut se contenter des anciennes frontières avec la cession d'Iama, Ivangorod et Koporié : mais le roi Jean rejeta la capitulation de Horn, et recommença les hostilités, dont le résultat procura aux Russes toute la Carélie, et une nouvelle victoire sur le général Boyé et le duc de Sudermanie.

Quelque temps après, Godounof conclut avec les Lithuaniens une trêve de douze ans, à laquelle se liait la condition que les Suédois cesseraient la guerre. Le régent touchait à l'apogée de sa grandeur; il établit en Russie une nouvelle dignité ecclésiastique, celle du patriarcat, qui fut détruite un siècle après par Pierre le Grand : le métropolitain Job, successeur de Denys, en fut revêtu; c'était un appui qu'il se ménageait à tout événement; car déjà il marchait vers le pouvoir suprême à front découvert. L'état valétudinaire du tsar l'effrayait; si ce prince venait à mourir, Irène passait du trône dans un couvent, et Dmitri prenait la couronne : alors tout lui échappait. Il n'y avait réellement entre lui et le trône qu'un faible enfant... cet obstacle devait disparaître. On avait répandu le bruit que le fils de Jean IV montrait dès l'enfance les inclinations féroces de son père; qu'un jour, jouant avec d'autres enfants sur la glace, il ordonna de faire avec de la neige vingt figures humaines, et que leur avant donné le nom des premiers dignitaires de l'État, il les mutila en disant : Voilà le sort qui vous attend lorsque je régnerai. Ces récits vrais ou faux pronostiquaient une catastrophe prochaine. Godounof, dit-on, confia ses craintes et ses projets à ses proches; Grégoire Godounof n'en témoigna que de l'horreur, et on l'éloigna du conseil; les autres trouvèrent que la raison d'État rendait ce crime nécessaire. Les premières tentatives échouèrent. Enfin Bitiagovski se chargea de l'exécution : il se rendit à Ouglitch, résidence de la tsarine, avec la charge ostensible d'intendant de la province et de la maison de la princesse : mais la tsarine veillait avec sollicitude sur le jeune Dmitri, et préparait elle-même ses repas. Un jour, la gouvernante, qui était dans le complot, appelle l'enfant pour le faire jouer dans la cour; la nourrice essaye en vain de le retenir. Des assassins l'attendaient sous le vestibule. C'étaient Volokhof, fils de la gouvernante, Daniel, Bitiagovski et son neveu. Le premier dit à l'enfant: Seigneur, vous avez un collier neuf? Non, répondit Dmitri naïvement, c'est l'ancien; et comme il tendait innocemment la gorge à ses bourreaux, Volokhof le blesse légèrement, mais le fer échappe de sa main tremblante; la nourrice jette des cris d'effroi... aussitôt Daniel, Bitiagovski et Katchalof égorgent leur victime. Le bruit de cet assassinat se répand dans la ville, et l'exaspération est à son comble. Bitiagovski paye d'audace; il se rend sur le lieu du crime, et essaye de persuader au peuple que Dmitri s'est tué avec un couteau dans une attaque d'épilepsie : mais l'imposture était trop manifeste: on s'empare des meurtriers, et on les massacre, avec quelques personnes soupçonnées d'être leurs complices. Un rapport circonstancié de cet événement fut envoyé à Moscou. Godounof avait tout prévu; des officiers apostés sur la route interceptaient les courriers et interrogeaient tous les

voyageurs. On répandit que le tsarévitch s'était tué avec un couteau, par la négligence des Nagoï qui, pour se disculper, avaient audacieusement accusé Bitiagovski et ses proches de l'assassinat de Dmitri. Les Moscovites ne furent pas dupes de cette invraisemblance : mais Féodor pleura son frère sincèrement. Cependant, pour sauver les apparences, on ordonna une enquête : ceux qui étaient chargés de la diriger avaient été choisis par Godounof lui-même. En vain les habitants d'Ouglitch déclarèrent unanimement que le tsarévitch avait été tué par Bitiagovski et ses complices, sur l'ordre de Godounof; les commissaires n'en tinrent aucun compte, et dressèrent leur rapport conformément à leurs instructions. Les Nagoï, la nourrice de Dmitri, et un prétendu astrologue furent mis à la torture, sans qu'on pût leur arracher le faux aveu du suicide; enfin ils furent exilés dans des villes éloignées, et jetés dans des prisons. La tsarine se vit obligée de prendre le voile, et tous les habitants d'Ouglitch furent déclarés meurtriers; deux cents d'entre eux moururent dans les supplices; quelques-uns eurent la langue coupée; le plus grand nombre subit l'exil. Le règne précédent avait habitué à des exécutions non moins monstrueuses; mais alors c'était le bras d'un tsar qui frappait; et Moscou retentissait de sourds murmures.

Une calamité, fortuite selon les uns, préparée selon d'autres, vint rendre à Godounof cette faveur populaire qui lui échappait. Un violent incendie éclata dans la capitale qui, à l'exception de quelques quartiers, n'offrit plus que des cendres et des ruines. Le régent parut au milieu des décombres, consolant le peuple, l'aidant de ses secours, et faisant à tous des promesses qu'il sut tenir. Quel était l'auteur de cet incendie? Faut-il l'attribuer au hasard, à Godounof, ou à la malveillance de ses ennemis? En absence de toute preuve, l'histoire se tait : de telles catastrophes sont fréquentes dans des villes construites en bois; et, d'un autre côté, l'ambition et la haine ne reculent devant aucun moyen; le régent et ses ennemis étaient capables de tout. Un événement d'un autre genre vint faire une puissante diversion en faveur de Godounof. Le khan Gazi-Ghireï préparait une formidable expédition qu'on croyait destinée contre la Lithuanie. Tout à coup le bruit se répand qu'il marche sur Moscou, à la tête de cent cinquante mille cavaliers. La plus grande partie des forces russes se trouvait occupée dans le Nord; mais le génie de Godounof ne manqua pas à la patrie : il fit fortifier les faubourgs, changea les couvents en places de guerre; anima les troupes et les citoyens par la présence du tsar, dont la confiance religieuse ne se démentit pas un moment; et, laissant le commandement en chef à Mstislavski, il n'en dirigea pas moins toutes les opérations militaires. Bientôt on apprend que le khan, après avoir passé l'Oka, avait culbuté quelques éclaireurs russes, et marchait droit sur Moscou. Alors l'armée se prépare au combat sous les murs de la capitale. Le tsar, inaccessible à la crainte, qu'il eût regardée comme un péché, s'enferma, pour prier, avec sa femme et son confesseur. Godounof parut plein d'une martiale assurance, et grand comme le danger : mais, fidèle à sa politique, il ne prit que le second rang. L'armée avait passé la nuit sous les armes. Au point du jour, le bruit des chevaux annonça l'approche de l'ennemi. Le khan, qui avançait avec précaution, s'arrêta devant la hauteur de Poklonnais. Dès que son immense cavalerie eut débordé dans la plaine, des décharges d'artillerie partirent à la fois des remparts de la ville et des couvents fortifiés; en même temps, une partie de l'armée s'élança des retranchements à la rencontre des Tatars; le principal corps d'armée resta dans l'enceinte du camp, attendant, pour donner, que toutes les forces de l'ennemi fussent engagées. Les Tatars, inquiétés par le feu constant de l'artillerie, combattaient dispersés, et lançaient une grêle de flèches: ils avaient l'avantage dans les engagements à l'arme blanche; mais ils se

rompaient devant les masses russes dont le feu ne se ralentissait pas. Les Moscovites contemplaient le combat du haut des remparts; le tsar, après avoir longtemps prié, s'était paisiblement endormi. Il se leva, regarda le champ de bataille avec indifférence; et, s'adressant à un de ses boyars qui pleurait : Sois tranquille, lui dit-il, demain le khan ne sera plus ici. On se battit sans avantage décisif jusqu'à la nuit : mais l'élite des deux armées n'avait pas donné. Le khan, étonné d'une résistance si opiniâtre, prit le parti de la retraite. Godounof et Mstislavski harcelèrent son arrière-garde qu'ils battirent près de Toula; et Gazi-Ghireï rentra blessé à Baktchisaraï, dans une charrette, ayant perdu les deux tiers de sa formidable armée. Le tsar récompensa magnifiquement les voïévodes, et surtout Godounof; ce qui n'était que justice : il reçut le titre honorifique de *serviteur*, dignité plus élevée que celle de boyar : étrange qualification pour un homme de la trempe du régent! Quoi qu'il en soit, l'éclat de cette victoire vint se refléter sur Godounof. En vain ses ennemis répandaient contre lui mille bruits absurdes : on prétendait qu'il avait appelé le khan pour détourner l'attention publique de l'assassinat de Dmitri. Cette persévérance de la calomnie indignait Godounof; il se montra extrême dans ses vengeances; et aux persécutions qui désolèrent les provinces, on reconnut le favori de Jean IV. Mais, pour tout ce qui ne touchait pas son autorité, il se montrait clément et magnanime, regardant les vertus aussi bien que les crimes, comme des instruments de sa grandeur.

Cependant le bruit se répand que la tsarine est grosse; le peuple, en se livrant à la joie, semblait insulter au régent. Peut-être l'édifice qu'il avait si péniblement construit, allait s'écrouler... Il eut assez d'empire sur lui-même pour affecter un contentement qui était loin de son cœur : mais la fortune, en lui donnant le pouvoir, lui réservait encore le rang suprême. Irène accoucha d'une fille. Les ennemis de Godounof se disaient tout bas qu'il avait probablement substitué cette enfant au fruit mâle de la tsarine; mais la mort de Théodosie mit un terme à ses inquiétudes. Il feignit la douleur comme il avait feint la joie. La vertueuse Irène, frappée au cœur par cette perte, sembla renoncer depuis ce moment à toutes les gloires comme à toutes les consolations mondaines. Bien des gens attribuèrent cette mort précoce à l'ambition du régent; il nous paraît plus probable qu'elle fut naturelle. Dans tous les cas, l'homme qui avait fait assassiner Dmitri, n'avait pas le droit de s'étonner d'un pareil soupçon.

Cependant le roi de Suède, qui avait compté sur la coopération des Tatars, venait de rompre l'armistice, et son général, Gripo, ravageait le district de Novgorod. L'été suivant, et à l'instant où les Tatars marchaient sur Moscou, les Suédois battirent un corps russe, et firent prisonnier le prince Dolgorouki, tandis que d'autres détachements pénétraient dans l'intérieur du pays, et allaient détruire le fort de Soumski sur la mer Blanche. Mais les Russes reprirent l'avantage, et ravagèrent toute la Caïanie. L'alliance avec la Pologne était peu solide, et sans la défaite du khan, Sigismond n'eût pas tardé sans doute à recommencer les hostilités; mais en présence des avantages remportés par les Moscovites, il confirma la convention de Moscou, en ajoutant la clause que les Russes n'attaqueraient point la Suède, et que ni la Lithuanie ni le tsar ne chercheraient à s'emparer de Narva durant un espace de douze années. Malgré cette stipulation, dès l'année suivante (1592), les Russes portèrent le fer et la flamme dans la Finlande où ils firent un assez grand nombre de prisonniers. Les Suédois, trop faibles pour risquer une bataille, se tenaient renfermés dans les forteresses de Vibourg et d'Abo. Jean, au terme de sa carrière, envoya plusieurs dignitaires pour traiter de la paix; on conclut une trêve de deux ans, au nom de Sigismond qui venait de succéder à son père, réunissant sur

sa tête les deux couronnes de Suède et de Pologne. Cet événement, qui causa une grande joie à Varsovie et à Stockholm, ne laissa pas d'inquiéter les Russes; mais les circonstances empêchèrent qu'il ne devînt fatal à la Moscovie. Sigismond mécontenta les Suédois en voulant rendre l'Esthonie à la Pologne, et en s'efforçant d'imposer à la Suède la religion latine : il abandonna Stockholm pour se rendre à Varsovie, laissant au sénat la direction des affaires. Au milieu de ces troubles, le sénat dirigeant crut nécessaire de recourir à des négociations pacifiques. En 1595, on signa la paix de Tiavsin, dont les principales conditions portaient que la Suède posséderait Narva, Revel et toute l'Esthonie, en cédant Kexholm aux Russes; et que les deux puissances ne fourniraient à leurs ennemis respectifs aucun secours, soit en hommes, soit en argent; ces arrangements parurent contenter les deux parties.

Gazi-Ghireï, honteux d'avoir échoué devant Moscou, et redoutant la colère du sultan, envoya des ambassadeurs à Féodor; pendant qu'ils négociaient en son nom, ses mourza portaient la dévastation dans les provinces de Riazan, Kachir et Toula; puis, feignant de s'étonner d'un triomphe aussi facile, il demandait avec ironie ce qu'était devenue l'armée russe, et protestait que ses généraux avaient agi sans ses ordres. Pour contenir ce voisin dangereux, Godounof essaya de capter la bienveillance du sultan qui, prévoyant que la Russie nourrissait l'espoir de s'étendre vers l'Orient, exigeait l'abandon de Kazan et d'Astrakhan, la destruction des nouvelles forteresses du Don et du Térek, la répression des brigandages des Cosaques, et la rupture des intelligences que la Russie entretenait avec les Ibériens. Les intérêts étaient trop contraires pour qu'on pût s'entendre; tout se borna à des ambassades et à quelques présents de peu de valeur. Les Russes tirèrent cependant de ces relations un avantage, celui d'étudier les ressources de l'empire turc, et de recueillir les pronostics de sa décadence : pour l'instant, ils se contentaient d'exciter contre les alliés du sultan les bandes indisciplinées des Cosaques du Don et du Dniepr, quoique leur rapacité s'attaquât même aux ambassadeurs du tsar. Mais en même temps que Godounof ne négligeait aucun moyen de conciliation pour obtenir la paix de Gazi-Ghireï, il bâtissait des villes qu'il garnissait de soldats, dans le but de réprimer les invasions des Tatars. La paix entre la Russie et la Crimée fut signée en 1594.

La Russie, durant cette période de repos, ne restait pas étrangère au mouvement des affaires de l'Europe. Varkotch, envoyé de l'empereur, se rendit à Moscou pour tâcher d'engager le tsar à entrer dans une coalition contre la Porte. Pour persuader à Godounof d'entrer dans ces vues, il lui représentait confidentiellement que Rodolphe avait le projet d'épouser la fille de Philippe, roi d'Espagne, et de s'approprier la France; que Sigismond, offensé de l'orgueil des seigneurs polonais, voulait abdiquer la couronne et retourner en Suède; que, dans ce cas, Maximilien serait probablement élu à sa place si la Russie consentait à l'appuyer; et que, pour prix de ce service, il céderait au tsar une partie de la Livonie. Les boyars répondirent qu'ils étaient toujours dans les mêmes intentions à l'égard des infidèles, mais qu'on ne se déclarerait pas avant qu'un traité formel entre les puissances leur eût prouvé jusqu'où il leur convenait de s'engager.

Cependant Rodolphe continuait en Hongrie la guerre contre les Ottomans, ne faisant pas grand fonds sur l'alliance moscovite, qui eut pour résultat l'envoi d'un grand nombre de fourrures, représentant une valeur de quarante-quatre mille roubles, ou 220,000 livres, mais que les marchands et les juifs de Bohême estimèrent huit tonneaux d'or. En échange de toutes ces pelleteries, l'empereur envoya à Moscou quelques présents par deux seigneurs de sa cour, Abraham, burgrave de Donau, et Kal, membre

de son conseil : ils furent reçus avec magnificence. Partout, sur leur passage, on avait réuni les habitants de lieux éloignés, pour leur donner une haute idée de la population et des richesses de l'empire; mais ou en fut pour les frais de cette représentation diplomatique, et les envoyés, qui exigeaient de nouveaux sacrifices, s'en retournèrent sans rien conclure. Dans le même temps, le légat du pape Clément VIII, Comuleus, se rendait à Moscou pour le même motif, et avec la mission de préparer adroitement la réunion des deux Églises : mais il échoua comme ses prédécesseurs; la Russie se gardait sagement de reconnaître la suprématie du siége de Rome.

Les querelles entre la Perse et la Turquie amenèrent des relations amicales entre Abbas et le tsar, et ouvrirent à la Russie le chemin de l'Orient. Ce n'étaient pas encore des conquêtes, mais c'était un acheminement. Le schah donnait à Féodor l'Ibérie qui, dans le fait, dépendait du sultan. Déjà les voïévodes avaient tiré le glaive contre le Schavkal et le Daguestan; mais les temps n'étaient pas venus où l'aigle moscovite devait, du haut du Caucase, contempler comme une proie facile les riches contrées de la mer Noire et du Bosphore. Cependant Féodor ajoutait déjà à ses titres celui de tsar d'Ibérie; la horde nombreuse des Kirguizes reconnaissait son autorité, et son chef Tefkel promettait de poursuivre Koutschoun, ennemi de la Russie, et de porter la guerre dans la Boukharie, qui avait donné asile et protection à ce prince dépossédé. Les agrandissements du côté de l'Asie n'empêchaient point Godounof de s'occuper avec sollicitude des affaires du Nord. Le Danemark recherchait l'amitié du tsar, et ne songeait plus à mettre d'entraves au commerce maritime de la Russie avec l'Angleterre. Le commerce entre ces deux dernières puissances fut sur le point de s'interrompre à leur préjudice réciproque; mais les relations ne cessèrent point, et de nouvelles conditions donnèrent aux marchands de la Grande-Bretagne des droits mieux assis et des priviléges exclusifs; dans ces négociations, Élisabeth sut flatter adroitement l'amour-propre de Godounof qui, cependant, n'accorda rien que ce qui convenait aux intérêts de la Russie.

Le régent, qui tenait à contenter les seigneurs, rendit une ordonnance qui rivait les fers des paysans. Jusque-là, il était permis aux cultivateurs de quitter les terres des boyars, pour se transporter, eux et leurs familles, partout où ils espéraient rencontrer plus d'avantages. Cette liberté avait quelques inconvénients; souvent des terres devenaient tout à coup désertes; et les propriétaires se trouvaient ruinés, tandis que les émigrants erraient de côté et d'autre; mais du moins cette faculté forçait les seigneurs à la modération envers ceux qui les faisaient vivre; et, quand le paysan se trouvait bien, il arrivait rarement qu'il voulût courir les chances d'un déplacement. Godounof fit rendre un oukase, en vertu duquel le cultivateur ne pouvait plus passer d'un village à l'autre. Cet édit en entraîna un autre non moins désastreux, et qui prescrivait les mesures les plus rigoureuses pour rendre aux seigneurs ceux de leurs serfs qui s'étaient enfuis pour échapper à l'esclavage; le sort des domestiques serfs fut également réglé, de sorte que la population russe n'offrit plus que deux classes : celle des propriétaires d'âmes, et celle des individus possédés. Cependant, il conserva la liberté aux affranchis et à leurs familles. Quant aux marchands, il paraît qu'ils pouvaient posséder des serfs, en justifiant de leurs droits acquis. Le but de Godounof, en promulguant ces édits liberticides, n'était pas seulement de favoriser la noblesse au détriment de la multitude. Les émeutes de Moscou et d'Ouglitch lui avaient appris que le peuple savait quelquefois se faire justice lui-même; en subordonnant les masses à quelques individus privilégiés, il rendait ces derniers responsables de leurs paysans; il isolait et pondérait les influences aristocratiques, et en réunissait facilement les fils divers. Actif dans la

paix non moins qu'infatigable dans la guerre, le régent éleva une forteresse en pierre à Smolensk, embellit Moscou, punit du dernier supplice les incendiaires, ouvrit les trésors du tsar aux pauvres, répara autant qu'il était possible les malheurs causés par la peste et la famine, et, tout en agissant seul, il sanctionnait toutes ses mesures des noms vénérés de Féodor et d'Irène. Le tsar lui laissait les fatigues et les honneurs du pouvoir, pour s'occuper uniquement de son salut, visitant les monastères, et répandant de pieuses aumônes. La superstition trouva, dans un accident produit par des causes naturelles, le présage des maux qui menaçaient la Russie. Le couvent de Pétchersk, près de Nijnigorod, fut détruit par l'éboulement d'une montagne.

La santé du tsar s'affaiblissait d'une manière sensible; il paraissait avoir le pressentiment de sa fin prochaine. On assure qu'en 1696, comme il s'occupait de la translation de quelques reliques, il ordonna au régent de les prendre dans sa main, en lui disant : *Touche aux choses saintes, régent du peuple orthodoxe; gouverne-le aussi à l'avenir avec zèle; tu parviendras à ce que tu désires : mais tout, sur cette terre, n'est qu'une figure qui passe.* Au commencement de l'année 1598, il se déclara dans la santé de Féodor, des symptômes mortels : quelques récits ont chargé la mémoire de Godounof de ce nouveau forfait; nous rejettons ce crime, par la raison qu'il était inutile. Le testament était écrit. Le sceptre revenait à Irène; le métropolitain, son cousin Romanof et Godounof étaient nommés exécuteurs testamentaires, et conseillers du trône. Le tsar eut avec son épouse un entretien particulier; le 7 janvier, il expira sans agonie, avec la conscience d'une âme pure et religieuse. La vertueuse tsarine était comme anéantie par la douleur; Godounof témoigna et ressentit peut-être une grande affliction; il convoqua les boyars, et les invita à prêter serment à la tsarine, circonstance sans précédent dans les annales russes. Le peuple, qui avait trouvé des larmes à la mort de Jean le *Terrible*, fit retentir la ville de ses gémissements; il vénérait Féodor comme un saint, et attribuait à ses prières la prospérité de l'empire. Celle que l'on voulait couronner était la plus à plaindre; elle tordait ses membres et répétait d'une voix déchirante : Je suis une veuve stérile..... c'est par moi que périt la souche souveraine. Les funérailles furent remarquables par un désordre touchant. Les cris du peuple interrompaient les chants de l'église; la dynastie de Monomaque venait de s'éteindre.

Irène, fidèle peut-être aux dernières exhortations de son époux, refusait le sceptre; quelques-uns pensent que Godounof l'avait préparée à cette résolution; le régent eût regardé comme dangereux de succéder de prime abord à la race des Variègues : la tsarine lui servait de transition; il n'était plus que l'héritier de sa sœur. Quoi qu'il en soit, il déploya dans cette circonstance une activité extraordinaire, et toutes les ressources de son génie. Ses partisans ne cessaient de répéter qu'il n'y avait de salut que dans Godounof, et tant de titres justifiaient son ambition, que nul n'osait s'engager avec lui dans une inégale concurrence. Le neuvième jour après la mort de Féodor, on publia la résolution d'Irène de renoncer à la couronne pour finir ses jours dans un couvent. Les supplications du clergé, celles des grands et du peuple échouèrent devant la volonté de la tsarine. Elle se rendit au monastère des Vierges, où elle prit le voile sous le nom d'Alexandra. Son frère s'était renfermé avec elle, attendant le résultat qu'il avait habilement préparé. Cependant le clergé, les boyars et les citoyens se rassemblèrent au Kremlin. Là, le garde des sceaux Tchelkalof leur représenta la nécessité de prêter serment au conseil; mais tous répondirent qu'ils ne connaissaient que la tsarine qui, à leurs yeux, et sous les habits de religieuse, était encore la mère de la Russie. Alors, ayant pris le conseil des dignitaires, il annonça aux citoyens qu'Irène voulait rester étrangère aux

affaires de l'État, et qu'ils n'avaient plus qu'à prêter serment aux boyars. Le peuple répondit unanimement : S'il en est ainsi, que son frère règne : vive notre père Boris Godounof! Sur-le-champ, on se rendit au monastère des Vierges, où le patriarche Job supplia Irène d'autoriser Godounof à se rendre au vœu du peuple. Mais le frère de la tsarine refusa cet honneur, dans la crainte de paraître l'avoir recherché : il voulait une sanction générale, et disait tout haut, que jamais il n'avait ambitionné le trône; qu'on pouvait choisir, parmi les autres boyars, un chef plus digne que lui de mettre sur son front la couronne de Vladimir. Pendant ce temps, le conseil dirigeait les affaires de l'État et en référait au patriarche, qui, dans les cas importants, ne rendait ses édits qu'au nom de la tsarine Alexandra. L'insubordition amena quelques désordres dans les provinces, et le bruit se répandit que le khan de Crimée préparait une expédition contre Moscou : le peuple tremblait, et tous les vœux se portaient sur Godounof. Bientôt après, s'ouvrit une grande assemblée nationale, où siégeaient les hauts dignitaires du clergé et des autorités séculières, et plus de cinq cents fonctionnaires envoyés de toutes les provinces de la Russie, pour y traiter de l'élection d'un souverain. Le patriarche, après avoir harangué cette assemblée, ajouta que, dans sa conscience, on devait choisir Godounof. Son nom fut salué par des acclamations; les princes mêmes du sang de Ruric, façonnés à une longue obéissance, se réunirent au vœu général. Le lendemain, on se rendit à l'église de l'Assomption, où l'on resta deux jours en prières, puis on eut de nouveau recours aux supplications; mais Boris resta inexorable, et ce ne fut que quelques jours après, qu'en présence des saintes images, et cédant aux sollicitations d'Irène, dont le peuple avait enfin vaincu l'obstination, il reçut, avec toutes les apparences d'un vif regret, la couronne de Russie et la bénédiction de la tsarine.

BORIS GODOUNOF.

1598-1604. Godounof sortit de sa cellule, et fit son entrée dans la capitale le 26 février 1598. Les marchands de Moscou lui offrirent des présents, et les pains de la bien-venue. Le tsar n'accepta que le pain, disant qu'il aimait mieux voir les richesses entre leurs mains que dans son trésor. Le patriarche vint à son tour, suivi des boyars et du peuple; et l'on chanta l'hymne *In plurimos annos*, pour attirer les bénédictions du ciel sur le nouveau souverain, la tsarine Marie, et leurs enfants Féodor et Xénie. Le nouveau tsar se prosterna devant les tombeaux des princes dont il recueillait l'héritage, demandant à leurs mânes de le guider dans l'art difficile de gouverner; puis, s'étant rendu chez le patriarche, il s'entretint longtemps avec lui, et déclara que, ne pouvant quitter sa sœur dans l'état de désespoir où elle se trouvait, il resterait près d'elle jusqu'au jour de Pâques : puis il ordonna aux boyars de s'occuper des affaires et de les soumettre à sa décision. L'armée et tous les dignitaires prêtèrent solennellement le serment d'obéissance et de fidélité à Boris et à sa race. Le 30 avril, il entra dans Moscou comme en triomphe : il ne manquait plus à son pouvoir que la cérémonie du sacre; mais il crut nécessaire de prouver à la Russie que son zèle pour l'intérêt public passait avant tout. Le rapport vague d'un prisonnier venait d'annoncer que le khan de Crimée avait l'intention d'attaquer la Russie. Boris feint de croire cette nouvelle véritable : il sollicite tous les dévouements; met en œuvre toutes les ressources, et met sur pied toutes les forces disponibles de l'empire. Il s'avança vers l'Oka, à la tête de cinq cent mille combattants, comme pour montrer à quel point de grandeur était parvenue la Russie, sous une administration sage et éclairée. Il profita de cette circonstance pour faire cesser les disputes des boyars sur le pas; il les combla de faveurs, et éblouit tous les yeux par une magni-

ficence sans exemple. Cependant l'ennemi ne paraissait pas; et l'on n'eut de nouvelles du khan que par une ambassade pacifique. Peut-être l'adroit Boris avait-il l'intention d'effrayer les envoyés de Gazi-Ghireï par le spectacle d'une telle armée. Quoi qu'il en soit, les ambassadeurs tatars exprimèrent, au nom de leur maître, le vœu de conclure avec la Russie une alliance perpétuelle. Le même jour, Boris prit congé de l'armée, après lui avoir donné, sur les bords de l'Oka, un repas somptueux. Tout le monde exaltait sa magnificence et sa sagesse, et bénissait un règne qui s'annonçait sous de tels auspices. Boris, environné de tout ce qui peut flatter la vanité d'un homme, rentra à Moscou au milieu de l'enthousiasme général. Humble dans son triomphe, il se rendit au temple de l'Assomption, et de là au monastère des Vierges, auprès de l'inconsolable Irène. Enfin, il fut couronné le 1er septembre, avec plus de pompe qu'aucun de ses prédécesseurs. Le peuple priait en silence; le prélat venait de bénir le tsar : tout à coup, dominé par les sentiments qui l'agitaient, Boris s'écrie : « O mon père, je prends Dieu à témoin qu'il n'y aura dans mon empire ni un orphelin ni un pauvre ! » Et, comme la reconnaissance du peuple éclatait en transports et en sanglots, le souverain jura d'épargner le sang, et de ne punir les criminels que par la déportation. Il commença par répandre les titres et les libéralités sur la cour et le conseil, doubla les émoluments de tous les employés civils et militaires, dispensa de tout droit et impôt, pendant deux années, les marchands et les cultivateurs, et jusqu'aux sauvages de la Sibérie. Il régla le temps pendant lequel les paysans devaient travailler pour leurs seigneurs, et fixa la redevance exigible. Enfin, il donna des festins au peuple pendant douze jours.

Peu de temps après, la mort de Koutchoun, premier et dernier tsar de Sibérie, établit d'une manière définitive le pouvoir des Russes dans l'Asie septentrionale. De nouvelles villes s'élevèrent dans ces contrées éloignées : Verkhotourié, en 1598; Mangareï et Tourask, en 1600; et Tomsk, en 1604.

Fidèle à son système, Boris se tenait prêt à tout événement, en évitant le rôle d'agresseur. C'est ainsi qu'il contint le khan de Crimée, feignant d'ajouter foi à la sincérité de ses promesses, et lui montrant toujours des forces suffisantes pour le tenir en respect. Sigismond était en guerre avec le duc Charles, son oncle, régent du royaume de Suède; en réunissant l'Esthonie à la Pologne, il avait intéressé les grands à sa querelle. Dans cet état de choses, ces deux puissances désiraient une alliance avec la Russie; et Boris tâchait de recouvrer les provinces que Jean IV avait cédées à Bathory. Il donna un asile au prince Gustave, fils d'Éric, et résolut d'en faire un instrument de sa politique; mais Gustave ne voulut point jouer ce rôle : il perdit les bonnes grâces du tsar, qui le confina à Ouglitch. Sigismond, déjà assez occupé de la Suède, conclut avec les envoyés de Boris une trêve de vingt années. Le tsar, tout en faisant la paix avec Sigismond, flattait l'orgueil du duc Charles, en lui donnant le titre de roi; mais il suspendait la confirmation de la paix avec la Suède, et s'alliait avec Christian, roi de Danemark. C'est à cette époque qu'il fit déterminer les limites incertaines entre la Laponie norwégienne et la Laponie russe. Boris, qui désirait relever sa famille aux yeux des Russes par une royale alliance, fiança sa fille Xénie au jeune duc Jean, frère de Christian, et qui alors faisait la guerre dans les Pays-Bas, sous les drapeaux espagnols. Le duc se rendit en Russie, où il se vit fêté avec la plus grande magnificence; mais, atteint d'une fièvre nerveuse, il expira à Moscou, regretté du tsar et de tous ceux qui l'avaient approché. Les relations avec l'Autriche ne furent point négligées. Cette puissance ne demandait à Boris que des secours en argent contre les Turcs, et la promesse de tenir les Tatars en respect. De son côté, le tsar, qui voyait avec satisfaction la Porte en-

gagée dans une guerre sérieuse, promettait à l'empereur l'alliance du schah de Perse. Cependant Abbas se montra tout à coup ennemi de la Russie; ce fut à propos de l'Ibérie, où il porta ses armes victorieuses. Pour protéger ce pays, Boris envoya des troupes, qui triomphèrent du Schavkal, et s'emparèrent de Tarki : ils y élevèrent une forteresse, et donnèrent à la ville le nom de ville Neuve. Ils fondèrent un autre fort sur le Touslouk : mais bientôt la fortune changea; Abbas, irrité contre Alexandre, tsar de Géorgie, le fit massacrer par son propre fils Constantin, qui avait embrassé la religion musulmane; et ce royaume échappa à l'influence russe. A la même époque, Georges, prince du Carthuel, sollicité par Boris de marier sa fille au jeune Féodor, reconnut la souveraineté du tsar moscovite, et se déclara son tributaire. Cette alliance n'eut pas de suite. Cependant le Schavkal, pressé par les Russes, et ne recevant aucun secours d'Abbas, se mit sous la protection de Mahomet III; et les Turcs, réunis aux Koumiks, aux Lesguiens et aux Avares, chassèrent les Russes du Daghestan.

Les relations avec l'Angleterre, toujours amicales sous Élisabeth, continuèrent sur le même pied, à l'avénement de Jacques 1er; mais longtemps encore elles restèrent fondées plutôt sur des intérêts de commerce que sur des motifs de haute politique. La ligue anséatique obtint aussi quelques priviléges commerciaux : les Lubeckois furent particulièrement favorisés; et, dès l'année 1604, les navires de Hambourg commencèrent à se montrer à Arkhangel.

Boris s'attacha le clergé par d'importantes immunités : il envoya des étrangers en Allemagne, pour en amener des professeurs et des savants; mais les boyars, et surtout les ecclésiastiques, s'opposaient avec opiniâtreté aux innovations civilisatrices; et le tsar dut se contenter d'envoyer dix-huit jeunes gens nobles, en France, à Londres et à Lubeck, pour y apprendre les langues étrangères : il prescrivait en outre à ses ambassadeurs d'envoyer en Russie des chirurgiens, des artistes et artisans, et même des officiers habiles. Il aimait à profiter de la conversation des savants, et se plaisait à orner l'esprit de son jeune fils, qu'il chérissait jusqu'à la faiblesse, et auquel il ne refusait jamais une grâce.

Boris avait relevé le nom russe en Europe et en Asie; mais sa conscience lui reprochait un crime; et, comme s'il eût craint d'en lire le reproche sur le front du peuple, il commença à s'isoler de ses sujets. Il exigea de la flatterie jusque dans les prières. Voyant partout des complots, il rétablit le système odieux des délations, qui n'est profitable qu'à la bassesse et à la calomnie, et qui indispose les gens de bien. Belzki, sauvé par Godounof, lors de l'émeute de Moscou, fut sa première victime. Il avait eu l'audace de dire : « Boris est tsar à Moscou, et moi je suis tsar à Borissof. » Il séquestra ses biens, et lui fit arracher, poil à poil, sa longue barbe. On plaignit peu le vieux favori de Jean IV. Les Romanof lui portaient ombrage : Nikita Romanovitch avait laissé cinq fils : il les avait recommandés en mourant à Godounof, qui d'abord les avait traités avec faveur; mais l'honneur d'être cousins germains de Féodor, et le bruit qu'on avait répandu à dessein, que Jean, en mourant, avait eu l'intention de laisser la couronne à l'aîné, les lui faisaient redouter comme des compétiteurs dangereux pour son fils. On suborna le trésorier de leur maison, qui cacha dans le garde-meuble du boyar Alexandre des sacs remplis de racines, et accusa ses maîtres de s'occuper à composer un poison actif destiné au souverain. Leur procès fut bientôt fait, et leurs proches se virent enveloppés dans la même disgrâce. On les interrogea, et on leur fit subir la torture de la question; mais ni eux ni leurs serviteurs n'avouèrent un crime supposé. Alors Godounof fit parade de clémence : au lieu de la mort, peine portée par un conseil inique, il se contenta de l'exil. Féodor Romanof reçut les ordres, et prit le nom de

Philarète; son épouse et sa belle-mère prirent le voile; Alexandre, Michel, Jean, Vassili Godounof, le prince Boris Tcherkaski avec sa famille, Féodor, et son fils Michel, âgé de six ans, destiné au sceptre, furent relégués sur le Biélo-Ozéro. Quelques-uns des exilés moururent : Boris adoucit le sort des autres. Non content d'avoir persécuté les Romanof, il défendit aux princes Mstislavski et Schouiski de se marier, et encouragea tellement les délations, qu'on voyait les femmes dénoncer leurs maris, et les enfants leurs pères. En un mot, la moralité publique, déjà affaiblie par la tyrannie du règne de Jean, menaçait de se corrompre sans retour.

Dans les gouvernements absolus, la haine que l'on porte aux agents du pouvoir remonte à celui qui peut tout. Le peuple commençait à murmurer; et les ennemis de Boris ne négligeaient rien pour nourrir ce mécontentement. On lui reprochait sa politique ombrageuse et cruelle, son penchant pour les usages étrangers, et quelques innovations qui blessaient les coutumes nationales; telles que celle de se raser la barbe. On alla même jusqu'à blâmer son zèle pour les sciences de l'Europe, comme s'il eût voulu insulter à la simplicité antique.

En 1601, une famine extraordinaire désola la Russie. Les hommes mouraient de faim sur les routes, et on trouvait du foin dans la bouche des morts. Les auberges devinrent des lieux d'assassinats; on tuait les voyageurs pour se repaître de leurs restes, et la chair humaine se vendait publiquement aux marchés... Le tsar faisait poursuivre les coupables, et inhumer les cadavres à ses frais : le trésor public était ouvert, mais l'étendue du fléau dépassait les ressources du souverain. Les provinces se précipitaient sur la capitale comme sur une proie : l'hiver ajoutait ses rigueurs à celles de la famine; on assure qu'en l'espace de deux années, il périt à Moscou cinq cent mille personnes. Boris, comme dans toutes les grandes circonstances, se montra humain et infatigable; et, en 1603, l'abondance reparut : cependant, au milieu de la misère publique, le tsar n'avait rien retranché de la magnificence de sa cour; et les ambassadeurs étrangers, trompés par les apparences, auraient pu se croire dans le pays le plus riche de l'Europe. Cependant le peuple ne se livrait qu'avec réserve au sentiment de la reconnaissance; il croyait voir dans le malheur qui le frappait, la punition des crimes de Boris. Bientôt des désordres d'une autre nature se manifestèrent. La loi sur les serfs avait détruit l'état de cultivateurs libres, et avait rempli les maisons des riches boyars d'une foule de gens sans ressources, ou de serviteurs qu'ils s'étaient violemment appropriés. A l'époque de la famine, on les congédia, et ils furent obligés de se livrer au brigandage : un grand nombre alla se joindre aux criminels et aux déserteurs envoyés par Boris pour peupler l'Ukraine lithuanienne et le pays de Séversk. Leurs bandes infestaient les routes, et combattaient les soldats envoyés pour les réprimer. Klopko, leur chef, résista courageusement à Basmanof, sous les murs de Moscou, tua le voïévode, et ne céda qu'au nombre et après la résistance la plus opiniâtre. Ce nouveau Spartacus mourut des suites de ses blessures ou des tourments qu'on lui fit endurer. Ceux de ses compagnons qu'on put prendre vivants, furent pendus; mais la plupart retournèrent en Ukraine, pour reprendre bientôt, sous un autre chef, le chemin de la capitale.

Vers cette époque, mourut la vertueuse Irène au monastère des Vierges; et sa fin prématurée rompit le dernier lien qui attachait encore les Russes à Godounof; ce tsar, que l'ambition seule avait empêché de rester pur, versa sur sa tombe des larmes amères. Pour lui le temps des dures épreuves était arrivé; le péril fut inopiné comme sa fortune. Un aventurier, un moine, conçut un projet hardi, insensé même, et que la fortune se plut à couronner d'un succès momentané. Iouri Otrépief, fils d'un pauvre gentilhomme de Galitch, servit d'abord dans la maison des Ro-

manof. Son intelligence était au-dessus de cette condition abjecte; il entra dans les ordres à l'exemple de son grand-père, Zamiata Otrépief; il fut reçu par Tryphon, abbé de Viatka, et prit le nom de Grégoire. Pendant quelque temps, il erra de couvent en couvent, et se fixa enfin dans celui de Tchoudof, où il habita la cellule de son aïeul. C'est là qu'il se fit connaître du patriarche Job, qui le sacra diacre et le choisit pour secrétaire. Il eut ainsi l'occasion de voir la cour et les grands; il recueillait avec le plus grand soin tout ce qu'il entendait raconter de la mort du jeune Dmitri; déjà il osait convoiter le trône de Godounof, se sentant assez d'habileté pour tourner les obstacles, et assez de courage pour les vaincre. Quelquefois il disait aux moines de Tchoudof: Savez-vous que je serai tsar de Moscou? mais on lui répondait par des sarcasmes et des insultes. Cependant le bruit s'en répandit, et Boris ordonna à son secrétaire Smirnof de reléguer Otrépief dans un lieu éloigné: mais, par la protection d'un autre secrétaire, nommé Euphème, et qui était son parent, le jeune diacre parvint à s'évader, ainsi que deux moines du même couvent. Les fugitifs trouvèrent le moyen de parvenir à Kief. Là, Otrépief laissa dans sa cellule un billet adressé à l'archimandrite, et dans lequel il déclarait être Dmitri, fils d'Ivan. Le prélat en fut effrayé, et garda le silence. La Lithuanie ouvrait une vaste carrière aux projets de cet aventurier; il répandit partout que le jeune Dmitri avait échappé miraculeusement aux sicaires de Godounof; et, s'étant associé les moines Pimen et Léonide, il engagea ce dernier à prendre le nom d'Otrépief, et jeta le froc, afin de se former plus facilement aux usages de la vie séculière, et aux exercices convenables à un gentilhomme. L'espoir de ceindre un jour le diadème lui rendait tout facile; il resta longtemps au milieu des Cosaques zaporogues, partageant leurs expéditions aventureuses, et maniant bientôt comme eux un glaive et un coursier. De là, il se confina dans une petite école de Volhynie, pour s'y livrer à l'étude du polonais et du latin. Doué d'une facilité merveilleuse, il fit des progrès rapides; ensuite il entra au service de Vichnévetzki, seigneur d'une grande fortune, et qui joignait à un orgueil excessif la crédulité d'un enfant. L'extérieur de cet imposteur, demi moine et demi Cosaque, n'avait rien qui prévînt en sa faveur. Il avait la taille moyenne, les cheveux roux, le nez gros, une verrue sous l'œil droit, et une autre sur le front; un de ses bras était visiblement plus court que l'autre; mais ces imperfections étaient rachetées par une pénétration peu commune, beaucoup d'éloquence, et un air de noblesse qui prêtait de l'autorité à ses moindres actions. Après avoir attiré l'attention de son maître, il feignit d'être malade, et demanda un confesseur. Quand je serai mort, lui dit-il, fais ensevelir mon corps avec les honneurs dus à un fils des tsars; ne divulgue mon secret que lorsque je ne serai plus. Tu trouveras sous mon chevet les preuves écrites de ma naissance. Le confesseur, qui était jésuite, n'eut rien de plus pressé que de rapporter le tout à Vichnévetzki, qui résolut d'approfondir ce mystère. Un papier, préparé d'avance, expliquait comment le tsarévitch avait été sauvé par un médecin: on avait assassiné à la place du jeune Dmitri, le fils d'un prêtre, en se conformant aux instructions du Diak Tchelkalof, qui lui-même n'avait agi que sur les ordres de Jean IV, auquel la connaissance du caractère ambitieux de Boris avait fait prévoir cette circonstance. Vichnévetzki doutait encore, lorsque l'imposteur découvrit sa poitrine, et lui montra une croix d'or, entourée de pierres précieuses, qu'il déclara lui avoir été donnée par son parrain le prince Mstislavski. La convalescence du prétendu moribond fut de courte durée; le prince, son frère Constantin, et Mnichek, voïévode de Sandomir, beau-frère de ce dernier, le comblèrent d'égards. Sigismond avait été informé de cette nouvelle par le nonce du pape et par les jésuites; il fit dire

à Vichnévetzki qu'il désirait voir Dmitri. Peut-être le roi ne fut-il pas dupe de cette imposture; mais il accueillait avec empressement l'occasion de placer sur le trône d'une nation rivale un homme à qui la reconnaissance imposerait des sacrifices dans l'intérêt de la politique polonaise. Peut-être aussi les jésuites qui le gouvernaient lui montrèrent-ils la résurrection de Dmitri comme un coup du ciel, qui préparait par cette voie la réunion des deux Églises; et l'on songeait moins à la vérité qu'aux avantages probables que promettait l'erreur. Des conventions préalables furent faites; l'imposteur fit bon marché de la religion grecque; et Rangoni promit d'appuyer ses droits non-seulement à Rome et en Pologne, mais dans toute l'Europe. Il le conduisit solennellement au palais de Sigismond, qui l'accueillit en tsar, lui assigna un revenu de quarante mille florins, et lui permit d'avoir tels rapports qu'il jugerait convenable avec les seigneurs polonais qui montreraient du zèle pour son service. Dmitri devait embrasser immédiatement la foi latine; mais on différa de publier cette cérémonie, dans la crainte de le rendre odieux aux Russes qu'il importait de ménager. L'abjuration se fit en secret dans la maison des jésuites, à Cracovie. Sigismond, sourd aux représentations de Zamoïski et de quelques seigneurs polonais, qui lui représentaient l'inconvenance et le danger de rompre la trève conclue avec Boris, ordonna à Mnichek et à Vichnévetzki de lever l'étendard contre Godounof, au nom de Dmitri, fils d'Ivan, et d'assembler une armée de volontaires: puis il fit partir l'imposteur pour la Galicie, où déjà ses partisans se réunissaient. Mnichek avait une fille, nommée Marine, que l'adroit Otrépief avait su mettre dans ses intérêts, et qu'il promit d'épouser dès qu'il serait reconnu tsar de Russie. Mnichek donna avec joie son consentement à cette alliance qui, en procurant un trône à sa fille, devait réparer les brèches de sa fortune.

La petite armée d'Otrépief était trop faible pour une invasion; il la grossit de quelques Russes, et s'adressa aux Cosaques du Don, ennemis de Godounof qui en avait fait exécuter quelques-uns. Persuadés, d'après la réception faite en Pologne à Otrépief, qu'il était réellement le tsarévitch, ils se réunirent à ses défenseurs.

Cependant on répandait partout la nouvelle que Dmitri s'avançait en Russie pour reprendre le sceptre paternel; le peuple ne savait qu'en penser; mais les brigands et les vagabonds n'hésitèrent pas à embrasser une cause qui leur promettait du pillage. Les Cosaques zaporogues, chez lesquels il avait fait l'apprentissage des armes, se déclarèrent également pour lui. Godounof ne pouvait ignorer ces mouvements; il lui semblait peu digne d'employer les ressources de l'empire contre un diacre à la tête de quelques milliers d'aventuriers. Il soupçonna d'abord les boyars d'avoir ourdi cette trame; mais bientôt il apprit toute la vérité, et il feignit une tranquillité qui pouvait déjà paraître de l'imprudence; il eut l'air d'épargner Smirnof, ce secrétaire qui avait négligé de faire exiler Otrépief; mais quelque temps après, il ordonna son exécution comme concussionnaire des deniers publics. Il était plus que temps de prendre des mesures: Boris, voyant l'effet que produisaient les proclamations d'Otrépief, essaya de les intercepter; mais bientôt il prit le parti de publier l'histoire du diacre, avec les témoignages de quelques-uns de ses compagnons; il envoya même en Pologne, auprès de Sigismond et des seigneurs, l'oncle de l'imposteur, pour qu'il le confondît en leur présence; mais on ne l'écouta pas. Un autre envoyé, Kroutchof, fut adressé aux Cosaques pour les détromper; ceux-ci l'enchaînèrent et le conduisirent devant le faux Dmitri. L'ayant considéré pendant quelques instants, Kroutchof versa des larmes, et se jeta à ses pieds en s'écriant: « Je retrouve Ivan dans les traits de ton visage, et je me dévoue à toi pour jamais. » Était-ce crainte ou conviction? Peut-être les boyars, qui détestaient Godou-

nof, lui avaient-ils confié ce rôle dangereux à remplir. Traître ou dupe, il donna des renseignements précis sur la disposition des esprits, et sur la mauvaise santé de Godounof; et ces récits nourrissaient l'espoir de l'imposteur et de ses adhérents.

Cependant Sigismond n'avait pas rompu la trêve, et il répondait à Boris qu'il ne songeait nullement à la guerre; cette levée de boucliers, disait-il, était l'œuvre de quelques seigneurs, qu'il ferait punir comme des séditieux. Les tentatives faites par le clergé russe auprès des dignitaires de l'Église lithuanienne pour démasquer Otrépief, restèrent sans résultat. Le soi-disant tsarévitch entra en Russie, à la tête de quinze mille hommes de troupes régulières, et d'une foule indisciplinée qui ne méritait pas le nom d'armée. Alors seulement Boris songea sérieusement à se défendre, et se hâta de mettre en campagne des forces imposantes. Otrépief s'avançait, tenant d'une main le glaive et de l'autre des proclamations, tandis que les Polonais répandaient un autre manifeste au nom du roi de Pologne, qui prenait l'engagement de faire remonter le prétendant sur le trône de ses pères. Tous ces témoignages ébranlaient la fidélité des Russes qui, pour la plupart, attendaient l'événement. Les habitants de Moravsk furent les premiers à trahir Godounof : Otrépief usa de cet avantage avec modération; Tchernigof lui ouvrit ses portes; il y trouva un trésor considérable qu'il partagea entre ses partisans; ensuite il marcha sur Novgorod où commandait Pierre Basmanof, frère du voïévode qui avait été tué par les brigands : il défendit la place avec habileté et courage; et l'entreprise d'Otrépief fut sur le point d'échouer devant cette ville. Ses armes étaient plus heureuses d'un autre côté; le prince Massalski livra Poutivle, et un grand nombre de villes importantes le saluèrent comme souverain. Toute la Russie méridionale était en révolte; les habitants enchaînaient les voïévodes restés fidèles à Boris, et les amenaient au faux Dmitri qui s'empressait de les rendre à la liberté. Sa troupe grossissait de jour en jour, et le prestige de son nom neutralisait les résistances. Boris fit marcher sur Briansk un corps d'armée, dont il donna le commandement au prince Mstislavski, et ne négligea aucun moyen pour détromper les Russes; mais il était déjà trop tard; entre autres mesures, il fit célébrer des services à la mémoire de Dmitri, et le clergé maudit solennellement Otrépief et ses adhérents. Il y eut, près de Novgorod, une affaire assez chaude, où les Polonais eurent l'avantage; mais, comme elle fut loin d'être décisive, les défenseurs d'Otrépief se découragèrent, et il ne lui resta qu'environ quatre cents Polonais. Cependant, loin de perdre courage, il arma les cultivateurs et les aventuriers, et occupa Séversk, où les Russes vinrent l'attaquer; quoique bien inférieur en nombre, il s'avança à leur rencontre, déploya un grand courage et une habileté digne d'un général consommé; mais il fut défait, et perdit six mille hommes. Les trophées de cette victoire furent portés à Moscou, et ranimèrent les espérances de Boris. L'imposteur s'était réfugié à Poutivle. Cependant une lenteur inconcevable présidait aux mouvements de l'armée russe. De misérables forteresses en bois résistaient aux efforts des voïévodes, et le mécontentement de Boris, exprimé par des reproches sévères, achevait de lui aliéner tous les cœurs. On assure qu'il essaya de se défaire de son rival par le poison, et que d'un autre côté le faux Dmitri lui écrivit une lettre pour lui conseiller de se retirer dans un couvent, l'assurant de sa protection spéciale. Sur ces entrefaites, Boris mourut subitement; mais il avait eu le temps de bénir son fils comme tsar de Russie, et de se faire sacrer moine. Le caractère de cet homme extraordinaire reste un problème pour la postérité. Administrateur habile, pieux jusqu'à la dernière heure, appui de la Russie dans le danger, et père des pauvres, il se montra soupçonneux jusqu'à la cruauté; faible et indécis

devant un compétiteur dont le nom usurpé lui rappelait le premier, le plus grand de ses forfaits, il eut le regret d'avoir contribué lui-même à ses succès, en entourant d'obscurité le tombeau de sa victime.

FÉODOR BORISSOVITCH.

1605. Les obsèques de Boris furent célébrées avec pompe; et les Moscovites prêtèrent serment au jeune Féodor, prince d'une grande espérance, mais qui devait porter la peine du crime de son père. Mstislavski et les deux Schouiski furent désignés pour lui servir de conseil; et l'on donna le commandement de l'armée à Basmanof, célèbre défenseur de Novgorod. Les soldats jurèrent fidélité au nouveau tsar; mais le chef lui-même, Basmanof, se jeta aux pieds du moine Otrépief. En présence des défections et des turpitudes des boyars de cette époque, on est tenté d'absoudre Jean IV et Godounof d'avoir persécuté de tels hommes. Maître du sort de la Russie, il comprenait tout le parti qu'il pouvait tirer d'une trahison. Sous Féodor, Basmanof n'eût joué qu'un rôle subalterne; mais en donnant le trône au faux Dmitri, il pouvait compter sur la seconde place de l'empire. L'armée salua l'imposteur du nom de tsar, et la guerre cessa. Le faux Dmitri cacha la joie sous l'apparence d'une dignité majestueuse; il semblait s'attendre à un résultat si inouï. Il ne remercia pas l'armée, il lui pardonna, et attribua cette révolution à la justice providentielle. Il visita Kromi où six cents Cosaques avaient résisté à une armée russe de quatre-vingt mille hommes, congédia pour un mois une partie des troupes qui avaient besoin de repos, dirigea les autres sur Moscou, et les suivit de loin à la tête de quelques milliers de ses soldats d'élite. Il trouva partout les marques serviles du dévouement; la foule se pressait autour de son cheval, et baisait les pieds de l'*imposteur*. Quelques voïévodes, restés fidèles, avaient apporté cette nouvelle à Moscou. Féodor se hâta de les récompenser, et attendit son sort avec résignation. Il est probable que les boyars étaient dans le complot, et qu'ils spéculaient sur les avantages prochains d'une trahison définitive. Si la résistance leur paraissait impossible, ils pouvaient du moins faire accompagner en Suède le jeune tsar, et balancer ainsi l'influence de la Lithuanie. Déjà les émissaires du faux Dmitri lisaient ses manifestes aux portes de la capitale. Les habitants de Krasnoïé-Sélo le proclamèrent les premiers. Aussitôt toute la ville s'émeut, on court à la place publique pour écouter les conditions du tsar de l'armée, qui annonce grâce ou vengeance; le nom de Godounof est répété avec fureur; le peuple court au Kremlin; malgré les pleurs de sa mère, il arrache Féodor du trône et le conduit avec la tsarine et sa fille dans une maison où ils sont gardés à vue. On allait enfoncer les caves du palais, lorsque Belzki représenta au peuple qu'en pillant les propriétés de la couronne, on s'attaquait à Dmitri lui-même. Le peuple prêta serment à l'imposteur : depuis que le règne de Jean l'avait écrasé de tout le poids d'un despotisme féroce, on eût dit qu'il se hâtait de faire et de défaire les tsars, cherchant à chaque avénement un espoir que les autocrates semblaient prendre à tâche de ne jamais justifier.

Le clergé et quelques boyars allèrent au-devant du faux Dmitri jusqu'à Toula, pour lui porter des paroles de soumission. Déjà il était informé de tout; il avait dépêché à Moscou quelques affidés, et Pierre Basmanof, à la tête d'un fort détachement, pour hâter le dénoûment de cette étrange usurpation. On commença par le chef de l'Église, dont Otrépief avait été diacre; Job fut saisi dans l'église de l'Assomption, à l'instant où il célébrait la messe : en face des autels, il trouva quelque fermeté et déplora hautement le triomphe du parjure et de l'hérésie. Après l'avoir accablé d'outrages, on le confina dans le couvent de Staritza. Les Godounof et leurs al-

liés furent mis aux fers et envoyés aux extrémités de l'empire. Il restait à frapper le coup définitif. Les princes Galitzin et Massalski, assistés de Moltchanof et Schéréfédinof, se transportèrent avec trois strélitz à la demeure où l'on gardait Féodor, sa mère et sa sœur. La tsarine fut étranglée; mais Féodor, doué d'un grand courage et d'une force extraordinaire, lutta longtemps contre quatre assassins qui ne parvinrent qu'avec peine à l'étouffer. Si la pitié qui s'attache aux grandes infortunes n'a point exagéré le mérite de ce jeune prince, ses grâces, ses qualités et ses vertus faisaient augurer de son règne les plus légitimes espérances. Mais lui aurait-il été donné de rester pur au milieu de la bassesse et de la corruption qui entouraient son trône? La belle et pudique Xénie eut un sort plus déplorable encore : Otrépief avait entendu parler de ses charmes; l'infâme Massalski la prit dans sa maison, et la réserva au dernier outrage, à la lubricité de l'usurpateur.

Les corps de Marie et de son fils furent exposés en public avec les marques d'une mort violente, et livrés aux insultes de la populace : on exhuma les restes de Boris qu'on plaça dans un cercueil de bois, et l'on réunit l'époux, l'épouse et le fils dans la même sépulture.

Cependant l'imposteur était à Toula, entouré de toute la pompe tsarienne, et s'essayant, pour ainsi dire, à porter avec noblesse le sceptre qu'un hasard inouï avait jeté à ses pieds. Il faut convenir que, soit dans ses discours, soit dans ses actes extérieurs, rien ne dénotait la bassesse de son origine. Les apparences lui étaient tellement favorables que bien des gens furent ses dupes : on refusait de croire qu'un fugitif eût pu, en si peu temps, deviner tous les secrets de la science militaire et de l'administration. Les boyars lui présentèrent le sceau de l'État, les clefs du trésor du Kremlin, les ornements des tsars, et une foule de courtisans destinés à son service. Lorsqu'il apprit qu'il n'avait plus de compétiteur, il se rendit à Moscou où il reçut les félicitations et les présents d'usage. Il fit parade de générosité et de clémence, et dit aux chefs allemands : Soyez pour moi ce que vous avez été pour Godounof; j'ai plus de confiance en vous que dans mes Russes. Ces paroles pouvaient être franches, mais, dans une telle circonstance, elles étaient encore plus impolitiques. Le 20 juin (1605), il fit son entrée solennelle dans la capitale : nous laisserons parler Karamzin : « La marche « était ouverte par les Polonais; après « eux venaient les timbaliers, les « trompettes, une troupe de cavaliers « armés de lances, les arquebusiers, « des chars attelés de six chevaux, « et les chevaux de main du tsar, ri- « chement caparaçonnés : ensuite mar- « chaient les tambours et les régiments « russes : enfin le clergé, portant la « croix, précédait le faux Dmitri qui, « monté sur un cheval blanc, et vêtu « d'un costume magnifique, portait à « son cou un collier estimé cent cin- « quante mille ducats. Il était environ- « né de soixante boyars ou princes « que suivaient les Lithuaniens, les Al- « lemands, les Cosaques et les strélitz. « Toutes les cloches de Moscou son- « naient. Les rues étaient encombrées « d'une foule innombrable; les toits « des maisons et des églises, les tours « et les murailles étaient également « couverts de spectateurs. En apercevant le faux Dmitri, le peuple se « prosternait en s'écriant : Vive notre « père, le souverain et grand-duc Dmi- « tri Ivanovitch; Dieu l'a sauvé pour « le bonheur de la Russie! »

Il répondit à tous par des paroles de bienveillance; quand tout à coup un ouragan violent s'éleva, et les Russes superstitieux en tirèrent un fâcheux augure. Au grand scandale des Moscovites, il laissa pénétrer avec lui dans l'église de l'Assomption, des étrangers d'une autre croyance que ses sujets; enfin, dans l'église de l'Archange Michel, il s'inclina en pleurant sur le tombeau d'Ivan, et prononça, avec l'accent d'une profonde émotion, ces paroles : O mon père bien-aimé! tu

m'avais laissé orphelin dans l'exil; mais par tes saintes prières je suis sauvé et je règne. Et le peuple répétait : C'est le véritable Dmitri. Otrépief répandit des largesses au peuple, et accorda des faveurs et des distinctions aux grands. Parmi les dignités qu'il conféra, il en était de nouvelles pour les Russes, et que le tsar empruntait à la cour de Pologne. Il affecta surtout de réhabiliter dans leurs honneurs tous ceux qui avaient essuyé les persécutions de Boris. Il s'efforça ensuite de gagner l'affection des Russes par des mesures d'utilité générale. Il doubla les appointements des fonctionnaires et de l'armée, fit solder toutes les dettes de la couronne contractées sous le règne de Jean, supprima quelques impôts sur le commerce et les procédures, punit les juges prévaricateurs, et fit publier qu'il recevrait lui-même les suppliques du peuple à certains jours désignés, sur le péristyle du palais. Il ordonna qu'on rendît à leurs anciens propriétaires les serfs fugitifs, et déclara libres les esclaves dont la dépendance n'était point confirmée par des titres authentiques. Pour témoigner une entière confiance aux Russes, il congédia les gardes polonais qui entouraient sa personne, en leur accordant des gratifications. Comme il avait étudié avec soin les formes du gouvernement de Pologne, il résolut de porter la réforme jusque dans le conseil; il y introduisit non-seulement le patriarche, ce qui s'était déjà vu dans des cas extraordinaires, mais encore quatre métropolitains, sept archevêques et trois évêques. Il nomma sénateurs tous les membres du conseil qu'il présidait lui-même chaque jour, et en porta le nombre à soixante et dix.

On assure qu'il se distinguait parmi les dignitaires les plus expérimentés, par un coup d'œil sûr et par une éloquence un peu verbeuse qu'il déployait avec une certaine complaisance. Il professait une estime particulière pour Henri IV, et répétait dans l'intimité : « J'ai deux moyens de me maintenir sur le trône, la tyrannie et la clémence; je veux essayer de celle-ci, et tenir religieusement le serment que j'ai fait à Dieu de ne point répandre le sang des hommes. »

La cérémonie du sacre manquait à la sécurité d'Otrépief; le Grec Ignace, choisi pour remplacer Job, reçut l'ordre de tout préparer pour cette solennité : en attendant, il osa invoquer à la face de la nation le témoignage de celle qu'il disait sa mère, et qui devait lever tous les doutes. Le peuple croyait au faux Dmitri; on se demandait pourquoi la tsarine ne l'avait pas hautement reconnu. La position de Marpha était délicate; en cas qu'elle niât, son sort n'était pas douteux; elle se montra faible devant un imposteur tout-puissant, se rappelant tout ce qu'elle avait eu à souffrir de l'ambition de Godounof. Il envoya ostensiblement un de ses dignitaires au couvent de Vyksa, pour demander à la tsarine sa bénédiction maternelle, et il s'avança lui-même à sa rencontre. Ils eurent un entretien secret, que l'histoire regrette d'ignorer, mais que la suite des faits peut interpréter. Ils sortirent d'une tente richement dressée pour cette entrevue, avec toutes les démonstrations de la joie la plus sincère, et le peuple fut la dupe de leurs larmes hypocrites. Marpha avait sans doute fait ses conditions; la veuve de Jean rentra au palais du Kremlin, en attendant qu'on lui eût préparé une demeure somptueuse au couvent de Voznessensk, où elle eut une cour particulière. Enfin, le couronnement fut célébré avec la pompe accoutumée; mais déjà l'engouement général commençait à faire place à de sérieuses et tardives réflexions. Otrépief oubliait quelquefois son rôle au point d'outrager par des railleries grossières les boyars qui l'entouraient; il leur reprochait leur ignorance, il dénigrait tout ce qui était national, vantant les mœurs et les institutions étrangères; enfin, il montrait une prédilection particulière pour les Polonais. Le seul Basmanof jouissait de la faveur du monarque; mais l'influence qu'on lui accordait dans le gouvernement était loin de répondre à ses vues ambitieuses. Il est

cruel pour un courtisan de voir échapper les avantages qu'il croyait acheter par un crime.

Otrépief blessait également le peuple en frondant avec légèreté ses pratiques superstitieuses, et refusait même de se signer devant les saintes images. Il se mettait à table au son des instruments, négligeant les prières d'usage. Il favorisa les jésuites, leur assigna un local dans l'enceinte du Kremlin, et leur permit de célébrer la messe latine. Vêtu à la polonaise, il sortait à la dérobée du palais, pour visiter les peintres, les joailliers et d'autres artistes. Il se plaisait à dompter des étalons sauvages, et à tuer de sa main des ours en présence de la cour et du peuple; il éprouvait lui-même des canons neufs, et les pointait avec une adresse remarquable. Tantôt il exerçait les troupes, les formait à la petite guerre, et se précipitait dans la mêlée. Ces occupations valaient bien les passe-temps de Jean IV; mais rien ne déplaît au peuple comme les innovations imposées par les étrangers. Les Russes, d'ailleurs, ne pouvaient se dissimuler que le faux Dmitri n'avait saisi la couronne que protégé par les armes lithuaniennes, et ils se voyaient traités moins en sujets qu'en vaincus.

On murmurait aussi de ses prodigalités capricieuses. Son trône était d'or massif, orné de glands en diamants, et soutenu par deux lions d'argent; ses équipages étaient magnifiques, et ses livrées surpassaient en richesse le costume des plus hauts dignitaires. Comme pour imiter Jean le Terrible, il se livrait à la dissolution la plus effrénée; les retraites saintes étaient souvent les témoins de ses débauches; enfin, pour avilir la mémoire de son prédécesseur, ou peut-être sans autre but qu'un libertinage moins vulgaire, il condamna Xénie à partager sa couche; quelques mois après son déshonneur, l'infortunée prit le voile, sous le nom d'Olga. A ce crime audacieux, le peuple pouvait reconnaître le sang de Jean IV; et, par une bizarrerie de sa position, le débordement de ses mauvais penchants semblait jusqu'à un certain point confirmer son origine. Cependant, comme il ne prenait point la peine de se cacher, quelques personnes commençaient à être frappées de sa ressemblance avec le diacre Otrépief. Le premier qui osa dire tout haut la vérité fut un moine du couvent de Tchoudof, qui avait appris à lire à Otrépief: il fut mis à mort secrètement. Mais un nouveau témoignage bien autrement redoutable allait s'élever contre l'imposteur. Vassili Schouiski avait vu lui-même le fils de Jean dans le cercueil; la réussite d'un aventurier, l'aveuglement de la nation, et l'extinction de la race de Monomaque, tout semblait l'inviter à saisir le sceptre; mais, réservé par calcul, il se contentait de révéler à quelques intimes ce qu'était le prétendu tsar.

Toutefois Basmanof, que la perte d'Otrépief eût entraîné, découvrit et dénonça ce complot. Schouiski et ses frères furent arrêtés, et on les jugea avec des formes nouvelles; l'affaire fut soumise à un jury composé de citoyens choisis dans tous les rangs et dans toutes les classes, comme si la nation entière eût été prise pour arbitre. Schouiski se conduisit avec une fermeté qui ne se démentit point un seul moment, et dédaigna de se rétracter. Il fut condamné à la mort, et ses frères à l'exil. Basmanof, au jour de l'exécution, et devant le peuple assemblé, prononça au nom du tsar les paroles suivantes : « Vassili Schouiski m'a « trahi, moi Dmitri, fils de Jean, sou- « verain de toute la Russie; il a eu « recours à la calomnie pour m'aliéner « le cœur de mes fidèles sujets, et m'a « traité de *tsar imposteur;* il a voulu « me renverser du trône; voilà le crime « qu'il doit expier par le supplice. » Le peuple gardait un morne silence; Schouiski vit couler ses larmes lorsque, déjà dépouillé de ses vêtements, il lui dit : « Frères, je meurs pour la « vérité, pour la religion chrétienne « et pour vous.... »

Déjà sa tête était sur le billot... Le cri *Arrête!* se fait entendre. C'était la grâce du condamné. Cette clémence

excita des acclamations de joie; mais quelques-uns disaient: Le fils de Jean n'eût point pardonné. Cependant le bruit se répandit que la tsarine Marpha avait intercédé pour Schouiski, ainsi que plusieurs Polonais; toutefois les Schouiski furent exilés, et leurs biens frappés de confiscation. Bientôt l'oncle, la mère et le frère d'Otrépief le reconnurent; on enferma ces deux derniers, l'autre fut exilé en Sibérie. Dès lors le faux Dmitri eut recours à la terreur; les délations se succédèrent; et l'on vit renaître le temps des tortures et des supplices. Otrépief prit le silence de la crainte pour de la tranquillité; mais il s'entoura d'Allemands, et en choisit trois cents pour ses gardes du corps, qu'il divisa en trois compagnies; leurs chefs étaient le Français Margeret, le Livonien Knoutzen, et l'Écossais Vandeman. A peine se crut-il affermi sur le trône, qu'il offrit sa main et sa couronne à la fille de Mnichek, auquel il devait son élévation: le trésorier Vlassief fut chargé d'aller demander solennellement la jeune Marine. Le nonce du pape n'oubliait pas ses instructions; Otrépief, qui n'ignorait pas combien un changement de religion eût exaspéré le mécontentement des Russes, évitait de se prononcer à cet égard; mais il entrait avec chaleur dans le projet d'une croisade contre les infidèles, espérant que des victoires donneraient un légitime éclat à une couronne usurpée. Déjà fier de son succès, il mécontentait Sigismond par des prétentions ridicules, sans oser encore le heurter de front. Les fiançailles furent célébrées à Cracovie, en présence du roi, de Vladislas, son fils, et d'Anne, reine de Suède. La cérémonie fut égayée par l'ignorance complète où était Vlassief, des formes usitées en pareilles circonstances; ne pouvant comprendre qu'il représentait son souverain, il n'osa échanger les bagues nuptiales, et se prosterna lorsqu'on but à la santé du tsar; quand on lui demanda si Dmitri n'était pas déjà fiancé à quelque autre, il répondit: Cette question n'a pas été prévue dans mes instructions. Marine, en prenant congé de Sigismond; tomba à ses pieds; le roi la releva d'un air affectueux, et lui dit: N'oublie pas ce que tu dois au pays où tu laisses tes parents, à ces lieux où une fortune inouïe est venue te trouver; entretiens dans ton époux une juste amitié pour nous: conserve dans ton cœur la crainte de Dieu, et ne renonce jamais aux usages polonais; puis il se découvrit, et donna sa bénédiction à la jeune tsarine. Vlassief séjourna encore quelque temps à Cracovie, pour assister au mariage de Sigismond avec une archiduchesse d'Autriche, et partit pour Slonim, où il devait rejoindre Marine et Mnichek. Ce dernier, dont la confiance dans son gendre commençait à diminuer, refusait de partir avant d'être rentré dans ses avances; plus tard, il s'arrêta encore en Galicie pour y faire des préparatifs fastueux, et ne se mit en route qu'à l'époque du dégel.

Cependant Moscou était dans la joie des fêtes; les étrangers, comblés des faveurs du souverain, étalaient une grande magnificence. Le tsar, qui passait ses jours dans les festins et les réjouissances, pardonna aux Schouiski: on leur rendit leur rang et leur fortune; et Vassili devint l'idole du peuple. Ce prince, qui avait vu la mort de si près, était du sang de Ruric; il alliait la ruse à l'intrépidité; après avoir signé l'engagement de rester fidèle à Otrépief, il épiait d'un œil attentif toutes les démarches de l'imposteur; sous le masque du dévouement le plus complet, il lui donna de dangereux conseils, voyant, dans les fautes de son maître, les gages de sa prochaine élévation. Des circonstances, futiles en apparence, augmentaient sans cesse la haine contre le tsar.

Un jour, il ordonna de construire une forteresse en glace, à trente verstes de Moscou; il s'y rendit avec ses gardes du corps, un détachement de cavalerie polonaise, les boyars et les premiers officiers de l'armée. Les Russes devaient défendre le fort, et les Allemands s'en emparer. On combattit avec des boules de neige; Otré-

pief, à la tête des étrangers, s'élança le premier à l'assaut, et s'écria : C'est ainsi que je m'emparerai d'Azof. Plusieurs avaient été blessés par les assaillants, dont quelques-uns s'étaient servis de pierres. On fut sur le point d'en venir à un combat réel; mais l'exaspération resta dans les cœurs.

Les étrangers affectaient de se conduire dans les temples avec peu de révérence, agitant leurs armes, ou s'appuyant sur les tombeaux des saints. Les Cosaques n'étaient pas moins détestés; ils se vantaient hautement des services qu'ils avaient rendus au faux Dmitri, et insultaient impunément les Moscovites.

Le clergé n'avait pas lieu d'être plus satisfait : Otrépief se fit présenter une liste de tous les biens ecclésiastiques, annonçant l'intention de ne laisser aux couvents que le strict nécessaire, et de consacrer le surplus à la solde des troupes; il chassa même les prêtres de certains quartiers pour y établir ses gardes du corps.

Vers cette époque, un autre imposteur, nommé Iléika, parut sur la scène. Les Cosaques du Don et du Térek, jaloux des honneurs de leurs confrères du Don, voulurent aussi produire un prétendant. Ils publiaient qu'Irène, en 1592, avait mis au monde un fils appelé Pierre, et qu'on lui avait substitué une fille qu'on avait nommée Théodosie. En attendant, ils pillaient les voyageurs; et Otrépief, qui voulait sans doute attirer Iléika dans un piége, le fit inviter à se rendre à Moscou, s'il était réellement fils de Jean IV, afin d'y être reçu avec les honneurs qui lui étaient dus. Personne n'était la dupe de cette nouvelle imposture; mais ce rapprochement de circonstances était loin d'être favorable à Otrépief.

Les grands, en voyant les dispositions du clergé et du peuple, hésitaient encore à renverser le nouveau tsar, les uns par crainte, le plus grand nombre par cette répugnance naturelle à détruire un gouvernement qu'on a concouru à établir. On ne pouvait refuser à Otrépief beaucoup d'habileté et de courage; on attendait qu'il s'amendât; mais l'inconcevable légèreté de sa conduite fit cesser les irrésolutions; et l'on aima mieux courir les chances d'une révolution, que de se résigner à un avenir plein d'humiliations. Ceux qui lui étaient dévoués ne cachaient plus la vérité; ils se contentaient de dire : Nous lui avons prêté serment, il est donc notre souverain, et nous devons le soutenir, puisque nous ne pourrions en trouver de meilleur. Les autres étaient d'avis qu'un serment surpris par une imposture n'était point obligatoire. Schouiski trouva les esprits si bien préparés, qu'il organisa une conspiration dont le fil, partant du conseil, passait par toutes les classes de la nation, jusqu'aux derniers rangs du peuple. Pour achever de le rendre odieux, on répandait mille bruits sinistres : on lui faisait un crime de sa passion pour la guerre : et en effet, Otrépief menaçait à la fois le sultan et la Suède. On l'accusait aussi de vouloir soumettre l'Église grecque au pontife de Rome, et livrer à la Pologne une grande partie des provinces russes. De temps en temps, quelques voix courageuses s'élevaient contre Otrépief : des strélitz l'accusèrent publiquement d'être l'ennemi de la religion; on les fit périr, sans pouvoir leur arracher une rétractation. Le diak Ossipof, exalté par le jeûne et la prière, l'appela, au milieu même du palais, *Grichka* (*) *Otrépief, enfant du péché et de l'hérésie.* Le tsar, troublé, garda quelque temps le silence; mais bientôt il ordonna de le mettre à mort.

Au mois d'avril, Mnichek entra en Russie, avec une suite de deux mille chevaux. Marine voyageait entre des rangs de cavalerie et d'infanterie. La fiancée fut reçue à la frontière avec les honneurs dus à une tsarine. Mnichek, son fils, et le prince Vichnévetzki, prirent les devants, et furent reçus en audience solennelle. Otrépief écouta avec une apparente sensibilité les félicitations de son beau-père; mais, à table, il le fit servir à part dans une

(*) Diminutif injurieux de Grégori ou Grégoire.

vaisselle d'or. Durant le repas, on amena vingt Lapons qui étaient venus payer le tribut. On raconta, pour satisfaire la curiosité des étrangers, que ces sauvages vivaient aux confins du monde, ne connaissant ni maisons, ni nourriture cuite, ni lois, ni religion. A ce propos, le faux Dmitri parla longuement de l'étendue de son empire, et de la diversité de ses peuples. Les jours suivants furent remplis par des festins et des réjouissances. Marine, après être restée quelques jours à Viazma, fit son entrée à Moscou dans un char magnifique traîné par dix chevaux; le cortége et la marche répondaient à la pompe de cette solennité. Le peuple regardait tout avec curiosité, mais sans enthousiasme; il remarquait surtout dans le cérémonial les formalités nécessitées par la différence des religions, et quelques innovations polonaises. Le char s'arrêta au Kremlin, près du couvent des Vierges; là, Marine fut reçue par la tsarine religieuse; elle y vit son fiancé, et y resta jusqu'à son mariage, qui ne fut célébré que six jours après. Pour loger convenablement tous ces étrangers, on chassa des plus belles maisons leurs propriétaires, de quelque rang qu'ils fussent, ecclésiastiques, gentilshommes et boyars; cette courtoisie peu nationale excita des murmures unanimes.

Les envoyés de Sigismond, Olesnitzki et Gossetzki, qui devaient assister au mariage, et renouveler au nom de leur souverain l'alliance avec la Russie, arrivèrent bientôt avec une suite nombreuse. Les Moscovites s'alarmaient à la vue de tous ces hôtes, armés comme en temps de guerre. Marine, dont le caractère était aussi léger que celui d'Otrépief, abrégeait les heures qu'elle devait passer au couvent, en recevant seule son fiancé, qui, pour la distraire, faisait exécuter devant elle des danses et des chants profanes; et le peuple ne l'apprit qu'avec indignation.

Dmitri venait de donner la mesure de son inconséquence; il donna presqu'en même temps celle d'une condescendance humiliante. Lors de la réception solennelle de Mnichek et des ambassadeurs polonais, Olesnitzki remit la lettre de Sigismond à Vlassief, qui, après en avoir lu l'adresse au tsar, la rendit aux envoyés en disant qu'elle était destinée à un certain Dmitri qu'il ne connaissait pas; que le monarque de Moscou était César, et que les ambassadeurs devaient reporter cette lettre à leur souverain. Olesnitzki répliqua avec aigreur, et reprocha au tsar son ingratitude envers Sigismond, auquel il devait son élévation. Otrépief répliqua lui-même, mais sans pouvoir persuader le fier Polonais, qui soutenait que son maître ne pouvait donner à Dmitri un titre qu'il n'avait accordé à aucun de ses prédécesseurs; il finit en le rendant responsable devant Dieu du sang qui allait être versé. La lettre de Sigismond fut acceptée, et l'ambassadeur exigea que le tsar se levât en prononçant le nom du roi: il fallut encore se soumettre à cette prétention, ce qui blessa également les Russes et les Polonais.

Le 7 de mai, Marine quitta le couvent, qui s'était changé pour elle en un séjour de joies mondaines; et elle fut conduite, pour les fiançailles, dans la salle des festins par la princesse Massalski et le voïévode de Sandomir. Les parents de Mnichek, et les dignitaires chargés de quelques fonctions dans cette cérémonie, furent les seuls qui y assistèrent. Les vêtements des fiancés resplendissaient d'or et de pierres précieuses. De là, on se rendit à la salle Crénelée, où se trouvaient réunis les hauts dignitaires russes et étrangers. Deux trônes y étaient élevés, l'un pour Otrépief, et l'autre pour la tsarine. Sur l'invitation de Schouiski, Marine s'assit: Michel Nagoï tenait devant elle le diadème et la couronne de Monomaque. Le cortége se rendit à l'église de l'Assomption, où Marine fut couronnée: cérémonie jusqu'alors sans exemple dans les fastes de la Russie: de sorte que la fille de Mnichek porta le diadème avant même d'être l'épouse d'Otrépief. A la fin de la liturgie, on fit sortir tous les assistants, à l'exception des premiers dignitaires,

et la consécration religieuse fut célébrée. Le souverain et sa jeune épouse sortirent du temple, se tenant par la main, tous deux la couronne sur la tête; et ils furent salués par les acclamations de la foule, qui se mêlaient au bruit des canons et des cloches. Le prince Mstislavski, sur le seuil de l'église, versa sur les deux époux des pièces d'argent renfermées dans un vase précieux, et jeta au peuple des ducats et des médailles, portant pour effigie une aigle à deux têtes. Mnichek et un petit nombre de boyars prirent part au festin : après quoi le père de la tsarine et Vassili Schouiski accompagnèrent les nouveaux époux jusqu'au lit nuptial.

Au milieu des fêtes et des réjouissances qui se succédèrent, le mécontentement ne cessait de s'accroître par la jactance et les insultes des Polonais, qui affectaient de traiter les Moscovites comme des ennemis vaincus. Schouiski jugea qu'il était temps d'agir : il entretenait l'exaspération des uns, et entraînait les irrésolus en leur prédisant la ruine prochaine de la Russie, sous le règne d'un moine imposteur : il leur montrait les satellites étrangers de la créature de Sigismond, tirant le glaive dans les rues, déshonorant les femmes et les filles, et forçant les portes des habitations. Il leur exposa avec force la dilapidation du trésor, la religion menacée, et les anciennes provinces de l'empire promises comme un salaire à l'étranger. On accueillit les paroles accusatrices de Schouiski par des protestations de dévouement. Les centeniers répondirent du peuple; les officiers, des soldats; et les seigneurs, des domestiques.

Du 12 au 15 de mai, on remarqua une grande agitation parmi le peuple; on répandait le bruit que le tsar, craignant pour ses jours, avait l'intention de faire périr les boyars, les fonctionnaires les plus distingués, et les bourgeois; que le 18, jour fixé pour une petite guerre, on mitraillerait les Moscovites, tandis que les Polonais s'empareraient de la capitale. Des contes plus absurdes encore étaient accueillis par la crédulité des Russes, qui commençaient à parler tout haut de leurs craintes et à maltraiter les étrangers.

Otrépief n'ignorait point ces circonstances, mais il affectait une confiance sans bornes. Dans la nuit du 15 au 16, on arrêta dans le Kremlin quelques hommes suspects, sans qu'on pût rien découvrir de leurs desseins. Dmitri négligea de renforcer la garde du palais; il se contenta de faire placer des strélitz dans les rues, pour protéger les Polonais. Le 16, toutes les boutiques furent fermées pour les étrangers; et, pendant la nuit qui précéda le jour décisif, un grand nombre de soldats s'introduisirent dans Moscou, pour se joindre aux conjurés. Déjà les affidés de Schouiski s'étaient emparés des portes de la ville, et le faux Dmitri s'amusait à entendre de la musique dans ses appartements. Les maisons habitées par les seigneurs polonais avaient été marquées de signes particuliers. Le 17 mai, la ville était en pleine révolte; le tocsin appelait les Russes ; et déjà les enfants-boyars, les strélitz, les marchands, étaient en armes sur la grande place, où ils avaient trouvé les boyars à cheval, environnés d'une foule de princes et de voïévodes : une foule innombrable se joignit à eux. Alors le prince Vassili Schouiski, tenant d'une main le crucifix et le glaive de l'autre, entra dans le Kremlin; et, après s'être prosterné devant l'image de la sainte Vierge, il s'écria : « Au nom de l'Éternel, marchez contre l'odieux hérétique. » Réveillé par le tumulte, Otrépief s'habille à la hâte; il entend les cris du peuple, et voit de sa fenêtre briller les piques et les glaives. Il appelle Basmanof, qui s'élance dans le vestibule, déjà envahi par la foule qui le somme de lui livrer l'imposteur : il rentre avec précipitation, ferme la porte, et ordonne aux gardes du corps d'arrêter les révoltés : « Tu n'as pas voulu me croire, dit-il au tsar; tout est fini..... Moscou demande ta tête. » A peine achevait-il ces mots, qu'un gentilhomme, qui l'avait suivi, se présente, exigeant, au nom du peuple, que le tsar

paraisse, pour rendre compte de sa conduite. D'un coup de sabre Basmanof l'étend à ses pieds. Otrépief s'empare d'une hallebarde, ouvre lui-même la porte du vestibule, et, se montrant à la foule, il s'écrie : « Vous n'avez point affaire à un Godounof. » On lui répond par une décharge de mousqueterie, et les Allemands referment la porte. Dans ce danger, Basmanof, resté fidèle, se présente une seconde fois aux révoltés, et leur représente avec chaleur les dangers de l'anarchie : un Michel Tatichtchef, qu'il avait sauvé de l'exil, lui enfonce son glaive dans le cœur. Le peuple cherchait partout le faux Dmitri, qui, ne voyant point d'autre moyen de salut, se précipita d'une fenêtre dans une cour, et resta sur la place, grièvement blessé et baigné dans son sang. Quelques strélitz le relevèrent; et, après l'avoir porté sur les décombres du palais de Godounof, ils le protégèrent contre la foule : mais ces gardes protestèrent qu'ils le défendraient jusqu'à la mort, à moins que la tsarine religieuse ne déclarât qu'il n'était point son fils.

Cette condition fut acceptée. La veuve d'Ivan n'avait point le droit d'être crue, puisqu'elle avait reconnu solennellement l'imposteur pour Dmitri. Si l'on objecte que la crainte lui avait arraché précédemment un faux aveu, l'aspect d'un peuple furieux pouvait lui en conseiller un second non moins récusable : mais les passions populaires admettent sans examen tout ce qui semble légitimer leur violence. La tsarine s'accusa d'avoir menti à sa conscience et au peuple; elle montra un portrait de Dmitri, qui n'offrait aucune ressemblance avec Otrépief, et protesta que son fils était mort dans ses bras. Cette déclaration était l'arrêt de mort de l'imposteur : on le dépouilla de ses vêtements; on le couvrit de misérables haillons; et lorsqu'on lui demanda qui il était, il répondit : « Vous le savez, je suis Dmitri », et il s'en rapporta lui-même au témoignage de Marpha. On lui dit que sa prétendue mère le livrait au supplice : alors il demanda à être porté sur la grande place, pour déclarer la vérité à la face de tous : mais deux coups de feu terminèrent cet interrogatoire. La populace traîna le corps près de la place des exécutions; on le plaça sur une table avec un masque, une flûte et une musette, et les restes de Basmanof furent exposés à ses pieds, sur une escabelle. Les boyars sauvèrent Marine de la fureur du peuple; mais le massacre des étrangers commença. Les cris de *Mort aux Polonais!* les éveillèrent : les Mnichek, Vichnévetzki et les ambassadeurs de Sigismond, eurent le temps d'armer leurs gens; mais les autres, dispersés et pris à l'improviste, furent égorgés, ou durent leur salut à l'intervention des boyars. On notifia aux ambassadeurs que le peuple avait fait justice du faux Dmitri, seul coupable de tout le sang qui venait d'être répandu; et Marine fut remise entre les mains de son père.

Cependant Schouiski, qui venait de faire tomber la couronne du front d'Otrépief, sans oser s'en emparer encore, ne voyait personne qui pût la lui disputer. Le premier, il avait élevé la voix contre l'imposteur; la hache du bourreau avait touché sa tête, et le succès de la conspiration était généralement attribué à son courage et à son habileté; enfin, pour le rang et la considération, le peuple ne voyait aucun des boyars au-dessus de lui. Le prince Mstislavski n'avait point d'ambition; il disait à quelques amis : « Si « l'on me choisit pour tsar, je me fais « moine. » Le lendemain, Schouiski assembla le conseil; après s'être étendu sur les malheurs des règnes précédents, il fit lui-même son éloge, et appuya sur la nécessité de choisir pour souverain un homme éprouvé, dévoué aux intérêts de la patrie, et honoré de la confiance générale. On voyait clairement son but; mais quelques-uns étaient d'avis que, pour une détermination de cette importance, il convenait d'assembler les états généraux, comme on l'avait fait lors de l'élection de Godounof. Schouiski ne voulait pas attendre; ses partisans répétaient que le temps était précieux;

et qu'avant tout il fallait réprimer le désordre dans la capitale, de peur qu'il ne s'étendît sur le reste de l'empire; ils ajoutaient que cette mesure devenait inutile, puisque tous les yeux étaient fixés sur le même homme. Aussitôt, le nom de Schouiski retentit dans la salle du conseil et sur la place publique. Le 19, il fut salué tsar au même endroit où peu de temps auparavant il avait posé sa tête sur le billot; de là il se rendit à l'église de l'Assomption, où les métropolitains et les évêques le bénirent. Tout se passa avec une telle précipitation, que plusieurs habitants de Moscou, distingués par leur rang, ne participèrent point à cette élection. Enfin, les plus sages trouvaient que le salaire avait suivi de trop près le service. Le jour de cette solennité, on eut à peine le temps de débarrasser la ville des cadavres qu'on rencontrait à chaque pas. On rendit le corps de Basmanof à sa famille; quant aux restes d'Otrépief, ils furent enterrés dans un hospice, près de la porte de Serpoukhof; mais, peu de jours après, de fortes gelées ayant nui à la végétation, on attribua ce phénomène à la sépulture de l'imposteur; on exhuma son corps qu'on brûla sur des charbons; et après avoir mêlé ses restes avec de la poudre, on en chargea un canon, qu'on tira dans la direction qu'avait suivie le prétendu sorcier lors de son entrée solennelle à Moscou.

VASSILI SCHOUISKI.

1606-1612. Le nouveau tsar était déjà dans la soixantième année de son âge; son ambition ne savait point se revêtir des formes séduisantes si nécessaires à une élévation inattendue; attaché aux anciennes coutumes de la nation, il s'efforça d'effacer les innovations introduites par Otrépief, et il affectait une économie sévère, qu'on pouvait taxer d'avarice. Les Russes le regardaient comme un magicien; selon Karamzin, à cause de ses connaissances, mais plus vraisemblablement parce qu'il échappa au supplice d'une manière qui frappa la multitude, peu habituée à voir gracier les coupables de lèse-majesté. Les circonstances difficiles où il se trouvait mirent en relief ses défauts, la défiance, l'ambition et l'égoïsme; mais en même temps, elles firent paraître au grand jour sa constance inébranlable, et une fermeté noble qu'il conserva dans l'abaissement de sa fortune. Il est probable qu'il voulait réellement le bonheur de la Russie; mais cette couronne, que la révolte avait placée sur sa tête, était trop pesante pour un prince assez habile pour un chef de parti, mais privé de ces qualités brillantes qui enchaînent la multitude. Il comprit que les boyars, naguère ses égaux, ne lui pardonneraient pas son élévation, et il résolut de les désarmer à force de modération et de justice. Reconnu solennellement comme tsar, il prononça lui-même le serment de ne faire périr aucun Russe, sans la sanction des boyars; de laisser aux héritiers naturels les biens des condamnés, et de n'admettre comme éléments d'accusations que des dépositions dignes de foi.

Cette innovation déplut aux grands; plusieurs lui représentèrent qu'à l'avénement des tsars, c'est au peuple à leur prêter serment, et non au tsar à prêter serment au peuple. Peut-être ce conseil était-il sage, surtout à une époque où le pouvoir souverain, affaibli et presque avili, avait besoin, pour se raffermir, de fonctionner sans entraves. Schouiski s'engagea, avec non moins d'imprévoyance, à laisser dans l'oubli tous ses griefs personnels : c'était trop promettre.

La cérémonie du couronnement se fit sans pompe; le peuple, habitué à l'éclat des fêtes, oublia qu'il avait blâmé ces dépenses ruineuses, et murmura de la parcimonie de Vassili. Bientôt après, le tsar abolit plusieurs charges de dénomination polonaise, et éloigna, sous différents prétextes, les fonctionnaires qui avaient joui de la faveur du faux Dmitri. Toutes ces mesures mécontentèrent les courtisans, également prêts à blâmer les innova-

tions dont ils ne profitent pas, et à se déclarer pour celles qui flattent leur ambition et leur cupidité.

Depuis l'extinction de la famille de Ruric, le peuple, appelé à faire et à défaire les tsars, s'était dépouillé de ce respect sans bornes qu'il professait pour ses princes légitimes. On parlait de Schouiski avec une grande liberté; on l'accusait d'avoir négligé les formes conservatrices qui auraient entouré son élection de solides garanties. Godounof, éprouvé par une longue administration, frère d'une tsarine adorée, avait cru nécessaire de soumettre son élection aux états généraux de l'empire; et, malgré cette précaution, le fantôme de Dmitri l'avait fait chanceler sur le trône. En acceptant la couronne, Boris avait paru céder au vœu général; tandis que Vassili, trop pressé d'ambition, avait rendu ses droits contestables, puisque les autres provinces n'avaient pas concouru à les établir.

Pour éloigner tout soupçon sur la mort du fils de Jean, il fit exhumer les restes du jeune Dmitri; ils furent transportés d'Ouglitch à Moscou, exposés publiquement et reconnus par la tsarine Marpha. Le corps, dans un état parfait de conservation, fut déposé à l'église de Saint-Michel-Archange. L'appui du clergé manquait à la sécurité du Schouiski; on nomma pour patriarche Hermogène, digne de cet honneur par sa haute piété, et par un patriotisme à toute épreuve. Le massacre récent des Polonais pouvait entraîner une guerre avec Sigismond : le tsar garda, comme otages Marine, Mnichek et quelques autres dignitaires; on les dépouilla de toutes leurs richesses; mais on leur fit entendre qu'ils seraient rendus à la liberté, dès que le roi aurait fait la paix. Marine montra une grande fermeté, persistant à se regarder comme tsarine.

Volkonski fut envoyé en qualité d'ambassadeur à Cracovie : le peuple, déjà informé de la mort du faux Dmitri, ne lui épargna ni les reproches ni les outrages. Sigismond le reçut avec froideur; et tout faisait présager une rupture sérieuse. Cependant le tsar, qui conservait l'espoir d'éviter une guerre pour laquelle la Russie n'était pas préparée, n'accueillit qu'avec réserve les propositions de Charles IX, rival de Sigismond, qui offrait à la Russie son alliance, et, au besoin, sa coopération.

Les Tatars de Crimée et les Nogaïs étaient dans des dispositions pacifiques; mais le danger couvait dans l'intérieur, et Moscou recélait dans son sein le germe du désordre. Plusieurs émeutes se succédèrent; il fallut recourir à la force publique pour les dissiper. Les Nagoï furent surveillés, comme fortement soupçonnés d'exciter des troubles en faveur de leur parent Mstislavski; mais l'innocence de ce boyar fut bientôt reconnue.

Le prince Chakhovskoï, naguère favori d'Otrépief, souleva les habitants de Poutivle, en leur affirmant que le tsar Dmitri n'était pas mort, et qu'un Allemand avait été massacré à sa place; que ce prince s'était dérobé à la haine de Vassili, et qu'il attendait du secours de ses fidèles sujets; il ajouta que la vengeance du traître Schouiski allait frapper Poutivle et toute l'Ukraine. Le peuple n'hésita pas à se déclarer contre le tsar, et un grand nombre de villes suivirent cet exemple. Le héros de cette insurrection se trouva bientôt, et quoiqu'il n'eût aucune ressemblance avec le premier faux Dmitri, il eut des fauteurs et des dupes. Déjà la Russie et la Pologne retentissaient de son évasion miraculeuse. L'insurrection prenait chaque jour plus de consistance; les aventuriers, les pillards, les mécontents et les ambitieux entraînaient les crédules et les indécis; les chefs ne manquèrent pas à l'émeute. Bolotnikof, Pachkof, Liapounof conduisirent leurs bandes victorieuses jusque sous les murs de Moscou.

Le tsar ne négligea aucune des mesures nécessaires; il fortifia les faubourgs, ranima le zèle des Moscovites, ouvrit des correspondances avec les provinces, et bientôt les affaires changèrent de face. La division s'était mise parmi

les chefs insurgés. Liapounof rentra dans le devoir, et la clémence de Vassili décida quelques autres à suivre son exemple.

Les factieux ne perdirent pas courage; ils livrèrent bataille aux troupes du tsar, commandées par Skopin Schouiski. Bolotnikof montra une grande intrépidité; mais Pachkof se rendit au vainqueur avec tous les siens.

Cependant, le second faux Dmitri ne paraissait pas; Moltchanof, qui jouait ce rôle à Sandomir, n'avait garde de se montrer aux Russes qui l'avaient connu. Bolotnikof, voyant que l'insurrection allait s'éteindre, prit, faute de mieux, le Cosaque Iléika, qui s'était fait passer pour Pierre, fils de Féodor. Kalouga devint le siége de la révolte; et l'on essaya en vain de s'en emparer. La lutte continua avec des succès divers; et, même dans leurs défaites, les partisans du faux Dmitri montraient une bravoure digne d'une meilleure cause. Quelquefois, les insurgés manifestaient leur mécontentement de n'avoir aucune nouvelle du prétendant. Chakhovskoï et Bolotnikof leur répondaient qu'il était en Lithuanie, et qu'ils l'avaient vu de leurs propres yeux: en même temps ils écrivirent aux amis de Mnichek de leur envoyer un Dmitri tel quel. On leur trouva bientôt un tsar de bonne volonté, qui n'avait de commun avec Otrépief que beaucoup d'effronterie, et des connaissances qui révélaient une éducation monastique. Un bon nombre d'aventuriers polonais, peu soucieux des droits du prétendant, mais avides de gloire et de butin, et excités par leur haine contre les Russes, s'associèrent à sa fortune, sans l'autorisation formelle de Sigismond qui se contentait de favoriser secrètement leur expédition. Le faux Dmitri se montra tout à coup à Starodoub, et les habitants le reçurent avec transport; plusieurs reconnurent la fraude; mais ils voulaient la guerre et la ruine de Schouiski. L'ataman Zaroutzki, qui avait servi avec zèle Otrépief, feignit une vive joie à son aspect, et lui jura fidélité et dévouement. Peu de temps après, les troupes du tsar s'emparèrent de Toula en inondant la ville. Les assiégés eurent recours à la clémence de Vassili qui leur pardonna leur aveuglement. Schouiski retourna triomphant à Moscou, négligeant d'anéantir les restes des factieux. Il fit pendre Iléika, le faux Pierre, et donna ordre de transporter à Kargopol Bolotnikof et quelques complices; on les exécuta secrètement, malgré la promesse que le tsar leur avait faite de les épargner. Kalouga, Koselsk et toute la Russie méridionale, depuis la Desna jusqu'à l'embouchure du Volga, reconnaissaient le pouvoir du faux Dmitri. Schouiski épousa vers ce temps la fille du prince Bouïnof-Rostovski. Il s'occupait des détails de l'administration, comme si son pouvoir eût été solidement établi; il rendit un oukase relatif aux esclaves fugitifs, et qui portait, outre quelques dispositions fiscales, que le seigneur serait tenu de marier ses serfs à vingt ans, et les filles à dix-huit, sous peine d'être privé de ses droits sur eux. Il fit publier aussi un règlement militaire qui renfermait toutes les connaissances nécessaires, soit pour l'organisation des corps, soit pour l'application de la théorie devant l'ennemi.

Sur ces entrefaites, le parti du faux Dmitri prenait de nouvelles forces; la Lithuanie lui envoyait des soldats; les mécontents, et les pillards russes et cosaques venaient chercher l'impunité sous ses étendards. Parmi les Polonais dévoués à sa cause, on remarquait Lissovski, homme de tête et de résolution, qui avait quitté son pays pour échapper à une condamnation. Informé que le tsar n'avait conservé qu'une faible armée, il donna au prétendant le conseil de se porter en avant. Il essaya de s'emparer de Briansk dont les habitants, ayant été secourus à temps, le repoussèrent avec perte; ensuite il se porta sur Orel, où il entra sans coup ferir. Il y passa l'hiver et organisa son armée; ce fut là que Vichnévetski et Rojinski vinrent le joindre avec quelques milliers de cavaliers. Ce dernier fut revêtu par l'imposteur de la dignité d'hetman.

Vassili envoya contre lui son frère Dmitri Schouiski et plusieurs boyars peu expérimentés; trop confiant dans son étoile, il refusa les secours du roi de Suède qui lui montrait Sigismond et le pape comme les véritables instigateurs de cette guerre.

Cependant Dmitri Schouiski, à la tête de soixante et dix mille hommes, restait dans une complète inaction, tandis que l'ennemi prenait des villes, rançonnait et brûlait les villages et se portait vers la capitale. Liapounof et Khovanski voulurent l'arrêter; le premier fut grièvement blessé; le second, contraint de lâcher pied, fut battu complétement sous les murs de Zaraïsk, où Lissovski éleva, comme monument de sa victoire, un kourgan (*) qui recouvre encore les restes des Moscovites. Alors seulement Dmitri Schouiski, sollicité par son frère, se mit en devoir d'agir: il rencontra l'imposteur à dix verstes de Volkhof. Le premier jour on combattit avec acharnement, mais sans avantage décidé; le lendemain, les troupes du tsar lâchèrent pied, à l'exception des Allemands, dont quelques centaines passèrent à l'ennemi qui les massacra, tandis que les autres retournèrent à Moscou. Volkhof ouvrit ses portes au faux Dmitri. Cette défaite jeta Moscou dans la consternation. Pour cette fois le tsar confia le commandement de l'armée à deux généraux distingués, au prince Skopin Schouiski et à Romanof: mais déjà plusieurs boyars, prévoyant la chute de Vassili, se préparaient à un changement, et répandaient des bruits sinistres sur les résultats d'une lutte sanglante dans l'intérêt d'un seul homme, dont le règne n'était marqué que par des calamités. Le tsar, informé de leurs menées, exila les uns et fit exécuter les autres.

Le faux Dmitri était à Touchino, et répandait des proclamations; il y eut plusieurs engagements partiels, à la suite desquels l'imposteur se trouva resserré dans un étroit espace. Au lieu de pousser la guerre avec vigueur, Vassili négocia avec les envoyés de Sigismond, et conclut une trêve de quatre ans. Les principales conditions portaient: que la Russie et la Pologne garderaient leurs possessions actuelles; qu'on mettrait en liberté Mnichek, sa fille, les ambassadeurs et les seigneurs détenus depuis la mort d'Otrépief; que, de son côté, Marine renoncerait au titre de tsarine, et que les Polonais abandonneraient le service du faux Dmitri. Vassili exécuta ponctuellement le traité; mais les Polonais, qui ne respiraient que vengeance, surprirent les Moscovites, en taillèrent en pièces un grand nombre, et se retirèrent à Touchino, où bientôt Sapiéha vint les joindre avec un renfort de cavalerie. Ce capitaine, distingué par sa bravoure, se souciait peu du faux Dmitri; il voulait seulement humilier les Russes, et s'attachait à un parti qui lui donnait l'occasion de guerroyer. Il alla mettre le siége devant le monastère de Saint-Serge, dont les richesses tentaient sa cupidité. D'un autre côté, Lissovski, à la tête des Russes rebelles et des Polonais, s'empara de Kolomna; mais il fut battu par les boyars Kourakin et Likof, et forcé de se replier jusqu'à Touchino.

Cet échec fut effacé par une victoire de Sapiéha sur les voïévodes Golovin et Romodanovski. Cependant, Mnichek et Marine, que Schouiski faisait reconduire en Pologne, furent délivrés par des partisans de Touchino; l'épouse d'Otrépief ne balança pas à se rendre auprès d'un second imposteur qui lui promettait une couronne: Marine hésita, dit-on, à la vue de l'homme dont elle épousait la fortune; mais bientôt, cédant aux sollicitations de son père, elle sacrifia ses répugnances de femme; un jésuite se chargea de l'unir secrètement au faux Dmitri; et ce dernier s'engagea à vivre avec elle comme un frère, jusqu'à l'entier accomplissement de ses projets. Elle joua son rôle avec tant d'art, qu'un grand nombre de Russes et de

(*) Tumulus ou élévation qui couvre les sépultures tatares.

Polonais ne doutèrent plus de l'identité du faux Dmitri; et cette circonstance, connue bientôt dans tout l'empire, précipita la perte de Vassili.

Le tsar, voyant les rapides progrès de la défection, envoya Skopin Schouiski implorer le secours du roi de Suède. Cependant les troupes du tsar ne tenaient plus la campagne, et restaient concentrées dans Moscou. Sapiéha faisait les plus grands efforts pour s'emparer du monastère de Saint-Serge; les moines, les soldats et les paysans qui s'y étaient renfermés, firent une défense héroïque. On eût dit que le patriotisme russe, soutenu par la confiance religieuse, s'était réfugié dans cette enceinte étroite, dont les remparts à demi-ruinés tenaient en respect une armée aguerrie et nombreuse. Si Moscou eût pu être sauvé, l'exemple d'une si belle défense aurait suffi pour lui rendre la confiance et le courage; mais l'indifférence des uns et la trahison des autres montraient aux moins clairvoyants le résultat final de cette lutte.

Les insurgés n'étaient plus qu'à douze verstes du Kremlin; il s'emparèrent successivement de Souzdal, de Vladimir et de plusieurs autres villes.

Tandis que le faux Dmitri attendait que Moscou lui ouvrît ses portes, Sigismond, croyant l'instant favorable, conçut l'espoir de saisir lui-même le sceptre des tsars, ou de mettre sur le trône de Russie son fils Vladislas. La diète se prononça pour la guerre, violant ainsi le traité de Moscou. Il leva promptement une armée, et marcha sur Smolensk où commandait Schein.

Cependant le parti national parut se réveiller; le prince Pojarski battit les insurgés à trente verstes de Kolomna; Nijni-Novgorod, restée fidèle, entraîna par son exemple un grand nombre de villes, et força l'ennemi à se renfermer dans Souzdal.

La légèreté portait les Russes à la révolte; le malheur et la ruine les rappelaient à leur devoir. Mais la capitale, centre des intrigues de tous les partis, ne put profiter de ces avantages. Les mécontents exigèrent la déchéance du tsar; la fermeté de Vassili les déconcerta, et les plus coupables s'enfuirent de Moscou.

Déjà les vivres commençaient à manquer; le peuple demandait à grands cris du pain, et un maître plus capable d'administrer l'empire, lorsque la nouvelle que Skopin Schouiski arrivait avec des Suédois auxiliaires, calma l'agitation et fit renaître l'espoir. En effet, ce voïévode avait obtenu de Charles un secours de cinq mille hommes, commandés par Jacques de la Gardie; et ayant grossi cette petite troupe d'un nombre considérable de Russes, il parvint à purger d'ennemis tout l'espace compris entre Novgorod et Moscou.

Pendant que Skopin battait Sapiéha, le faux Dmitri, abandonné de Sigismond et entouré d'ennemis, essaya de s'emparer de Moscou; mais ses généraux furent complétement défaits par les troupes du tsar.

En même temps Vassili recevait la nouvelle que le voïévode Schéréméticf avait chassé les insurgés de toutes les provinces qui s'étendent entre Kazan et Nijni-Novgorod; bientôt après, ce capitaine fut battu par Lissovski. Skopin et la Gardie opérèrent leur jonction, et s'établirent à la slobode d'Alexandrovski, ancienne résidence de Jean le *Terrible*.

Tous les regards se portaient vers le libérateur de la Russie; s'il eût été accessible à l'ambition, Skopin Schouiski eût pu facilement s'emparer du trône. Un parti puissant lui offrit la couronne; il eut la générosité de la refuser : Vassili s'en alarma, mais il différa sa perte; il avait encore besoin de son épée.

Sigismond s'obstinait à poursuivre le siége de Smolensk, au grand mécontentement des généraux polonais qui soutenaient le faux Dmitri. Ils se plaignirent avec hauteur que le roi vînt leur enlever une conquête presque assurée, et déclarèrent qu'ils regarderaient comme ennemi quiconque agirait contre le prétendant. Sigismond, sans s'inquiéter de ces menaces, envoya des ambassadeurs au camp de Kouchino,

pour appeler les Polonais sous ses étendards, leur promettant de l'avancement et des récompenses : en même temps il s'adressa aux boyars moscovites, au clergé, aux troupes et à la bourgeoisie russe, les engageant à le reconnaître pour souverain. Tous ceux qui étaient las d'une lutte si longue et si acharnée, accueillirent cette proposition avec empressement. Les envoyés de Sigismond parvinrent sans peine à détacher les chefs polonais du parti de l'imposteur. Celui-ci en fut informé, et il somma Rojinski de s'expliquer. L'hetman dédaigna de feindre, et leva la main sur ce misérable qui prit la fuite, abandonnant Marine, et n'emmenant de toute sa cour qu'un bouffon dont le rôle, en pareille circonstance, devait être assez difficile. Lorsqu'on sut à Touchino que le prétendant avait disparu, les esprits s'émurent; les soldats demandaient leur chef à grands cris, ce qui ne les empêcha pas de piller ses bagages. Rojinski protesta que Dmitri était vivant, et que la crainte seule l'avait déterminé à fuir; mais ce ramas de pillards et d'aventuriers renouvelaient leurs plaintes, ne sachant à quel parti s'arrêter. Les uns se mirent sur les traces de l'imposteur, d'autres se retirèrent à Moscou, tandis que les plus compromis se réunirent aux confédérés polonais, qui envoyèrent une ambassade à Sigismond.

Marine conserva toute sa fermeté, et bientôt elle rejoignit son époux fugitif, qui avait trouvé un asile à Kalouga. Les députés des confédérés et des Russes, restés à Touchino, offrirent à Sigismond de reconnaître pour tsar son fils Vladislas. Cependant le faux Dmitri se fortifiait, et Sapiéha, forcé d'abandonner le siége du monastère de Saint-Serge, se retirait à Dmitrof avec une poignée de guerriers harassés. Bientôt les Russes l'en délogèrent, et le contraignirent à fuir du côté de Kalouga et de Smolensk, où il se voyait à portée de se décider, selon les circonstances, en faveur de Sigismond ou du faux Dmitri. Rojinski, menacé de tous côtés, mit le feu à Touchino; et, à la tête des troupes qui y étaient restées, il alla se renfermer dans Pskof.

Skopin Schouiski avait sauvé la Russie; il rentra dans Moscou pour jouir de son triomphe : toute la ville vint au-devant de son jeune libérateur, qui ne demandait pour récompense de ses exploits qu'un ordre du tsar, pour aller chasser l'imposteur de Kalouga, et forcer le roi de Pologne à lever le siége de Smolensk. De vils courtisans enviaient cette réputation si pure. Ils représentèrent à Vassili combien le prince Michel (Skopin) était dangereux. Le frère du tsar, Dmitri Schouiski, à la fois cruel et ambitieux, ne cessait de noircir son jeune parent aux yeux du tsar qui résolut de le sacrifier. Quelque temps après, il fut empoisonné par la femme de ce même Dmitri, au milieu des réjouissances d'un festin. Moscou le pleura, et bientôt la fortune changea de face. Le commandement fut confié à Dmitri. Liapounof leva le premier l'étendard de la révolte, sous prétexte de venger sur les Schouiski la mort de Michel.

Sigismond, informé de l'état des choses, détacha de son armée l'hetman Jolkevski, avec trois mille hommes pour marcher contre les troupes du tsar. Ce hardi partisan ramassa les débris de Touchino, et avec cette petite armée il défit les Russes et les Suédois auprès du bourg de Klouchin. Les étrangers passèrent à l'ennemi, et les Russes prirent la fuite. La Gardie promit aux Polonais de ne plus servir le tsar; il s'empara de la caisse militaire, et, avec quelques centaines de Suédois, il se retira à Novgorod.

Jolkevski profita habilement de ses avantages; il s'empara de plusieurs places au nom de Vladislas, et répandit des manifestes dans la capitale, où il entretenait des intelligences.

Cependant le faux Dmitri, qu'avait rejoint Sapiéha, s'approchait de Moscou dans l'espoir de prévenir Jolkevski. Vassili se soutenait avec constance au milieu de tant de revers; mais ses généraux étaient défaits dans toutes les rencontres; et les Moscovites lui

attribuaient leurs désastres. Alors, il se forma un parti national, dont le but était de détrôner le tsar, et de choisir un nouveau souverain, à l'exclusion de Sigismond et du faux Dmitri. Les auteurs de ce nouveau plan eurent des conférences avec les chefs du parti de Touchino, qui parurent entrer dans leurs vues. Schouiski, abandonné de tout le monde, entendit son arrêt de la bouche de Liapounof, qui lui dit, au nom des boyars et du peuple : Vassili, tu n'as pas su régner; dépose la couronne et le sceptre. — Comment oses-tu ! répondit Vassili, et il tira son poignard : mais il fallut céder à la force, et le malheureux prince soutint cette rude épreuve avec une résignation pleine de dignité. Les Moscovites avaient été joués par les partisans du faux Dmitri : ceux-ci voulaient avant tout la déchéance de Schouiski; ce fait accompli, ils refusèrent de livrer l'imposteur et jurèrent de le replacer sur le trône. Le prince Mstislavski conseilla aux boyars de se décider pour le fils de Sigismond : c'était le moyen de désarmer le roi, de tourner contre le faux Dmitri les efforts réunis des Russes et des Polonais, et de ruiner en même temps les espérances de ceux qui aspiraient secrètement au pouvoir suprême. L'histoire offrait l'exemple d'une élection étrangère dans la personne du chef de la dynastie des Monomaques. D'un autre côté, le clergé redoutait, non sans raison, la suprématie de l'Église latine, et bien des Russes n'envisageaient qu'avec répugnance le règne d'un prince imposé par les Polonais. Le corps ecclesiastique penchait pour le prince Galitzin; le peuple pour le jeune Michel, fils de Philarète et neveu de la tsarine Anastasie. Le danger pressait; on entra en pourparlers avec Jolkevski, qui prit sur lui de conclure cette affaire importante malgré les lenteurs de Sigismond, toujours arrêté devant Smolensk, et peu disposé, selon les apparences, à mettre son fils sur le trône de Moscou, à l'instant même où il s'efforçait de reprendre sur la Russie les provinces jadis polonaises.

Les conditions auxquelles les Russes consentaient à élire Vladislas, prouvaient qu'ils craignaient plus de mal qu'ils n'espéraient de bien d'un gouvernement étranger. Au reste, ils avaient assez souffert sous le pouvoir absolu, pour se croire en droit de prendre leurs précautions : et il est probable, si les articles du traité eussent été observés par Vladislas ou tout autre, que la forme despotique du gouvernement se serait modifiée dans l'intérêt du prince et de tout l'empire.

L'habileté de Jolkevski aplanit tous les obstacles, et le jeune prince fut salué tsar par les Moscovites. A peine les cérémonies de l'élection étaient terminées, que Sigismond écrivit à l'hetman d'occuper Moscou au nom du roi, sans faire mention de Vladislas. Cette détermination imprévue surprit Jolkevski : dans cette perplexité, il résolut d'observer les conditions qu'il avait jurées solennellement, et de tenir ses instructions secrètes. Son premier soin fut de détacher les Polonais du parti du faux Dmitri; quelques-uns y consentirent : il fallut réduire les autres par la force Au milieu d'un combat sanglant, Sapiéha se réunit à Jolkevski, et son exemple entraîna les autres. L'imposteur et Marine prirent la fuite, et se retirèrent à Kalouga.

Jolkevski fit entrer ses troupes dans Moscou, sous prétexte d'assurer la tranquillité publique; il s'empara des lieux fortifiés et des munitions de guerre; éloigna un corps de strélitz, et fit partir, comme ambassadeurs, le prince Galitzin que le clergé voulait porter au trône, et Philarète dont le fils Michel avait le vœu du peuple, pour demander à Sigismond la ratification du traité.

Tous les ordres et les oukases émanaient du conseil, qui les rendait au nom de Vladislas, et d'après les instructions de l'hetman. Placé sur le terrain mouvant des partis, Jolkevski crut prudent de se tenir en garde contre l'inconstance des Moscovites; mais il avait dans Sigismond lui-même un adversaire opiniâtre.

Les ambassadeurs avaient échoué

dans leur mission; le roi exigeait qu'on le reconnût pour tsar, en même temps que son fils, et n'en poursuivait pas moins le siége de Smolensk. Jolkevski crut devoir aller traiter de cette affaire en personne; il quitta Moscou, emmenant avec lui Schouiski et les deux frères du tsar détrôné : mais il ne put fléchir la volonté du roi. En l'absence de l'hetman, Gossevski avait pris toutes les mesures nécessaires; et il redoubla de précautions, lorsque le résultat de la démarche de Jolkevski lui fut connu. Cependant les Russes n'avaient aucunes nouvelles de Vladislas, et leur impatience éclatait en murmures. L'administration était en souffrance : les Polonais, qui se conduisaient avec circonspection dans la capitale, se montraient injustes et cruels dans les provinces. De la Gardie, mécontent du tour qu'avait pris les choses, s'était emparé, au nom de Charles, de Ladoga et de Kexholm. Pour comble de désordre, Pskof, et plusieurs autres villes, occupées par Lissovski et ses partisans, qui tenaient, en haine des Polonais, pour le parti du faux Dmitri, entraînèrent Kazan par leur exemple. La position de l'imposteur devenait de jour en jour plus critique : le roi s'en servait comme d'un épouvantail; et cet aventurier, abandonné par les chrétiens, manifestait l'intention de rentrer à Moscou avec le secours des Tatars et des Turcs; mais la fortune brisa ce vil instrument de ses caprices : un prince nogaïs, Araslan Ouroussof, le tua dans une partie de chasse, pour se venger des mauvais traitements qu'il avait reçus de lui. A cette nouvelle, Marine implora la vengeance de ses partisans : tous les Tatars qui se trouvaient à Kalouga furent impitoyablement massacrés; cette jeune femme, dont l'ambition résistait à tant de revers, se déclara grosse; et bientôt le peuple salua un tsarévitch, fils supposé d'un père imposteur. Mais les boyars, honteux de cette longue comédie, refusèrent de s'associer aux prétentions de la veuve et de son fils prétendu; ils entrèrent en arrangement avec le conseil de Moscou, et firent garder à vue la fille de Mnichek.

Les Russes, délivrés du faux Dmitri, commencèrent à croire qu'ils pourraient se passer des Polonais. La domination étrangère ne pouvait flatter ni les boyars ni le clergé, et un parti considérable forma le projet de renvoyer chez eux les soi-disant pacificateurs.

Moscou ne remuait pas encore; le conseil, composé d'hommes timides, rendait des oukases au nom de Sigismond; mais le patriarche Hermogène donnait à la résistance l'autorité de son caractère et de ses vertus. Liapounof, jadis dévoué au faux Dmitri, et le prince Pojarski, qu'animait un ardent patriotisme, soulevaient les villes, et battaient souvent les chefs polonais. Cependant Gossevski méprisait trop les Moscovites pour les craindre, quoique le parti national prît journellement de nouvelles forces. Enfin les confédérés s'avancèrent contre Moscou. Le conseil, craignant la vengeance des Polonais, mit tout en œuvre pour conjurer cet orage. On supplia Hermogène d'employer sa médiation pour désarmer Liapounof et ses partisans; mais ce patriarche resta inflexible : on le priva de la liberté, et on l'empêcha de communiquer avec qui que ce fût. Cependant on lui permit d'officier le jour des Rameaux; mais cette solennité religieuse n'eut presque point de spectateurs, si ce n'est les Polonais qui occupaient les places et les rues principales, rangés en ordre de bataille.

Ce développement de forces fut inutile; les Moscovites attendaient encore. Bientôt on apprend que les confédérés sont près de Moscou : Gossevski voulait marcher contre eux, mais il n'en eut pas le temps; les hostilités commencèrent à Moscou, sans qu'on puisse dire qui fut l'agresseur.

Le mardi de la semaine sainte, on apprend que l'on se bat dans le quartier de Kitai-gorod : Gossevski sort du Kremlin; il essaye en vain d'arrêter le carnage; les Polonais pillent, tuent; les strélitz résistent à la porte de Tver, tandis que Pojarski se défend avec courage dans la Stréteuka, et re-

pousse bientôt les Polonais. Ceux-ci étaient à peine dix contre un ; ils luttent partout avec courage; mais ils plient... Tout à coup le capitaine Margeret, qui avait servi fidèlement Godounof et le faux Dmitri, et que l'hetman avait reçu dans la garde du roi, sort du Kremlin, ranime les Polonais par son intrépidité, et fait un grand carnage des Russes. Cependant le nombre était sur le point de l'emporter, lorsque l'incendie éclata sur plusieurs points : un vent violent poussait la flamme contre les Moscovites, qu'aveuglait une fumée épaisse. Un grand nombre de Russes quittèrent le combat, pour aller sauver leurs demeures. La nuit mit fin au carnage : toute la ville était dans la plus grande agitation, à l'exception du Kitai-Gorod, où s'était retranché l'ennemi appuyé au Kremlin.

Là se tenait encore un simulacre de conseil : on y décida que l'on sacrifierait Moscou pour sauver les Polonais. Le lendemain, deux mille Allemands mirent le feu à différents endroits, chassant le peuple de rue en rue. Au même instant, deux chefs, Strouss, capitaine au service du roi, et Pléchtchéef, du parti de Liapounof, s'approchaient de la ville en flammes : le premier battit les Russes, et entra dans Moscou, défendue encore par le valeureux Pojarski, qui, épuisé et tout couvert de blessures, fut transporté par les siens au monastère de Troïtzka. Moscou brûla pendant deux jours; et cette malheureuse capitale, tant de fois ruinée par les Tatars, n'offrait plus qu'un amas de cendres.

Pour qui lit avec attention l'histoire de Russie, la haine entre les deux grands peuples slaves, dont l'un vient de succomber, n'est que trop facilement expliquée. A la nouvelle du désastre de Moscou, les confédérés hâtèrent leur marche. Ils vinrent assiéger Gossevski, qui résista, avec une poignée de guerriers, à leurs efforts réunis. Les Russes, souvent battus, quelquefois vainqueurs, gagnaient chaque jour du terrain, et ils s'emparèrent de quelques positions avantageuses. Les Polonais attendaient du secours de Sigismond; ils manquaient de tout, et leurs rangs s'éclaircissaient à chaque victoire.

Cependant le roi poursuivait le siége de Smolensk : dans sa colère, il fit saisir les ambassadeurs russes, et les envoya en Lithuanie. Il voulut charger Gossevski d'une nouvelle expédition contre Moscou; mais l'hetman lui répondit : « Il est trop tard ». Et il se retira dans ses terres.

Enfin, la constance de Sigismond fut couronnée par la prise de Smolensk : Schein se rendit, et fut envoyé en Pologne, ainsi que l'archevêque Serge. Smolensk avait perdu environ soixante et dix mille habitants, et les deux tiers de l'armée du roi avaient péri. Ce succès, si chèrement acheté, lui permettait de porter ses forces contre Moscou : il aima mieux rentrer en Pologne, et donner à Cracovie le spectacle nouveau d'un tsar russe captif.

Schouiski montra une noble resignation, au milieu de cette humiliante parade. Il mourut peu de temps après. Philarète et Galitzin restèrent encore neuf ans dans l'esclavage. Les confédérés, qui obéissaient à trois chefs, Liapounof, Troubetzkoï et Zaroutzki, agissaient sans ensemble. Ce dernier, à la tête de ses Cosaques, pillait les villes et les villages, comme en pays ennemi, et aspirait à la couronne. Marine, après avoir inutilement recouru à la protection de Sapiéha, s'était adressée à Zaroutzki, en lui promettant de l'épouser, s'il donnait le trône à son fils. Il eût ainsi gouverné avec elle en qualité de régent. Liapounof pénétra ses desseins; et, voulant avant tout chasser les Polonais et détruire le parti de Zaroutzki, il engagea les Novgorodiens à demander un tsar à la Suède; mais Zaroutzki le prévint : il entretenait de secrètes intelligences avec Gossevski, et Liapounof fut massacré par les Cosaques, dans une émeute qu'avaient suscitée ses ennemis. La mort de cet homme, non moins brave qu'habile, fut le signal de nouveaux revers pour le parti des confédérés. De la Gardie s'était emparé de Novgorod, qui avait reconnu pour tsar

l'un des fils de Charles IX. L'armée russe de Moscou était mal commandée; elle agissait sans but et sans ensemble. Sapiéha pénétra dans la ville, en même temps que Gossevski faisait une sortie vigoureuse; et les Polonais, vainqueurs, reprirent toutes les positions qu'ils avaient perdues. Parlerons-nous d'un autre imposteur, qui prétendait avoir échappé aux assassins de Godounof, à la conspiration de Schouiski, et à la vengeance d'Ouroussof? Ce moine, appelé Sidor, ne mérite une mention, que parce que sa fin ignominieuse ferme la série des faux tsarévitchs : reconnu d'abord par les habitants de Pskof, il fut bientôt démasqué; et ce misérable, qui aspirait au trône, ne rencontra qu'un ignoble gibet. Pour en finir avec les prétendants, hâtons-nous de dire que Zaroutzki, après avoir ravagé la province de Riazan, fut pris avec Marine et son fils. Le Cosaque subit le supplice du pal; on pendit l'enfant; et la fille de Mnichek, après avoir épuisé tout ce que la fortune a de faveurs et de retours cruels, après avoir sacrifié jusqu'à son honneur aux rêves de sa virile ambition, fut reléguée dans une prison, où elle mourut bientôt après. Cependant un homme obscur, un boucher, Minin, avait relevé, par son exemple et sa parole énergique, le courage de ses compatriotes : la résistance s'organise; chacun veut combattre et s'impose des sacrifices : il eût pu se poser comme chef; mais, se rappelant les exploits du prince Pojarski, il le désigne lui-même comme celui auquel il faut obéir. Ce voïévode prend le commandement de l'armée, et dès lors tout change de face. Ni les renforts envoyés aux Polonais par le roi, ni la marche de Sigismond, qui s'avançait en personne contre la capitale, ni les efforts réitérés de Gossevski, ne purent arrêter l'élan de l'armée libératrice. Pojarski remporte une double victoire, et Minin fait des prodiges de valeur. Cependant la famine désolait Moscou; Sigismond battait en retraite; et les Polonais, n'ayant plus l'espoir d'être secourus, capitulèrent, à condition d'avoir la vie sauve. Malgré les efforts de Pojarski, un de leurs régiments fut massacré par les Cosaques.

MICHEL ROMANOF.

1613-1645. Moscou, toute souillée de sang et pleine de cendres et de décombres, Moscou dont les habitants, durant le siége, s'étaient disputé des lambeaux de chair humaine qui se vendaient dans les marchés publics, venait d'ouvrir ses portes à ses libérateurs. Les Suédois occupaient Novgorod, et les bandes de Zaroutzki désolaient encore quelques provinces; mais le centre de l'empire était nettoyé d'ennemis, et l'on pouvait s'occuper de l'élection d'un tsar. Tant de malheurs conseillaient une sage circonspection; les ambitions particulières, effrayées par les catastrophes qui avaient renversé les Godounof et les Schouiski, se confondaient dans le vœu général, et cherchaient pour elles-mêmes l'appui d'un nom vénéré. Le patriarche Hermogène avait puissamment contribué à la délivrance de Moscou; les efforts héroïques des moines de Troïtzka et du clergé de Novgorod avaient donné à cette longue lutte un caractère religieux. La Russie, déchirée par les Suédois et les Polonais, était plus éloignée que jamais de se donner un maître étranger : elle comprenait enfin que l'union faisait sa force. La patrie des Michel Schouiski, des Liapounof, des Pojarski et des Minin devait se suffire à elle-même. Philarète, prisonnier à Varsovie, ne pouvait échanger contre le diadème la mitre métropolitaine; les états assemblés à Moscou élurent son fils Michel, à l'exclusion de plusieurs boyars alliés aux descendants de Ruric.

Les ancêtres des Romanof étaient d'origine prussienne, et la famille des Schéréméticf, alliée par les femmes à la dynastie éteinte, ne pouvait arguer de ses droits légitimes en faveur du jeune Michel. Mais ces considérations ne furent point un obstacle; et d'ailleurs, les prétendus héritiers d'Ivan IV avaient causé tant de mal, au nom de

la légitimité, que les prétentions, sans autre titre qu'un degré de parenté avec les anciens tsars, ne devaient point trouver une grande faveur. D'un autre côté, le bruit s'était répandu que Féodor Ivanovitch, à son lit de mort, avait désigné pour successeur son cousin germain Féodor Nikititch, et cette considération avait pu faire pencher les Russes en faveur de son fils. Quoi qu'il en soit, on alla offrir cette couronne tant disputée au fils d'une religieuse retirée dans un couvent de Kostroma. On dit que l'épouse de Philarète pleura sur l'élévation du jeune Michel, et ne le laissa partir qu'avec regret. Enfin, l'élu du peuple se rendit à Moscou, où il fut sacré par le métropolite de Kazan, réservant à son père la dignité de patriarche.

Le nouveau tsar jura de protéger la religion grecque, de ne garder aucun souvenir des persécutions dont sa famille avait été l'objet, de respecter les lois, et de ne faire ni la paix ni la guerre sans le concours des états : mais cette formalité, débris des anciennes libertés du peuple, n'était qu'une garantie illusoire, et incompatible avec l'exercice d'un pouvoir illimité.

Le conseil s'occupa immédiatement du rétablissement de l'ordre dans les différentes branches de l'administration ; toute la Russie, à l'exception des provinces qu'occupaient les Suédois, avait salué avec joie l'avénement du nouveau tsar ; mais la Pologne était menaçante, et la Gardie poursuivait le cours de ses conquêtes dans les provinces septentrionales. Gustave-Adolphe, qui avait succédé à Charles IX, préférait l'extension de ses frontières à l'honneur de régner sur la Russie ; et il n'était pas plus disposé à guerroyer pour le compte de son frère Philippe, qui n'aurait pu régner qu'en renversant le jeune Michel. En attendant, il conservait Novgorod, et prenait quelques places importantes. Le jeune tsar fit des propositions pacifiques à Sigismond et à Gustave, qui les rejetèrent par les mêmes motifs. Troubetskoï fut envoyé pour délivrer Novgorod ; mais il se laissa enfermer dans une île de la Msta, et fut contraint de se rendre. Enfin, le roi de Suède accepta la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, et consentit à une paix onéreuse pour la Russie, puisqu'elle dut renoncer à ses prétentions sur la Livonie et l'Esthonie, et céder en outre l'Ingrie, la Carélie, et tout l'espace qui sépare ces provinces de Novgorod. Le traité signé à Stolbova procura à l'Angleterre d'importants avantages commerciaux.

La paix avec la Pologne était plus difficile encore à obtenir. Le roi suscita à Michel des ennemis dans le sein même de son empire. Les Cosaques du Don et une foule d'enfants boyars qui s'étaient fait une habitude du pillage dans les dernières guerres, ravageaient les provinces, et livraient aux tortures les malheureux qui osaient résister. Le prince Likof les battit et les contraignit à se soumettre. Bientôt les armées polonaises forcent les Russes à lever le siége de Smolensk ; Pojarski les repousse sans les vaincre, et elles viennent déployer leurs étendards sous les remparts de Moscou. Les habitants se défendirent avec le courage du désespoir et forcèrent l'ennemi à se retirer. Vladislas perdit tout espoir de saisir cette couronne, que l'obstination de son père l'avait empêché d'accepter. Une trêve de quatorze ans et demi mit fin à cette lutte acharnée. La Russie dut renoncer à Smolensk, à la Sévérie et à Tchernigof. Au prix de ces sacrifices, le tsar obtint la liberté de son père, jusqu'alors détenu par Sigismond. Le vénérable Philarète rentra comme en triomphe dans la capitale, où le clergé et les boyars le revêtirent de la dignité de patriarche, qu'il conserva pendant quatorze années. Depuis son retour à Moscou, le nom de Philarète fut associé par Michel à tous les actes de son gouvernement.

En 1632, c'est-à-dire à l'expiration de la trêve, la Russie ouvrit les hostilités contre la Pologne. Une armée considérable s'avança pour reprendre Smolensk ; mais le général Schein, le même qui avait défendu cette ville

contre Sigismond, ne voulant point laisser aux Allemands auxiliaires l'honneur de pénétrer dans la place, dirigea contre eux son artillerie, et les contraignit à se retirer. Sur ces entrefaites, la garnison fut secourue, et Schein fut réduit à se rendre. Cet échec découragea Michel, qui consentit à la paix en ratifiant les clauses de la trêve précédente. En échange de ses dernières conquêtes, Vladislas rendit aux Russes les restes des Schouiski.

Depuis cette époque, la tranquillité de l'empire ne fut troublée que par quelques excursions des Tatars; Michel envoya des ambassadeurs dans la Perse et jusqu'en Chine, pour établir avec l'Orient des relations commerciales. La prise d'Azof par les Cosaques ne troubla point la bonne intelligence qui régnait entre la Moscovie et la Porte. Vladislas avait renoncé à ses droits prétendus sur la Russie, en reconnaissant la légitimité de Michel. Ce prince, malheureux en guerre, mais vertueux, si l'on le compare à ses prédécesseurs, mourut à l'âge de quarante-neuf ans, après en avoir régné trente-deux. Il laissa de sa seconde femme, fille du gentilhomme Strechnef, plusieurs enfants, dont l'aîné monta sur le trône.

ALEXIS MIKHAÉLOVITCH

1645-1676. Le corps de Michel était à peine refroidi, qu'Alexis fut proclamé tsar. Quoique doué d'un esprit juste et d'une intelligence rare, ce prince, âgé de quinze ans, se reposa sur son gouverneur, Boris-Morozof, du soin de l'administration. A la mort de Vladislas, arrivée en 1648, il brigua le trône de Pologne, sur lequel monta Jean Casimir, frère du roi défunt. Le tsar épousa quelque temps après la fille d'un simple gentilhomme, Miloslavski; et Morozof, pour resserrer les nœuds qui l'attachaient à son souverain, et consolider son crédit, s'unit à une sœur de la tsarine. Cet hymen, formé par l'ambition, tourna à la honte du ministre, qui se vit obligé de faire exiler un Anglais pour lequel sa jeune épouse avait conçu une vive passion. Le favori, devenu plus audacieux par son alliance avec le souverain, éloigna les boyars qui lui portaient ombrage, et s'entoura de créatures dévouées. La passion des richesses, plus ignoble que celle du pouvoir, lui fit commettre de monstrueuses exactions, et lui attira la haine du peuple. Une sédition éclata; quelques-uns des agents de Morozof furent assommés; le palais du ministre fut livré au pillage, et lui-même ne dut son salut qu'à une prompte fuite. Il ne fallut pas moins que les supplications et les promesses du tsar pour désarmer les Moscovites, qui n'avaient pas oublié comment on secoue un joug devenu trop pesant. Morozof parut plus circonspect; et le peuple, satisfait de quelques améliorations, rentra dans la soumission.

Christine régnait en Suède : cette princesse, qui pensionnait quelques savants étrangers, et qui affectait des théories philosophiques, n'était pas aimée de ses sujets dont un grand nombre émigra en Russie; elle s'en plaignit hautement, et le tsar, comme dédommagement, lui paya une somme considérable en argent, qu'il compléta par un envoi de grains. Comme la pénurie des céréales se faisait sentir, une révolte sérieuse éclata à Pskof et à Novgorod. Nikon, évêque de cette dernière ville, maltraité par les factieux, essaye en vain d'arrêter le désordre; enfin sa patience et sa fermeté désarment les perturbateurs qui parlaient déjà de se donner à la Pologne: bientôt ils reconnaissent leur égarement, et recourent à la médiation du pontife pour fléchir le courroux du tsar qui se contenta de punir les plus coupables. C'est vers cette époque qu'un nouvel imposteur, qui se disait fils de Marine et de Dmitri, fut supplicié à Moscou. Cet homme, né en Ukraine, avait été accueilli favorablement par Vladislas; mais à l'avénement de Jean Casimir, il s'était réfugié dans le Holstein, où régnait le duc Christian Albert qui livra le faux tsarévitch au gouvernement russe, trouvant ainsi

l'occasion d'obtenir la remise d'une dette assez considérable qu'Alexis réclamait de lui.

Il faut ranger parmi les événements les plus importants de ce règne, la soumission des Cosaques de l'Ukraine à la domination russe. Cette population guerrière, dont les chefs étaient désignés par l'élection, était le plus sûr rempart contre les déprédations des Tatars; mais, à différentes reprises, les rois de Pologne, jaloux de leur puissance, essayèrent de changer leurs mœurs en altérant leurs institutions; de là, beaucoup d'hostilités, à la suite desquelles les seigneurs polonais, voisins des Cosaques, affectèrent d'en user à l'égard de ces hommes libres comme avec leurs propres serfs. Vladislas eut l'imprudence de tolérer ces vexations : la guerre éclate, et les Ukrainiens sont forcés de livrer leur hetman qui est décapité à Varsovie, au mépris d'une stipulation qui leur garantissait la vie sauve. Quelque temps après, un gentilhomme polonais, ennemi d'un Cosaque nommé Bogdanko Khmelnitski, ravagea ses propriétés, viola sa femme, et la massacra sur le cadavre de son fils. Khmelnitski demande vengeance; et, ne pouvant l'obtenir des lois, il a recours à la révolte. Il assemble les Cosaques, leur expose son outrage qui est celui de tous ses frères, et se fait élire hetman. Vladislas meurt, tandis que la guerre s'allume : Khmelnitski entre en Pologne, massacre tous les nobles, n'épargnant que les paysans, bat l'ennemi à Pélaviecz, et marche sur Cracovie d'où l'on enlève la couronne qui allait tomber aux mains du vainqueur. Deux fois les nobles se réunissent pour repousser l'ennemi; deux fois Khmelnitski les taille en pièces. Casimir voit son armée en révolte; enfin Jean Sobieski calme les esprits exaspérés : le roi prend le commandement des troupes, et la fortune se déclare contre les Cosaques. Khmelnitski vaincu obtint des conditions avantageuses; mais il dut se jeter aux genoux du monarque et implorer sa clémence. Cependant un grand nombre de familles d'Ukraine, pour échapper au fléau de la guerre, avaient abandonné la rive occidentale du Dniepr pour se fixer sur la rive opposée : de là, elles s'avancèrent vers l'orient et dans les environs de Belgorod. Bientôt la Russie leur assigna pour demeure les frontières de la Crimée, et leur conserva les priviléges dont elles avaient joui en Pologne. Khmelnitski organisa ses troupes, et en porta le nombre à soixante mille, comptant peu sur le traité conclu. Il se joint aux Tatars, rentre en Pologne, et perd la bataille de Bérétesk. A la suite de combats nombreux, presque tous opiniâtres et funestes aux Cosaques, Khmelnitski feint de désirer la paix et l'obtient à des conditions équitables; mais en même temps il entretenait des intelligences avec le tsar Alexis; enfin il se donne un maître en croyant se ménager un protecteur. Depuis cette époque, la puissance de la Pologne ne fit que décroître; et si la défection des Cosaques ne fut pas la cause immédiate de sa ruine, elle y a sans doute puissamment contribué.

Alexis, qui ne cherchait qu'un prétexte pour rompre avec la Pologne, certain de la coopération des Cosaques dont il avait accepté la suzeraineté, commença par se plaindre que le cabinet de Cracovie avait omis quelques-uns de ses titres dans des lettres qui lui étaient adressées; et comme on s'en excusait sur l'ignorance des secrétaires, il exigea qu'on les punît. Il ne reçut à cet égard qu'une réponse évasive; mais il demanda satisfaction de quelques expressions injurieuses imprimées dans certains ouvrages polonais : ces livres furent brûlés. Enfin il sollicite la grâce des Cosaques, et sur le refus d'accéder à cette nouvelle prétention, il assemble les états, et leur annonce que les Ukrainiens, persécutés pour cause de religion, implorent la protection de la Russie. La guerre est résolue, et le tsar marche en personne contre Smolensk, qui tombe en son pouvoir, ainsi que Mohilof, Vitebsk, Polotsk et plusieurs autres places. Les Cosaques lui livrent

Kief, et, au printemps de l'année suivante, Vilna lui ouvre ses portes; cette conquête lui assurait une partie importante de la Lithuanie et la Sévérie novgorodienne. Charles Gustave, devenu roi par l'abdication de Christine, profite des revers des Polonais, s'empare de la Mazovie, et pénètre dans l'intérieur de la Pologne. Casimir, abandonné de son armée, cherche un refuge en Silésie; et, n'espérant plus que dans un pouvoir surhumain, il met, comme Louis XIII lui en avait donné l'exemple, son royaume sous la protection de la Vierge. Enfin, il invoque la médiation de Ferdinand pour obtenir la paix. Alexis consentit à entamer des négociations, dont le résultat fut une trêve de treize années; la Pologne dut céder aux Russes, mais comme mesure provisoire, les villes de Kief et de Smolensk, la Sévérie et les autres conquêtes de Vladislas. Tranquille de ce côté, le tsar attaque les Suédois en Livonie, en Ingrie, en Carélie, prend Nieuschantz, Dorpat, Narva; mais, repoussé avec une grande perte à Riga, il est contraint d'en abandonner le siége. Ces hostilités furent suivies d'une trêve, et ensuite d'une paix définitive basée sur les conditions du traité de Stolbova.

Cependant l'épargne du tsar était épuisée, et des maladies épidémiques avaient décimé la population. La rareté du numéraire fit recourir à une monnaie fictive, qui donnait aux kopeks de cuivre la même valeur qu'à ceux d'argent. Bientôt le peuple s'aperçut que les nouvelles espèces tombaient dans le discrédit, et la défiance devint générale. Aux murmures succéda la révolte; les mécontents pillèrent quelques hôtels, tandis que d'autres se portaient vers une maison de plaisance du prince, pour lui demander justice, et exiger le châtiment de Morozof, d'Ilia, beau-père du tsar, et des autres ministres. Alexis, qui était sur ses gardes, leur répondit qu'on examinerait avec soin leurs griefs, et qu'on aurait égard à leurs plaintes si elles étaient fondées. Le peuple exaspéré alla jusqu'à insulter la tsarine. Alors les strélitz firent main basse sur cette multitude qui résista longtemps avec le courage du désespoir, et finit par implorer la clémence du souverain; Alexis se contenta de faire pendre les plus coupables, ou, si l'on veut, les plus courageux. Quelque temps après, Morozof mourut, emportant les regrets de son maître et les malédictions de la nation.

Avant de terminer le règne d'Alexis, disons quelques mots de deux hommes qui s'acquirent une grande célébrité par des voies bien différentes : nous voulons parler du patriarche Nikon et du brigand Stenko-Razin. Ce Nikon, dont nous avons signalé la conduite courageuse lors de l'émeute de Novgorod, se livra dès sa jeunesse à l'étude, et montra une vocation décidée pour l'état ecclésiastique. Il se maria pour obéir à son père; mais il se fit pope malgré la volonté paternelle. Ayant vu mourir ses trois enfants, il se sépare de sa femme qui entre dans un monastère, et se fait moine dans une île solitaire de la mer Blanche. C'est là qu'il prit le nom de Nikon, au lieu de celui de Nikita qu'il portait précédemment. Quelques querelles avec le supérieur le forcèrent à s'éloigner : mais partout où il vécut, il se fit remarquer par des pratiques rigoureuses, et par les austérités de sa vie. Porté à la dignité d'abbé, il fit un voyage à Moscou, plut au tsar, et devint successivement archimandrite du monastère de Novo-Spaskoï, métropolitain de Novgorod, et patriarche. Ses vertus étaient la sauvegarde des pauvres et des opprimés, et sa fortune, le patrimoine de tous, dans les temps de calamités publiques. Il avait introduit le chant grec dans l'Église russe, et il persuada au tsar d'assembler un concile pour comparer les différents textes des Écritures; on signala plusieurs altérations, et l'ancienne Bible slavonne fut reconnue la seule fidèle. Ces innovations et surtout la faveur du prince excitèrent l'envie. Le patriarche Joseph indisposa contre Nikon la tsarine et plusieurs boyars qui voyaient avec jalousie l'influence du patriarche

de Moscou dans les matières politiques. Le mécontentement se manifesta dans toutes les classes, et il se forma une secte, les Raskolniks ou schismatiques, qui rejetaient avec obstination toutes les nouvelles réformes. Opiniâtres dans leur croyance, ils se distinguaient par une grande probité; car le bien est presque toujours le prétexte du mal dans les plus grandes aberrations de l'esprit humain. Leur nombre devint plus considérable à mesure que la persécution les frappait. Nikon, entier dans ses vues, oublia la sainteté de son caractère jusqu'à faire supplicier les non-conformistes (*).

Nikon, en butte à tant de haine, perdit la faveur du prince. Il avait, dit-on, conseillé la guerre contre la Pologne; on lui en attribua les succès et les revers avec la même injustice. Pour prévenir une disgrâce éclatante, il voulut redescendre aux simples fonctions monastiques; et il utilisa ses loisirs en rassemblant les vieilles chroniques, dont il composa la première histoire que l'on ait de la Russie. Ses ennemis le poursuivirent jusque dans sa retraite; le tsar, cédant à leurs instances, le dépouilla de la dignité patriarcale, et le relégua dans un couvent du Biélo-Ozéro. Nikon supporta ce changement de fortune avec une résignation toute chrétienne, et dédaigna de se justifier. Il fut rappelé de cet exil sous le règne suivant, pour prendre la direction d'un couvent qu'il avait lui-même fondé; mais il mourut en chemin près d'Yaroslavle.

Vers l'année 1669, un Cosaque du Don, nommé Stenko-Razin, se met à la tête d'une troupe de brigands; il pille les barques qui descendaient le Volga pour se rendre à Astrakhan, s'empare de quelques villes, et massacre les officiers envoyés d'Astrakhan pour l'engager à rentrer dans le devoir. Le gouverneur lui oppose un corps considérable, commandé par le stolnik Bogdan Sivérof. Les Russes sont taillés en pièces, et plus de mille gentilshommes restent sur la place. Après cet exploit, Stenko-Razin se retire sur les bords du Iaïk, et s'établit dans la place d'Iaïtskoï. Un autre aventurier, nommé Serge *Krivoï* ou le *louche*, se joint à lui, après avoir battu les strélitz sur le Volga; ces deux chefs se jettent sur la Perse, mettent tout à feu et à sang, pillent ce qu'ils peuvent emporter, et font prisonnier le fils du gouverneur du Ghilan, dans une bataille où ce dernier est complétement battu. Le tsar, informé de leurs brigandages, confie au prince Prosorovski le gouvernement d'Astrakhan : le voïévode fait sommer Razin de sortir de la Perse. Cet aventurier, dont l'armée était réduite de moitié, feint de se soumettre, et envoie à Moscou quelques Cosaques pour demander son pardon. Alexis se laissa fléchir, et dirigea ces envoyés sur Astrakhan, en les faisant escorter par un officier que ces traîtres égorgent en route. Razin avait eu le temps de réparer ses pertes. Dans ses expéditions, il se montrait cruel envers les nobles, et appelait sous ses drapeaux les serfs et les paysans, en leur promettant une liberté dont ils n'étaient jaloux que parce qu'elle leur promettait le pillage et l'impunité. Les hordes qu'avaient soulevées les faux Dmitri, n'avaient pas d'autres motifs; mais alors le prétexte de la révolte était la légitimité dont la plupart de ces hommes de proie ne se souciaient guère. L'audacieux Cosaque assiége et prend Tsaritzin, bat un corps de strélitz envoyé contre lui de Moscou, et prend la ville de Tchernoï Jar, dont les habitants sont passés au fil de l'épée. Le gouverneur d'Astrakhan essaye en vain d'arrêter le rebelle qui entretenait des intelligences dans la place. Razin escalade les remparts pendant la nuit; et les strélitz, de concert avec les Cosaques, massacrent les habitants et la garnison. Prosorovski tomba sous les coups des assassins, frappé d'un coup de lance. Maître d'Astrakhan, Razin y laisse deux lieutenants, qui font périr l'archevêque dans les plus cruels supplices, et exercent

(*) Aujourd'hui, qu'une politique plus sage préside à l'administration de l'empire, le nombre de ces sectaires a bien diminué.

sur une foule de victimes, des atrocités dignes de pareils libérateurs. Il pénètre ensuite dans la Russie pour y poursuivre le cours de ses déprédations. Enfin, la fortune abandonna cet aventurier. Miloslavski marche sur Astrakhan, défait les rebelles, se fait livrer par trahison les deux lieutenants de Stenko, et finit par obtenir la soumission de la ville. D'un autre côté Razin, complétement battu par le prince Dolgorouki, est envoyé à Moscou et exécuté publiquement. Razin est un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produits la Russie; il joignait le coup d'œil d'un général habile à l'astuce d'un brigand et au courage d'un conspirateur déclaré, qui n'a d'autre alternative que le succès ou le supplice. Il avait transporté judicieusement le théâtre de la révolte aux extrémités de l'empire, où le pouvoir du tsar était sans cesse menacé par des peuplades turbulentes et guerrières, plutôt contenues que soumises; mais longtemps victorieux, le premier revers devait l'abattre, en détruisant le prestige qui l'avait jusqu'alors entouré.

A la mort de la tsarine, Alexis avait épousé Nathalie, fille du colonel Narichkin, qui devint son ministre, et contribua puissamment à la prospérité de l'empire par la sagesse de son administration. Durant les dernières années de ce règne, la Russie jouit d'une paix profonde. Sous Alexis, les étrangers trouvèrent en Russie une protection moins tracassière. Des écoles s'ouvrirent; les manufactures furent encouragées; on fit même quelques essais de constructions navales; mais ce qui distingue surtout cette période importante de l'histoire russe, c'est le code connu sous la dénomination d'*Oulajénié*. Cette compilation, bien imparfaite, sans doute, des anciens règlements et des ordonnances des tsars, est précieuse pour l'histoire, en ce qu'elle donne une idée exacte des mœurs du temps. C'est à ce titre que nous croyons devoir exposer brièvement les dispositions les plus saillantes des premiers chapitres.

L'ancien code ou *Rouskaïa Pravda*, qui fut en vigueur jusqu'au temps de l'invasion des Mongols, cessa d'être appliqué durant les deux siècles de la domination étrangère : Ivan le modifia dans l'intérêt de son despotisme; et dans les règnes suivants il retomba dans l'oubli, la nouveauté des circonstances imprimant souvent aux actes de l'administration un caractère exceptionnel. En 1650, Alexis appela les hommes les plus capables de l'empire à la confection d'un corps raisonné de lois. Chaque province, tous les ordres de l'État, boyars, citoyens, marchands, devaient concourir à cette œuvre de régénération. Mais, malgré tous ses efforts, l'influence du clergé et des nobles exerça dans la discussion des articles une influence que les députés d'une classe inférieure ne pouvaient contre-balancer.

Le premier chapitre traite des peines encourues par les blasphémateurs et par ceux qui troublent le service divin. Ce délit est puni sévèrement, et même de mort dans les cas graves. Dans le second, la loi s'occupe des crimes de trahison, de lèse-majesté et de non révélation. Les coupables sont livrés au supplice. Le troisième est consacré aux querelles, violences et larcins commis dans le palais du tsar. Le châtiment peut aller jusqu'à la peine capitale. Le quatrième fixe la même peine pour la falsification des actes émanés des bureaux du gouvernement. Le cinquième frappe d'une amende l'orfévre qui altérera le titre des métaux, et condamne le faux-monnayeur à recevoir du plomb fondu dans la bouche. Le sixième interdit aux Russes de voyager à l'étranger sans passe-port.

Jusqu'ici ces dispositions, si elles font honneur à la sagesse des juges, n'en font guère à la nation; sans doute le vol et la ruse étaient communs sur une terre esclave, mais le luxe des répressions signale plutôt le vice des institutions, qu'elles n'accusent le peuple placé entre le principe qui corrompt, et la loi qui frappe. L'homme qui ne possède rien en propre ne peut se faire qu'une idée imparfaite de l'inviolabilité des biens et des personnes.

Placé, pour ainsi dire, en dehors du droit commun, il fait à ses risques et périls une guerre de ruse ou de force à l'arbitraire et au privilége.

Le septième chapitre détermine la contribution exigible en temps de guerre pour la solde et l'entretien des troupes. Ce point qui, par l'importance de son objet, méritait un soin tout particulier, a été traité avec sagesse et prévoyance; ici, du moins, les charges ne tombent que sur les personnes en état de les supporter, et la justice se trouve d'accord avec l'humanité. Le huitième, rédigé dans le même esprit, n'exempte personne du tribut nécessaire à la rançon des prisonniers; et ce qui est digne d'attention, c'est que les biens de la couronne et les domaines ecclésiastiques sont taxés en raison de leur valeur ou de leurs revenus. Le neuvième est tout en faveur du clergé, des gentilshommes et des militaires qu'il exempte de tout droit de péage et de douane. Entre autres dispositions, il est défendu aux employés préposés à la perception de ces droits, de casser la glace des fleuves, pour forcer les voyageurs à passer par telle ou telle direction. Le dixième concerne les juges, auxquels il est enjoint de terminer sans délais les procès et les différends entre les nationaux ou les étrangers, avec défense de recevoir quoi que ce soit de leurs parties. Il permet aux plaideurs de récuser leurs juges pour motifs légitimes, et punit sévèrement les faux dans les pièces, soit de la part des ayants cause, soit par le fait du secrétaire ou des commis. Ce chapitre contient, entre autres articles, un dispositif curieux ou tarif des peines et des amendes infligées pour insultes, suivant la gravité du cas, le rang de la personne offensée, et celui de l'offenseur. C'est une échelle assez curieuse de la valeur des hommes.

Si un boyar, un gouverneur, un conseiller du prince insulte le patriarche, il sera livré à sa discrétion. Si l'insulté est métropolitain, l'offenseur lui payera quatre cents roubles; trois cents pour un archevêque et deux cents pour un évêque. Faute de pouvoir payer, il sera mis à la discrétion du plaignant. Si l'offenseur est d'une condition inférieure, c'est-à-dire, un petit gentilhomme, un simple employé, un citoyen ou un étranger, il sera puni du knout ou des batogues, et de la prison, s'il s'agit du patriarche ou d'un métropolitain; et d'une amende proportionnée au rang de l'offensé, si ce dernier est un membre du clergé de second ordre; l'amende baisse successivement pour les monastères subordonnés, de sorte que tel abbé n'a droit qu'à une indemnité de dix roubles, et le simple moine qu'à cinq. Nous ne parlerons pas des amendes fixées pour punir l'injure qui s'adresse aux autres corps de l'État, nous nous contenterons de faire remarquer une disposition en faveur des femmes et des filles. Une fille insultée reçoit le double de sa mère, et celle-ci deux fois autant que son mari, tandis que le fils n'a que la moitié de l'indemnité accordée à sa sœur. Cette protection donnée au sexe le plus faible a de quoi étonner dans un pays où le mari avait le droit de maltraiter sa femme à titre de correction.

On voit, par ce que nous venons d'extraire de l'Oulajénié, ce qu'était la Russie en 1650, et quelle devait être précédemment la confusion des lois, que remplaçait avec avantage un tel code. Nous ajouterons que, sous le règne d'Alexis, la noblesse russe commença à faire usage des armoiries, qu'elle emprunta aux Allemands et aux Polonais. Ce prince mourut à quarante-huit ans : il commença presque toutes les grandes réformes qui furent les plus belles conquêtes de Pierre le Grand. Ceux qui reprochent à Pierre d'avoir été trop vite, accusent Alexis de s'être montré timide dans les améliorations; tant il est difficile d'échapper à la censure de l'histoire, où chacun apporte ses préjugés et ses sympathies. Il était naturellement juste et bon, quoique emporté, mais il laissa faire le mal par ses ministres. On lui reproche des actes arbitraires, et même quelques saillies de cruauté; son excuse était dans les hommes qui l'en-

touraient, et dont les pères avaient pu jouer un rôle actif dans les désordres et les crimes des règnes précédents. Une accusation plus fondée, c'est l'établissement de la chancellerie secrète qui étendait un vaste réseau sur tout l'empire, et qui mettait la vie et la fortune des citoyens à la merci des délateurs. *Slovo i diélo* (c'est-à-dire, la parole et l'acte), ces trois mots suffisaient au dénonciateur pour faire jeter un citoyen dans les prisons. Mais le délateur devait soutenir l'accusation de complot contre le tsar, et il était soumis lui-même au supplice du knout, circonstance qui devait singulièrement réduire le nombre des dénonciateurs. Au reste, les conspirations qui s'étaient succédé presque sans interruption depuis le règne de Jean IV, expliquent assez cette mesure, si elles ne suffisent point pour l'excuser. Il paraît même que le prince s'en servit plutôt comme d'un moyen de simple police que pour la répression des délits politiques; car les vols à main armée, les meurtres et les attentats audacieux parurent avec plus de saillie sous un règne qui avait rétabli l'ordre dans toutes les branches de l'administration. Le commencement de la réforme militaire date également de cette époque; cependant, on regrette qu'Alexis ait mieux aimé mettre en avant les régiments étrangers, que d'en tirer d'habiles instructeurs pour discipliner ses propres troupes. Pour juger équitablement du mérite d'un souverain, il faut se faire une idée exacte de l'état où il a trouvé son peuple, et de celui où il l'a laissé. La Pologne humiliée; la Suède forcée à céder ses conquêtes; les Cosaques de l'Ukraine détachés de la Lithuanie; des relations suivies avec l'Europe, qui commence à comprendre ce que peut déjà la Russie et ce qu'elle pourra un jour; les Turcs et les Tatars contenus; voilà des résultats plus que suffisants pour illustrer un prince. Mais si l'on ajoute que ce prince fut législateur, ou du moins qu'il fit tout pour l'être, qu'il fonda des écoles et des manufactures, et prépara en tout la voie à son successeur, on ne pourra sans partialité refuser à un tel souverain un rang honorable parmi ceux qui ont amélioré la condition des peuples. Alexis avait eu de son premier mariage cinq fils et huit filles. Ivan, Féodor et Sophie lui survécurent seuls, du moins l'histoire ne fait aucune mention des autres; sa seconde femme lui avait donné Nathalie et Pierre, qui mérita plus tard le nom de *Grand*.

FÉODOR ALEXÉIÉVITCH.

1676-1682. Féodor, désigné successeur, était d'une santé languissante; mais son esprit était juste et son âme élevée. Chargé du poids des affaires à l'âge de dix-neuf ans, il suivit, avec une constance éclairée, la marche civilisatrice que son père avait tracée. Dès la seconde année de son règne, la guerre menaça d'en troubler la tranquillité. Les Tatars, réunis aux Turcs, vinrent assiéger Tchignirin, place que les Cosaques zaporogues avaient cédée au tsar Alexis. Les Tatars furent défaits; mais les Turcs emportèrent la ville, qu'ils rendirent bientôt après, à la suite d'un traité qui fut conclu en 1681. Le Grand Turc renonça à toute prétention sur l'Ukraine, et les Cosaques furent reconnus indépendants, sous la protection de la Russie. Dans cette guerre, terminée par la médiation de la Pologne, Féodor déploya du courage et de la fermeté.

Un de ses ministres, le prince Galitzin, frappé de l'inconvénient qui résultait pour le service, des prétentions des nobles, au sujet de leurs prérogatives, entreprit de remédier à cet abus, et persuada au tsar de détruire les titres et les chartes qui donnaient naissance à tous ces différends. Devant l'ennemi, on avait vu des boyars refuser d'obéir à leurs chefs, par la seule raison que leurs ancêtres avaient commandé, au lieu d'obéir. Dans la nomination aux charges de la couronne, et jusque dans le cérémonial ordinaire, la volonté du prince se trouvait gênée par des résistances

opiniâtres autant que futiles, où souvent le plus digne était obligé de le céder à son compétiteur, si celui-ci descendait d'une famille plus considérable. Un autre motif, que les historiens ont passé sous silence, et qui dut contribuer à cette mesure, c'est que, depuis l'extinction de la dynastie de Ruric, plusieurs princes qui descendaient des anciennes familles régnantes, semblaient protester contre les Romanof, d'origine prussienne, par la simple exposition de leurs titres généalogiques, ce qui devait quelquefois embarrasser le conseil appelé à décider sur ces matières. Féodor, voyant que les châtiments infligés aux nobles, qui élevaient des prétentions mal fondées, ne pouvaient rien contre un abus si invétéré, manifesta l'intention de faire reviser soigneusement les registres titulaires, et les fit apporter dans son palais. Alors il convoque les chefs du clergé et les principaux boyars, et leur expose les inconvénients de ces luttes sans cesse renaissantes, où le bien de l'État est sacrifié à un orgueil chimérique. Le patriarche appuie les raisonnements de Féodor de l'autorité des saintes Écritures, et conclut en disant que le Saint-Esprit peut seul avoir inspiré au tsar la sage résolution de mettre fin à des abus si déplorables. La leçon venait de trop haut pour ne pas être écoutée. Les registres furent brûlés solennellement dans la cour du palais. Cependant le tsar était trop prudent pour anéantir la noblesse, dans un pays où elle n'accepte l'autocratie qu'à la condition d'exercer des prérogatives qui la distinguent de la classe des serfs; son but était de la régénérer selon les conditions actuelles de son gouvernement, c'est-à-dire, d'en confisquer les priviléges au profit de sa propre autorité. En conséquence, il se hâta de faire inscrire les nobles du premier rang sur un registre particulier, où l'on inséra le nom des fonctionnaires nouveaux : c'est ainsi qu'il institua deux ordres de noblesse, dont la hiérarchie s'effaçait devant celle des emplois effectifs. On verra plus tard que Pierre Ier fut obligé de réprimer le même abus; car il y a quelque chose de plus fort que le despotisme, ce sont les mœurs. On attribue à Féodor plusieurs règlements utiles : il établit des haras; remplaça les bâtiments publics, qui étaient en bois, par des constructions en briques; embellit la capitale et plusieurs villes, et ouvrit son épargne aux propriétaires dont la fortune ne pouvait se prêter à ces améliorations. Il augmenta le nombre des écoles, et introduisit le plain-chant dans les cérémonies de l'Église. Il projeta de fonder une académie, où l'on eût enseigné la grammaire, la rhétorique, la philosophie, le droit ecclésiastique et le droit civil. Dans le plan qu'il en a laissé, on a remarqué un esprit tracassier et inquisitorial. On y punit du knout et des batogues, c'est-à-dire, du seul supplice connu dans le pays (la peine de mort exceptée), le professeur qui s'écarte de la religion orthodoxe. S'il persiste dans une opinion déclarée schismatique, il est condamné au feu, aussi bien que celui qui enseignerait la magie, ou qui manquerait de respect aux saintes images. Mais ces rigueurs tiennent au temps et aux pays : elles sont empreintes de la haine du clergé russe, tant de fois menacé par l'Église latine; et il serait injuste d'en rendre responsable un prince que le clergé dominait. L'important n'était pas de commencer par une université complète, mais de préparer les esprits, par les bienfaits de l'instruction, à toutes les améliorations successives. Y a-t-il si longtemps d'ailleurs que, dans notre Europe civilisée, on brûlait les sorciers et les hérétiques? Il se rencontre des historiens qui, tout imbus d'idées nouvelles, ne veulent pas tenir compte des nécessités du passé : ils accusent les générations entières qui ont entouré certains règnes de louanges et d'amour, et les déshéritent du sens commun, parce qu'elles n'ont pas senti comme ils raisonnent.

Féodor mourut après un règne de cinq ans et demi. Il avait épousé en premières noces Agathe Groucheski ;

il en eut un fils qui mourut en bas âge, et que sa mère suivit bientôt. Sur les instances de Sophie, qui voulait éloigner Pierre du trône, il se remaria avec Marthe Apraxin, qui ne lui donna point de postérité. C'est à la suite de ce nouvel hymen que sa santé déclina sensiblement. Persuadé de l'incapacité de son frère Ivan, il désigna, en mourant, Pierre pour son successeur.

PIERRE Ier, IVAN V ALEXÉIÉVITCH.

Le conseil des boyars et le clergé avaient ratifié l'élection de Pierre, à l'exclusion d'Ivan. Le tsar n'avait que dix ans, et la perspective d'une longue minorité, sous la régence de Nathalie, princesse d'un caractère doux et facile, en flattant l'ambition des grands, excitait le mécontentement de Sophie, dont le crédit devait le céder à celui de la mère du souverain. Sophie, d'un caractère entreprenant, résolut d'annuler, ou du moins de modifier cette élection. Son aïeul Miloslavski, et toute sa famille du côté maternel, entrèrent avec joie dans ses plans; et le peu de mesure des Narichkin, trop empressés de prendre en main la direction des affaires, la servit en mécontentant le peuple. Le prince Galitzin, homme rompu aux affaires et à l'intrigue, était son conseil.

Tout à coup le bruit se répand qu'Ivan vient d'être étranglé : la compassion publique s'en émeut; les stréletz prennent les armes, et courent au Kremlin. Ils commencent par se plaindre de neuf de leurs colonels qui ne les payaient pas exactement : on casse les colonels, et l'on paye à cette milice l'argent qu'elle exige. Bientôt ils veulent le châtiment des chefs qu'on vient de dégrader : on leur livre ces malheureux, dont le crime était sans doute de tenir au parti des Narichkin, et leurs propres soldats leur infligent le supplice des batogues. La régente et Ivan lui-même se présentent devant ces furieux : à cette vue, ils proclament tsar celui qu'ils croyaient assassiné : mais cette démonstration ne leur suffit pas; ils se précipitent dans le palais, résolus d'en finir avec les Narichkin. Un de ces derniers, Athanase, est jeté par les fenêtres et reçu par les révoltés sur la pointe des piques. Une seconde victime paye de sa vie la méprise de ces furieux : c'était un fils de George Dolgorouki qu'ils croient être un frère d'Athanase. On les détrompe, et ils portent le cadavre au malheureux père, qui n'ose faire éclater son indignation; mais bientôt sa douleur se manifeste par quelques menaces, et il tombe égorgé sur le corps de son fils. Les massacres continuent : au sang des Narichkin et de leurs partisans se mêle celui de citoyens inoffensifs, qui n'ont pas su déguiser l'horreur que leur inspire tant de férocité. Maîtres du palais et de la ville, ils semblent oublier le but de leur soulèvement, pour ne penser qu'au salaire; et, comme dans toutes les révolutions violentes, ils font trembler ceux qui ne les avaient employés que comme instruments de leur ambition.

Dès le jour suivant, ils forcent la tsarine Nathalie de leur livrer son père et son frère, Cyrille et Ivan Narichkin; en vain les princesses et Sophie elle-même intercèdent en leur faveur, et tombent à genoux devant ces furieux; il faut leur livrer ces nouvelles victimes, ainsi qu'un médecin hollandais dont la science faisait tout le crime; Ivan et le médecin sont mis en pièces, et Cyrille n'est épargné que pour être jeté dans un couvent. Après tous ces meurtres, les stréletz essayent de les sanctionner par une mesure populaire; ils déclarent libérés de leurs engagements les serviteurs qui, sans être serfs, étaient à la disposition de de leurs maîtres, pendant le nombre d'années stipulé par le contrat. Il est probable que cet esclavage à temps était une source de graves abus, puisque les stréletz choisirent ce moyen pour justifier leurs excès. A la suite de la vengeance et de la réforme il ne s'agissait plus que d'organiser le pouvoir; ils déclarent tsars Ivan et Pierre, sous la tutelle de Sophie.

Cette princesse, parvenue au terme de son ambition, récompensa les auteurs de la sédition, leur distribua les dépouilles de ceux qu'ils avaient massacrés, et leur donna pour chef Ivan Khavanskoï, un des officiers les plus audacieux de cette milice turbulente.

Les stréletz venaient de modifier le testament de Féodor dans l'intérêt d'Ivan ou plutôt dans celui de Sophie; ils comprirent que pour le maintien de leur nouvelle puissance, ils avaient besoin de solides garanties; ils prirent le titre d'infanterie de la cour, et se constituèrent les surveillants des souverains qu'ils avaient imposés à l'empire. L'adroite Sophie, et Galitzin son favori et son conseil, n'étaient pas disposés à reconnaître l'autorité de ces protecteurs équivoques; en attendant qu'il se présentât une occasion favorable de les replacer sous le niveau de l'obéissance commune, ils firent épouser à Ivan une princesse de la famille Soltikof, dans l'espoir de prolonger indéfiniment leur tutelle, si un rejeton mâle sortait de cette union.

Khavanskoï, nouveau chef des stréletz, était détesté de la cour, en raison de la crainte qu'il inspirait : sa perte fut résolue. Dans un avis anonyme, affiché à la porte du palais de Kolomna, résidence des tsars, il fut accusé, avec les stréletz, de conspirer contre la famille régnante, et de vouloir faire périr en même temps le patriarche et tous les boyars. Aussitôt la cour se réfugie dans le couvent de Troïtza, et prend toutes les mesures que réclamerait un danger réel. Khavanskoï est appelé sous un prétexte; et, comme si l'on craignait qu'il n'échappât, on l'arrête à quelque distance de Moscou, lorsqu'il se rendait au monastère. Il n'y trouva, au lieu de juges, que des ennemis décidés à le perdre. On assure que Miloslavski, qui le haïssait, avait lui-même dicté le placard accusateur. Quoi qu'il en soit, Khavanskoï et son fils furent condamnés sans qu'on daignât recourir aux formes les plus vulgaires de la justice; innocents du crime qu'on leur imputait, ils furent décapités l'un et l'autre : il ne manquait à cet arrêt pour être juste que de s'appliquer à la part qu'ils avaient prise à la précédente sédition; mais des complices ne peuvent assumer le caractère de juges.

A la nouvelle de leur exécution, le corps des stréletz s'émeut, et le cri de *mort aux boyars* se fait entendre. Cependant il ne s'agit plus seulement de quelques assassinats isolés; la cour est sur ses gardes; c'est un combat qu'il faut livrer : tout à coup, et par un de ces changements dont la cause, inappréciable pour les contemporains, reste mystérieuse dans l'histoire, ils se soumettent d'avance au châtiment qu'on voudra leur infliger. Ils redeviennent ces Russes qu'un signe d'Ivan faisait trembler, et ils reconnaissent la légitimité du pouvoir là où la force est prête à le soutenir. Ils se répandent dans les temples, implorent les secours spirituels, et font à leurs proches et à leurs amis des adieux qu'ils croient les derniers. Enfin ils s'acheminent vers le couvent, désarmés et munis de cordes, de haches et de tous les instruments propres aux supplices et aux tortures qu'ils jugent avoir mérités.

Galitzin, dont la politique cherchait plutôt une occasion de les humilier que de sévir, disposa Sophie à la clémence. Le patriarche intervint en leur faveur, et à l'exception des plus mutins qui furent mis à mort, tous les autres obtinrent leur grâce.

Sophie avait atteint son but; Ivan par sa nullité, Pierre par son âge, laissaient le champ libre à son ambition. Elle s'occupa des affaires de l'État, dont l'administration était entre les mains de Galitzin, favori de la régente et l'un des hommes les plus instruits de l'empire.

Vers cette époque, l'empereur Rodolphe, craignant une nouvelle invasion des Turcs, recherchait l'alliance de la Russie; on profita de la situation précaire de ce prince pour mettre à un haut prix la rupture de la Moscovie avec la Porte, quoique cette mesure entrât dans la politique de Galitzin; en-

fin il promit sa coopération à condition que la Pologne renoncerait à toute prétention sur les conquêtes d'Alexis. Le roi Sobieski venait de voir ravager, par les Tatars de Crimée, deux de ses provinces; il crut devoir se prêter à ces conditions qui, après tout, ne l'engageaient qu'à reconnaître un fait. Cette difficulté levée, malgré une opposition assez vive de la noblesse polonaise, on signa le 6 mai 1686, un traité d'alliance offensive et défensive entre les cours de Moscou, de Vienne, de Varsovie et la république de Venise. En vertu de ce traité, la Pologne cédait à la Russie Kief, ainsi que les duchés de Smolensk, de Sévérie et de Tchernigof.

Pendant que la régence ou plutôt le règne de Sophie préparait les esprits à une usurpation complète, Pierre laissait échapper ces saillies qui annoncent une âme forte, et qui font deviner l'homme dans l'enfant. On n'a rien négligé de ce qui peut corrompre un jeune prince; on a éloigné de lui le général Ménésius, savant Écossais auquel Alexis avait confié son éducation. Ses divertissements sont d'indignes piéges; sous le voile de l'indulgence, on flatte ses caprices; on provoque même la nature pour énerver son esprit en même temps que son corps : on l'a entouré d'une jeunesse oisive pour que rien ne manque à la corruption, pas même la contagion de l'exemple; mais la prudence de ses ennemis échoue par les moyens mêmes qu'ils mettent en œuvre. Pierre puise de l'expérience jusque dans le sein du désordre; il a compris que les plaisirs grossiers ne peuvent suffire à sa nature; on dirait qu'il n'est débauché que pour donner le change à ceux qui spéculent sur sa dégradation, et son génie sort victorieux de l'épreuve du vice. C'est en vain que pour le rendre odieux aux Russes, on l'entoure d'aventuriers étrangers; leurs récits enflamment la curiosité du jeune tsar; un Français, nommé Lefort, qui avait servi en Hollande, et que le désir de faire fortune avait appelé en Russie, obtint en peu de temps la confiance de Pierre; il comprenait l'allemand et le hollandais, et quoique peu versé dans la théorie militaire, il avait assez de connaissances dans la pratique de cet art pour inspirer à son jeune maître le désir d'opérer une réforme complète dans l'organisation des troupes russes. Dès lors cet adolescent a un but; les moyens il les trouvera dans tout ce qui l'entoure; il étudie les langues pour être en état de converser avec ces étrangers qui vont lui apprendre à vaincre un jour leurs compatriotes; il sent que la science militaire repose sur des règles constantes, et il étudie les mathématiques; pour arriver à posséder l'ensemble, il descend aux détails les plus minutieux de l'analyse, et il commence sa carrière de conquérant en passant par les derniers rangs de l'armée. Bientôt le bourg de Préobrajenskoï prend l'aspect d'une garnison, et ses *divertisseurs* deviennent ses camarades et ses compagnons d'armes. Dans cette vie toute active, où l'obéissance se forme au commandement, il s'indigne quelquefois de l'isolement où le laissent une sœur ambitieuse et un favori tout-puissant; il est déjà trop grand pour un rôle secondaire, et la cour se prend de crainte en voyant le développement précoce de tant de qualités qui, non moins que sa naissance, semblent l'appeler au gouvernement de l'empire.

Cependant Galitzin essaya de rehausser son pouvoir par une expédition d'éclat : il marche contre les Tatars de Crimée qui, reculant dans leurs steppes, incendient les champs dans leur retraite; privée de subsistances et de fourrages, l'armée russe se vit obligée de reculer; c'était un échec, mais le résultat de cette campagne fut célébré comme un avantage. Les Cosaques ne s'y méprirent point; ils accusèrent leur hetman d'avoir fait manquer l'expédition; Galitzin le fit venir à Moscou, et nomma à sa place ce même Mazeppa dont les conseils furent depuis si funestes à Charles XII. L'année suivante, le favori renouvela les hostilités; il s'avança au-devant des Tatars qui s'apprêtaient à pénétrer

dans l'Ukraine, et leur livra une bataille sanglante, à la suite de laquelle ces derniers furent contraints de se retirer : pour les contenir, il éleva au confluent du Dniepr et de la Samara une ville en bois, défendue par quelques fortifications.

Vers la même époque, Galitzin qui ambitionnait tous les genres de gloire, envoya une ambassade en France; mais cette démarche n'eut aucun résultat, soit que les membres de cette légation aient donné une idée peu avantageuse de la nation russe, ou plutôt que le fastueux Louis XIV n'ait pas compris l'avantage que pouvait tirer le cabinet de Versailles d'une alliance intime entre les deux pays.

Cependant Pierre ne voyait qu'avec dépit la régente s'arroger toutes les prérogatives du pouvoir suprême; dans les oukases le nom de Sophie était associé à celui de ses deux pupilles, et sur les médailles, à côté de leur effigie, on voyait figurer la sienne. Pierre exhalait hautement son mécontentement, et blâmait les mesures de Galitzin. On en était venu de part et d'autre à ce point d'aigreur, où, dans une lutte de pouvoir, l'un des rivaux doit s'effacer devant l'autre. Sophie se croyait assez forte pour triompher d'un adolescent; Pierre connaissait assez les dispositions de la régente pour comprendre tout le danger qu'il courrait en la heurtant de front : mais il craignait moins le danger qu'une sujétion indéfinie. Un jour, au milieu d'une solennité religieuse, Sophie se présente avec les insignes du rang suprême : Pierre, indigné, essaye en vain de la faire sortir; il s'éloigne lui-même, prévoyant sans doute que le moment était décisif. Aussitôt il retourne à Préobrajenskoï; là il apprend que les stréletz s'assemblent en tumulte dans le Kremlin sous les ordres de Schtchéglovitoï, successeur de Khavanski. Pierre, sans perdre de temps, se réfugie dans le monastère de la Trinité où des troupes fidèles et un régiment de stréletz accourent pour le protéger.

Schtchéglovitoï arrive pendant la nuit à Préobrajenskoï; mais, instruit que le prince est en sûreté, il tâche de donner un prétexte plausible à sa démarche. Alors Sophie voit qu'elle a échoué, elle recourt à la médiation du patriarche; ce prélat la laisse sans réponse : tremblante dans le péril, elle n'ose opposer la force à la force; son pouvoir factice s'écroule tout d'un coup; l'orgueilleuse Sophie n'est plus qu'une parente coupable, révoltée contre son souverain : elle veut aller elle-même se justifier; mais elle reçoit l'ordre de retourner sur ses pas; enfin elle allait fuir en Pologne, lorsqu'elle est arrêtée et confinée dans un monastère. Galitzin fut exilé à Kargapol, puis à Poustozerskoï où il mourut en 1713. Le chef des stréletz et ses complices furent punis de mort ou reçurent le knout; mais on ne put, malgré les plus cruelles tortures, leur arracher aucun aveu qui établit la culpabilité de Sophie. Quelques historiens en ont conclu qu'elle était innocente dans la dernière tentative des stréletz; il suffit, pour juger cette princesse, de suivre toute sa conduite depuis la mort d'Alexis : elle n'était pas assez imprudente pour donner ostensiblement l'ordre de massacrer son frère; mais ses créatures savaient bien qu'elle ne souhaitait rien tant que d'être débarrassée d'une rivalité qui devenait chaque jour plus menaçante; on agit avec une précipitation qui semble en effet accuser l'absence d'une direction prévoyante, et tout ce qu'on peut admettre, c'est que Sophie se trouva prise au dépourvu, et que la fortune lui épargna un crime. Quant à l'hypothèse que Pierre aurait lui-même provoqué les stréletz, pour secouer un joug devenu insupportable, elle tombe d'elle-même, et nous ne nous arrêterons pas à la réfuter.

Le trône de Romanof est enfin occupé; car Ivan s'efface, entièrement couvert de l'ombre du sceptre impérial; il s'est laissé mener par une femme, il se montre non moins docile à son jeune frère, et sa nullité fait contraste avec le génie et l'activité du tsar effectif. Celui-ci, après avoir, pour ainsi dire, conquis sa propre couronne, saisit les rênes de l'empire

d'une main ferme : ses droits légitimes s'appuyaient encore de ces qualités brillantes qui absolvent même l'usurpation. Il avait épousé Eudoxie Lapoukhin, qui lui donna peu de temps après un héritier, ce tsarévitch Alexis dont la destinée fut si fatale. Pierre, dont les mœurs avaient été corrompues dès l'enfance, ne trouva point le bonheur dans cette union, soit inconstance naturelle, soit que le caractère de la tsarine opiniâtrément attachée aux préjugés, ou, si l'on veut, aux anciennes mœurs de la nation, lui eût inspiré un éloignement qui plus tard se changea en aversion.

Cependant, au milieu des dissipations et des plaisirs grossiers dont se joue la vigueur de son tempérament, il poursuit ses grandes idées de réforme, et se livre à cet instinct qui le pousse à la régénération de tout un peuple. Jusqu'alors l'Asie avait occupé la politique des princes russes; le flux et le reflux de vingt peuplades barbares, après avoir longtemps tourmenté le territoire slave, venait expirer sur les frontières méridionales. Les Polonais et les Suédois étaient des ennemis plus redoutables, quoique moins nombreux; ils l'emportaient sur les Russes par la science de l'administration, par l'art de la guerre; en un mot, par la civilisation. C'était cette civilisation qu'il s'agissait de conquérir afin de pouvoir lutter contre eux à armes égales; mais si la civilisation est l'œuvre des siècles, elle est aussi celle des circonstances; dans les individus, l'expérience ne s'acquiert pas seulement par les années; l'exercice peut la donner à un jeune homme, tandis que la vieillesse peut en être privée. Le peuple que Pierre va soumettre à cette grande épreuve est ignorant, superstitieux et opiniâtre : il triomphera de l'ignorance en faisant briller les résultats des sciences et des arts; de la superstition par le ridicule; de l'opiniâtreté par une volonté plus opiniâtre encore. On dirait que les événements eux-mêmes se sont disposés dans l'ordre le plus favorable à sa grandeur : quelques libertés de plus, et la nation eût rejeté son œuvre, comme une innovation impie; du côté du tsar, quelques persécutions de moins, et son génie ne se fût point sans doute porté vers le but avec cette énergie que donne et nourrit l'obstacle. Ce n'est pas tout, la Providence qui a préparé son règne, le fait surgir à l'époque où la Russie, tranquille du côté de l'Orient, est forcée de réagir contre l'Europe, et fait céder sous son poids ses limites occidentales. La nature a pris à tâche de compléter l'œuvre de la Providence; elle a donné à Pierre un corps robuste, une taille athlétique, un coup d'œil juste, un désir insatiable de connaître, et une activité de corps et d'esprit qui suffit à l'immensité de sa tâche. A côté de ces qualités, il a des défauts et même des vices; les excès de table semblent être son régime ordinaire, à la licence de ses plaisirs, on dirait qu'il a compté sur le dégoût pour se livrer sans distraction à ses occupations favorites; violent jusqu'à la cruauté, il sévit contre une faute légère avec une sévérité draconienne. La colère est le seul ennemi qu'il n'ait pu dompter; du reste, il est dur pour lui-même comme pour les autres. On assure qu'il avait, dès son enfance, une horreur de l'eau, qui allait jusqu'à la défaillance; celui qui devait doter la Russie d'une marine, triompha de cette répugnance, et força la nature à se plier à sa volonté.

Pierre, maître absolu de l'État, se souvint de l'arrogance turbulente des stréletz; il résolut de les dissoudre; et pour s'assurer un appui, il organisa les deux régiments de Préobajenskoï et Séméonovskoï qui furent le noyau de sa garde. Ces soldats, exercés par des officiers étrangers, devaient montrer bientôt l'avantage de la discipline sur le nombre, du système européen sur la fougue effrénée des Asiatiques.

Mais il n'organise les moyens que pour parvenir plus sûrement au but; au milieu de tant d'essais et de tâtonnements, son génie féconde les circonstances les plus fortuites : un jour, au bourg d'Ismaïlof, il aperçoit au milieu d'autres objets délaissés, une

vieille chaloupe de construction anglaise, et faite pour aller à rame et à voile. Pierre, qui n'avait encore vu que des bateaux ordinaires, se fait expliquer par Timerman, son maître de mathématiques, comment, à l'aide de la voile, on peut neutraliser l'effet d'un vent contraire : il veut voir manœuvrer cette embarcation. Un constructeur, nommé Brandt, appelé en Russie du temps d'Alexis, fut chargé de radouber la chaloupe qui bientôt se trouva en état de naviguer. La Yaouza, petite rivière qui coule aux portes de Moscou, fut le théâtre des premiers essais nautiques du tsar. Bientôt il fit transporter cette barque qui fut, pour ainsi dire, la mère de la flotte russe, sur le lac de Klechnin près de la ville de Péréiaslavle-Raleskoï. Brandt construisit successivement deux frégates et quelques yachts que Pierre se plaisait à monter comme pilote. En 1694, un an après la mort de la tsarine Nathalie, il se rendit sur la mer Blanche, et s'étant joint à quelques vaisseaux marchands, il put se former une idée plus juste d'une navigation de long cours. C'est à cette époque qu'il nomma Lefort amiral d'une flotte qui n'existait encore qu'en idée; et, comme l'observe un historien, avant que la langue russe eût un mot qui exprimât le mot flotte. C'est par cette raison que les termes de marine sont presque tous empruntés à l'allemand et au hollandais.

Un Cosaque, Yermak, avait fait ou du moins préparé la conquête de la Sibérie; un autre Cosaque, nommé Khabarof, avait poussé une reconnaissance à main armée dans la partie de la Daourie que longe le fleuve Amour. Ce fut à cette occasion que le tsar et l'empereur de la Chine, Kam-hi, s'occupèrent de la délimitation de leurs frontières respectives. Les ministres russes, chargés de cette mission, déployèrent une magnificence qui frappa les envoyés chinois, et ils parvinrent, après d'assez longs débats, à faire adopter pour limite des deux empires le cours de la Gorbitza.

Cependant le tsar désirait ardemment de se voir en possession d'un port sur la mer Noire : il résolut de s'emparer d'Azof, et ouvrit les hostilités contre les Turcs. Cette campagne eut une issue malheureuse; Schéréméetief, à la tête d'une armée nombreuse, remporta sur les Tatars quelques avantages insignifiants; une autre armée, commandée par Schein, et dans laquelle Pierre servait lui-même, était destinée à faire le siége de la place; le tsar ne voulut pas attendre l'achèvement des vaisseaux qu'il faisait construire sur la Voronéje; les assiégés recevaient de nouveaux secours par mer; et l'armée russe manqua de munitions : en outre, l'artillerie était si mal servie, qu'il n'y avait, dit-on, qu'un seul officier de cette arme qui eût de l'habileté. C'était un aventurier allemand, nommé Jacob. Cet homme, qui avait d'autres idées que les Russes sur l'honneur, fut condamné aux batogues par le général Schein, pour une faute de discipline. Ce châtiment n'avait encore rien de déshonorant pour les Moscovites; les chefs eux-mêmes s'y soumettaient, et reprenaient ensuite leur service comme avant le châtiment; l'exemple du tsar qui dans sa colère frappait ses généraux et ses favoris, devait contribuer à propager cette coutume si contraire à nos mœurs, et que les successeurs de Pierre ont fait disparaître. Jacob, révolté de ce traitement, passa aux Turcs après avoir enclou les batteries des Russes, et devint, par vengeance, un des plus intrépides défenseurs d'Azof. Les troupes de Pierre, encore peu expérimentées, firent une dernière tentative, et livrèrent un assaut meurtrier; mais elles furent forcées de se retirer. On estime que cette campagne leur coûta trente mille hommes. Il était dans la destinée de Pierre de ne triompher de ses ennemis qu'après avoir passé par les plus rudes épreuves.

En 1696, c'est-à-dire l'année qui suivit l'expédition d'Azof, Ivan termina sa carrière. Ce prince ne laissait que deux filles; mais comme son frère régnait seul de fait, la mort de ce prince n'apporta aucun changement

dans l'administration de l'empire, si ce n'est que les dépenses de sa maison furent affectées à l'entretien de la flotte et de l'armée.

Pierre n'était pas homme à se rebuter pour un revers; il combina mieux ses moyens d'attaque; il fit venir des ingénieurs de Hollande, du Brandebourg et de l'Autriche, et Schein recommença le siége d'Azof. La flottille, composée de deux vaisseaux de haut bord, de quatre galères, et de quelques galéasses et brûlots, ferma l'entrée du port. L'amiral Lefort montait l'un des vaisseaux; Pierre était sur l'autre, mais sans autre grade que celui de capitaine: il paraît que le général Gordon contribua puissamment au succès de l'expédition. Les saïques turques, envoyées de Constantinople, furent battues par la flottille russe qui en prit quelques-unes; la place, bloquée par terre et par mer, fut vivement canonnée, et bientôt réduite à capituler.

Maître d'Azof, Pierre remit cette place en état de défense, fit creuser le port pour le rendre capable de contenir une flotte de guerre, à laquelle on travailla avec ardeur, et dont les frais furent supportés par la couronne, les boyars, les riches négociants, et même le clergé. Tous durent contribuer à ce qui devait faire la gloire et la force de tous. Des barques légères devaient en même temps opérer une descente sur les côtes. Bientôt la Turquie vit avec étonnement le pavillon moscovite flotter sur les Palus-Méotides.

Pierre n'ignorait pas que les Russes, attachés à l'ancien ordre de choses, voyaient toutes ces réformes avec méfiance et mécontentement. Il voulut montrer à sa capitale un spectacle aussi nouveau que sa victoire elle-même, et il régla l'ordre de l'entrée triomphale de ses troupes. Les vainqueurs passèrent sous des arcs de triomphe; les soldats qui avaient combattu sur des saïques vénitiennes, marchaient les premiers; Schérémetief, Gordon, Schein, Lefort, et les autres officiers généraux, précédaient le tsar qui n'avait pris aucun rang dans cette pompe, et qui affectait de laisser la gloire de l'exécution aux chefs qu'il avait élevés lui-même; quoique confondu dans la foule, il était véritablement l'âme de cette fête militaire; et il aimait à placer les services au jour de la récompense, selon leur importance au jour du danger. Les captifs suivaient la marche; et le transfuge Jacob, que les Turcs avaient été obligés de livrer, était traîné dans un chariot surmonté d'une potence; ce malheureux y fut suspendu après avoir été roué vif.

Les manuscrits de Lefort, cités par Voltaire, portent qu'on frappa, en commémoration de cette victoire, une médaille; mais Voltaire se trompe en affirmant, d'après la même autorité, que cette médaille fut la première qu'on ait frappée en Russie.

Pierre, tout en jouissant de son triomphe, ne pouvait se dissimuler qu'il le devait à des étrangers: il envoya un grand nombre de jeunes Russes puiser à leur source les lumières qu'il avait hâte de répandre dans ses États. C'est à Livourne, à Venise, en Hollande, et dans quelques villes d'Allemagne qu'ils iront s'instruire dans toutes les branches de la marine, ou se former à la discipline allemande: mais c'est trop peu pour son génie impatient; il veut voir et s'instruire par lui-même: il importe que le réformateur puisse juger de leurs progrès, et que la direction, aussi bien que les ordres, puissent descendre du rang suprême. Il quittera donc ses États; il ira apprendre, au milieu des nations les plus avancées, le secret de leur prééminence, et il se fera manœuvre et journalier pour mettre son peuple en état de les dominer par le nombre, après les avoir égalées par les arts de la civilisation.

Cette détermination a été diversement jugée par des écrivains également recommandables. Ceux qui l'ont blâmée ont prétendu que Pierre n'avait pas besoin d'aller perdre un temps dérobé aux soins de l'empire, dans les détails les plus minutieux des arts mécaniques; c'est juger d'après nos idées, et appliquer à la Russie de cette épo-

que un raisonnement qui eût été juste pour la France, l'Allemagne ou l'Angleterre, et qui le serait encore s'il était question de la Russie actuelle. Mais, sur un point de cette nature, les meilleures preuves sortent des faits. La Russie a pris, depuis Pierre le Grand, un accroissement immense; son père, Alexis, avait tenté les mêmes réformes; il avait eu l'instinct de tout ce que Pierre a exécuté; cependant ses essais étaient demeurés infructueux, et le mauvais vouloir des Russes les avait constamment repoussés. On objectera que des changements trop brusques ne peuvent avoir des racines profondes, et que la civilisation des Russes a marché trop vite et contre nature; que les mœurs nationales en ont souffert, et qu'elles sont à peine saisissables, modifiées qu'elles ont été par le contact des formes étrangères. Mais qu'étaient-ce donc que les mœurs des Moscovites sous le joug tatar, du temps d'Ivan le Terrible, de Godounof, de Schouiski, et même sous la régence de Sophie? Si Pierre se fût contenté de payer le mérite sans daigner descendre de son trône, qui pourrait affirmer qu'il eût gagné la bataille de Poltava, et que la Russie occidentale ne fût devenue suédoise? Dans les pays de servitude, les changements importants ne peuvent s'opérer que de haut en bas, et la volonté de l'autocrate doit pénétrer le milieu aristocratique avant d'agir sur les masses, ou les réformes seront des révolutions fécondes seulement en violences. Il fallait donc vaincre les préjugés des boyars et du clergé, et leur ôter jusqu'au prétexte de la résistance, en donnant l'exemple du travail et de la subordination.

Quoi qu'il en soit, Pierre fit ses préparatifs de départ: le parti de Sophie était plutôt contenu que dompté; le voïévode de Taganrok, associé à quelques boyars, ourdissait une conspiration contre Pierre, et essayait d'entraîner dans leur révolte les Cosaques du Don. Le complot fut découvert; les coupables périrent dans les plus cruels supplices; et on grava sur des tables de fer les détails de leur exécution.

On a souvent reproché à Pierre sa sévérité excessive: nous croyons qu'il était dans son caractère de se montrer extrême en tout; mais, sans l'absoudre de cette férocité qui le porta quelquefois à tremper ses mains dans le sang, nous avons la conviction qu'une conduite moins rigoureuse eût compromis le succès de la régénération de son peuple. Un des malheurs du despotisme, c'est de ne pouvoir user de clémence.

Le supplice de quelques révoltés n'était pas seulement un acte ordinaire de justice répressive, c'était une victoire sur les mœurs routinières, c'était le programme de la marche que le tsar se proposait de suivre: à la résistance, le châtiment; à la régénération, sécurité, distinctions et faveurs. C'est dans cette circonstance qu'il ose s'éloigner, laissant l'administration de l'État au prince Romodavovski, à Strechnef, et à un conseil de boyars; il donne à Gordon le commandement de la garnison de Moscou, comme pour mettre l'empire sous la protection de la réforme militaire; il emmène avec lui Lefort, Vonitzin et Golovin, auxquels il confère le titre d'envoyés extraordinaires auprès des États. Il se proposait de visiter le Danemark, la Marche de Brandebourg, la Hollande, Vienne, Venise et Rome. Pour s'affranchir d'un cérémonial fatigant, il ne prit aucun rang dans cette ambassade; et ce fut peut-être autant pour se soustraire à l'étiquette rigoureuse de la cour de Versailles, que par ressentiment du mauvais accueil fait au prince Dolgorouki, du temps de la régence de Sophie, qu'il exclut la France de son itinéraire; Voltaire remarque qu'il ne voulait point s'engager avec Louis XIV, parce qu'il était déjà décidé à prendre le parti d'Auguste, électeur de Saxe, qui disputait le trône de Pologne au prince de Conti. Ce motif nous paraît plus spécieux que solide: Pierre avait des desseins bien autrement hostiles contre quelques-unes des provinces baltiques, ce qui ne l'empêcha de les visiter.

La suite de cette ambassade, en comptant cinquante gardes du régiment Préobrajenskoï, se composait de deux cents personnes.

Avant d'entrer dans le détail de ce voyage, il ne sera pas inutile de faire connaître la situation où se trouvait alors l'Europe.

Le sultan Mustapha II ne luttait qu'avec faiblesse contre Léopold qui le pressait en Hongrie, et contre le tsar qui venait de lui enlever Azof, tandis que les Vénitiens s'emparaient du Péloponèse. Sobieski, le libérateur de Vienne, était mort en 1696, et sa couronne était disputée par Auguste qui l'emporta, et par Armand, prince de Conti, qui n'eut que l'honneur d'être élu. Charles XII venait de monter sur le trône à l'âge de quinze ans; et la jeunesse de ce prince, dont le courage devait se révéler avec tant d'éclat pour succomber plus tard après les vicissitudes les plus étranges, donnait à Pierre l'espoir de s'emparer des côtes de la Baltique ou du golfe de Finlande, pour y fonder des établissements maritimes, et se mettre en contact plus immédiatement avec l'Europe.

L'Allemagne, ayant pour alliés les rois d'Espagne et d'Angleterre, et la république de Hollande, soutenait une double guerre contre la Turquie et Louis XIV. Cependant elle était sur le point de conclure la paix, et déjà les plénipotentiaires s'apprêtaient à en régler les conditions au château de Riswick.

Tel était l'état de la politique générale, lorsque Pierre entreprit son premier voyage outre frontière.

L'ambassade prit sa route par Novgorod, et traversa la Livonie et l'Esthonie, alors soumises à la Suède. Le comte Dahlberg, gouverneur de Riga, ne permit point au tsar voyageur de visiter les fortifications de la place; et il faut convenir qu'il y avait une sage prévoyance dans ce défaut de courtoisie, comme les événements l'ont prouvé depuis.

On passa ensuite dans la Prusse brandebourgeoise; l'électeur reçut l'ambassade à Kœnigsberg, et étala, à cette occasion, beaucoup de faste. Le costume asiatique des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles et de pierreries, leurs riches cimeterres pendants à la ceinture, offraient un contraste frappant avec les modes françaises que suivait alors la cour de Berlin (*). Pierre se distinguait au milieu de toute cette pompe par la simplicité de son extérieur; mais il s'abandonna à des excès de table, peu dignes d'un prince réformateur. Au reste, cette intempérance, habituelle aux Russes, n'offrait rien de bien choquant dans les cours du Nord. La rigueur du climat semble inviter à l'usage immodéré des boissons spiritueuses. Un jour, au milieu des fumées de l'ivresse, il s'oublia jusqu'à tirer l'épée contre Lefort; mais il en témoigna un regret sincère, et en des termes non moins honorables pour le tsar, que son emportement était à blâmer.

Après avoir traversé la Poméranie et Berlin, une partie de l'ambassade continua sa route par Magdebourg, tandis que l'autre se dirigeait sur Hambourg; enfin, après avoir tourné vers Minden, on suit, à travers la Westphalie, la route de Clèves d'où l'on se rend à Amsterdam.

Pierre était dans cette ville quinze jours avant ses ambassadeurs. Il se logea dans les chantiers de l'Amirauté, et se rendit, en habit de pilote, au village de Sardam, pour se livrer à l'étude de la construction navale. Là, il se fit inscrire, ainsi que plusieurs jeunes Russes, parmi les ouvriers constructeurs, sous le nom de Pierre Mikhaïlof. Les Hollandais, bientôt mis à l'aise par la simplicité de ses mœurs et la conformité des occupations, l'appelaient familièrement Peterbas, ou maître Pierre. On assure que le jeune souverain, après avoir manié la hache et l'équerre, fumait et buvait avec les autres ouvriers, et qu'il raccommodait lui-même ses vêtements et ses chaussures. Ici l'utilité cesse; et il eût pu mieux employer un temps précieux: mais, en tout, il semblait se complaire

(*) Voltaire.

à passer les bornes dans la crainte de négliger l'utile.

Avec l'aide des jeunes gens de sa suite, il construisit un vaisseau qu'il envoya à Arkhangel. Il ne se livrait pas uniquement aux occupations manuelles; il étudiait les mathématiques; il travaillait chez le célèbre anatomiste Ruysch, et s'instruisait dans la physique, dans la maison du bourgmestre Vistin.

Toutes ces occupations ne lui faisaient point perdre de vue les soins de son empire : lorsqu'éclata en Pologne la scission qui suivit la double élection d'Auguste et du prince de Conti, il donna de suite à l'électeur de Saxe un secours de trente mille hommes, et mit à sa disposition une partie de son armée d'Ukraine. En même temps ses généraux Schein et Dolgorouki battaient, près d'Azof, les Tatars et un corps de janissaires envoyé pour les soutenir.

Le motif politique de l'ambassade russe en Hollande était la demande d'une flotte formidable, pour aider l'accomplissement de ses projets contre la Porte. L'auguste manœuvre n'avait quitté les chantiers de Sardam que pour aller voir à Utrecht et à la Haye Guillaume, roi d'Angleterre, et stathouder des États-Unis. Il voulut aussi assister à l'audience solennelle donnée à son ambassade. Les États rejetèrent sa demande; mais ce refus, tempéré par les formes les plus bienveillantes, et motivé sur des considérations politiques, ne pouvait porter atteinte à la bonne harmonie qui régnait entre les deux cabinets.

Le tsar ne laissa pas échapper l'occasion de suivre les conférences de Riswick, où il put se faire une idée juste des intérêts des puissances européennes. Cependant il faisait engager à son service des réfugiés français, des Suisses, des Allemands; choisissait lui-même des artisans qu'il envoyait à Moscou, et poursuivait le cours de ses études et de son apprentissage manuel : il se plaisait à tracer la carte de ses États, et à rectifier les erreurs géographiques que l'ignorance où l'on était encore sur ces contrées avait fait généralement admettre : déjà il avait conçu le projet de joindre la mer Noire à la Caspienne, car son génie le portait sans cesse à l'application de sciences dont les principes lui étaient devenus familiers.

En 1697, ses troupes remportèrent quelques avantages sur les Turcs, et prirent la ville d'Orkapi ou Pérékop.

L'année suivante, Pierre passa en Angleterre, toujours, comme le dit Voltaire, à la suite de sa propre ambassade. Guillaume, qui cultivait son amitié, lui envoya l'yacht royal et deux vaisseaux de guerre. Il se logea dans le voisinage du grand chantier, et put étudier à loisir tous les secrets de l'industrie manufacturière, au milieu de la nation la plus commerçante du monde. Il put se perfectionner dans l'art des constructions navales; il s'attacha plusieurs hommes de mérite, entre autres l'ingénieur Perri, qui n'eut pas à se louer du traitement qu'on lui fit en Russie, et le géomètre Ferguson, qui introduisit dans les chancelleries russes l'usage de l'arithmétique chiffrée, au lieu de la méthode tatare, que suivent encore les marchands dans tout l'empire, et au moyen de laquelle tous les calculs s'exécutent avec des boules enfilées parallèlement dans des fils de métal fixés à un cadre. On assure que le tsar poussa l'étude des mathématiques assez loin pour calculer les éclipses, et suivre avec fruit les observations astronomiques.

Ce fut pendant son séjour à Londres qu'une compagnie anglaise acheta, pour une somme de trois cent soixante et quinze mille francs, le privilége de débiter du tabac en Russie. En cette occasion, Pierre heurtait de front l'autorité du patriarche qui avait proscrit le tabac comme chose impure.

Riche de tout ce qu'il venait d'acquérir, et emportant, pour ainsi dire, avec lui les éléments de la grandeur future de son peuple, il retourna en Hollande sur le *Royal Transport*, vaisseau dont Guillaume lui avait fait présent. Il emmenait des officiers de marine, des chirurgiens, des canonniers,

et un grand nombre d'artisans. Toute cette colonie fut envoyée à Arkhangel, d'où elle fut répartie sur différents points de l'empire. Quant aux Hollandais qu'il engagea à son service, ils se rendirent en Russie par Narva. Il lui restait à voir la discipline allemande : il passa à Vienne avec les autres ambassadeurs, à l'exception de Schérémétiefqui parcourait l'Italie. Il avait eu une entrevue avec Léopold, et il s'apprêtait à partir pour Venise, lorsqu'il apprend qu'une révolte venait d'éclater dans ses États.

L'absence si longtemps prolongée du tsar, sa prédilection pour les mœurs européennes, l'arrivée successive des étrangers qui, peut-être, affectaient de mépriser ceux qu'ils étaient payés pour instruire, le souvenir encore vivant de ce qu'on avait eu à souffrir des Polonais, sous le règne du faux Dmitri, et, plus tard, de la prétendue protection de Sigismond, mais surtout l'instinct du clergé qui pressentait la ruine de son influence politique, toutes ces causes, auxquelles il faut joindre sans doute un attachement bien naturel aux coutumes et aux préjugés de la nation, avaient porté quelques vieux boyars à décliner les réformes en renversant le réformateur. Le parti de Sophie se réveilla : le peuple éclata en murmures, et les stréletz, répandus sur la frontière de a Litbuanie, marchèrent sur Moscou pour remettre leur ancienne protectrice sur le trône. Schein et Gordon les battirent à douze lieues de Moscou; mais le triomphe de la discipline étrangère sur les forces nationales accrut encore l'exaspération.

Pierre sent que sa présence est nécessaire; il part secrètement de Vienne, traverse la Pologne, prend avec le roi Auguste des mesures qui lui permettront de s'agrandir vers la Baltique, et paraît tout à coup dans sa capitale, qui apprend à la fois le voyage et l'arrivée du souverain. Il arrivait en effet pour récompenser les vainqueurs, mais surtout pour châtier les coupables. A la rigueur des supplices, les Moscovites reconnurent que l'éducation européenne n'avait rien changé dans le caractère du tsar. Nous ne nous arrêterons pas à décrire les tortures des malheureux stréletz. Si l'on se fût contenté de les faire mourir, le châtiment s'expliquerait par la grandeur de l'attentat; mais c'est se montrer gratuitement cruel que d'ajouter à la mort par le raffinement des tortures. En vain Pierre espère arracher à la douleur quelque aveu qui lui signalera les chefs du complot : ces hommes, qui ont eu le courage coupable de la révolte, expirent avec leur secret; et le tsar dut regretter que tant de constance fût perdue pour lui-même et pour l'État. Des exécutions en masse suivirent les supplices particuliers; on fit main basse sur toutes ces victimes; et la plus noble main de l'empire se fit sa part dans cette besogne de bourreaux; les juges, les boyars, les favoris du prince, prirent la hache, et le dévouement se recommanda par l'adresse à faire tomber des têtes. Printz, grand maréchal de la cour de Prusse, alors ambassadeur en Russie, a consigné dans ses mémoires, que Pierre, au milieu d'un repas, fit amener des prisons une vingtaine de stréletz, et qu'à chaque grand verre qu'il vidait, il abattait la tête d'un de ces malheureux. Il proposa même à l'ambassadeur de montrer son habileté dans cette gymnastique sanglante; mais ce dernier s'en excusa sur son défaut d'habitude. Nous dirons à l'honneur de Lefort qu'il osa refuser au tsar de se faire bourreau pour lui complaire.

Des gibets furent dressés autour des murailles de Moscou, à l'entrée des grandes routes, et dans l'enceinte même de la ville. Le sang coula aussi devant le Kremlin, et en face du monastère où était renfermée Sophie. Un des suppliciés fut pendu en face de la chambre de cette princesse, tenant à la main la requête par laquelle les stréletz la suppliaient de régner. En vain le patriarche, suivi d'une pompe religieuse, essaye de fléchir le courroux du tsar : Prêtre, retire-toi, lui répond le souverain; je sais ce que j'ai à faire; le sang des rebelles est toujours agréable à Dieu. Ce que le tsar avait refusé

à l'intercession d'un des chefs de l'Église, et qui, peut-être, avait lui-même excité le peuple à la révolte, il l'accorda, dit-on, aux représentations de Lefort. On a prétendu que sa rigueur ne céda qu'à la crainte; mais c'est mal juger et le tsar et son peuple. Pierre s'était trop avancé pour que le danger qu'on lui signalait pût être écarté par l'interruption des supplices; et une clémence si tardive n'est explicable que par la lassitude ou l'inutilité de sévir. Si quelques régiments réguliers avaient suffi pour triompher de la révolte, ce n'était pas au moment où le tsar pouvait disposer de toutes les ressources de l'empire, qu'une réaction devenait probable. Si l'on a pensé que, parmi tant d'hommes dont les tortures ne pouvaient vaincre la constance opiniâtre, il pouvait s'en rencontrer quelques-uns capables d'un attentat contre la personne du prince, on se trompe encore sur l'esprit des masses en Russie. Jean IV s'était montré féroce sans but, et comme poussé par un instinct de destruction; cependant tous les fronts restèrent courbés sous son sceptre ensanglanté; plus tard, Schouiski détrôna le faux Dmitri qui lui avait fait grâce. Toutes les fois que la force s'est trouvée du côté du pouvoir, le peuple russe s'est prosterné devant ses princes, et son courage s'est borné à mourir avec une fatale résignation.

L'année suivante, d'autres révoltes éclatèrent dans quelques provinces éloignées, et principalement à Azof. Le châtiment fut également terrible; les Cosaques subirent le supplice des cinq quartiers, et le tsar coupa lui-même quatre-vingts têtes; Pleschtchéïef tenait les victimes par les cheveux, et Pierre frappait à l'aise. Cependant le corps des stréletz fut dissous dès leur première sédition; c'est à ceux d'entreux qui avaient été épargnés et distribués sur les frontières qu'on attribue cette nouvelle révolte. Il semble que cette milice turbulente ait pris à tâche de justifier en quelque sorte les rigueurs dont on usa à son égard. Son nom même fut proscrit, et Pierre put poursuivre sans contrainte le cours de ses réformes successives. Pour donner une idée du genre d'obstacles qu'il avait à vaincre, il suffira de rappeler que le principal motif du premier soulèvement avait été l'édit relatif à l'introduction du tabac, et que le second fut occasionné par l'oukase qui proscrivait les grandes barbes. Ces réformes ont été qualifiées de puériles par quelques censeurs qui n'ont pas assez réfléchi sur tout ce qu'il y a d'intime entre le costume et les mœurs. C'est parce qu'il comprenait toute l'importance des formes extérieures sur l'esprit du peuple, qu'il substitua l'habit court des Allemands à la robe asiatique, laissant aux seuls ecclésiastiques, aux paysans et aux marchands la barbe orientale, le caftan tatar. La rigueur était nécessaire pour rompre de vieux préjugés, et avec des hommes qui exerçaient un pouvoir illimité sur leurs femmes, leurs fils et leurs serfs, quoiqu'ils fussent eux-mêmes esclaves du tsar, et par conséquent de ses délégués; car ils se trouvaient à la fois dans ces deux situations, dont une seule, comme le remarque M. de Ségur, suffit pour pervertir.

Pierre avait remarqué, dans ses voyages, l'heureuse influence du commerce des femmes sur les mœurs sociales; il ouvrit les portes du gynécée; et, quoi qu'on en ait dit, l'habitude de se contraindre et le désir naturel de plaire contribuèrent à polir l'esprit des Russes.

Pierre, sans négliger les accessoires, ne perdait pas de vue les points importants de la réforme. Il abolit quelques-unes des cérémonies qui se pratiquaient dans les mariages (*); supprima des formules avilissantes en usage dans les placets adressés au tsar ou à ses délégués (**). L'imprimerie fut affranchie

(*) Par exemple, les fiancés ne pouvaient se voir avant la cérémonie du mariage.

(**) Bite tchélom (frapper du front contre terre), signifiait demander une grâce. Les pétitionnaires signaient *vasch rab*, c'est-à-dire, votre esclave. C'était le mot et la chose; mais les étrangers, nouvellement introduits

de plusieurs règlements qui l'entravaient; des écoles s'ouvrirent pour l'enseignement des langues savantes et des langues parlées, et l'on s'occupa de la traduction d'ouvrages utiles. Enfin un grand nombre de Russes, soit pour obéir au tsar, soit pour se rendre plus dignes des emplois, allèrent voyager dans les différentes contrées de l'Europe, et puiser à leur source le goût des arts, des sciences et de la civilisation.

Quand on réfléchit à la manière dont cette réforme fut opérée, on comprend facilement pourquoi l'imitation est un des traits principaux du caractère des Russes actuels. Une volonté toute-puissante la leur avait imposée, malgré leur répugnance obstinée, et depuis ils ont continué par choix ce qu'ils avaient commencé par obéissance.

Le clergé russe eut son tour; c'était l'âme de la résistance; la réforme porta sur quelques points utiles : on ne put dorénavant contracter des vœux de religion avant l'âge de cinquante ans; mais il attaqua sans assez de ménagements des pratiques inoffensives ou respectables, telles que l'observation rigoureuse des carêmes, et d'autres formes auxquelles il est difficile de porter atteinte sans altérer la croyance elle-même. La politique eut recours à l'arme puissante du ridicule pour affaiblir l'influence du clergé; l'ignorance grossière de la plupart des prêtres lui rendit cette tâche facile. Il parodia par des imitations burlesques les cérémonies dont il voulait purger le rit grec et les solennités de l'Église romaine, comme pour annoncer à l'Europe que la réforme ne serait rien moins que papiste; mais l'histoire impartiale lui reprochera d'être descendu à des moyens peu dignes d'un prince réformateur, pour arriver à une amélioration désirable.

En 1699, mourut Lefort à l'âge de quarante-six ans. Pierre ressentit une vive affliction de cette perte. La pompe funèbre témoigna de ses regrets et de sa reconnaissance. Il assista au convoi, et suivit le corps de son ami à son rang de lieutenant, tirant ainsi de la mort même de grands enseignements pour son peuple.

Pierre savait imposer sa volonté à la nation, mais il ne pouvait faire goûter ces innovations qu'à la génération nouvelle. Les fils des boyars durent commencer leur carrière militaire par le service de simple soldat; ceux qu'il destinait à la marine débutaient par être matelots, et son propre exemple interdisait jusqu'au murmure. Il s'occupait en même temps d'établir un ordre plus régulier dans les finances et dans la perception de l'impôt; des Anglais et des Hollandais travaillaient à sa flotte, établissaient des chantiers, construisaient des écluses, et poursuivaient les travaux de jonction entre le Don et le Volga. Il n'avait encore porté au clergé que des atteintes qu'on pouvait regarder comme préliminaires. La mort du patriarche Adrien lui fournit l'occasion de dessiner plus nettement ses vues. Il déclara que cette fonction serait supprimée, et réunit au trésor public les biens qui lui étaient affectés. Il institua un synode, chargé de toutes les affaires concernant les règlements et l'administration spirituelle, mais qui relevait de son autorité, et lui devait obéissance comme le reste de ses sujets. C'était, par le fait, couvrir la mitre de la couronne, et se poser comme chef suprême de l'Église. Dès lors, toutes les influences qui, jusque-là, se rattachaient encore au clergé, vinrent se fondre dans celles du pouvoir.

Pierre ne jugea pas inutile de porter la réforme jusque dans le calendrier. Les Russes commençaient leur année au 1er de septembre; Pierre voulut qu'elle s'ouvrît avec le mois de janvier, comme dans le reste de l'Europe. « La populace, dit Voltaire, admirait comment le tsar avait pu changer le cours du soleil. On ignore pourquoi Pierre ne profita pas de cette occasion pour adopter en même temps

dans toutes les branches du service militaire et administratif, pouvaient être choqués de ces expressions serviles.

la réforme grégorienne, qui eût fait disparaître la confusion des dates, et qui complique inutilement les supputations chronologiques.

Une trêve avec Mustapha II permit au tsar de tourner ses regards vers la Baltique. Il lui fallait un port dans ces parages; sans cette acquisition, qui pouvait seule lui ouvrir des rapports constants avec l'Europe, et renouveler constamment les éléments civilisateurs, tous ses efforts restaient infructueux, et comme perdus dans l'immensité de son empire.

La Suède se trouvait à la fois menacée par le Danemark, la Pologne et la Russie. Depuis les conquêtes de Gustave Adolphe, cette puissance n'avait négligé aucun moyen de s'agrandir; sous Charles XI, le traité d'Oliva lui avait donné une grande partie de la Livonie et l'Esthonie entière. Le père de Charles XII avait laissé commettre dans ces provinces des exactions également oppressives et impolitiques. Patkul, gentilhomme livonien, suivi de six députés, s'était rendu à Stockholm pour demander la répression de tant d'abus. Cette conduite fut regardée comme un attentat à la majesté souveraine, et il n'échappa au supplice que par la fuite. Quelques années plus tard, ayant appris qu'Auguste était dans l'intention de reprendre sur Charles XII ces provinces jadis polonaises, il se rendit à Dresde et à Moscou, et contribua autant qu'il fut en lui à presser les préparatifs de cette guerre. Frédéric IV, roi de Danemark, qui revendiquait en même temps les duchés de Holstein et de Sleswick, détachés du royaume par Frédéric Ier, en 1523, entra dans cette ligue, dont l'issue définitive ne fut favorable qu'à la Russie. Pierre ambitionnait la possession de l'Ingrie et de la Carélie qui avaient jadis appartenu à la Russie. Il savait qu'en transportant vers le nord le siége du gouvernement, il lui serait facile de s'étendre ultérieurement dans ces contrées, et de multiplier ainsi les points de contact de son empire avec les nations occidentales. Il ne manquait plus, de son côté, qu'un prétexte plausible à cette guerre. La conduite que les autorités suédoises avaient tenue, lors de son premier voyage, fut le grief qu'il allégua; il aima mieux paraître céder à un mécontentement personnel, que d'avouer hautement des prétentions qui auraient pu donner l'éveil sur ses véritables projets. Charles XII court au-devant du danger comme à une fête : il bat d'abord les Danois, et leur impose le traité de Travental; à son approche, les Polonais abandonnent le siége de Riga; il marche alors contre les Russes qui se préparaient à bloquer Narva. Le tsar avait mis en campagne quatre-vingt mille hommes commandés par Troubetskoï. Cette multitude était mal armée et plus mal disciplinée, à l'exception de quelques milliers de soldats et des deux régiments de la garde du tsar. Pierre était à Novgorod, accompagné de Golovin, à la fois généralissime et ministre des affaires étrangères, pour y conférer avec Auguste. Sans entrer dans le détail de cette campagne, qu'on trouvera dans l'histoire de la Suède qui fait partie de cette collection, nous nous contenterons de dire que Charles battit les Russes, malgré leur supériorité numérique. La belle résistance qu'avaient faite les régiments de Préobrajenski et Séméonovski, au milieu de cette déroute générale, montra ce qu'on pouvait attendre des Russes mieux instruits et mieux commandés.

Pierre, loin d'être découragé par ce revers, ne songe qu'à proportionner les moyens à l'obstacle : son rival est un héros; mais ce héros joint à l'impétuosité de l'âge une fougue de caractère qui pourra l'entraîner à des fautes : Pierre saura les mettre à profit; il formera ses troupes, non plus seulement par des exercices préparatoires, mais à l'école de la guerre, par la guerre elle-même. La coopération du Danemark venait de lui échapper; Auguste, son allié, avait besoin de secours; tout le poids de la lutte retombait sur les Russes; mais les ressources de l'empire, fécondées par le génie d'un seul homme, suffiront à tout. Il

envoie en Pologne vingt mille hommes, qui seront formés à la discipline allemande; en même temps il fait solliciter la diète d'agir avec vigueur, promettant des secours en hommes et en argent, et engageant sa promesse de ne conquérir la Livonie que pour la restituer à Auguste. Mieux que Louis XIV il aurait pu dire : L'État, c'est moi; en effet, il se multiplie comme les circonstances elles-mêmes: il est partout, à Voronéje, à Pskof, à Novgorod, à Moscou; providence vivante de ses peuples, il veille sur toutes les parties de l'administration, et vivifie par sa présence ce que, sous un prince ordinaire, l'éloignement soustrairait à la volonté.

Le roi de Suède, qui croyait avoir toujours le temps de battre les Russes, s'était détourné dans la Pologne centrale, favorisé par les intrigues du primat Radzievski, adversaire opiniâtre d'Auguste.

Cependant, soldats comme généraux, les Russes faisaient leur apprentissage. Schérémétief battit deux fois Schlippenbach, un des lieutenants de Charles, la première à Dorpat, et la seconde aux environs de Pernau. En apprenant qu'à cette dernière affaire les Russes n'étaient que deux contre un, Pierre s'écria : « Grâce à Dieu! peut-être les battrons-nous un jour à nombre égal. »

Les Russes s'emparèrent peu de temps après de la petite ville de Marienbourg; l'histoire aurait sans doute négligé ce fait, d'une importance militaire presque nulle, sans une circonstance qui influa d'une manière singulière sur la destinée de Pierre, et par suite sur celle de l'empire. Parmi les prisonniers faits à Marienbourg se trouva une jeune Livonienne nommée Catherine : cette fille qui, selon l'opinion la plus commune, avait été domestique d'un pasteur luthérien, s'était mariée le même jour à un dragon suédois, qui disparut sans que depuis elle en ait jamais entendu parler. Catherine appartint successivement au général Bauer et à Mentchikof; Pierre, charmé de ses grâces et de son esprit, en fit d'abord sa maîtresse; plus tard, lorsque ses qualités lui furent connues, il l'éleva jusqu'au trône.

La flotte russe ne restait pas dans l'inaction; Pierre avait fait construire sur le lac Peïpus des demi-galères, pour tenir en échec les forces navales des Suédois, et faire des descentes en Livonie et en Esthonie. Ses bâtiments de guerre flottaient en même temps sur le lac Ladoga et sur la mer Blanche : sur mer comme sur terre, l'expérience lui coûtait cher; mais, comme tous les grands réformateurs, il était aussi prodigue de la vie de ses sujets que de ses propres fatigues, et il poursuivait sa fortune avec cette assurance que donne la force du génie et de la volonté.

La marine russe venait de faciliter la prise de Notembourg, ville bâtie dans une île de la Néva, et où Schlippenbach obtint une capitulation honorable. Il répara cette place, et lui donna le nom de Schlüsselbourg, parce qu'elle est comme la clef de l'Ingrie et de la Finlande : il en confia le gouvernement à Mentchikof, qui, de garçon pâtissier, s'était élevé par son mérite aux premiers grades militaires.

Les vainqueurs entrèrent en triomphe à Moscou, suivis des prisonniers faits dans cette campagne; on portait devant eux les drapeaux et les étendards ennemis, ainsi que le pavillon d'une frégate prise aux Suédois sur le lac Peïpus.

Son séjour dans la capitale fut signalé par des établissements utiles; il fonda une imprimerie, un hôpital, et plusieurs manufactures. Mais, après avoir fait commencer sur la Voronéje deux vaisseaux de quatre-vingts canons, il retourna vers le nord, pour visiter ses chantiers et ses fabriques d'armes de Pétrozavodski, et surtout pour activer la guerre contre la Suède. Il avait servi comme lieutenant sous Mentchikof; il prit le rang de capitaine sous le maréchal Schérémétief.

Maître de Schlüsselbourg, il lui restait, pour fermer à l'ennemi le cours

de la Néva, à s'emparer du fort de Nieuschantz, qui domine l'embouchure de ce canal. Schérémétief fut chargé de ce siége; le tsar, avec sa flottille, passa sous le feu des batteries suédoises, et s'avança jusque dans le golfe. Après cinq jours de tranchée, la place dut se rendre. Quelques bâtiments suédois, qui ignoraient le sort de cette forteresse, tombèrent au pouvoir des Russes : cependant ces derniers n'avaient, pour répondre à l'artillerie ennemie, que des grenades et un feu de mousqueterie. Pierre, qui s'était distingué par sa bravoure et son sang-froid dans ce dernier engagement, fut créé chevalier de Saint-André par l'amiral Golovin, premier chevalier de l'ordre : c'était la récompense disciplinaire, celle de l'exemple; mais le souverain en recevait de la fortune une autre bien autrement flatteuse, c'était de voir son peuple grandir rapidement, sous l'influence féconde de son génie.

Charles, de son côté, poursuivait en Pologne ses rapides avantages. Auguste, non moins malheureux que brave, voyait se ralentir le zèle de ses partisans : il fut même forcé de renvoyer en Russie l'armée que le tsar avait mise à sa disposition. Ce corps servit utilement dans la Livonie et dans l'Ingrie, et permit à Pierre de mettre à exécution le projet qui devait assurer le succès de tant de travaux et d'efforts.

1703. C'est dans une île de la Néva, à peu de distance du golfe de Finlande, où l'on n'aperçoit encore que quelques huttes de pêcheurs, que Pierre a trouvé l'emplacement d'une ville, qui, un siècle plus tard, sera la plus belle capitale du monde. Habitué à vaincre tous les obstacles, il triomphera de la nature elle-même. En vain des exhalaisons délétères sortent d'un sol marécageux; sa ville aura une belle position maritime : voilà ce qu'il faut au fondateur. Quant au sol, ses Russes le feront. On lui objecte la difficulté de trouver des travailleurs; il en appelle de toutes les parties de son empire. On lui représente qu'il est peu prudent de dépenser tant d'hommes et de trésors pour l'établissement d'un port et d'une cité jetée à l'extrémité de ses États, sur une contrée récemment conquise : il repond que cette cité sera la capitale de son empire, la mère de la civilisation russe. Il y appellera les grands dignitaires que suivront le luxe et l'industrie : chacun mettra la main à l'œuvre, et la grandeur du but couvrira l'énormité des sacrifices.

Quelques écrivains ont pris à tâche de rabaisser la gloire de cette magnifique fondation. Ils ont accusé Pierre d'avoir manqué de discernement en créant Pétersbourg : d'abord, il n'était pas maître de choisir un emplacement plus convenable; les difficultés que présente le cours de la Néva ne sont pas insurmontables; et d'ailleurs le voisinage de Kronstadt assurait un port vaste et sûr pour sa marine militaire. L'éloignement des provinces centrales était une convenance de plus dans ses projets réformateurs. Un port sur la mer Noire eût donné lieu à la même objection, sans avoir les mêmes avantages : sa flotte eût été enfermée sur l'Euxin, sous le bon plaisir des sultans. Mais une des conséquences les plus fécondes de la détermination de Pierre, c'était l'action de la Russie rayonnant de cette nouvelle capitale sur les provinces voisines, si longtemps disputées entre les Suédois, les Polonais et les Russes. Elles ont reconnu, comme fatalement, le joug russe, dès que Pétersbourg se fût élevé à côté d'elles comme leur capitale naturelle.

Cependant Schérémétief se rend maître d'Yama, depuis Yambourg, met le siége devant Dorpat, et s'empare d'une flottille suédoise sur le lac Peïpus. En même temps, Pierre s'empare de Narva, en faisant prendre l'uniforme suédois à un corps de Russes, stratagème qui lui ouvre les portes de la ville. De là il court à Dorpat, qui est enlevé d'assaut. Le tsar veut épargner aux habitants tous les maux qu'autorise le droit de la guerre; il modère la fureur du soldat, et perce de sa main deux Russes qui ont osé désobéir à ses ordres. Alors il se présente à l'hôtel

de ville; et, déposant son épée sur une table, en présence des magistrats et des bourgeois : « Ce fer n'est pas teint du sang des habitants, leur dit-il, mais de celui de quelques-uns de mes soldats, que j'ai versé pour sauver le vôtre. » Si cette conduite n'était que politique, elle dénote une grande habileté : si elle lui fut suggérée par un sentiment d'humanité, elle honore l'âme de Pierre. A cette nouvelle Ivangorod se rendit sans résistance.

Cependant le général Kraniort menaçait Pétersbourg : Pierre le défait en Carélie; et, pour couvrir sa ville naissante du côté de la mer, il ordonne la construction d'un fort sur l'îlot de Kotlin : il en trace lui-même le plan, et charge Mentchikof de l'exécution.

Pierre solennisa les heureux succès de cette campagne par un troisième triomphe; et Moscou, si longtemps rebelle à sa propre gloire, salua les vainqueurs de ses acclamations.

Le roi de Suède poursuivait ses avantages en Pologne : après avoir battu les Saxons à Klissova et à Poltavesk, il venait de s'emparer de Thorn. La déchéance d'Auguste, déjà consommée, avait soulevé de nouvelles intrigues. Charles XII, qui d'abord avait favorisé l'élection de Jacques Sobieski, appuyait le parti de Stanislas Leczenski. Ce jeune magnat, que repoussait le vœu général, et même Radzievski, fut élu, le 12 juillet, par une minorité qui ne représentait que le parti suédois.

Pierre semble s'attacher plus étroitement à son allié, à mesure que la fortune lui devient plus contraire; et, dans cette conduite, la politique était du même côté que la générosité : il entrait dans ses plans d'occuper son ennemi au cœur même de la Pologne, tandis qu'il pénétrerait en Livonie. Mais Schérémétief est battu en Courlande par Lövenhaupt, qui bientôt se retire devant le tsar, accouru au secours de son général, avec un renfort considérable. L'occupation de Mittau dédommagea les Russes de l'échec qu'avait essuyé Schérémétief. C'est dans cette ville que des soldats moscovites, désignés pour occuper une église, refusèrent de s'y établir, parce que les tombeaux qui s'y trouvaient avaient été fouillés et pillés par les Suédois : il fallut, pour vaincre leurs scrupules religieux, qu'un colonel de la garnison suédoise attestât, par écrit, que ses propres soldats étaient les auteurs de cette profanation. Il est probable que la discipline sévère que le tsar avait introduite dans ses troupes n'était pas étrangère à cette conduite, que plusieurs écrivains ont expliquée par le respect des Russes pour les sépultures.

De temps à autre, la répugnance de la nation pour les usages européens se manifestait par des murmures et des révoltes. Une sédition, fomentée par un jeune raskolnik, nommé Stenka, éclata dans la ville d'Astrakhan; mais elle fut bientôt réprimée par la présence de Schérémétief. Trois cents des plus coupables furent envoyés et exécutés à Moscou.

Leczinski venait enfin de s'asseoir sur le trône des Jagellons : Auguste, par une puérile ostentation d'un titre sans pouvoir, répond à ce nouveau revers par l'institution de l'ordre blanc. Cependant il se rend au camp de Tykoczine, près du tsar, qui essaye de relever son courage : il fait hommage à ce roi déchu des drapeaux enlevés à Stanislas par Mentchikof; et, ce qui valait mieux, il lui remet une armée, fournissant ainsi à son allié, avec l'exemple de la victoire, les moyens de l'obtenir. La mauvaise étoile d'Auguste rendit ce secours inutile : le général suédois Renschild défait un corps saxo-russe dans la grande Pologne, et massacre ses prisonniers. Bientôt Charles, sans s'arrêter aux représentations réunies de presque tous les souverains de l'Europe, se jette dans la Saxe, et fait tout plier devant ses armes. Le tsar vole de Pétersbourg à Kief; il organise, encourage, et s'avance sous les ordres de Mentchikof, pour secourir ce roi sans sceptre, dont l'impéritie va lasser enfin sa patience. Auguste venait de s'enfuir en Saxe, et de conclure avec Charles un traité honteux : il a tout promis pour ache-

ter des conditions moins défavorables. Il s'est engagé à livrer les Russes qui le soutenaient, et ce général Patkul, dont le courage et le dévouement méritaient une autre récompense.

La guerre continuait avec des chances diverses : Pierre essuya un échec devant Vibourg; et Mentchikof battit les Suédois près de Kalisch, s'empara d'un matériel considérable, et fit prisonnier le général Menderfeld. Auguste, dont le traité avec Charles était encore secret, contribua, malgré lui, à cet avantage; et, par un effet bizarre de sa fortune, il se vit obligé de faire amende honorable pour cette victoire, qui l'embarrassait plus que n'eût fait un revers.

Cependant Pierre se rend en Pologne, pour appuyer le parti contraire aux Suédois et à Stanislas : en renonçant à replacer sur le trône un allié aussi malheureux que faible et incapable, il ne négligeait rien pour retenir Charles en Pologne, dans la crainte que ce prince ne vînt l'attaquer au cœur de la Moscovie. Pour gagner du temps, il fit même quelques ouvertures d'accommodement par l'entremise d'un ministre de France en Saxe; mais Charles XII répondit avec arrogance, qu'il ne traiterait de la paix que dans Moscou. « Mon frère Charles, dit Pierre, veut faire l'Alexandre; mais il n'a pas affaire à un Darius. »

Depuis ce moment, Charles XII semble prendre à tâche de lasser la fortune : de son camp d'Altranstadt, il fait trembler l'Europe, et, affectant un mépris insensé pour ses ennemis, il se charge, dit-il, de les chasser à coups de fouet de Moscou et du monde entier. Pierre répondait à ces bravades par un redoublement d'activité; son génie a compris que l'instant décisif est venu; il ne néglige aucun moyen humain pour envelopper son rival dans ses fautes, et il met au nombre de ses chances de succès le dédain même de son orgueilleux adversaire. Il anime les troupes de sa présence, court à Grodno, y laisse quelques bataillons, et s'éloigne après avoir donné à ses généraux l'ordre de se retirer devant l'ennemi.

Charles XII foule enfin le sol russe; il a franchi la Bérésina, et, trop confiant dans les promesses de Mazeppa, hetman des Cosaques de l'Ukraine, il s'enfonce dans un pays inconnu et sans ressources; il attendait un secours de seize mille hommes que lui amenait le général Lövenhaupt. Pierre l'apprend, et s'avance à marches forcées pour empêcher cette jonction; il rencontre l'ennemi à Lesno, et, quoique inférieur en nombre, puisqu'il n'avait que onze mille soldats, il bat Lövenhaupt, s'empare de sa caisse, de ses bagages et de son artillerie. Avant l'action, il avait donné l'ordre à ses Cosaques de tirer sur quiconque fuirait, fût-ce sur lui-même. Cette bataille de Lesno, comme il l'a dit lui-même, fut *la mère de celle de Poltava.*

L'étoile de Charles commençait à pâlir; Rosen avait été défait par Galitzin; en Ingrie, ses armes n'étaient pas plus heureuses : enfin, lui-même trouve une résistance opiniâtre au passage de la Desna. Ce Mazeppa, qui devait soulever en sa faveur toute l'Ukraine, est réduit à se réfugier dans le camp des Suédois. La position de Charles devenait de plus en plus critique : les maladies, la disette, les fatigues ont détruit une partie de son armée, et la rigueur de l'hiver (1709) ajoutait à tant de fléaux. C'est au milieu de ces circonstances désastreuses qu'il repousse la paix. Pierre ne lui demande que l'Ingrie, berceau de sa ville favorite; il offre un dédommagement pour Narva; à la modération de ses prétentions, on dirait qu'il est lui-même en péril : mais l'indomptable Charles se refuse à tout; rebelle aux conseils de la prudence, il regarde toute concession comme un déshonneur, et n'a foi que dans son épée. Mazeppa, qui tremble d'avoir à rendre un compte sévère de sa conduite, lui montre Poltava comme un lieu de ressources, et la prise facile de Gaditch et de Véprin l'entretient dans cette illusion.

Arrivé devant cette ville, où Mentchikof fait pénétrer habilement un renfort, il s'écrie : « Nous avons appris aux Russes l'art de faire la guerre ; » paroles prophétiques qui devaient bientôt recevoir une plus complète application. Le tsar, qui était allé à Azof et à Taganrok pour empêcher le khan de Crimée de donner des secours à Charles, retourne à Poltava, pour achever par le courage le succès que sa prudence avait préparé. Un billet attaché à une bombe lui apprend que la place va manquer de munitions. Cette circonstance le détermine à l'attaque. Les Suédois, qui ne craignaient rien tant que l'inaction, prennent l'offensive ; ils remportent d'abord quelques avantages ; mais bientôt le combat devient général : après deux heures d'une lutte terrible, et malgré les efforts héroïques de Charles, qui, blessé d'un coup de feu, se faisait porter de rang en rang sur un brancard, les Suédois furent rompus sur tous les points, et tout ce qui avait échappé au fer des Russes se rendit à Mentchikof. Charles XII, Mazeppa et quelques centaines de cavaliers cherchèrent un asile sur le territoire ottoman.

Pierre vient de recueillir les fruits de son infatigable constance ; le héros du Nord fuit devant ses jeunes légions ; le sentiment d'un juste orgueil et d'une noble reconnaissance éclate dans la proclamation qu'il adressa à ses soldats. « Je vous salue, leur dit-il, enfants chers à mon cœur, vous que j'ai formés à la sueur de mon front ; fils de la Russie, qui lui êtes aussi indispensables que l'âme l'est au corps. » Il écrit à Apraxin : « Grâce à Dieu, voilà la pierre fondamentale de Pétersbourg solidement fondée ; je crois que nous en resterons maîtres, ainsi que de son territoire. » Pour récompense de sa conduite, le tsar fut promu au grade de général-major et de contre-amiral. Cette persévérance dans son système hiérarchique est admirable au moment d'une telle victoire. Tout autre que lui eût regardé comme superflu de se soumettre désormais à une règle qu'il avait jugée nécessaire dans les premiers temps. Le résultat parlait assez haut en faveur de ses plans réformateurs, pour que l'intelligence qui avait tout créé ne se montrât partout qu'au premier rang : mais il a éprouvé toute la puissance de l'exemple, et ce n'est pas à l'instant où il recueille le fruit de ses travaux qu'il changera de marche pour redevenir un souverain ordinaire. D'ailleurs, son œuvre n'est pas achevée ; pour un caractère de cette trempe, la gloire acquise n'est qu'un encouragement à la gloire à venir, et le terme de ses travaux sera celui de sa carrière mortelle. Nous ne voulons pas faire la part de l'homme plus grande qu'elle ne l'est en effet ; nous croyons avec l'Anglais Perri et avec Lévêque que les circonstances ont favorisé Pierre, et que la perte de la bataille de Poltava aurait pu le renverser du trône et changer la face du nord de l'Europe : mais quel est l'homme ayant exercé sur le monde une influence durable, dont on ne puisse en dire autant ? Que la Providence ou le hasard l'ait servi dans ce moment décisif, les admirateurs de Pierre en conviendront eux-mêmes ; mais ce qui le fait grand aux yeux de l'historien impartial, c'est qu'il n'a rien négligé pour arracher ce succès à la fortune ; c'est que ce triomphe n'est pas seulement un avantage de rival à rival, sans autre résultat que du sang répandu et une date glorieuse dans les fastes militaires, mais bien une nécessité qui lie le passé à l'avenir dans cette œuvre civilisatrice qui est la pensée et l'occupation de sa vie entière. Quelques écrivains ont fait bon marché de la gloire de Pierre, pour relever celle de Catherine II : Voltaire a quelquefois retenu l'éloge avec une intention ingénieusement adulatrice ; Lévêque, appréciateur plus exact des faits, a donné à ses blâmes mesurés tout le poids d'une impartialité apparente ; M. de Ségur a mieux saisi le caractère de son héros ; mais, avec ce style qui lui appartient, il a poétisé le souverain le plus positif qui eût jamais existé, et il a quelquefois affaibli par l'éloquence ce qu'il suffisait de raconter avec simpli-

cité. D'autres ont été plus frappés des taches nombreuses de ce règne que des faits qui le rendent unique dans l'histoire du monde ; peut-être ont-ils été de bonne foi; peut-être aussi, en s'adressant à des lecteurs étrangers, ont-ils cédé au désir de flatter des rivalités nationales : quoi qu'il en soit, quand on écrit l'histoire d'un peuple, il faut savoir se placer dans le milieu qu'ont traversé les hommes et les faits, ou l'on s'expose à mal juger les uns et les autres. Pierre a eu ses défauts et ses vices, mais il a eu des vertus privées ; et quand on le considère comme souverain, quand on mesure le pas immense qu'il a fait faire à son peuple, on oublie involontairement le mal, et l'admiration qu'inspire l'œuvre se reporte entièrement sur le fondateur.

La bataille de Poltava fixa sur le tsar les regards de toute l'Europe ; Charles XII avait élevé son piédestal. Les ministres des cours étrangères vinrent le complimenter sur sa victoire. Celui de la reine Anne le salua du nom de très-haut et très-puissant empereur.

Quelque temps avant, comme pour essayer son influence sur l'une des plus puissantes cours de l'Europe, il demanda à la reine Anne le châtiment de quelques fonctionnaires qui avaient fait emprisonner pour dettes son ambassadeur Matvéef. On lui répondit que ceux dont il se plaignait avaient été emprisonnés ou bannis. Pierre n'ignora pas sans doute qu'il n'en était rien; mais cette satisfaction ostensible lui suffisait.

Charles, du fond de sa retraite, essayait d'armer le sultan contre la Russie, et donnait l'ordre à ses généraux de reprendre l'offensive en Pologne. Pierre fait encourager la noblesse polonaise; le compétiteur est forcé de céder le trône à Auguste : aussitôt il se hâte de conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec les rois de Pologne, de Danemark et de Prusse (*), et mettant la neutralité de l'Allemagne sous la garantie de l'empereur, de la diète germanique et de la Hollande, il ferme l'Europe à son ennemi (*). Après ces dispositions, il visite Pétersbourg, y ordonne la construction d'un vaisseau de 54 canons, qui portera le nom de Poltava, et retourne à Moscou étaler le spectacle d'une pompe triomphale qui surpassera en magnificence toutes celles dont l'ancienne capitale a été témoin, comme sa nouvelle victoire efface les avantages déjà obtenus. L'artillerie, les drapeaux, les bagages enlevés à l'ennemi, défilèrent entre les deux régiments des gardes; mais ce qui attirait surtout l'attention des spectateurs, c'était le brancard où, pendant l'action, s'était fait porter l'intrépide Charles XII, et qu'on avait trouvé sur le champ de bataille. Le souverain figurait parmi ses troupes au rang de général major, prix de sa belle conduite dans cette mémorable journée.

De cette solennité militaire, le tsar s'élance à d'autres succès : Elbing lui ouvre ses portes ; il assiste au siége et à la prise de Vibourg par Apraxin ; mais il manque à sa loyauté ordinaire en retenant prisonniers, malgré les termes de la capitulation, quatre mille Suédois renfermés dans la place. Riga, Dunamund, Pernau, Kexholm, Rével, sont en son pouvoir, et désormais la Livonie est soumise.

Vers la même époque, il maria au duc de Courlande une des filles d'Ivan, et il s'occupait, dit-on, de projets plus vastes encore, lorsque l'orage qui se formait en Turquie l'obligea à courir au plus pressé.

L'influence du ministre français à Constantinople, et surtout les efforts de Poniatovski, avaient enfin arraché au divan une déclaration de guerre contre la Russie. La France avait intérêt à susciter au tsar des obstacles dans

(*) Selon Voltaire, le traité avec la Prusse fut simplement défensif.

(*) Il avait offert à l'empereur un secours de vingt mille hommes, pour l'aider dans la guerre au sujet de la succession d'Espagne, sous la seule condition d'être nommé prince du saint empire, et d'avoir voix à la diète.

ses propres États, pour l'empêcher de prendre une part active dans le parti opposé à Philippe. Quant à Poniatovski, il mettait autant de persévérance et d'habileté dans ses intrigues diplomatiques, que Charles était opiniâtre dans ses volontés, à l'instant même où il n'avait à sa disposition aucuns moyens de les soutenir. Le sultan se souciait peu de contribuer à relever la fortune de Charles XII; mais des considérations politiques d'une haute importance l'avaient déterminé à rompre la trêve signée par son prédécesseur. On lui avait fait entrevoir que Pierre, n'ayant plus rien à craindre de la Suède, tournerait ses efforts contre la Crimée, et que les flottes qu'il faisait construire ne pouvaient avoir d'autre destination que la conquête des provinces ottomanes.

La première démarche du divan fut de faire arrêter Tolstoï, ambassadeur du tsar, et de l'enfermer au château des Sept-Tours. Pierre a bientôt pris toutes les mesures qu'exigeaient les circonstances. Il laisse Mentchikof à Pétersbourg, ordonne à Schérémétief de quitter la Livonie avec son corps d'armée, et de se porter sur la Moldavie. Jamais son armée n'avait été si nombreuse; sans dégarnir le nord de l'empire ni les provinces récemment conquises, il fait marcher vers le Sud toutes les forces disponibles; il comptait alors soixante et quatorze régiments d'infanterie, vingt-quatre de cavalerie, une artillerie nombreuse et assez bien servie, sans compter soixante mille hommes de garnison, les nouvelles milices, et la cavalerie irrégulière. Mais, avant de partir lui-même, comme s'il eût eu le pressentiment de l'avenir, il organise un sénat de régence, et expédie vers Azof l'amiral Apraxin pour y commander à la fois la flotte et les troupes de terre; il lui restait une dernière mesure à prendre : cette jeune captive de Marienbourg, cette Catherine qui lui doit tout, il l'élève au rang de tsarine; il l'avait épousée secrètement en 1707, et elle lui avait donné deux filles, Anne et Élisabeth, qui régnèrent toutes deux; l'année suivante il en eut encore une princesse qui épousa depuis le duc de Holstein. Catherine avait une égalité inaltérable d'humeur, et une simplicité de manières que le tsar n'aurait point trouvée dans une femme élevée au sein des grandeurs. Comme elle ne s'était servie de son ascendant sur Pierre que pour calmer ses emportements et le porter à la clémence, sa faveur n'excita point l'envie, et son élévation parut une récompense méritée plutôt que l'effet d'un caprice de souverain. L'événement prouva que Pierre l'avait bien jugée, lorsque, par sa présence d'esprit et sa fermeté, elle sauva le tsar et peut-être la Russie elle-même.

Pierre, toujours expéditif, partit le jour de la déclaration de son mariage. L'armée russe s'avançait vers le Dniestr sous les ordres de Galitzin; l'hetman des Cosaques devait contenir les Tatars de Crimée. Cette campagne semblait s'ouvrir sous des auspices favorables; un parti nombreux de Tatars, soutenus de quelques Polonais attachés à Stanislas, et même de Suédois, fut défait par Galitzin qui leur tua cinq mille hommes, et délivra leurs prisonniers dont le nombre montait à dix mille environ. Selon Voltaire, qui a été bien instruit de ces détails, l'armée expéditionnaire était de soixante mille hommes; elle devait encore s'augmenter d'un secours qu'Auguste venait de promettre à son ancien protecteur, mais que la diète ne voulut pas accorder. La Moldavie et la Valachie, gouvernées alors, la première, par le prince Kantémir, la seconde, par le hospodar Brancoven, devaient se rendre indépendantes de la Turquie; elles promirent au tsar des secours en troupes et en vivres; soit manque de foi, soit impuissance, ces chefs ne tinrent pas mieux leur parole que Mazeppa ne l'avait fait à l'égard de Charles XII. Le zèle de Kantémir se borna à un manifeste contre le sultan; il engagea le hospodar de Valachie à agir le premier; celui-ci, craignant l'ambition de Kantémir, rentra dans l'obéissance, et les vivres qu'on disait

destinés aux Russes, approvisionnèrent l'armée turque.

Ainsi Pierre se trouvait réduit à ses propres ressources; il avançait par les frontières de la Pologne pour faire sa jonction avec Schérémétief qui campait sur les bords du Pruth. Le vizir Baltagi Méhémet avait déjà passé le Danube et marchait vers Yassi, menaçant d'écraser Schérémétief, trop faible pour résister à une armée de cent mille hommes. Catherine, à cheval, et partageant les fatigues de celui qui venait de partager un trône avec elle, marchait à côté de son époux à la tête des troupes. Le manque d'eau et de vivres, le mauvais état des chemins où les bagages et l'artillerie ne circulaient qu'avec peine, entravèrent la marche de l'armée; quelque diligence que fit Pierre, il ne put arriver à temps pour empêcher Méhémet de passer le Pruth. Le vizir avait fait engager Charles XII à visiter son armée; le fier Suédois s'y refusa, dédaignant sans doute de figurer autrement que comme maître au milieu des ennemis de son rival. Les deux armées furent bientôt en présence. Il faut reconnaître que le vizir, dont les Tatars avaient doublé les rangs, se montra aussi supérieur à Pierre par l'à-propos de ses mouvements qu'il l'était par l'avantage numérique. Le général Janus qui devait empêcher le passage du fleuve, avait été repoussé avec perte; le corps du général Renne fut habilement coupé, et le corps principal, campé tout près du Pruth, manquait d'eau, et se trouvait exposé au feu d'une batterie formidable établie sur la rive gauche. Pierre vit bien qu'il n'avait de salut à espérer que dans une prompte retraite; il décampa pendant la nuit; mais au point du jour les Turcs tombèrent sur son arrière-garde : le régiment de Préobrajenski tint ferme, et se montra digne de sa réputation; les Russes perdirent quelques milliers de soldats, mais ils ne furent point entamés. De leur côté les Turcs essuyèrent une perte de sept mille hommes; c'était peu de chose pour une armée de deux cent mille combattants. De part et d'autre on se retrancha pendant la nuit, avec cette différence, que les Russes étaient enfermés au milieu de leurs ouvrages, tandis que les Turcs, maîtres du pays, pouvaient forcer leurs lignes ou les laisser se consumer par les privations. Les escarmouches continuaient; la cavalerie du tsar était démontée, tout paraissait perdu sans ressource. Pierre se retira dans sa tente, accablé de douleur et agité de mouvements convulsifs auxquels il était sujet. Le fruit de tous ses efforts allait lui échapper; la victoire de Poltava n'aura été qu'un leurre de la fortune, et la civilisation de son peuple qu'un rêve de son imagination. Comme le mal lui paraît sans remède, il repousse toute consolation, et défend qu'on entre dans sa tente. Catherine l'aime trop pour ne pas lui désobéir; celle qui avait partagé les dangers de cette désastreuse campagne, affronte la colère de son époux : elle lui persuade de recourir à la négociation. Quelques pierreries, des fourrures précieuses et tout l'or qu'on put rassembler, appuyèrent la demande d'une capitulation présentée au nom de Schérémétief : ce général déclare en même temps l'intention d'attaquer, si une réponse favorable n'est donnée aussitôt, et en même temps l'armée russe fait une démonstration hostile.

On a reproché à Méhémet de n'avoir pas su profiter de ses avantages; et à Pierre de n'avoir pas tenté un dernier effort pour obtenir par l'épée ce qu'il dut aux sollicitations d'une femme : ces récriminations se détruisent l'une par l'autre; en effet, si Pierre avait des chances de succès, le vizir agit sagement; et si la victoire de ce dernier n'était pas douteuse, le tsar n'avait rien de mieux à faire que de céder aux conseils de Catherine. Nous savons qu'on pourrait retourner l'argument pour arriver à une conclusion contraire; ce qui fait voir le vide des raisonnements historiques dès que l'on cesse de s'appuyer sur les faits. Pour interpréter, non ce qui aurait pu être, mais ce qui est, nous nous bornerons

à dire que Pierre, manquant de munitions, d'eau et de cavalerie, et ne se piquant point d'un entêtement chevaleresque à la manière de Charles XII, accepta sa mauvaise fortune comme une nécessité, et sut tirer le meilleur parti possible d'une position désastreuse : quant au vizir, le but principal de ses armes était atteint ; Pierre devait renoncer à ses projets sur la Crimée et sur les provinces qui relevaient de la Porte ; son activité devait naturellement se reporter vers le Nord, et il était d'une sage politique de placer le théâtre de la guerre à l'autre extrémité de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, Méhémet accorda immédiatement une suspension d'armes, que hâta peut-être la nouvelle que le général Renne, ayant tourné tous les obstacles, venait de s'emparer de Braïlof sur le Danube.

Malgré les représentations du khan des Tatars et celles des officiers de Charles XII, le traité fut signé près du village de Falksen, sur le Danube : Méhémet avait d'abord exigé l'extradition de Kantémir ; mais Pierre écrivit de sa propre main au vice-chancelier Schafirof qui traitait en son nom : « J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain qui s'étend jusqu'à Kourtsk ; il me restera l'espoir de le recouvrer ; mais la perte de ma foi est irréparable ; je ne peux la violer. Nous n'avons de propre que l'honneur ; y renoncer, c'est cesser d'être monarque. » On convint qu'Azof serait rendu, et que Taganrok serait démoli, ainsi que Samara et quelques autres forts. Quant à ce qui regardait Charles XII, le vizir se contenta de stipuler que le tsar ne s'opposerait pas à ce qu'il retournât dans ses États. A la nouvelle du traité de Falksen, l'hôte de Bender accourut, mais il était trop tard. L'entrevue entre le vizir et Charles n'eut d'autre résultat que d'aigres reproches de la part du premier, qui dut essuyer des réponses pleines de sens, qui étaient la satire la plus mordante de sa conduite. Charles lui reprocha d'avoir laissé échapper l'occasion de faire le tsar prisonnier : « et qui donc aurait gouverné son empire, reprit froidement le Turc, il ne faut pas que tous les rois soient hors de chez eux. » Le roi ne répondit à Méhémet qu'en déchirant sa robe avec son éperon ; et le vizir, toujours maître de lui, méprisa cet acte de folie, dont il lui était facile de tirer vengeance.

Le tsar se retira par Yassi, suivi d'un corps de dix mille Turcs, chargé à la fois d'observer la marche de l'armée russe, et d'assurer l'exécution du traité, en empêchant que les Tatars ne l'inquiétassent ; les forteresses de Samara et de Kamienskoï furent démolies ; mais quand il s'agit d'Azof et de Taganrok, les choses traînèrent en longueur ; et ce retard entraîna la disgrâce de Méhémet qui fut remplacé par Youssouf. Ce changement ne modifia en rien la politique du divan. Les intrigues des agents de Charles à Constantinople échouèrent complètement ; le roi de Suède voulut résister à l'ordre d'évacuer la Turquie, et se donna le plaisir de soutenir dans sa maison, un siége contre une armée entière. Enfin, en 1714, il s'échappa, déguisé en courrier, de l'asile que lui avait offert la générosité des Turcs, pour aller recommencer sa carrière aventureuse ; la paix du Pruth fut confirmée, et il fut signifié à Pierre, qui avait enfin rendu Azof, d'éloigner dans un délai de trois mois, toutes ses troupes de la Pologne : mais n'anticipons pas sur les événements.

Le rival d'Auguste, désespérant de sa cause, avait été trouver Charles XII à Bender (1710). Pendant ce temps, Pierre recrutait son armée affaiblie ; et, pour remplir ce vide, il disposait de toutes les ressources de l'État. Un triple impôt pesait sur la Russie, en hommes, en numéraire et en nature : et les Russes n'avaient pas foi à une prospérité générale composée de tant de sacrifices particuliers. La santé du tsar avait souffert de la campagne du Pruth ; il alla prendre les eaux de Carlsbad ; à son retour il présida à l'union de son fils Alexis avec une princesse de Wolfenhüttel, belle-sœur de l'empereur Charles VI.

On se souvient que le tsarévitch était fils d'Eudoxie Lapoukhin, que Pierre avait répudiée en 1696, et qui depuis était confinée dans le couvent de Souzdal. Catherine n'assista point à cette cérémonie, sans doute à cause des exigences de l'étiquette allemande, le mariage de la tsarine n'ayant pas été solennellement déclaré. Cette circonstance le détermina à célébrer à Pétersbourg cette union depuis longtemps consommée; peut-être aussi que le caractère d'Alexis lui inspirait déjà des inquiétudes; et qu'à tout événement il jugea nécessaire d'opposer à son propre fils la faveur et l'influence de sa propre épouse. La reconnaissance de Pierre pour les services signalés qu'elle lui avait rendus dans les circonstances les plus difficiles de son règne ne recula point devant une élévation si extraordinaire. Des raisons particulières et qui tiennent à la vie privée, expliquent encore le vif attachement du tsar pour la captive de Marienbourg. Bassewitz, ministre du Holstein à la cour de Russie, et que cite Voltaire, s'exprime ainsi dans ses lettres : « La tsarine avait été non-seulement nécessaire à la gloire de Pierre, mais elle l'était à la conservation de sa vie. Ce prince était malheureusement sujet à des convulsions douloureuses, qu'on croyait être l'effet d'un poison qu'on lui avait donné dans son enfance. Catherine seule avait trouvé le moyen d'apaiser ses douleurs par des soins pénibles et des attentions recherchées dont elle seule était capable, et se donnait tout entière à la conservation d'une santé aussi précieuse à l'État qu'à elle-même. Ainsi le tsar, ne pouvant vivre sans elle, la fit compagne de son lit et de son trône. »

Déjà les travaux de sa ville naissante étaient en pleine activité; cependant il presse les constructions les plus importantes, telles que les magasins du port, l'amirauté, la fonderie. Pour lui, il se contente d'une petite maison de bois, dont la simplicité contraste avec tout ce luxe; les Russes la montrent encore aux étrangers avec un juste orgueil; il semble que cette cabane où dédaignerait de loger le dernier des artisans de Pétersbourg, rappelle tout ce qu'il a fallu réunir de travaux et de dépenses pour improviser la plus belle ville du monde au milieu d'un marais infect et fangeux. A côté des améliorations matérielles marchait parallèlement la réforme administrative; les anciennes dénominations disparurent et firent place à la hiérarchie titulaire européenne. Il n'en poursuivait pas moins les hostilités contre la Suède qui se ruinait par obéissance pour un roi absent. Il envoie un renfort à ses alliés, les rois de Pologne et de Danemark, pour les aider à faire le siége de Stralsund, la clef de toute la Poméranie; mais, informé qu'en lui imposant une lourde part dans les charges, on se réservait tous les avantages de la victoire, il se rend lui-même à Stettin, où l'on perd un temps précieux en chicanes diplomatiques. Sa santé le rappelle pour quelques semaines à Carlsbad, d'où il s'élance à la rencontre de Steinbock qui venait de pénétrer dans le Mecklenbourg. Le roi de Danemark engage l'action sans l'attendre, et se fait battre complétement. Le général suédois réduisit en flammes la ville d'Altona. Pierre ne se sera pas déplacé en vain; il s'empare de Frédérichstadt; Steinbock fuit devant ses armes victorieuses, et se réfugie dans Toningen où il se voit forcé de capituler. Le duché de Holstein-Sleswick échut définitivement à Frédéric IV.

Stettin et Vismar étaient menacées de tomber au pouvoir des alliés; elles furent mises sous la protection du jeune duc de Holstein et sous le séquestre du roi de Prusse qui s'engageait à les rendre au roi de Suède à la première réquisition. Meyerfeld, gouverneur de Stettin, refusa de rendre cette place; Mentchikof la prit et la remit entre les mains du roi de Prusse, pour garantie des avances faites par ce prince à la Russie.

Tandis que la diplomatie faisait d'inutiles efforts pour arrêter la guerre qui désolait le nord de l'Europe, la flotte du tsar ouvrait sur les côtes de

la Finlande, l'expédition de 1713. Pierre, sous les ordres d'Apraxin, servait en qualité de contre-amiral; Helsingfors ne livra aux Russes que ses ruines : le gouverneur l'avait incendiée; les vainqueurs entrent sans coup férir dans Abo, et se trouvent maîtres de places qui, par la force de leur assiette, auraient pu tenir en échec une armée deux fois plus nombreuse; mais la Suède était épuisée d'hommes et d'argent, et la folle obstination de Charles XII lui ravissait ces dernières ressources. Aux représentations respectueuses du sénat, le prince avait répondu qu'il enverrait une de ses bottes à Stockholm pour le gouverner.

Pierre était retourné à Pétersbourg pour y visiter huit vaisseaux qu'on lui envoyait d'Angleterre, lorsqu'il reçut une ambassade du schah de Perse.

Apraxin poursuit ses succès; il occupe Tavarthus, à l'entrée de la Bothnie; les Suédois lui opposent une vigoureuse résistance dans une position qui paraît inexpugnable; les Russes se jettent à la nage pour aller à l'ennemi; se font des ponts avec des débris et des branches, et s'élancent sur les batteries.

Le cabinet de Vienne, qui commençait à redouter la puissance du tsar, essaya d'amener les parties belligérantes à un accommodement : Ulrique Éléonore, sœur de Charles XII, qui présidait le sénat de Stockholm, avait été contrainte par le peuple exaspéré à promettre une paix prochaine. Pierre profitait du funeste aveuglement de son rival pour multiplier ses faciles conquêtes. Les Russes, de leur côté, se lassaient de tant de sacrifices. Son sénat l'informe qu'un grand nombre de boyars trouvent le moyen de se soustraire au service militaire; il répond à ce rapport par une loi qui assurera désormais la régularité du recrutement : tout noble, de dix à trente ans, qui négligera de se faire porter sur les registres publics, verra ses biens confisqués, et ils deviendront la propriété de son dénonciateur, fût-ce son esclave. Cette loi était dure, et ne justifiait que trop les plaintes qui s'élevaient de toutes les parties de l'empire, mais que la crainte étouffait en présence du maître. Tous les griefs des boyars, résumés avec talent par M. de Ségur, donneront une idée juste des mœurs de ce temps : « De quel droit, « disaient-ils, le frère du tsar a-t-il « aboli leurs titres, qui assuraient leurs « rangs à la cour et dans l'armée? « Quels sont ces prétendus livres de « noblesse où leurs noms sont inscrits? « Des listes de proscription pour qu'au- « cun d'eux n'échappe aux humiliations « dont on les abreuve; car leur rési- « gnation ne suffit plus. L'obscurité « n'est plus un abri; leurs esclaves « mêmes sont forcés de dénoncer leur « repos. Le despote a imaginé un « bonheur de tous composé du malheur « de chacun : il pousse vers son but, « au travers des cris de douleur de « tout un peuple, sans que rien l'ar- « rête ou le détourne. Il leur a arra- « ché leurs enfants pour les infecter « de ces sciences impies, inconnues et « inutiles à leurs pères, au mépris de « la loi de Dieu, qui défendit à Israël « tout contact avec ses voisins idolâtres; « il les pousse hors de leur terre sainte, « il les envoie dans des contrées pro- « fanes, souiller leur corps et leur âme « au milieu de ces peuples d'athées « qu'il leur donne pour modèle. Là, ils « sont privés de toute surveillance, et « dépaysés au milieu de ces contrées « lointaines; ils en reviennent corrom- « pus, et comme étrangers dans leurs « familles, ne rapportant avec eux que « quelques arts manuels appris machi- « nalement et sans vocation. Qu'atten- « dre, au reste, d'un prince qui, dès « son enfance, a manqué d'égards pour « les vieux boyars, qui a même re- « poussé les hommages de la jeune no- « blesse? Et pourquoi? pour s'enfermer « avec des hommes de basse extraction, « de vils étrangers, dans son bourg de « Préobrajenskoï, où l'on n'entendait « que le bruit des festins et les rugis- « sements de l'ivresse. Que dire de ce « Romodanovski, son digne représen- « tant, dont la passion favorite est de « donner la question sur le moindre « doute, sur la plus légère accusation, « pour une simple inadvertance, et

« dont tout le mérite est de grossir le « trésor du tsar par des confiscations « arbitraires? C'était là un choix bien « digne d'un prince qui a institué des « commissions militaires pour des « causes civiles; récompensant, solli- « citant la rigueur des juges par le don « des biens-fonds des condamnés, dont « lui-même se réserve le mobilier. C'est « à ce bourreau qu'il vient de confier « son inquisition d'État, tribunal de « sang, infernale invention de son père. « Désormais, sur le seul cri *slovo i* « *dïélo* (la parole et l'action) du dernier « de leurs esclaves, tous, grands ou « petits, pourront être précipités dans « les cachots. Qu'importe que le déla- « teur y soit enchaîné près de sa vic- « time; que même il soit préalablement « soumis à trois tortures : s'il persiste « dans sa dénonciation, c'est au mal- « heureux dénoncé à subir à son tour « cette infâme épreuve. Mais le tsar « n'en tient compte. Plus absolu que « tous ses ancêtres, il ne respecte rien, « ni fond, ni formes; il monopolise « tout le commerce dans sa main avide, « peu soucieux des entraves qui nais- « sent de ces restrictions. Usurpateur « de tous les droits, il détruit jusqu'à « cette ancienne formule des oukases : « *Le conseil des boyars ordonne*, mal- « gré le serment de son aïeul, *de se* « *soumettre aux lois, de ne rien dé-* « *cider d'important, et de ne faire* « *aucune loi nouvelle, sans l'adhésion* « *des grands de l'État.* Son despo- « tisme inflexible s'étend sur tous les « usages; il ne lui suffit pas d'avoir « proscrit la forme nationale des vête- « ments, il faut encore que ses satel- « lites, placés en embuscade aux portes « des villes, osent mutiler, jusque sur « les boyars mêmes, ces robes majes- « tueuses, héritage de leurs ancêtres. « Quelle est donc cette civilisation « qu'apporte une si grossière brutalité? « Les enfants de ses plus chers géné- « raux, les neveux d'Apraxin, se sont « vus condamnés aux travaux des es- « claves, pour avoir préféré une ins- « truction à une autre. On a transformé « en soldats cette foule d'enfants boyars « dont s'environnaient les grands, « comme pour leur ôter, avec ces signes « extérieurs, jusqu'au souvenir de l'an- « cienne considération dont ils jouis- « saient. Autrefois, leurs paysans n'é- « taient requis de service qu'en temps « de guerre, et pour un temps limité; « désormais ils leur sont enlevés à ja- « mais pour cette armée permanente, « organisée pour l'oppression des « Russes. Les jeunes boyars, confon- « dus dans cette foule mercenaire, doi- « vent sacrifier leurs plus belles années; « et, revêtus d'un uniforme d'héréti- « ques, un mousquet à la main, ils « sont devenus méconnaissables, même « pour leurs pères. Là, soumis à un « dur apprentissage, à une discipline « insupportable, ils reçoivent les ordres « de Meutchikof, ou de quelque autre « esclave parvenu; et ils n'obtiendront « une position moins indigne qu'à force « de peines. On les dépouille de leur « fortune comme on les a dépouillés « de leurs rangs; la perception des im- « pôts n'est plus pour eux une res- « source; tout est dévoré par le fisc. « Le sol lui-même n'a pu échapper à « cette manie d'innovations; l'impie a « osé prétendre changer le cours que « Dieu a donné aux fleuves, comme il « a interverti la marche des siècles. Il « a porté une main païenne sur le sym- « bole viril de la créature, sur la barbe « dont s'honoraient les anciens patriar- « ches, ornement majestueux de leurs « saintes images. Après cette mutila- « tion, comment leur saint patron « pourrait-il connaître son peuple élu? « Il ne leur reste plus d'autre ressource « que de cacher dans leur sein cette « dépouille qu'ils garderont au moins « pour leur cercueil, afin d'en pouvoir « rendre compte à saint Nicolas, quand « ils passeront dans un meilleur « monde. »

On voit par ces plaintes, où les préjugés se réfugiaient sous l'égide du droit, combien dut être difficile la tâche du réformateur; nous dirons même que, sans tyrannie, elle était impossible; et, devant la grandeur du résultat, nous ne voyons plus tous ces abus, toutes ces vexations qui allaient bouleverser jusqu'à la vie intime et la

conscience de vingt millions d'hommes, que comme une déplorable nécessité.

Il était plus aisé d'improviser une armée qu'une flotte; et Pierre avait surtout besoin de marins. Les Suédois, dont les forces de terre ont cessé d'être formidables, ont encore une grande supériorité sur mer; il faut qu'il leur arrache ce dernier avantage. Tandis qu'il met en œuvre toutes les ressources que sa prévoyance a préparées, un envoyé du khan des Usbeks vient implorer sa protection contre un chef tatar, et lui offrir, pour les caravanes russes, un passage libre à travers les steppes. C'est ainsi que le chemin de l'Orient s'aplanissait devant le commerce de l'empire, lui ouvrant des communications dont la politique faisait son profit.

Toutes les forces navales du nord de l'empire furent réunies en deux divisions : la première, composée de bâtiments légers et de galères, est mise sous les ordres d'Apraxin; la seconde, formée de vaisseaux de ligne, obéit à Pierre, qui n'a encore que le grade de contre-amiral. Ces deux escadres, toujours à portée de se soutenir mutuellement, font voile vers Angout, où stationne la flotte suédoise, commandée par le contre-amiral Erenschild. Parvenu à la hauteur d'un isthme étroit, situé entre cette dernière ville et Razabourg, et qui séparait les Russes de l'ennemi, Pierre fait glisser ses vaisseaux sur un chemin de planches qu'il a jeté en travers de l'obstacle, et cette manœuvre hardie lui permet l'attaque. Les Suédois avaient un plus grand nombre de vaisseaux de haut bord; Pierre leur opposait avec succès ses galères qui manœuvraient avec plus de facilité dans une mer étroite et semée de récifs. Pendant quelques heures la victoire resta indécise; enfin Pierre, qui combat avec autant de bravoure qu'il dirige avec habileté, s'empare de la frégate que montait Erenschild. Ce dernier veut fuir dans une chaloupe; il est fait prisonnier (1715). Douze bâtiments ennemis, y compris le vaisseau amiral, restèrent au vainqueur, qui, sans perdre de temps, s'empara de l'île d'Aland, située à peu de distance de Stockholm.

Il ne restait plus aux Suédois, dans la Finlande, que la place de Noislot; Schouvalof s'en empare. A la nouvelle de tant de désastres, la cour de Suède ne se croit plus en sûreté dans la capitale; mais Pierre veut conserver par des traités ce qu'il a conquis par les armes; tout autre succès lui semble inutile; il sait subordonner jusqu'à la gloire à la sagesse de ses vues. Il revenait à Pétersbourg avec sa flotte victorieuse, pour faire hommage à cette autre création de son génie, du plus grand succès qu'ait encore remporté sa jeune marine, lorsque la tempête faillit détruire toute sa flotte. Elle naviguait entre deux écueils, par un de ces temps qui rendent si dangereux la Baltique et le golfe de Finlande; le vent d'ouest soufflait avec fureur; les lames, d'abord courtes et fréquentes, s'étaient changées en vagues furieuses dont la manœuvre n'était plus maîtresse; la nuit vint ajouter ses périls à ceux de la tempête : le découragement s'empare des officiers et des matelots; la mer va détruire en un moment le résultat de tant de bravoure et de persévérance : mais Pierre, vainqueur de ses ennemis, le sera encore des éléments; il se jette dans une chaloupe, il répond à ceux qui lui représentent le danger auquel il s'expose, et qui opposent à l'instinct d'un grand homme les règles de la prudence ordinaire : Le tsar Pierre ne peut se noyer : un souverain russe ne saurait périr dans l'eau! Longtemps il lutte contre les vagues : c'est alors qu'il doit rendre grâce à cette éducation pratique qu'il s'était imposée lui-même; Pierre, matelot robuste et pilote habile, va sauver Pierre le Grand. Enfin sa fortune a triomphé, il est sur le rivage, allume des fanaux, et sauve ainsi sa flotte victorieuse.

Les vainqueurs d'Angout firent leur entrée triomphale avec une pompe militaire que semblait rehausser encore le danger qu'ils venaient de courir. Romodanovski, ce vice-empereur dont le dévouement à Pierre était sans

bornes, mais qui se montra trop souvent cruel par excès de zèle, y figura, selon l'ordinaire, avec les insignes du rang suprême. Il donna ordre au contre-amiral Pierre de lui donner les détails de la bataille; et, pour prix de la part qu'il y avait prise, il l'éleva au rang de vice-amiral (*).

Après la cérémonie, Pierre, redevenu souverain, adressa aux Russes qui l'entouraient ces paroles remarquables : « Mes frères, qui de vous, il « y a trente ans, eût pensé que vous « construiriez un jour avec moi des « vaisseaux sur la Baltique; que nous « élèverions une ville dans cette con- « trée conquise par nos travaux et notre « valeur, et qu'il naîtrait du sang russe « tant de guerriers et d'habiles naviga- « teurs? Auriez-vous prévu que tant « d'hommes instruits, d'ouvriers in- « dustrieux, d'artistes distingués, vien- « draient, des différentes parties de « l'Europe, faire fleurir les arts dans « notre patrie; que nous imposerions « tant de respect aux puissances étran- « gères; que tant de gloire, enfin, « nous était réservée? Nous voyons « dans l'histoire que la Grèce fut au- « trefois l'asile de toutes les sciences, « et que, chassées de ces belles contrées « par les révolutions des temps, elles « se sont répandues dans l'Italie, et de « là dans toutes les contrées de l'Eu- « rope. C'est par la négligence de nos « ancêtres qu'elles se sont arrêtées en « Pologne, et qu'elles ne purent par- « venir jusqu'à nous. Mais les Alle- « mands et les Polonais ont été plongés « dans ces mêmes ténèbres d'ignorance « où nous avons langui jusqu'à ces « derniers temps. C'est par les soins « de leurs souverains que leurs yeux « se sont ouverts; ils ont hérité des « sciences de la Grèce, de sa police et « de ses arts. Enfin notre tour est « venu, si vous me secondez dans mon « entreprise, si vous joignez le travail « à l'obéissance. Les transmigrations « des connaissances humaines peuvent « être comparées à la circulation du « sang; j'espère qu'abandonnant un « jour l'Allemagne, la France et l'An- « gleterre, elles s'arrêteront quelque « temps parmi nous, pour retourner « dans la Grèce, leur ancienne pa- « trie. »

Quand on médite ces paroles de Pierre, on reconnaît qu'il entrevoit dans l'avenir l'époque où son peuple, après avoir conquis les bienfaits de la civilisation, se tournera vers l'Orient; et, joignant à la force la maturité des institutions, ira établir le siége de l'empire sous un ciel moins sévère, et au milieu de ces influences créatrices sans lesquelles le génie s'épuise et languit.

C'est vers ce temps que la paix avec la Porte fut confirmée : la régence de Stockholm était réduite à implorer la paix, et elle avait déjà chargé un envoyé d'en faire les ouvertures, lorsque Charles XII donna avis de son retour à sa sœur Ulrique Éléonore. Ce prince arriva à Stralsund (1714), où le baron de Göertz se rendit aussitôt près de

(*) On a rapporté, au sujet de Romodanovski, plusieurs anecdotes qui seraient peu de nature à justifier le choix du tsar pour des fonctions si élevées. Un ours se tenait dans son antichambre, et présentait aux personnes qui venaient visiter son maître, un verre d'eau-de-vie mêlée de poivre : si l'on refusait de boire ou qu'on le fît de mauvaise grâce, il déchirait, dit-on, les habits des récalcitrants : cette fable n'est que ridicule. Un jour, il allait condamner un mathématicien qui avait calculé le nombre de briques que renfermait un amas régulier de ces matériaux, en se contentant des données nécessaires à ce problème fort simple de stéréométrie; il fallut l'intervention du tsar pour démontrer l'innocence du géomètre. Dans le pouvoir la cruauté est voisine de l'ignorance. Quant aux cruautés qu'on lui reproche, la haine qu'excitait sa faveur, et surtout ses fonctions inquisitoriales, ont dû naturellement envenimer les accusations. Il paraît que son plus grand mérite aux yeux de Pierre, était son obéissance à toute épreuve, et une inflexibilité qui, malgré des erreurs de formes, et même des excès déplorables de rigueur, assurait au souverain que ses volontés seraient exécutées. Après la mort de Romodanovski, son fils Jean fut revêtu des mêmes fonctions, et sa mémoire n'a pas été plus épargnée que celle de son père.

lui, et parvint à gagner sa confiance. Les affaires de l'Europe avaient pris une face nouvelle, depuis les cinq années que le roi de Suède avaient passées hors de ses États : l'Angleterre était en paix avec la France; Louis XIV pouvait dire à l'Europe : « Il n'y a plus de Pyrénées » ; Charles VI et la Hollande consentaient à une paix nécessaire; au nord, Pierre mettait dans la balance politique l'influence qu'il avait créée lui-même; l'électeur de Hanovre, devenu roi d'Angleterre, convoitait la province de Brême et de Verden, qu'il acheta depuis au roi de Danemark : ce dernier avait des prétentions sur la Scanie, le roi de Prusse sur la Poméranie; la maison de Holstein, menacée dans ses possessions par le roi de Danemark et le duc de Mecklenbourg, cherchait un appui dans le tsar; et le roi de Pologne demandait la réintégration de la Courlande. Ainsi la Suède était sur le point de perdre toutes les possessions conquises en Allemagne par l'épée de Gustave Adolphe; et l'ambition de ses ennemis ne respectait pas même ses anciennes limites. Charles crut avoir assez de son courage, secondé par le génie délié de Göertz, pour triompher de tous ces obstacles. Il fit une défense brillante, mais inutile, dans Stralsund, que pressaient à la fois les Saxons, les Prussiens et les Danois, tandis que les armateurs suédois se laissaient capturer par la marine du tsar, qui faisait marcher une armée en Poméranie. Bientôt après, le comte Piper, prisonnier des Russes depuis la journée de Poltava, naguère premier ministre et favori de Charles, fut renfermé dans la forteresse de Schlüsselbourg, où il mourut l'année suivante. Ce redoublement de rigueur avait pour but d'arracher à Piper une somme de soixante mille écus, que réclamaient les Hollandais, en dédommagement de quelques pertes qu'avait essuyées leur commerce dans la Baltique. Le corps de ce ministre fut renvoyé à Charles XII, qui lui fit de magnifiques obsèques. Il eût mieux fait de lui envoyer quelques secours pécuniaires de son vivant : mais il y a presque toujours de l'orgueil dans la reconnaissance des princes.

Pierre était maître des provinces baltiques; les alliances de sa famille l'introduisaient dans les affaires de l'Allemagne; une armée russe de dix-huit mille hommes contenait en Pologne les ennemis d'Auguste : il eut le temps de reporter ses soins sur l'administration de ses États. Comme s'il se fût délassé d'un travail par un autre, il s'occupait presque simultanément d'établissements pour la marine, le commerce et les arts industriels. Il composa un règlement pour l'infanterie, fonda une académie de marine à Pétersbourg, et il faisait partir pour la Chine des commissaires chargés de régler des intérêts commerciaux. Des ingénieurs levaient des plans, dressaient des cartes; et, en même temps, il construisait le château de plaisance de Péterboff. A l'orient, ses officiers élevaient des forts sur l'Irtisch, tandis que, d'un autre côté, les brigandages des Boukhares et des Tatars du Kouban étaient réprimés.

La fortune semblait vouloir combler la mesure de ses prospérités, en donnant un fils au tsarévitch Alexis; mais Pierre devait trouver, dans les chagrins domestiques, la triste compensation de tant de gloire et de bonheur : il y trouva plus que de l'infortune; et se mettant, dans sa vengeance, au-dessus de la nature, comme il s'était mis, dans le long effort de son règne, au-dessus de la mesure humaine de persévérance et d'activité, il se fit l'accusateur et le juge de son propre sang, le martyr de sa déplorable vengeance. Les alliés de Pierre, voyant le danger passé, s'efforçaient de tirer de leurs avantages le meilleur parti possible, et la puissance de leur protecteur commençait à leur porter ombrage. Le tsar ne fut pas longtemps à en acquérir la preuve. La ville de Vismar, jadis une des plus considérables de l'Anse, et qui appartenait à la Suède depuis le traité de Westphalie, fut assiégée et prise sans la coopération de Pierre, qui la destinait au duc de Mecklenbourg, époux de sa nièce :

elle fut remise entre les mains du roi de Danemark. Cette détermination était d'ailleurs suffisamment motivée par la conduite du tsar, qui s'était approprié, sans partage, les provinces qu'il avait seul conquises : mais si le droit était le même, la position respective des vainqueurs était bien différente; et l'étendue des prétentions se réglait sur l'influence des parties copartageantes. Pierre, outré de cette conduite, parut devant la place; et, sans s'inquiéter de la capitulation à laquelle on avait consenti sans lui, il fit la garnison prisonnière de guerre. Depuis ce moment, il comprit que cette alliance, cimentée par un intérêt commun, ne pourrait subsister en présence d'intérêts contraires. Göertz profita habilement du tour que prenaient les circonstances : il lui fit entendre que la Suède était assez abaissée, et que la Prusse et le Danemark, par un accroissement de puissance, lui opposeraient une rivalité dangereuse. Le tsar entra dans ses vues . il cessa de presser vivement Charles XII, qui, toujours malheureux en Allemagne, résolut de transporter le théâtre de la guerre en Norwége.

Pierre profita de cet état de choses, pour faire en Europe un second voyage. Il se rendit à Copenhague, à Lubeck, à Schwérin, où Catherine fut obligée de s'arrêter. Pierre poursuivit sa tournée politique : il vit le roi de Prusse, qui l'accompagna à Hambourg et à Altona, dont on réparait les désastres. Brême signala son passage par des fêtes; et Amsterdam le reçut comme souverain, après l'avoir vu manier la hache et le rabot. La chaumière qu'il avait habitée, à Sardam, était transformée en une maison que l'on nomme encore la maison du prince : c'était lui retirer, en grande partie, l'intérêt des souvenirs, et altérer le caractère qui la recommandait surtout à la curiosité des visiteurs. Les anciens compagnons du tsar l'accueillirent avec transport : on eût dit qu'une partie de la gloire d'un grand règne se reflétait sur leurs travaux modestes : c'était le triomphe de l'utile dans sa plus complète application. Catherine avait été surprise à Vésel par les douleurs de l'enfantement : elle y mit au monde un prince qui ne vécut qu'un jour, et revint joindre le tsar à Amsterdam.

Pendant son séjour dans cette ville, une vaste intrigue politique s'ourdissait à la Haye. Le Mecklenbourg était un sujet de division entre les princes du Nord, auxquels la mauvaise fortune de Charles XII ne laissait plus que l'embarras des partages. Pierre appuyait les intérêts du duc de cette province, qui avait contre lui la noblesse et le roi d'Angleterre. Le comte de Flemming, ministre du roi de Pologne, tendait à secouer le joug d'un protecteur intéressé; enfin, tous les cabinets étaient dans cet état d'agitation : conséquence naturelle des grands changements politiques. Göertz était l'âme de ces intrigues : il avait conçu le projet de réconcilier le tsar avec Charles, de remettre Stanislas sur le trône de Pologne, et d'ôter à Georges Ier, non-seulement Brême et Verden, mais encore le trône d'Angleterre, qu'on aurait rendu au prétendant. Le cardinal Albéroni, non moins remuant que lui, et qui disposait de toutes les ressources de l'Espagne, cherchait de son côté un point d'appui pour bouleverser la France et l'Espagne : il ne méditait rien moins que de faire ôter la régence au duc d'Orléans, pour en investir Philippe VI. La restauration de la maison des Stuart se liait à ce projet; et déjà l'influence des Jacobites, répandus dans toute l'Europe, préparait dans la Grande-Bretagne les moyens d'en assurer la réussite. Le régent, informé à temps de ces sourdes machinations, en donna aussitôt avis à ses alliés. L'ambassadeur de Suède fut arrêté à Londres, et Göertz eut le même sort en Hollande . l'imminence du danger et la nouveauté de l'attentat justifiaient ces mesures : quand on me soi-même *le feu aux poudres*, on est exposé le premier aux dangers de l'explosion.

Cependant il fut relâché un mois après, et le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut de renouer ouvertement

la trame de sa première conspiration, en renonçant toutefois à ce qui concernait le changement de la régence. Des conférences entre la Suède et la Russie s'ouvrirent dans l'île d'Aland, tandis que Charles allait assiéger Friedericksbald. Déjà l'on était convenu de quelques arrangements préliminaires, et des bases du traité définitif, lorsque la mort de Charles XII vint déranger toute l'économie des plans de Göertz. Cependant Pierre n'entrait pas ostensiblement dans les vues de Göertz; il attendait pour se déclarer, que le succès lui permît de le faire sans se compromettre : en cas de réussite, son refroidissement avec ses alliés aurait suffisamment expliqué une rupture; dans l'occurence contraire, il ne s'était pas assez avancé pour ne pouvoir renoncer sans confusion à une entreprise avortée. On voit que le vainqueur de Poltava et d'Angout pouvait lutter de finesse avec les diplomates les plus déliés de ce temps. C'est quelque temps avant ces circonstances, qu'il résolut de se rendre en France : il lui importait d'étudier par lui-même l'état des choses, et d'observer la capitale de ce pays, encore empreinte de la magnificence fastueuse du grand règne. Pierre, qui n'entendait pas la langue, et qui ne craignait rien tant que les contraintes de l'étiquette, se déroba aux honneurs dont on voulut entourer sa réception. Il refusa de loger au Louvre, et préféra l'hôtel de Lesdiguières, où cependant il fût traité avec pompe. Il avait repoussé toutes ces recherches du luxe, comme un cadre trop étroit pour sa simplicité guerrière. « Je suis un soldat, disait-il; du pain et de la bière me suffisent; je préfère aux grands appartements les petits; je ne veux point marcher en pompe ni fatiguer tant de monde. »

Cette cour de France, habituée à la splendeur de Louis XIV et aux raffinements les plus exquis du luxe, contemplait ce spectacle, si nouveau pour elle, d'un prince, instrument de la fortune de tout un peuple. Le jugement qu'elle a porté sur le tsar atteste que la légèreté apparente des courtisans français n'excluait point la profondeur. « Son air est plein de gran-« deur et d'audace, comme il convient « à un maître absolu : il a les yeux « grands et vifs; le regard perçant, et « parfois farouche. Ses mouvements « brusques et précipités décèlent la « violence de ses passions et l'impé-« tuosité de son caractère; ses volontés « se succèdent impérieusement, rapi-« dement. Il congédie d'un mot, d'un « geste, sans souffrir de contrariétés « de temps, de lieux, de circonstances; « dédaignant parfois jusqu'à la bien-« séance même : néanmoins, avec le « régent et le jeune roi, il a maintenu « son rang, en réglant tous ses mou-« vements sur les détails d'une éti-« quette soigneuse et fière. Ordinaire-« ment sobre, ce n'est que parfois qu'il « est intempérant avec excès; régulier « dans sa vie habituelle, chaque jour « il se couche à neuf heures, se lève à « quatre, et n'est jamais un instant « sans travailler : aussi sait-il beau-« coup, et paraît plus habile qu'aucun « homme de France en marine et en « fortification; prince, du reste, très-« vrai, et dont la parole et les traités « sont inviolables; sachant estimer « ses ennemis; montrant une vénéra-« tion singulière pour Charles XII, « pour Louis XIV, et un grand atta-« chement pour Catherine, quoiqu'il « lui soit infidèle. Peu galant avec les « femmes, son intérieur est peu poli, « mais son extérieur l'est infiniment, « il est singulièrement affable en par-« ticulier, et très-haut en public; il « connaît la France et ses hommes les « plus remarquables, comme s'il y « avait été élevé; avare pour toutes « les choses inutiles, il aime les arts, « hait le luxe, et s'écrie qu'il pleure « sur la France et son petit roi, qu'il « voit près de perdre son royaume par « le luxe et les superfluités. »

Pierre s'empressa de visiter les artistes, les savants, et les ouvriers habiles en tous genres; et l'urbanité française se plut à l'entourer de cette flatterie ingénieuse qui donne un nou-

veau prix à l'hommage. Chez le duc d'Antin, au château de Petitbourg, on exposa tout à coup à ses regards son portrait, qu'on venait de peindre; au Louvre, une médaille qu'on frappait tombe à ses pieds : il la ramasse et y voit son effigie, avec une renommée sur le revers, posant un pied sur le globe, et entourée de cet exergue, d'une si juste application : *Vires acquirit eundo*. Tout ce qui avait paru mériter son approbation, dans ses visites aux ateliers et aux manufactures, lui était offert de la part du roi. Il corrigea, selon Voltaire, des cartes de la Russie, et rectifia des erreurs assez considérables dans celles qu'on avait de la Caspienne. Enfin, comme si toutes les gloires eussent été au-devant de la sienne, il fut nommé membre de l'Académie, et entretint depuis une correspondance avec ce corps savant.

On assure qu'à la vue du tombeau de Richelieu, dominé par les souvenirs historiques qui le pressaient, il embrassa sa statue, en s'écriant : « Grand homme! je t'aurais donné la moitié de mes États, pour apprendre de toi à gouverner l'autre! » Certes, Pierre a fait de plus grandes choses que Richelieu : mais cet hommage rendu à l'homme qui, en courbant les résistances aristocratiques, avait préparé le despotisme de Louis XIV, annonçait combien le tsar avait trouvé d'obstacles à dompter l'orgueil routinier des boyars : pour le seconder dans ses plans de réforme, il se fût estimé heureux de pouvoir compter sur un ministre comme Richelieu. D'autres n'ont vu dans cette exclamation que l'expression d'un despotisme brutal. C'est une des infirmités de la nature humaine de chercher à rapetisser tout ce qui est grand. Pierre, avant son départ, voulut voir ce qui restait de cette femme singulière, qui, du lit d'un poëte infirme, s'était élevée jusqu'au trône du potentat le plus fastueux de l'Europe, et qui sut mettre en œuvre, avec tant d'art, toutes les ressources de l'esprit, et tous les ressorts de la religion, pour parvenir au terme de ses vues ambitieuses. Pierre se recueillit quelques instants devant le lit de madame de Maintenon, et s'éloigna sans dire un mot, comme s'il n'eût cherché dans cette démarche qu'une leçon philosophique et quelques grands souvenirs. La Sorbonne crut l'occasion favorable pour réunir l'Église grecque à l'Église latine, et présenta au tsar un mémoire dogmatique, qui n'était guère de nature à opérer ce que Léon IX et quelques-uns de ses successeurs avaient tenté inutilement. Pierre, qui aimait mieux commander à un clergé hérétique, que de reconnaître la suprématie du pape, se retrancha dans une politesse évasive. Les docteurs écrivirent à quelques évêques russes, qui répondirent qu'une mesure de cette importance exigeait le concours des quatre patriarches de l'Orient, et qu'un concile était nécessaire. Les choses en restèrent là. Plus tard, dans la crainte d'avoir paru se prêter à l'abandon des croyances nationales, Pierre institua la fête burlesque du conclave. Il créa pape un vieux Russe, qui lui avait donné des leçons d'écriture, et le fit installer par des bouffons. Quatre hègues le haranguèrent; et le tsar lui-même, à la tête de cardinaux improvisés, marcha processionnellement dans cette ignoble parade, dont les acteurs étaient ivres morts. Si Pierre eût été plus versé dans l'une et l'autre religion, et si son peuple eût été moins grossier, l'insulte faite au pontife romain serait retombée sur le clergé grec.

Il paraît que le tsar entrait sans répugnance dans les plans de Göertz; à son retour en Hollande, il dressa un traité relatif à la paix du Nord et au commerce européen, sous la médiation du roi de France et de l'électeur de Brandebourg. Alors Göertz déclara publiquement aux ministres russes à la Haye, qu'il avait un plein pouvoir pour traiter de la paix avec le roi de Suède. Pierre, sans l'avouer hautement, le laissait faire; il rejoignit Catherine en Hollande, se rendit avec elle à Berlin, et rentra dans ses États pour y surveiller ses nouveaux

établissements, réprimer les incursions réitérées des Tatars de Cuban, et faire rendre un compte sévère à quelques-uns de ses favoris, dont les exactions étaient devenues insupportables. Mentchikof, convaincu de concussion, ne fut épargné qu'en considération de ses anciens services.

Jusqu'ici, nous avons considéré Pierre dans les différentes phases de sa vie publique; nous l'avons vu luttant contre les préjugés et l'ignorance, confondant la haine pour les institutions étrangères, par les produits des arts et de l'industrie, et répondant par des victoires aux détracteurs de la discipline européenne. Par une exception peut-être unique dans les annales du monde, l'histoire de son règne n'est que l'histoire d'un seul homme; il a si profondément remué le sol russe, que toute autre empreinte s'y efface; toujours en avant, toujours le premier, il rattache si puissamment à lui les faits et les hommes, qu'il suffit, pour comprendre l'empire russe à cette époque, de compter ses pas et de mesurer l'espace qu'il a parcouru. Homme privé, nous l'avons trouvé intempérant, emporté, cruel même, en un mot, tenant à son peuple et à son siècle par des défauts et des vices qu'il poussait à l'extrême comme ses qualités et ses vertus; mais nous avons remarqué que, sans ces imperfections, il eût été moins complet pour sa tâche; et devant la grandeur du résultat, nous avons compris que les moyens ne pouvaient s'apprécier d'après les règles ordinaires. Le triste épisode qui vient se placer dans l'ordre des faits, met en saillie, plus qu'aucun autre événement de cette vie si pleine, les traits caractéristiques de son génie âpre et inflexible. Ce n'était plus une résistance comme celle dont il avait déjà triomphé, et qu'il pouvait briser de son sceptre, avec les apparences de la justice : le coupable, c'était l'héritier présomptif du trône, le propre fils du réformateur. Mais, aux yeux de Pierre, c'est surtout cette haute naissance qui constitue la grandeur du crime; l'empire qu'il a régénéré avec tant de peines, cette civilisation naissante, prix de tant de sang et d'efforts, les laissera-t-il à la merci d'un prince qui envisage toutes ces innovations comme autant d'entreprises sacrilèges et antinationales? Pierre n'hésitera pas à répandre son propre sang; et, cette résolution une fois prise, il ne rougira pas, pour perdre son ennemi, fût-il son fils, de descendre à des moyens qui répugnent également au souverain et au père. Il est nécessaire, pour l'intelligence du récit, de faire connaître comment l'infortuné tsarévitch encourut la disgrâce paternelle. Alexis était né du premier mariage de Pierre avec Eudoxie Lapoukhin. Sa mère, qui portait un attachement superstitieux aux anciens usages, n'avait vu qu'avec un vif mécontentement les réformes que le tsar introduisait dans l'empire; les prêtres, qui exerçaient une grande influence sur son esprit, ajoutèrent à ses répugnances par des considérations religieuses, dans l'espoir que l'appui de la tsarine donnerait plus de consistance au parti stationnaire : la conduite d'Eudoxie n'était pas d'ailleurs à l'abri de reproches, et bientôt Pierre prit la résolution de la répudier. Cette disgrâce rendit ses ressentiments plus vifs; elle ne négligea aucuns moyens pour exciter le peuple contre les étrangers, qu'elle traitait de corrupteurs, et contre les innovations, qui n'étaient à ses yeux que des pratiques sacrilèges. Anne de Moëns, qui lui avait enlevé l'affection du tsar, fut, dit-on, la cause première de leur longue inimitié. Quand elle vit que les révoltes avaient échoué devant la terrible justice du tsar, elle agit avec plus de circonspection, mais dans des vues non moins hostiles. De concert avec ses affidés, elle travailla à inculquer au tsarévitch les principes les plus contraires aux volontés paternelles. L'éducation d'Alexis fut confiée à des gouverneurs imbus de préjugés, et qui croyaient remplir un devoir en lui faisant partager leur opiniâtreté et leurs erreurs. Ici, Pierre semble avoir manqué de prévoyance : il lui eût été facile d'entourer de bonne

heure le tsarévitch d'hommes de son choix, et si la nature se fût refusée à un succès complet, du moins cette précaution eût-elle épargné au fils une faute, et au père une rigueur qui tient de la barbarie. Peut-être que la jeunesse d'Alexis avait fait penser au tsar qu'il serait toujours temps de le corriger; peut-être aussi qu'en répudiant Eudoxie, il crut que d'autres héritiers répondraient mieux à ses vues, et que dès lors son intention était d'exclure du trône le fils d'une épouse devenue odieuse. Dans cette hypothèse, qui paraît la plus probable, il put négliger l'éducation du tsarévitch; mais, plus tard, lorsqu'il se vit sans lignée mâle, il essaya en vain de rompre un caractère déjà fait. Alexis avait l'esprit cultivé; il possédait l'allemand, et n'était pas étranger aux sciences mathématiques; mais la lecture assidue des livres de piété, en le fortifiant dans ses croyances, redoubla son aversion pour les usages qui s'écartaient des formes moscovites. Les popes ne cessaient de lui représenter que le ciel, qui refusait au tsar d'autres fils, lui réservait l'honneur de rétablir la religion dans sa pureté, en détruisant toutes ces réformes que les bons Russes avaient en horreur. Ils lui faisaient envisager que Pierre, dont le corps était usé par les excès et les fatigues, n'avait, selon toutes les apparences, que peu d'années à vivre, et que ses infirmités prenaient de jour en jour un caractère plus sérieux. Alexis prêtait l'oreille à ces insinuations; et si son caractère indolent l'empêchait de recourir à une révolte ouverte, il n'en faisait pas moins cause commune avec les ennemis de son père, et souvent il eut l'imprudence de s'expliquer avec liberté sur l'administration de l'empire et sur la disposition générale des esprits. Les favoris du tsar avaient intérêt à perdre le tsarévitch; ils n'ignoraient pas que s'il montait sur le trône, on leur ferait un crime de leurs services, et que dans cette réaction violente leur fortune, et même leur vie, ne seraient point en sûreté. Ils ne négligeaient, en conséquence, aucune occasion d'irriter le tsar contre Alexis. D'un autre côté, Pierre, qui voyait mourir ses fils en bas âge, et qui, d'ailleurs, jugeait prudent de contenir Catherine en lui montrant un héritier de la couronne, essaya de ramener son fils à l'obéissance. Pour l'essayer, il le mit à la tête de la régence pendant une année; il le fit voyager, et le maria à une princesse de Wolfenbüttel : mais ni les grâces, ni les qualités de sa jeune épouse ne purent effacer à ses yeux le crime d'être étrangère : exposée aux traitements les plus grossiers, témoin de tous les désordres du tsarévitch, elle mourut de chagrin, après quatre années d'humiliations et de souffrances. Elle avait donné à Alexis deux enfants, une fille appelée Nathalie, et un fils qui fut Pierre II. Le tsar n'était guère en droit de blâmer la mauvaise conduite de son fils comme époux; aussi insistait-il particulièrement sur d'autres griefs. Après la mort de sa belle-fille, il écrivit à Alexis une lettre, qui décèle plutôt le souverain irrité que le père qui conseille dans la crainte d'être forcé de sévir. On dirait que ces menaces ont été dressées dans le but d'en faire plus tard un texte d'accusation. Après s'être étendu sur les succès militaires dus à la discipline qu'il a introduite dans l'armée russe, il ajoute : « Mais ces grands avantages me causent moins de joie que de douleur, quand je vois que vous, mon fils, vous rejetez tous les moyens de vous rendre capable de régner après moi... Je ne vous demande point d'entreprendre la guerre sans de justes raisons, mais je vous demande d'en apprendre l'art, car il faut au moins qu'un souverain sache défendre ses États.... C'est en vain que vous vous excusez sur la faiblesse de votre tempérament; ce sont moins les forces et les fatigues qui produisent de grandes choses que la volonté. Je suis homme et mortel, à qui laisserai-je le soin de conserver et de finir ce que j'ai commencé?... Combien de fois vous ai-je exhorté et même puni!.... N'ai-je pas aussi essayé la douceur?... Combien

n'ai-je pas laissé écouler d'années sans vous adresser le moindre reproche! Il semble que vous ne trouviez de plaisir qu'enfermé dans vos appartements, abandonné à l'oisiveté et à la mollesse.... Il est temps de vous signifier ma dernière résolution. Je veux bien attendre encore quelque temps pour voir si enfin vous vous corrigerez; si vous persistez, je vous exclurai de ma succession, *comme on retranche un membre gangrené....* N'allez pas croire, parce que je n'ai pas d'autre fils, que ma menace restera sans effet. Si je n'épargne pas ma propre vie pour la prospérité de ma patrie et le bonheur de mes sujets, pourquoi épargnerais-je la vôtre? Je laisserais plutôt mon trône à un étranger qui en serait digne, qu'à mon fils qui ne le serait pas. » Alexis ne se méprit pas sur le sens de cette missive : il n'avait ni la volonté, ni peut-être le pouvoir de réformer le genre de vie qu'il s'était fait; il répond au tsar, qu'il se sent incapable de lui succéder; il proteste avec serment qu'il ne prétendra jamais à la couronne. « Je remarque, lui répondit Pierre, que vous ne parlez que de la succession au trône, comme si je vous avais demandé votre consentement pour une mesure qui dépend de moi seul. Je vous ai témoigné mon mécontentement de votre conduite, et vous gardez le silence à cet égard, quoique ce soit sur cet objet que je vous aie expressément demandé une réponse. Je vois par là que les exhortations de votre père ne vont pas jusqu'à votre cœur. J'ai résolu de vous écrire une fois encore : ce sera la dernière. Si, moi vivant, vous dédaignez mes conseils, comment les respecterez-vous quand je ne serai plus? Est-il possible de compter sur vos serments? Quand vous seriez résolu à présent à tenir vos promesses, ces grandes barbes qui vous tournent à volonté vous y feraient manquer. Je ne vois point en vous cette affection que vous devez à un père. L'avez-vous aidé dans ses travaux, dans ses fatigues, depuis que vous êtes parvenu à l'âge de raison? Non, sans doute, et personne n'en ignore : loin de là, vous blâmez et calomniez tout le bien que j'ai fait... J'ai de fortes raisons de croire que, *si vous me survivez*, vous renverserez tout. Je ne puis vous abandonner à vos caprices : changez de conduite, rendez-vous digne du trône, ou entrez dans un monastère. Je m'effraye en pensant à ce que vous êtes, surtout à présent que ma santé s'affaiblit. Faites à cette lettre une réponse de vive voix ou par écrit. Si vous ne le faites pas, j'en agirai avec vous comme avec un malfaiteur. »

En examinant le style de ces deux lettres, il est difficile de ne pas reconnaître une résolution déjà arrêtée. Dans la première, Pierre déclare à son fils qu'il fera de lui ce qu'on fait d'un *membre gangrené;* dans la seconde, qu'il le traitera comme un malfaiteur; et, quoique ces menaces soient conditionnelles, il est aisé de voir qu'il n'espère point que ses avis seront écoutés. La retraite d'Alexis dans un monastère ne pouvait dissiper toutes ses craintes; *ces grandes barbes, qui le tournaient à volonté*, pouvaient, à la mort du tsar, le tirer de cette retraite, et lui faire même un mérite de cette persécution. Pierre le savait; il a même écrit de sa main ces paroles terribles : *Si vous me survivez, vous renverserez tout.* Catherine avait trop de pénétration pour exciter directement le tsar à prendre un parti violent; c'eût été réclamer pour elle-même ou pour ses enfants la dépouille d'un prince non moins malheureux que coupable. Dans le rang où Pierre l'avait élevée, son ambition devait paraître satisfaite; mais, outre que la perspective d'une couronne était de nature à la séduire, elle comprenait aussi, de même que les favoris de Pierre, que l'avénement d'Alexis au trône serait le signal d'une violente réaction, dont elle ne pouvait manquer d'être la première victime. Elle se conduisit, dans cette conjoncture délicate, avec d'autant plus d'adresse qu'elle semblait y mettre plus d'impartialité et d'indulgence. La plupart des

historiens en ont fait un mérite à son caractère; la suite prouve suffisamment qu'elle jeta le masque dès qu'elle n'eut plus rien à espérer.

Alexis se contenta de répondre qu'une indisposition ne lui permettait pas d'entrer dans de longs détails, mais qu'il voulait prendre l'habit monastique, et demandait le consentement de son père. Cette détermination lui avait sans doute été suggérée par ses conseillers; elle ne changeait rien à sa position politique, et toutes les chances de l'avenir lui restaient ouvertes. Une promesse solennelle de changer de conduite lui eût aliéné ses partisans, et, à la moindre infraction, Pierre aurait pu se montrer rigoureux avec plus d'apparence de justice. Aussi le tsar n'accueille pas cette demande; il oppose la ruse à la ruse, et il veut qu'il réfléchisse encore six mois avant de se vouer au cloître. C'est au milieu de ces circonstances que le tsar s'apprête à partir pour l'Allemagne; et ce voyage semble encore de nature à confirmer l'opinion que nous avons hasardée, que déjà la perte d'Alexis était une chose résolue. Le grand intérêt de la succession valait bien que Pierre retardât son départ; cependant il s'éloigne, et laisse son fils à la merci des influences auxquelles il s'est fait une habitude d'obéir; c'est un piége qu'il tend à son inexpérience; il saura bientôt si Alexis pense sérieusement à se faire moine; et, dans le cas contraire, le père et le souverain auront été également offensés. Cependant, avant son départ, le tsar se rend chez Alexis, qui le reçoit au lit sous prétexte de maladie: il lui renouvelle ses exhortations, et le quitte aussi peu persuadé que jamais. A peine le tsar est-il parti, qu'Alexis a recouvré la santé; on assure même qu'il eut l'imprudence de célébrer par une orgie ce qu'il appelait le jour de sa délivrance. Six mois s'étaient écoulés, et Pierre se trouvait en Danemark; toutes les nouvelles qu'il avait reçues étaient peu favorables au tsarévitch: ce dernier continuait à faire sa société de mécontents; son père lui écrivit qu'il eût à choisir entre le couvent et le trône, et que, s'il voulait lui succéder, il fallait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

Il était naturel qu'Alexis répugnât à cet acte de soumission; mais il eut le tort de promettre, avec l'intention de faire une démarche qui pouvait être interprétée comme une protestation contre la volonté paternelle. En effet, au lieu de prendre la route de Copenhague, il prit celle de Vienne, et alla se mettre entre les mains de Charles VI. L'empereur était frère de la princesse de Wolfenbüttel, que le fugitif avait rendue si malheureuse: c'était une triste recommandation; mais des raisons de haute politique pouvaient déterminer Charles à ne pas refuser sa protection au tsarévitch, sans toutefois se mettre en opposition ouverte avec son père. A cette nouvelle, Pierre craignit que sa victime déjà dévouée ne lui échappât. Alexis s'était rendu dans le Tyrol, puis à Naples qui appartenait alors à son beau-frère. Roumianzof et Tolstoï furent dépêchés près de lui, et lui remirent de la part du tsar la lettre suivante, datée de Spa, 21 juillet 1717.

« Je vous écris pour la dernière fois, « pour vous dire que vous avez à exé- « cuter ma volonté, que Tolstoï et « Roumianzof vous annonceront de « ma part. Si vous m'obéissez, je vous « assure et je promets à Dieu que je « ne vous punirai pas; et que, si vous « revenez, je vous aimerai plus que « jamais; mais si vous ne le faites pas, « je vous donne, comme père, en « vertu du pouvoir que j'ai reçu de « Dieu, ma malédiction éternelle; et, « comme votre souverain, je vous as- « sure que je trouverai bien les moyens « de vous punir; en quoi j'espère que « Dieu m'assistera, et qu'il prendra « ma juste cause en main. Au reste, « souvenez-vous que je ne vous ai vio- « lenté en rien. Avais-je besoin de vous « laisser le libre choix du parti que « vous voudriez prendre? Si j'avais « voulu user de contrainte, n'avais-je « pas en main la puissance? Je n'avais « qu'à commander, et j'aurais été « obéi. »

Alexis était un prince faible et inca-

pable d'une résistance qui eût exigé plus que de l'inertie. Il se laissa persuader d'obéir, comme il avait cédé aux conseils de s'éloigner de la Russie, et partit avec sa maîtresse, Aphrosine, qui l'avait accompagné depuis son départ de Moscou. Dans le trouble d'esprit où se trouvait le tsarévitch, il ne fut pas difficile aux deux envoyés chargés de le ramener à son père, d'exiger de lui, comme le portaient leurs instructions, le serment de renoncer au trône, et une dénonciation de tous ceux qui l'avaient entraîné à cette démarche. A son arrivée à Moscou, le 13 février 1718, il trouva le tsar, et se jeta à ses genoux; on les croyait même réconciliés, à la suite d'un long entretien qu'ils eurent ensemble, lorsque, dès le lendemain, on fit prendre les armes aux régiments des gardes, au bruit du tocsin. Les boyars, les conseillers privés sont mandés au château; les évêques, les archimandrites, deux religieux, professeurs de théologie, s'assemblent dans la cathédrale; Alexis, sans épée, est conduit devant le tsar; il se prosterne en sa présence, et lui remet en pleurant une confession écrite de ses fautes, se déclarant indigne de lui succéder, et implorant humblement sa miséricorde. Pierre le relève, le conduit dans un cabinet, et lui fait encore diverses questions. Il lui déclare que s'il cèle quelque chose sur son évasion, il y va de sa vie. C'était punir comme un crime des réticences involontaires, et même généreuses: si la raison d'État explique, sans l'excuser, la cruauté de Pierre, il faut dire aussi que, dans ce procès monstrueux, tout est contraire aux principes les plus incontestables de l'équité naturelle, et aux formes de la justice humaine. L'accusé est obligé de fournir des preuves contre lui-même; quand ses aveux n'ont pas un caractère assez grave, on le force à les reproduire dans le sens de l'accusation; il doit même fouiller dans sa conscience, et donner un corps à des délits qui n'ont existé qu'en idée. Il y eût eu plus de bonne foi à faire périr le malheureux Alexis sans ce vain appareil de justice si le jugement eût été autre chose qu'une déplorable déception, la peine capitale n'aurait pas été prononcée.

Quand le tsar eut employé les promesses et les menaces, il ramena Alexis dans la chambre du conseil, où l'on fit lecture de l'accusation. Cet acte était la reproduction des griefs de Pierre contre Alexis. On lui reprochait sa mauvaise conduite avec sa femme, ses penchants, ses relations avec les mécontents, et enfin son voyage à Vienne. On l'accusait d'avoir fait entendre à l'empereur Charles VI qu'il était persécuté, forcé de renoncer à son héritage, et en outre d'avoir sollicité un secours à main armée. On lui faisait un crime d'avoir compris et confié à son beau-frère qu'il n'était pas en sûreté de sa vie s'il revenait en Russie. Pierre prit ensuite la parole, comme pour ne laisser aucun doute sur ses intentions. « Voilà, dit-il, de « quelle manière notre fils est revenu; « et, quoiqu'il ait mérité la mort par « son évasion et par ses calomnies, « notre tendresse paternelle lui *par-* « *donne* ses crimes; mais, considé- « rant son indignité et sa conduite dé- « réglée, nous ne pouvons en conscience « lui laisser la succession au trône, « prévoyant trop qu'après nous, sa « conduite dépravée détruirait la gloire « de la nation, et ferait perdre tant « d'États reconquis par nos armes. « Nous plaindrions surtout nos sujets, « si nous les rejetions par un tel suc- « cesseur dans un état beaucoup plus « mauvais que celui d'où nous les « avons tirés. Ainsi, par le pouvoir pa- « ternel, en vertu duquel, selon les « droits de notre empire, chacun de « nos sujets peut déshériter un fils, et « en vertu de la qualité de prince sou- « verain, et en considération du salut « de nos États, nous privons notre fils « Alexis de la succession, après nous, « à notre trône de Russie, à cause de « ses crimes et de son indignité, quand « même il ne subsisterait plus une seule « personne de notre famille après nous. « Et nous constituons et déclarons « successeur audit trône notre second

« fils Pierre (*), quoique jeune encore, « n'ayant pas de successeur plus âgé. « Donnons à notre fils Alexis notre « malédiction paternelle, si jamais, en « quelque temps que ce soit, il prétend « à ladite succession. Désirons aussi « de nos fidèles sujets que, selon cette « constitution et suivant notre volonté, « ils reconnaissent notre fils Pierre « pour légitime successeur, et qu'en « conformité de cette présente consti- « tution, ils confirment le tout par « serment devant le saint autel, sur « les saints évangiles, en baisant la « croix. Et tous ceux qui s'opposeront, « en quelque temps que ce soit, à notre « volonté, et qui, dès aujourd'hui, « oseront considérer notre fils Alexis « comme successeur, et l'assister à cet « effet, nous les déclarons traîtres en- « vers nous et à la patrie, et avons or- « donné que la présente soit partout « publiée, afin que personne n'en pré- « tende cause d'ignorance. »

La date de ces actes, comme le remarque Voltaire, prouve qu'ils avaient été dressés d'avance; et que, dans l'intention du tsar, l'exhérédation n'était qu'un acheminement à une mesure que, dès longtemps, sa politique jugeait nécessaire, mais dont l'énormité effrayait son despotisme. Jusque-là le châtiment était proportionné à la faute; un prince incapable était écarté du trône; les intérêts de l'État étaient préférés aux droits du sang, et les résultats d'un grand règne étaient sauvés. Pierre, sans doute, n'aurait pas porté plus loin la rigueur, s'il n'eût pas été convaincu que la mort seule du coupable assurerait les institutions nouvelles dont il avait doté la Russie. Les révélations d'Alexis avaient découvert un si grand nombre de complices (si toutefois des hommes peuvent être complices pour un délit qui se borne à la haine ou au mécontentement), que l'inflexibilité de Pierre dut reculer devant tant de supplices; toutefois il résolut de frapper d'un seul coup toutes les têtes des chefs du parti contraire, en même temps qu'il sévirait contre son propre sang.

Le tsar avait solennellement annoncé le pardon du prince déshérité; cette clémence apparente n'était qu'un leurre pour lui arracher de nouveaux aveux, et pour l'envelopper dans la ruine de ses partisans les plus dévoués. On procéda à de nouveaux interrogatoires, et Alexis fut menacé de mort s'il négligeait de révéler quelque chose, dans ce qui avait rapport à son évasion. On trouva dans les papiers du prince la copie d'une lettre d'un résident de l'empereur à Pétersbourg; on y annonçait sans intention marquée qu'il y avait des mouvements dans l'armée russe qui occupait alors le Mecklenbourg; qu'il était question de reléguer Catherine et son fils dans le monastère où se trouvait la tsarine répudiée, et de faire monter Alexis sur le trône. Ces bruits étaient vagues, et la mutinerie des troupes n'avait pas eu de suites. Cependant il est probable qu'Alexis était disposé à profiter d'un mouvement qui lui aurait donné la couronne, quoiqu'il n'eût pas d'ailleurs assez de résolution pour le provoquer et le soutenir. On découvrit aussi la minute d'une lettre écrite de Vienne, mais qui ne parvint point à sa destination, dans laquelle le tsaréviteh disait aux sénateurs et aux archimandrites de Russie : « Les mauvais traitements que « j'ai continuellement essuyés, sans les « avoir mérités, m'ont obligé de fuir : « peu s'en est fallu qu'on ne m'ait mis « dans un couvent. Ceux qui ont en- « fermé ma mère ont voulu me traiter « de même. Je suis sous la protection « d'un grand prince; je vous prie de « ne point m'abandonner à présent. » Un témoin, nommé Aphanassief, soutint qu'il avait entendu dire au prince : « Je dirai quelque chose aux évêques « qui le rediront aux popes, les popes « aux paroissiens, et on me fera ré- « gner, fût-ce malgré moi. »

Quand l'immoralité descend du trône, nul fléau n'est plus contagieux; la maîtresse même d'Alexis déposa contre lui. Les plus compromis sont les plus

(*) C'était un fils de Catherine, à peine âgé d'un an, et qui mourut en 1719, quatorze mois après l'exhérédation d'Alexis.

zélés à l'accuser. Le malheureux prince interroge avec une docilité superstitieuse ses souvenirs les plus fugitifs, et rassemble les éléments épars de sa culpabilité avec le même soin qu'un autre apporterait à sa justification. Il convient que sa mère et sa tante n'avaient pas été étrangères à son évasion; mais comme cet aveu, que le remords devait refouler dans son cœur, a été trop tardif, on lui en fait un crime; il révèle même ce qu'il n'a avoué qu'au tribunal de la pénitence; il s'est accusé à son confesseur d'avoir souhaité la mort de son père; il ajoute que le prêtre lui a répondu : « Tranquillisez-« vous, nous la souhaitons comme « vous. » Ces confidences entre un pénitent et son guide spirituel, la haine attentive d'un père s'en empare; et la justice passionnée du despote se substitue à celle de Dieu. On veut savoir ce que l'accusé aurait fait, dans le cas où une révolte eût réussi. Dominé par la crainte, il répond : « Si les rebelles « m'avaient appelé de votre vivant, je « me serais probablement joint à eux, « en supposant qu'ils eussent été assez « forts. » Ainsi, c'est sur ce qu'il aurait pu faire, à la suite d'une circonstance purement hypothétique, et sans autre indice que lui-même, que l'accusation base ses preuves! Ce que Pierre avait à cœur plus que tout le reste, c'était le détail des rapports de son fils avec l'empereur Charles VI; sur ce point, comme sur tous les autres, le trop crédule Alexis présenta cette imprudence sous le jour le plus criminel. Il déclara que si son beau-frère eût mis à exécution la promesse qu'il lui avait faite de lui procurer la couronne, même à main armée, lui, Alexis, n'aurait rien épargné pour se mettre en possession de la succession, fût-ce par les moyens les plus coupables.

A mesure que ce procès s'instruisait, la vengeance du tsar frappait une foule de victimes : un prince Viazemski, qui avait conseillé au tsarévitch de s'enfuir; Kikin, pour lui avoir dit : Entrez dans un monastère, on ne vous clouera pas le froc sur la tête; Dolgorouki, pour s'être permis quelques paroles peu respectueuses; Serguéief, pour avoir prédit la mort du tsar, Iakof Ignatief, ce confesseur d'Alexis dont nous avons déjà parlé, et qui eut le courage de taire, au milieu des tortures, les noms de ceux qui, comme lui, souhaitaient la mort de Pierre; et quelques autres dont le mécontentement plus obscur n'offre rien de remarquable à l'histoire. Les uns furent rompus, d'autres décapités; l'exil fut le partage du plus grand nombre. Cependant toutes les recherches faites pour saisir le fil d'une conspiration qui n'existait pas, mirent sur les traces de quelques intrigues qui accusaient encore plus la conduite privée d'Eudoxie et de Marie, que leur ambition. On découvrit que depuis longtemps ces deux princesses avaient quitté l'habit religieux pour revêtir les insignes de leur rang. Les religieuses sont interrogées; il résulte de différentes dépositions que, depuis neuf ans, Eudoxie est l'amante et la fiancée du général Glébof; que Dosiphéi, archevêque de Rostof, sur la foi d'une prétendue révélation, avait prédit la mort prochaine du tsar, et persuadé à Eudoxie et à Marie qu'elles régneraient conjointement avec Alexis. Il fut prouvé par les lettres de Marie à l'archevêque, qu'elle s'était abandonnée à lui, et que ce prélat avait abusé de la crédulité superstitieuse des deux princesses d'une manière également injurieuse à leur moralité et à leur intelligence. Glébof fut empalé sur un échafaud, autour duquel Kikin, Dosiphéi, le procureur de Souzdal, et un prêtre, directeur des princesses, furent rompus vifs. Pour exécuter l'archevêque, il avait fallu préalablement le dépouiller de sa dignité : les prêtres avaient d'abord refusé; mais Pierre eut bientôt levé leurs scrupules, en leur disant que, puisqu'ils avaient eu le droit de le faire archevêque, ils avaient celui de le défaire. Une cinquantaine d'ecclésiastiques et de bourgeois eurent la tête tranchée. Eudoxie, sur le jugement du clergé, fut condamnée à être flagellée par deux religieuses, et con-

finée dans un couvent. Marie fut renfermée à Schlüsselbourg.

Au milieu de toutes ces exécutions, la dureté de Pierre ne fléchit point; si la mort avait frappé les complices, il était aisé de prévoir que le principal coupable ne serait pas épargné. Alexis fut retenu à Moscou, tant que les bourreaux eurent à y sévir; par un raffinement de cruauté, le malheureux prince dut, pour ainsi dire, assister au supplice de ses partisans les plus dévoués; quand il fut resté seul, on l'entraîna des prisons de Moscou dans celles de Saint-Pétersbourg. On eût dit que Pierre voulait immoler le représentant de l'antique Russie, sur le théâtre de la civilisation récente; et qu'en y répandant son propre sang, il déclarait à la face du monde, que rien ne lui coûterait pour assurer le succès de son œuvre. C'est là surtout qu'il se montra ingénieux à tourmenter un malheureux qui ne tenait plus à la vie que par la terreur. Ce long supplice dura cinq mois; enfin, quand le tsar eut élaboré cette œuvre de vengeance, quand de la réunion de tous ses griefs il crut avoir composé quelque chose qui ressemblât à un crime, il convoqua les juges et les évêques. Personne ne doutait de ses intentions; on lui avait entendu dire : Le feu brûle la paille, mais il s'arrête quand il rencontre le fer. Il aurait pu sans doute, et même d'après les lois russes, faire périr son fils : Ivan IV avait tué le sien dans un mouvement de fureur ; mais il voulait que la nation parût approuver cette condamnation, comme si tout l'odieux de la sentence, dans un pays où le juge est esclave, ne retombait pas sur le despote ! Il veut avoir l'air de s'en rapporter à la conscience du tribunal : « Je sais, dit-il, qu'on « n'est point aussi clairvoyant dans « ses propres affaires que dans celles « des autres; et comme les médecins, « même les plus experts, ne risquent « point de se traiter eux-mêmes, crai- « gnant de charger ma conscience de « quelque péché, je vous expose mon « état, et vous demande du remède; « d'autant plus que j'ai juré par le ju- « gement dernier, et que j'ai promis « de vive voix et par écrit le pardon « de mon fils, *au cas qu'il confessât* « *toute la vérité*. Quoique mon fils ait « violé sa promesse, toutefois, pour « ne m'écarter en rien de mes obliga- « tions, je vous prie d'examiner cette « affaire avec la plus grande attention, « pour voir ce qu'il a mérité. Ne me « flattez point; n'appréhendez pas que, « s'il ne mérite qu'une légère punition, « et que vous le jugiez ainsi, cela me « soit désagréable; car je vous jure par « les jugements de Dieu, que vous n'a- « vez absolument rien à craindre. « N'ayez point d'inquiétude de ce que « vous devez juger le fils de votre sou- « verain : sans avoir égard à la per- « sonne, rendez justice, et ne perdez « pas votre âme et la mienne; afin « que notre conscience ne nous repro- « che rien au jour terrible du juge- « ment, et que notre patrie ne soit « point lésée. »

Le 1er juillet, le clergé qui avait été consulté séparément, donna son sentiment par écrit. Il commença par établir son incompétence et l'omnipotence du souverain; après quelques citations du Lévitique, il ajoute : « Si « Sa Majesté veut punir celui qui est « tombé, suivant ses actions et la me- « sure de ses crimes, elle a devant elle « des exemples de l'Ancien Testament; « si elle veut faire miséricorde, elle a « l'exemple de Jésus-Christ même, « qui reçoit le fils égaré revenant à la « repentance; qui laisse libre la femme « surprise en adultère, laquelle a mé- « rité la lapidation selon la loi; elle a « l'exemple de David qui veut épar- « gner Absalon son fils et son persé- « cuteur; car, il dit à ses capitaines « qui voulaient marcher contre lui : « *Epargnez mon fils Absalon*. Le « père le voulut épargner lui-même, « mais la justice ne l'épargna point. « Le cœur du tsar est entre les mains « de Dieu ; qu'il choisisse le parti « auquel la main de Dieu le tournera. »

On a blâmé cette réponse du clergé; mais nous ne concevons pas qu'un avis plus positivement exprimé eût pu changer la résolution du tsar. Dans

le fait, le clergé était l'âme du mécontentement, et parmi les ecclésiastiques appelés à donner leur opinion, il ne s'en trouvait peut-être pas un seul qui ne se fût assez compromis pour appréhender la vengeance du tsar. Sans lui conseiller directement la clémence, ils laissent entrevoir suffisamment qu'ils penchent pour le pardon, et ils laissent à Pierre la responsabilité morale du supplice. Cet appel timide à la miséricorde de Pierre n'était pas ce qu'il attendait; il fait reprendre les interrogatoires avec un zèle que l'inquisition ne connut jamais. Au milieu de ces tortures morales, Alexis s'accusa de tout ce qu'on voulut, et comme les faits, en les interprétant dans le sens le plus défavorable, ne pouvaient constituer un crime, l'accusé vint en aide aux juges, et Pierre lui-même dut être content de ses aveux. Enfin, cent vingt-quatre juges, et selon Voltaire cent quarante-quatre, prononcèrent à l'unanimité la sentence de mort. Quand Pierre eut obtenu cette décision, il parut affecté jusqu'aux larmes; la nature, à l'approche du moment décisif, reprenait-elle son empire, ou le rôle qu'il s'était imposé exigeait-il ce dernier outrage à la vérité?

Quoi qu'il en soit, le lendemain du jugement, il va, suivi des grands, recevoir les derniers gémissements de son fils; il confond ses larmes avec les siennes; et l'élite de ses esclaves dut craindre un instant que le tsarévitch gracié ne leur demandât quelque jour un compte sévère de leur criminelle servilité. Leurs doutes furent bientôt levés. Le bruit courut, qu'en entendant la signification de l'arrêt fatal, Alexis fut subitement frappé d'apoplexie; on a prétendu encore que Pierre trancha la tête à son fils de sa propre main, et qu'ensuite on adapta la tête au corps, lorsque les restes du tsarévitch furent, selon l'usage, exposés aux yeux du public. Voltaire essaye péniblement une justification que sa conscience rejette; on voit qu'il craint de blesser Catherine II, en attaquant la mémoire de Pierre; Lévêque, par un autre genre de flatterie, se montre sévère jusqu'à la partialité, quand il trace les événements du règne dont nous nous occupons; cet écrivain, judicieux d'ailleurs, dispense le blâme comme des ombres propres à faire ressortir la grandeur de sa protectrice. La postérité serait encore dans le doute, en ce qui regarde la mort d'Alexis, si un témoignage non suspect, celui d'un officier au service du tsar à cette époque, n'eût déchiré le voile que la crainte ou la passion avait jeté sur le crime d'un homme auquel l'Europe a décerné le titre de Grand. Voici ce que rapporte Bruce dans ses mémoires. « Le jour suivant « (lendemain du jugement, 7 juillet), « Sa Majesté, accompagnée de tous « les sénateurs et évêques, se rendit au « château, et entra dans la partie qui « servait de prison au tsarévitch. Peu « de temps après, le maréchal Veide « sortit, et m'ordonna d'aller chez « M. Béar, droguiste, dont la bou- « tique était proche, et de lui dire de « faire la potion forte (*strong potion*) « qu'il avait lui-même ordonnée, at- « tendu que le prince était très-mal. « M. Béar, dès qu'il m'eut entendu, « pâlit; la frayeur le saisit; son état de « trouble m'étonna au point que je lui « en demandai le sujet, mais il ne put « me répondre. Sur ces entrefaites, le « maréchal arrive dans le même état « que le droguiste, lui reprochant de n'a- « voir pas été plus expéditif, le prince « étant dans une attaque d'apoplexie : « aussitôt le droguiste lui donna une « coupe d'argent avec son couvercle; « le maréchal l'emporta lui-même, « chancelant comme un homme pris « de boisson. Une demi-heure après, « le tsar se retira dans la contenance « la plus triste avec toute sa suite; « sur-le-champ le maréchal m'ordonna « de rester dans l'appartement du « prince, et, en cas d'accident, de l'a- « vertir. J'y trouvai deux médecins « et deux chirurgiens de quartier, avec « lesquels je dînai de ce qui avait été « servi pour le dîner du tsarévitch; « on ne tarda pas à appeler les pre- « miers, pour aller auprès du prince qui « tombait de convulsions en convul-

« sions. Il expira à cinq heures après « midi. On répandit qu'à la lecture « qui lui fut faite de sa sentence de « mort, la frayeur l'avait fait tomber « en apoplexie et qu'il en était mort. « Très-peu de personnes crurent à une « mort naturelle, mais il était dangereux de dire ce qu'on en pensait. « Les ministres de l'empereur et de « Hollande furent quelque temps exilés de la cour pour avoir parlé « trop librement à cette occasion. »

Ce récit porte un grand caractère de vraisemblance, et toute la suite de ce procès monstrueux concourt à le faire admettre comme probable, et pour ainsi dire, comme le dénoûment nécessaire et fatal de cette grande et triste lutte entre la politique et la nature. Loin de nous l'idée que le sacrifice ne fût pas pénible. Les larmes que Pierre versa sur les cendres de son malheureux fils, furent sans doute plus sincères que les promesses qu'il lui avait faites avant et après le procès : mais sa position était bien différente. L'idée qu'après lui son œuvre serait détruite, étouffait en lui tout sentiment de compassion ; mais quand le dernier coup fut porté à la barbarie, quand un voile de deuil eut recouvert toutes ses vengeances, il put gémir comme homme et comme père.

Cependant, rien n'annonça qu'il regrettait d'avoir pris cette détermination terrible. Peu de temps s'était écoulé depuis la mort d'Alexis, qu'il en parlait encore au sénat comme d'un homme plein de fausseté et d'ingratitude.

Après avoir si cruellement sévi contre sa famille, après avoir décimé les mécontents de tous les ordres de l'État, Pierre comprit qu'il fallait user de quelque tolérance à l'égard de ses favoris, sous peine de décourager tous les dévouements, et d'échanger son sceptre contre un glaive de bourreau. Il ne punit que par des restitutions forcées les nouvelles dilapidations d'Apraxin, de Mentchikof et de quelques fonctionnaires. Il fit grâce à Gagarin, gouverneur de la Sibérie, disant que désormais son intention était de corriger ses sujets plutôt par la douceur que par la sévérité : mais ce régime allait si peu au tempérament irascible de Pierre, que ce même Gagarin ayant rétracté en public les aveux qui lui avaient valu sa grâce, il le fit pendre à un gibet de quarante pieds de haut.

Cependant il se rappelait, dans l'occasion, les anciens services. Un jour, dans le palais de la Bourse, il remarque l'inaction des marchands russes, et veut en savoir la cause : *Père*, lui répondent ceux-ci, *quand les principaux de ta cour se font marchands, il faut bien que les marchands restent oisifs :* et ils lui apprennent que Mentchikof et d'autres grands monopolisaient les fournitures de l'État, au préjudice du trésor et du commerce. Pierre ordonne aussitôt qu'on informe ; la perte de Mentchikof paraît certaine : cependant, à la lecture de la défense, le prince dit, à voix basse, à l'accusé : *Ami, tu n'as point su la rédiger ;* et il la corrige de sa propre main. Alors un capitaine, se levant brusquement : *Sortons*, dit-il, *nous n'avons plus rien à faire ici, puisque le tsar lui-même enseigne à l'accusé ce qu'il doit répondre. Cela est juste*, continue Pierre ; *reprenez votre place, et donnez votre opinion.* Le capitaine demande que l'accusé se tienne près de la porte, qu'il lise sa défense à haute voix, et, qu'il sorte ensuite. Pierre approuve ; et à la pluralité des voix, le dilapidateur est condamné à perdre la tête. Mais le tsar se constitue l'avocat de son favori ; il demande qu'on pèse les services passés aussi bien que les délits actuels ; et le despotisme s'ennoblit par la clémence.

L'année qui suivit la condamnation du tsarévitch fut marquée par une foule de règlements et d'établissements utiles. Un système uniforme de poids et mesures fut établi dans tout l'empire ; il fonda dans les principales villes des écoles élémentaires, destinées aux enfants trouvés et aux indigents. Il avança trente mille roubles pour les premiers frais d'une fabrique de drap dont les produits, quoique imparfaits, remplacèrent les importa-

tions de l'Allemagne. Yaroslavl fut dotée de manufactures de tissage, qui ont acquis depuis une grande extension. Les relations avec la Chine et le Levant lui firent donner une attention particulière aux soieries; mais cette industrie resta longtemps arriérée. Pierre organisait en même temps un conseil des mines, et activait les travaux du canal de Ladoga, de celui de Cronstadt, et traçait celui du Volga pour faire communiquer la Baltique avec la Caspienne. Au milieu de toutes ces créations, il sent à chaque pas, que les mœurs russes se roidissent contre la réforme : il essaye de les modifier par une bonne police municipale, qu'il ennoblit en s'y réservant pour lui-même un emploi subalterne. Il veut plus encore : il a jugé que la religion est la base des mœurs, et sa main puissante ose manier les choses saintes, et arriver jusqu'à la conscience, par l'influence des formes extérieures. Il prononce la peine de l'exil et de la mutilation contre le blasphème, proféré même dans l'ivresse; c'était mettre tout l'empire sous le coup de la loi : il prétend qu'on sévisse contre les plus légères distractions pendant l'office divin; c'était décréter l'hypocrisie. Il se prend à persécuter les raskolniks; mais la résistance de ces sectaires, comme toutes celles dont le point d'appui est au ciel, s'est accrue au milieu des supplices; un d'eux conçoit le projet de venger ses frères; il pénètre jusqu'au tsar, mais, à l'instant de consommer le crime, soit remords, soit crainte, il laisse échapper le poignard, et retrouve assez de courage pour avouer son dessein. Le tsar n'en devient que plus ardent à poursuivre ces hérétiques; mais il était plus facile de les exterminer que de les convertir. Quelques centaines de raskolniks se réfugient dans un temple, s'exhortant les uns les autres à mériter la palme du martyre. On les traque dans cette retraite, où ils mettent eux-mêmes le feu, et préfèrent la mort à l'abjuration de leurs croyances. Pierre, étonné de tant de constance, essaya contre eux l'arme du ridicule : il ordonna que chacun de ces opiniâtres sectaires portât sur ses vêtements un lambeau d'étoffe jaune; mais ils se firent honneur de cette marque distinctive; et Pierre, qui n'ignorait pas d'ailleurs que ces hérétiques étaient les marchands les plus probes de son empire, fut obligé de suspendre des persécutions plus odieuses cent fois que l'erreur.

Cependant le clergé russe, dans la prévision que la santé du souverain succomberait bientôt à tant de fatigues et d'excès, semait partout des prédictions sinistres sur le sort futur des créations du tsar. Pétersbourg, selon les popes, devait être prochainement englouti par les eaux, et la vengeance du ciel n'épargnerait aucun de ceux qui auraient travaillé à cette ville impie. Pour appuyer ces prophéties, ils exposent aux regards du peuple une image qui pleure sur les maux futurs de la nouvelle cité. Pierre s'approche un jour de l'image miraculeuse, et fait voir à ceux qui l'entourent, comment de l'huile figée, s'échappant goutte à goutte par l'ouverture des yeux, opérait naturellement le prétendu prodige. Un acte d'intolérance bien autrement coupable signala le zèle des prêtres. Un jeune Russe qui revenait d'Allemagne, s'expliqua avec quelque liberté sur plusieurs points de religion. Les ecclésiastiques, s'appuyant peut-être de la conduite du tsar à l'égard des raskolniks, le condamnèrent comme hérétique, et le firent périr dans les flammes. Pierre saisit cette occasion pour leur ôter le droit de vie et de mort, qu'ils exerçaient depuis Vladimir Monomaque.

La puissance sans cesse croissante de la Russie commençait à alarmer sérieusement les autres États de l'Europe. La diète paraissait décidée à laisser à la Prusse, au Danemark et à la Pologne, les provinces conquises sur la Suède, et à restituer à cette dernière tout ce que la Russie avait gagné, à l'exception de Pétersbourg, Cronstadt et Narva. L'Angleterre et l'Autriche, mécontentes de l'assentiment que Pierre donnait aux plans de

Göertz, avaient manifesté leurs dispositions hostiles, la première par l'envoi d'une flotte à Ulrique Éléonore, la seconde en renvoyant de Vienne le résident russe. Pierre ne répondit à ces menaces que par des préparatifs formidables. Tout à coup ses flottes dévastent les côtes de la Suède, et menacent les environs de Stockholm; partout ses forces ont l'avantage; il n'est pas moins heureux dans la Bothnie occidentale. Noris, l'amiral anglais, semble n'être venu dans la Baltique que pour être témoin des succès des Russes. Bientôt après, la flotte suédoise, attirée par Galitzin dans des parages semés d'écueils, perd quatre vaisseaux, et sauve ses débris avec peine.

Le cabinet de Stockholm fit des ouvertures pacifiques : la circonstance semblait favorable à une modification politique. Ulrique avait fait transférer à son mari, Frédéric de Hesse-Cassel, la couronne que les États lui avaient donnée; et le nouveau roi, mal soutenu de ses alliés, désirait soulager ses sujets du poids d'une guerre si longue et si ruineuse. Pierre ne refusait pas d'entrer en négociations; mais, en profitant de ses avantages, il savait qu'il obtiendrait des conditions meilleures. Il continua donc les hostilités, et réduisit bientôt Frédéric à signer la paix de Neustadt (1721). La Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, une partie de la Finlande et de la Carélie, quelques îles importantes, furent définitivement réunies à l'empire. A la suite d'un traité si avantageux, Pierre fut promu au grade d'amiral; le clergé et le sénat le saluèrent du nom de *grand* et de *père de la patrie*. C'est à dater de cette époque que le titre d'empereur, qui lui avait déjà été décerné par la Hollande et l'Angleterre, après la bataille de Poltava, fut confirmé par les autres puissances. L'échange des prisonniers avait été stipulé : Erenschild, captif depuis le combat naval d'Angout, put enfin retourner en Suède; mais un grand nombre de Suédois, attachés à la Russie par des liens de famille et par des motifs particuliers, adoptèrent cette nouvelle patrie.

C'est à cette époque qu'appartient l'abolition définitive de la dignité de patriarche, laissée vacante depuis vingt ans, et l'établissement du saint synode, qui dut prêter serment d'obéissance au tsar, comme au chef suprême du collége ecclésiastique. Cependant, peu de temps après, le clergé ose redemander un patriarche; mais Pierre, furieux, se lève, et, d'une main frappant sa poitrine, tandis que de l'autre il frappe la table de son coutelas : « Voilà, s'écrie-t-il, votre patriarche! » et, jetant sur l'assemblée un regard terrible, il sort, laissant les membres du synode muets de terreur.

A voir la multitude des travaux de Pierre, dans le peu d'années qu'il vécut après la condamnation d'Alexis, on dirait que cet homme extraordinaire, pressé de son œuvre, avait le pressentiment de sa fin prochaine. A la mort du dernier fils que lui donna Catherine, il avait marqué le plus violent désespoir. Agité de convulsions, il avait même repoussé les consolations de son épouse; pendant trois jours et trois nuits, abattu par la douleur, il avait refusé toute consolation et même toute nourriture. Le seul Dolgorouki était parvenu à vaincre son obstination, en le rappelant à lui-même par des idées de gloire. Ce sage et vertueux sénateur menaça d'enfoncer sa porte; lui déclarant que, s'il refusait d'être tsar, on lui nommerait un successeur. Et quand Pierre eut enfin ouvert, il vit tout le sénat rassemblé. A cet aspect, qui lui rappelait ses devoirs, il comprit qu'il n'avait pas le droit de disposer d'une vie à laquelle tant d'intérêts étaient attachés.

L'armée, qui lui devait son organisation, reçut de nouveaux règlements; il institua aussi une noblesse militaire, viagère pour les simples officiers, et transmissible pour les grades supérieurs.

Il fallait à ce génie actif une campagne pour se délasser des soins administratifs. Maître de la Baltique, il sentait le besoin d'établissements maritimes dans la Caspienne, et il est probable qu'il portait en même temps

ses vues ambitieuses sur la mer Noire, persuadé qu'il fallait un débouché aux riches produits de la Russie méridionale. La paix avec le Nord lui permettait de porter vers l'Orient toutes ses forces. La Perse était alors livrée à des dissensions, qui faisaient de ses provinces une proie aussi attrayante que facile.

Le schah Hussein luttait sans succès contre un lieutenant rebelle, tandis que, d'un autre côté, les Lesghins dévastaient le Chirvan. Ces barbares pillèrent la ville de Schamakhie, où les marchands russes essuyèrent une perte considerable : on en égorgea même un assez grand nombre. Le tsar demanda satisfaction à Hussein, qui n'était pas même en état de tirer vengeance de ses griefs particuliers. Pierre ne demandait pas mieux que de couvrir ses vues d'une générosité apparente; il commença par s'assurer de la neutralité de la Turquie : il assembla ensuite une armée de trente mille hommes à Astrakhan, où, accompagné de Catherine, il s'embarqua avec son infanterie. Les troupes débarquèrent près du golfe d'Agrakhan. Le chamkal de Tarkou et le sultan d'Axaï se soumirent sans résistance; la ville d'Endéri, qui avait essayé une lutte inégale, fut incendiée. Le tsar, qui avait reçu une députation du gouverneur de Derbent, marcha vers cette ville, à travers des gorges de montagnes, où un ennemi plus habile aurait pu anéantir son armée : par bonheur pour lui, les Persans qu'il avait à combattre, étant presque tous cavaliers, ne pouvaient se déployer que dans les plaines. Lorsqu'il fut parvenu dans le pays d'Outmisch, un prince, nommé Mahmoud, vint lui disputer le passage, et fut mis en déroute. Enfin, Pierre entra dans la ville de Derbent, que les Turcs appellent *la Porte de fer*, parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du midi. Cette ville aurait pu faire une longue défense; mais Pierre y entra sans coup férir, à titre d'allié de Hussein.

Cependant la saison et le climat avaient fait périr plus de la moitié des troupes de l'expédition; les bâtiments qui leur portaient des vivres furent submergés, en grande partie, dans les parages d'Astrakhan; et Pierre, qui craignait d'être surpris par la mauvaise saison, retourna à Moscou, où il rendit compte à Romodanovski des résultats de cette campagne, dans l'appareil accoutumé de ses triomphes militaires.

La Perse resta quelque temps encore partagée entre Hussein et Mahmoud. Ce dernier essaya d'armer la Porte contre le tsar; les princes du Daghestan, depouillés par les Russes, se plaignirent au Divan, qui craignit pour la Géorgie. Il comprenait que la Russie, une fois maîtresse du Caucase, le serait bientôt de la mer Noire et de la Caspienne. Le cabinet de Vienne et celui de Paris prévinrent une rupture par des considérations spécieuses appuyées de menaces. Le Grand Seigneur se borna à des mesures de précautions, et Pierre eut l'adresse de lui faire croire qu'il était plutôt de son intérêt de partager avec lui les dépouilles de la Perse, que de se jeter dans une guerre onéreuse. Au milieu de ces négociations, les généraux du tsar poursuivaient leurs avantages. Mahmoud s'était emparé d'Ispahan et de la personne du schah; le fils de ce dernier, Thamaseb, échappé au vainqueur, réunit ses partisans et continua la guerre. Sans entrer dans des détails qui nous entraîneraient trop loin, nous nous contenterons de dire, qu'en vertu du traité d'Ismaël-Beg, le tsar réunit à ses États non-seulement les villes de Bakhu et de Derbent, mais les trois provinces du Guilan, du Mazanderan et d'Astérabath. De son côté, la Porte gagna Tauris, Érivan et quelques autres places.

Les affaires de l'Orient n'occupaient pas tellement le tsar qu'il ne poursuivît en même temps des intérêts d'alliance. Le jeune duc de Holstein, ce neveu de Charles XII, prisonnier des Russes depuis la bataille de Poltava, avait su gagner l'affection de Pierre, qui lui destinait Anne, sa fille. La transmission de la couronne de Suède

à Fréderic dépouillait le protégé du tsar de ses droits à la succession. Pierre obtint qu'à défaut d'héritier direct, la couronne reviendrait à ce jeune prince. Il sollicita aussi le Danemark de lui restituer Toningen et le Mecklenbourg-Sleswick, et le refus de Frédéric IV fut sur le point d'amener une rupture.

Pierre à son retour de la Perse eut encore à sévir contre des exactions. Mentchikof, tant de fois pris en récidive, ne fut condamné qu'à des restitutions. Le vice-chancelier Schafirof, accusé d'insultes envers un sénateur, et d'avoir recélé les sommes injustement prélevées par Gagarin, gouverneur de la Sibérie, ne dut sa grâce qu'à l'intercession de Catherine, qui fit valoir ses services passés et sa coopération au traité du Pruth.

Cependant Pierre, dont la santé déclinait, voulut que l'épouse qu'il avait élevée jusqu'à lui fût solennellement couronnée. Un an s'était déjà écoulé, depuis qu'un manifeste avait préparé la Russie à cette élévation extraordinaire : elle était motivée sur les services qu'elle avait rendus au tsar, notamment lors de la campagne de Turquie. Il couronna Catherine en 1724, à son retour des eaux thermales d'Olonetz, où l'avait conduit une violente attaque de dysurie. Il solennisa, par cette cérémonie, sa reconnaissance pour la compagne de ses travaux, dont les soins lui étaient devenus plus précieux encore, à mesure que ses infirmités s'aggravaient. On a dit, à propos de ce couronnement, que Pierre dédaigna l'antique usage, en vertu duquel les députés des différents ordres de l'État venaient prier le tsar d'accepter le sceptre. Cette cérémonie ne pouvait avoir lieu, car Pierre n'abdiquait pas en faveur de son épouse; il l'associait à la couronne, et cette cérémonie n'avait eu lieu qu'une fois, sous le règne du faux Dmitri, en faveur de Marine. Quoi qu'il en soit, il la revêtit lui-même des signes de la souveraine puissance. Pierre affecta de déployer dans cette solennité une grande pompe, comme s'il eût jugé nécessaire de remplacer, par un appareil fastueux, tout ce qui manquait à Catherine du côté de la naissance et des vulgaires illustrations. Cet acte semblait lui donner implicitement le droit de lui succéder, et l'assurer en même temps à ses filles, à l'exclusion du fils d'Alexis qui vivait encore. « Ceci, dit le tsar, en montrant cette nouvelle couronne, ceci confère à Catherine le droit de régner *peut-être* un jour : elle a sauvé l'empire au Pruth, elle saurait sans doute maintenir tous nos utiles établissements. » Mais il nous paraît plus probable qu'on a prêté ces paroles au tsar pour légitimer la succession de Catherine. Si Pierre a effectivement tenu ce langage, que lui prête Kamenski, on voit qu'il n'était pas encore décidé à lui laisser l'empire : d'ailleurs, le mot *peut-être* est exclusif du mot *droit*. Il est possible que Pierre ne voulut pas tout donner à la fois, et la suite a prouvé que Catherine oublia ce qu'elle devait à son bienfaiteur, dès qu'elle n'eut plus rien à espérer. Les fiançailles de la princesse Anne avec le duc de Holstein succédèrent au couronnement; mais elles furent célébrées sans pompe. La maladie du tsar empirait, et des chagrins domestiques aigrirent encore ses souffrances physiques. L'esclave de Marienbourg n'attendit pas, pour n'être au moins coupable que de légèreté, que l'empereur eût fermé les yeux. Son chambellan, Moëns, frère de l'ancienne rivale de la tsarine Eudoxie, lui fit oublier la foi conjugale. Pierre ne fut pas longtemps à s'apercevoir que l'impératrice n'était plus pour lui cette Catherine si dévouée, dont la main le soignait dans ses maladies, et dont la présence calmait, comme par magie, ses emportements. Il chercha la cause de ce changement, et la triste vérité éclaircit bientôt ses doutes. Nous emprunterons ici la plume de M. de Ségur, qui trace, avec son énergie ordinaire, la scène la plus dramatique de la vie privée de Pierre le Grand. « La cour se trouvait « alors à Péterhof; le prince Repnin, « président du collége de la guerre,

« couchait non loin du tsar; il était « deux heures après minuit; tout à « coup la porte de ce maréchal s'ouvre « avec violence; des pas brusques et « précipités le réveillent en sursaut; « surpris, il regarde : c'était Pierre « le Grand. Il était debout devant son « lit; ses yeux étincelaient de fureur; « ses traits étaient bouleversés par une « rage convulsive. Repnin a dit qu'à « ce terrible aspect il se crut perdu, « et demeura immobile : mais son « maître, d'une voix entrecoupée, ha- « letante, lui a crié. *Lève-toi! parle- « moi! tu n'as pas besoin de t'habil- « ler*, et le maréchal tremblant a obéi. « Alors seulement, il apprend que le « tsar, guidé par un rapport trop fi- « dèle, a pénétré subitement chez Ca- « therine; que le crime est découvert, « l'ingratitude avérée! qu'à la pointe « du jour, la tête de Catherine tom- « bera! l'empereur y est résolu! Le « maréchal a depuis assuré que, re- « trouvant peu à peu la voix, il con- « vint de l'horreur d'une si grande « perfidie, mais qu'il fit remarquer à « son maître que le crime était ignoré « de tous; qu'il fallait craindre de le « rendre public; qu'alors s'enhardis- « sant, il avait osé rappeler le mas- « sacre des stréletz; que depuis, chaque « année avait été ensanglantée par des « supplices; qu'enfin, après l'empri- « sonnement de sa sœur, la condam- « nation à mort de son fils, la flagella- « tion et la réclusion de sa première « femme, s'il faisait encore trancher « la tête à la seconde, l'Europe ne le « regarderait plus que comme un prince « féroce, avide du sang de ses sujets « et du sien propre. Il ajouta qu'au « reste le tsar pouvait se satisfaire, « en faisant périr Moëns pour d'autres « motifs; quant à l'impératrice, qu'il « trouverait les moyens de s'en défaire « sans que sa gloire en souffrît. Pen- « dant que Repnin parlait ainsi, le « tsar, immobile et debout devant lui, « le fixait d'un regard dévorant, en « gardant un silence farouche. Mais « bientôt, et comme cela lui arrivait « dans de fortes émotions, son cou se « tordit vers son côté gauche, et ses « traits gonflés, se contractant con- « vulsivement, décelèrent la terrible « lutte à laquelle il était en proie. Et « pourtant l'excessive contention de « son esprit maintenait sa personne « dans une effrayante immobilité. Tout « à coup il s'élance hors de la chambre « dans la salle voisine; pendant deux « heures entières, il la parcourt à « grands pas; puis, rentrant tout à « coup comme un homme déterminé, « il jette ces mots à Repnin : *Moëns « va périr!* j'observerai si bien l'im- « pératrice que sa première faute lui « coûtera la vie. » Moëns fut condamné à perdre la tête, pour avoir, comme le portait la sentence, trafiqué de son crédit auprès de l'impératrice. Pierre conduisit lui-même son épouse au lieu du supplice : elle fut, dit-on, si maîtresse de son émotion, qu'elle se borna à exprimer sa surprise qu'il y eût tant de corruption parmi les courtisans. Comment expliquer ces paroles de Catherine? pouvait-elle ignorer le véritable motif de la condamnation de Moëns? cette remarque n'était-elle que des paroles convenues entre elle et son époux outragé, pour donner le change aux témoins, et éloigner tout soupçon sur l'outrage fait au souverain? Cette hypothèse nous paraît la seule admissible; mais alors Pierre dut trembler qu'une femme si profondément dissimulée ne s'affranchît bientôt d'une appréhension continuelle. Quoi qu'il en soit, Catherine, qui n'avait osé intercéder en faveur de son amant, demanda la grâce de sa sœur, et obtint seulement qu'elle recevrait quelques coups de knout de moins que ne le portait la sentence. Les fils de cette dame furent dégradés et envoyés en Perse comme simples soldats. Il faut que Catherine ait exercé sur Pierre le Grand une influence bien extraordinaire pour qu'elle ait survécu à son infidélité reconnue : elle conserva même une partie de cet ascendant dans les scènes violentes qui suivirent les premières explications. Le tsar, au milieu des reproches qu'il lui adressait sur son ingratitude, brisa une magnifique glace de Venise en lui disant : Tu vois qu'il

ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette glace dans la poussière d'où elle est sortie. Vous avez détruit, reprit-elle avec douceur, ce qui faisait l'ornement de votre palais; pensez-vous qu'il en devienne plus beau?

On prétend que Pierre avait provoqué l'infidélité de son épouse, par une préférence marquée pour la princesse Cantémir, qu'appuyait Iagouchinski, surnommé l'œil du tsar, et qui lui-même avait remplacé Mentchikof dans la faveur de son maître. Quand la jalousie d'une femme l'a poussée à l'adultère, que l'époux trahi est un prince despote, du caractère de Pierre, et que cet époux meurt quelques mois après la découverte de sa honte, il est permis de soupçonner que sa fin n'a pas été naturelle; mais de cette conjecture à une preuve historique, la distance est grande, surtout lorsqu'on se rappelle qu'une maladie négligée, irritée encore par des excès de tout genre et par des fatigues qui excèdent la mesure des forces humaines, existait en lui plusieurs années avant le supplice de Moëns. Nous ne sommes pas de ceux qui professent une grande admiration pour Catherine; nous lui reconnaissons une grande souplesse, et une conscience exquise de sa situation; mais nous croyons qu'elle a été dévouée par ambition et clémente par calcul; et si Pierre l'a épargnée après son crime, ce fut sans doute par un motif d'amour-propre et dans la crainte de paraître s'être trompé si grossièrement.

Dès 1722, Pierre avait ressenti quelques atteintes du mal qui le conduisit au tombeau. On a prétendu que, peu délicat dans ses plaisirs, et ignorant à qui il devait attribuer cette honteuse maladie, il fit soumettre les dames de sa cour à d'injurieuses recherches. Quoique souffrant, il fit la campagne de Perse, s'exposant comme les soldats à toutes les fatigues, à toutes les privations. Depuis, ses douleurs ne firent que s'accroître; c'est alors qu'obligé, malgré sa répugnance, de se soumettre à un traitement, il se rendit aux eaux thermales d'Olonetz, qui lui procurèrent quelque soulagement. Après le couronnement de Catherine, le mal fit de nouveaux progrès, et s'irrita encore à la découverte de la trahison de l'impératrice. Peu de jours après l'exécution de Moëns, le bruit se répand tout à coup que les jours du tsar sont en danger. Une opération douloureuse était nécessaire; il la supporte, mais avec tant d'angoisse, que le corps des chirurgiens auquel il s'attache dans cette lutte douloureuse, en est resté tout meurtri. Pendant trois mois, la vigueur de son tempérament résiste au mal et à l'énergie des remèdes: enfin la nature, plus puissante que l'art, a triomphé; et le premier usage qu'il fait de ses forces, est un retour à sa vie active. Il était impatient de voir achever le canal de Ladoga; malgré la saison avancée, il court en inspecter les travaux. Durant un mois entier, celui d'octobre, il parcourt ces provinces marécageuses, accompagné de Munich. Il eut bientôt reconnu que l'ingénieur Pissaref donnait une direction vicieuse aux travaux, et il le remplaça par Munich, dont il approuva les plans. Toujours infatigable, ou plutôt comptant ses fatigues pour rien, il visita le lac Ilmen, et les salines de Staraïa-Roussa. Il revenait à Pétersbourg, lorsqu'il se détourna encore une fois pour revoir ses établissements de Finlande. Il prit terre au port de Lakhta. Le temps était sombre, et la mer agitée et houleuse. Comme il jetait un regard sur le havre, il découvrit une barque chargée de soldats et de matelots, déjà échouée, et que les vagues menaçaient d'engloutir. Alors Pierre court au rivage, et leur fait les signaux nécessaires pour diriger leurs manœuvres; il leur crie du bord; mais sa voix, couverte par le bruit de la tempête, ne parvient pas à ces malheureux. Alors il envoie à leur secours; le danger effraye ceux qui l'entourent. Pierre s'embarque lui-même, lutte longtemps contre la violence des flots qui le poussent contre des écueils; et, voyant l'impossibilité de parvenir jusqu'à l'embarcation, il

s'élance à la mer, gagne la chaloupe engravée, la ramène au rivage, et fait prodiguer aux hommes qu'il vient de sauver tous les soins que réclamait leur situation. C'est pendant la nuit qui suivit cet acte d'héroïsme et d'humanité, c'est-à-dire, celle du 5 au 6 novembre, que ses souffrances reparurent avec les symptômes les plus alarmants. On le rapporta épuisé à Saint-Pétersbourg; mais, au milieu des douleurs les plus aiguës, son âme toujours forte n'abandonnait pas ces plans d'améliorations, ces créations qui marquent tous les jours de son règne. Il donna à Béring de nouvelles instructions pour ajouter à la Russie l'Amérique polaire, prévoyant que plus tard la Sibérie orientale pourrait être menacée par la marine du nouveau monde. A défaut d'héritiers de son sang, il veut se perpétuer dans son œuvre; et, soigneux des intérêts de ses peuples, il veut, avant de les quitter, mettre en règle le compte de la civilisation, et tracer à côté de chaque avantage acquis, la route à suivre pour les féconder à l'infini dans l'avenir.

Le 17 janvier 1725, il voulut assister à la bénédiction de l'eau; soit que la fatigue qu'il en ressentit excédât ses forces, soit que quelque autre excès eût provoqué une crise fatale, dès le lendemain, Pierre retomba sur son lit de douleur qu'il ne quitta que pour la tombe. Durant dix jours, les restes de sa vigueur s'épuisèrent contre les progrès toujours croissants du mal. Tantôt l'excès des souffrances lui arrachait des cris, tantôt, comme indigné de sa faiblesse, et de la dépendance où le corps retient l'âme: « On voit bien « en moi, dit-il, que l'homme n'est « qu'un misérable animal! » Mais bientôt il repousse cette pensée de matérialisme, contre laquelle toute sa vie n'est qu'une magnifique protestation; rassasié des gloires et des souffrances de la terre, il se tourne vers le ciel, reçoit les secours de la religion, et, pour que l'œuvre de son salut ne soit pas stérile pour ses sujets, il ordonne que ses dettes soient payées, et que les prisons soient ouvertes. « J'ose espérer, disait-il, que Dieu jettera sur « moi un regard de clémence pour tout « le bien que j'ai fait à mon pays. » Les deux derniers jours de cette vie si pleine ne furent qu'une lente et cruelle agonie. Dans ces moments solennels, il parut oublier les fautes de l'impératrice; le besoin de la miséricorde céleste le rendit sans doute indulgent aux faiblesses humaines: il recommanda particulièrement à Catherine son académie des sciences; et lui désignant Ostermann. *La Russie ne peut se passer de lui; il est le seul qui connaisse ses véritables intérêts.* Enfin, soumettant à sa volonté jusqu'aux détails qui vont naître de cette mort qui le presse, il règle la cérémonie de ses funérailles, et fixe le temps de son deuil. Cependant le dernier acte de la vie du souverain, celui qui devait enchaîner un règne à son règne, était encore suspendu; il demande à écrire ses dernières volontés; mais déjà la paralysie gagnait ses membres. Sa main tremblante et glacée ne put tracer que des caractères confus: on prétend que lui-même ne put y lire que ces mots: *Rendez tout à;* et qu'alors il fit mander Anne, sa fille chérie: on ajoute que, lorsque la princesse arriva, tout le côté gauche du tsar était déjà paralysé, et qu'il n'expira que quinze heures après (le 28 janvier 1725), dans les convulsions de la plus terrible agonie.

Nous exprimerons sur l'exactitude de ces détails quelques doutes qui ressortent de l'exposé des faits. D'abord ces paroles, *Rendez tout à*, les seules qu'on ait pu lire dans le prétendu testament du tsar, n'appartiennent guère à la forme d'un testament raisonné, tel qu'il devait exister dans la pensée de Pierre, mais que sa main se refusait à tracer; elles indiqueraient plutôt une volonté indépendante de modifications, et qu'il eût été plus naturel d'exprimer de vive voix ou de dicter aux personnes qui l'entouraient. Si l'empereur, après avoir inutilement essayé d'écrire ses intentions, a cependant trouvé le moyen de faire comprendre qu'il voulait voir la princesse Anne, comment n'a-t-il pas été en état d'ex-

primer à qui l'on devait *tout rendre?* Nous ferons encore observer que les trois mots français ont plus d'extension qu'ils ne pouvaient en avoir en langue russe. Pour que le sens soit resté suspendu, il faut nécessairement admettre qu'il ne s'est trouvé que deux mots de lisibles, *rendez tout* (otdaïté vcié), car si le terme de cette idée eût été exprimé, c'eût été par un nom propre dont la désinence, comme en latin, eût indiqué le complément logique des deux premiers mots. Mais alors cette phrase commencée ainsi pouvait s'interpréter de mille manières, et avoir rapport à un tout autre objet qu'à l'empire. Nous appuyons sur cette remarque grammaticale, parce qu'on peut en tirer une déduction historique importante : c'est que le testament indéchiffrable de Pierre fut supposé par Catherine et Mentchikof; c'est ce qui expliquerait des témoignages graves, d'où il résulterait que le tsar avait déjà testé en faveur du fils d'Alexis, dont l'éducation avait été soigneusement dirigée par Bruce, le même qui avait été envoyé chez le pharmacien Béar, pour rapporter la *potion forte*. Selon les mêmes témoignages, qui, du reste, ne sont appuyés d'aucunes preuves, Catherine détourna le coup, de concert avec Mentchikof, Tolstoï et Roumianzof. Ces dispositions devaient alarmer l'impératrice, l'ex-favori, et les deux boyars que nous venons de nommer, les mêmes qui avaient été chercher Alexis en Italie. Le parti national qui commençait à relever la tête, n'eût pas manqué de circonvenir le jeune prince; et ceux qui avaient contribué, sinon à l'empoisonnement, du moins à la disgrâce d'Alexis, devaient s'attendre à trouver peu de faveur auprès du fils de la victime. Quoi qu'il en soit de ce testament vrai ou supposé, Catherine et Mentchikof étaient en mesure; et la fille d'auberge de Marienbourg, appuyée d'un ex-colporteur de gâteaux, monta sur le trône du plus vaste empire du monde.

Pierre expira à quatre heures du matin, âgé de cinquante-deux ans, après en avoir régné quarante-trois. Sa taille était haute; ses membres annonçaient une force athlétique; son regard vif et perçant exprimait les diverses passions qui l'agitaient; ses traits, naturellement nobles, avaient acquis, surtout dans les dernières années de sa vie, une expression de dureté, suite des convulsions violentes auxquelles il était sujet. Quant à son caractère, il est écrit dans les actes mémorables de son règne, et si différent de lui-même, qu'on a pu, avec une grande apparence de vérité, le louer avec enthousiasme ou le flétrir sévèrement. Pour nous, nous n'avons adopté exclusivement ni le blâme ni l'éloge; nous avons montré cet homme extraordinaire, avec ses vertus et ses vices. Ses vices sont morts avec l'homme, mais ses vertus lui ont survécu; car, pour nous servir de l'expression éloquente de M. de Ségur, la Russie vit encore de la vie de Pierre le Grand. Ses détracteurs lui reprochent son intempérance, la grossièreté de ses amusements, son mépris pour la vie de ses sujets, dont la guerre moissonna un nombre bien moins considérable que les travaux de Pétersbourg, et ceux des canaux qu'il acheva ou qu'il fit commencer; ils disent encore que ses réformes, si chèrement achetées, et qui entraînèrent tant de supplices, furent intempestives, et qu'il porta aux mœurs un préjudice irréparable pour avoir voulu improviser une civilisation : ils font une longue énumération des malheureux qu'il a frappés de sa main; ils comptent les tortures des stréletz, des raskolniks, des prêtres conformistes qui osèrent avoir une volonté; ils appuient surtout sur la condamnation d'Alexis, marquée au coin du parjure et de la cruauté; enfin ils réunissent, pour en former une seule voix, les plaintes des Russes arrachés de leurs demeures, condamnés aux travaux les plus insalubres, accablés d'impôts et de corvées, et obligés de marcher sous le fouet, dans une carrière qu'ils croient maudite du ciel. Les étrangers, ajoutent-ils encore, attirés dans ces cli-

mats sauvages, n'ont pas été mieux traités que les naturels. Objets de la haine et de la jalousie du peuple, ils réclament en vain les avantages qu'on leur a promis, ou il faut qu'ils les achètent non-seulement par leurs services, selon la teneur de leurs engagements, mais encore en se conformant à une discipline humiliante, à des châtiments corporels auxquels plusieurs n'ont pas voulu survivre. Là ne se bornent pas leurs récriminations : Pierre, disent ces juges sévères, fit payer chèrement sa faveur à ceux dont les services lui étaient indispensables. Sans égards pour Catherine, il l'entraîna, au milieu de ses grossesses, d'un bout de l'empire à l'autre, et même hors de ses États; aussi les cinq fils qu'elle lui donna moururent-ils en bas âge. A la moindre contradiction, il levait sa canne sur ses conseillers intimes, s'obstinant à réduire toutes les vertus, dans toutes les conditions et dans toutes les circonstances, à l'obéissance passive. En présence de charges si accablantes, et cependant fondées, on serait tenté de vouer la mémoire de Pierre à l'exécration de la postérité; l'on s'étonne presque que l'Europe lui ait donné le nom de *Grand*, désormais inséparable du souvenir qu'il réveille. Dira-t-on que ses vices furent ceux de son époque, et ses vertus, le résultat de ses rapports avec les étrangers? Quel est donc le souverain contemporain qui peut lui être comparé pour la persévérance à marcher vers un but dont l'utilité et la grandeur ne pouvaient être appréciées que par les générations à venir? Charles XII l'emportait sans doute sur Pierre en courage chevaleresque; mais qu'est-il resté à son peuple de ses victoires? Louis XIV eut un règne plus éclatant; mais quelle différence de position! La grandeur de ce monarque, préparée par des ministres de génie, entourée d'une foule d'illustrations nées de la maturité des mœurs et des institutions, marquait l'apogée du régime monarchique, et ne promettait après elle qu'affaiblissement et décadence. Pierre dut façonner jusqu'aux matériaux qu'il employa, et il en arrêta l'ordonnance avec un instinct si sûr, que ses successeurs n'eurent rien de mieux à faire que de continuer son œuvre (*). Les conseils des étrangers

(*) Dans un ouvrage composé sur les documents recueillis par les agents du ministère des affaires étrangères, on donne longuement le plan qu'avait conçu Pierre Ier pour l'agrandissement de son empire; et si l'on suit la marche de la politique russe depuis ce monarque, on reconnaîtra que le cabinet de Pétersbourg n'a point changé de maître. En voici quelques articles :

« Ne rien négliger pour donner à la nation russe des formes et des usages européens.

« Maintenir l'État dans un état de guerre continuelle.

« S'étendre, par tous les moyens possibles, vers le nord, le long de la Baltique; au sud, le long de la mer Noire.

« Entretenir la jalousie de l'Angleterre, du Danemark et du Brandebourg contre la Suède, qu'on finira par subjuguer.

« Intéresser la maison d'Autriche à chasser les Turcs de l'Europe, et, sous ce prétexte, entretenir une armée permanente; établir des chantiers sur le bord de la mer Noire; et en avançant toujours, s'étendre jusqu'à Constantinople.

« Alimenter l'anarchie de la Pologne, et finir par subjuguer cette république.

« Entretenir, au moyen d'un traité de commerce, une alliance étroite avec l'Angleterre, qui, de son côté, favorisera tous les moyens d'agrandissement et de perfectionnement de la marine russe, à l'aide de laquelle on obtiendra la domination sur la Baltique et la mer Noire.

« Se pénétrer de cette vérité, que le commerce des Indes est le commerce du monde, et que celui qui en peut disposer exclusivement, est le souverain de l'Europe.

« Se mêler à tout prix dans les querelles de l'Europe, et surtout de l'Allemagne.

« Se servir de l'ascendant de la religion sur les Grecs désunis ou schismatiques, répandus dans la Hongrie, dans la Turquie, dans les parties méridionales de la Pologne.

« Enfin, mettre en lutte l'une contre l'autre les cours de France et d'Autriche, ainsi que leurs alliés, et profiter de leur affaiblissement réciproque pour tout envahir. » La moitié de ce plan est exécutée; le plus dif-

ont nécessairement guidé ses vues, régularisé ses moyens d'action; la différence qu'il y avait entre ces étrangers et lui, c'est que le tsar commença son éducation plus tard, et qu'il eut le courage d'apprendre une civilisation entière. Mais si, comme souverain, il a droit à notre admiration, faudra-t-il le condamner comme homme, et ne trouverons-nous pas, dans cette vie si pleine comme vie publique, une foule d'actions qui révèlent une nature privilégiée? On est d'abord frappé, en lisant les jugements si divers dont Pierre a été l'objet, de retrouver dans les louanges une unité de sentiments, une analogie dans les déductions, dont le caractère est celui de la persuasion et de la conscience; tandis que le blâme est si divergent, qu'il semble plutôt l'effet d'une singularité d'amour-propre qui veut protester contre une gloire incontestable, et ne voir que des taches là où il y a harmonie et splendeur: c'est comme si, pour faire connaître la flore d'un pays, on se bornait à l'énumération des poisons que produit le sol. Frédéric II a comparé les réformes de Pierre Ier à de l'eau forte qui ronge du fer. Rousseau et Mirabeau n'accordent au tsar que le génie de l'imitation. Mais en général, les esprits d'une haute portée, même en cédant à la partialité, ont compris que Pierre n'ayant eu qu'un but unique, celui de la civilisation de ses peuples, ne devait être jugé, dans la plus haute acception du sens historique, que sur les difficultés et le succès de son œuvre. Ils ont négligé les détails, et ne lui ont point fait un crime d'avoir déraciné ou broyé de sa main puissante les obstacles qui traversaient son chemin. Mais voyons enfin si, dans ces traits anecdotiques, où l'homme privé échappe à l'homme des masses, on ne trouve aucune de ces saillies de l'âme, si précieuses dans l'histoire des grands hommes, parce qu'elles encadrent, pour ainsi dire, cette gloire inaccessible au grand nombre, dans les sentiments qui honorent l'humanité tout entière.

La plupart des hommes supérieurs ont dédaigné cette recherche de luxe et cet éclat d'entourage dont la médiocrité ne peut se passer. Cette simplicité sans affectation est un des traits caractéristiques de Pierre le Grand. Sa signature habituelle était *Pitre;* dans sa mise, comme dans son ameublement, il préférait l'usage à l'élégance; ses repas ordinaires se composaient des aliments les plus communs, et qu'il était sûr de rencontrer partout; il couchait sur la dure, se levait à quatre heures du matin, et, dans ses excursions fréquentes, il n'avait souvent pour reposer sa tête que le corps d'un de ses officiers d'ordonnance qui, pendant le sommeil de son maître, restait immobile comme le meuble qu'il remplaçait. Il acceptait volontiers les invitations des soldats, buvait avec eux et plus qu'eux, pour étudier, au milieu de leurs épanchements, leurs besoins et les abus de pouvoir dont ils étaient victimes. Il tenait, comme l'a dit sa fille, tous les enfants qu'on voulait : *un baiser à l'accouchée, un ducat sous son chevet, et c'était tout.* Il dédaignait les formes de l'étiquette: on l'a vu donner audience à l'ambassadeur d'Autriche, à cinq heures du matin, au milieu du désordre de son cabinet d'histoire naturelle; l'envoyé de Prusse eut une réception encore plus singulière : il ne put joindre le tsar pour lui présenter ses lettres de créance qu'à bord d'un vaisseau. Pierre était sur le hunier, travaillant à la manœuvre. Le diplomate, qui aurait été fort embarrassé d'une réception aérienne, dut attendre que le souverain redescendît jusqu'à lui. Un jour, Pierre s'était arrêté près d'une forge, et se rappelant ses anciennes occupations, il se mit à ce rude travail pendant plusieurs heures. De retour à Moscou, il se présente chez le maître de l'usine, convient du salaire qu'il a gagné, reçoit huit altines, et achète de cet argent une paire de chaussures dont *il avait grand besoin.* C'est ainsi, ajoute

ficile reste à faire : mais l'Europe est désunie, et la population de la Russie triple en un siècle

M. de Ségur, qu'il essayait de guérir ses nobles de l'orientale et orgueilleuse paresse dont ils étaient imbus.

Quoi qu'on en ait dit, la reconnaissance fut une de ses vertus. Il laissa éclater une vive douleur à la mort de Lefort et de Schérémétief. Bien longtemps après la perte du premier, on l'entendit s'écrier à la nouvelle d'une victoire de ses troupes contre les Suédois : « Voilà, depuis la mort de Lefort, la première joie que j'éprouve sans mélange d'amertume. » Il suivit à pied, et la tête découverte, le convoi d'Areskins, son médecin, et soigna avec la plus tendre sollicitude, dans leurs maladies, Mentchikof et plusieurs de ses généraux. Peut-être pourrait-on soupçonner que l'intérêt qu'il témoigna à ses favoris n'était excité que par le besoin qu'il avait de leurs services : sans doute, pour mériter l'amitié du tsar, il fallait plus que le talent de plaire; mais ce qui prouve que ses affections étaient sans calcul, ce sont les larmes qu'il répandit sur la mort de Charles XII.

La simplicité et la reconnaissance supposent presque toujours l'amour de de la justice; il put quelquefois errer dans les moyens, mais presque toujours, jusque dans ses ordres les plus barbares, il n'est cruel que pour avoir dépassé un but louable. Nous avons dit ce qu'il fit de plus important pour la guerre, la marine, l'administration civile, le commerce, les sciences et les arts; il s'acquit encore une autre gloire qui, pour être appréciée, exigerait de longs développements : il sentit le besoin de coordonner en système toutes ses réformes, en un mot il fut législateur. Dès l'année 1710, il conçut le projet de rédiger un code civil, criminel et militaire, et Dolgorouki ne cessait de lui en rappeler la nécessité. En 1711 il constitua le sénat, qu'il ouvrit au mérite; en 1716, il dressa un code militaire et un règlement de procédure; en 1718, il remplaça par des colléges ou ministères, l'ancienne organisation des prikazes. Dès que la guerre contre la Suède lui eut permis de s'occuper avec plus de suite de ses travaux législatifs, Dolgorouki lui dit : *Jusqu'à ce jour, d'autres soins ont pu te distraire; mais tu dois la justice à tes peuples. Tsar, je t'avertis qu'il est temps que tu y penses :* et, dès 1719, il promulgue, sous le titre de *Concordance des lois*, un digeste, qui est moins un nouveau code de lois qu'une amélioration de l'*Oulajénié*, complété par une ordonnance réglementaire du clergé. Un an après, il charge une commission de revoir encore ce travail, et d'en extraire les éléments d'un code civil et criminel; enfin, en 1723, il publie un code maritime. Quand on pense à la difficulté d'un semblable travail, dans un pays où les mœurs étaient une protestation continue contre toute nouveauté, on est moins surpris de l'arbitraire qui régnait dans les lois fiscales, sans l'exécution desquelles tout devenait impossible. C'est grâce à ce système financier, et peut-être à cause même de l'arbitraire laissé aux percepteurs, que Pierre put dire à la paix de Neustadt : « J'aurais pu soutenir encore vingt et un ans la guerre, sans être obligé de contracter des dettes. »

Malgré sa violence naturelle, une réponse digne et ferme le rendait à lui-même, en réveillant en lui le sentiment de l'équité. Un jour, traversant la Néva avec un sénateur, il s'emporta contre lui jusqu'à le menacer de le précipiter dans le fleuve : « Tu peux me noyer, lui dit tranquillement celui-ci, mais ton histoire le dira; » et l'histoire, en cette circonstance, n'a eu qu'à consigner l'empire de Pierre sur sa colère fougueuse. Une autre fois encore, Pierre, toujours pressé d'arriver, ayant poussé outre mesure l'attelage d'un isvotchik, un des chevaux du loueur succomba. Le conducteur demande une indemnité, Pierre refuse; le différend est porté devant un tribunal; le tsar perd sa cause, et paye le dédommagement fixé.

Peu de souverains ont été aussi avides de connaissances; on l'a vu serrer dans ses bras, avec toute l'effu-

sion d'une joie paternelle, son petit-fils, dont les progrès annonçaient un prince distingué, et lui conférer, entre autres marques de sa satisfaction, le grade d'enseigne, n'oubliant jamais le côté utile dans la récompense. Ses filles Anne et Élisabeth parlaient quatre langues, et Nathalie, leur tante, cultivait avec succès la littérature. Quand il était content d'elles, il les baisait au front, les encourageait par des présents, et s'écriait qu'il donnerait un de ses doigts pour avoir reçu une éducation aussi soignée. C'est dans les réunions qui avaient lieu chez ces princesses ou dans le palais de Mentchikof, qu'il s'appliquait à polir les mœurs russes, en mettant en honneur les formes de la bonne société. Un jour, à l'une de ces réunions, quelqu'un se livrait devant lui à une médisance passionnée; Pierre l'interrompit par ces paroles, qu'on croirait empruntées aux héros de Plutarque : « Eh quoi! n'as-tu donc pas remarqué dans cet homme dont tu médis, quelque chose de bien, et ne saurais-tu nous en entretenir? »

Il remplaça par un travail constant ce qui lui manquait par le vice de son éducation. Il entretenait une correspondance suivie avec plusieurs savants étrangers, et entre autres avec Leibnitz. Lui-même a traduit des traités sur le tracé des cartes et la levée des plans, ainsi que sur l'art de construire des écluses. Par son ordre, les écrivains les plus habiles de son empire ont enrichi la langue russe d'ouvrages d'une utilité générale. Assez grand pour n'accueillir que la vérité, il repoussait la flatterie, qui n'est qu'un mensonge intéressé. Un jour que, dans une traduction de Puffendorf, on avait cru devoir affaiblir quelques passages un peu sévères pour les Russes, il exigea que la pensée de l'auteur fût conservée, ne voulant pas, disait-il, flatter ses sujets, mais les instruire, et surtout leur montrer ce qu'ils avaient été, afin qu'ils changeassent par leurs efforts l'opinion de l'Europe. Une autre fois, on lui lisait un passage du *Spectateur*, dans lequel l'auteur anglais le mettait au-dessus de Louis XIV : « Je sais, dit Pierre, que Louis a été plus grand que moi; cependant, je crois l'emporter sur un point : il s'est laissé conduire par son clergé, tandis que j'ai réformé le mien. »

Cet homme, dont la volonté de fer domptait la résistance de tout un peuple, subissait lui-même l'influence de la vertu. Dans une année de disette, Pierre venait de rendre un oukase, dans lequel la subsistance de Novgorod était sacrifiée à celle de Saint-Pétersbourg. Dolgorouki se saisit de cette pièce en plein sénat, l'emporte, et se rend dans une église prochaine. Le tsar l'apprend, retourne au sénat, et fait mander l'audacieux sénateur. Celui-ci, sans s'émouvoir, continue ses devoirs pieux, et se rend enfin aux ordres réitérés du tsar. Dès qu'il l'aperçoit, Pierre, hors de lui, tire son épée, et s'écrie : « Tu vas périr! » Dolgorouki reste impassible, et présentant sa poitrine : « Frappe, dit-il, je ne crains pas de périr pour une cause juste; » et Pierre, redevenu lui-même, lui rend grâce de sa courageuse sincérité. On raconte deux autres traits semblables qui honorent Pierre et Dolgorouki : ce vénérable tuteur de la gloire de son maître osa déchirer un oukase impérial, à l'occasion de corvées nouvelles imposées pour l'achèvement du canal de Ladoga; il supprima également un ordre de recrutement; et des larmes d'attendrissement succédèrent à la colère impétueuse du souverain, lorsque Dolgorouki lui eut dépeint avec une simplicité touchante, l'épuisement de la génération présente, qu'il sacrifiait sans pitié aux générations à venir.

Comme les héros des premiers âges, il eut à lutter, non-seulement contre les obstacles naturels, mais encore contre les brigands qui infestaient les routes. Un jour, il est assailli par huit scélérats, dont le chariot arrête le sien. Pierre en saisit un par les cheveux, l'arrache du milieu de ses compagnons, l'entraîne dans un lieu sûr, et le force à dénoncer le repaire de ses complices. Une autre fois, moins

heureux, il fut, comme César, obligé de capituler avec une troupe nombreuse de bandits, et de signer de sa main l'ordre de leur payer sa rançon.

Nous citerons encore quelques traits qui prouvent qu'il fut bon quand de grands intérêts ne le portaient pas à être sévère. Nous avons déjà rapporté comment, au mépris de ses jours, et déjà miné par la maladie, il sauva tout l'équipage d'une chaloupe près du port de Lakhta; nous dirons encore que son affection pour ses sujets s'est souvent révélée dans des circonstances qui, pour être moins éclatantes, n'en peignent peut-être que mieux les habitudes bienveillantes de l'âme. Pierre avait remarqué les suites funestes que l'absence de chaussures avait sur la santé des paysans de la Finlande; il leur envoya des Russes pour leur apprendre à se faire des *lapti* avec de l'écorce de tilleul ou de bouleau. Pour attirer le peuple dans son cabinet d'histoire naturelle, il ordonna de distribuer aux visiteurs des rafraîchissements gratuits : n'était-ce pas montrer une connaissance profonde des hommes que de vouloir leur inculquer des idées justes, par l'attrait d'un plaisir octroyé? Un jour, il apprend qu'on refuse au peuple l'entrée d'un de ses parcs; il s'en étonne, et s'écrie : « Comment a-t-on pu s'imaginer que j'aie dépensé tant d'argent pour moi seul? » Cette leçon d'un monarque absolu pourrait profiter à plus d'un prince constitutionnel.

Tel fut cet homme extraordinaire, assemblage étonnant de faiblesses et de grandeur, mais grand par son but jusque dans ses écarts. Quand on le suit dans son œuvre, on ne voit plus les taches de son règne que comme des imperfections qui, en expliquant les secrets de sa nature, révèlent celui de ses vertus. Ce serait nier l'évidence que de ne pas reconnaître que la Russie, telle qu'elle est, est l'œuvre de ses travaux et de son génie. Nous dirons plus; il l'a poussée vers ses destinées d'une main si puissante, qu'elle lui devra encore tout ce qu'elle peut devenir; et si la liberté ne peut être que le partage des lumières, son despotisme inflexible, en l'arrachant à l'ignorance et à la barbarie, l'a plus rapprochée de cette liberté que n'eussent pu le faire dix règnes de patience et de mansuétude.

CATHERINE Ire, ALEXÉIEVNA.

1725-1727. A peine Pierre le Grand eut-il fermé les yeux, que Catherine monta sur le trône : la garde était gagnée; et Mentchikof avait préparé les esprits à cette mesure. Il paraît, au reste, que le peuple, le clergé et la noblesse étaient favorablement disposés à son égard. Elle avait fait sa fortune à petit bruit, et l'on s'accorde généralement à reconnaître qu'elle avait souvent usé de son crédit pour obtenir de Pierre des grâces ou des adoucissements de peines. Le parti attaché aux anciennes mœurs crut avoir beaucoup gagné en voyant le sceptre passer des mains fermes du réformateur entre celles d'une femme. Cependant, la haine qu'on portait à Mentchikof avait été sur le point de déjouer toutes les mesures qu'il avait prises avec l'impératrice. On appréhendait, non sans raison, que ce parvenu, aussi habile qu'orgueilleux et avide, n'abusât de l'ascendant que lui aurait donné ce nouveau service. Il était même question de placer Pierre II sur le trône. Mais les esprits, façonnés à l'obéissance servile par un si long règne, n'eurent pas assez d'énergie pour l'exécution. L'archevêque Théophane, dévoué aux intérêts de Catherine et de Mentchikof, contint le clergé et les nobles, en disant que Pierre lui avait confié qu'il ne faisait couronner son épouse que pour lui assurer le droit de régner après lui.

Maîtresse de l'empire, et appuyée de Mentchikof, Catherine essaya de continuer l'œuvre de Pierre Ier; mais le respect qu'elle devait à sa mémoire ne l'empêcha point de rappeler de l'exil le vice-chancelier Schafirof et la sœur de Moëns, madame de Balk. Pour se concilier la faveur des troupes, elle leur fit payer un arriéré con-

sidérable, et contint les Cosaques par la construction de quelques forts.

Quatre mois après son avénement, la princesse Anne, fille aînée de Pierre, épousa le duc de Holstein. Mentchikof, dont cet hymen contrariait l'ambition, affecta de leur témoigner une hauteur qui allait jusqu'à l'insolence. La fortune de ce favori, déjà considérable, s'accrut encore de propriétés seigneuriales qu'il reçut du roi de Prusse et de l'empereur Charles VI. Il résolut d'asseoir plus solidement encore son crédit par des alliances. Il maria sa nièce au comte Sapiéha qu'il avait fait venir de Pologne. Ce seigneur fut nommé chambellan, et son père maréchal général des armées russes. La cour de Vienne lui fit savoir que l'empereur et l'impératrice d'Autriche verraient avec plaisir le mariage de Pierre II avec une des princesses Mentchikof, et c'est en flattant l'orgueil de ce ministre tout-puissant, qu'elle parvint à conclure avec la Russie un traité d'alliance défensive, au grand préjudice de cette dernière puissance. Mentchikof pouvait voir échouer ses desseins, dans le cas où Pierre II viendrait à mourir prématurément; il résolut de mêler son sang à celui de Pierre le Grand par une seconde alliance, en faisant épouser à son fils la princesse Nathalie. En attendant, il se fit nommer généralissime des troupes de terre et de mer.

Ce qui indiquerait que Catherine avait contribué aux persécutions dont Alexis et sa mère avaient été l'objet, c'est la conduite barbare qu'elle prescrivit à l'égard d'Eudoxie. Elle fut transportée à Schlüsselbourg, confinée dans un cachot, et réduite à se servir de ses mains pour les usages les plus vils de la vie domestique. Tolstoï, chargé de cette mission, s'en acquitta avec un zèle qu'expliquait la part qu'il avait prise aux rigueurs du règne précédent.

L'influence de la Russie sur les affaires de l'Europe se révélait avec plus d'importance au milieu des différends qui partageaient les cabinets. Les deux traités de Vienne et de Hanovre balançaient les forces des partis opposés. Le roi de Prusse s'était déclaré pour l'Autriche; et l'alliance conclue entre Vienne, Madrid et Pétersbourg, donnait de vives inquiétudes à l'Angleterre, qui n'ignorait pas qu'on n'avait pas renoncé aux projets de Göertz, relativement au prétendant. Le ministre Walpole mit tout en œuvre pour conjurer cet orage, et le parlement vota les fonds nécessaires pour armer trois escadres destinées, la première à inquiéter l'Espagne dans la mer des Indes, la seconde à protéger les établissements anglais dans la Méditerranée, et la dernière, à menacer les côtes de la Russie dans la Baltique. L'amiral Hozier bloqua, à Porto-Bello, les galions dont les richesses devaient assurer l'exécution des efforts combinés des alliés, et força la cour de Madrid d'expédier en Amérique les vaisseaux qu'elle avait fait armer à Cadix; ceux des Russes rentrèrent dans le port de Cronstadt, avec un chargement de commerce; quant à la flotte de la Baltique, elle se réunit à l'escadre danoise, et bloqua les ports de Rével et de Cronstadt. Il paraît que le plan de faire rendre au duc de Holstein le duché de Sleswick annexé au Danemark, entrait dans les vues de la Russie; l'Angleterre s'efforçait aussi d'attirer la Suède dans l'alliance du traité de Hanovre, en insinuant que Catherine destinait la couronne de Suède au jeune duc.

L'à-propos des mesures qu'avait prises l'Angleterre, prévint une rupture, et imposa la modération à ses ennemis; alors Catherine tourna tous ses soins vers les réformes et les travaux commencés par Pierre le Grand. Les intentions de cette princesse étaient bonnes, mais ce qui se fit de bien et de mal, sous son règne, doit être attribué presque exclusivement à Mentchikof. « En ce temps-là, dit le maré-« chal de Munich, le gouvernement « de l'empire n'était autre chose que « le vouloir despotique du prince Ment-« chikof. Il traitait avec hauteur tous « les grands de l'empire, méditant d'é-« loigner de la cour le duc et la du-

« chesse de Holstein, et s'opposant à « la confection des travaux du canal « de Ladoga, et de celui de la chute sur « la Néva, que Pierre m'avait ordonné « de construire. Il rétablit la charge « d'hetman de l'Ukraine, en la per- « sonne d'Apostol, colonel des Cosa- « ques, et n'agit que par son intérêt « propre. »

Ferdinand, dernier rejeton mâle de la maison de Kettler, venait de mourir, et les États de Courlande s'étaient assemblés pour élire un nouveau duc. Mentchikof brigua cette dignité, qui, malgré ses efforts, fut conférée provisoirement au comte Maurice de Saxe, fils naturel du roi de Pologne. Les ennemis de Mentchikof profitèrent de son éloignement momentané pour essayer de le perdre dans l'esprit de l'impératrice. Leur dessein était d'écarter de la succession le fils d'Alexis, et de procurer la couronne à la princesse Anne, duchesse de Holstein, dans la crainte que si Catherine, dont la santé devenait chancelante, laissait le trône à Pierre II, le favori n'exerçât plus durement encore son despotisme pendant une longue minorité. On assure que ce projet fut sur le point de réussir, et que l'impératrice avait déjà donné l'ordre d'arrêter Mentchikof, lorsque le duc de Holstein lui-même, à l'instigation de son ministre Bassévitz, intercéda en faveur du prince absent, et parvint à fléchir Catherine. Mentchikof, averti à temps, rompit toutes ces mesures, et travailla à perdre son bienfaiteur. Pour y réussir, il fit répandre le bruit qu'il se tramait une conspiration, que les conjurés avaient formé le projet d'enfermer l'impératrice dans un cloître, et de placer le jeune Pierre Alexéïévitch sur le trône. Ce plan différait entièrement de celui qu'on lui avait découvert; mais il lui suffisait d'une apparence de vérité, pour tenir Catherine en défiance, et le dévouement lui servit de prétexte pour se défaire de ses ennemis particuliers.

Catherine avait reconnu Pierre II pour successeur, soit par une déférence tardive pour les volontés de son époux, soit par tendresse pour ses propres filles qu'elle eût exposées à la haine de Mentchikof, en désignant l'une d'elles pour lui succéder. Elle était tombée, depuis plusieurs mois, dans un état de langueur, que les uns attribuèrent à un violent rhumatisme, les autres aux suites d'un poison lent que le général Devier lui aurait fait prendre dans une poire confite. Les soupçons se sont aussi portés, non sans vraisemblance, sur Mentchikof, qui, ayant vu de près sa disgrace, pouvait craindre que l'impératrice ne le sacrifiât à la haine presque générale dont il était l'objet. Ces hypothèses, qui s'excluent l'une l'autre, doivent être consignées par l'histoire, à défaut de preuves suffisantes pour démêler la vérité; nous nous contenterons de dire, que si Mentchikof n'a pas précipité la mort de sa souveraine, il avait commis assez de cruautés et d'injustices dans l'intérêt de sa cupidité et de son ambition, pour qu'on l'en supposât capable; et d'un autre côté, les fatigues excessives que Catherine avait partagées avec Pierre le Grand, le peu de ménagements qu'elle garda dans ses grossesses, pouvaient avoir ruiné son tempérament. Une autre observation, d'une vérité si vulgaire qu'il paraît superflu de la produire, c'est que la mort frappe à tout âge, et que la fin prématurée de l'impératrice peut avoir été occasionnée par un accident naturel. Quoi qu'il en soit, elle pressentit sa fin prochaine, et voulut prévenir les suites funestes d'une succession contestable par un testament authentique.

Dans les États despotiques, les lois sur la transmission de la couronne ne peuvent être solidement établies. Jean III avait déclaré qu'il était le maître de se désigner un héritier; Pierre le Grand avait porté la même atteinte à la légitimité; mais, à raison même de l'omnipotence des souverains russes, leurs dernières volontés étaient rarement exécutées, à moins qu'elles ne convinssent à ceux que le rang ou la faveur mettait en position de les exécuter. Les clauses principales du tes-

tament de Catherine portaient que Pierre, fils d'Alexis, succéderait à la couronne; que, s'il mourait sans postérité, la princesse Anne Pétrovna monterait sur le trône, et après elle et sa lignée, Élisabeth, et enfin Nathalie : que, jusqu'à la majorité de Pierre II, l'Etat serait gouverné par un conseil de régence, composé d'Anne, d'Élisabeth, du duc de Holstein, assistés de Mentchikof et de cinq autres sénateurs. Les intérêts du duc de Holstein n'étaient pas oubliés dans ce testament; il y était particulièrement recommandé d'obtenir en sa faveur la restitution du duché de Sleswick. Il est probable que cette clause avait été insérée par Mentchikof, qui aurait ainsi écarté un compétiteur redoutable, une des conditions de la succession portant que, pour qu'une princesse pût être élue, il fallait qu'elle ne fût point mariée à un prince étranger. Or, dans le cas où le duc de Holstein eût recouvré les États de Sleswick, il se serait trouvé dans le cas de l'exception. Catherine, après avoir fixé différents legs à ses filles, n'oublia pas les intérêts de Nathalie; elle arrêta son mariage avec l'évêque de Lubeck. Le 16 mai 1727, l'impératrice expira dans les bras de madame de Balk, sœur de Moëns, avec une grande résignation. Elle était âgée de trente-huit ans, et son règne n'avait duré que trente mois. Le caractère de cette princesse a été loué outre mesure du vivant de Pierre le Grand; mais lorsque la mort de son bienfaiteur l'eut laissée maîtresse de l'empire, elle se montra ce qu'elle était, c'est-à-dire, une femme ordinaire. On peut dire que son humeur facile et enjouée avait besoin d'un appui, et qu'elle n'eut réellement de la grandeur que des reflets. Sa présence d'esprit sauva une fois l'empire; l'issue de sa résolution fut heureuse; mais après tout, elle n'eut que le mérite de préférer une capitulation à un danger qu'elle partageait avec le tsar et l'armée. Elle était tellement faite pour les rôles secondaires, qu'elle se laissa gouverner par Mentchikof, bien qu'elle fût instruite de ses dilapidations et de son ambition insatiable. Le peuple s'aperçut à peine de sa mort, qui laissait l'administration aux mains tyranniques du favori.

PIERRE II, ALEXÉIÉVITCH.

1727-1730. Le jour qui suivit celui de la mort de l'impératrice, le conseil souverain, désigné par le testament, s'assembla et déclara Pierre II tsar de toutes les Russies. A peine son avénement fut-il proclamé, que Mentchikof fit transporter dans son palais le jeune souverain, comme pour annoncer qu'il entendait s'arroger tout le pouvoir de la régence. Dès lors le conseil fut dissous de fait, et le parti de la famille de Holstein vit s'évanouir toutes ses espérances.

Malgré le soin que prenait Mentchikof d'écarter du jeune empereur quiconque lui était suspect, on parvint à réveiller en lui le sentiment filial; il demanda et obtint, malgré les répugnances du régent, que sa mère Eudoxie serait rappelée de l'exil, et traitée avec les honneurs dus à une tsarine. Mentchikof comprit bientôt le parti qu'il pouvait tirer de cette réhabilitation; il dépêcha à la veuve de Pierre le Grand deux gentilshommes de sa famille, pour lui signifier l'avénement de Pierre II, et la prier en même temps de consentir au mariage du tsar avec une princesse Mentchikof. La tsarine apprit avec autant de surprise que de joie ce changement inopiné de fortune: elle quitta sa prison et se rendit à Moscou, où elle reçut les hommages des grands de l'empire. Peu de temps après, la fille cadette du régent fut fiancée à Pierre II, au milieu de la cour et avec une grande pompe, dans l'hôtel du comte de Rabutin, ministre de Vienne : cependant on remarqua, selon le comte de Munich, que, durant la cérémonie, le jeune tsar ne regarda pas une seule fois sa fiancée, ce qui prouverait qu'on était déjà parvenu à lui inspirer de la méfiance contre le régent. Les soupçons de ce dernier s'en accrurent, et la persécution atteignit tous ceux auxquels Pierre témoi-

gnait de l'affection. Iagouchinski, procureur général du sénat, fut envoyé en exil; et quand le grand chancelier Golovkin voulut intercéder pour lui, Mentchikof se contenta de lui répondre : « Voulez-vous que je vous envoie à sa place? » Il fit donner le knout au Portugais Devier, son beau-frère, et organisa un système de terreur pour décourager tous ceux qui seraient tentés de lui nuire. Enfin, le duc et la duchesse de Holstein, qui lui portaient ombrage, se virent obligés de quitter l'empire. Tant d'arrogance et de rigueur, sans désarmer la haine, était un avertissement pour agir avec plus de circonspection. Les mécontents faisaient parvenir leurs plaintes et leurs représentations au tsar par l'intermédiaire du jeune prince Ivan Dolgorouki, favori de son maître, et qui l'accompagnait à la chasse. On le suppliait de mettre un frein au despotisme intolérable du régent; on lui montrait dans tous les actes de cet ambitieux un plan suivi pour se frayer un chemin jusqu'au trône. Pierre, reconnaissant du zèle de son jeune ami, lui garda le secret, attendant une occasion favorable pour faire éclater sa vengeance. Avec un homme tel que Mentchikof, cette occasion ne pouvait tarder à se présenter. La corporation des maçons venait de faire à l'empereur un don de neuf mille ducats; et le jeune souverain les envoya à sa sœur par un de ses gentilshommes. Celui-ci rencontra le régent qui lui demanda ce qu'il comptait faire de cet or, et quand il en eut appris la destination : L'empereur est trop jeune, lui dit Mentchikof, pour connaître l'usage qu'il faut faire de l'argent; portez le dans mon cabinet, je trouverai l'occasion de lui en parler. Cette remarque était sage; mais, dans la bouche de Mentchikof, elle ne doit paraître qu'intéressée. Le lendemain Pierre eut une explication à cet égard avec sa sœur, et le gentilhomme, porteur de la somme, avoua qu'il l'avait remise à Mentchikof. Le tsar irrité manda l'audacieux ministre, le réprimanda avec une fermeté qui ne lui était pas habituelle; mais l'habile Mentchikof parvint à l'apaiser Quelque temps après, Mentchikof tomba malade, et ses ennemis mirent ce temps à profit pour consommer sa disgrâce. A peine fut-il rétabli, qu'il s'aperçut bien, à la froideur de son maître, qu'un orage se préparait contre lui; mais, confiant dans les ressources de son esprit, il jugea convenable d'affecter une entière sécurité. Il se rendit même à sa maison de plaisance d'Oranienbaum, à huit verstes de Péterhof, pour y faire l'inauguration d'une chapelle. L'empereur, qu'il attendait, ainsi que la cour, n'assista point à cette cérémonie. On assure que, pendant l'inauguration, Mentchikof, bravant ses ennemis, prit place sur une espèce de trône destiné au souverain, et que cette imprudence hâta sa perte. Le même soir, il se rendit à Péterhof, mais il n'y trouva pas l'empereur. Le lendemain, il prit le parti de retourner a Pétersbourg; il donna des ordres partout, et il ne put douter de sa disgrâce lorsqu'il apprit que le prince logerait au palais d'été, et qu'il lui était défendu de s'y établir. Les meubles de l'empereur furent enlevés du palais de l'ex-ministre, et on lui renvoya même ceux de son fils qui, en qualité de grand chambellan, devait loger avec le tsar. Sa présence d'esprit l'abandonna; il renvoya dans ses quartiers le régiment d'Ismailof qui lui était dévoué, et dont il était colonel depuis sa création. Le jour suivant, le général Soltikof lui signifia qu'il avait ordre de l'arrêter. Vainement sa femme et ses enfants essayèrent de solliciter sa grâce. On se contenta de leur faire savoir que l'ex-ministre pouvait se retirer à Raninbourg dans le gouvernement de Voronéje. Il partit pour cette ville qu'il avait lui-même fondée, entouré de sa famille et de ses créatures, et avec un train qui ne convenait pas à un favori disgracié : mais, à peine fut-il arrivé à Tver, qu'on mit le scellé sur ses effets, estimés, avec l'argent trouvé dans sa caisse, à trois millions de roubles, ou quinze millions de francs. Son procès fut instruit à Raninbourg. Convaincu

de concussion et d'abus de pouvoir, il fut exilé à Bérésof, au fond de la Sibérie. Son épouse, devenue aveugle à force de pleurer, mourut en chemin. Mentchikof supporta l'exil avec fermeté; cet homme, que son mérite avait élevé aux premières dignités, abusa de sa fortune, et ne sut pas ménager les grands qu'il méprisait. On lui avait assigné dix roubles par jour; cette somme médiocre suffit à ses besoins et à ceux de sa famille; il trouva même le moyen de faire quelques épargnes qu'il employa à la construction d'une église, à laquelle, selon Leclerc, il travailla lui-même. Cet homme extraordinaire, représentant de la gloire d'un autre règne, mourut d'un coup de sang, au milieu de ces solitudes où son despotisme avait relégué tant de victimes.

La chute de Mentchikof ouvrait un vaste champ aux intrigues des seigneurs que son crédit avait éloignés de la cour. Les Lapoukhin et les Soltikof, alliés à la famille impériale, essayèrent de ressaisir le pouvoir: mais le jeune prince Dolgorouki, dont Pierre ne pouvait se passer, écarta tous ses rivaux, et sa famille fut bientôt toute-puissante. L'empereur se rendit à Moscou pour s'y faire couronner: c'est dans cette ville qu'il vit la tsarine Eudoxie, son aïeule. La joie de cette princesse fut si vive, qu'elle eut de la peine à reprendre l'usage de ses sens. Elle eut le premier rang à la cérémonie du sacre; le temps des réparations était venu; elle fut rétablie dans tous ses droits, et on lui assigna un revenu de soixante mille roubles.

Pierre II se reposait sur son favori des détails de l'administration, et se livrait à l'exercice de la chasse avec une ardeur qui pensa lui être fatale, en compromettant gravement sa santé. Pendant qu'il s'occupait de ses plaisirs, Dolgorouki donnait une attention sérieuse aux affaires de l'État. Une révolte des Cosaques de l'Ukraine fut réprimée; le canal de Ladoga fut achevé, et l'on établit à Moscou un conseil suprême, dont le pouvoir était supérieur à celui du sénat. Moscou, au grand contentement du parti radical, reprenait le rang de capitale de l'empire; la joie et l'abondance régnaient partout, lorsque la mort de la princesse Nathalie, sœur du tsar, répandit le deuil dans l'empire. Pierre II parut inconsolable de cette perte. Dolgorouki ne négligea rien pour effacer dans le cœur de son maître cette douloureuse impression; mais, en favori habile, il n'oublia pas ses propres intérêts; il ménagea une entrevue au tsar avec une de ses sœurs dont les agréments captivèrent le jeune souverain. Les fiançailles suivirent de près, et le mariage allait être célébré, lorsque la petite vérole emporta Pierre II, à l'âge de seize ans, à l'époque même de sa majorité. C'est ainsi que la fatalité attachée à la personne d'Alexis semblait s'étendre sur sa famille.

Le général Manstein rapporte que les Dolgorouki furent accusés d'avoir fabriqué un testament en faveur de la princesse de leur sang, qui venait d'être fiancée à Pierre II; et que le jeune Ivan, à la mort de son maître, tira son épée, et parcourut quelques salles du palais en criant: Vive l'impératrice Catherine, mais que, n'ayant trouvé aucun écho, il remit son glaive dans le fourreau. Comme chacun se croyait le droit de se choisir un maître, on ne lui fit point un crime de s'être trompé.

Le jour qui suivit le décès du tsar, le conseil suprême s'assembla à l'effet de délibérer sur un successeur. La postérité mâle des Romanof venait de s'éteindre. Le conseil crut devoir profiter de l'incertitude où l'on était encore, pour borner, par un pouvoir modérateur, la toute-puissance de l'autocratie; le prince Galitzin proposa de ne conférer la couronne qu'à des conditions nettement définies. Ce rappel des anciens priviléges obtint l'assentiment de l'assemblée, composée des premières familles de l'empire. Le prince Dolgorouki, père du prince Ivan, favori du prince défunt, représenta que puisque la couronne devait être portée par une femme, il était juste de choisir l'impératrice dans la branche

aînée, c'est-à-dire, de proclamer une fille d'Ivan. La postérité immédiate du frère aîné de Pierre le Grand se composait de la duchesse de Mecklenbourg, alors à Moscou, et de la duchesse de Courlande. On se décida en faveur de cette dernière, parce qu'elle était veuve, et que sa sœur aînée était mariée à un prince étranger. La véritable raison, dit Manstein, c'est que la duchesse de Courlande était absente, et qu'on voulait avoir le temps de prendre des mesures convenables pour assurer la nouvelle constitution. En conséquence, on dressa dans le plus grand secret les articles suivants : 1° L'impératrice ne gouvernera que d'après les délibérations du conseil souverain. 2° Elle ne fera de son chef ni la paix ni la guerre. 3° Elle ne mettra aucun impôt, et ne disposera d'aucune charge considérable sans l'agrément du conseil. 4° Elle ne punira de mort aucun gentilhomme qui n'aura pas été convaincu de crime capital. 5° Elle ne pourra confisquer les biens de qui que ce soit. 6° Elle ne pourra, dans aucun cas, disposer des domaines de la couronne, ni les aliéner. 7° Elle n'aura la liberté de se marier et de se choisir un successeur qu'avec l'agrément du conseil souverain. Ces dispositions, qui auraient mis l'impératrice en tutelle, prouvaient plutôt l'ambition de l'aristocratie russe que ses lumières. En supposant même qu'à cette époque un gouvernement constitutionnel eût été possible en Russie, au moins fallait-il laisser à la souveraine le pouvoir de faire le bien, que cette charte lui interdisait. Trois députés représentant le conseil souverain, le sénat et la noblesse, partirent immédiatement pour aller porter ces propositions à la duchesse de Courlande. Ils devaient la supplier en même temps, si elle les acceptait, de ne point amener avec elle Biren, gentilhomme de sa chambre.

Il paraît assez probable que le conseil s'attendait à un refus; et en effet il valait mieux rester duchesse de Courlande que de ne recevoir le titre d'impératrice que pour se voir lier les mains au sceptre. Le comte Iagouchinski dont Pierre le Grand avait distingué le mérite, était alors à la tête des affaires; il pénétra les vues du conseil, et comprit tout l'avantage qu'il pourrait tirer d'une indiscrétion. Il dépêcha, en toute hâte, un homme sûr vers la duchesse pour l'informer de son élection, en lui donnant le conseil de souscrire provisoirement à tout. Il ajouta qu'il était urgent qu'elle se rendît à Moscou aussitôt après son acceptation ; qu'en attendant, elle pouvait compter sur son zèle. Le prince Dolgorouki découvrit par ses espions que l'impératrice avait été prévenue, avant même l'arrivée des ambassadeurs. L'agent d'Iagouchinski fut cruellement maltraité, et le comte, dépouillé de ses fonctions et dégradé, fut jeté dans un cachot du Kremlin.

Cependant l'impératrice signa tout ce qu'on voulut. « Elle arriva à Moscou, dit Manstein, le 25 février. Le grand chancelier, à la tête des membres du conseil, lui présenta, dans un bassin d'or, le cordon de Saint-André avec l'étoile. Sitôt qu'elle le vit : *Il est vrai*, dit-elle, *que j'ai oublié de m'en revêtir.* » Et quand le grand chancelier voulut la complimenter, elle lui imposa silence. Bientôt après, elle nomma Soltikof, parent de sa mère, lieutenant-colonel des gardes : puis, comme si elle eût été satisfaite de ces actes d'autorité, elle parut se plier sans répugnance à toutes les exigences du conseil.

Cependant elle ne négligeait rien pour se faire un parti. Bientôt, au mépris de ses promesses, elle fit venir à Moscou son favori Biren. Elle tâcha de gagner l'esprit des gardes par des libéralités, sema la désunion parmi les membres du conseil, et fit insinuer à la noblesse de second ordre que le pouvoir du conseil ne faisait que substituer plusieurs volontés à l'unité monarchique, au grand détriment de ceux qui n'appartenaient pas aux familles privilégiées. Ses partisans rappelaient la conduite des Dolgorouki, depuis le règne de Pierre II, leur soif de dominer, leur partialité

pour leurs créatures, et leur dureté envers quiconque n'entrait pas dans leurs vues ambitieuses. Les princes Troubetskoï, Bariatinski et Tcherkaski étaient l'âme du parti impérial. Ils se rendirent au palais, accompagnés de six cents gentilshommes, pour demander audience à la souveraine. A la suite de cette mesure concertée d'avance, ils la supplièrent de convoquer le conseil suprême, à l'effet d'examiner quelques points concernant la régence. En même temps, Soltikof s'empare de toutes les issues du palais, et la garde reçoit l'ordre de se tenir sous les armes. D'un autre côté, le conseil et le sénat s'étaient assemblés pour aviser au parti à prendre dans cette circonstance imprévue. L'ordre de comparaître devant l'impératrice interrompit leurs délibérations. En présence de ces deux corps réunis et de la députation de la noblesse, le comte Matvéïef, s'adressant à la tsarine, au nom des gentilshommes de l'empire, lui représenta qu'elle avait été surprise par les députés du conseil suprême, et que toute la nation la suppliait de prendre les rênes du gouvernement. Anne feignit une grande surprise; elle se fit apporter la capitulation de Mittau, et ayant ordonné au grand chancelier de la lire, à chaque article elle demandait si cet article convenait à la nation. Les gentilshommes ne manquèrent pas de répondre négativement; alors elle se plaignit d'avoir été trompée, et déchirant cet écrit comme inutile, elle déclara : « que l'empire de Russie, n'ayant jamais été gouverné que par une seule personne, elle voulait jouir des mêmes prérogatives que ses ancêtres, puisqu'elle était montée sur le trône, non par voie d'élection, comme le prétendait le conseil, mais par droit d'héritage, et que tous ceux qui s'opposeraient à l'exercice de sa puissance souveraine, seraient punis comme coupables de haute trahison. » L'assemblée répondit à ce discours par des acclamations; on prit les mesures nécessaires pour comprimer toute résistance, et des courriers furent expédiés dans toutes les provinces de l'empire pour répandre la nouvelle de ce changement. Le peuple en témoigna une vive joie, non, comme on l'a dit, parce qu'il était fait pour l'esclavage, mais parce qu'il se souciait peu d'une liberté qui n'était profitable qu'à quelques grands. Cependant, le même soir, l'horizon parut d'un rouge de sang, et la superstition expliqua ce phénomène comme l'annonce de grands malheurs. Les cruautés de Biren se chargèrent plus tard de l'interprétation.

Ce récit, emprunté, à la forme près, au général Manstein, présente l'impératrice comme ayant renversé le conseil suprême avec autant de prudence que de fermeté; les détails donnés sur ce même événement par le général Betzki, que cite Leclerc, sont moins favorables à cette princesse. Selon lui, elle montra une grande irrésolution et une timidité plus conforme à son caractère. Elle eut besoin pour soutenir son rôle de l'assistance de sa sœur. Après avoir déchiré la capitulation, elle ordonna d'aller chercher Iagouchinski qui était dans les fers, et le réintégra dans ses fonctions. Bientôt Biren afficha un despotisme insupportable; il voulut même exiler en Sibérie Iagouchinski; mais Anne se rappelant ce qu'elle lui devait, se contenta de l'envoyer en ambassade à Berlin.

Le conseil suprême était frappé de consternation; le prince Galitzin conserva seul sa présence d'esprit : il dit à ses collègues, en faisant allusion au pouvoir oligarchique qu'il avait essayé d'établir : Le repas était apprêté, mais les convives n'en étaient pas dignes. La justesse de ce mot prouve la vanité de l'entreprise. C'est de ce moment qu'on doit dater le règne d'Anne Ivanovna, car jusqu'alors elle n'était que la représentation morte d'un pouvoir qui résidait réellement dans le conseil suprême. La chute de cette constitution éphémère a été attribuée à plusieurs causes, telles que l'absence d'unité dans les vues; l'oubli impolitique des intérêts du clergé, dont Galitzin redoutait l'influence, et l'imprudence plus grande encore de négliger l'appui

des gardes. Sans doute toutes ces causes contribuèrent à la ruine du conseil souverain; mais les mœurs de la nation, et les prétentions jalouses de la petite et de la moyenne noblesse étaient des obstacles plus puissants encore, contre lesquels il aurait fallu lutter avec une rigueur peu faite pour mettre en évidence les avantages réels d'un pareil changement.

ANNE IVANOVNA.

1730-1740. Anne semblait attendre que son autorité ne fût plus contestée pour abandonner le soin de l'empire à son favori. Biren était petit-fils d'un palefrenier de Jacques III, duc de Courlande. Cet homme eut deux fils, dont l'un entra au service de Pologne, et l'autre à celui de Courlande. Ce dernier accompagna, en qualité d'écuyer, le fils de son maître qui fut tué d'un coup de feu au siége de Bude; et il obtint à son retour la place de capitaine des chasses. Il eut trois fils: Ernest, l'aîné, se rendit à Pétersbourg pour y briguer la place de gentilhomme de la princesse de Wolfenbüttel, épouse d'Alexis; mais il reçut l'ordre de sortir de l'empire. De retour à Mittau, il gagna les bonnes grâces de Bestoujef, grand maître de la cour de la duchesse de Courlande, et parvint à se faire nommer gentilhomme de la chambre de cette princesse. Il ne fut pas longtemps sans obtenir ses bonnes grâces; et le premier usage qu'il fit de son crédit, eut pour résultat la ruine de son bienfaiteur. La noblesse de Courlande, humiliée d'un tel choix, chercha tous les moyens de mortifier le favori; en vain Biren essaya de se faire agréger au corps de la noblesse courlandaise; la cour de Russie, instruite de ses intrigues, et le connaissant pour un homme dangereux, avait mis au nombre des conditions imposées à la duchesse, que son favori ne la suivrait pas en Russie. Il est probable que les boyars étaient moins blessés de l'extraction roturière de Biren que de sa qualité d'étranger. En fait d'élévation subite, le règne de Pierre le Grand leur fournissait des exemples non moins extraordinaires.

L'impératrice le nomma son chambellan; et dès lors il se donna la satisfaction de persécuter ceux dont il avait eu à se plaindre. L'ancien conseil fut cassé, et remplacé par un autre sous le nom de conseil du cabinet. Ce conseil, qui transmettait au sénat et aux autres départements les décisions suprêmes pour toutes les affaires majeures, était composé de Munich, de Tcherkaski, et d'Ostermann; le premier ayant été nommé maréchal général des armées, et commandant de Pétersbourg et de l'Ingrie, Ostermann et Tcherkaski restèrent seuls au cabinet; ce qui fit dire aux Russes *que Tcherkaski était le corps d'un cabinet dont Ostermann était la double âme.*

La disgrâce des Dolgorouki suivit bientôt la dissolution du conseil; la famille Galitzin eut le même sort. Les uns furent exilés ou renfermés; on se débarrassa des autres par des emplois dans des résidences éloignées. La jeune princesse Catherine Dolgorouki, qui avait été fiancée à Pierre II, fut reléguée dans un couvent. Quelques années plus tard, le favori vindicatif, furieux que l'impératrice eût rappelé le prince Serge Dolgorouki, résolut la perte de toute cette famille; il suborna de faux témoins, accusa toute cette famille de correspondances criminelles avec les puissances étrangères, et fit conduire les accusés à Novgorod, où leur procès fut bientôt instruit. Les princes Ivan et Vassili furent roués vifs, deux autres écartelés, et les trois qui restaient eurent la tête tranchée.

Après le sacre de l'impératrice, qui eut lieu le 28 avril, Biren fut nommé grand chambellan, et élevé à la dignité de comte.

Pendant les deux premières années du règne d'Anne, Biren affecta de ne point se mêler des affaires; mais plus tard il attira tout à lui, et gouverna avec un despotisme tel que les Russes eux-mêmes s'en étonnèrent. Il eut assez de crédit pour rompre le mariage projeté entre sa souveraine et l'infant

dom Emmanuel de Portugal; pour éloigner toute idée d'alliance, il obtint de l'impératrice qu'elle se désignerait un successeur. Son choix tomba sur sa nièce, fille de la duchesse Catherine, mariée au duc Charles de Mecklenbourg. Cette jeune princesse changea son nom de Catherine pour celui d'Anne, en abjurant la religion protestante. Il fut d'abord question de lui faire épouser le margrave Charles, de la maison de Prusse; mais la cour de Vienne traversa ce projet d'alliance, et fit agréer le prince Antoine Ulric de Brunswick-Lunébourg, neveu de l'impératrice d'Autriche. Le peuple murmura, et manifesta le regret de voir Élisabeth écartée du trône: Anne prit des mesures pour contenir les mécontents, et fut, dit-on, sur le point de reléguer cette princesse dans un couvent; mais Biren intercéda pour elle; on explique cette démarche si étrangère à son caractère, par le désir qu'il nourrissait de marier son fils à cette même Élisabeth, et sa fille au duc de Holstein, veuf depuis quelque temps.

La Pologne, à l'avénement de la duchesse de Courlande au trône de Russie, avait essayé de partager cette province en palatinats et en voïévodies; mais Biren avait d'autres vues, et l'influence du cabinet russe parvint à la maintenir en duché électif. La cour se disposa à quitter Moscou pour Pétersbourg. Ce changement de résidence nécessita plusieurs mutations dans les emplois. Le général Roumiantzof fut désigné pour diriger le département des finances: il s'en excusa sur son inexpérience dans cette partie de l'administration, et ce refus consciencieux lui valut l'exil. Plusieurs personnages de distinction, pour avoir parlé librement du favori, eurent un sort pareil.

Munich s'occupait activement de l'organisation de l'armée; il fonda le corps des cadets, et forma plusieurs régiments de cuirassiers. L'impératrice rendit quelques ordonnances favorables au commerce; réduisit certains droits, et renouvela les anciens traités. Les conquêtes de la Perse étaient un fardeau pour l'empire; elle en fit sagement l'abandon à Thamas-Kouli-Khan (1732).

L'année suivante, des troubles sérieux éclatèrent en Pologne. Auguste II venait de mourir; le primat ouvrit la diète, qui déclara exclus de la souveraineté de Pologne tous les princes étrangers. Les cours de Vienne et de Pétersbourg appuyèrent l'élection de l'électeur de Saxe; et deux corps russes marchèrent, l'un vers l'Ukraine, et l'autre vers la Courlande. Cependant Stanislas fut élu. Alors les seigneurs, voyant l'impossibilité de réussir pour eux-mêmes, se réunirent pour procurer la couronne à Auguste III, et demandèrent la protection de la Russie contre le parti du primat, qui était celui de la France. Anne profita de l'occasion pour faire entrer des troupes en Pologne. Pendant que Stanislas s'emparait de Dantzick, le parti de l'opposition, appuyé du général russe Lascy, procéda à une nouvelle élection; de sorte que les Polonais eurent deux rois: Stanislas, l'élu de la noblesse, et Auguste, imposé à la nation par la Russie, et par quelques grands entêtés de leurs prétentions. La présence de Stanislas en Pologne remettait tout en question. Dès l'année suivante, Munich, que Biren redoutait, fut chargé de presser le siége de Dantzick; il s'en rendit maître au nom du roi Auguste, après quatre mois et demi de siége. Ce succès, qui assura la couronne à Auguste, n'amena pas la pacification de la Pologne, qui fut déchirée par des guerres intestines. La tête de Stanislas fut mise à prix par Munich; et ce prince ne parvint à s'échapper qu'à la faveur d'un déguisement. Lorsque la paix fut signée, en 1736, il renonça à toutes ses prétentions, et gouverna avec douceur les duchés de Bar et de Lorraine.

La république était enfin soumise, et Munich se préparait à retourner à Pétersbourg, lorsqu'il reçut l'ordre de faire les préparatifs du siége d'Azof. Les déprédations des Tatars sur le territoire russe étaient le prétexte de

cette guerre, dont le motif véritable est attribué à la jalousie du favori qui craignait l'influence de Munich. Cette campagne, qui rehaussa la réputation militaire du maréchal, coûta à l'empire cent mille hommes; et il fallut, en définitive, acheter la paix par l'abandon des conquêtes faites sur les Turcs. Ce fut surtout pendant cette guerre, observe Rulhière, que Munich, par une rigueur inflexible, acheva d'établir dans les armées russes la discipline qu'elles ont conservée. Les officiers généraux étaient, pour les moindres fautes, enchaînés à des canons, et traînés ainsi dans de longues marches. La plupart des soldats, par la crainte de s'avancer dans les déserts sablonneux qui séparent les deux empires, feignaient des maladies pour ne pas sortir des frontières. Munich, qui vit, par cette ruse, ses troupes diminuer de moitié, fit publier dans son armée une défense d'être malade, sous peine d'être enterré vif; et le lendemain, ayant fait enterrer trois soldats sur le front du camp, les maladies cessèrent, et l'armée passa outre. Au siége d'Oczakof, une bombe alluma dans la ville un incendie irremédiable. Munich commanda aussitôt une attaque environnante. L'incendie s'étendant de plus en plus, et faisant sauter consécutivement trois magasins à poudre, ensevelit au loin sous les ruines une partie de la ville, et des bataillons entiers d'assiégeants. Les Russes refusant alors de monter à un assaut pour entrer dans cette ville embrasée, Munich fait pointer contre ce détachement une batterie de canons; et ces troupes, ainsi forcées de combattre, emportent cette malheureuse ville. Réunissant la grandeur des vues à l'habileté de la tactique, ce général conçut le premier le plan de faire soulever contre les Turcs toutes les peuplades chrétiennes soumises depuis trois siècles à leur dépendance; il parvint à arrêter l'impétuosité de la cavalerie tatare par des chevaux de frise, toujours prêts à protéger toutes ses lignes.

Cependant la paix de Belgrade permit à la Russie de s'agrandir du côté de la Crimée; Ostermann en avait réglé les conditions; elles portaient que les ouvrages extérieurs d'Azof seraient démolis; que la Porte ne pourrait construire de nouvelles forteresses du côté de la mer, qu'à trente verstes au delà de cette ville; que les Russes seraient libres d'étendre leurs frontières à vingt milles d'Allemagne, dans les steppes, et qu'ils garderaient Samara; enfin que les Turcs reprendraient Oczakof et Kenbouroï.

Il ne fut question, dans ce traité, ni de Taganrok, ni des limites du Dniepr, ce qui ouvrait un champ libre aux prétentions de la Russie sur la Pologne, et frappait de nullité l'article du traité du Pruth, qui lui interdisait de s'immiscer dans les affaires de ce royaume.

Avant la conclusion de la paix qui eut lieu en 1739, les Tatars du Kouban furent soumis à la domination russe, et Biren obtint l'investiture du duché de Courlande. Ce favori vindicatif put persécuter à loisir les nobles courlandais, qui ne lui avaient pas épargné les humiliations, et qui se virent forcés de reconnaître pour leur souverain ce même homme auquel ils avaient interdit l'entrée de leurs assemblées. Biren, dit Manstein, avait un singulier expédient pour imposer silence à ceux qui se plaignaient de son administration. Il les faisait enlever par des personnes masquées qui les jetaient dans une voiture couverte, et les emmenaient ainsi dans les provinces les plus reculées de l'empire.

Vers cette époque, l'impératrice fit célébrer le mariage de la princesse Anne de Mecklenbourg, sa nièce, avec le prince Antoine Ulric de Brunswick; les fêtes données à cette occasion présentèrent un mélange curieux de mauvais goût et de magnificence. On renouvela quelques-unes des scènes burlesques qu'on avait vues sous le règne de Pierre le Grand; et l'on poussa encore plus loin que lui l'oubli des convenances. Anne aimait les bouffons; elle en avait six, dont quatre appartenaient à la plus haute noblesse.

Leclerc rapporte qu'un prince Galitzin, âgé de quarante ans, fut fait page et bouffon, pour le punir d'avoir embrassé la religion catholique romaine dans ses voyages. A cette humiliation, on en joignit une autre; Anne le maria à une fille du peuple, et fit les frais de cette noce qui eut lieu pendant l'hiver rigoureux de 1740. Les époux, transportés sur un éléphant, furent conduits dans un palais de glace; ils étaient suivis d'un cortége de quatre cents personnes, traînées par des chiens, des chameaux, des boucs, etc. On les obligea à passer la nuit dans un lit de glace, d'où ils ne purent sortir avant le jour. Il faut convenir que l'humiliation était moins pour les héros que pour les ordonnateurs de cette fête plus cruelle encore que burlesque.

La Suède voyait avec mécontentement la Courlande sous la dépendance de la Russie, et les progrès de cette dernière puissance en Pologne. Il y eut un moment où l'on craignit une rupture entre les cours de Pétersbourg et de Stockholm; Bestoujef, résident russe en Suède, informa Biren et Ostermann qu'il était question d'un traité secret entre les Suédois et les Turcs, et que le général Sinclair avait été dépêché à Constantinople pour en rapporter la ratification. On résolut d'enlever cet ambassadeur, qui fut massacré par des officiers russes à peu de distance de Neustædel; mais cet assassinat fut inutile; et, comme de raison, le cabinet russe protesta qu'il n'y avait pris aucune part.

La paix entre la Russie et la Porte avait été conclue sous la médiation de la France: elle fut proclamée en 1740, et le marquis de la Chétardie arriva à Pétersbourg, en qualité d'ambassadeur. Les cruautés exercées par le favori, qui préférait le séjour de Pétersbourg à celui de Moscou, lui inspira peut-être le désir de contribuer à sa chute. On assure que vingt-cinq mille personnes furent exilées, emprisonnées, ou mises à mort par ce ministre, dont le seul mérite était de manier un cheval avec grâce, et de plaire à sa souveraine. On cite, entre mille cruautés presque incroyables, le supplice qu'il fit infliger à un seigneur nommé Voznitzin, qui avait embrassé la religion juive. Il fut brûlé vif avec le malheureux qui l'avait converti.

Tandis que l'ambassadeur de France, conservant son rôle de médiateur, tâchait de rétablir l'harmonie entre la Russie et la Suède, la princesse Anne accoucha d'un fils, qui reçut le nom d'Ivan. L'impératrice l'adopta, et il fut désigné comme successeur, au détriment de sa mère et d'Élisabeth. Cette mesure était l'ouvrage de Biren qui espérait, en cas de mort de la souveraine, conserver son pouvoir durant une longue minorité. En même temps, il fit jouer tant de ressorts, qu'il fit adresser un mémoire à l'impératrice pour la prier de conférer la régence au duc de Courlande. Cet homme disait tout haut qu'il fallait une hache et des verges pour gouverner les Russes; il n'avait jamais voulu apprendre la langue russe, pour ne pas être obligé de lire à l'impératrice les requêtes, les rapports et les autres papiers qu'on lui remettait tous les jours.

Ostermann, que Biren avait mis dans ses intérêts, se présenta chez la souveraine quelques heures avant sa mort; et, en présence de Biren, il lui demanda si elle voulait entendre la lecture de son testament. *Qui a écrit ce testament?* lui demanda-t-elle; votre esclave, répondit Ostermann. Lorsqu'on lui lut l'article qui donnait la régence à son favori, elle demanda à Biren: Est-ce que cela te convient? Bientôt après, elle fut prise d'une faiblesse qui ne lui laissa que le temps de signer l'acte testamentaire. Elle mourut d'une goutte remontée, dans la quarante-septième année de son âge, après un règne de dix ans.

Anne, disent plusieurs contemporains, était naturellement portée à la douceur; mais elle eut le tort grave de tolérer la tyrannie de Biren. Plus d'une fois, elle s'abaissa jusqu'aux supplications et aux larmes pour lui arracher la grâce des innocents qu'il voulait sacrifier à son ambition; cette facilité

de caractère et cette légèreté de mœurs, qu'on blâmerait dans un particulier, sont des crimes sur le trône.

IVAN VI ET RÉGENCE DE BIREN.

1740-1741. Biren prêta serment à Ivan VI, en qualité de régent, entre les mains de Munich, qui avait favorisé son élévation dans l'espoir qu'un si grand service lui assurerait à lui-même une augmentation de crédit; c'était sacrifier les intérêts de l'État à des vues personnelles; le maréchal méritait d'être trompé, et il le fut. Le régent n'était pas homme à partager le pouvoir avec qui que ce fût, et il ne laissait quelque influence qu'à ceux qui, par caractère, comme le prince Tcherkaski, ou par ruse, comme Ostermann, s'éclipsaient, pour ainsi dire, devant lui. Il ne fut pas longtemps à être instruit que l'on murmurait contre lui, et que le prince et la princesse de Brunswick témoignaient un vif mécontentement de se voir écartés du trône. Pour étouffer ces bruits, il eut recours à ses moyens ordinaires, l'exil et le knout; il eut même l'audace de dire que si la princesse faisait la mutine, il la renverrait en Allemagne avec son prince, et qu'il ferait venir le duc de Holstein pour le placer sur le trône. Munich s'était flatté de jouer un grand rôle sous la régence; il avait sollicité Biren de le nommer généralissime des forces de terre et de mer; mais cette démarche fut suivie d'un refus. Le maréchal dissimula son dépit et prépara sa vengeance. C'était lui que le régent chargeait ordinairement de faire passer au prince et à la princesse de Brunswick des messages qui n'étaient rien moins qu'agréables. Un jour qu'il était porteur d'une commission semblable, la princesse lui confia toutes ses craintes, ajoutant qu'elle ne pouvait espérer aucune tranquillité tant que Biren gouvernerait l'empire, et qu'elle était tentée de s'en retourner en Allemagne. Le maréchal, qui avait probablement provoqué cette explication, l'engagea à ne point se décourager, et lui fit ses offres de service. Le mécontentement de Munich était garant de sa sincérité; il fut convenu que le maréchal arrêterait le régent à la première occasion favorable. Pour mieux cacher son dessein, il se montra aussi assidu que de coutume auprès de Biren.

« Le 28 novembre, selon Manstein, le maréchal dîna et soupa avec le régent : pendant toute la soirée, le duc, inquiet et rêveur, changea souvent de conversation; et, à propos de rien, il demanda au comte Munich : *Monsieur le maréchal, dans vos expéditions militaires, n'avez-vous jamais rien entrepris d'important pendant la nuit?* Cette question imprévue déconcerta un peu le comte, qui crut d'abord que son dessein était découvert; mais il se remit bientôt, sans que le régent distrait se fût aperçu de son trouble, et il lui répondit : *Je ne me rappelle pas avoir entrepris des choses extraordinaires pendant la nuit; mais j'ai pour principe de saisir toutes les occasions qui me paraissent favorables.* A onze heures, ils se séparèrent... Arrivé chez lui, le comte Munich dit au lieutenant-colonel Manstein, son premier aide de camp : « J'aurai besoin de vous de grand matin. » A deux heures après minuit, il le fit appeler : ils montèrent seuls en voiture, et se rendirent au palais d'hiver, où l'empereur et ses parents logeaient alors. Ils entrèrent dans l'appartement de la princesse mère, que madame Mengden, sa favorite, s'empressa d'éveiller. Elle se leva, vint parler au maréchal, et ordonna à son adjudant d'aller chercher les officiers qui étaient de garde au palais. Dès qu'ils furent arrivés, elle leur raconta en peu de mots les outrages sans nombre que le régent lui faisait essuyer ainsi qu'à son époux, et à tous ceux qui lui portaient ombrage. Elle ajouta que, ne pouvant supporter plus longtemps ces indignités, elle était résolue de faire arrêter Biren, et qu'elle se flattait que de braves officiers voudraient bien seconder leur général, et exécuter les ordres qu'elle venait de lui donner. Les officiers promirent ce qu'on voulut; elle leur donna sa main à baiser, et les embrassa tous. Ils des-

cendirent avec le maréchal, et firent mettre la garde sous les armes. Le maréchal ayant dit aux soldats le motif de cette alerte, ils firent comme leurs officiers. La garde était composée de cent quarante hommes; on en laissa quarante avec un officier pour garder le drapeau; les autres, avec le maréchal, marchèrent au palais d'été, où Biren logeait encore. La troupe fit halte à deux cents pas du palais, et le maréchal députa Manstein vers les officiers de la garde du régent, pour leur faire part des intentions de la princesse Anne: ceux-ci ne firent pas plus de difficultés que les autres; ils offrirent même leur secours pour arrêter le duc, si l'on croyait en avoir besoin. Manstein ayant rendu compte de leurs bonnes dispositions, le maréchal lui dit: « Prenez avec vous un officier et vingt soldats, pénétrez dans le palais, arrêtez le duc, et en cas de résistance, tuez-le sans miséricorde. » Manstein, dont nous abrégerons le récit, pénétra dans la chambre à coucher du duc et de son épouse; ils dormaient si profondément que le bruit d'une porte qu'il fallut forcer n'avait pu les éveiller. Alors, ouvrant les rideaux, il demande à parler au régent. Les deux époux, réveillés en sursaut, crièrent au secours; le duc se laissa glisser à terre pour se cacher sous le lit; Manstein se précipita sur lui, et le contint jusqu'à l'arrivée de son escorte. Comme il essayait de résister, les soldats le maltraitèrent à coups de crosse, lui mirent un mouchoir dans la bouche, lui lièrent les mains avec une écharpe, et le portèrent nu devant le corps de garde. Là, on le couvrit d'un manteau, et on le mit dans le carrosse du maréchal.

On arrêta le même jour les deux frères de Biren, et plusieurs seigneurs qui lui étaient dévoués; tous les régiments qui se trouvaient à Pétersbourg reçurent l'ordre de prendre les armes et d'entourer le palais. Alors la princesse Anne se déclara grande duchesse et régente, et reçut le serment de fidélité.

Nous avons donné tous ces détails sur la chute de Biren, pour montrer avec quelle facilité les pouvoirs despotiques sont renversés. Rien de plus précaire que l'omnipotence d'un autocrate; l'audace de quelques hommes influents, et le consentement d'une poignée de soldats, suffisent pour opérer ces grands changements. Quant au peuple, qui espère toujours gagner à ces révolutions, il accepte sans difficulté le maître qu'on lui impose, et regarde froidement tomber ou prendre la route de l'exil ceux qui, la veille, le faisaient trembler.

RÉGENCE DE LA GRANDE-DUCHESSE ANNE ET DU PRINCE DE BRUNSWICK.

1741. A peine Anne se vit-elle maîtresse de l'empire, qu'elle nomma son époux généralissime, et le comte Munich premier ministre. Les officiers qui avaient pris part à l'arrestation de Biren reçurent des faveurs et de l'avancement; mesure imprudente qui confère à la trahison les récompenses des services et de la fidélité.

Le maréchal était au comble de ses vœux; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il est plus aisé de perdre un ennemi que de se maintenir dans la faveur des princes, et que l'intrigue détruit ce qu'elle a fait réussir. Ostermann, piqué de se voir supplanter par un homme de guerre, ne négligea rien pour perdre le maréchal; l'imprudence de ce dernier lui en facilita les moyens. Munich, en dressant l'acte qui déclarait généralissime le prince de Brunswick, avait ajouté cette réflexion, qui, pour être juste, n'en était pas moins inopportune: « Quoique le maréchal, comte Munich, eût pu prétendre à la charge de généralissime, après les services signalés qu'il a rendus à l'État, cependant il s'en est désisté en faveur du prince Ulric, père de l'empereur, et se contente de l'emploi de premier ministre. » Il affectait de traiter ce prince d'égal à égal, et ne lui faisait part que des affaires peu importantes. Ostermann ne manqua pas de relever ces indiscrétions de Munich, et d'envenimer encore ce qu'elles pouvaient avoir de blessant pour le

prince et pour la régente. Quand il crut les choses assez avancées, il représenta que le maréchal, qui n'avait que l'expérience de la guerre, ne pouvait être chargé, sans préjudice pour le service, des départements de l'intérieur et des affaires étrangères. La princesse lui rendit la direction de la politique, et confia le département de l'intérieur à Golovkin. Munich demanda et obtint sa démission. Dans les mémoires du maréchal, il attribue sa disgrâce au traité d'alliance qu'il avait conclu avec la Prusse, contrairement aux intérêts de la cour de Vienne, qui voulait démembrer les États de Frédéric.

Peu de temps après la chute de Munich, la Russie, sollicitée par le marquis de Botta, ministre autrichien, et par le comte de Lynar, envoyé de Pologne et favori de la régente, entra dans cette ligue, qu'elle appuya en faisant marcher des troupes en Livonie. Vers la même époque, le prince Ulric fut déclaré co-régent.

Biren était exilé au fond de la Sibérie; la Courlande se trouvait sans duc; on procéda à une nouvelle élection, et l'on choisit, sous l'influence russe, le prince Louis de Brunswick-Brévern, frère du prince Ulric, malgré les protestations du comte de Saxe, et l'opposition ouverte de la Pologne. Ces difficultés se compliquèrent encore des affaires de Suède. Le parti de la guerre y dominait; elle fut déclarée à la Russie, malgré la médiation de la France, et la Finlande en devint le théâtre. Le maréchal Lascy battit les Suédois à Wilmanstrand, et prit cette ville. Il se donna plusieurs autres combats sans résultat important.

Tandis que la Russie menaçait le Nord, la régente reçut presque en même temps deux ambassades, l'une envoyée par la Porte, l'autre par le célèbre Thamas-kouli-khan. Ce prince, après avoir conquis le Mogol, avait expédié en Russie, pour en porter la nouvelle, un ambassadeur escorté de seize mille hommes de troupes et de vingt pièces de canon. Soit motif d'économie, soit appréhension d'une autre nature, on éluda les embarras d'une telle réception, en priant l'ambassadeur persan de n'entrer en Russie qu'avec trois mille hommes. L'entrée de cet envoyé se fit avec une grande pompe; il offrit à la régente quatorze éléphants et des pierreries d'une grande valeur, et sollicita, au nom de son maître, la main de la princesse Élisabeth. « Cette demande fut écartée, dit Rabbe, mais, sans doute, pour adoucir le refus, on garda les présents. »

La régente était naturellement ennemie des occupations sérieuses, dont elle laissait le soin aux ministres. Julie Mengden, confidente de ses faiblesses, jouissait de toute sa confiance, et ménageait à la princesse des entrevues fréquentes avec le comte de Lynar. Cette intimité ne fut pas tenue assez secrète pour que le prince l'ignorât longtemps; il fit des représentations inutiles, et dont l'éclat amena une rupture. Madame Mengden, pour cacher cette intrigue, prit le parti d'épouser Lynar. Ce dernier, quelque temps après les fiançailles, se rendit en Saxe pour y régler ses affaires. Une nouvelle révolution prévint son retour.

Golovkin, jaloux de la préférence que le prince Ulric accordait à Ostermann, essaya de contre-balancer son crédit en se dévouant aux intérêts de la régente. Il lui donna le conseil de se faire déclarer impératrice, et tout était prêt pour ce changement, lorsque l'élévation d'Élisabeth arrêta l'exécution de ce projet.

Cette princesse indolente et portée au plaisir, avait vu avec une apparente résignation la couronne passer au fils de sa nièce; elle avait vécu en assez bonne intelligence avec la régente jusqu'au moment où elle avait voulu lui faire épouser le prince Louis de Brunswick. A tout événement, Élisabeth s'était assuré un parti dans les gardes; mais ses familiarités avec les officiers, et même avec les simples soldats, ne furent attribuées qu'à l'extrême facilité de ses mœurs. La Suède était portée à favoriser son élévation, dans l'espoir qu'une fois sur le trône elle restituerait quelques-unes des conquêtes de Pierre le Grand; elle avait même annoncé,

en déclarant la guerre à la Russie, qu'un de ses motifs était d'exclure du trône Élisabeth et le duc de Holstein. Au milieu de ces circonstances, la reine Ulrique-Éléonore mourut à Stockholm, et l'empereur Charles VI étant mort en même temps, la guerre éclata dans toute l'Allemagne. Le marquis de la Chétardie se flatta qu'une révolution qui renverserait la régente, priverait l'héritière de Charles VI de l'appui de la Russie. L'ambassadeur avait été témoin de la chute de Biren; il dirigea toute cette intrigue et fournit l'argent nécessaire. Lestocq, chirurgien français attaché à la maison d'Élisabeth, fut l'agent sur lequel on jeta les yeux pour éloigner les soupçons. On a beaucoup parlé de l'imprudence et des indiscrétions de ce conspirateur; mais le choix qu'avait fait de lui la Chétardie, et plus encore la réussite du complot, malgré la vigilance et l'habileté d'Ostermann, accusent moins son incapacité que la jalousie de ceux que blessait sa faveur.

Cependant Élisabeth, sans cesse au milieu des gardes auxquels elle ne refusait rien, semblait préférer à l'accomplissement de ses vues les moyens qui pouvaient l'y faire parvenir. Elle avait déjà gagné une trentaine de soldats; mais elle différait encore, lorsqu'elle apprit que le régiment auquel appartenaient ses plus zélés défenseurs était désigné pour la Suède, et qu'Anne allait être proclamée impératrice.

La régente reçut plusieurs avis sur le complot qui se tramait contre elle; d'abord elle y fit peu d'attention, croyant la princesse Élisabeth uniquement occupée de ses plaisirs; enfin elle résolut d'avoir une conférence avec elle. Anne l'informa qu'il courait sur sa conduite des bruits étranges; que son chirurgien avait de fréquents rapports avec l'ambassadeur de France, et qu'elle se verrait forcée de faire arrêter Lestocq pour découvrir la vérité. Élisabeth ne donna pas le moindre signe d'inquiétude; elle protesta de son innocence, et appuya cette protestation de larmes et de plaintes contre ses ennemis. Anne fut complétement sa dupe; et Lestocq, instruit de cette entrevue, jugea qu'il était temps d'agir. Le lendemain, selon Manstein, il se rendit chez Élisabeth, et lui présenta un papier où il avait dessiné, d'un côté, la princesse avec la couronne sur la tête, et de l'autre, son image couverte d'un voile, et entourée d'instruments de supplices : *Choisissez, madame*, lui dit-il, *ou d'être impératrice, ou d'être enfermée dans un couvent, et de voir vos fidèles serviteurs livrés aux bourreaux.*

Immédiatement après l'entretien que la régente avait eu la veille avec Élisabeth, le marquis de Botta avait dit à Anne : « Votre Altesse Impériale a négligé jusqu'ici de donner des secours à la reine, ma maîtresse, malgré l'alliance des deux cours; mais comme le mal est sans remède, j'espère que, par l'assistance de Dieu et de nos autres alliés, nous nous tirerons d'affaire : quant à vous, madame, ne négligez pas de pourvoir à votre propre sûreté. Vous êtes sur le bord d'un précipice : au nom de Dieu, sauvez-vous, sauvez l'empereur, sauvez votre époux. » Mais rien ne put la tirer de son aveugle confiance; elle empêcha même que le prince Ulric fît arrêter Lestocq.

Les conjurés fixèrent l'exécution de leur entreprise à la nuit suivante. Élisabeth tremblait; Lestocq lui montra qu'il y avait plus de danger dans la crainte que dans l'exécution. Après avoir prié devant une image de la Vierge, elle se décora du cordon de Sainte-Catherine. Le comte Vorontzof et Lestocq montèrent derrière son traîneau. Il était minuit. Les grenadiers eurent bientôt attiré dans leur parti trois cents soldats et sous-officiers. « Amis, leur dit Élisabeth, vous savez de qui je suis fille; suivez-moi! — Nous sommes prêts, répondirent-ils; nous les tuerons tous... » Élisabeth réprima cette saillie de dévouement sanguinaire, et ils promirent de se conformer à ses ordres et de se sacrifier pour elle. Le corps de garde qui veillait au palais d'hiver ne fit aucune résistance. Le régent et son épouse furent arrêtés dans leur lit; le jeune empe-

reur, dont les soldats entourèrent le berceau en silence, s'éveilla une heure après. A cette vue, l'innocente victime poussa des cris : sa nourrice accourut, le prit dans ses bras; on les transporta dans des traîneaux au palais d'Élisabeth. Munich et son fils, Ostermann, Golovkin et quelques autres fonctionnaires, furent arrêtés. Le même jour, la princesse reçut le serment de fidélité, et déclara par un manifeste qu'elle était montée sur le trône de ses pères, qui lui appartenait légitimement; et que, confiante dans ses droits, elle avait fait arrêter les usurpateurs. Trois jours après, elle annonça dans un second manifeste que la princesse Anne et son époux, n'ayant aucun droit au trône de Russie, ils seraient renvoyés en Allemagne. En attendant, elle les fit enfermer dans la citadelle de Riga, d'où on les transporta au fort de Dunamunde. Plus tard, ils furent confinés à Kholmogori, à quatre-vingts verstes d'Arkhangel. C'est dans cet exil qu'Anne mourut en couche, en 1746. Quant au jeune empereur, il fut enfermé à Schlüsselbourg, où il fut poignardé, sous un autre règne, après une dure captivité de vingt-deux ans.

ÉLISABETH PÉTROVNA.

1741-1761. Élisabeth avait trente-deux ans lorsqu'elle monta sur le trône; elle était née en 1709, année mémorable où Pierre gagna la bataille de Poltava, et jeta les fondements de la puissance militaire de son peuple. Quoique sa première éducation eût été négligée, elle parlait quatre langues. Elle était d'une taille et d'une beauté remarquables, quoiqu'un peu replète : mais laissons parler Munich, qui même sur ce chapitre peut être accusé de partialité. « Élisabeth aimait la magnificence et l'ordre; elle avait la passion de bâtir des palais et des églises. Elle aimait le militaire, et c'est par là que ses armées ont glorieusement combattu et vaincu les troupes de Prusse, alors tant vantées. C'est elle qui a rendu la cour de Russie une des plus brillantes de l'Europe, en y introduisant la langue, le goût, la politesse et les manières françaises. Cette gracieuse princesse était très-insinuante et très-éloignée de toute espèce de cruauté; mais cet excès de bonté des souverains devient une faiblesse, quand ils se laissent conduire par les autres. Élisabeth savait dissimuler : l'exemple de la cour et le rôle qu'elle avait été forcée d'y jouer, le lui avaient appris. Si elle parut ennemie irréconciliable, ce fut moins par une disposition naturelle de son cœur que par les funestes insinuations de ceux qui l'environnaient. Voilà pourquoi elle n'a jamais pardonné aux comtes Ostermann, Lövenvolde, Golovkin, ni au baron de Mengden, ni à moi, ni à mon fils qui cependant n'avait pris aucune part à mes fautes, si l'on peut appeler fautes l'obéissance et le dévouement aux ordres de l'impératrice Anne, ma souveraine. Née d'un sang voluptueux, la sensible Élisabeth était voluptueuse à l'excès; elle disait à ses confidentes. *Je ne suis contente qu'autant que je suis amoureuse.* Elle était inconstante dans ses amours, et changeait souvent de favoris. Cette faiblesse est souvent accompagnée de complaisance : aussi laissait-elle agir les personnes favorisées au gré de leurs intérêts personnels : de là un grand désordre dans les finances, et tant de particuliers enrichis dans un temps où la couronne manquait d'argent; de là des monopoles ruineux et des douanes oppressives, le mauvais état de la flotte et du canal Ladoga, les ruines de Cronstadt, les désordres dans l'exploitation des mines de Sibérie, le prix énorme de l'eau-de-vie, du sel et du tabac, etc. Tout cela doit paraître un paradoxe, sous le règne d'une princesse qui aimait l'humanité, qui versait des larmes sur les lauriers de ses généraux, et qui regardait comme un malheur une gloire achetée par le sang de ses sujets. » Ce portrait d'Élisabeth, par le maréchal Munich, prouve que les courtisans sont portés à juger avec indulgence les faiblesses et les vices dont ils ont profité, même quand les circonstances les font tourner contre eux-

mêmes. Sans vouloir faire ici de la critique déclamatoire, ni prétendre que les souverains, environnés de tant de fausses séductions, doivent naître avec des vertus qui sont rares chez les particuliers, nous nous contenterons de dire qu'Élisabeth était bonne par tempérament, et qu'elle fut d'autant plus coupable de laisser exercer en son nom des cruautés et des injustices par des favoris, qui la déconsidéraient à la fois comme femme et comme souveraine. Nous verrons d'ailleurs qu'elle ne s'est pas abstenue de sévir avec cruauté, lorsqu'il a été question de venger son amour-propre offensé.

Les historiens qui ont le plus loué la clémence d'Élisabeth sont assez embarrassés lorsqu'ils abordent les faits de ce règne. On débuta par faire le procès de ceux qu'on voulait perdre, pour enrichir ceux qu'on voulait récompenser. Ostermann fut accusé d'avoir contribué, par ses intrigues, à l'élection de l'impératrice Anne, et d'avoir supprimé le testament de Catherine, quoique le prudent diplomate, prévoyant le danger qu'il y aurait à se déclarer dans cette circonstance, eût prétexté une maladie, pour ne point paraître au conseil. Munich fut accusé d'avoir dit aux soldats, lorsqu'il arrêta Biren, que c'était pour placer Élisabeth sur le trône. Le maréchal, s'apercevant qu'on n'admettait aucune justification, dit froidement au procureur général : « Dressez vous-même les réponses que l'on désire, et je les signerai. » On le prit au mot, dit Leclerc, et c'est ainsi que son procès fut instruit. La sentence portait qu'Ostermann serait roué vif, et le maréchal écartelé : on leur fit grâce de la vie, ainsi qu'à Golovkin, Lovenvolde et Mengden, qui devaient avoir la tête tranchée. Les femmes des disgraciés voulurent partager leur exil, et donnèrent ainsi à l'impératrice un exemple de ce que peut la vertu dans un sexe faible. Après les rigueurs vinrent les récompenses : Razoumovski, pour avoir eu le bonheur de plaire à sa souveraine, fut fait chambellan, comte, grand veneur, et chevalier de l'ordre de Saint-André : toute la compagnie de Préobrajenski fut anoblie ; les simples grenadiers eurent le rang de lieutenant, et ainsi de suite pour les grades supérieurs. Un des soldats, nommé Grunstein, qui avait recruté les conjurés, fut fait brigadier; mais cet homme, ébloui par son élévation subite, se crut tout permis : il reçut le knout, et fut envoyé en Sibérie. L'impératrice put se convaincre qu'elle avait outrepassé la mesure des bienfaits; et que, si le caprice d'un souverain peut renverser les conditions de l'ordre social, il ne dépend pas de lui de réformer, par un seul acte de sa volonté, les vices de nature, et la bassesse des inclinations. Cette compagnie privilégiée reçut le nom de compagnie du corps, et les interprétations scandaleuses ne manquèrent pas à cette dénomination. Presque tous les officiers récemment anoblis se conduisirent comme des forçats libérés : ils entraient, dit Leclerc, dans les maisons des seigneurs, demandaient de l'argent d'un ton menaçant, et prenaient sans scrupule tout ce qui leur convenait. Pour remédier à des excès qui déshonoraient l'armée, on eut recours à un singulier palliatif : ce fut de faire passer les plus mauvais sujets dans les régiments de campagne, en leur conservant leur grade.

Bestoujef fut nommé vice-chancelier. Cet homme, dont Biren avait favorisé l'élévation, trouva moyen de se justifier, lors de la chute de ce favori. Il était laborieux, dit Manstein, et ne manquait pas de discernement : du reste, altier, faux, débauché, et si vindicatif, qu'il ne pardonna jamais à ceux qui avaient choqué son orgueil, croisé son ambition, ou touché à son intérêt. Pendant de longues années, il exerça un pouvoir despotique, malgré les nombreux ennemis que son humeur impérieuse lui avait suscités.

Jusqu'à présent nous avons vu Élisabeth ne rappeler à la Russie qu'elle était fille de Pierre le Grand, que par son allocution à la soldatesque : après avoir ouvert son règne par des faveurs peu judicieuses, elle rappela, selon

l'usage des souverains russes à leur avénement au trône, les exilés des régnes précédents. Environ cinq mille de ces malheureux manquèrent à l'appel, soit qu'ils eussent succombé, soit qu'ayant été déportés sous un nouveau nom, il eût été impossible de retrouver leurs traces.

La nouvelle révolution qui avait été dirigée par la Chétardie, avait donné de l'ascendant au parti de la France : la paix avec la Suède fut sur le point de se conclure; mais les prétentions de cette puissance, qui réclamait la Finlande, rompirent les négociations, et la guerre ne tarda pas à se rallumer. Un grand désordre régnait dans toutes les parties de l'administration ; Élisabeth, pour y remédier, annula le conseil du cabinet, et renvoya au sénat la connaissance des affaires. Privée d'héritiers, et ne voulant pas s'imposer la gêne du mariage, elle fit venir à Pétersbourg le jeune duc de Holstein-Gottorp, son neveu, le nomma lieutenant général, le fit instruire dans la religion grecque, et le désigna pour son successeur.

Cette déclaration se fit à Moscou, ainsi que le sacre de l'impératrice, qui eut lieu le 25 d'avril 1742.

Le marquis de la Chétardie quitta la Russie à cette époque, et son départ laissa le champ libre aux agents de Vienne et de Londres, dont le diplomate français avait jusque-là déjoué les plans. Bestoujef fut acheté, et travailla à rapprocher la Russie de l'Autriche.

Ce fut la même année que le jeune duc de Holstein refusa le trône de Suède, dans l'expectative d'une couronne qu'il ne porta que pour son malheur. Ce qu'il y eut de singulier dans ce refus d'un sceptre, c'est que les Suédois choisirent plus tard pour roi l'évêque de Lubeck, oncle du duc démissionnaire, que celui-ci avait lui-même désigné pour régner à sa place, et la guerre n'en continua pas moins.

La turbulence et l'indiscipline des gardes se manifestèrent en plusieurs occasions : dans leur haine pour les étrangers, ils demandèrent, avec une férocité naïve, la faveur de les massacrer tous : il y eut, à cette occasion, des troubles dont plusieurs personnes furent victimes, et qui auraient eu les suites les plus funestes sans la fermeté du maréchal Lascy et du général Keith.

La guerre contre les Suédois fut poussée avec vigueur par les Russes qui ne trouvèrent dans leurs ennemis dégénérés que désunion et faiblesse. Enfin, une capitulation fut conclue à des conditions peu honorables pour la cour de Stockholm, et toute la Finlande se trouva au pouvoir des Russes. Keith eut le gouvernement de cette province. Les troupes suédoises, après s'être laissé enfermer dans Helsingfors, subirent la loi du vainqueur. La Russie, qui désirait la paix, ouvrit des conférences à Abo, où la Suède, de son côté, envoya des plénipotentiaires. La diète de Stockholm avait décidé que, si la paix n'était pas signée avant le 4 juillet 1743, le prince royal de Danemark serait déclaré prince héréditaire de Suède. Cette résolution imprima plus d'activité au congrès d'Abo, et les préliminaires de la paix furent signés quelques jours avant l'expiration du terme fixé. Lingden, lieutenant-colonel au service de Suède fut dépêché vers Stockholm, avec cette nouvelle, qu'il était important de signifier sans retard. Il traversa, pour abréger, l'île d'Aland, qu'il trouva déserte. Enfin, il rencontra un vieillard dont le bateau faisait eau en plusieurs endroits; il n'hésita pas à se confier à cette frêle embarcation; après mille dangers, il débarqua sur la côte de Suède, et se rendit à Stockholm le jour même où devait avoir lieu l'élection du prince danois. On garde encore, dans cette capitale, le bateau auquel l'évêque de Lubeck fut redevable de sa couronne.

Le traité d'Abo renouvelait les stipulations les plus importantes de celui de Neustadt, et ajoutait encore quelques possessions aux conquêtes antérieures des Russes dans la Finlande. Une ligne idéale traçait la délimitation des frontières respectives, que plus

tard les Russes surent fixer d'une manière moins équivoque. Quant aux provinces cédées, il fût stipulé qu'elles conserveraient le même mode d'administration, et les priviléges dont elles avaient joui sous le gouvernement suédois.

Cependant Botta, ministre d'Autriche à Berlin, organisait à Pétersbourg un complot dont le but était d'ôter la couronne à Élisabeth, pour la rendre au jeune Ivan. Il espérait que ce changement serait favorable à Marie-Thérèse. Mais on conspire mal par courrier : le secret transpira par l'indiscrétion des conjurés. Lapoukhin, commissaire général de la marine; sa femme, la plus belle femme de son temps, qui était maîtresse de l'exilé Lövenvolde; madame Bestoujef, sœur de Golovkin, également exilé, reçurent le knout, et eurent la langue coupée. On prétend qu'Élisabeth saisit avec joie l'occasion de punir dans madame Lapoukhin une rivale dont les charmes surpassaient les siens. Certes, si cette princesse se montra clémente, ce ne fut pas dans cette occasion.

Le mauvais succès des intrigues de Botta devait amener une rupture entre les cours de Vienne et de Russie; mais les choses s'arrangèrent : l'impératrice désavoua hautement son ministre et le fit enfermer pendant quelques mois dans une forteresse, pour n'avoir point réussi; et Bestoujef, qui perdait au jeu de grosses sommes en ducats d'Allemagne, réconcilia les deux souveraines. Élisabeth garda rancune au roi de Prusse, et le chancelier Bestoujef eut soin de l'entretenir dans ces dispositions. L'abbé de Mably observe avec raison que l'alliance entre la Prusse et l'Autriche avait cessé de présenter les mêmes garanties au cabinet de Vienne, depuis que l'héritier présomptif de la couronne de Russie était le duc de Holstein-Gottorp, lui-même prince de l'empire, et qui pouvait en cette qualité exercer une grande influence sur les délibérations de la diète germanique.

Élisabeth, qui pensait à marier son neveu, avait d'abord jeté les yeux sur la princesse Amélie, sœur du roi de Prusse. Cette détermination semble peu s'accorder avec l'éloignement d'Élisabeth pour ce souverain; peut-être Bestoujef, qui prévoyait un refus, ne conseilla-t-il cette démarche que pour augmenter le mécontentement de l'impératrice; quoi qu'il en soit, le roi éluda la demande, et proposa au lieu de sa sœur la princesse Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst, qui depuis fut Catherine II. Sa mère l'accompagna à Moscou; elle embrassa publiquement la religion grecque, et, quelque mois après, son mariage fut célébré. On la déclara grande princesse de Russie, et il fut réglé qu'elle succéderait à la couronne, si l'impératrice et le grand-duc mouraient sans héritiers.

D'Allion avait remplacé la Chétardie dans les fonctions délicates de ministre de France en Russie, mais son inexpérience faisait languir toutes les négociations; la Chétardie fut rappelé à Pétersbourg; tout le monde crut à la disgrâce de Bestoujef, qui néanmoins parvint à se maintenir. La mission de l'ambassadeur avait pour objet principal de faire servir l'influence de la Russie à la pacification de l'Europe, partagée alors entre les intérêts de Charles VII et de Marie-Thérèse. La politique de la France avait toujours appuyé les prérogatives du corps germanique, dans la crainte que l'unité de l'Allemagne, quand elle serait devenue une monarchie simplement héréditaire, ne rendît cette puissance trop formidable. Marie-Thérèse, qui revendiquait l'intégralité de la succession, avait déclaré illégitimes les résolutions de la diète de Francfort; cette prétention d'annuler l'élection de l'empereur et la liberté des votes du corps germanique avaient décidé le pacifique Louis XV à prendre des mesures hostiles contre cette courageuse princesse. Il avait d'abord employé la voie des négociations, et il eut sans doute réussi sans l'opposition du cabinet de Londres qui ne cherchait que l'abaissement de la France. Les deux partis soutinrent donc leurs prétentions à main armée, et les événements de cette guerre donnèrent lieu au traité de la quadruple alliance conclu

à Varsovie en 1745. Tel était l'état des choses à l'arrivée de la Chétardie. Déjà ce diplomate avait persuadé à l'impératrice d'accéder au traité de Varsovie en qualité de médiatrice, lorsque Bestoujef résolut de traverser ces négociations. Il fit assassiner un courrier de l'ambassadeur, et interpréta ses dépêches dans un sens si défavorable qu'Élisabeth renvoya sur-le-champ la Chétardie.

Le caractère de cette princesse se prêtait singulièrement aux entreprises du chancelier. Elle ne manquait ni de finesse ni de pénétration, mais, superstitieuse à l'excès, elle écartait avec empressement tout ce qui aurait pu troubler sa vie indolente et voluptueuse.

Frédéric V, roi de Danemark, qui venait de succéder à Christian VI, renouvela les traités d'alliance avec la Russie. Élisabeth en conclut un autre avec Marie-Thérèse, en vertu duquel les deux impératrices se garantissaient leurs possessions respectives pendant vingt-cinq ans (1746). Deux ans après, 1748, la Suède, la Prusse et la France s'unirent pour maintenir l'équilibre de l'Europe; et, d'un autre côté, la Russie, l'Angleterre et la Hollande firent un traité pour empêcher la Suède et la Prusse de rien entreprendre contre les intérêts de Marie-Thérèse.

Cette même année, Bestoujef fit exiler Lestocq, son bienfaiteur; ainsi Élisabeth lui sacrifia les principaux auteurs de la conspiration qui lui avait donné la couronne. Cette princesse était accessible aux terreurs des âmes faibles : tout lui donnait de l'ombrage; elle craignait toujours que le même moyen qui l'avait mise sur le trône ne l'en précipitât. « Les actions les plus ordinaires de la vie, dit Leclerc, se faisaient avec un air de mystère; les heures des repas, les lieux désignés pour les prendre, variaient presque chaque jour : cette souveraine ne couchait pas deux nuits de suite dans la même chambre; son lit était un secret dont l'intimité seule avait connaissance. » Au milieu des désordres de sa vie intérieure, Élisabeth était d'une dévotion outrée, comme si elle eût voulu expier par là l'immoralité de sa conduite; elle faisait punir avec la dernière rigueur une infraction au carême, et les blasphémateurs avaient la langue arrachée. « Sa dévotion, dit Lévêque, était une bigoterie cruelle, et sa galanterie un libertinage effronté. Plus d'une fois, elle alla chercher ses amants dans les dernières classes de la société; j'ai même entendu dire qu'elle eut la fantaisie de faire entrer dans son lit un Kalmouik, plutôt piquée que rebutée par la laideur particulière à ce peuple. » Sa superstition ne pouvait écarter les terreurs dont elle était obsédée, et qui empoisonnaient jusqu'à ses plaisirs. Les actes de son administration étaient soumis à l'influence de ses craintes fantastiques. Un jour, s'indignant de la longueur des opérations contre le roi de Prusse, elle fit dresser un ordre à ses généraux de ne plus l'épargner. Elle allait signer, lorsqu'une guêpe vola sur sa plume : à ce présage, elle frémit, et la plume lui tomba des mains.

L'adoption de son neveu était à la fois une réparation aux droits sacrifiés de la princesse Anne, et un moyen politique de brider l'ambition turbulente des gardes toujours prêts à appuyer un changement, pourvu qu'il leur fût profitable. Le jeune duc de Holstein avait eu une première éducation trop forte pour la trempe de son caractère; dès son enfance, il avait manifesté un vif penchant pour les exercices militaires. Ce goût devint une passion, que les favoris d'Élisabeth se gardèrent bien de contrarier. En général, l'éducation des héritiers présomptifs du trône de Russie a toujours été sacrifiée à des vues mesquines, et à la crainte de montrer aux mécontents un chef dont les qualités et les lumières seraient comme la censure de l'administration. Bestoujef, en tenant le grand-duc éloigné des affaires, ne négligeait aucun moyen pour le rendre suspect à l'impératrice. Dans les commencements, Catherine lui avait témoigné un tendre attachement; mais le changement opéré dans les traits de son époux par la petite vérole, et sur-

tout la grossièreté de ses mœurs de caserne, l'en dégoûtèrent promptement; et la licence qui régnait autour d'elle favorisant ses penchants voluptueux, elle chercha et trouva facilement des dédommagements à ses tribulations conjugales. On assure que l'impératrice Élisabeth, inquiète de ne voir aucun héritier sortir d'une union qu'avait fait contracter sa politique, prêta l'oreille aux insinuations de Bestoujef, et fit proposer à Catherine d'agréer les soins de Soltikof. Cette princesse s'offensa d'abord, puis capitula; et, par la suite, elle se crut en droit de ne consulter que son goût dans ses autres intrigues. Le grand-duc n'avait de Pierre le Grand et de Charles XII, dont le sang coulait dans ses veines, que les défauts de leurs qualités : il donnait une importance puérile aux détails les plus minutieux de l'équipement militaire; il imitait le roi de Prusse avec une affectation ridicule, et sa prédilection pour les manœuvres prussiennes mécontentait le parti national. Insensible aux agréments de sa jeune épouse, il ne se souvenait d'elle que pour lui imposer le spectacle de ses manies soldatesques. *Il me semble*, disait plus tard Catherine en racontant ces détails, *que j'étais bonne à autre chose*. Cependant, on ne pouvait guère reprocher au grand-duc que des ridicules et de l'inconduite; malgré les insinuations de Bestoujef, Élisabeth lui croyait le cœur bon : elle avait même dit au ministre que son neveu était incapable de tramer quelque chose contre elle. Pierre eut la permission de faire venir quelques troupes du Holstein, pour les tourmenter à loisir dans sa résidence d'Oranienbaum; mais cette faveur apparente n'était qu'un piége que lui tendait Bestoujef, pour en tirer occasion de donner une importance calculée à toutes ses démarches.

Cependant Catherine mettait à profit le temps que Pierre perdait en débauches et en futilités. La médiocrité de tout ce qui l'entourait la porta naturellement à l'estime d'elle-même; elle apprit à régler sa vie de telle sorte, que l'étude n'excluait point les amusements et les plaisirs. Déjà, à cette époque, elle rédigeait des mémoires qui n'ont point vu le jour, mais dont j'ai eu entre les mains une copie conforme, appartenant au prince Alexandre Kourakin.

L'invasion de la Saxe par les troupes du roi de Prusse resserra l'alliance entre la Russie et l'Autriche, et décida Élisabeth à se déclarer contre Frédéric; Bestoujef, pour diriger ces mouvements avec moins de gêne, engagea l'impératrice à créer un conseil de conférence, qui enlèverait au sénat la connaissance des affaires importantes; il n'eut pas de peine à obtenir le consentement d'Élisabeth, dont la santé, ébranlée par l'abus des plaisirs et des boissons spiritueuses, commençait déjà à s'affaiblir. 1757.

Le roi de Pologne, après avoir vu son armée prisonnière à Pirna, s'était réfugié à Varsovie; le roi de Prusse dévastait la Bohême; malgré les efforts de l'Angleterre et ceux du duc de Broglie, la Russie menaçait, en prenant part à cette guerre, de la rendre générale. Le comte Poniatowski, qui avait eu le secret de plaire à Catherine, mais que sa fatuité et ses imprudences avaient fait éloigner de la cour, reparut à Pétersbourg avec le titre d'ambassadeur de Pologne. Ce jeune seigneur n'avait pas été le premier dans les faveurs de la grande-duchesse. Soltikof, son chambellan, avait été le premier en titre; on a avancé même que c'est de cette première liaison que sortit Paul Pétrovitch, venu au monde en 1755, Pierre étant, à cette époque, dans l'impossibilité physique d'avoir des héritiers. On assure que, pour échapper au scandale d'une infidélité si patente, il se soumit à une opération qui facilitait la fécondité de ses approches. Poniatowski, revêtu d'un caractère public, était venu implorer la protection de la Russie, et offrir à cette puissance un passage libre pour les troupes envoyées contre le roi de Prusse. La passion de Catherine, que l'absence n'avait fait qu'irriter, se manifesta bientôt avec si peu

de réserve, qu'on attribuait publiquement au Polonais la paternité de l'enfant qu'elle portait dans son sein, et qui mourut peu de temps après sa naissance.

Les Russes, commandés par Apraxin, s'emparèrent de Mémel; et la flotte, sortie de Cronstadt, bloquait les ports de la Prusse, et interceptait toute communication. La bataille de Gross-Jægersdorf, gagnée par Apraxin, ne servit qu'à établir la réputation des armes d'Élisabeth. Ce maréchal, comme s'il eût craint de profiter de cet avantage, se replia du côté de la Pologne et de la Courlande. Peut-être prévoyait-il qu'à l'avénement de Pierre III, la politique du cabinet de Pétersbourg prendrait une direction tout opposée. Élisabeth, mécontente de cette conduite, confia le commandement au général Fermer.

L'année suivante, 1758, Fermer s'empara de Königsberg, et battit les Prussiens près de Custrin. Comme son prédécesseur, il sembla ne triompher de ses ennemis qu'à son corps défendant. La disgrâce de Bestoujef, qui eut lieu à la même époque, jette quelque jour sur cette conduite des chefs russes; laissons parler Manstein : « Le « comte Bestoujef, ennemi déclaré de « la maison de Brandebourg, fut le « principal auteur du traité d'alliance « entre les cours de Vienne et de Pé« tersbourg, et un des premiers mo« teurs de la guerre contre le roi de « Prusse, guerre ruineuse qui a coûté « à la Russie au delà de trois cent « mille hommes et plus de trente mil« lions de roubles. Comme il s'aper« çut que le grand-duc, Pierre Féodo« rovitch, ne l'aimait pas, et qu'il était « grand partisan du roi de Prusse, il « forma le projet de l'exclure de la « succession, pour placer sur le trône « le prince Paul Pétrovitch, son fils, « sous la tutelle de sa mère, aujour« d'hui régnante; et par là il hâta sa « chute. Tout le monde sait que l'ar« mée russe, aux ordres du comte « Apraxin, après avoir gagné la ba« taille de Gross-Yægersdorf sur celle « de Prusse, commandée par le géné« ral Lewald, reprit le chemin de la « Russie. Élisabeth, au sortir d'une « maladie dangereuse, s'étant infor« mée de l'état de son armée, apprit « la retraite d'Apraxin. Après les in« formations, elle sut que ce maréchal « s'était retiré en conséquence d'une « lettre de Bestoujef, qui, croyant « l'impératrice à la veille de mourir, « voulait se servir de l'armée pour « l'exécution de son projet. Ayant été « accusé devant cette princesse, par le « chambellan de Brockdorf, sur ces « faits, il fut arrêté et dénis de ses « charges. »

Son procès fut instruit; on le reconnut coupable d'abus de pouvoir, d'avoir éludé les ordres de l'impératrice, toutes les fois qu'ils contrariaient ses vues particulières; et enfin, d'avoir fait des rapports malveillants contre le grand-duc et la grande-duchesse. On l'exila dans une de ses terres, d'où il ne sortit qu'à l'avénement de Catherine II.

Le général Fermer, dans l'alternative de la disgrâce d'Élisabeth, s'il ménageait l'ennemi, ou d'une destitution sous le règne futur, s'il osait battre le héros de Pierre III, prétexta une maladie et demanda son rappel. Le commandement fut confié à Soltikof, 1759. Il débuta par un avantage considérable à Crossen, emporta Francfort-sur-l'Oder, et envoya des détachements jusqu'aux portes de Berlin. Malgré Frédéric, il opéra sa jonction avec les généraux autrichiens Haddick et Laudon, et leurs armes combinées triomphèrent de tous les efforts à Cunersdorf. C'est à cette occasion que Frédéric, battu par les Austro-Russes, écrivit au marquis d'Argens : « Mes affaires vont mal; j'ignore ce que la fortune me réserve : elle est femme, et je ne suis pas galant. »

On rapporte qu'Élisabeth, à la nouvelle de ce succès, fut moins touchée de la gloire qui en rejaillissait sur son sceptre, que du sort de tant de victimes : c'était s'aviser un peu tard; et ce qui prouve que ce regret, s'il était sincère, n'était qu'une saillie de philanthropie, c'est la levée extraordinaire

qu'elle fit faire dans ses États, dès l'année suivante, pour imprimer à la guerre une nouvelle activité.

Le général Tottleben, secondé d'un corps d'Autrichiens commandé par Lascy, s'empara de Berlin. Les Russes mirent le siége devant Tolberg; leur flotte appuyait ainsi les opérations des forces de terre; la place était sur le point de se rendre, lorsque le général prussien Werner attaqua si vivement les postes avancés, que les troupes se rembarquèrent dans le plus grand désordre, abandonnant une partie de l'artillerie et des munitions. Boutourlin succéda à Soltikof dans le commandement en chef, soit, comme l'avance Williams, par suite des avertissements menaçants de Pierre, soit, selon Leclerc, par un effet de la jalousie des courtisans, que blessait la gloire de Soltikof.

Le siége de Tolberg fut repris avec vigueur. Roumianzof, secondé par la flotte russe, se rendit maître de cette place après une résistance de cinq mois. Lorsque la nouvelle de ce succès arriva à la cour, Élisabeth avait déjà le pied dans la tombe. Depuis longtemps ses organes affaiblis annonçaient une crise fatale. Tourmentée par des appréhensions continuelles, elle n'échappait à cet état que pour se plonger dans l'extase de l'ivresse. Elle ne pouvait plus supporter qu'on l'habillât; le matin, à son lever, ses femmes faufilaient sur elle des vêtements que quelques coups de ciseaux faisaient tomber le soir. Heureusement que son humeur, naturellement tendre, la portait à expier ses faiblesses par des actes de miséricorde, qu'elle subordonnait néanmoins au bon plaisir de ses favoris successifs. Une somnolence invincible, suite d'un embonpoint excessif, lui faisait craindre sans cesse de se réveiller détrônée. Elle fit chercher, dit-on, l'homme dont le sommeil fût le plus léger, pour veiller dans sa chambre, mettant sa propre infirmité sous la protection d'une anomalie contraire. Au milieu de cette longue prostitution, la couche impériale fut deux fois féconde : les deux filles qu'elle eut, et dont la paternité reste indécise, à cause de la multitude même des soupçons, moururent en bas âge. On a prétendu qu'elle avait épousé secrètement un simple Cosaque, antérieurement musicien de sa chapelle : nous regardons cette supposition comme dénuée de fondement : d'abord, parce qu'Élisabeth pouvait se passer ce caprice comme mille autres, sans recourir à l'hymen, honneur qu'elle n'avait jamais pensé à faire aux Chouvalof, aux Bestoujef, aux Soltikof, aux Vorontzof; et surtout parce que, si l'impératrice eût été éprise au point d'accorder à qui que ce fût le titre en même temps que les priviléges d'époux, cette tête d'esclave n'aurait pu rester longtemps cachée sous la couronne d'une princesse facile autant que voluptueuse. Cependant Élisabeth avait l'esprit éclairé; elle aimait les lettres, et correspondait avec les beaux-esprits de l'époque. Ce fut sur les documents qu'elle envoya à Voltaire, que ce philosophe courtisan composa l'histoire si adroitement partiale de Pierre le Grand. Elle fonda l'université de Moscou, l'académie des arts de Pétersbourg; mais la langue russe, déjà maniée avec succès par Kantemir, s'éloigna des voies originales par l'imitation des littératures étrangères. C'est sous son règne que fleurirent Lomonossof, fils d'un pêcheur, qui se distingua comme poëte, physicien, et naturaliste; Soumarokof, auteur tragique, imitateur un peu servile de la Melpomène française. Le comte Chouvalof, lettré lui-même, favorisa les écrivains russes; et les distinctions accordées au talent ouvrirent la carrière à Derjavin, poëte lyrique, d'un génie incontestable, et à Khéraskof, qui obtint quelque succès dans le genre épique.

Élisabeth, lorsqu'elle se sentit près du terme fatal, fit ouvrir les prisons, qui renfermaient treize mille contrebandiers, et vingt-cinq mille détenus pour dettes, dont le trésor acquitta les obligations : enfin elle diminua d'un million et demi de roubles l'impôt sur le sel, qui pesait surtout sur les classes pauvres. Cette munificence *in extre-*

mis, et qui souvent n'est qu'un marché avec la Divinité, mérite peu l'éloge de l'histoire; mais comme, en définitive, le peuple en profite, c'est un exemple à encourager. Toutefois il est triste pour la condition humaine d'associer les plus grands bienfaits des monarques à l'idée du moment même où tout leur échappe. Elle expira le 29 décembre 1761, à l'âge de cinquante-deux ans. La Russie lui doit la réforme de plusieurs abus empruntés aux mœurs de l'Orient. Elle abolit ou plutôt mitigea cette loi barbare qui enveloppait la famille entière d'un condamné dans sa punition. Quelques écrivains l'ont louée d'avoir encouragé le commerce; les dispositions de douane qui donnaient naissance à une contrebande aussi active, sont une preuve qu'à cette époque les intérêts généraux du commerce étaient mal compris; les dispositions prohibitives sur les objets de première nécessité invitent toujours les particuliers à éluder la loi, de telle sorte que l'inconvénient est plus grand que l'avantage. Au reste, la politique d'Élisabeth, ferme et digne au dehors, soutint l'honneur du nom russe. La Pologne, la Courlande, obéirent à l'influence du cabinet de Saint-Pétersbourg, et elles gravitaient déjà vers ce centre puissant d'attraction. La Turquie, humiliée par les généraux russes, se familiarisa avec des idées de dépendance. La Suède, dégénérée, ne luttait plus à nombre égal de soldats, qu'avec désavantage, et se voyait forcée d'abandonner cette Finlande, boulevard naturel qui couvre l'Ingrie et la nouvelle capitale. Enfin, Frédéric II lui-même, malgré sa réputation de grand capitaine, avait vu ses meilleurs généraux battus par les Russes, et son étoile pâlir à la bataille de Cunersdorf. Heureusement pour ce prince, l'avénement de Pierre III éloigna de ses États ces redoutables adversaires, pour en faire bientôt après des auxiliaires dévoués.

PIERRE III FÉODOROVITCH.

1762. Dans les derniers moments d'Élisabeth, il s'était fait entre Pierre III et Catherine une espèce de réconciliation : cette princesse, profitant de l'ascendant que lui donnaient ses lumières, avait persuadé à son époux de ne point se faire proclamer par les gardes, lui représentant qu'il était plus digne des Russes modernes que leur souverain se fît reconnaître par le sénat. De cette manière elle espérait attirer à elle toute l'autorité. Tout était prêt pour appuyer cette innovation, lorsque l'empereur, à l'instant même où la mort d'Élisabeth le mettait en possession de la couronne, ne pouvant modérer sa joie et son impatience, se montra aux gardes qui le saluèrent tsar, et les espérances de Catherine furent ajournées.

Il ouvrit son règne par un édit qui donnait à la noblesse de ses États les droits des peuples libres. C'était détruire d'un seul coup la constitution autocratique de l'empire: aussi fut-on bientôt désabusé sur les conséquences de cette prétendue émancipation. Les exilés furent rappelés. On vit reparaître à la cour Munich et Biren, ces deux rivaux célèbres, le premier par son génie militaire, le second par la faveur de sa maîtresse, à laquelle il sacrifia tant de victimes. « La première fois que « ces deux hommes s'aperçurent de« puis leur retour, dit Rulhière, ce « fut dans la foule gaie et tumultueuse « qui entourait Pierre III; et cet em« pereur les ayant appelés, voulut leur « persuader de boire ensemble. Il fit « apporter trois verres; mais, pendant « qu'il prenait le sien, on vint lui par« ler bas; il but en écoutant, et courut « à ce qu'on lui disait. Ces deux anciens « ennemis restaient vis-à-vis l'un de « l'autre, sans dire un mot, les yeux « fixés sur l'endroit où l'empereur avait « disparu; et, se flattant bientôt qu'il « les avait oubliés, tous deux se fixè« rent, se mesurèrent des yeux, et « rendant leurs verres pleins, se tour« nèrent le dos. » L'attention publique se portait aussi sur Lestocq, cet ancien chirugien d'Élisabeth, et qui plus tard ne put se consoler que la conjuration de Catherine II eût réussi sans qu'il y eût

participé. Ces exilés et une foule d'autres réclamèrent leurs biens sans lesquels la liberté cessait d'être pour eux un bienfait; mais la plupart de leurs effets les plus précieux avaient été enlevés des dépôts destinés à les conserver; d'autres se les étaient appropriés, à une époque où ils étaient loin de s'attendre à les voir un jour réclamer par leurs premiers possesseurs.

Un des actes les plus louables de l'administration de Pierre III, fut l'abolition de la chancellerie secrète; mais jusque dans les mesures qui annonçaient la bonté de son cœur, il trouvait le moyen de choquer le peuple par la bizarrerie des formes. L'artiste chargé de graver les premières médailles frappées à son effigie, avait jugé convenable d'ennoblir les traits et la coiffure habituelle de ce monarque; il rejeta cette flatterie; mais en se faisant représenter avec son chapeau retroussé à la prussienne, il semblait annoncer à ses sujets l'intention de répudier les usages nationaux, tandis que les partisans de Catherine faisaient remarquer avec adresse le soin qu'elle prenait de se conformer à toutes les pratiques du culte grec et aux mœurs de sa nouvelle patrie.

Quelques-unes des mesures de Pierre III, bien que conseillées par une sage politique, furent intempestives; telle fut la réunion à la couronne de toutes les richesses du clergé.

Ce prince, déjà héritier présomptif de l'empire, loin de prendre part aux succès des Russes contre le roi de Prusse, affectait pour lui un respect qui tenait de l'enthousiasme; il avait poussé la ferveur de l'admiration jusqu'à prendre secrètement le titre de colonel à son service; et dès qu'il fut déclaré empereur il n'appelait plus Frédéric que *le roi, mon maître*. Il donna aussitôt des ordres pour que les troupes qui avaient battu le roi et ses généraux missent à la disposition de son idole leur courage et jusqu'à l'expérience de leurs victoires. Mais les Russes, dit Rulhière, s'obstinèrent à ne voir dans leur maître que l'allié de leur ennemi. Pierre voulut même que les lois du nouveau code prussien fussent mises en vigueur dans son empire; tentative aussi vaine qu'imprudente, et qui, bien qu'abandonnée aussitôt que conçue, acheva d'indisposer les esprits contre lui.

En présence des extravagances de Pierre III, des esprits judicieux n'ont pu se résoudre à lui faire honneur de quelques actes sages qui semblaient appartenir à un autre règne; les uns les attribuent à un reste d'influence de Catherine; les autres en font honneur à Goudovitch, favori sage et vertueux du plus insensé des monarques.

Le tsar, après avoir si longtemps joué aux soldats, voulut se donner le plaisir d'une guerre réelle. Le Holstein, pays de ses ancêtres, avait été démembré par le Danemark; il résolut de le rétablir dans sa première puissance; et ce qui le flattait surtout dans cette expédition, c'était d'avoir une entrevue avec Frédéric. L'Europe ne vit pas sans inquiétude le rapprochement de ces deux princes, et la force à la disposition du génie. En Russie, l'armée n'approuvait point une guerre commencée dans des intérêts purement étrangers; les régiments des gardes, habitués à l'abondance de la capitale, et à la considération que leur donnaient les dernières révolutions opérées par leur appui, murmuraient hautement d'être désignés pour une campagne dont les troupes holsteinoises auraient tout l'honneur.

Au milieu des préparatifs militaires, les fêtes ou plutôt les orgies les plus licencieuses se succédaient à la cour sans interruption; on eût dit que Pierre, par un secret pressentiment de sa fin, se hâtait de dévorer son règne. Femmes de la cour, danseuses, comédiennes, étaient admises dans ces réunions permanentes; aux représentations qu'on risqua de faire à l'empereur sur l'inconvenance d'une semblable confusion, il répondit qu'il ne connaissait point de rang parmi les femmes. A chaque instant il se plaisait à marquer son mépris pour les Russes, et passait alternativement des débauches de la

table aux fatigues des manœuvres et des exercices militaires. Il eut un jour la fantaisie puérile d'entendre la détonation simultanée de cent pièces de canon, et l'on eut de la peine à lui faire comprendre qu'un tel ébranlement ne serait pas sans danger pour la ville dont les constructions portaient sur un fond marécageux. Quelquefois, dit Rulhière, il se précipitait à genoux, le verre en main, devant un portrait du roi de Prusse, en s'écriant : Mon frère, nous conquerrons l'univers ensemble! Nous citerons encore une de ses extravagances, parce qu'elle peint son caractère, et qu'elle prouve combien une princesse aussi habile que Catherine pouvait facilement tirer avantage de tant d'abjection et de folie. Il avait pris en affection particulière l'envoyé du roi de Prusse, et pour mieux lui faire les honneurs de sa cour, il s'était mis en tête de lui faire obtenir les faveurs de toutes les jeunes femmes qui se prostituaient à ses fêtes. Il l'enfermait avec elles, se mettait, l'épée nue, en faction à la porte; et lorsqu'au milieu de cette burlesque fonction, on venait lui soumettre un travail, il renvoyait au prince Georges son oncle, en disant : Vous voyez bien que je suis soldat. L'impératrice se tenait soigneusement à l'écart, et faisait servir jusqu'à la persécution dont elle était l'objet, à l'accomplissement de ses desseins secrets : on répandait le bruit que Pierre, dominé par sa passion pour une jeune Vorontzof, répudierait son épouse, et romprait en même temps douze mariages mal assortis, pour célébrer par autant de nouvelles noces, son union avec sa maîtresse.

Catherine ne se montra jamais plus Russe qu'en ce moment critique; profitant de tout ce que sa position avait d'intéressant, elle se montrait en public avec un extérieur triste, et comme si elle eût mis son sort sous la protection des Russes; mais tout en agissant sur l'esprit de la multitude, elle ne négligeait rien pour se concilier le dévouement des gardes. Les craintes de l'impératrice, quoique exagérées à dessein, n'étaient pas cependant sans fondement. Pierre avait eu une entrevue avec Ivan, et avait manifesté l'intention de lui rendre la liberté en le reconnaissant pour l'héritier de la couronne. Il avait rappelé des pays étrangers ce Soltikof, premier amant de Catherine, et il le pressait de se déclarer père du grand-duc pour annuler les droits de ce dernier. Il y avait un fonds de justice dans ces réparations, et encore plus de scandale; ce double motif pouvait lui faire brusquer une résolution. Au milieu de ces conjonctures, le parti de Catherine ne perdait pas courage, et le secret le plus absolu présidait à toutes leurs mesures. Catherine, du sein d'une retraite qui ne paraissait que forcée, et que son goût pour l'étude aurait expliquée d'ailleurs, dirigeait tout avec ce coup d'œil, cette appréciation exquise des circonstances qui lui donnaient tant d'avantage sur un monarque en démence. Un jeune gentilhomme, d'une force et d'une beauté remarquables, était à la fois dans l'intimité de ses plaisirs et dans la confidence de ses plans; une aventure galante qui faillit le perdre, l'avait fait connaître de Catherine, encore grande-duchesse; et leur commerce intime fut conduit avec tant de mystère, que la cour, si clairvoyante dans les intrigues de tout genre, la croyait encore éprise de Poniatovski que déjà le Polonais avait un successeur. Catherine, par la séduction de ses grâces naturelles et de son accueil, s'était attaché la princesse Dachkof, femme d'un esprit non moins ardent qu'éclairé, et qu'indignaient également le despotisme et les turpitudes de la cour. Née Vorontzof, elle était sœur de la maîtresse de Pierre III; sa famille ruinée par le luxe avait compté sur ses ressources pour assurer son crédit et rétablir sa fortune; mais la conduite de sa sœur lui faisait envisager comme un malheur pour la Russie son élévation prochaine au rang d'impératrice; cette appréhension la rapprocha d'autant plus de Catherine, pour laquelle elle professait un vif enthousiasme. Cependant l'amitié de Catherine pour la princesse Dachkof n'était pas sans

réserve; elle eut soin de lui cacher ses liaisons avec Orlof, les laissant ainsi travailler chacun de son côté, à son élévation future. La conduite d'Orlof, soit goût, soit système, ressemblait trop à celles de tous les officiers aux gardes, pour éveiller des soupçons; trésorier de l'artillerie, il ne fréquentait que les soldats, buvait avec eux, et saisissait toutes les occasions d'exciter leur zèle en faveur de l'impératrice, en même temps que leur haine contre les manies prussiennes du souverain. Il y avait déjà dans les différents régiments tous les germes d'un complot. La princesse Dachkof se trouvait dans son élément; opiniâtre et infatigable, elle fit un grand nombre de partisans à Catherine, à la faveur de cette liberté de langage qui ne passait alors que pour de l'originalité. Orlof débauchait les soldats, et s'assurait de quelques chefs, sûr d'entraîner les autres, dès que le premier coup serait porté.

Le clergé, mécontent de la loi qui le frappait dans ses propriétés, entra avec empressement dans une conspiration où son influence pouvait ressaisir plus qu'on ne lui avait ôté; et les grands, déjà préparés par l'impératrice, suivirent l'impulsion générale. Razoumovski, colonel des gardes d'Ismaïlof, sans promettre d'agir activement, avait cependant donné une adhésion tacite. Il ne restait plus qu'à s'assurer de Panin, gouverneur du grand-duc Paul, et dont le crédit pouvait tout rompre ou tout faciliter. La princesse Dachkof l'entoura de mille séductions; elle faisait de sa complicité la condition *sine quâ non* des dernières faveurs. Le comte hésita longtemps; il consentait bien à l'exclusion de Pierre III, mais à condition que la couronne passerait à son pupille, en laissant toutefois la régence à Catherine. Enfin l'intérêt de sa passion l'emporta sur ses vues particulières. Il n'est pas inutile de rappeler que Panin avait passé plusieurs années en Suède, en qualité de ministre russe, et que pendant ces fonctions il avait adopté quelques idées constitutionnelles; il entra donc sans répugnance dans les projets de la princesse Dachkof, et leur liaison se resserra encore par une haine égale du despotisme. C'est sur ces bases que portèrent les règlements constitutifs qui devaient être adoptés après le détrônement de l'empereur. Le sceptre devait être donné à Catherine en vertu d'une élection formelle, et avec des pouvoirs limités.

Cependant ces deux intrigues, l'une auprès des grands par la princesse Dachkof, l'autre auprès des soldats par Orlof, conduites parallèlement sans que les chefs se doutassent qu'ils concouraient à un même but, furent adroitement réunies par Catherine, lorsqu'elle jugea les choses assez avancées; de telle sorte cependant que la princesse Dachkof ne joua plus qu'un rôle secondaire, à l'instant même où elle pensait qu'Orlof agissait par pur zèle, et sans avoir de rapports avec l'impératrice.

Dès qu'Orlof fut instruit des projets des grands, il s'y opposa avec énergie, soutenant qu'il ne fallait prescrire aucunes conditions à l'impératrice, et menaçant d'agir seul, si l'on s'obstinait à introduire dans le gouvernement une pondération de pouvoir qui n'était pas dans les mœurs. Ce qui prouve qu'Orlof avait alors raison, c'est que le parti de la noblesse fléchit devant ses exigences, comme dominé par l'habitude de s'incliner devant la force, à quelque parti qu'elle appartînt. Le peuple proprement dit est peu de chose en Russie; cependant on ne dédaigna pas de se ménager un appui de ce côté. On répandit le bruit que les Tatars n'attendaient que le départ des troupes pour envahir les provinces russes, et renouveler les dévastations des siècles précédents.

Au milieu d'une conspiration avouée d'un grand nombre et pressentie par tous, tel fut l'aveuglement de Pierre qu'il ne vit rien ou ne voulut rien voir. Le ministre de Prusse instruisit sa cour que la fermentation était menaçante; Frédéric écrivit au tsar de renoncer à son expédition du Holstein, ou du moins de ne pas s'éloigner sans s'être fait couronner à Moscou:

que, dans tous les cas, il devait se tenir en garde contre ses ennemis. Ce prince ne jugea pas à propos d'entrer dans de plus amples détails, prévoyant sans doute que l'empereur succomberait tôt ou tard dans une lutte si inégale, et ne voulant pas se faire un ennemi de Catherine. Pierre le remercia de sa sollicitude, prétendit que le soldat lui était dévoué, et que si l'on avait eu quelques desseins hostiles contre sa personne, on aurait eu mille fois l'occasion de les exécuter. Dès lors Frédéric jugea que son admirateur était incorrigible, et il recommanda d'avoir les plus grands égards pour celle qui allait bientôt se trouver maîtresse.

Moins un peuple est libre, plus les esprits sont disposés à prendre des mesures extrêmes; là où le blâme contre les actes du pouvoir est regardé comme une manifestation séditieuse et puni aussi rigoureusement que le serait dans un gouvernement pondéré la révolte ouverte, le plus grand secret est nécessaire, et le péril répond de la discrétion : mais si d'un côté, le despotisme frappe en même temps qu'il menace, de l'autre, la réussite facile des révolutions de palais à la suite desquelles il n'y a de changé que le nom ou le caractère de l'autocrate, rendrait non moins périlleux un refus ou une simple hésitation; et une confidence de cette nature impose ordinairement à celui qui la reçoit l'obligation de trahir ou d'appuyer. Ainsi, dans les États despotiques, les demi-mesures sont inconnues; le despote doit sévir ou tomber, le sujet, dans une alternative semblable, doit réussir ou se résigner au dernier supplice. Cette double nécessité, dont l'une est la conséquence rigoureuse de l'autre, explique les révolutions sanglantes qu'on retrouve si fréquemment dans l'histoire russe, et dans celle des peuples de l'Orient. Il faut donc, pour bien apprécier les événements qui se sont passés dans un pays dont la constitution diffère entièrement des nôtres, se placer dans le milieu historique qui appartient à ces événements.

Cependant Pierre pressait les préparatifs du départ; de tous côtés les troupes se mettaient en mouvement; les conjurés jugèrent qu'il était temps d'agir : il était à craindre, si l'on tardait davantage, que les succès que promettait une guerre facile, ne donnassent à l'empereur une sorte de popularité; si Catherine s'emparait du trône en son absence, on s'exposait à le voir rentrer à Pétersbourg avec une armée tout organisée.

Avant d'entreprendre cette campagne, Pierre voulait célébrer sa fête et l'anniversaire de celle de Pierre le Grand dans le château de Péterhof. Catherine, pour ne pas éveiller de soupçons, habitait dans un pavillon dépendant de cette maison de plaisance, à huit lieues de la capitale. Il avait été résolu qu'on s'emparerait de Pierre à son retour à Pétersbourg, d'où il devait immédiatement se mettre en marche pour ouvrir la campagne contre le Danemark.

Cependant la fortune, avant de l'envelopper dans sa perte, sembla vouloir lui montrer le danger. Un des conjurés, nommé Passek, qui s'était offert pour poignarder l'empereur, et dont on avait eu beaucoup de peine à modérer le zèle emporté, parla inconsidérément du complot en présence d'un soldat; ce dernier, par un ressentiment particulier, courut le dénoncer; Passek fut arrêté, et l'on dépêcha immédiatement un courrier à Pierre III. La princesse Dachkof et un Piémontais, appelé Odard, avaient pris la précaution de faire surveiller par des espions toutes les démarches des principaux conjurés. Elle fut donc instruite de l'arrestation de Passek, et s'empressa de consulter Panin. Elle voulait agir sans délai; Panin soutenait qu'il fallait ne rien donner au hasard, et attendre au lendemain pour voir le tour que prendraient les événements. Il était minuit; la princesse Dachkof quitte Panin, s'habille en homme, et se rend sur un pont, rendez-vous ordinaire des conjurés. Elle y trouve Orlof et ses frères, tous hommes sûrs et d'exécution. Alexis Orlof, surnommé le Ba-

lafré à cause d'une cicatrice qui cependant n'altérait pas la beauté de ses traits, se charge d'aller trouver Catherine, et de lui remettre un billet contenant ces mots : Venez, madame, le temps presse. Aussitôt les conjurés se séparent, et prennent si bien leurs mesures qu'en quelques heures chacun fut averti et prêt à tout événement. Dans le cas où l'entreprise eût échoué, un vaisseau, disposé à cet effet, devait transporter l'impératrice en Suède. Cette princesse, éveillée au milieu de la nuit par le frère du favori, parut moins effrayée que surprise : Madame, lui dit Orlof, vous n'avez pas un moment à perdre, venez. Pendant que l'impératrice s'habille à la hâte, l'émissaire, qui avait disparu aussitôt, revient et lui dit : Voilà votre voiture. La princesse, maîtrisant son agitation, traverse le parc, suivie de sa femme de chambre, monte en voiture, et, confiante dans sa destinée, elle conserva assez de liberté d'esprit pour badiner sur le désordre de sa toilette. Une voiture, qui s'avançait rapidement à leur rencontre, leur causa d'abord une vive inquiétude. C'était le favori qui, lui criant : Tout est prêt! reprit les devants, et les trois voitures s'élancèrent de toute la vitesse des chevaux vers la capitale. Sur la route, elle rencontra un de ses valets de chambre, Français d'origine; elle mit la tête à la portière et lui cria : Suivez-moi. — Cet homme, qui croyait que l'impératrice partait pour la Sibérie, n'hésita pas à lui obéir, et Catherine tira de sa fidélité un heureux présage. Enfin on s'arrête, après avoir traversé toute la ville, devant la caserne du régiment d'Ismaïlof. Une trentaine de soldats à demi vêtus la reçurent à son arrivée; à la vue de ce petit nombre, elle pâlit d'abord; mais bientôt tirant de son péril même de nouveaux moyens de séduction, elle les flatte, et leur déclare qu'elle est venue se jetter dans leurs bras pour échapper aux assassins que l'empereur a chargés de tuer elle et son fils. Tous répondirent par des acclamations et des protestations de dévouement; bientôt la foule grossit; alors on fit venir un prêtre pour recevoir le serment des soldats. A la première nouvelle de ce soulèvement, on vit accourir le comte Razoumovski, Volkonski, Schouvalof, ancien favori d'Élisabeth, Bruce, Strogonof et quelques autres, les uns initiés depuis longtemps dans le complot, les autres entraînés par l'exemple. Cependant les officiers se répandaient dans les casernes, et, en moins de quelques heures, le mouvement fut général. On fit délivrer Passek, dont l'imprudence avait failli tout perdre; les trois régiments sous les armes, croyant le danger passé, ignoraient encore le véritable état des choses. Villebois, Français refugié, grand maître de l'artillerie et du génie, qu'Orlof, par un motif de jalousie, n'avait pas voulu engager dans le complot, piqué d'abord que la révolution eût été entreprise à son insu, céda bientôt à l'ascendant de l'impératrice, et mit le corps, dont il était chef, à sa disposition. Cependant on vint avertir le prince Georges de Holstein, oncle de l'empereur, qu'il y avait une émeute dans les casernes; il était à s'habiller quand on vint l'arrêter avec sa famille.

Pour revêtir cette révolte d'une sanction religieuse, Catherine, au milieu d'une foule déjà nombreuse, se rendit à l'église de Casan, et de là au palais. Les troupes prirent position alentour, et interceptèrent les passages. Mais déjà un émissaire, envoyé par Bressan, ancien domestique de Pierre III, s'était déguisé en paysan, et avait traversé le pont, quelques moments avant qu'il ne fût occupé.

Cependant Panin avait transporté dans ses bras le jeune grand-duc; il le remit à sa mère encore couvert de ses vêtements de nuit; dans cet état, on le montra au peuple et aux soldats, qui, à cette vue, firent retentir l'air de leurs acclamations. Le plus grand nombre se flattait encore que Paul allait être proclamé, et que Catherine se contenterait de la régence; un manifeste, tenu tout prêt et auquel il ne manquait que la date, fut distribué dans toute la ville; et l'on apprit, non sans quelque surprise, que l'im-

pératrice n'avait travaillé que pour elle. Ce manifeste portait que l'impératrice Catherine II, cédant à la prière de ses peuples, montait sur le trône de sa chère patrie, pour le sauver de sa ruine; on y remarquait aussi un blâme formel contre l'alliance avec le roi de Prusse et contre le dépouillement des prêtres. On verra plus tard que ce double prétexte était loin de l'avoir déterminée. Cependant il devenait indispensable de prendre un parti; on résolut de marcher avec toutes ces forces réunies contre l'empereur : le clergé s'avança processionnellement et en grande pompe; il traversa lentement l'armée avec les insignes du couronnement, et entra au palais pour y sacrer l'impératrice. Cette cérémonie terminée, l'impératrice revêtit l'uniforme d'un officier aux gardes qui se trouva de même taille qu'elle; elle prit le grand cordon de Saint-Alexandre Nevski, et dans cet appareil guerrier, qui rehaussait encore ses grâces naturelles, elle monta à cheval, accompagnée de la princesse Dachkof également en uniforme; elle passa dans les rangs, annonçant aux soldats qu'elle les conduirait elle-même contre son époux. Elle s'arrêta dans son palais pour y dîner; là, d'une fenêtre ouverte, elle but à la santé des troupes qui répondirent par des acclamations. Elle remonta ensuite à cheval, et se mit à la tête de l'armée. C'est ainsi que débuta dans sa carrière politique cette femme extraordinaire qui joignait une ambition virile aux séductions de son sexe; habile à tourner les obstacles, mais sachant renverser ceux qu'elle n'avait pas prévus, et couvrant par la grandeur de l'exécution les moyens détournés ou hardis qui en ont préparé et assuré la réussite. Mais continuons de suivre la narration de Rulhière, témoin oculaire de cette conspiration, en abrégeant toutefois les détails, et en nous tenant en réserve contre son éloquence, qui sacrifie quelquefois la vérité historique à l'éclat et à l'effet.

Sur le haut d'une colline qui domine la rive gauche de la Néva, à l'endroit où le fleuve entre dans le golfe de Finlande, s'élève le palais d'Oranienbaum, bâti par Mentchikof, et alors résidence favorite de l'empereur. Une petite forteresse modèle, mais nulle comme défense; un arsenal, dépôt d'armes curieuses, au milieu desquelles on gardait les drapeaux enlevés aux Suédois et aux Prussiens; des casernes où logeaient les trois mille Holsteinois qui formaient la garde de l'empereur, lui avaient fait préférer ce séjour à tous les autres. Entre Oranienbaum et Pétersbourg est le château de Péterhof, construit par Pierre le Grand, et célèbre par l'abondance et la beauté de ses eaux. En face d'Oranienbaum et dans une île se présente la ville de Cronstadt. C'est dans ce port que se tenait à l'ancre, et toute prête à faire voile, la flotte destinée à transporter les troupes russes dans le duché de Holstein. Ainsi l'empereur, à l'instant où il méditait une conquête, était sur le point de perdre et la couronne et la vie, moins parce que les ressources lui manquèrent, que parce qu'il manqua lui-même à ses ressources. Une autre flotte qui stationnait à Rével avait la même destination, et se trouvait comme celle de Cronstadt à la disposition de ce prince. Comme pour rendre sa pusillanimité encore plus impardonnable, le hasard voulut qu'il eût près de lui, dans ce moment critique, un homme qui, à lui seul, valait une armée, le vieux Munich, dont l'exil n'avait amorti ni le génie ni l'activité.

Pierre était loin de penser que cette guerre qu'il allait chercher au loin, et pour laquelle il se croyait né, venait s'offrir à lui du sein même de sa capitale. Plongé dans une profonde sécurité, il répondit à ceux qui vinrent l'informer du motif de l'arrestation de Passek : C'est un fou. Sans plus s'inquiéter de ces indices, il partit d'Oranienbaum pour Péterhof, avec sa maîtresse, son favori Goudovitch, et ce cortége de femmes qui ne quittaient point la cour. Informé à son arrivée de l'évasion de l'impératrice, il pâlit à cette nouvelle, et se fait conduire en toute hâte au pavillon qu'elle habitait.

Il entre dans la chambre où elle avait couché, regarde sous le lit, sonde avec sa canne le plafond et les boiseries, et s'adressant à sa maîtresse et aux autres femmes qui étaient accourues : Je vous disais bien, s'écria-t-il, qu'elle était capable de tout. Ce que les courtisans ignoraient encore, la livrée le savait déjà. Un jeune Français, qui venait d'arriver de la capitale, vint annoncer que l'impératrice n'était pas perdue et qu'elle était à Pétersbourg; il ajoutait que la fête de Saint-Pierre y serait magnifique, et qu'il avait vu tous les régiments sous les armes.

Sur ces entrefaites arriva l'émissaire de Bressan. Il remit un billet à l'empereur, et alors tous les doutes s'évanouirent. L'empereur, après l'avoir lu tout haut, s'écria : Eh bien, messieurs, vous voyez que j'avais raison. Le grand chancelier Vorontzof se proposa pour interposer son crédit auprès de l'impératrice; il représenta, en effet, à Catherine les suites de ce soulèvement; mais cette princesse lui montrant le peuple et l'armée : Ce n'est pas moi, lui dit-elle, c'est la nation entière. Voroutzof, qui ne demandait qu'à être persuadé, pria l'impératrice de le mettre aux arrêts, se ménageant ainsi un refuge assuré, de quelque manière que tournassent les événements.

Pendant ce temps, Pierre donna ordre de faire venir ses gardes de Holstein, de rassembler autant de troupes et de paysans qu'il serait possible; et comme il regrettait son régiment de dragons qui était resté dans la capitale, plusieurs courtisans, plus clairvoyants que dévoués, se chargèrent de l'amener, et restèrent à Pétersbourg. Pierre avait entièrement perdu la tête; tantôt il voulait qu'on allât tuer l'impératrice, et dictait des manifestes contre elle; tantôt il se flattait que tout s'arrangerait. Dans cette extrémité, il quitta l'uniforme prussien pour revêtir les insignes russes, à l'instant même où l'empire lui échappait. Le vieux Munich essaya en vain de ranimer cette âme défaillante. Il représenta à Pierre que Péterhof n'était pas en état de résister à une armée de vingt mille hommes; que le salut était à Cronstadt, au milieu de la flotte et de tout le matériel de l'expédition projetée; il ajouta que les femmes qui se trouvaient près de lui serviraient d'otage, et que l'insurrection, menaçante d'abord, tomberait d'elle-même. On suivit ce conseil, mais trop tard; l'amiral Talésin avait mis la garnison de ce port dans les intérêts de l'impératrice, et quand les deux yachts qui portaient Pierre III et sa suite, s'approchèrent du rivage, la sentinelle cria : Qui vive ! — L'empereur. — Il n'y a plus d'empereur. Alors Pierre s'avance, ouvre son manteau pour se faire reconnaître, et il s'apprêtait à descendre; mais un rempart de baïonnettes se forme devant lui, et le commandant menace de faire feu si l'on tarde à s'éloigner. Pierre tombe dans les bras de ceux qui le suivaient, et les deux yachts que menaçait l'artillerie du port n'ont que le temps de dérader : mais le malheureux empereur entendit retentir le rivage des cris répétés de Vive Catherine! Pendant toute la nuit ils se tinrent à distance, sans tenir de route certaine; Munich, qui avait vu la mort sous toutes les faces, se promenait tranquillement sur le tillac, et les jeunes femmes qui avaient accompagné l'empereur, se demandaient avec une frivolité mêlée de courage : Qu'allions-nous faire dans cette galère?

Les troupes holsteinoises étaient retournées à Oranienbaum; les paysans que l'empereur avait fait rassembler, s'étaient dispersés à la première sommation, aux cris de Vive l'impératrice! et Munich, toujours fécond en ressources, donnait à Pierre III le conseil hardi de pousser jusqu'à Rével, d'y monter un vaisseau de guerre, et de rentrer en Russie à la tête de son armée qui se trouvait en Prusse. Mais les courtisans effrayés feignirent de croire que l'impératrice n'avait d'autre but que celui d'un raccommodement sur des bases avantageuses à son ambition; la maîtresse du tsar, la princesse Vorontzof, lui conseilla de se borner à demander de retourner avec elle dans le Holstein. Ce dernier avis devait

prévaloir; l'autocrate déchu se fit descendre à Oranienbaum, et, malgré la généreuse indignation de Munich, il envoya vers Catherine cette honteuse capitulation. Pour toute réponse, il reçut l'ordre de signer une renonciation au trône. On le conduisit sans escorte à Péterhof. Là, tandis que les soldats insultaient sa maîtresse et Goudovitch, qui était resté fidèle au milieu de tant de défections, cet homme, qui avait refusé la couronne de Suède, et qui réunissait dans ses veines le sang de Charles XII et de Pierre le Grand, fut forcé de se déshabiller; il demeura quelque temps en chemise, exposé à la risée de la soldatesque. On l'emmena dans une maison de campagne, située à quelques lieues de la capitale. Son premier soin fut de demander son violon, son chien et son nègre. Il construisait avec un jeu de cartes une espèce de château fort, et disait en pleurant : Je n'en verrai plus de ma vie !

Munich se présenta devant l'impératrice au milieu de la foule des courtisans : Vous avez voulu me combattre, lui dit-elle. — Oui, madame, répondit le vieux guerrier, et maintenant mon devoir est de combattre pour vous. La princesse Dachkof reçut le cordon et les pierreries de sa sœur, l'ex-favorite; mais une âme de cette trempe étant plus habile à exécuter un dessein hardi qu'à exploiter un succès, elle ne tarda pas à reconnaître la vanité de ses espérances constitutionnelles. Le favori fut élevé ainsi que ses frères à la dignité de comte. Il remplaça Villebois dans la charge de grand maître de l'artillerie; et la cour, en voyant la familiarité qui régnait entre lui et l'impératrice, s'étonna qu'une intrigue si difficile à cacher, eût échappé depuis si longtemps à sa vigilance.

Moscou reçut la nouvelle de cette révolution avec une froideur marquée, et même on craignit quelques manifestations plus sérieuses. Les régiments murmuraient de ce que les gardes s'arrogeaient le droit de disposer de la couronne; mais c'était moins de cette importance politique qu'ils étaient jaloux que des avantages positifs que leur valait chaque révolution.

A Pétersbourg même, quand le premier enthousiasme fut un peu refroidi, les soldats témoignèrent quelques remords de cette violence exercée contre le petit-fils de Pierre le Grand. Ceux qui avaient pris moins de part à la révolte accusaient les autres d'avoir trahi l'empereur pour quelques gratifications. Orlof avait soin de stimuler les craintes des soldats déjà gagnés sur les prétendus dangers que courait l'impératrice : deux fois, pour calmer leurs inquiétudes qui se manifestaient par des troubles, elle fut obligée de se montrer devant eux. A force de croire que les jours de Catherine étaient en péril, ces hommes, témoins de changements si subits, auraient pu s'habituer à cette idée, et avec d'autant plus de facilité que la restauration de Pierre III aurait eu le caractère d'une légitime réparation. Le but de la cour était visiblement de faire excuser la grandeur du forfait par l'imminence du péril; et il faut convenir que, même sans provocation, la seule force des circonstances suffisait pour renverser de ce trône usurpé une étrangère qui n'avait pas encore eu le temps de se légitimer par l'éclat de ses actions. Catherine connaissait trop les hommes et le caractère de son peuple, pour ne pas prévoir qu'à la pitié pour son époux succéderait bientôt une irritation sans aliment; et qu'une fois les récompenses épuisées, elle ne serait pas moins embarrassée des prétentions des mieux partagés que de la jalousie et du mécontentement du plus grand nombre. Les Munich, les Biren et tant d'autres étaient une preuve vivante que la Sibérie rend quelquefois sa proie. La mort seule de l'imbécile Pierre III pouvait assurer sa tranquillité, et, nous n'hésitons pas à le dire, la raison d'État conseillait ce crime; tant il est vrai que le vice des gouvernements est quelquefois subversif des principes les plus vulgaires de la morale.

Alexis Orlof, le même qui avait été chercher Catherine à Péterhof, et Tiéplof, autre parvenu, mais qui, étant parti de plus bas, se pressait d'établir sa

faveur par un service dont peu de gens se sentent capables, allèrent trouver le prince déchu, et lui demandèrent à dîner. Suivant l'usage des Russes, on servit de l'eau-de-vie et des liqueurs avant de se mettre à table. L'empereur but, et sentit aussitôt l'effet du poison: on veut le faire redoubler; mais déjà la victime était en proie à d'atroces douleurs; Pierre repousse le breuvage fatal; les émissaires insistent, impatients de gagner leur salaire. Dans cet horrible débat, ajoute Rulhière, pour étouffer ses cris qui commençaient à se faire entendre au loin, ils se précipitent sur lui, le saisissent à la gorge, et le renversent : mais comme il se défendait avec toutes les forces que donne le dernier désespoir, et qu'ils évitaient de lui porter aucune blessure, réduits à craindre pour eux-mêmes, ils appelèrent à leur secours deux officiers chargés de sa garde, qui en ce moment se tenaient en dehors, à la porte de sa prison. C'étaient le plus jeune des princes Bariatinski, et Potemkin, âgé de dix-sept ans. Ils avaient montré tant de zèle dans la conspiration, que, malgré leur extrême jeunesse, on les avait chargés de cette garde: ils accoururent, et trois de ces meurtriers ayant noué et serré une serviette autour du cou du malheureux empereur, tandis qu'Orlof de ses deux genoux lui pressait la poitrine et le tenait étouffé, ils achevèrent ainsi de l'étrangler; et il demeura sans vie entre leurs mains (*).

Comment partager les doutes de Rulhière sur la part que prit l'impératrice à ce complot, quand on lit dans sa relation les considérations suivantes : « Le jour même du crime, cette princesse commençant son dîner avec beaucoup de gaieté, on vit entrer ce même Orlof échevelé, couvert de sueur et de poussière, ses habits déchirés, la physionomie agitée, pleine d'horreur et de précipitation. En entrant, ses yeux étincelants et troublés cherchèrent ceux de de l'impératrice. Elle se leva en silence, passa dans son cabinet où il la suivit; et, quelques instants après, elle fit appeler le comte Panin déjà nommé son ministre; elle lui apprit que l'empereur était mort, et le consulta sur la manière d'annoncer cette mort au public. Panin conseilla de laisser passer une nuit, et de répandre la nouvelle le lendemain, comme si on l'avait reçue pendant la nuit. Ce conseil ayant été agréé, l'impératrice rentra avec le même visage, et continua son dîner avec la même gaieté. Le lendemain, quand on eut répandu que Pierre était mort d'une colique hémorroïdale, elle parut baignée de pleurs, et publia sa douleur par un édit.

Les traces de mort violente étaient manifestes : mais comme on redoutait moins l'inconvénient de laisser pénétrer la vérité que le danger de voir paraître quelques imposteurs sous le nom de Pierre III, on laissa, selon l'usage, le corps exposé pendant trois jours aux regards du public. Comme pour associer à l'idée de sa fin un souvenir défavorable à sa mémoire, on l'exposa vêtu de l'uniforme holsteinois.

Les soldats de sa garde étrangère furent embarqués pour être reconduits dans leur patrie; mais la fatalité attachée à leur maître semblait les poursuivre; une tempête furieuse brisa leurs vaisseaux; et pour montrer que les Russes sont extrêmes dans l'obéissance servile comme dans la révolte, nous ajouterons que le commandant de Cronstadt, n'osant secourir ces hommes qui se noyaient, envoya demander à l'impératrice s'il était permis de les arracher à une mort certaine. Ceux qui ne connaissent point le gouvernement de cet empire seraient sans doute tentés d'accuser la stupidité de ce gouverneur; cependant cette hésitation, qui coûtait la vie à tant de malheureux, ne fut regardée que comme un écart de dévouement.

CATHERINE II.

1762-1796. Une femme galante, au-

(*) Bressan, valet de chambre de Pierre III, était présent à cette scène horrible. On lui fit jurer sur l'Évangile de ne jamais la divulguer ; ce qui ne l'empêcha pas d'en raconter tous les détails au chargé d'affaires de France.

dacieuse, née dans une de ces petites cours d'Allemagne qui se rattachent par tant d'alliances aux grandes maisons souveraines de l'Europe, venait de s'asseoir sur le trône de toutes les Russies. Les circonstances qui avaient précédé cet avénement, la catastrophe qui l'avait mis hors de conteste, semblaient pronostiquer un règne agité et difficile; sous le point de vue politique, l'avenir n'offrait rien de rassurant. La Turquie mécontente pouvait tourner contre la Russie les forces avec lesquelles, à l'instigation de Frédéric, elle allait se ruer sur les possessions autrichiennes; la Prusse avait été insultée dans le manifeste où Catherine essayait de légitimer son usurpation; la Suède, resserrée dans ses frontières, aspirait à reprendre la Finlande; on commençait à éprouver en Pologne ces symptômes de désorganisation, ordinairement mortels, lorsque la nation qu'ils déchirent est entourée d'États puissants et ambitieux.

Si l'on jetait les yeux dans l'intérieur du palais, on rencontrait tout d'abord un favori en pied, dont les avantages physiques faisaient le mérite principal, et une foule de courtisans admis, à différents titres, dans les rangs secondaires de la faveur. Cependant ce règne fut illustré par une gloire solide, et c'est véritablement de cette époque que date l'influence directe de la Russie sur l'Europe.

L'impératrice rachetait ses faiblesses privées par une conduite si ferme et si habile, soit dans l'administration, soit dans ses relations avec ses voisins, alliés ou ennemis, qu'en présence de tout ce qu'elle a fait de grand et d'utile pour son peuple, on oublie presque ce qu'il faut blâmer pour se laisser entraîner à l'admiration. On s'étonne de cette profonde politique qui sait tirer le meilleur parti d'un avantage, et maîtriser la fortune dans ses retours les plus inattendus; enfin on suit avec un intérêt mêlé de crainte cette mise en œuvre si intelligente de toutes les ressources d'un vaste empire, cette réalisation précoce des plans de Pierre le Grand, favorisée par un long règne, et par le désaccord et l'ambition des cabinets de l'Europe; dans tous ces hommes qui se succèdent dans les faveurs de Catherine II, on ne reconnaît plus que des instruments de ses vastes desseins, et dont les succès de boudoir ne sont plus comptés pour rien dès que cette femme extraordinaire reprend le rôle de souveraine.

L'impératrice se montra clémente dès qu'elle jugea que la sévérité cessait de lui être nécessaire; elle consola par des faveurs la famille de Pierre III; son oncle Georges eut l'administration du Holstein; la maîtresse de son mari, qui, dans le temps de sa faveur, lui avait valu de si cruelles humiliations, fut abandonnée à sa nullité; Munich reçut le commandement de la Livonie et de l'Esthonie; enfin, de tous les courtisans de l'empereur, le seul Goudovitch fut négligé, parce qu'il avait l'âme trop haute pour consentir à rien recevoir.

Panin, plus heureux que la princesse Dachkof, était premier ministre, et se consolait dans ces hautes fonctions de l'ajournement indéfini de ses espérances constitutionnelles; Orlof, nommé lieutenant général, chef déclaré du parti despotique, servait de contrepoids à l'autorité de Panin; et l'impératrice, également maîtresse de ces deux influences, les surveillait et les dirigeait avec la finesse d'une femme et le coup d'œil d'un homme d'État.

Elle comprenait que l'épuisement de ses finances ne lui permettait pas de persister dans les guerres ruineuses des règnes précédents, et elle essaya de tirer de sa neutralité des avantages non moins réels, qu'elle n'eût pu le faire par des conquêtes. Elle s'appliqua à rétablir l'ordre dans toutes les parties de l'administration, et releva la considération du sénat, en assistant au jugement des procès; enfin elle mit dans ses relations avec les ambassadeurs la plus grande circonspection. S'il faut en croire Castéra, elle dit un jour à M. de Breteuil : « J'ai la plus « belle armée du monde : l'argent me « manque, il est vrai, mais j'en serai « abondamment pourvue en peu d'an-

« nées. Si je me laissais aller à mon « penchant, j'aurais encore plus de « goût pour la guerre que pour la paix; « mais l'humanité, la justice et la rai- « son, me retiennent. Cependant je ne « ferai pas comme l'impératrice Élisa- « beth; je ne me ferai pas presser pour « entreprendre la guerre; je la ferai « quand elle me sera avantageuse, mais « jamais par complaisance pour d'au- « tres. On ne pourrait, ajoutait-elle, « la bien juger que dans cinq ans. Il « lui fallait au moins ce temps pour « rétablir l'ordre dans son empire. Elle « se conduirait, en attendant, avec « tous les princes de l'Europe, comme « une coquette habile. »

Cette politique, toute d'expectative, s'expliquait par l'état de l'Europe.

Les suites funestes de la guerre de sept ans avaient épuisé d'hommes et d'argent les puissances rivales. L'Autriche, dans cette longue lutte, avait perdu la Silésie et près de cent cinquante mille soldats; la Prusse, dédommagée, il est vrai, par un accroissement de territoire qui la constituait comme puissance de second ordre, avait payé cet avantage de sacrifices plus grands encore; la Saxe était ravagée, et les petites principautés d'Allemagne, selon les hasards de la guerre, s'étaient vues tour à tour dévastées par les troupes ennemies, ou affamées par le passage des armées alliées; la Suède, quand elle n'aurait dû penser qu'à rétablir ses désastres récents, avait fait un dernier effort, également funeste à sa population et à ses finances; la France avait sacrifié ses trésors, deux cent mille hommes, ses colonies, sa marine et son commerce; l'Espagne, dans son alliance avec le cabinet de Versailles, avait partagé ses pertes, et marchait rapidement vers sa décadence; l'Angleterre, à l'apogée de sa puissance maritime, s'était jetée dans ce système ruineux, où elle a persévéré longtemps, et dont le résultat actuel est une dette publique de plus de vingt milliards.

La Russie, appauvrie par l'entretien d'une nombreuse armée en dehors de ses frontières, n'avait pas moins besoin d'un repos réparateur; mais les victoires de ses troupes sur Frédéric II avaient établi sa réputation militaire en Europe; et, par l'avantage de sa position géographique, elle pouvait, en cas de désaccord, faire pencher l'avantage du côté de son alliance.

Le système de la balance politique avait, au milieu de tous ces contre-coups, subi de singulières modifications. L'Autriche s'était rapprochée de la France devenue alliée de l'Angleterre. Le prince de Kaunitz, qui cachait sous une hauteur dédaigneuse et une frivolité apparente une politique pleine de replis et un coup d'œil sûr, était seul dépositaire de la confiance de Marie-Thérèse, et gouvernait l'Autriche despotiquement; il suivait d'un œil attentif le roi de Prusse, qui, près de succomber sous les efforts d'Élisabeth, avait eu la satisfaction de le faire trembler à son tour, lors de l'avénement de Pierre III, mais qui se trouvait dans une position toute différente depuis l'assassinat de ce prince. La Pologne, en proie à tous les maux de l'anarchie, payait chèrement la protection que les Russes avaient accordée à la maison de Saxe; le parti français, si habilement soutenu par le comte de Broglie, était entièrement effacé, et Bruhl, ministre d'Auguste, s'efforçait de neutraliser les vues des frères Czartoriski, qui aspiraient à donner une nouvelle vie à la république, au prix même de la protection moscovite.

Frédéric II, à la tête d'une puissante armée, prévoyait que les prétentions rivales se rabattraient sur la Pologne, et dès lors il conçut l'espoir de s'agrandir, en même temps que ses voisins, aux dépens de ce malheureux royaume.

La Turquie n'était plus que l'ombre d'elle-même : ses succès avaient amené sa décadence; les vizirs, plongés dans la mollesse, et moins soucieux de conquérir que de conserver, n'avaient gardé de l'esprit de leurs institutions que ce qui pouvait en amener la décadence. Restés stationnaires tandis que tout progressait autour d'eux, les Turcs ne pouvaient plus se mesurer à forces

égales avec ces chrétiens dont ils méprisaient les arts et les connaissances militaires. « Du moment, dit Rulhière, « qu'ils eurent forcément reconnu des « limites à leur empire, tout dégénéra « dans cet État, uniquement fondé par « la guerre, qui ne possédait aucun des « arts de la paix, où les arts militaires « eux-mêmes n'élevaient aucune autre « école que la guerre. L'habitude des « conquêtes, et cette suite de grandes « et importantes affaires dans lesquelles « ils s'étaient vus si longtemps engagés, avaient auparavant suppléé à « toute autre instruction; mais enfin « les sultans n'avaient plus eu cette « école de succès et de revers, ces leçons de la fortune, les seules qu'un « sultan pût recevoir; et désormais, « abandonnés aux adorations d'une « cour qui les servait dans le silence de « la terreur, la suprême puissance avait « tout dégradé en eux. Le goût de la « commodité, de l'aisance et du plaisir, « qui, dans les premiers temps de cette « révolution, avait partout prévalu sur « l'antique frugalité, dégénéra bientôt « en amour de l'indolence; et, dans « cet assoupissement général, le crédit « des gens de loi, à la fois jurisconsultes et prêtres, n'avait cessé de « s'accroître. Le droit civil et le droit « politique chez les musulmans sont « une même science, parce que le Coran, leur Bible, contient aussi leur « code. Chez eux, comme chez les juifs, « les lois sacrées, politiques et civiles, « ont formé une triple chaîne, qui ne « laisse, dans aucun genre, aucune liberté aux esprits. De là cette longue « persévérance dans leurs usages, cette « horreur superstitieuse des connaissances qui manquaient aux siècles « précédents, cette obstination à repousser tous les progrès que les modernes ont faits dans les arts. Or, « toute nation sans lumières, lorsqu'elle cesse d'être ou sauvage, ou « fanatique, ou féroce, est une nation « avilie, et qui, à moins d'un miracle « de la fortune, ne tardera pas à être « subjuguée. »

Néanmoins, à l'époque dont nous nous occupons, la Turquie, avec un sultan mieux instruit de la politique européenne, et appuyée du khan de Crimée, aurait pu être encore formidable; mais le ministre de Prusse trompait le divan sur ses véritables intérêts, soit pour ménager Catherine, soit pour que la Russie, tranquille du côté de l'Orient, se hâtât de mettre à découvert ses desseins sur la Pologne.

Le roi de Danemark, que les préparatifs de Pierre III avaient sérieusement alarmé, attendait avec inquiétude le parti que prendrait Catherine.

La Perse et la Turquie, excitées par des rivalités de secte et de voisinage, et secrètement poussées par de sourdes intrigues, s'affaiblissaient mutuellement; au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, elles semblaient prendre à tâche de favoriser ses plans ambitieux. Le khan de Crimée, plus rapproché du théâtre où se préparaient tant de grands changements, ne se déguisait point l'imminence du danger; il prévoyait qu'une fois la Pologne esclave, ce serait par la conquête de la presqu'île que se résoudrait le problème de la question russo-turque. Il possédait une armée formidable; mais le temps était passé où les Tatars, ruinant tout sur leur passage, venaient dicter des lois à Moscou, et se retiraient chargés de butin, traînant en esclavage des populations entières. Depuis les guerres d'Élisabeth, ces vastes déserts, où s'étaient fondues tant d'armées russes et lithuaniennes, avaient vu s'élever des forteresses qui servaient de barrières contre les Tatars, et jalonnaient la route d'une armée envahissante. L'empereur de la Chine, Thien-Long, quoique mécontent de ses rapports avec la Russie, après avoir déclaré qu'il ne voulait avec Catherine ni alliance ni relations commerciales, avait cependant cédé sur ce dernier article; enfin, de quelque côté de ses frontières qu'elle portât ses regards, Catherine ne voyait que des voisins hors d'état de l'attaquer, ou des rivaux moins disposés à la combattre qu'à partager avec elle une proie facile.

Les premières mesures de cette souveraine annoncèrent autant de modération que de fermeté. La guerre du

Holstein fut abandonnée comme impopulaire et inopportune; c'était se réserver en même temps le moyen de renouer avec la Prusse sur des bases nouvelles, et de se tirer avec honneur de la position délicate où se trouvaient les cabinets de Berlin et de Pétersbourg, depuis la chute de Pierre III. Nous avons dit qu'elle avait donné la souveraineté du Holstein au prince Georges; le Danemark s'en était alarmé, et il refusa d'abord de le reconnaître; mais la volonté de l'Impératrice fut signifiée d'une manière si nette qu'il fallut se soumettre; et Catherine, employant avec habileté la crainte et l'espoir, laissa entrevoir à la cour de Copenhague qu'elle ne s'opposerait pas à la cession future du duché à la couronne de Danemark. Elle envoya en Suède un ministre, pour y conserver sa prépondérance.

Le plus pressé et le moins facile, c'était de prendre un parti définitif avec la Prusse. Frédéric connaissait trop l'inconstance de la fortune, pour exposer au hasard les avantages de sa position. Il devait à son génie et peut-être à l'originalité de ses manières un renom extraordinaire. Jamais prince n'excita au même degré le fanatisme de l'enthousiasme. Le sultan Mustapha, dérogeant, par une exception unique, à la prohibition formelle du Coran, avait fait suspendre dans son appartement un portrait du monarque prussien; le khan de Crimée appuyait son admiration de tout ce qu'il avait de troupes disponibles; sans la mort du tsar, Frédéric, après avoir été tout près de sa ruine, allait tomber sur l'Autriche avec trois cent mille hommes de troupes régulières et cinquante mille cavaliers tatars. L'avénement de Catherine avait arrêté subitement ces vastes projets. Déjà cette princesse, mesurant toute la portée d'une mesure définitive, avait adopté une politique d'expectative; elle commença par rappeler un corps de vingt mille Moscovites auxiliaires, et fit saisir par ses commissaires les revenus de la Prusse royale.

Frédéric comprit que ces mesures n'étaient qu'une satisfaction donnée à l'opinion, et que l'impératrice ne pouvait faire moins, après avoir mis en avant l'alliance prussienne comme le principal motif de sa conspiration.

En voyant les fautes et la confiance imprudente de Pierre III, il avait prévu la catastrophe tragique qui le renversa; et s'appliquant dès lors à flatter Catherine, il avait tracé en conséquence les instructions de son ministre, de sorte que l'événement ne l'avait point trouvé au dépourvu. Catherine ne se montra pas insensible aux avances d'un prince si célèbre; mais en définitive elle n'accorda que ce qui ne pouvait contrarier sa politique; et quand on en vint à faire chacun sa part, celle que s'adjugea la Russie prouva bien que sa complaisance n'allait pas jusqu'aux sacrifices.

Quelques historiens, pour n'avoir considéré que l'espace borné d'une époque, ont déclaré que l'avantage dans ces négociations était resté à Frédéric; ils le louent d'avoir désarmé le mauvais vouloir de l'impératrice, et de l'avoir amenée à faire tous les frais du démembrement de la Pologne, en s'appropriant une partie du résultat. Cette marche pouvait convenir à la politique du moment; mais qui pourrait nier aujourd'hui qu'elle a préparé l'asservissement de l'Allemagne? En ouvrant à la Russie les provinces centrales de l'Europe, en mettant à sa disposition des villes vieillies dans la civilisation, l'Autriche et la Prusse ont fourni à cet empire les moyens d'une transition rapide à travers les phases de la vie des nations; et tous les avantages nés d'une longue éducation politique, elles les ont imprudemment confiés à une puissance nouvelle, connaissant le côté faible des différents États, et en état d'appuyer ses prétentions par une armée nombreuse, aguerrie, et dévouée jusqu'à l'aveuglement. Frédéric a su écarter habilement les difficultés de son règne; mais sa politique, qui consistait à ne rien laisser échapper, a gravement compromis l'avenir. Si nous ne nous abusons, la supériorité de vues, soit dans les moyens, soit en présence du résul-

tat, appartient à Catherine, et la suite brillante de son règne nous en offrira souvent la preuve.

Marie-Thérèse, qui s'était flattée de recouvrer la Silésie, ne put voir avec indifférence le tour qu'avait donné aux affaires l'avénement de Catherine; son dépit se couvrait des dehors d'une vertueuse improbation de la conduite privée de cette princesse; en parlant d'elle, l'impératrice d'Autriche ne l'appelait jamais que *cette femme;* mais Kaunitz était trop habile politique pour entreprendre une guerre purement morale; sans diminuer les forces de l'empire, il attendait, et se tenait soigneusement sur ses gardes.

La cour de France et celle de Russie en étaient aux termes les plus froids: des querelles de préséance avaient été non la cause mais l'expression de cette mésintelligence. Le véritable motif était basé sur des raisons tout autrement importantes, sur les menées du parti français en Pologne et en Turquie, directement hostiles à la Russie. L'impératrice se plaisait à manifester son éloignement pour la France jusque dans la prédilection qu'elle affectait pour le peuple anglais. Il faut convenir que le caractère de Louis XV, avec son cortége de maîtresses et de favoris sortis des ruelles, n'était pas de nature à forcer l'estime d'une princesse qui menait de front les plaisirs et les affaires. Elle répétait souvent qu'elle ne connaissait que deux nations en Europe: la Russie et la Grande-Bretagne. C'était moins un hommage à la première puissance maritime, qu'une adroite flatterie adressée à ses propres sujets.

Tandis que l'Europe était dans l'attente, l'impératrice portait un œil vigilant dans toutes les parties de l'administration; partout l'ordre se rétablissait; sociétés savantes, colléges, hôpitaux, monuments publics, tout naissait de sa parole, et attestait l'étendue de son génie et le désir de rattacher à son nom tous les genres de gloire. Elle mit en œuvre, pour se faire des partisans parmi les écrivains les plus distingués de l'époque, la double séduction de l'éloge et des bienfaits. Elle savait se plier à tous les tons, et, de sa main despotique, elle entretenait une correspondance libérale avec des hommes qui faisaient leur réputation en s'élevant contre les abus. Comme il y avait près d'elle matière à éloges et à profit, les panégyristes ne lui firent pas faute, et toute l'Europe retentit de ses louanges.

Elle favorisa le commerce, attira les étrangers, distribua des terres aux colons qu'attirait sa généreuse hospitalité; et comprenant qu'une bonne législation est à la fois le complément et la garantie des institutions et de l'ordre public, elle promit une réforme dans les lois de l'empire. On l'a accusée d'avoir été plus ardente à entreprendre que persévérante à accomplir; c'était la faute de son siècle et de son peuple, qui n'était sorti de la barbarie que depuis environ soixante années.

Une longue retraite lui avait appris à mettre à profit tous ses instants; art sans lequel les princes, fussent-ils doués d'ailleurs de grandes qualités, ne sont que des souverains médiocres. Elle trouvait le temps de surveiller l'administration intérieure, comme il convient à un souverain, non par une stérile attention donnée aux détails, mais avec cette hauteur de vues qui ne décompose que pour généraliser. Dans les cas importants, elle écrivait elle-même ou dictait ses ordres, ou les instructions qu'elle envoyait à ses généraux ou à ses ambassadeurs, indiquant nettement ses volontés, et abandonnant à leur intelligence l'emploi des moyens, selon les circonstances. Elle aimait à encourager le mérite; et quelques hommes remarquables dans la guerre, la politique et les lettres, illustrèrent son règne. Heureuse si, aux qualités les plus brillantes du souverain, elle eût su joindre les vertus de son sexe!

Malgré le soin qu'elle prenait de se conformer aux mœurs et même aux préjugés de son peuple, ce peuple, ennemi de la civilisation étrangère, que tant de rigueurs lui avaient fait haïr, ne voyait dans Catherine qu'une Alle-

mande, dont les réformes mêmes accusaient l'origine. Moscou surtout, dont la population se compose de gentilshommes qui passent une partie de l'année dans leurs terres; Moscou, moins brillante que la nouvelle capitale, mais plus attachée aux anciennes mœurs, avait inspiré de sérieuses inquiétudes à Catherine; à la nouvelle du succès de la conspiration, les régiments, comme on l'a déjà vu, avaient été sur le point de se révolter; quelques distributions de bière et d'eau-de-vie avaient calmé cette effervescence; mais si les manifestations séditieuses avaient cessé, l'esprit public n'en était pas moins resté défavorable à l'impératrice; et l'on regrettait Pierre III, d'autant plus qu'on l'avait moins connu. Catherine résolut de dissiper ces fâcheuses impressions par sa présence, et de se faire sacrer avec la pompe et les cérémonies d'usage. Elle partit donc pour Moscou, emmenant avec elle ceux qui lui étaient dévoués et ceux dont elle se méfiait. Un morne silence l'accueillit, tandis qu'on se portait en foule au-devant de son fils, le grand-duc Paul. La cérémonie excita moins d'enthousiasme que de curiosité, tant il est difficile d'effacer dans les masses l'impression que laisse un crime! Elle distribua ensuite des grâces et des récompenses, flatta l'armée par des manifestes, et fit donner une gratification à tous les soldats et sous-officiers qui s'étaient trouvés aux journées de Jagersdorf, de Crossen et de Kunersdorf.

Déjà sûre de l'armée, elle s'appliqua à gagner le clergé, ce qu'elle fit avec tant d'adresse, qu'elle parvint à lui faire employer sa propre influence pour terminer l'affaire relative aux biens de l'Église. De retour à Pétersbourg, elle chargea un synode de reviser l'oukase de Pierre III; la confiscation fut maintenue, mais elle adoucit cette décision en accordant aux propriétaires dépouillés des indemnités viagères. Cette mesure, nécessaire peut-être, mais dangereuse en tout temps, et surtout au commencement d'un règne inauguré par la violence, contribua puissamment à aigrir les esprits. On fit circuler un prétendu manifeste de l'empereur qui désignait Ivan à la succession. Catherine était trop vigilante pour ignorer de telles menées; elle savait qu'en Russie il faut tomber ou écraser l'obstacle. L'exil et le knout prouvèrent bientôt que le trône n'était pas vacant, et l'audace séditieuse des gardes fut sévèrement réprimée. Quelque temps après, une révolte plus sérieuse éclata : elle avait pour motif ou pour prétexte le jeune grand-duc Paul, dont la santé chancelante inspirait des inquiétudes injurieuses à Catherine. Le châtiment fut proportionné au danger. L'émeute avait duré un jour, malgré les efforts des Orlof et de leurs créatures. Au milieu de cette effervescence, Razoumovski, Bestoujef et Panin se présentèrent tout tremblants chez l'impératrice : elle les reçut avec un calme et une dignité que rehaussaient encore leurs craintes. « Pourquoi vous alarmer, leur dit-elle? pensez-vous donc « que je n'ose pas envisager le péril? « Quelques factieux insolents, quelques « soldats mutinés, veulent m'ôter une « couronne que je n'ai acceptée qu'à « regret, et pour soustraire la nation « russe aux malheurs qui la menaçaient : la Providence, qui m'a appelée à régner, me conservera pour « la gloire et le bonheur de l'empire, « et sa main toute-puissante confondra « mes ennemis. » Vingt-quatre officiers aux gardes furent jugés et condamnés; les plus coupables devaient être écartelés : Catherine leur fit grâce de la vie; mais ils furent dégradés et souffletés de la main du bourreau.

Panin attribuait ces émeutes à un mal qui resterait sans remède tant que la forme du gouvernement ne serait pas modifiée; il ne cessait de représenter à l'impératrice qu'il était urgent de reconstituer puissamment l'aristocratie, pour donner un point d'appui au pouvoir, et neutraliser les projets de la malveillance, en faisant partager à un corps nombreux et considéré la responsabilité des actes souverains. Peut-être croyait-il réellement cette réforme possible; peut-être aussi redoutait-il que son crédit, déjà balancé par Orlof,

ne fût entièrement détruit par quelque nouveau favori. Quoi qu'il en soit, Catherine parut entrer dans ses vues, et lui ordonna de rédiger son projet. Le ministre ne se contenta point de développer sa théorie constitutionnelle, il eut l'adresse de désarmer de hautes répugnances, en plaçant en tête du conseil futur le nom de Grégoire Orlof. Cette flatterie n'empêcha pas le favori de consulter le vieux Bestoujef. Celui-ci désapprouva formellement cette innovation, et n'eut aucune peine à persuader à Orlof qu'il ne pourrait que perdre dans un changement qui limiterait le pouvoir de l'impératrice. Cette princesse ne demandait pas mieux que des obstacles plausibles motivassent son refus. Elle ne pouvait, disait-elle, heurter le désir de ceux à qui elle devait tout; et en paraissant ne céder qu'à la reconnaissance, elle se donnait le mérite de chercher de bonne foi le parti le plus avantageux. Panin dut renoncer encore une fois à ses espérances; quoiqu'il ne dissimulât point son dépit, il échappa néanmoins à la disgrâce. Catherine le ménageait pour plusieurs raisons; son expérience des affaires réparait en quelque sorte le mauvais effet que produisait l'orgueil soldatesque d'Orlof; d'un autre côté, sa paresse habituelle le rendait incapable d'une exécution hardie; et de plus, ses fonctions de gouverneur du grand-duc lui donnaient sur l'esprit public une influence qui n'était pas à négliger.

Bestoujef, en qui l'âge et un long exil n'avaient point refroidi la passion de l'intrigue, s'attribuant le désappointement de Panin, essaya de renverser son rival par une combinaison nouvelle. Orlof, qui se vantait hautement d'avoir donné le trône à Catherine, et de pouvoir l'en faire descendre quand il voudrait, semblait ne pouvoir aspirer qu'au rang suprême : Bestoujef entreprit de le lui donner. Dans cette vue, et probablement à l'insu de Catherine, il fit circuler une requête dans laquelle on suppliait l'impératrice d'assurer le repos de l'État, en s'unissant à un époux digne de partager son trône : on y insistait sur la santé chancelante de Paul, seul héritier de l'empire, et on conjurait l'impératrice de faire au bien général le sacrifice de sa liberté. Bestoujef, d'accord avec Orlof, avait mis en avant le prince Ivan, dans la persuasion que cette offre serait rejetée par des raisons politiques, plus encore qu'à cause de la disproportion d'âge : en effet, les évêques, qui consentaient déjà à donner leur signature, y mirent la condition qu'Ivan serait exclu. Alors on hasarda le nom d'Orlof. Il était dangereux de se prononcer contre un favori vindicatif, qui se croyait en droit de prétendre à tout, parce qu'il avait tout procuré : un grand nombre de seigneurs avaient déjà signé leur adhésion, lorsque Vorontzof s'avisa de demander à Bestoujef de quelle autorité il agissait. Cette question déconcerta l'ex-chancelier; et Vorontzof, qui lui avait succédé, soit rivalité, soit qu'il blâmât réellement l'union proposée, courut se jeter aux pieds de Catherine, et lui représenta avec vivacité les dangers d'une telle alliance. L'impératrice put mesurer d'un coup d'œil toute la portée de l'ambition de son favori; elle déclara qu'elle était étrangère à ces menées, et que Bestoujef serait puni. Cependant il n'en fut rien, soit qu'elle eût voulu sonder les esprits à ce sujet, soit qu'une faute risquée en faveur d'Orlof eût trouvé grâce devant sa justice.

La santé du grand-duc avait servi de prétexte à la démarche de Bestoujef : Panin, comme pour donner un démenti public à ce courtisan, fit promener son pupille à cheval pendant plusieurs heures dans les rues de la capitale. L'impératrice était partie pour un pèlerinage dont la malignité publiait le motif; la vue du grand-duc, dont les traits rappelaient ceux de Pierre III, produisit sur le peuple une vive sensation. Dès le lendemain, une foule de soldats aux gardes se rendit tumultueusement devant le palais, demandant le jeune prince pour le proclamer empereur. Ces malheureux, trompés par la manifestation de Panin, et ne comprenant rien aux demi-me-

sures de ce ministre, furent cruellement détrompés. L'impératrice revint sur ses pas, et trouva l'exaspération portée au comble : les arcs de triomphe que ce même peuple avait élevés en son honneur avaient été renversés, et les débris en jonchaient la route. Elle déploya une fermeté qui alla jusqu'à la rigueur, n'ignorant pas qu'elle ne régnerait qu'à ce prix. On prit les mesures les plus sévères pour comprimer le mécontentement; on interdit jusqu'aux conversations sur la politique et le gouvernement, et le despotisme ne recula pas même devant le ridicule de prohiber toute pensée séditieuse. Les Russes n'en pensèrent pas moins; et, sous un calme apparent, il était aisé de voir que le trône de Catherine était miné de toutes parts. Trop clairvoyante pour s'abuser, cette princesse cherchait en vain dans quelles mains se réunissaient les fils du complot. Orlof avait couru quelques dangers. Les soupçons se portèrent sur les plus hauts fonctionnaires de l'État; enfin la princesse Dachkof fut rappelée de Moscou, et l'impératrice ne négligea aucun moyen de séduction pour l'engager à révéler ce qu'elle pouvait savoir; mais cette jeune femme, dont les services avaient été si mal récompensés, reçut froidement ces avances; elle déclara ne rien connaître, en ajoutant que, sût-elle quelque chose, elle était incapable de rien divulguer.

Catherine comprit que des succès éclatants pourraient seuls lui faire pardonner son élévation; elle se sentait la force de dominer toutes ces intrigues obscures; et, sans s'écarter de la prudence, elle porta ses vues sur un théâtre plus digne de son génie.

Depuis Pierre le Grand, l'empire russe s'était soutenu par son propre poids; mais la politique, sans suite et sans unité, avait constamment varié, selon le caractère et l'intérêt des favoris; cependant les règnes d'Anne et d'Élisabeth avaient été glorieux pour les armes moscovites; et les avantages obtenus sur Frédéric avaient donné aux troupes cette confiance avec laquelle on peut tout entreprendre. Munich, qui avait étudié les ressources de la Turquie, avait entrevu le parti qu'on pourrait tirer des populations slaves et grecques, attachées à la Russie par les liens d'une commune religion. En un mot, Catherine avait à sa disposition de puissants éléments de succès; il s'agissait de les coordonner pour les mettre en œuvre. Il faut dire, à la gloire de Pierre le Grand, que le plan était tracé; mais l'exécution exigeait peut-être une politique plus déliée que celle du réformateur.

Les provinces baltiques étaient incontestablement réunies à l'empire; l'épuisement de la Suède, l'anarchie de la Pologne, étaient autant de garanties de ce côté; mais le point important, la conquête d'une partie du littoral de l'Euxin, qui, seule, pouvait rendre toute leur valeur aux provinces méridionales, se présentait comme un problème dont la solution intéressait toutes les puissances de l'Europe. Depuis près d'un demi-siècle, la Russie, arrachée violemment à ses mœurs, semblait n'accepter qu'à regret des innovations auxquelles elle était redevable de sa nouvelle puissance; cependant la civilisation s'infiltrait par mille canaux, en dépit de toutes les résistances; dans cette oscillation, il fallait empêcher la nation de reculer, et la précipiter, pour ainsi dire, au milieu de l'Europe, pour multiplier les points de contact, et la mettre dans l'impossibilité d'abdiquer le rang où l'avait fait monter le génie d'un homme.

On voit que le double projet d'un agrandissement vers l'Orient, et du démembrement de la Pologne, était tellement connexe, que ces deux plans devaient réussir à la fois, ou échouer l'un par l'autre. En effet, sans la Crimée et des forces respectables sur la mer Noire, la possession de la Pologne était précaire; et, d'un autre côté, le développement de l'empire vers le Bosphore, présentait sur la frontière occidentale trop de points vulnérables pour que les avantages de la conquête en couvrissent les inconvénients.

Catherine avait d'abord adopté une

politique de modération ou plutôt d'expectative, pour réparer ses finances, organiser ses ressources, et prendre conseil du temps et des circonstances. Un émissaire partit secrètement pour sonder les dispositions des Grecs; quant à la Pologne, il y avait des ménagements à garder avec la Prusse et l'Autriche, dont les forces disponibles pouvaient arrêter l'essor d'une ambition inconsidérée. D'ailleurs des engagements avaient été pris au sujet de cette république entre Pierre III et Frédéric; et les changements apportés dans cette alliance la laissaient subsister dans tout ce qui convenait également aux deux souverains. Les principales bases de ce traité étaient: qu'à la mort d'Auguste III, la Pologne serait gouvernée par un Polonais; que les dissidents seraient protégés, et admis à toutes les prérogatives des autres citoyens; enfin que la Russie disposerait, selon ses convenances, du duché de Courlande. La première de ces stipulations était loin d'avoir été dictée dans l'intérêt de la liberté polonaise; on voulait, au contraire, en isolant ce pays de toute autre influence dynastique, l'envelopper dans l'anarchie de ses institutions, et déjouer les espérances de quelques seigneurs qui méditaient une tardive réforme. De cette manière, la Russie, excitant l'animosité des partis, et neutralisant les unes par les autres toutes les influences, conservait son prétendu protectorat jusqu'à ce que tous les intérêts vinssent s'absorber dans le sien propre. Frédéric trouvait ainsi la route frayée; et, placé comme observateur à portée de ce grand conflit, il pouvait tracer sa part avec son épée.

Catherine débuta par l'occupation de la Courlande. Ce duché qui venait d'échoir au prince Charles de Saxe, fils naturel d'Auguste, se trouvait dans une position singulière. Il relevait politiquement de la Pologne, depuis l'exil de Biren; et en même temps ses revenus étaient perçus par des autorités russes, sous prétexte de certaines réclamations pécuniaires, auxquelles Biren n'avait pas satisfait.

Quelques historiens prétendent que Catherine, en dépouillant le prince Charles, cédait à un ressentiment personnel non moins qu'à des considérations politiques: nous croyons que, dans les grandes mesures, l'impératrice savait sacrifier des questions secondaires d'amour-propre, et que le hasard seul a pu les associer à des raisons d'État. Son motif était facile à démêler; voulant exclure la maison de Saxe de la succession de Pologne, il ne lui convenait pas que le fils d'Auguste gouvernât le duché, et conservât un pouvoir qui pouvait lui faire porter plus haut ses prétentions. L'imprudence du roi, son père, fournissait à Catherine un prétexte plausible; il avait, en accordant l'investiture de la Courlande à son fils, reconnu implicitement les droits de la Russie et ceux de Biren, dans le cas où son exil cesserait. Quinze mille Russes s'établirent dans le duché; Graudentz fut occupé militairement, et l'on commença contre le jeune duc ces démonstrations malveillantes par lesquelles on espérait le dégoûter d'une souveraineté si précaire.

Catherine envoya à Varsovie le comte Keyserling, en qualité d'ambassadeur; et elle écrivit de sa main à Poniatovski: « J'envoie Keyserling en Pologne, avec « ordre de faire roi, vous, ou le prince « Adam Czartoriski, votre cousin. » Poniatovski déguisa d'abord sa joie; il paraissait ne désirer autre chose que de retourner comme ambassadeur de Pologne auprès de Catherine: mais son ambition, qu'il croyait cacher sous le voile d'une passion romanesque pour l'impératrice, ne put échapper au baron de Breteuil, qui donna avis à la cour de France de tout ce qui se préparait.

Le vieux roi de Pologne, à l'instant où le parti Czartoriski comptait sur la protection moscovite pour réformer la constitution, reçut une lettre de Catherine qui lui enjoignait de rappeler son fils de Courlande; Charles était entré à Mittau le jour même de l'occupation des troupes russes; Biren, son compétiteur, le suivait de près, et s'ap-

prêtait à rentrer en souverain dans cette province que la fortune lui avait donnée et reprise, pour la lui rendre après les épreuves d'un long exil.

Cependant la diète de 1762 allait s'ouvrir; tous les partis étaient en présence : Bruhl, malgré ses efforts, prévoyait le sort réservé à la maison de Saxe; tantôt il flattait les Russes, tantôt il s'adressait aux Czartoriski, dont les créatures occupaient les principaux emplois de la république; il essayait en vain de les intéresser à l'affaire de la Courlande, et s'apercevait trop tard que l'appui de la Russie les mettait en position de tout entreprendre. En attendant, il s'appuyait sur l'animosité du prince Radziwil, ennemi déclaré des Czartoriski. Cette diète fut sur le point d'être ensanglantée; un autre abus, l'opposition d'un membre, la fit dissoudre.

Les affaires se compliquaient de plus en plus; l'idée de convoquer une nouvelle diète effrayait Bruhl; et l'établissement du tribunal en Lithuanie avait mis en présence Poniatovski et Radziwil; le premier ne craignit pas d'appeler à son secours une armée russe; c'était le conseil que donnait Keyserling à l'impératrice. Auguste, pressé de déposséder son fils, s'était adressé au sénat de Pologne; et les délibérations ayant blessé l'orgueil de Catherine, elle fit avancer des forces en Pologne, sous prétexte de les envoyer en Ukraine; en même temps, elle fit signifier à Auguste qu'il eût à sévir contre ses ministres qui lui avaient manqué d'égards; quant à la Courlande, Keyserling avait hautement demandé raison au gouvernement polonais de l'injure faite à la Russie, en disposant de cette souveraineté. Auguste, à peine convalescent d'une maladie qui avait fait craindre pour ses jours, partit pour ses États d'Allemagne, que les traités venaient de lui rendre; dompté par l'âge et le malheur, il n'osa faire face au danger, et donna au prince Charles l'ordre d'abandonner sa couronne à Biren. Le jeune duc, après avoir été bloqué pendant six mois dans son palais, sans se laisser intimider par les menaces, ni décourager par mille vexations, conserva jusqu'au bout une conduite ferme et digne, et ne céda qu'aux injonctions paternelles. Il s'éloigna de cette capitale qui lui avait servi de prison, et se rendit à Dresde, auprès de son père.

Cependant la Pologne n'était pas seulement menacée par la Russie; les troupes prussiennes vivaient à discrétion dans la grande Pologne et la Prusse polonaise. Le khan des Tatars, Crim Ghiréï, exigeait des sommes énormes en réparation de certaines mesures hostiles; mais, sur l'intervention officieuse de la France, il réduisit ses prétentions à quatorze mille ducats. Le roi de Prusse, qui suivait avec anxiété la politique de Catherine, l'enivrait d'encens et de flatteries, et ne s'en tenait pas moins sur ses gardes. A son instigation, Crim Ghiréï déclara qu'il ne souffrirait pas que les Russes restassent sur le territoire de la république; et Frédéric, qui craignait que la Pologne ne se reconstituât plus puissante, représenta à l'impératrice l'inconvénient d'appuyer l'élévation des Czartoriski par une armée; tandis que son but, quel qu'il fût, pouvait être atteint avec moins d'éclat. Catherine se rapprochait tous les jours de la politique de ce prince, non qu'elle fût dupe de ses avances, mais parce que son propre intérêt le lui conseillait. Elle retira donc ses troupes de la Pologne, malgré les instances de Poniatovski, lui recommandant d'attendre qu'Auguste eût fermé les yeux, et lui montrant la vacance du trône comme le terme prochain de son élévation. On dit qu'à la nouvelle de la retraite des Russes, ce jeune ambitieux ne put retenir ses larmes, et se plaignit amèrement au vieux Keyserling, qui lui reprocha froidement sa juvénile impatience.

Peu de temps après, Auguste expira, et Bruhl le suivit de près, couronnant une vie d'intrigues par une fin épicurienne (*).

(*) Il fit apporter le plus délicieux vin de Hongrie, et mourut en le buvant à la santé de ses amis.

A la nouvelle de cette mort, l'inquiétude générale se manifesta par des regrets; le deuil sembla réunir un instant tous les partis; les affaires cessèrent, et le primat de Pologne prit en main les rênes du gouvernement.

Le caractère de l'archevêque de Gnesno, Lubienski, n'était pas à la hauteur des circonstances; naturellement minutieux et conciliant, il s'efforçait de calmer les ressentiments, au lieu d'organiser un parti énergique, seul moyen d'imprimer à la nation incertaine et divisée un élan libérateur. L'absence de compétiteurs étrangers prouvait clairement que désormais la Pologne, quel que fût son avenir, dépendait de la volonté de Catherine. Le nouvel électeur de Saxe se présenta seul pour briguer cette couronne précaire; et, malgré l'activité et les intrigues de sa femme, cette prétention isolée ne servit qu'à faire ressortir l'inégalité de la lutte.

Keyserling, se conformant à l'esprit de ses anciennes instructions, flattait habilement l'amour-propre national, et déclarait que Catherine ne souffrirait pas qu'un étranger montât sur le trône; le cabinet russe était donc maître de l'élection, et spéculait sur les troubles que ne pouvaient manquer de faire éclater les abus de la constitution élective: quant aux Czartoriski, ils espéraient, comme nous l'avons déjà remarqué, faire servir la protection russe à leur propre élévation, et à l'établissement d'un pouvoir plus régulier. Catherine tenait dans sa main le fil de toutes ces intrigues; se réservant de l'embrouiller ou de le rompre, suivant l'opportunité des circonstances. Pour ajouter plus de poids à toutes les considérations de désintéressement et de régénération qu'elle mettait en avant, Keyserling annonça que l'impératrice allait rembourser le montant des réclamations particulières auxquelles avait donné lieu le séjour des troupes russes en Pologne. Le primat, dans cette répartition, avait une part de quatorze mille ducats; ce mode de séduction était d'autant plus dangereux, qu'il se présentait avec le caractère de la justice.

Toutefois, la disposition générale des esprits annonçait que la nation prenait au sérieux les avances de Catherine; on croyait qu'elle se contenterait d'appuyer le vœu général, pourvu qu'il tombât sur un Polonais. Tous les yeux se portaient sur Branitski, également recommandable par son patriotisme éprouvé et sa haute réputation militaire. Keyserling, sans heurter de front les sympathies nationales, se contentait d'annoncer comme chose arrêtée et indubitable le couronnement de Poniatovski. « Il est bien « jeune, disait-il en parlant de lui, « mais il suivra de bons conseils; et, « quand il sera roi, je me charge de sa « conduite. »

Un choix si extraordinaire, déterminé uniquement par le caprice d'une femme; ce trône dont elle récompensait un succès de boudoir; l'ambition moscovite se trahissant par le mépris qu'on affectait pour les plus hautes convenances; en un mot, toute la conduite du gouvernement russe jetait dans les esprits sérieux l'incertitude et le mécontentement. On se flattait encore que l'Europe ne verrait pas sans s'émouvoir l'asservissement de la Pologne; mais ceux qui trouvaient dans la nécessité un prétexte pour ne prendre conseil que de leur intérêt privé, se rapprochaient de Poniatovski. Ce jeune ambitieux agissait ostensiblement d'après les conseils de ses oncles, dont l'influence le soutenait; tandis qu'il se méfiait de leurs desseins secrets, tout prêt à se débarrasser de leur tutelle, dès qu'il n'aurait plus besoin de leur appui. De leur côté, les Czartoriski, tout en favorisant l'élection de leur neveu, ne négligeaient rien pour se rendre maîtres de son esprit, espérant qu'ils conserveraient plus tard assez d'ascendant pour mener à fin leurs vues particulières. En attendant, ils ne cessaient de lui présenter comme suspects les citoyens les plus vertueux de la république.

Le prince Adam, fils d'Auguste Czartoriski, crut devoir abandonner ses prétentions par déférence pour son père; la comtesse Bruce, qui lui avait

accordé les dernières faveurs, s'était mis en tête de le faire roi de Pologne; et Catherine, dont l'affection pour Poniatovski n'était plus qu'un tendre souvenir, avait hésité, comme on l'a vu précédemment, entre les deux cousins. Le désistement du seul rival qu'il eût à craindre, ouvrait un champ libre à Poniatovski, pour lequel, d'ailleurs, le vieux Keyserling avait la prédilection d'un maître pour son pupille. Ce rusé diplomate, longtemps professeur, avait débuté dans les affaires par l'élection de Biren au duché de Courlande; érudit, débauché, rompu à tous les genres d'intrigues, il avait conservé de ses premières occupations quelque chose de magistral; et même, soit pour étudier le caractère de Poniatovski, soit velléité de pédagogue, il avait donné à ce jeune prince des leçons de grammaire.

Parmi les intrigues qui se croisaient au pied du trône de Catherine, nous citerons celle d'un baron Ostren, qui voulait porter au trône le comte Oginski, émule de Poniatovski en politique et en succès de salons. Ce jeune homme se rendit à Pétersbourg, comptant que ses agréments personnels lui vaudraient la préférence; mais il échoua comme amant et comme négociateur.

Cependant le primat avait obtenu un simulacre de réconciliation. Pour mettre plus d'ensemble dans les réformes dont chacun sentait le besoin, on avait différé la convocation des diétines, dont l'ouverture fut remise au mois de février 1764; la diète générale devait avoir lieu au mois de mai suivant. En attendant, on se préparait, selon l'usage, à la diète de convocation, où l'on se promettait l'établissement de nouvelles lois, conformes à l'esprit des innovations projetées. C'était la constitution tout entière qu'on se proposait de reviser.

Les Czartoriski n'avaient pas d'autre plan; mais ils craignaient de se laisser pénétrer, prévoyant bien que l'appui de Catherine leur ferait défaut dès qu'ils se seraient déclarés pour une réforme. Le grand trésorier Vesel proposa de s'en tenir à un gouvernement aristocratique, et de couper court aux intrigues en abolissant la royauté. Outre qu'un pareil exemple eût pu devenir dangereux pour Catherine, il contrariait trop directement ses vues d'agrandissement, pour qu'elle permît de débattre librement les avantages qui devaient en résulter. Keyserling déclara que ni la Russie ni la Prusse ne permettraient la moindre altération dans l'ancienne constitution. Il fallut renoncer à la manifestation régulière des vœux de la noblesse; mais le primat, dans ses universaux, indiquait, à ne pas s'y méprendre, les causes véritables des abus : et tout le monde comprit que, s'il y avait un salut à espérer, c'était par la coopération active de chacun à l'œuvre de la délivrance générale. Malheureusement chacun interprétait les besoins de l'État selon le parti auquel il appartenait; et, dans le même parti, on différait encore sur les moyens. Au contraire, la Russie, avec sa volonté habile et constante, soutenue par de bonnes troupes, marchait à son but d'un pas lent mais sûr. Le roi de Prusse calculait froidement les avantages qu'il tirerait de ce crime politique; et Kaunitz, qui ne pouvait lutter contre deux alliés si puissants, prévoyait qu'on le désintéresserait au jour du partage.

Catherine, pour l'exécution de son dessein, épuisait toutes les sources des revenus de l'empire, et suspendait même la paye des troupes, certaine qu'elle serait amplement dédommagée de ces sacrifices. On l'instruisit de la résistance que les Polonais apportaient à ses volontés; et, comme on ajoutait qu'ils répugnaient à voir monter sur le trône un homme dont ils avaient vu le grand-père économe dans une petite terre du prince Sapiéha, elle rougit de dépit, et s'écria : Quand il l'aurait été lui-même, je veux qu'il soit roi, et il le sera.

Panin favorisait de tout son crédit l'élévation de Poniatovski, soit pour contenir Orlof dont la faveur lui portait ombrage, soit qu'il voulût ménager un trône à sa souveraine, dans le cas où le grand-duc Paul serait appelé par un parti vainqueur à ceindre le dia-

dème paternel. Orlof s'inquiétait peu de tous ces mouvements : que lui importait la royauté de Poniatovski, tant qu'elle ne porterait aucune atteinte à sa faveur? Peu versé dans les affaires, il se bornait à veiller sur le salut de Catherine, auquel était attaché le sien propre; il repoussa même toutes les séductions dont l'entourait le vieux Bestoujef, qui, bien que sans emploi effectif, essayait de ressaisir quelque influence, et s'élevait avec force contre le choix de Poniatovski; il représentait, dit Rulhière, le danger qu'il y aurait à placer sur le trône de Pologne un homme qui ne pouvait pas s'y maintenir par ses propres forces. « C'était « s'engager à le défendre contre de per« pétuels soulèvements; il ajoutait que « tôt ou tard ces soulèvements seraient « appuyés; que la situation de l'Eu« rope changerait; que le nouveau « grand vizir, attendu à Constantino« ple, et connu par son inimitié contre « les Russes, ne tarderait pas à éclai« rer le divan; que ce premier pas, qui « paraissait aujourd'hui si facile, de« viendrait nécessairement le principe « d'une guerre inévitable et prochaine. « Il demandait où seraient les alliés et « les subsides, dans toutes les suites « d'une entreprise qui rendrait la Rus« sie odieuse aux Polonais, et suspecte « à l'Europe entière. Il soutenait avec « opiniâtreté que du seul parti auquel « on allait se déterminer, la destinée « ferait dépendre tous les événements « du règne de Catherine II. »

En même temps, il essayait d'effrayer Orlof sur les suites que pourrait avoir pour lui l'élévation de son rival; et il appuyait les prétentions de la maison de Saxe, soit conviction de sa part, soit qu'il espérât relever son crédit si son opinion prévalait dans le conseil, soit enfin parce que les hommes qui ont été longtemps aux affaires, aiment à trouver des difficultés insurmontables dans tous les grands projets que d'autres ont conçus et appuyés : mais Panin, et, plus que toute autre considération, le vœu secret de l'impératrice, qui avait, pour ainsi dire, une *seconde vue politique*, neutralisaient l'effet des sombres prophéties de Bestoujef.

L'impératrice connaissait trop les hommes pour ne pas pénétrer les intentions des Czartoriski; ces princes, sans le savoir, fournissaient des armes contre eux-mêmes, en dévoilant la faiblesse des partis, et en n'enveloppant de mystères que ce qui était déjà pénétré. Ils ne cessaient de répéter à Keyserling que l'approche d'une armée russe suffirait pour imposer silence aux mécontents. Catherine leur envoyait tout l'argent dont ils avaient besoin pour rallier à eux un grand nombre de députés; sous le prétexte de l'élection de Poniatovski, ils espéraient se trouver les maîtres d'une confédération assez puissante pour établir sur une base plus solide leur nouvelle constitution.

Déjà soixante mille Russes étaient répartis sur les frontières; et Catherine, agissant à la fois par la crainte et la corruption, ne rencontrait encore aucun obstacle sérieux; elle comptait tellement sur l'efficacité de ce dernier moyen, qu'un jour, en montrant au comte Oginski un riche collier de diamants, elle lui dit : « Il y a là de quoi « faire un roi de Pologne. »

Cependant Poniatovski se plaignait des lenteurs calculées de Keyserling; il tremblait que la fortune, par quelque coup imprévu, ne renversât toutes ses espérances. Il se plaignit à l'impératrice des perpétuelles hésitations de son ministre. Le prince Repnin fut envoyé à Varsovie pour activer les négociations, et stimuler le zèle de Keyserling. Cet homme, neveu de Panin, était, malgré sa jeunesse et son inexpérience, l'homme le plus capable de remuer toutes les intrigues, en obligeant les différents partis à se dessiner plus nettement. Vain, débauché, dédaigneux des formes, il compensait tous ces défauts par un dévouement à toute épreuve, dont il faisait parade avec une étourderie de zèle qui l'entraînait quelquefois au delà de ses instructions.

A l'arrivée de Repnin, tout changea de face; les jeunes seigneurs qui l'a-

vaient connu, les femmes qui mêlaient la politique à la galanterie, se prononcèrent pour Poniatovski, que Repnin se vantait de faire roi en dépit de toutes les résistances, et sans qu'il fût besoin de diète ni de convocation. Keyserling fut entraîné malgré lui, et prit le ton de la menace. Catherine levait enfin le masque, et la haine contre Poniatovski s'en accrut. Pour calmer ces craintes, elle annonçait qu'elle voulait uniquement rétablir la république dans ses anciens priviléges.

Au milieu de toutes ces intrigues, les cours étrangères restaient inactives, mais par des motifs différents. Kaunitz feignait de regarder comme impossible le choix de Poniatovski; la France affectait la même incrédulité, comme pour donner un motif plausible à sa faiblesse; et ces deux cours se bornaient à quelques démarches en faveur de la maison de Saxe. En dehors des communications officielles de l'ambassadeur de France, le comte de Broglie, qui communiquait directement avec Louis XV, appuyait secrètement l'élection de Poniatovski. Tous ces partis qui se croisaient, agissaient en sens divers sur l'esprit public, et favorisaient ainsi les projets de Catherine.

L'Autriche, qui voyait avec jalousie le développement rapide de la puissance russe, envoya à Varsovie le comte de Mercy, habile négociateur, avec ordre de suivre les affaires, et d'appuyer les prétentions de l'électeur. Mercy, ennemi des Russes, agissait de bonne foi et de concert avec l'ambassadeur de France; mais le but du prince de Kaunitz était surtout de rappeler tout ce que pouvait l'influence autrichienne, et de tirer des événements le meilleur parti possible. En attendant, Mercy déclarait que le cabinet de Vienne s'opposerait au démembrement de la Pologne, et prendrait sous sa protection le moindre village. La fatalité voulut que l'électeur de Saxe, contrefait et valétudinaire, mourût à l'instant même où il obtenait quelques chances de succès. A cette nouvelle, tous les ennemis du parti russe se groupèrent autour du grand général, et prirent la résolution de s'opposer par tous les moyens, et même par les armes, à l'élection de Poniatovski. L'argent manquait; on compta sur des secours étrangers.

Cependant le roi de Prusse, dont l'armée était sur un pied formidable, conclut avec Catherine un traité (1764) d'alliance qui mettait désormais leurs intérêts et leurs efforts en commun. Il envoya à Poniatovski le cordon de l'ordre de Prusse, et ne cessa de conseiller aux Polonais la plus entière soumission aux volontés de l'impératrice.

Les diétines s'ouvrirent; et le résultat des élections fut contraire aux Czartoriski. On remarqua avec surprise, dit Rulhière, que, malgré la divergence des opinions, il n'y eut que dix gentilshommes de massacrés dans toute l'étendue de la république, tant les mœurs de la nation s'étaient adoucies. Branitski, dont le pouvoir s'exerçait dans la Pologne proprement dite, avait écrit aux gentilshommes les plus accrédités dans chaque district, « que de ces pre-« mières assemblées allait dépendre « l'asservissement ou la liberté de leur « patrie; que la fermeté ou la faiblesse « de ceux qu'ils chargeraient de la des-« tinée de l'État, pouvait assurer ou « faire évanouir toutes les espérances « de leurs adversaires; que les cours « alliées de la république attendaient « sans doute ce premier événement « pour juger de l'esprit général qui ani-« mait les Polonais, et pour se déter-« miner à les secourir ou à les aban-« donner. » A ce cri d'alarme, les patriotes s'unirent, et ils triomphèrent partout, excepté dans le district de Varsovie, qui élut Poniatovski pour un de ses députés, et le prince Auguste Czartoriski pour présider aux tribunaux. Le parti russe, certain d'être soutenu, protesta contre cette manifestation éclatante du vœu général, en procédant, dans presque tous les districts, à de doubles élections. Les républicains portèrent leurs suffrages sur des députés appartenant aux familles les plus illustres, pensant qu'ils auraient eu un intérêt plus di-

rect à défendre les libertés de tous; tandis que leurs adversaires appuyaient l'élection de nouveaux nobles, qui avaient tout à gagner à un changement.

Dans le grand-duché de Lithuanie, la lutte s'était engagée entre le prince Radziwil, chef des indépendants, et la maison Massalski, dévouée aux intérêts contraires. Ces derniers, profitant de l'absence de leur rival, intriguèrent si à propos, qu'ils emportèrent toutes les nominations, quoique leurs adhérents fussent en minorité. Radziwil, furieux d'être joué, accourut à Vilna, escorté de deux cents gentilshommes, força la maison de l'évêque, en chassa les juges; et, s'adressant à ce prélat : Rappelez-vous, lui dit-il, quand vous serez pris une seconde fois de la même tentation, que j'ai cent mille ducats en réserve pour aller demander à Rome mon absolution (*). L'évêque dut céder, mais il implora le secours des Russes, et organisa une confédération contre Radziwil, qui n'en fit pas moins tenir les tribunaux par les députés de sa faction.

Dans la Pologne prussienne, la diète devait se tenir à Graudentz, ville occupée alors par deux mille Russes que Catherine y avait laissés, sous prétexte de garder un magasin. Pour contrebalancer l'influence de ces troupes, les seigneurs résolurent de se rendre à Graudentz, à la tête des forces dont ils pouvaient disposer. Poniatovski, qui prévoyait le résultat de cette mesure, appela, pour faire face au danger, une armée russe. C'était ce que demandait Catherine. Les corps qui gardaient les frontières pénétrèrent à la fois dans la Prusse polonaise, dans le grand-duché de Lithuanie, et dans la grande Pologne, pour y tenir en respect tous les membres de la diète générale.

Cependant la diète de Graudentz fut rompue par la présence inopinée des troupes russes. Quarante mille Prussiens bloquaient la frontière, et dix mille Moscovites, répandus dans le pays, menaçaient toute résistance sérieuse. Sur ces entrefaites, le grand général, comptant que le patriotisme ne manquerait pas à son dévouement, se rend à Varsovie pour rallier les opposants, et s'opposer ouvertement aux prétentions de l'étranger. Il espérait que cette manifestation imposerait à la Russie, et mettrait fin aux irrésolutions des cours alliées. Le primat, conservant son rôle de médiateur, priait en même temps le grand général de ne point entrer à Varsovie avec un cortége militaire si nombreux, et tâchait d'engager les Czartoriski à éloigner leurs troupes, ainsi que les Russes; le vieux Keyserling se contentait de répondre que l'impératrice, en bonne voisine, faisait comme celui qui, voyant poser des barils de poudre dans la maison de son voisin, tâche de l'empêcher, dans la crainte que le feu n'y prenne, et que lui-même n'en soit victime. Et comme plusieurs Polonais demandaient pourquoi l'impératrice se mettait tellement en souci de leurs querelles, Repnin répliqua : Il y a longtemps qu'il aurait fallu faire cette question; aujourd'hui il n'est plus temps.

Comme pour ajouter à la confusion de toutes ces prétentions armées, l'ambassadeur de Prusse arriva à Varsovie, amenant pour sa garde une compagnie de hussards. Le jour fixé pour la diète approchait, et Radziwil venait d'entrer à Varsovie.

Le parti républicain, sans plan arrêté, manquant d'argent, et entravé dans ses moindres démarches, essayait en vain d'obtenir du primat de convoquer extraordinairement le sénat; on lui représentait qu'il était dupe des ennemis de la Pologne, et que ni la France ni l'Autriche ne se déclareraient, si les griefs ne se présentaient pas avec un caractère de nationalité. Enfin, sur vingt et un sénateurs, quinze s'assemblèrent malgré lui dans sa maison; ils rédigèrent en commun leurs demandes aux cours alliées, et remirent ces lettres aux ambassadeurs, en ajoutant « que, s'il manquait quelque « formalité à cette réclamation, ce dé-

(*) Il faisait allusion aux exemples que fournissait l'histoire de Pologne d'évêques massacrés dans les troubles civils.

« faut même était l'effet de l'oppres-« sion; que la Pologne ressemblait à « un homme que son ennemi tient à « la gorge: il jette des cris à demi-« formés; mais moins il peut élever la « voix, plus il prouve l'extrémité à la-« quelle il se trouve réduit. »

L'armée de la couronne reçut des mêmes sénateurs l'ordre de s'assembler près de Varsovie; et le comte Branitski, renonçant à la couronne, fit engager le prince régent de Saxe à faire quelques avances à la république, lui promettant d'appuyer ses prétentions de toutes les forces du parti national; il en reçut un secours de cinquante mille ducats. Cependant il arrivait aux Russes de nouveaux renforts, et les troupes républicaines étaient étroitement enfermées. Quelques jeunes gens proposèrent de faire main basse sur les Russes, et d'ouvrir immédiatement la diète. Mokranovski, le même qui joua depuis un rôle si brillant dans la résistance, s'y opposa. Il représenta l'inégalité d'une telle lutte; et démontra que le meilleur parti à prendre était de ne point ouvrir la diète, aussi longtemps que les étrangers en influenceraient les délibérations. Dans le cas où les Czartoriski essayeraient d'appuyer leurs prétentions sur une représentation incomplète et illégale, il se chargeait, lui Mokranovski, de rompre l'assemblée; que, si l'on voulait absolument une convocation solennelle, il faudrait sortir de Varsovie de vive force, rassembler la noblesse près de cette ville, en se faisant appuyer par les armées polonaises; que, dans cette position, on attendrait le secours des Tatars et des cours alliées, en prêtant la main aux confédérations particulières, dont la confédération générale devait être formée. Conformément à cet avis, dit Rulhière, que nous regrettons d'abréger, on protesta, par un manifeste, que la diète de convocation ne pouvait être tenue ni en présence d'une armée étrangère, ni sans le concours de la noblesse de Prusse. Ce manifeste fut signé par vingt-deux sénateurs, et quarante-deux nonces.

Le 9 de mai, jour fixé pour l'ouverture de la diète, la ville offrait l'image d'une place de guerre. Les Czartoriski se croyaient sûrs du succès; mais, contre leur attente, leurs seuls partisans se rendirent à l'assemblée. Le vieux comte Malokowski, qui devait la présider, s'y rendit enfin accompagné de Mokranovski. « Le vieux maréchal « s'avança au milieu de l'assemblée, « dit Rulhière, tenant en main le bâton « de sa dignité, qu'il fallait lever pour « ouvrir la diète; il le tint renversé; « Mokranovski, arrivé à la place qu'il « devait occuper comme nonce, lui dit, « en élevant la voix : La sage pré-« voyance de vingt-deux sénateurs et « de quarante-cinq nonces nous a ap-« pris que nous ne pouvons pas delibé-« rer sur les affaires publiques. Voici « leur manifeste, dit-il en le déployant; « je vous prie donc de ne pas lever le « bâton, puisque les troupes russes « sont dans le royaume, et nous en-« tourent. J'arrête l'activité de la diète. » Un grand tumulte suivit cette manifestation généreuse; Mokranovski fut sur le point d'être massacré : mais il parvint à sortir, ainsi que le vieux maréchal, protégés par leurs ennemis qui craignaient d'inaugurer leur pouvoir par un crime odieux. Le parti du grand général, harcelé par les Russes, fut contraint de se disperser, et ses restes se réfugièrent à Zips, ville hongroise, hypothéquée à la Pologne. Radziwil, après quelques combats, avait passé le Dniestr, et s'était réfugié sur le territoire turc. Pendant ce temps, les Czartoriski pressaient les délibérations de la diète, et changeaient habilement la constitution de la Pologne. Toutes ces grandes charges qui neutralisaient le pouvoir royal, furent abolies, et on leur substitua des conseils placés sous la main du roi; ils allèrent même jusqu'à proposer de faire dépendre l'adoption ou le rejet des objets mis en délibération, non plus de l'unanimité, mais de la pluralité des suffrages. Keyserling et Repnin s'y opposèrent; et il fallut abandonner ce point, ou, du moins, en remettre la discussion à des circonstances plus favorables. La province de

Prusse fut dépouillée de ses privilèges; on limita le nombre de ses députés; et, par ces modifications, on la rendit dépendante ou inoffensive.

Tandis qu'on renouvelait ainsi toutes les sources du pouvoir, on conservait encore des anciennes formes ce qui pouvait faciliter le passage de la première constitution à la nouvelle. Les Czartoriski, maîtres de tous les pouvoirs de l'État, devaient, après la séparation de la diète, rester revêtus d'une dictature capable de contenir toutes les résistances; la diète s'étant changée en confédération, dont le prince Auguste fut nommé maréchal général.

Les choses en étaient à ce point, lorsque les ambassadeurs de Russie et de Prusse désignèrent au primat Poniatovski comme le candidat de leurs cours.

Le résident français, après une explication assez vive avec le primat, avait demandé et obtenu son rappel: le parti republicain, abandonné à lui-même, essaya d'intéresser Frédéric, dont les réponses artificieuses prouvèrent assez que sa décision était déjà arrêtée. Quant à la cour de Saxe, prévoyant bien qu'elle ne pourrait empêcher l'élection de Poniatovski, elle borna ses espérances à le faire descendre du trône, et à tirer le plus d'avantage possible des troubles que cette élection ne pouvait manquer d'occasionner.

Le divan ouvrait trop tard les yeux sur la véritable situation de la Pologne; joué si souvent par les ministres de Prusse et de Russie, et n'apprenant le véritable état des choses que par des voies détournées, ne pouvant plus douter que les Russes s'étaient permis des infractions flagrantes aux traités, il venait de déclarer qu'il s'opposerait à l'élection de Poniatovski, et avait appuyé cet ultimatum de quelques démonstrations militaires.

Catherine entreprenait sur les frontières de son empire un voyage depuis longtemps projeté, et dont le motif principal était d'avoir une entrevue avec Poniatovski. Elle prit une connaissance exacte de tout ce qui avait rapport à la marine, à la guerre et à l'administration civile dans la Livonie, et se rendit même en Courlande, où elle reçut avec hauteur les hommages de Biren.

Poniatovski se flattait que cette entrevue serait favorable à sa fortune; mais Orlof, qui la redoutait, soit jalousie réelle, soit qu'il feignît une vive appréhension pour paraître en droit d'exiger davantage, déclara qu'il se vengerait du Polonais s'il osait paraître devant l'impératrice. Les ennemis des Czartoriski saisirent cette occasion pour leur nuire : quelques-uns d'entre eux se rendirent à Mittau, et représentèrent à Orlof tout ce qu'il avait à craindre de son rival. Il est assez probable qu'à cette époque Catherine était peu disposée à partager sa couronne avec Poniatovski; mais elle devait éprouver quelque embarras à rompre d'anciennes promesses; le roi de Prusse, par une menace indirecte, lui avait fourni un prétexte plausible pour se désister d'un engagement qui, d'ailleurs, n'avait pour base qu'une liaison de galanterie; il avait dit, en parlant de ce mariage comme d'un bruit qui lui était parvenu : Qu'ils y prennent garde; c'est une chose que je ne conseille ni à l'un ni à l'autre.

Mais pendant que l'attention générale épiait la détermination que prendrait Catherine, le dernier obstacle qui gênât sa politique disparaissait par un crime. Le prince Ivan, épargné par Élisabeth, mais étroitement gardé depuis de longues années, était l'espoir des mécontents. Sa jeunesse, ses qualités que l'on se plaisait à exagérer, moins par bienveillance que par un sentiment haineux contre le pouvoir, tout concourait à rendre critique la position de cet infortuné. Il n'y avait pas jusqu'à l'intérêt qu'on lui portait, qui ne devînt pour lui un danger réel; et, grâce à l'imprudence de ses partisans, il ne lui restait pour alternative que le trône ou le supplice. Dans un complot récent, son nom avait été prononcé par les coupables; pour éviter l'éclat d'une exécution publique,

et ne pas réveiller de funestes souvenirs, on avait laissé mourir de faim les conspirateurs. Les marques d'intérêt que Pierre III lui avait données, se rattachaient fatalement à sa destinée. Catherine était portée à la clémence; mais elle ne recula jamais devant un crime nécessaire à sa politique. Ivan était étroitement gardé dans la forteresse de Schlüsselbourg. Les capitaines, préposés à la surveillance du prisonnier, avaient ordre de se défaire de lui dans le cas d'une tentative violente, tendant à faciliter son évasion.

Un officier, petit-fils de Mazeppa, servait dans un régiment en garnison à Schlüsselbourg; se trouvant de garde à la forteresse, il gagne une partie du poste, désarme quelques sentinelles et pointe une pièce de canon contre la porte de la prison. Pendant cette attaque, les assaillants et les gardes échangèrent quelques coups de fusil; et les deux officiers dont nous avons parlé, se jetèrent, l'épée à la main, sur leur victime, qui tomba percée de coups après une longue résistance. Alors la porte s'ouvre, et le corps du malheureux prince s'offre aux yeux de ses prétendus libérateurs. Voilà votre tsar, s'écrient les deux assassins; aussitôt ils s'éloignent, et s'embarquent à la hâte pour le Danemark où l'ambassadeur russe les accueillit. Mirovitch, le chef de cette échauffourée, parut devant les juges avec une grande confiance; mais son supplice put lui donner la mesure de la gratitude des souverains, lorsqu'ils jugent nécessaire de briser l'instrument qu'ils ont employé.

On a voulu disculper Catherine de toute participation directe à ce meurtre; on a dit que Mirovitch s'était porté à cette tentative par un ressentiment particulier contre l'impératrice, et l'on a opposé à l'exécution de Mirovitch la faveur d'Orlof, l'un des assassins de Pierre III. Mais ni les larmes qu'elle répandit en apprenant officiellement la mort d'Ivan, ni les raisonnements de ses apologistes ne suffisent pour détruire les preuves morales de sa culpabilité; à ne considérer que la raison d'État, Catherine devait juger ce crime nécessaire, et elle n'était pas femme à sacrifier sa sécurité personnelle, et la réussite de ses vastes desseins à des considérations d'un ordre purement moral. Quoiqu'il faille se tenir en défiance contre Castéra, biographe de Catherine II, on ne saurait, en ce qui regarde ce fait, révoquer en doute l'adhésion de l'impératrice. Son absence n'est qu'une grave présomption de plus. Dans un pays comme la Russie, un simple officier, tel que Mirovitch, peut bien être l'instrument, mais non le chef d'un complot contre la personne du souverain : en admettant que le pouvoir suprême fût demeuré étranger à ce coup de main, loin de précipiter le supplice du coupable, on n'eût rien négligé pour remonter jusqu'aux personnages qui le faisaient agir; car ces mécontents pouvaient trouver cent Mirovitch, et au lieu de couronner Ivan, ils pouvaient porter leurs vues sur le grand-due Paul. Des réflexions, non moins défavorables à Catherine, naissent du sein même des faits : pourquoi les officiers chargés de la garde du prince, prennent-ils la fuite, s'ils n'ont fait qu'obéir à leurs instructions; pourquoi l'impératrice elle-même, alarmée d'un retard occasionné par l'hésitation de Mirovitch, témoigna-t-elle une si vive inquiétude, qu'elle se levait fréquemment la nuit pour demander s'il n'était pas arrivé de courrier? Ne reste-t-il pas évident que Mirovitch n'était que l'agent de Catherine, ou du moins qu'il obéit aveuglement à des suggestions dont elle était instruite?

Le corps du jeune prince fut exposé sans pompe devant l'église de Schlüsselbourg, couvert d'un simple habit de matelot; on l'enveloppa ensuite d'une fourrure grossière; mais ce contraste d'une sépulture populaire avec le rang de la victime ajouta encore à l'impression que produit ordinairement le spectacle d'une grande infortune.

A son retour, Catherine se vit entourée par une foule silencieuse; et l'impératrice reçut d'un front serein cette manifestation accusatrice, seule

leçon que pût lui donner un peuple esclave.

On assure que, malgré les menaces d'Orlof, Poniatovski eut à Riga une entrevue avec sa protectrice. A la faveur d'un déguisement, il s'entretint quelque temps avec elle, et repartit bientôt, déçu dans ses projets d'hymen, mais reportant toutes ses espérances sur sa royauté future. Enfin, après quelques hésitations de Catherine, qui, moins engouée de Poniatovski, semblait balancer entre le prince Adam et le comte Oginski, Keyserling et Panin redoublèrent d'activité, et Poniatovski fut proclamé roi à l'unanimité : mais le petit nombre de gentilshommes dont cette diète était composée, pouvait être regardé comme une protestation contre cette élection forcée : sur quatre-vingt mille suffrages, quatre mille seulement décidèrent du sort de la Pologne.

L'élection de Stanislas-Auguste irrita le divan, sans le déterminer à une rupture; les envoyés russe et prussien présentèrent cette infraction à des engagements positifs, comme ne pouvant modifier le système politique d'une manière inquiétante pour les États voisins; ils promirent que Poniatovski n'épouserait qu'une Polonaise, et que les troupes russes sortiraient immédiatement du territoire de la république; il paraît même que le ministre prussien, diplomate plus délié que son collègue, était parvenu à lui faire dépasser ses instructions; Catherine, qui ne craignait rien tant que de paraître jouer un rôle secondaire, se plaignit à Frédéric de cet agent, qui fut rappelé.

Catherine parut médiocrement satisfaite, à la nouvelle de l'élection de Poniatovski; son ministre Keyserling emporta dans la tombe la satisfaction d'avoir fait un roi de Pologne; il eut le temps d'envoyer un discours de félicitation à la diète, et mourut le jour même de son triomphe.

Cependant Crim Ghirei avait pris la résolution de secourir le parti national; il venait de promettre au prince Radziwil de le rétablir dans ses dignités et ses possessions; il allait ouvrir la campagne lorsqu'il reçut l'ordre de comparaître devant le sultan : ses justifications coûtèrent la vie au nouveau vizir; mais le Grand Seigneur, malgré les représentations du khan, et ses propres convictions, craignit de s'aventurer dans une guerre ruineuse, et dans des circonstances déjà embarrassantes au sein de la paix.

Le couronnement se fit avec pompe; Stanislas-Auguste osa se présenter à son peuple avec un costume théâtral, comme pour insulter aux anciens usages : cependant il affecta quelque popularité, tandis que ses oncles, poursuivant leur œuvre, rattachaient toutes les influences des hautes dignités au pouvoir royal, et se ménageaient les moyens d'entretenir une armée permanente, en établissant des impôts réguliers et des lignes de douanes. Mais tous ces changements trouvèrent des résistances opiniâtres, et, par la force des circonstances, ceux qui avaient à se plaindre des innovations récentes, s'adressaient à Catherine elle-même, pour obtenir réparation et justice.

Cette princesse, satisfaite d'avoir donné un trône, flattait l'ambition d'Orlof, en lui promettant un royaume dans les vastes provinces qui avoisinent Astrakhan. On devait y élever une capitale dont les plans étaient déjà exposés dans les cabinets du favori.

Catherine se reposait du soin des affaires sur Panin qui favorisait en Pologne les constitutions nouvelles, tandis qu'Orlof, par haine pour Poniatovski, appuyait les réclamations des républicains. Plus de vingt mille Russes étaient répartis sur le territoire de la république, forçant les seigneurs à signer la confédération générale, tandis que Repnin voulait la dissoudre à Varsovie. La Russie s'occupait activement de la délimitation des frontières, et voulait envahir une étendue de plus de deux cents lieues depuis la Baltique jusqu'à l'embouchure du Dniepr : elle allait ainsi se trouver maîtresse du canal Oginski dont l'achèvement devait ouvrir une communication entre les deux mers. Avant même que cette

question fût décidée, des commissaires russes, dit Rulhière, levaient les plans de ces provinces, y constataient la qualité des biens et des personnes; et plusieurs évêques moscovites y étaient arrivés pour y prêcher leur religion. Branitski revint dans sa résidence de Bialystok, et la considération attachée à son nom et à son ancienne dignité lui servit de sauvegarde. Les Russes essayèrent en vain de le rattacher à leur parti, et Radziwil supportait avec une résignation pleine de fierté la perte de ses biens et des fonctions qui faisaient de lui le seigneur le plus considéré de la Lithuanie. Quelques réformes utiles eurent lieu en Pologne, et peut-être le plan des Czartoriski de régénérer le pays, et de le soustraire à l'influence russe en s'aidant des ressources d'un gouvernement régulier, aurait pu être mis à exécution, si la légèreté de Stanislas-Auguste, que ses oncles essayaient de tenir sous une sévère et exigente tutelle, n'eût introduit l'aigreur et la discorde, là où la confiance et l'accord étaient absolument nécessaires. Le roi, las d'être régenté, voulut se conduire par lui-même, et chercha dans les plaisirs faciles d'une cour dissolue des compensations aux tribulations du pouvoir. Repnin se plaignit de lui à l'impératrice; le roi de Prusse, informé que ce roi qu'il avait laissé faire, se flattait d'épouser une archiduchesse; et que, dans cet espoir, il engageait secrètement Catherine à revenir à ses anciennes alliances, avait fulminé contre lui cette terrible menace: Je lui écraserai la tête avec sa couronne. Frédéric commença par ruiner le système de douanes, en exigeant un peage exorbitant sur tout le commerce de la Pologne avec Danzick, unique port de ce royaume. Rulhière ajoute qu'un ministre prussien eut ordre de demander une nouvelle démarcation de frontières, le rétablissement des dissidents dans toutes les prérogatives de la noblesse polonaise, la permission de faire des recrues en Pologne pour les troupes prussiennes, et un règlement pour les monnaies, concerté entre les deux cours. Stanislas-Auguste recourut à la protection de l'impératrice, qui se décida enfin à envoyer à Varsovie un agent habile pour y prendre connaissance du véritable état des choses. Elle fit choix de Saldern, créature de Panin, homme éloquent, laborieux, rompu à l'intrigue, et d'une immoralité à ne reculer devant aucun moyen.

Catherine, toujours hostile à la France, avait exigé de la Pologne la ratification d'un traité d'alliance offensive et défensive, en vertu duquel la république devait au besoin lui fournir un secours de cinquante mille hommes; cette princesse avait conçu le projet de contre-balancer par une alliance entre les cours du Nord, celle qu'une communauté de vues et d'intérêts avait établie entre les autres cabinets de l'Europe. La France craignit que l'Angleterre, seule capable de solder cette coalition menaçante, n'en dirigeât les forces selon d'anciennes vues de rivalité; elle imprima plus d'activité à ses relations étrangères, et Choiseul donna de nouveaux ordres à l'ambassadeur de France en Turquie. Dès lors la conduite des Russes en Pologne fut mise à jour, et officiellement développée. La mission de Saldern avait surtout pour but d'organiser la Pologne de telle sorte que ses ressources fussent sous la main de l'impératrice; il se prêta avec souplesse à tous les rôles qu'exigeaient les vues différentes des partis: mais dans les mémoires qu'il envoyait en Russie, il ménageait Repnin, pour flatter Panin qui protégeait aveuglément son neveu. Cependant, dit Rulhière, la violence de Saldern, qui depuis devint si funeste à la république, perçait déjà au travers de ses feints ménagements. Cet homme, choisi comme un habile négociateur, crut réconcilier toute cette cour en laissant entendre que la tsarine ferait dévaster les terres de ceux qui refuseraient de rentrer en bonne intelligence. Quant aux demandes de la Russie, il reconnut la nécessité indispensable de les renvoyer toutes à la diète qui allait s'assembler. Mais, sentant que l'oppression pourrait

seule y déterminer les Polonais, il proposa comme un moyen sûr et facile de faire environner cette diète par les troupes russes. Toutefois il permit d'essayer un moyen plus doux; celui de perpétuer dans cette diète la confédération générale, certain que la pluralité des suffrages serait acquise au parti dominant, tandis que dans une diète une seule voix pouvait tout arrêter.

Saldern se rendit ensuite à Berlin; le roi éluda de répondre positivement sur l'alliance du Nord; mais il promit d'agir conjointement avec la Russie sur tout ce qui regardait la Pologne.

Cependant des émissaires russes parcouraient les provinces, menaçant du courroux de la tsarine tous ceux qui dans la diète amèneraient la discussion sur les dissidents, sur le séjour des troupes russes dans les provinces de la république, sur la démarcation des limites, et enfin sur le traité d'alliance : ce langage hautain anima les mécontents, et les mandements des évêques prêtèrent un point d'appui à la résistance. Repnin s'étonnait de rencontrer des obstacles; mais la force des baïonnettes lui restait comme dernier argument.

Un des prétextes les plus spécieux de Catherine pour occuper militairement la Pologne, était la question sur les dissidents; après avoir un peu modéré leurs prétentions, elle déclara que si on ne lui accordait pas ce qu'elle demandait, ses demandes *n'auraient plus de bornes*.

L'espèce d'isolement où se trouvait Stanislas-Auguste le porta à se rapprocher des Czartoriski; ceux-ci, satisfaits de cette démarche, s'empressèrent de réunir leur parti au sien. Le roi, dans cette extrémité, feignit des vues patriotiques, et promit de s'opposer au despotisme russe, si l'on parvenait à faire statuer dans la diète que désormais l'augmentation de l'armée ne serait plus dépendante du *liberum veto*, mais que cette mesure importante serait décidée à la pluralité des suffrages. Les évêques acceptèrent ces conditions, et dans une audience publique donnée à l'ambassadeur de Russie, le roi déclara qu'il n'oublierait jamais ce qu'il devait à Catherine; mais que, dans un conflit entre la reconnaissance et le devoir, il s'unirait à la nation pour la défense de la religion. Les séances préparatoires de la diète amenèrent bientôt la discussion sur les dissidents, et le roi donna la mesure de sa faiblesse en n'osant se déclarer sur ce point. Pour le reste, la cour marcha constamment vers son but, la centralisation du pouvoir. En présence de cette tactique, Repnin changea subitement de conduite. Il encouragea l'opposition républicaine pour entraver la marche des Czartoriski. Les avantages du nouveau système furent reconnus par l'amélioration des finances; on profita de l'impression favorable qu'avait produite le rapport sur cette branche de l'administration pour faire passer des réformes importantes qui remplacèrent l'unanimité par la pluralité; mais les Russes se hâtèrent d'arrêter ces dispositions par de nouvelles manœuvres. Le parti de Repnin recherchait et encourageait les ennemis du roi. On leur représentait que l'élection, ouvrage de l'impératrice, ne pouvait être avantageuse au pays que sous sa protection, et l'on attribuait à l'ambition personnelle de Stanislas-Auguste tous ses projets sur l'extension des prérogatives royales. Les meilleurs citoyens furent dupes de ces artifices; sans ajouter foi aux promesses intéressées des étrangers, ils pensaient que le plus pressé était un prompt retour aux anciennes formes républicaines, et que plus tard la Pologne libre trouverait quelque circonstance favorable pour se débarrasser du joug moscovite.

Telle était la disposition des esprits lorsque s'ouvrit cette diète sur laquelle reposaient toutes les espérances de la cour. Les nonces, sur lesquels le roi comptait le plus, s'opposèrent à la proposition des lois sur l'augmentation de l'armée, sur la levée d'un nouvel impôt et sur la pluralité des suffrages. Le roi, qui était loin de s'attendre à ce résultat, sentit si vivement

sa faiblesse, qu'il s'évanouit sur son trône. Repnin déclara que l'adoption des mesures proposées équivaudrait à une déclaration de guerre contre la Russie; il exigea même que, dans les modifications déjà introduites, on retranchât tout ce qui pouvait être considéré comme se rattachant à l'esprit des changements proposés. Le roi s'opposa avec fermeté à ces dernières prétentions; Repnin, ne pouvant rien gagner de ce côté, ne garda plus aucun ménagement, et les troupes russes reçurent l'ordre de vivre à discrétion sur les domaines du roi. Dans cette extrémité, il s'adressa à ces mêmes cours dont la politique était contraire à l'agrandissement des Russes, se flattant toujours qu'une alliance avec la famille régnante en Autriche l'établirait solidement sur ce trône miné de toutes parts.

Cependant Repnin, comme pour faire parade de condescendance, se montrait facile sur la question des dissidents. Malgré la résistance du roi, que personne ne regardait comme sérieuse, le calme paraissait prêt à se rétablir, lorsque les affaires prirent tout à coup une face nouvelle.

Frédéric avait averti Catherine de tout ce qui se passait en Pologne; il lui montrait clairement que, sous le voile de la religion, le roi, qui lui devait tout, poursuivait un plan dont le but était de se soustraire à toute dépendance étrangère; qu'il était temps de ramener la question à la demande de la noblesse dissidente, dont les prétentions étaient l'égalité politique et la participation à toutes les parties de la souveraineté.

Il parait que Panin, par indolence, avait négligé d'ouvrir les dépêches de Pologne; de sorte que l'impératrice ignorait les nouvelles concessions de ses ministres. Elle exigea impérieusement d'en finir sur ces exceptions qui blessaient, disait-elle, les principes de la tolérance, et menaça de ses armes quiconque lui résisterait. Le ministre de Prusse, tout en appuyant ostensiblement l'ultimatum de Catherine, encourageait en secret la résistance, et le nonce du pape recommanda de son côté à la diète de ne point sacrifier à des considérations temporelles les intérêts de la religion. Le chancelier, dit Rulhière, répondit au légat romain, et au nom du roi, que les états ne permettraient pas qu'elle souffrît le moindre détriment. Stanislas-Auguste était bien moins occupé de l'affaire des dissidents que de conserver les avantages que lui assuraient les changements récemment introduits dans la constitution. Toutes les fois qu'il était question d'une réforme politique, ses partisans ramenaient la discussion à des intérêts de croyance : les républicains, non moins que les Russes, mais par des motifs contraires, s'indignaient de ces artifices. Les séances devinrent si orageuses qu'un jour le roi, sur le point d'être massacré, se jeta dans la foule, et s'enfuit précipitamment.

Les ambassadeurs de Pétersbourg et de Berlin signifièrent au roi qu'il s'exposait à encourir la disgrâce de leurs souverains, s'il ne se hâtait de réparer par une entière soumission, tout le désordre que son obstination et sa duplicité avaient fait naître. Les princes Czartoriski, soit découragement, soit pour tirer le meilleur parti possible d'une si mauvaise position, cédèrent les premiers, et le roi ne put que les imiter. Le prince Auguste dut porter lui-même le dernier coup à cette constitution si péniblement élaborée par son frère. Il lui fallut proposer à la diète l'abolition des nouvelles lois sur l'armée, sur l'impôt, de rendre au *liberum veto* cette puissance si féconde en désordres. On accorda aux dissidents quelques priviléges dont ils ne se contentèrent pas; les grandes charges de la république ne furent point rétablies; les quatre conseils souverains laissèrent à l'autorité royale une grande influence dans l'administration; et la pluralité des suffrages fut maintenue dans toutes les diétines des provinces. Quant aux limites contestées, et à l'alliance offensive, ces questions ne purent être débattues, de sorte qu'aucun des partis ne triompha réellement; et la confédération générale

fut dissoute au milieu des applaudissements et des craintes.

Cependant le référendaire Podoski, ennemi du roi et des Czartoriski, et qui s'était rapproché de Panin pour arriver plus sûrement à ses fins, parcourait les provinces, et excitait partout les mécontents. Il s'élevait avec une éloquence républicaine contre la proscription de Radziwil, contre l'établissement des quatre conseils, et attaquait jusqu'à l'élection de Poniatovski; il montrait des lettres de Repnin qui donnaient un nouveau poids à ses attaques; et il disait tout haut que l'impératrice, désabusée sur le compte du roi, l'abandonnait désormais à ses propres fautes. En même temps, quarante mille Russes entraient en Pologne, et y établissaient des magasins pour un long séjour.

Le parti des dissidents n'avait qu'une force numérique peu considerable, mais leurs prétentions, appuyées de la Russie et de la Prusse, l'étaient encore par Podoski qui voulait se servir de ce moyen pour détrôner Poniatovski; son but était d'engager tous les mécontents à se confédérer pour donner à la Pologne une constitution nouvelle plus favorable à l'aristocratie qu'au trône, et d'organiser une double ligue, l'une catholique et l'autre dissidente, qui eussent traité de leurs intérêts communs sous la médiation de l'impératrice. Les conditions convenues dans cette espèce de congrès, dit Rulhière, eussent reçu leur dernière sanction dans une diète, dont l'unanimité eût été facilement maintenue par l'autorité réunie des deux confédérations, du congrès et de la médiation.

A l'instant même où les troupes russes violaient le territoire polonais, menaçant ou appuyant les divers partis suivant qu'ils prenaient une attitude hostile ou humble, Catherine faisait publier qu'elle n'avait rien tant à cœur que de prévenir les troubles qui entraîneraient la république à sa ruine; que dans tous les cas, elle prendrait le territoire polonais sous sa protection, et que l'humanité seule la portait à employer la rigueur pour contenir, dans l'intérêt de tous, les ambitieux et les turbulents. Le roi de Prusse insistait comme elle sur la nécessité d'une confédération générale : en un mot, les deux souverains ne négligeaient rien pour reconstituer l'anarchie dans le but d'avoir meilleur marché de la résistance. La plupart des seigneurs, soit ignorance du danger, soit plutôt que leurs ressentiments contre le roi l'emportassent sur toutes les autres considérations, accoururent à Varsovie dans l'espoir de le renverser du trône. La prétention de Repnin de réduire la confédération qui s'organisait, à un rôle purement passif, causa quelque hésitation; mais on se rappelait sa conduite peu mesurée, quelquefois improuvée par Catherine elle-même, et l'on se flattait qu'il agissait sans autorisation. Comme tous les embarras présents semblaient se rattacher à l'élection de Poniatovski, on croyait remédier à tout en lui ôtant le diadème. Le palais de ce prince était désert; les seigneurs affectaient de le traiter sur le même pied qu'avant son élévation. Otez-nous ce ver solitaire qui nous ronge, disait à Repnin le palatin de Klovie.

Au milieu de l'agitation générale, un ordre de Pétersbourg désigna Radziwil comme le chef de la confédération. Ce choix, qui flattait les mécontents, fut regardé comme l'avant-coureur de la chute de Poniatovski. Les seigneurs quittèrent la capitale pour aller préparer dans l'intérieur du royaume les confédérations particulières, éléments de la confédération générale.

Cependant le roi avait des conférences secrètes avec Repnin; il voyait désormais le danger et le vide de ses espérances; et, décidé à tout plutôt qu'à redescendre dans la vie privée, il capitulait avec la main qui le tenait suspendu sur l'abîme, toute prête à l'y précipiter s'il s'avisait d'avoir une volonté. La diète fut fixée au mois d'octobre, et les ministres en informèrent Repnin avec les formes les plus obséquieuses. En peu de jours, plus de soixante mille signatures témoignèrent de la force du parti mécontent. Repnin, en montrant au roi ces signatures, lui dit : « Vous voyez bien que je suis votre

maître; votre couronne ne tient plus qu'à votre soumission. »

La rentrée du prince Radziwil eut tout l'éclat d'un triomphe. Il se rendit à Vilna et de là à Bialystok, où le vieux Branitski l'accueillit avec les plus grands honneurs. Les plus sages regrettaient seulement que cet acte de réparation s'accomplît sous la protection des Russes. La confédération du grand-duché de Lithuanie s'organisa immédiatement, et signa d'enthousiasme le manifeste de Repnin. Branitski, dont la confiance dans le désintéressement moscovite était loin d'être complète, s'approcha de Varsovie avec une escorte nombreuse et dévouée, prêt à appuyer de sa considération personnelle toutes les mesures favorables à la nation, mais décidé à résister aux séductions comme aux menaces, si l'étranger essayait de le faire participer à des actes de violence et d'ambition. Quant à Radziwil, il s'était rendu à Radom, rendez-vous général des confédérations. Les troupes russes ne tardèrent pas à envahir cette ville et jusqu'au lieu des délibérations. Un colonel produisit un ordre de l'impératrice qui l'autorisait à assister à toutes les séances, et en même temps il essaya de faire signer un acte qu'on voulait faire regarder comme l'expression du vœu général. Cet acte portait sur les prétentions des dissidents; on y renouvelait des protestations de fidélité au roi, et on y demandait une garantie vague et générale à l'impératrice. Presque tous les confédérés refusèrent de se prêter à ces exigences liberticides, et résolurent de s'éloigner. D'autres espérèrent éluder les questions vitales pour ne s'occuper que des dissidents; mais le colonel parla si haut que la délibération ne fut que suspendue. Un grand nombre de seigneurs, ne sachant où aboutiraient toutes ces intrigues, allèrent à Varsovie pour y pénétrer, dans les paroles de Repnin, la pensée secrète du cabinet de Saint-Pétersbourg. Ce ministre leur recommanda de ménager le roi, tant qu'il se montrerait circonspect et docile, et finit par menacer ceux qui persisteraient dans le dessein de le détrôner, d'envoyer incendier leurs châteaux et de les faire enlever eux-mêmes. Là-dessus il les renvoya à Radom. L'acte de modification proposé par les Polonais fut dressé selon ses convenances : il opposa au parti national l'autorité des quatre conseils qui furent maintenus, et il étendit indéfiniment cette garantie que Catherine se faisait demander.

La mort du primat laissait vacante la seconde place du royaume. Repnin, au mépris de toutes les convenances, allait, dit-on, conférer cette dignité à un bouffon, lorsque Podoski, soit ambition personnelle, soit espoir de voir par ce moyen la réussite de ses desseins, se rapprocha de Repnin, qui ne put que s'applaudir d'avoir un tel homme à sa disposition. Le référendaire courut à Radom, signa le premier, et entraîna par son exemple ceux qui hésitaient encore. La confédération une fois constituée, Radziwil en fut nommé maréchal. C'est par cette politique subtile que Catherine balançait les unes par les autres toutes les influences, laissant le roi sous le coup d'une déchéance, et paralysant le bon vouloir des républicains par les prérogatives qu'elle laissait conditionnellement à ce fantôme de souverain.

Cette résignation apparente des Polonais fit croire à Catherine qu'il ne leur restait plus qu'à s'abandonner sans réserve au sort qu'il lui plairait de leur fixer.

L'état de l'Europe paraissait favorable à ses vues. L'Autriche consentait à ne pas se mêler des affaires de la république, si la Prusse n'y prenait pas une part active; et Frédéric ne demandait pas mieux que de faire montre de modération; se réservant de faire valoir ses prétentions, dès que les temps auraient amené la catastrophe qu'il prévoyait. La Turquie, ruinée par les vices de son administration, n'avait pas encore réparé ses désastres; un tremblement de terre avait presque détruit Constantinople, et les trésors du divan suffisaient à peine à la reconstruction des principaux édifices. Catherine préparait encore d'autres embarras à ses voisins dégénérés, en

armant contre eux les peuples slaves attachés à la religion grecque.

Les soins multipliés de la politique extérieure n'empêchaient pas l'impératrice de porter sa vigilance sur toutes les parties de l'administration; depuis 1763, elle était en correspondance avec Voltaire; tout ce qui avait un nom illustre était l'objet de ses libéralités délicates ou de distinctions non moins flatteuses. Elle disait avec une grande apparence de vérité, que l'approbation des hommes de génie était la vraie gloire; et elle donnait, pour ainsi dire, la mesure de la flatterie qui lui convenait, en dispensant elle-même la louange avec une grâce et une mesure qui en doublaient le prix.

En essayant de polir les mœurs et de réformer les abus qui tenaient aux mœurs, elle n'avait pas tardé à se convaincre que les anciennes lois ne répondaient qu'imparfaitement aux progrès de la civilisation : en conséquence, elle résolut de modifier l'Oulajénié d'Alexis Mikhaélovitch, et de coordonner en les complétant, les changements que Pierre avait faits dans ce code. Il faut avoir vécu dans les différentes parties de ce vaste empire pour comprendre tout ce qu'il y a de difficulté à généraliser les institutions qui le régissent. Les provinces si diverses que la conquête a réunies successivement à ses frontières, diffèrent d'autant plus par les mœurs et les lois qu'elles sont plus distantes du centre de la Russie slave. D'une province à l'autre, sauf quelques conditions générales qui constituent l'unité politique, on trouve, d'une province à l'autre, un nouveau mode d'impôt et de recrutement, un autre système d'administration judiciaire. L'impératrice comprit que pour que ses nouvelles lois fussent bonnes, il fallait les discuter en présence de tant d'intérêts divers. Elle convoqua dans l'ancienne capitale une assemblée dont les députés représentaient toutes les provinces et même les peuplades tributaires.

La variété de physionomie, de costumes, de langages, présentait un aspect bizarre; et celui qui aurait ignoré le motif de cette réunion aurait eu de la peine à se figurer que ces hommes formaient un même corps de nation.

« L'état misérable de ces peuples, dit Rulhière, se faisait sentir dans l'instruction préliminaire qui leur était adressée; soit par les détails où l'impératrice se crut obligée de descendre pour ceux de ces législateurs qui ne savaient pas écrire, soit par l'ordre qu'elle donnait à ceux qui ne la comprendraient pas, de la relire jusqu'à ce qu'ils l'entendissent, mais surtout par les étranges récompenses promises à ceux qui auraient travaillé à ce grand ouvrage. Ils devaient, entre autres priviléges, être pendant toute leur vie exempts de recevoir la question, à moins que ce ne fût sur un ordre même de l'impératrice. »

Cette instruction, écrite de la main de Catherine, et qui n'avait de neuf que l'application, fut mise à l'index en France; l'esprit philosophique y dominait, du moins en ce qui regardait les prêtres. Ceux qui aidèrent Catherine à la rédiger n'eurent pas égard à la position d'un peuple encore neuf, et confondirent par un zèle philanthropique peu judicieux une époque de fondation avec des temps de maturité et même de décadence. Des popes instruits et de bonnes mœurs auraient fait plus de bien à la Russie que les raisonnements des philosophes.

L'impératrice, placée dans une tribune d'où elle pouvait tout voir et tout entendre, sans que sa présence gênât la liberté de la discussion, trouva tous ces députés plus disposés à applaudir qu'à délibérer. Les Samoyèdes eurent les honneurs de cette première séance; un d'eux prenant la parole au nom de ses collègues : « Nous sommes, dit-il, simples et justes. Nous faisons paisiblement paître nos rennes. Nous n'avons pas besoin d'un code nouveau; mais faites, pour les Russes nos voisins, et pour les gouverneurs que vous nous envoyez, des lois qui répriment leurs brigandages. »

Quand il fut question d'améliorer le sort des paysans, ces députés purent parler en connaissance de cause. On

prononça le mot d'affranchissement; ce mot, destiné à avoir de l'écho dans les salons d'Europe, en trouva dans les campagnes : mais les seigneurs qui ne consentent à se courber devant un maître qu'à condition de voir leurs esclaves ramper devant eux, prononcèrent des menaces contre quiconque délibérerait sur ce sujet : l'impossibilité ou plutôt l'inopportunité d'une telle mesure, que l'ignorance des serfs et l'intérêt de leurs maîtres rendaient inexécutable, fit abandonner tous ces projets de réforme; et ce ne fut pas sans raison que Catherine dit plus tard, en parlant de Diderot : En politique ce n'est qu'un enfant. L'assemblée, qui commençait à donner quelques inquiétudes à l'impératrice, fut dissoute, et l'on décerna à la souveraine les titres de *grande*, de *sage*, de *prudente* et de *mère de la patrie*. Elle répondit avec ce tact exquis qui la distinguait, « que si elle se rendait digne « du premier, ce serait à la postérité à « le lui donner; que la sagesse et la pru- « dence étaient des dons du ciel, dont « elle le remerciait chaque jour, sans « oser s'en attribuer le mérite; qu'enfin « le titre de *mère de la patrie* était le « plus précieux à ses yeux, le seul « qu'elle pût accepter, et qu'elle le re- « gardait comme la plus douce, la plus « glorieuse récompense de ses travaux « et de ses sollicitudes pour un peuple « qu'elle chérissait. » En commémoration de cette réunion, dont l'effet ne fut pas perdu pour Catherine, elle fit présent à chacun des députés d'une médaille d'or. La plupart d'entre eux étaient si peu en état d'apprécier la valeur honorifique de ce don, qu'ils n'y virent que celle du métal; et pour les réduire à leur valeur intrinsèque, ils vendirent ces médailles aux orfèvres de Moscou.

Si cette réforme universelle échoua par des causes indépendantes de sa volonté, elle s'occupa d'autres changements avec un succès réel : elle classa le sénat et les grands tribunaux en sections spéciales, pour éviter le conflit des attributions; le cercle des juridictions fut agrandi; elle établit des cours de conciliation et de bienfaisance; elle étendit sa sollicitude sur les prisonniers; enfin, pour ôter aux juges tout prétexte plausible à des pratiques vénales, elle augmenta leurs appointements, et accorda des pensions de retraite à ceux qui auraient consacré un certain nombre d'années à l'exercice de leurs fonctions. C'est ainsi qu'elle voulut se rendre digne du titre de *mère de la patrie*. On lui a reproché de n'avoir rien fait pour la classe des esclaves : elle a fait preuve de sagesse en commençant par réformer leurs maîtres : dans les pays organisés despotiquement, la civilisation doit nécessairement descendre, et si l'on suivait la marche inverse, on bouleverserait tout sans avantage durable pour les masses, incapables d'user sagement de la liberté qui n'est que l'exercice du droit de chacun limité par le droit de tous.

Une commission permanente remplaça cette assemblée; l'impératrice avait pu juger de ce qu'il fallait laisser encore imparfait, et des réformes qu'elle pouvait introduire sans danger; elle établit une commission permanente, chargée de continuer son œuvre; et, pour que le zèle devînt une obligation, elle en rétribua les membres. Si le résultat trompa son attente, ce fut la faute de son siècle. Déjà la cour prenait ce vernis de politesse qui l'a toujours distinguée depuis : les alliances russes expliquent ce changement; depuis près d'un siècle, les princesses, la plupart d'extraction allemande, ont introduit en Russie l'étiquette de leurs cours, dont la fierté de Louis XIV avaient réglé le code dans toute l'Europe. Les Russes, naturellement imitateurs, étudièrent la langue et prirent les dehors des étrangers qui les entouraient, parce que c'était un moyen de parvenir; et leur organisation se prêta si heureusement à ce changement, qu'à Paris, à Vienne et à Londres, on les eût pris pour des seigneurs nés dans le pays. Ils doivent encore à la hiérarchie des grades, une flexibilité parfaite qui passe dans tous leurs rapports et leur y fait mettre une mesure précise. Mais

la civilisation des masses est une œuvre bien autrement difficile; elles ne cèdent que lentement et comme à regret aux innovations qui tiennent aux mœurs, le seul bien qu'elles possèdent; et elles se montrent surtout opiniâtres, lorsque, comme sous Pierre, la réforme ne leur apparaît qu'environnée de persécutions.

Catherine avait le goût des fêtes et de la magnificence; nul entre les souverains ne connut mieux qu'elle l'art de s'attirer le dévouement, en laissant ceux qui les ont approchés, satisfaits d'eux-mêmes; familière dans la vie privée jusqu'à l'enjouement, elle reprenait, dans les occasions d'éclat, cette dignité majestueuse qui n'est à sa place que sur le trône, et que la foule aime à contempler dans ceux qui président à ses destinées. Elle venait de donner à la capitale le spectacle nouveau de plusieurs tournois, où figura le vieux Munich en chevalier juge de camp, lorsqu'un jeune officier, nommé Tchéglokof, forma le projet de l'assassiner. Il tenait, dit-on, au feu tsar par les liens du sang; et comme il n'avait en vue que de satisfaire à un ressentiment personnel, il ne se confia à personne. Pendant plusieurs jours, caché dans un corridor obscur qui conduisait aux appartements de l'impératrice, il épia le moment de la poignarder. Il est probable qu'une si longue attente dompta dans cet homme l'énergie nécessaire à l'accomplissement d'un grand crime; il révéla son dessein à un autre officier qui courut en avertir Orlof: on l'arrêta au lieu même où il comptait frapper sa victime. L'impératrice voulut le voir, lui parla avec douceur, et se contenta de l'exiler. Plus tard, elle admit la fille de ce même Tchéglokof au nombre de ses demoiselles d'honneur, perpétuant ainsi autour d'elle le souvenir de sa clémence.

C'est vers cette époque que les Russes découvrirent les îles Aléoutes, situées entre l'Asie et l'Amérique du Nord. Les habitants de ces îles firent avec les compagnies russes un commerce de riches fourrures que Catherine se plut à encourager. Bientôt, par ses ordres, des savants et des naturalistes exploitèrent dans l'intérêt des connaissances les vastes provinces de l'empire : les Falk, les Guldenstaedt, les Gmélin et les Pallas attirèrent l'attention de l'Europe sur ces contrées presque ignorées. Les musées, les académies de Saint-Pétersbourg étaient l'objet des soins éclairés de l'impératrice. Elle étala aux yeux des Russes les plus nobles produits d'une civilisation avancée, et désormais ils purent admirer, sans aller les chercher dans les capitales étrangères, des tableaux précieux et quelques chefs-d'œuvre des autres arts. Elle tirait des circonstances les plus fortuites l'occasion de fonder des établissements utiles : un jour, comme elle traversait ses appartements, elle remarqua un valet de pied si absorbé par sa lecture qu'il ne se leva point devant elle : curieuse de savoir ce qu'il lisait avec tant d'attention, elle se fit présenter le livre; c'était une traduction du Bélisaire de Marmontel : aussitôt elle donna l'ordre de former une bibliothèque qui serait ouverte à tous les hommes attachés au service du palais. Des sommes furent affectées pour traduire en langue russe les ouvrages les plus remarquables dans les littératures étrangères. On a comparé la modicité de ces fondations avec les libéralités de Catherine pour ses favoris; nous sommes loin de justifier ces dernières dont, au reste, l'histoire d'Angleterre et celle de France offrent tant d'exemples; mais il est juste de remarquer que ces dépenses, quelque modiques qu'elles fussent, dépassaient les besoins de l'époque, et si elles fussent devenues insuffisantes, la sollicitude de la fondatrice y aurait pourvu. Quant à ses prodigalités excessives, on peut les expliquer par une générosité naturelle, et surtout par la fortune extraordinaire de Poniatovski. Sa vanité se trouva flattée de donner un trône à ce jeune Polonais; elle avait dit à cette occasion qu'il avait manqué au bonheur d'Élisabeth, de pouvoir couronner le comte d'Essex; pour ne pas paraître au-dessous de sa première munificence,

elle promit un royaume à Orlof; et, comme le nombre de ses favoris eût égalé celui de ses provinces, au lieu de couronnes, elle crut devoir leur accorder les honneurs qui en rapprochent le plus, et des richesses immenses.

A cette époque, la découverte de la vaccine préparait une révolution dans l'état sanitaire et numérique des nations. C'était surtout en Russie que les bienfaits de ce procédé devaient être appréciés; mais aussi, dans aucun autre pays, cette innovation n'excita plus de répugnance. Catherine n'hésita pas à se soumettre elle-même à une épreuve que bien des gens regardaient encore comme dangereuse. Le docteur Dimsdale, appelé d'Angleterre, inocula l'impératrice et le grand-duc; Orlof et une foule de courtisans suivirent cet exemple, et le peuple se conforma en silence à un usage dont il put reconnaître plus tard l'incontestable utilité.

Cependant les affaires de Pologne annonçaient une crise prochaine. Stanislas-Auguste n'était plus roi que de nom : isolé entre les partis, il s'abandonna entièrement aux exigences de Repnin, de sorte que les innovations, faites en faveur de la royauté, concoururent à appuyer l'influence russe. Le vieux Branitski, inaccessible à la crainte et aux séductions, se retira à Bialystok. Les ministres, trahis par le roi lui-même qui livrait tous leurs secrets à l'ambassadeur moscovite, se retranchèrent dans une inaction complète; les confédérés, trompés dans leurs espérances, se préparaient sans plan arrêté à une résistance armée; les évêques avaient donné une adhésion conditionnelle qui marquait moins de confiance que d'appréhension; et Repnin, dont tant d'obstacles imprévus irritaient le zèle, transféra l'assemblée de Radom à Varsovie. Le prince Radziwil, autour duquel venaient se grouper toutes les influences, n'en sentait pas moins tout ce qu'il y avait de précaire dans sa position; le parti russe ne l'avait placé si haut que pour opposer une concurrence puissante à Poniatovski et lui ôter toute velléité d'indépendance. D'un autre côté, le maréchal de la confédération attendait que cette assemblée décrétât la restitution de ses biens; mais Repnin voulait qu'on ne s'occupât que plus tard de cette question, soit pour mettre à prix cette restitution, soit pour se faire un mérite de ce délai aux yeux de Stanislas-Auguste, en lui laissant l'espoir qu'il serait maintenu sur le trône s'il se résignait à n'y exercer qu'une autorité subordonnée. Radziwil, qui eût préféré l'exil à une protection qui compromettait son caractère et sa dignité, essaya de s'évader; mais les Russes, informés de ce dessein, le contraignirent à rester à Varsovie. Les Polonais virent alors ce que la nation pouvait espérer d'une confédération dont le maréchal était gardé à vue dans son palais. Les provinces s'émurent; le clergé prêcha la résistance comme un devoir, et si l'ensemble et l'unité n'eussent manqué à tant de dévouements épars, l'heure fatale de la Pologne eût sans doute été retardée. Repnin de son côté envoyait partout des circulaires au nom de l'impératrice; il ne reconnaissait à la diète que le pouvoir d'annuler les actes de l'ancien gouvernement, appuyait surtout sur les prétentions des dissidents; et, à l'ombre de ce prétexte spécieux, il se réservait d'écarter toutes les mesures qui auraient pu donner une prépondérance marquée, soit au pouvoir royal, soit au parti républicain. Les diétines s'ouvrirent, et dans presque toutes les localités la violence des chefs russes parvint à étouffer le vœu des patriotes : on environnait les châteaux des plus hardis, et l'on forçait les assemblées à voter conformément aux instructions venues de Varsovie. On protesta contre ces violences; on fit jurer aux nonces sous peine de la vie de ne souscrire à rien qui pût blesser la religion dominante ou l'indépendance de la république; l'ambassadeur fit arracher ces protestations des registres publics.

Dans les palatinats méridionaux, le voisinage des frontières turques, dont

les Russes s'étaient engagés à ne pas approcher, passé une limite convenue, permit aux diétines de manifester leur indépendance. Deux officiers russes se rendirent à Kaminiec, et présentèrent une lettre de l'impératrice; on refusa la protection et la garantie de Catherine; les officiers ayant insisté, furent insultés, et la lettre foulée aux pieds. Repnin, pour venger cet affront, fit avancer un corps de troupes en informant le pacha de Khoczin de ce qu'il appelait une mesure d'ordre et de pacification. La castellane de Kaminiec rassembla deux mille Cosaques pour s'opposer à l'entrée des troupes moscovites, et Repnin dut rétracter ses ordres.

Cependant le jour de l'ouverture de la diète approchait. Le primat avait reçu ses bulles de Rome; l'évêque de Cracovie espérait que la réunion des nonces à Varsovie présenterait une opposition plus compacte aux envahissements du protectorat; Krassinski, évêque de Kaminiec, également dévoué aux intérêts nationaux, comprenait mieux toute l'étendue du danger, et n'admettait comme efficace qu'une protestation armée. Il informait le divan de la conduite des Russes en Pologne, et ne négligeait rien pour le tirer de son apathie.

« Le jour même de la diète (Rulhière), « tous les nonces se rendirent d'abord « dans l'hôtel du prince Radzlwil. Les « émissaires de la Russie cherchaient « encore à préparer les esprits; ils pro- « posaient de tenir la diète à portes fer- « mées... On rejetait toutes leurs pro- « positions, lorsque le nonce du pape « entra inopinément... Il présenta au « prince Radziwil un bref du pape, « harangua avec véhémence, exhorta « les fidèles contre les dissidents; il « excita tant de zèle que tous jurèrent, « en levant la main, de mourir pour « défendre la religion.... Il alla ensuite « chez le primat échauffer de la même « ardeur les évêques qui s'y assem- « blaient. »

Repnin, pour détruire l'effet de cette démarche, parut devant les nonces pour protester de la modération de sa souveraine, tandis que les soldats russes allaient, par son ordre, dévaster les terres des opposants. Le roi déclara qu'il accédait à la confédération dont le rôle était restreint à une acceptation pure et simple d'une constitution dictée par Catherine, et qu'après cette session où ne figureraient qu'un certain nombre de députés choisis dans le sénat et l'ordre équestre, auxquels s'adjoindraient les députés des dissidents et des Grecs, la diète aurait mission de ratifier ces dispositions sans s'arroger le droit de discussion et d'examen. Jamais le despotisme n'avait formulé son vouloir d'une manière plus nette et plus précise; jamais la logique des intérêts ne fut plus dédaigneuse des formes. L'évêque et le palatin de Cracovie virent leurs propriétés pillées pour s'être élevés avec force contre ces prétentions oppressives. Sous prétexte d'examiner avec attention quelques points vivement débattus, le roi remit à quelques jours plus tard la prochaine séance; le plan de Repnin était d'attendre que tous les chefs fussent sous sa main pour en finir avec ce qu'il appelait *des criailleries*. Krassinski avait obtenu une réponse favorable des Turcs; il croyait nécessaire de céder pour former une nouvelle confédération dès que les Russes auraient évacué le territoire.

L'opposition se manifesta avec non moins de vivacité à la réouverture des séances; le roi s'y vit hautement interpellé, et n'eut d'autre ressource que de rompre encore l'assemblée. Cependant Krassinski, dont l'arrivée à Varsovie était annoncée, différait sous différents prétextes de se livrer entre les mains des Russes. Sa correspondance avec le divan était connue de Catherine, et il redoubla de précautions. Il informa l'évêque de Cracovie du dessein qu'il avait formé de confier la délivrance de la Pologne à une confédération armée sous la protection de la Turquie, et le vertueux Soltyk avait approuvé cette résolution extrême. Ce dernier s'en ouvrit à quelques hommes sûrs; cependant il en parvint

quelques indices au roi qui en avertit aussitôt Repnin. Tout fut disposé pour enlever au même instant l'évêque de Cracovie, celui de Kiovie, le palatin Rzévuski et Sévérin Rzévuski. On leur fit prendre le chemin de la Russie, sous bonne escorte; tous refusèrent la liberté qu'on leur offrait à des conditions déshonorantes : ils furent transportés à Smolensk, et de là en Sibérie. Pendant qu'on violait ainsi le droit public et celui des gens, Poniatovski s'amusait à dessiner une nouvelle livrée pour l'anniversaire de son couronnement; et, comme pour donner à sa lâche connivence un prétexte spécieux, il avait concerté avec l'ambassadeur une déclaration, dans laquelle on accusait les victimes d'avoir manqué de respect à l'impératrice. Le grand chancelier de la couronne, Zamoïski, saisit cette circonstance pour se démettre de ses fonctions. Le nonce du pape, également menacé, se désista de sa demande, alléguant que la liberté de sa mission était entravée. Enfin, soit lassitude, soit que l'on se réservât pour l'exécution du projet de Krassinski, on se résigna; et les propositions de Repnin eurent un commencement d'exécution : les commissaires furent choisis par le roi et le maréchal. La haine contre Poniatovski s'en accrut, et les Polonais, faisant allusion à la chute de l'empire romain, le flétrirent du nom de Stanislas-Augustule.

Tous ces détails appartiennent à l'histoire de Pologne aussi bien qu'à celle de Russie; mais l'issue de cette lutte d'intrigues les range nécessairement parmi ceux qui expliquent le développement prodigieux de l'empire russe; ce sont les ruines de la Pologne qui ont écrasé la Turquie, et l'Europe ne saurait méditer avec trop de soin les annales de cette époque. Avant d'exposer sommairement la suite des faits que Rulhière a exposés avec ce discernement et cette diction brillante qui lui appartiennent, nous devons avertir nos lecteurs que nous avons souvent modifié ses déductions. Les événements subséquents nous ont permis d'apprécier mieux que lui toute l'habileté de la politique des Russes; la marche qu'ils ont suivie était la seule qui pût les conduire au succès. Les intérêts de l'Europe en ont été froissés; mais le cabinet de Pétersbourg devait tendre à ce résultat, tandis qu'il était d'impérieuse nécessité pour les autres puissances de s'y opposer de tous leurs moyens : les temps ont marché, et l'avantage est resté au plus habile. Dans la narration de Rulhière, on reconnaît qu'il est épris de son sujet; il s'étend avec complaisance sur une résistance qu'il aime et qu'il poétise : souvent, à la lecture des discours qu'il cite, en présence des caractères qu'il met en scène, on est tout surpris du résultat définitif de moyens si puissants; les vainqueurs sont toujours sacrifiés à l'effet, et l'auteur n'a pas compris, qu'en les rabaissant toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, il multiplie les données d'un problème sans solution possible. Nous comprenons que les sympathies aient été en faveur du parti opprimé; mais nous persistons à croire que si l'avantage restait individuellement aux Polonais, l'unité de volonté et l'exécution rigoureuse d'une volonté ferme autant que patiente, ne laissaient aucun doute sur la fin de ce grand conflit.

Les conférences, dit Rulhière, se tinrent alternativement chez Repnin et chez le primat.... Si quelque député voulait citer les déclarations de l'impératrice, l'ambassadeur lui imposait silence, en déclarant qu'il ne convenait qu'à lui d'interpréter le véritable sens des paroles de sa souveraine, et qu'il ne voulait que de la soumission. Les nobles dissidents furent déclarés habiles à jouir des mêmes priviléges que les catholiques, avec cette restriction qu'ils ne pourraient aspirer à la royauté. Cette affaire réglée, on aborda les questions d'administration intérieure; et Repnin déclara hautement que, sur ces points, les commissaires auraient une entière liberté; cette promesse couvrait l'intention de faire croire à la Turquie que la Russie ne prenait dans tous ces débats qu'un intérêt de religion : il n'en prescrivait

pas moins des ordres impérieux à ce fantôme de représentation législative, et déconcertait par ses menaces ceux qu'il trouvait inaccessibles à la corruption. Le primat et le roi luttaient d'efforts pour gouverner Repnin qui les jouait tous deux. Podoski espérait réduire les prérogatives de la couronne, en instituant un conseil permanent d'où émaneraient toutes les grâces. De mesquines intrigues de femmes se mêlaient à ces desseins, et ruinaient les espérances du primat.

Sur ces entrefaites, arrive un courrier russe, avec l'ordre de tout précipiter et de faire signer le traité. Les Turcs, avertis par les agents français et par l'évêque de Kaminiec, commençaient à ouvrir les yeux sur les entreprises de la Russie. Quelques-uns des émissaires chargés de faire révolter les Grecs soumis à la Porte, avaient été saisis et exécutés. Cependant un Grec, nommé Stéphano, s'était chargé de jouer, chez les Monténégrins, le rôle de Pierre III; et Catherine, intéressée à démasquer cette imposture, saisit le prétexte de communiquer avec cette province, sans paraître agir contre la Turquie. D'un autre côté, le duc de Choiseul faisait parvenir au sultan un mémoire détaillé sur les vues de la Russie, et sur le danger qui résulterait pour la Porte de leur prochain accomplissement.

Les ministres turcs, ne sachant comment se tirer de ce pas, crurent qu'il suffirait d'exiger le rappel des troupes russes, persuadés que la Pologne ne pourrait manquer de se soulever, et que dans ce conflit entre les puissances rivales, la position changeant de nature, les Turcs pourraient, sans prendre les armes, imposer des conditions à leurs ennemis affaiblis. Dans cette vue, ils exigèrent du résident russe une promesse formelle, quequinze jours après la conclusion de l'affaire sur les dissidents, l'impératrice rappellerait tout ce qu'elle avait de troupes en Pologne, et que les sénateurs qu'elle avait fait enlever seraient rendus à la liberté. Cependant, pour ne pas trop s'engager, mais en apparence par ménagement pour l'impératrice, ils consentirent à tenir ces clauses secrètes. Repnin, en conséquence, pressa toutes les affaires qui lui étaient confiées, et annonça, sans en publier le véritable motif, que, sous deux mois, les troupes russes quitteraient la Pologne.

Le traité qui devait lier la Pologne reposait sur celui de 1638; on y reconnaissait la nécessité d'établir de nouvelles lois dans la république; les deux États se garantissaient mutuellement leurs possessions, telles qu'elles étaient définies dans la copie russe du même traité, et sans que les termes en fussent rapportés; ce qui laissait à la Russie la ressource des interprétations. Enfin la Pologne se dépouillait du pouvoir législatif, sous prétexte de prévenir toute infraction possible au nouveau traité, inconvénient qui pourrait résulter de l'exercice des anciennes formes. De telles prétentions pouvaient être combattues par le bon sens le plus vulgaire; elles signifiaient seulement : malheur aux faibles. Comme pour que personne ne se trompât sur le véritable but du cabinet moscovite, il fut décidé que les matières économiques seraient traitées séparément, au commencement de chaque diète, et à la pluralité des suffrages, tandis que les questions d'État ne seraient discutées qu'à la fin de chaque session, et qu'on en déciderait à l'unanimité. Ce dispositif était la critique la plus juste de l'ancienne constitution polonaise. On étendit même les priviléges déjà excessifs du *liberum veto;* tout gentilhomme, de quelque district qu'il fût, eut droit d'annuler l'élection d'un roi; le motif de cette dernière innovation ne tarda pas à être apprécié; plusieurs Russes obtinrent l'indigénat; et en cette qualité ils pouvaient, d'un mot, arrêter l'élection qui aurait contrarié les vues de leur cour. Avec cette liberté illusoire, la Pologne était, par le fait, réduite à l'état d'une province conquise. Il faut reconnaître cependant que plusieurs lois nouvelles étaient des améliorations : la discipline des troupes fut plus régulière; les seigneurs n'eurent plus le droit de vie et de mort sur leurs esclaves; on abolit

le tarif des crimes; enfin, les quatre conseils souverains furent maintenus.

La diète venait de se rassembler pour ratifier tous ces changements, lorsqu'il parut un manifeste qui produisit sur les esprits un effet d'autant plus puissant, que chacun y retrouvait l'expression de son indignation et de ses regrets. Kreptovitz, d'après les conseils de l'évêque de Cracovie, avait signé cette pièce, qui fut envoyée à toutes les cours ainsi qu'à tous les ministres résidant à Varsovie; en même temps le nonce du pape remit au roi une protestation énergique contre les priviléges accordés aux dissidents. C'est sous l'impression de cette double protestation que s'ouvrit la diète : elle fut terne et peu nombreuse; le mépris et des rires amers accueillirent à diverses reprises la lecture du nouveau code. Plusieurs nonces se virent refuser la parole; un nonce de la Prusse polonaise protesta courageusement contre ce refus et contre la diète elle-même; au milieu de l'étonnement qu'excita cet acte de résolution, il monta à cheval, traversa les gardes russes, et parvint à leur échapper. La diète fut fermée le 5 mars; Repnin, qui briguait à sa cour la dignité de vice-chancelier, résolut d'aller à Pétersbourg pour y recevoir les félicitations de Catherine sur l'heureuse réussite des affaires de Pologne. Cependant le bruit vague d'une confédération dans les provinces méridionales commençait à se répandre. Les plus prudents craignaient qu'un mouvement prématuré ne compromît sans fruit des patriotes zélés; les autres s'abandonnaient à l'espoir que le salut viendrait de ce côté, et que l'insurrection une fois déclarée, toute la Pologne se lèverait pour reconquérir ses droits et son indépendance.

L'évêque de Kaminiec, que Repnin avait inutilement essayé d'attirer à Varsovie, s'était échappé à la faveur d'un déguisement; il était sur le point d'entreprendre un voyage pour aller lui-même plaider la cause de la Pologne dans les cours étrangères, lorsqu'il apprit que, malgré ses avis, on avait donné à ses projets un commencement d'exécution. Poulavski, qui avait servi d'émissaire entre Soltyk et Krassinski, joignait à l'indignation que tout Polonais ressentait d'un tel abaissement, une haine particulière contre Repnin. Ce gentilhomme passait généralement pour être circonspect jusqu'à la timidité; déjà sexagénaire, il déploya tout à coup un zèle qui trompa les sages lenteurs de l'évêque de Kaminiec, soit que jusqu'alors il n'eût pas jugé à propos de se faire connaître, soit qu'il y ait dans les grands événements politiques une vertu secrète qui mûrit les caractères d'une certaine portée. Il espéra retremper par la guerre l'énergie de cette nation vive, généreuse, où le mérite individuel est partout, mais, inconstante, facile à rebuter, et moins soucieuse des intérêts généraux que des moyens secondaires qui assurent des succès de famille ou de parti.

Ses premières ouvertures ne rencontrèrent auprès des grands qu'un assentiment peu marqué; cependant quelques-uns lui procurèrent de l'argent, et mirent à sa disposition leurs troupes domestiques; il obtint de plusieurs qu'ils signeraient un engagement que les Turcs avaient demandé à l'évêque de Kaminiec comme caution d'un prêt de cent mille ducats. Il résolut de rétablir la confédération de Radom ou d'en former une nouvelle dans un lieu éloigné des Russes, et dont les décisions seraient l'expression libre du vœu national. Le comte Krassinski, frère de l'évêque, lui parut propre à l'exécution de ce dernier projet.

Poulavski, pour donner la mesure de son dévouement, s'associa ses trois fils et son neveu. L'aîné fut chargé du rôle de négociateur; le second, de rassembler quelques Cosaques. Poulavski et Krassinski trouvèrent un accueil favorable à Léopol, capitale de la Pologne russe, où se trouvaient un grand nombre de seigneurs. Plusieurs dames vendirent aux juifs leurs bijoux pour ajouter aux ressources des confédérés: l'enthousiasme gagna rapidement; mais le gouverneur, dévoué au roi, l'informa de tous ces mouvements; et les deux chefs se rendirent à Barr, petite ville

de Podolie à quelques lieues de Kaminiec.

« Les premiers confédérés, dit Rulhière, s'y réunirent au nombre de « huit seulement, le 29 février 1768; « mais plus de trois cents gentilshommes avaient donné leur parole. Ils « choisirent exprès cette époque, parce « que les plus grandes forces des Russes « étant occupées alors aux environs de « Varsovie pour maintenir la diète dans « l'obéissance, ils devaient avoir plus de « temps pour agir et un plus grand espace de pays libre devant eux. Le comte « Krassinski, les cinq Poulavski, et « deux autres gentilshommes signèrent « un premier acte par lequel ils renouvelèrent la confédération de Radom, « sous le maréchalat de Radziwil. Cet « acte fut tenu extrêmement secret, « parce que ce prince était encore au « pouvoir des Russes. Krassinski fut « nommé son substitut. Mais, par un « second acte destiné à être publié, « Krassinski fut nommé maréchal de « la confédération, et Poulavski maréchal des troupes. » Cette double détermination, dont l'une excluait l'autre, répondait aux exigences des éventualités, et l'irrégularité même de la mesure s'expliquait par le danger des temps.

Les confédérés, à la tête de trois cents soldats, allèrent enlever toutes les gardes particulières des châteaux voisins dont les seigneurs feignaient de céder à la force; plusieurs Tatars vinrent grossir cette petite armée qui se mit bientôt en possession du couvent et de la petite ville de Berditchef. Le père Marc, moine de ce couvent, escorté d'une troupe de religieux, alla prêcher cette confédération comme une croisade. L'histoire offre peu de spectacles plus dignes de méditation que celui de cette prétendue guerre de religion, dont le point d'appui était la Turquie, terre de despotisme et d'infidélité, appelée par le jeu des intérêts politiques à la défense de l'indépendance et du papisme : tant la force morale des empires repose sur des fondements peu solides; tant le vice des institutions tend à séparer les intérêts les plus immédiatement solidaires, et à réunir des éléments essentiellement incompatibles.

La confédération commença à agir avec plus d'autorité; ses universaux convoquèrent la noblesse polonaise, et elle publia un arrière-ban général, pour secouer le joug de l'étranger. La grandeur de l'entreprise était au-dessus des moyens; les sacrifices effrayaient les uns, et, dans l'agitation générale, il était difficile de faire la part de l'égoïsme et celle d'une légitime prudence. Malgré ces hésitations, telle était l'énergie du ressort national, que les lois dictées à la diète par Repnin ne reçurent point la sanction des provinces.

L'évêque de Kaminiec, désespéré qu'on eût si légèrement entrepris une lutte qui devait être définitive, résolut néanmoins de se dévouer à son parti. Il courut à Dresde, à Vienne, à Versailles, pour y donner l'alarme sur la marche envahissante de la Russie.

Cependant Repnin faisait marcher des régiments vers le sud, et protestait en même temps aux envoyés de la Porte qu'il avait donné à ces troupes l'ordre de reculer, en empêchant néanmoins l'insurrection de s'étendre; il convoqua sans délai quelques sénateurs qui se trouvaient à Varsovie, pour les forcer à implorer le secours de la Russie. Le primat, qui n'augurait rien de bon d'une résistance intempestive, et qui penchait pour la maison de Saxe, proposa des mesures de conciliation; mais il conclut par le conseil de supplier l'impératrice de ne point retirer ses troupes. Le roi, craignant de se trouver isolé en face de la nation, poussait Repnin à braver les Turcs. Repnin, sans s'arrêter à la protestation des Czartoriski et de quelques autres sénateurs, obtint tout ce qu'il exigea. Les troupes russes pressaient de toutes parts les confédérés, en les isolant des autres provinces. Déjà le sang avait coulé, et sur plusieurs points les Polonais avaient forcé leurs adversaires à reculer. Ces légers avantages, grossis par la renommée, excitaient l'enthousiasme des uns et la crainte des autres. Les confédérés eurent leurs héros et leurs traîtres. Les paysans du culte grec dénonçaient leurs maîtres qui allaient en secret signer

l'acte d'adhésion, n'osant se déclarer encore, ni laisser leurs biens et leurs familles exposés à la vengeance des Russes. Sur ces entrefaites, Mokranovski fut député par le sénat pour négocier avec les confédérés. Son dessein, selon Rulhière, était de lier le roi à la confédération, si elle se trouvait assez forte, ou de sauver ces courageux citoyens dans le cas où toute résistance serait inutile. Le caractère personnel de Mokranovski était une sauvegarde suffisante; cependant, comme il venait au nom des Russes, on lui répondit qu'on ne pourait le recevoir qu'après en avoir délibéré. De nouvaux ordres venus de Pétersbourg croisèrent les déterminations de l'ambassadeur; Catherine, trompée par l'adhésion récente des sénateurs, et persuadée que cette levée de boucliers était l'ouvrage des agents français, combla Repnin de faveurs, fit répandre quarante mille ducats à Constantinople, et envoya un renfort de troupes en Pologne. Elle prescrivait au roi, en s'appuyant sur le dernier traité, de joindre aux troupes russes celles de la république, et elle déclara les confédérés *ennemis de son empire* et *rebelles à leur patrie*. Au mépris de la trêve accordée à Mokranovski, les Russes s'avancèrent dans les provinces confédérées, ruinant les campagnes et les villages, et mettant tout à feu et à sang. Les confédérés, revenus de leur surprise, se défendirent avec courage; le bruit courut que les trois fils de Poulavski avaient été tués : « Je suis sûr, dit-il, en apprenant cette « nouvelle, qu'ils ont fait leur devoir; « et il continua à donner ses ordres. »

Mokranovski, compromis dans l'honneur de sa mission, retourna à Varsovie, et dit au roi : « Sire, ou on vous « trompe, ou vous m'avez trompé. Dans « l'un ou l'autre cas, il ne me con- « vient plus de vous servir. » Il partit pour la France, dans l'espoir d'obtenir quelques secours moins insignifiants qu'une stérile sympathie. Le régent de Saxe nourrissait des espérances ambitieuses; il se flattait que Catherine, lasse de soutenir Poniatovski, lui accorderait aux mêmes conditions la couronne de Pologne; mais le parti de la cour, opposé aux vues du régent, appuyait en secret les confédérés. Le cabinet de Vienne se bornait à suivre d'un œil jaloux toutes les démarches de Frédéric. Joseph avait succédé à la couronne impériale, et sa mère l'avait appelé à la co-régence de tous ses États héréditaires. La France avait obtenu de l'Autriche une promesse de neutralité, dans le cas d'une rupture de la Turquie avec les Russes : cependant, Choiseul voulait mettre la Pologne en état de guerre ouverte; il avait besoin de mettre aux prises les forces russes et ottomanes, pour détourner Catherine de l'alliance anglaise qui pouvait être si préjudiciable aux intérêts français. Ainsi, par le fait, les Polonais confédérés se trouvaient réduits à leurs propres ressources.

Pototski fut le chef d'une seconde confédération, et fit demander à la confédération de Barr le titre de régimentaire général. A la tête de quinze cents hommes, il organisa la confédération de Galicz, tandis que quelques autres se formaient. Les Russes couraient d'une province à l'autre, brûlant les châteaux des confédérés, enlevant les seigneurs sur le moindre soupçon, et assouvissant leur cupidité sous les apparences du zèle. Les armes, les munitions de guerre, les places capables de défense étaient entre les mains des Russes. La bravoure naturelle à cette nation, appuyée par tous les moyens matériels d'exécution, ne laissait guère de doute sur l'issue de cette lutte inégale. Les Polonais attaquaient l'artillerie à l'arme blanche, se dispersaient sous la mitraille et se ralliaient aux cris de *Patrie et Religion*. Les confédérés, quelquefois vainqueurs, plus souvent vaincus, se jetaient sur le territoire turc comme dans un refuge, et plus d'une fois ce territoire fut violé. A Varsovie, tout était en méfiance : Repnin se vit sur le point d'être enlevé; le primat écrivait à Catherine, que la cause de tout ce désordre venait de ce qu'on avait manqué à la promesse de détrôner Poniatovski; et Catherine renvoyait au roi les lettres du primat.

Digitized by Google

Les Russes profitaient de cette confusion, et s'attachaient à anéantir les confédérés de Barr. Cependant ils faisaient publier qu'ils allaient recevoir un secours de cinquante mille Cosaques zaporogues. Ces aventuriers, ramas de fugitifs et de criminels échappés à la rigueur des lois, formaient une espèce de république guerrière, et habitaient au delà des cataractes du Dniepr, dans quelques îles d'une assiette assez forte pour les mettre à l'abri d'un coup de main. Ils n'admettaient parmi eux aucune femme, dans la crainte que les liens de la famille n'énervassent leur courage féroce. Toutes les terres de la Podolie étaient dégarnies de défenseurs. Encouragés par Catherine elle-même à faire une incursion dans cette province, ils s'avançaient en prêchant la religion grecque et en soulevant les paysans polonais. Ces derniers leur servaient de guides. Tout ce qui n'était pas de la religion grecque fut massacré; les juifs, enveloppés dans cette proscription à cause de leurs richesses, furent presque tous brûlés vifs. Ces brigands, las de tuer, imaginèrent tous les raffinements de la cruauté pour torturer leurs victimes. Trois villes, dit Rulhière, cinquante bourgs et plusieurs milliers de maisons éparses dans les campagnes furent livrés aux flammes. Dans la petite ville d'Human, dépendante du palatinat de Kiovie, on égorgea seize mille personnes, sans distinction d'âge ni de sexe. Pendant que Poulavski s'était porté au-devant de l'armée de Pototski que les Russes avaient battue, ces derniers emportèrent d'assaut la ville de Barr, malgré les efforts du P. Marc que les vainqueurs eux-mêmes traitèrent avec un respect superstitieux. Douze cents confédérés furent mis aux fers et transportés en Russie. Casimir Poulavski s'était jeté dans Berditchef; les secours qu'il attendait furent interceptés, et au bout de quelques semaines il se vit réduit à capituler. Les assiégés furent laissés libres, et Poulavski, d'ennemi devenu négociateur, mais sans manquer à sa mission ni à son caractère, alla porter à son père et aux autres chefs l'assurance de hautes faveurs s'ils consentaient à déposer les armes. Malgré tous ces désastres, les confédérations continuaient à se former: Kosakovski en rassembla une en Lithuanie; on se confédérait dans les forêts, dans les églises; les réunions même les plus fortuites prenaient, comme d'instinct, un caractère politique, tous les esprits étant tendus vers le même objet. Les confédérés répandus partout, et jusque dans la capitale, épiaient les mouvements des Russes, avertissaient leurs frères d'armes, qui se dispersaient avant qu'on eût pu les atteindre; mais l'argent manquait, et les ressources s'épuisaient de jour en jour. Cracovie eut aussi ses confédérés; le pays coupé et montagneux était plus favorable à une guerre d'escarmouches, et les plus grands efforts des Russes se tournèrent de ce côté. Vers la frontière de la Bessarabie, un hetman tatar, gouverneur de la petite ville de Balta, animé contre les Russes, et séduit par un émissaire français qui était parvenu à le faire sortir de prison, forma le projet d'allumer la guerre entre les Turcs et les Russes, en excitant ceux-ci à violer le territoire ottoman. Il engagea un corps de confédérés à surprendre une troupe de Zaporogues et de Russes. Les Polonais se replièrent jusque dans Balta, où le colonel russe les poursuivit. La ville fut saccagée, et un grand nombre de musulmans périrent dans ce massacre. Les Russes croyant tout fini de ce côté, dépouillèrent les Zaporogues dont le voisinage les inquiétait, s'approprièrent leur butin, n'en renvoyèrent que quelques-uns dans leurs îles, et forcèrent les autres à s'établir dans l'Ukraine polonaise, ou à s'enrôler parmi les Cosaques de l'empire. Les plus turbulents furent pendus.

Cependant, le gouverneur de Balta avait fait son rapport au khan, qui en référa à Constantinople. Mustapha eut une velléité belliqueuse; mais le résident russe promit toutes les satisfactions possibles; et à l'instant où Catherine ordonnait à son ambassadeur de tout pacifier, la nouvelle de la prise

de Cracovie par les Russes, et celle que le divan retombait dans son apathie, imprimèrent une nouvelle activité aux opérations moscovites. Cependant le danger que Catherine croyait avoir détourné était tout à coup devenu plus immédiat. Le sultan avait changé son ministère. Obreskof, résident russe, fut enfermé aux Sept-Tours, et la guerre officiellement déclarée. Le premier soin du sultan fut de rappeler Crim-Ghirei de l'exil, et de lui confier la direction de cette guerre. Le général turc partit aussitôt pour la Bessarabie, où il trouva les restes de la confédération de Barr. Les Tatars ravagèrent la Nouvelle Servie, où les Russes ne conservèrent que quelques forts. Quoique la Russie ne fût pas en mesure pour cette guerre, les provinces menacées furent promptement mises en état de défense : mais le mécontentement qui couvait partout saisit le motif d'une guerre impopulaire pour éclater. Catherine, peu de mois avant, s'était éloignée de Moscou, dans la crainte d'une révolution. Le peuple était venu solliciter Panin de mettre le grand-duc sur le trône; on ne le croyait pas en sûreté contre l'ambition de l'impératrice; et pour protéger le fils contre la mère, on trouvait juste d'armer contre Catherine son propre fils. Panin, qui jouait un jeu double, eut beaucoup de peine à modérer l'effervescence de la multitude; il objectait la jeunesse du tsaréviteh, désapprouvait hautement ces manifestations séditieuses, et profitait, pour affermir son crédit, de l'influence que lui donnaient ses fonctions et la disposition des esprits.

On assure que l'impératrice, à la nouvelle que les Turcs commençaient les hostilités, versa des larmes de dépit. Elle voulut prendre une connaissance plus exacte de l'état des choses en Pologne; plusieurs lettres de Repnin n'avaient pas même été ouvertes, et elle put juger par elle-même de l'indolence de Panin. Des motifs particuliers lui firent conserver ce ministre; et, satisfaite d'échapper au blâme public en le renvoyant au seul coupable, elle affecta de le traiter avec la même faveur; après ce premier moment de surprise et de mécompte, elle reprit toute sa sérénité.

La Pologne se croyait sûre de sa délivrance; mais on craignait que les auxiliaires eux-mêmes n'achevassent de ruiner le pays. L'évêque de Kaminiec accourut pour régler les efforts et mettre plus d'ensemble dans la résistance. Il s'établit à Teschen, ville de la Silésie autrichienne, où il organisa un conseil, qui était comme le centre de toutes les autres confédérations. Malgré son zèle, le désordre le plus déplorable régnait partout. La plupart des dévouements restaient stériles par l'imprudence des uns, les prétentions des chefs, et surtout par l'ensemble que les Russes mettaient dans toutes leurs opérations. La cour de Saxe, qui espérait que la révolution se ferait à son profit, paralysait les influences qui lui portaient ombrage, et employait tous les ressorts d'une politique étroite pour préparer le succès douteux de ses vues.

Poulavski annonçait dans des proclamations le retour des confédérés et l'approche de l'armée libératrice; mais de nouvelles intrigues vinrent croiser le zèle des plus courageux défenseurs de la Pologne. Pototski aspirait au trône; au milieu de la détresse générale, il avait trouvé le moyen de conserver ses richesses. Jaloux des Poulavski, il ne négligeait rien pour les rendre suspects. Casimir ne répondait à ces insinuations calomnieuses que par des traits de courage; il parvint à se fortifier dans un poste avantageux : son père vint l'y joindre. Déjà ils étaient maîtres d'une vaste étendue de pays où ils établissaient des magasins pour les besoins de l'armée, lorsque le chef tatar, qui commandait dans le voisinage, prêtant l'oreille à des rapports malveillants, fit venir le vieux Poulavski, sous un prétexte, et le garda étroitement. « Poulavski, dit Rulhière, écrivit à ses fils d'être tranquilles sur son innocence; et leur recommanda, quelle que fût sa destinée, de sacrifier leurs ressentiments, de ne jamais songer qu'à la patrie, et de justifier

sa mémoire par leur conduite. »

Les événements de Lithuanie étaient peu favorables; Radziwil, qui s'était retiré dans une forteresse, brûlait d'effacer la tache qu'avait imprimée à son nom la protection des Russes; la noblesse du pays s'était rassemblée autour de lui, et cette diversion aurait pu être d'une grande utilité aux confédérés : mais ce prince abruti par l'ivresse était au-dessous d'une telle tâche; les circonstances exigeaient plus que du courage. Un général russe surprit cette assemblée avant qu'on eût organisé les moyens de se défendre, et les Russes s'établirent dans la forteresse, la seule qu'il y eût en Lithuanie. Quatre mille soldats furent désarmés, incorporés ensuite dans les troupes impériales, ou renvoyés, la tête rase, dans leurs foyers.

Cependant, des émissaires répandaient, au nom de Catherine, que la paix avec la Turquie était sur le point de se conclure; et en effet la médiation de l'Angleterre tendait à ce but : mais une circonstance imprévue, heureuse pour l'impératrice, vint ralentir les opérations des Tatars. Crim-Ghirei fut enlevé par la fièvre jaune; quelques-uns affirment qu'il fut empoisonné. Tandis que la confusion était dans le camp des Tatars, Repnin n'abandonnait pas le projet d'opposer les Polonais aux Turcs; il engagea vainement Poniatovski à conduire une armée nationale contre les forces ottomanes; et Catherine, irritée de ce refus, l'abandonna à lui-même. Tous les moyens furent employés pour réduire les confédérés : tortures, capitulations violées, en un mot, rien de ce que le raffinement de la haine peut ajouter aux horreurs de la guerre, ne fut épargné à ce peuple infortuné.

Frédéric voyait avec une secrète satisfaction la Russie engagée dans une guerre ruineuse; cependant, fidèle au traité qui l'unissait à cette princesse, il lui payait un subside de trois millions, et tout en lui laissant consumer ses forces, il ne laissait aucun espoir aux Polonais. Son but était d'ôter tout prétexte à l'Autriche de s'immiscer dans cette querelle; il prévoyait que dans le dénoûment prochain de cette lutte, il obtiendrait sans coup férir un grand accroissement de puissance. L'Autriche avait également adopté une politique d'expectative, de sorte que la Pologne était fatalement destinée à défrayer et ses ennemis et ceux qui restaient neutres. Catherine n'ignorait pas ces dispositions; elle savait que personne ne gagnerait plus qu'elle au partage de la Pologne, et elle jettait en silence les fondements de cette puissance militaire qui devait plus tard dominer l'Allemagne et l'Europe.

Au commencement du printemps l'armée russe se mit en mouvement. Les Poulavski occupaient deux postes sur la rive polonaise du Dniestr; le plus jeune tomba entre les mains des Russes et fut transporté à Casan. Ces postes furent bientôt enlevés; mais Casimir et son frère François échappèrent aux vainqueurs. Deux armées russes combinaient leurs mouvements; l'une sous les ordres de Galitzin, pénétrait en Moldavie pour surprendre Khoczim; l'autre était destinée à couvrir l'Ukraine. Les Moldaves, auxquels les Russes promettaient secrètement de les affranchir du joug turc, fournissaient les vivres, et les convois tirés de Pologne assuraient en outre les subsistances. On suivait scrupuleusement les plans et la manière de combattre de Munich; et si la science militaire laissait beaucoup à désirer dans le camp moscovite, il était néanmoins facile de reconnaître combien les Turcs étaient peu en état de lutter contre ces troupes patientes, sobres, et capables du dévouement le plus absolu. La force des anciennes armées ottomanes, les janissaires, manquait à ce ramas de pillards et de fanatiques, toujours prêts à s'en retourner dans leurs foyers, soit pour jouir de leur butin, soit lorsqu'ils ne trouvent point à en faire. Les Tatars n'avaient point encore de khan, et la désunion les retenait dans leurs limites.

Les Russes marchaient sur Khoczim dont le gouverneur entretenait avec eux de secrètes intelligences; mais la

garnison massacra ce chef. De nouveaux renforts et un autre gouverneur défendaient cette place; les Russes, qui ne s'attendaient pas à faire un siége en règle, se trouvèrent arrêtés : cependant ils prirent position, et leur artillerie dispersa les Turcs qui défendaient les approches des remparts. Jamais les Turcs, ordinairement redoutables derrière des retranchements, ne montrèrent moins de résolution. Des corps entiers évacuaient la place, tandis que de nouvelles troupes y rentraient. Cependant un grand nombre de volontaires se réunissaient à Yassi, dans le dessein de secourir Khoczim; les Russes se hâtèrent de repasser le Dniestr pour se porter sur ce point; cette retraite fut d'abord inquiétée par la cavalerie ennemie, et le désordre se mit dans les bagages. Les Russes tinrent ferme, et les Turcs, aussi prompts à fuir qu'impétueux dans le premier choc, abandonnèrent le convoi destiné à ravitailler Khoczim. Cette rentrée des Russes en Pologne mettait dans la situation la plus critique ceux des confédérés qui les avaient suivis pour inquiéter leurs derrières. Dans les autres provinces, les patriotes, privés de tout, étaient obligés de piller pour subsister; et des troupes de brigands, profitant du malheur des circonstances, dévastaient ce que la guerre avait épargné. Les Russes exploitaient habilement toutes ces circonstances; leurs cruautés mêmes, expliquées par la nécessité, prenaient un caractère moins odieux au milieu de tous les autres désordres qu'amenait ou la nécessité ou la soif du pillage. Le général russe Weimarn dirigeait de Varsovie toutes les opérations avec un ensemble et une intelligence qui en assuraient le succès. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ces combats partiels qui ne servaient qu'à mettre en saillie le courage individuel des Polonais, et la supériorité définitive de leurs adversaires. Celui qui se distingua le plus dans cette lutte du désespoir contre la force, fut, selon Rulhière, Casimir Poulavski. Le hasard voulut qu'il retrouvât son frère à l'instant où chacun d'eux croyait l'autre tué par les Russes. Le vieux Poulavski était mort en prison, victime des soupçons des confédérés de Barr; ses fils, au lieu de venger cette injure, crurent satisfaire à sa mémoire en s'occupant uniquement du salut de la patrie. Ces deux frères concertèrent leurs mesures, et trompant la vigilance des Russes, ils parvinrent en Lithuanie. Radziwil, depuis le mauvais succès de la confédération, s'était retiré dans un château avec une garde de six cents hommes, n'attendant qu'une occasion favorable pour se déclarer : vers les frontières de la Pologne proprement dite et de la Lithuanie, était Bialystok, résidence du vieux Branitski; Pototski, mari d'une de ses nièces, était un des chefs de la confédération de Barr; il avait alors près de lui un jeune prince Sapiéha, qui avait épousé son autre nièce, et qui n'avait encore pris aucun rôle actif dans les troubles. En avançant vers les frontières de la Prusse, on trouvait les terres du comte Pac, homme de capacité, et d'une haute vertu, que l'opinion désignait pour maréchal général d'une confédération lithuanienne. Telle était la situation de cette province. Les Russes n'y avaient que peu de troupes; mais les corps qui la traversaient fréquemment, suffisaient pour contenir la noblesse. Quant aux troupes régulières du duché, elles étaient dispersées dans leurs cantonnements, et se trouvaient sous la dépendance du roi. Les deux Poulavski ne furent accueillis qu'avec défiance; mais leur conduite eut bientôt dissipé tous les soupçons. Une première confédération se forma dans le palatinat de Brest; François en fit nommer maréchal le jeune Sapiéha qui malheureusement se trouva au-dessous de cette tâche. A cette nouvelle, les Russes accoururent, et furent défaits par Casimir : mais des renforts leur arrivèrent, et les confédérés se replièrent vers le nord, toujours harcelés par l'infanterie infatigable des Russes. Enfin ils gagnèrent les bois d'Augustof, et c'est là qu'ils procédèrent à leurs élections.

Radziwil confia ses troupes à Birzinski, et partit lui-même pour Teschen,

centre de toutes les confédérations. Birzinski compromit le sort de cette petite troupe qui fut bientôt surprise et dispersée. Sapiéha eut le mérite de conduire les hommes qu'il commandait dans les terres de Pac qui fut élu maréchal de toutes les confédérations lithuaniennes. Les Poulavski, toujours infatigables, rétrogradèrent vers les frontières de la Hongrie où les attendaient leurs équipages. Casimir, poursuivi par les Russes, se hasarda imprudemment dans un pays découvert. Son frère apprend qu'il est vivement harcelé, il revient sur ses pas pour le dégager, et tombe en combattant. Casimir échappa avec dix hommes.

Cependant trois cent mille Turcs s'avançaient vers la Moldavie. Le grand vizir ne regardait la délivrance de la Pologne que comme un point secondaire; il injuriait les confédérés, et annonçait l'intention de ruiner le pays lorsqu'il aurait battu les Russes. On eut beaucoup de peine à lui faire modifier ce plan, et il fallut même que la volonté formelle du sultan le ramenât à des résolutions moins extrêmes. Enfin il fut décidé qu'une armée de Turcs et de Tatars, conduite par le khan, se porterait vers le Dniepr pour attaquer le territoire russe, tandis que les confédérés, soutenus par une armée auxiliaire, entreraient en Pologne; le grand vizir devait occuper Bender pour être à portée d'appuyer ces deux mouvements. L'entrée des Russes en Moldavie déconcerta toutes ces mesures. Leur général avait ordre de s'emparer à tout prix de Khoczim. Des deux côtés, on commit de grandes fautes; mais la discipline des Russes les réparait, tandis que le désordre de leurs adversaires, le pêle-mêle de leurs rangs, le défaut d'ensemble de leurs mouvements, avaient les suites les plus fâcheuses. Les deux armées, qui s'avançaient, l'une vers la Moldavie, l'autre vers la Pologne, ignoraient mutuellement leur approche.

Le pacha de Romélie, qui devait entrer en Pologne, apprend que les Russes ont passé le fleuve; il s'avance à leur rencontre, et sa cavalerie leur fait d'abord essuyer quelques pertes : mais aux premières décharges de l'artillerie les Turcs s'enfuirent, les uns vers Yassi, les autres vers Bender. Quinze mille seulement, au milieu desquels se trouvait Pototski, se jettent dans Khoczim. Plusieurs corps tatars, surpris au milieu de l'armée ennemie, se dispersèrent, abandonnant, au milieu de ce pays sans ressource, un détachement de neuf cents confédérés commandé par Krassinski. La lassitude et les privations en firent périr la moitié.

Les Russes achevèrent l'investissement de Khoczim, le 14 juillet 1669. Pototski, qui dirigait la défense, fit des sorties fréquentes et meurtrières qui forcèrent l'ennemi à changer le siége en blocus. Cependant Rennecampf, général livonien qui commandait dix mille hommes et la grosse artillerie, resta posté de l'autre côté du Dniestr, et dressa ses batteries sur une hauteur d'où son feu inquiétait vivement les assiégés. La place manquait d'eau et de fourrages, et d'un autre côté les Russes, exposés à une pluie continuelle, voyaient les maladies ruiner leur armée.

Au bout de trois semaines, Moldavangi amena du secours à Khoczim; le khan des Tatars prit la même direction: de sorte que plus de quatre-vingt mille Turcs, Spahis et Tatars, appuyés de soixante pièces de canon, parurent à peu de distance du camp moscovite, et restèrent toute la nuit sous les armes. Les Russes replièrent tous leurs détachements pour concentrer leurs moyens de défense; l'assiette de leur camp avait été mal choisie, et la position n'était pas tenable. Pendant quatre jours ils repoussèrent toutes les attaques des Turcs qui ne purent enlever une seule de leurs redoutes. Mais ces derniers se retranchaient eux-mêmes, et garnissaient de batteries les hauteurs d'où il leur était aisé de foudroyer les lignes russes. Dans cette extrémité, on résolut de repasser le fleuve pendant la nuit, en présence de toute cette multitude. Ce passage, opéré avec autant de célérité que de secret, fait le plus grand honneur à Rennecampf qui commandait l'arrière-garde.

« Les difficultés du terrain, dit Rul-

hière, avaient retardé la poursuite des Turcs; et dans le moment où leur armée parut sur les hauteurs, l'armée russe, de l'autre côté de la rivière, était rangée en lignes sur les hauteurs opposées : elle y avait établi plusieurs batteries qui foudroyaient tout ce qui approchait du bord. Les Russes, sous la protection de ces batteries, replierent leur pont et s'enfoncèrent dans la Pologne. »

Le sultan, mécontent de la conduite de cette guerre, fit suspendre aux portes du sérail la tête du grand vizir, Méhémet Émir, et celle de son interprète; le hospodar de Moldavie et le lieutenant général des janissaires eurent le même sort. Un ancien bostangi, ce même Moldavangi, qui avait jeté des secours dans Khoczim prit le commandement de l'armée turque; une de ses premières mesures fut la publication d'un manifeste, qui, en annonçant l'entrée des troupes ottomanes sur le territoire de la république, rassurait les alliés sur les suites de cette invasion. Pototski, que la belle défense de Khoczim signalait à l'estime des Turcs, publia aussi un manifeste dans le même esprit. Le pont que Moldavangi faisait jeter sur le fleuve fut bientôt achevé; l'attaque des retranchements russes donna lieu à une multitude de combats partiels, où le courage obstiné des Moscovites eut à lutter contre la fougue asiatique. Les Russes, beaucoup moins nombreux que leurs adversaires, se trouvaient dans la situation la plus critique, lorsque Galitzin reçut l'ordre qui lui signifiait son rappel. L'inquiétude était grande à Pétersbourg; en Pologne, tous les esprits étaient dans l'attente, et Poniatovski se tenait prêt à fuir de Varsovie. Les principaux chefs des confédérés, que faisait mouvoir l'évêque de Kaminiec, se portaient sur Glinian, près de la frontière. La confédération générale ainsi formée devait nommer pour chefs les confédérés de Barr, et diriger toutes les affaires du royaume.

Cependant la saison avançait; les Turcs craignaient que les grandes eaux n'emportassent leur pont de communication; enfin le grand vizir entra en Pologne le 16 septembre, et les escarmouches commencèrent sur toute la ligne du camp. Ce que l'on appréhendait arriva : le pont se rompit, et les Turcs qui, à la première nouvelle du danger, avaient repassé le fleuve en désordre, hâtèrent la rupture des radeaux par leur précipitation. Le courant en emporta les débris avant que l'arrière-garde eût opéré sa retraite : ce corps, après avoir résisté pendant vingt-quatre heures à l'attaque furieuse des Russes, fut contraint de se rendre. Le jeu des batteries acheva de mettre le désordre dans le gros de l'armée ottomane, qui, entraînant le vizir, reprit le chemin du Danube. La garnison de Khoczim abandonna la place, et les confédérés, réduits à protéger la retraite de leurs alliés, virent s'évanouir leurs espérances. Les Russes eux-mêmes ne pouvaient croire à un succès si peu probable; ils pénétrèrent dans la Moldavie et la Valachie laissées désertes, et s'emparèrent, presque sans coup ferir, de Khoczim, d'Yassi et de Boukharest. La fuite des Turcs leur permettait de disposer de leurs forces contre la Pologne, qui se trouvait ainsi réduite à elle-même. Abandonnés de leurs alliés, implorant en vain les secours de la Saxe, de l'Autriche et de la France, les confédérés n'avaient pour alternative que l'esclavage ou une mort glorieuse. Les plus généreux n'hésitèrent point : réunis à Biala, ils proclamèrent le comte Krassinski maréchal général du royaume, et le comte Pototski régimentaire général. La confédération lithuanienne ne tarda pas à se réunir à celle de Biala. Le comte Pac fut nommé substitut des deux chefs absents, et cet acte fut répandu dans tout le royaume. Ce fut à cette époque, dit Rulhière, que la confédération consulta les meilleurs esprits de l'Europe pour savoir quelle forme de gouvernement les Polonais devaient donner à leur république après sa délivrance.

Volkonski avait remplacé Repnin; le nouvel ambassadeur n'avait point le commandement des troupes, et son

caractère doux, mais faible, était loin de répondre à l'exigence des circonstances. Sa cour n'aspirait plus qu'à effacer par une conduite plus digne la tache de sa première condescendance. Poniatovski avait convoqué une assemblée de vingt-six sénateurs sur le dévouement desquels il comptait; cependant cette assemblée elle-même céda à l'esprit général. Elle blâma hautement la demande qui avait été faite d'un secours moscovite, réhabilita l'honneur des confédérés, et désigna des ambassadeurs pour demander à l'impératrice justice et réparation de tous les désastres que Repnin avait causés à l'État. Les princes Czartoriski, qui avaient rédigé cette requête, se flattaient qu'un désaveu pur et simple des actes d'un ministre disgracié suffirait pour tout pacifier. Catherine accueillit ces prétentions avec colère; elle fit sommer Poniatovski de prendre ouvertement son parti contre les confédérés, sous peine d'être détrôné, et ne voulut point paraître avoir si longtemps approuvé des mesures sur lesquelles on appelait alors tout son blâme. Poniatovski résista à toutes ces injonctions. Volkonski, soutenu du primat, ne parvint qu'avec peine à former un parti sans consistance et sans considération, qui crut déguiser sa nullité en prenant le nom d'*union patriotique*.

Cependant l'éclat des fêtes avait succédé, en Russie, à l'inquiétude qu'avaient causée les premiers événements de la guerre des Turcs. Catherine était résolue à profiter de ses avantages; et sans négliger la Pologne, dont la faiblesse était peu inquiétante, elle portait un regard ambitieux sur la Crimée, d'où elle pourrait dicter des lois à la Turquie dégénérée. Elle savait que les succès que toute une nation s'attribue rendent populaires les guerres les plus ruineuses, et elle colorait habilement sa politique en paraissant n'obéir qu'à un zèle religieux. Jamais souverain ne sut mieux flatter ses sujets, tout en leur faisant sentir le frein du despotisme. Déjà une flotte sortie de la Baltique faisait voile pour les mers du Levant.

Frédéric ne s'était jamais montré meilleur courtisan qu'en conseillant à l'impératrice de suivre le plan qu'elle s'était déjà tracé : il consistait à s'établir dans la Moldavie et la Valachie pour y défendre le passage du Danube, tandis qu'une armée ferait la conquête de la Crimée. Pour augmenter les embarras de la Porte, des émissaires russes promettaient l'indépendance aux hordes tatares, et tâchaient de soulever les populations qui professaient la religion grecque. Pour faire face à tant de dépenses, Catherine créa une banque, et sa volonté suffit pour donner à du papier la même valeur qu'au numéraire. A ceux qui craignaient que cette opération n'entraînât la ruine du crédit public et ne paralysât toutes les transactions entre particuliers, elle se contenta de répondre : « La banque sera soldée sur les sommes que mes armées et mes flottes arracheront au Grand Seigneur pour sauver son empire. » En effet, les rôles étaient changés, le sultan en était réduit à la défensive; il envoya, au commencement du printemps, de fortes garnisons à Bender et à Oczakof, ordonna de nouvelles levées, et parut se préparer à cette grande lutte avec plus de résignation que d'espoir.

Les intrigues nouées en Grèce par les agents de la Russie n'étaient pas restées sans résultat : Stéphano, le faux Pierre III, était parvenu à soulever les Monténégrins, et la Turquie avait envoyé contre ces montagnards des Albanais qui les avaient dispersés et forcés à se cacher dans leurs retraites. Papaz-Ogli, émissaire d'Orlof, dont l'ambition ne visait à rien moins qu'à la couronne d'un royaume composé de l'Épire et de l'ancienne Macédoine, avait, après bien des vicissitudes, attiré dans le parti russe un Grec du Péloponèse, qui avait trouvé le moyen de se concilier à la fois la faveur des gouverneurs turcs et la confiance de ses compatriotes. Cet homme, nommé Benaki, que ses richesses mettaient au-dessus d'une corruption pécuniaire, nourrissait l'espoir de régner sur ces contrées. Il promit à Papaz-Ogli que

cent mille Grecs se souleveraient dès que la flotte russe leur aurait fourni des armes. De son côté, l'agent russe n'était pas avare de promesses, et les proportionnait à l'importance que prendrait l'insurrection. La religion était le prétexte de tous ces mouvements, dont le résultat immédiat fut d'appesantir le joug ottoman sur ces contrées célèbres. Le feu couva sous les ruines pendant plus d'un demi-siècle; et aujourd'hui que la Grèce a acheté au prix de tant de sang une existence politique si précaire, aujourd'hui que l'enthousiasme européen s'est refroidi, et qu'il est permis de calculer toute la portée de cette erreur généreuse, il reste hors de doute que cette révolution, qui a porté le dernier coup à la puissance ottomane, n'a tourné, en définitive, qu'à l'avantage et à l'agrandissement des Russes.

Une ancienne prédiction, répandue dans toute la Grèce, remplissait ces peuples aussi ignorants que crédules d'une espérance superstitieuse. Cette tradition annonçait que l'empire turc serait détruit par une nation blonde, et on l'interprétait en faveur des Russes. Ceux-ci ne cessaient de répéter que l'Europe voyait avec satisfaction l'impératrice se charger seule du poids de cette guerre; et, à l'appui de cette assertion, ils montraient l'inaction des cabinets dans la guerre de Pologne. Un jeune Ukrainien, qui avait visité toutes les provinces de la Grèce, avait été frappé de cette fermentation générale dont il ignorait les causes artificielles. De retour à Pétersbourg, il fut admis à s'en expliquer devant Catherine. Selon lui, il suffisait de trois cent mille roubles et d'un envoi considérable d'armes et de munitions pour soulever toute la Grèce; mais il ajouta que les Grecs, naturellement défiants, ne prendraient une résolution définitive que si le choix des émissaires leur ôtait jusqu'à la possibilité d'un doute sur les intentions de l'impératrice; que quant aux armes, rien n'était plus facile que de leur en faire passer secrètement par les ports de l'Italie. Deux frères d'Orlof, Alexis et Théodore, le premier remarquable par sa force prodigieuse et la mâle beauté de ses traits, le second, le plus jeune des cinq frères, d'un esprit plus cultivé, et dont l'imagination s'échauffait au souvenir des hauts faits des héros de la Grèce antique, furent désignés pour cette aventureuse expédition. Les deux frères s'arrêtèrent quelque temps à Venise, où se trouvaient un grand nombre d'Esclavons et de Grecs. Papaz-Ogli vint les y joindre; mais les autorités de cette ville en ayant pris ombrage, ils durent s'éloigner et établir le centre de leurs intrigues dans d'autres villes. Leurs émissaires se répandaient dans le Péloponèse : ils distribuaient au peuple un livre d'instruction militaire, aux évêques de riches habillements d'église, et aux chefs, des lettres d'Alexis et des médailles d'or à l'effigie de Catherine. Ils avaient ordre de ramener avec eux des députés grecs qui, après s'être entendus avec Orlof, devaient retourner dans le Péloponèse pour y porter des ordres et des encouragements.

Tandis que la Grèce rêvait une délivrance prochaine, de jeunes chevaliers de Malte faisaient demander à l'impératrice l'envoi d'une flotte dans la Méditerranée, et lui communiquaient tous les renseignements qu'une longue guerre contre les Turcs avait mis à leur disposition.

Une première escadre sortit des ports de la Baltique (en septembre 1769); le soulèvement des Grecs devait paraître d'autant plus nécessaire, qu'à cette époque l'armée russe se trouvait dans la position la plus critique.

Après une navigation périlleuse, ces vaisseaux, lourdement construits et conduits par des marins inexpérimentés, abordèrent en Angleterre, et les maîtres de l'Océan eurent tout lieu de se divertir aux dépens des marins russes. Depuis, la jalousie et des appréhensions fondées ont succédé au mépris, et, tout récemment encore, ces Bretons dégénérés ont dû dévorer un affront : encore un demi-siècle, et le pavillon russe dominera dans les mers du Levant.

L'escadre était sous le commande-

ment nominal de l'amiral Spiritof, mais le contre-amiral Gregg, officier anglais d'une grande expérience, en était le chef effectif. Elphinston, officier écossais d'une habileté éprouvée, conduisit en Angleterre une seconde escadre. Les Russes ne déguisaient plus le dessein de forcer les Dardanelles pour aller bombarder Constantinople, et se mettre en communication avec les forces navales de la mer Noire. Les Turcs ignoraient encore le véritable état des choses dans leurs possessions grecques, et un faible secours donné aux Monténégrins, avec un appareil calculé, faisait croire qu'il n'était question pour la Russie que d'intérêts purement religieux. On commença par arrêter Stéphano, le faux Pierre III, dont le rôle désormais inutile pouvait gêner les émissaires d'Orlof; quelque temps après, on le relâcha en lui donnant le titre de lieutenant-colonel au service de Catherine.

Tous les moyens d'embauchage furent mis en œuvre pour recruter les troupes de débarquement et les équipages de la flotte russe : Orlof déploya dans ces intrigues une prudence et une habileté extraordinaires. Enfin, quatre vaisseaux de la première escadre parurent dans la Méditerranée; la promptitude de cette expédition, l'appui que l'Angleterre semblait lui prêter, empêchèrent les autres puissances de l'Europe de s'y opposer ouvertement. Cependant la France fit aussitôt proposer son alliance au sultan, pourvu qu'il réclamât officiellement ce secours; Venise resta neutre, et l'ordre de Malte, sollicité de joindre ses forces à celles de la Russie, déclara qu'il suivrait la même conduite que les puissances qui étaient ses protectrices naturelles.

Déjà la Russie s'était assurée des ports de Toscane, de Sardaigne et de Mahon. Ce dernier était le rendez-vous de l'escadre.

Pendant ces préparatifs, la guerre, d'abord si défavorable à Catherine, avait changé toutes ses chances, et la Turquie, menacée sur tous les points, semblait toucher à sa ruine. On parlait déjà de faire soulever tous les Tatars, et d'incorporer à l'empire le Péloponèse et les îles.

Au commencement de février 1770, Spiritof appareilla de Mahon; trois vaisseaux détachés de son escadre devaient aller prendre à Livourne Alexis, Papaz-Ogli et les recrues qu'on avait pu rassembler. Les autres bâtiments, sous le commandement de Théodore, cinglèrent vers Malte, ignorant la neutralité que l'ordre avait récemment déclarée; de là on fit voile vers le Péloponèse. Cette petite flotte, qu'avait précédée un vaisseau qui portait les Monténégrins, entra dans le port de Bétylo. Cependant les Maniotes conseillèrent à Théodore de s'avancer par terre et par mer vers la citadelle de Coron. On descendit les caisses d'armes, on construisit à la hâte quelques galiotes, et, en même temps, on allait enrôler des hommes dans les îles vénitiennes. Il fut arrêté, entre Théodore et le primat Benaki, qu'on formerait deux légions des Grecs assemblés à Bétylo pour pénétrer dans l'intérieur du Péloponèse et parcourir la côte occidentale. Pendant que le corps principal mettait le siége devant Coron, la légion dite *orientale* s'emparait de Misistra et du territoire de l'ancienne Sparte.

Cependant Coron, faiblement défendu, résistait à une attaque plus faible encore; d'un autre côté, les châteaux de Navarin capitulèrent : les Turcs armaient à la hâte quelques vieux vaisseaux; étonnés d'apprendre l'arrivée d'une flotte russe dans la Méditerranée, ils faisaient encourager les chefs du Péloponèse à une vigoureuse résistance, promettant de leur envoyer de prompts secours. Sur ces entrefaites, Alexis parut devant Coron. Il fit abandonner le siége de cette place, et dirigea toutes les forces disponibles vers Navarin. Le plan du favori était de faire soulever tout l'intérieur du Péloponèse, et d'isoler ainsi les forteresses de la côte, dont la flotte russe couperait les communications. Mais les Albanais accouraient au secours des Turcs; ils pillent et massacrent tout sur leur

passage, tandis que la flotte turque jette l'épouvante sur les côtes. Ils brûlent Patras, taillent en pièces les Grecs et quelques Russes qui assiégeaient Tripolitza. Six mille Turcs et Albanais s'établirent dans le voisinage, d'où ils menaçaient à la fois Misistra, Modon et Navarin (Rulhière). Alexis était dans cette position critique lorsque Elphinston arriva à Misistra avec son escadre. Informé de l'état des choses, il écrivit à Psaros, gouverneur de la place, cet avis laconique : « Faites savoir au comte Alexis que je pars pour le débarrasser de la flotte ottomane, et qu'il envoie promptement à mon secours. »

Cependant les Albanais se portaient en force sur Coron; ils emportent le défilé de Nisy, que défendait Mavro-Mikali à la tête de quelques Maniotes; ils se répandent ensuite dans la plaine, chassant devant eux les Grecs qu'ils ne peuvent massacrer, ne s'arrêtent qu'une nuit à Coron, obligent les Russes à lever le siége de Coron et s'emparent de leur artillerie. Navarin était menacé; Orlof fit fermer les portes aux Grecs qui ne demandaient qu'un asile. Ces malheureux se jetaient dans des barques, ou abordaient dans l'île de Sphactérie pour y trouver toutes les horreurs de la faim. Orlof, sans écouter les représentations de Papaz-Ogli et de Benaki, fit embarquer quelques centaines de Grecs, plusieurs évêques et primats, et s'éloigna en toute hâte de Navarin.

Cependant, après quelques combats sans importance, la flotte russe se trouva en présence de la flotte turque rangée en bataille dans la baie de Tchesmé; on sait qu'après une lutte opiniâtre entre les deux vaisseaux amiraux, et qui se termina par leur embrasement, un brûlot détermina l'incendie de la flotte ottomane. Malgré ce succès, Orlof, qui n'avait point le courage du marin, ne se crut pas en état de forcer les Dardanelles; il résista à toutes les représentations d'Elphinston, soit jalousie contre ce chef, soit qu'il regardât comme intempestive une attaque contre Constantinople, à l'instant ou la Grèce ne pouvait lui être d'aucun secours. Elphinston s'avança dans le détroit à la poursuite de deux caravelles, brava le feu des batteries, se fit descendre à terre, y prit tranquillement une collation, et, content d'avoir prouvé aux Russes que tout ce qu'il avait conseillé était non-seulement possible, mais facile, il se donna le plaisir de leur reprocher ce qu'il appelait une ignorante pusillanimité. Le danger qu'avait couru Constantinople ouvrit les yeux au sultan : le baron de Tott fut envoyé pour mettre le passage à l'abri de toute surprise; et, grâce au zèle éclairé de cet ingénieur, tous les ouvrages furent mis dans un état de défense formidable. Elphinston, furieux qu'on eût laissé échapper une si belle occasion, brisa son vaisseau contre un écueil. On peut excuser cet emportement, mais il eut le tort de prétendre à des récompenses. Catherine le laissa partir de Pétersbourg sans daigner lui donner aucune marque de sa munificence.

Tandis que les forces maritimes de la Turquie recevaient cet échec, et que le divan, réduit à chercher des secours étrangers, recherchait l'alliance de l'Autriche et de la France, la fortune se déclarait pour Catherine, en faisant réussir l'invasion des Russes en Crimée. Les deux autres expéditions entreprises presque en même temps avaient échoué : nous voulons parler de celle du Caucase et de l'envoi d'une flotte sortie d'Azof. Le pacha de Trébisonde avait forcé la petite armée russe qui devait soulever les peuplades du Caucase à rétrograder, et le défaut de prévoyance avait fait négliger les moyens de dégager du liman du Don les bâtiments destinés à redescendre l'Euxin jusqu'aux murs du sérail. L'occupation de la presqu'île de Crimée ou ancienne Tauride était le point de mire de Catherine. Ces Tatars, séparés de leurs compatriotes par les conquêtes des Moscovites dans les deux derniers siècles, obéissaient conditionnellement à la Porte, depuis le règne du sultan Mahomet II, qui craignait que les chrétiens du Nord ne s'emparassent de ces

contrées à la faveur des dissensions fréquentes des diverses tribus. Ce sultan avait envoyé en Crimée Mengli-Ghiréi, prince lui-même Tatar, qui jura pour lui et ses successeurs soumission et fidélité à la Porte. Mais, dans l'opinion de ces peuples, la capitulation n'était obligatoire que pour leur khan; et, en effet, ils jouissaient d'une certaine indépendance. Les sultans, loin de s'en alarmer, étaient satisfaits d'avoir établi entre eux et les Russes une barrière puissante, qu'environnait encore, du côté des Moscovites, une large ceinture de déserts, agrandie, à chaque guerre, par le pillage et les dévastations. L'empereur Sélim exigea, comme une nouvelle garantie, que les khans envoyassent un de leurs enfants en otage à Constantinople. Cette prétention, qui d'abord avait excité un mécontentement général, fut cependant admise; et, depuis cette époque, on eut soin d'attirer aux environs de Constantinople, en leur donnant de riches domaines, les princes du sang de Genghis-Khan, les seuls qui pussent devenir souverains de la presqu'île. Il en résulta que la Porte s'arrogea le droit de ne choisir les khans de Crimée que parmi des chefs dévoués à ses intérêts. Mais le pouvoir de ces khans était balancé par celui des mirzas et des séraskirs qui tenaient aux familles les plus distinguées, leur gouvernement formant une espèce de république fédérative. Le pouvoir du sultan sur eux était donc limité par les mœurs et les institutions des Tatars; mais, outre le droit reconnu de choisir les souverains de la presqu'île, il exerçait une influence non moins puissante par les dons qu'il faisait au khan, et que ce dernier répandait parmi les chefs qui auraient pu ruiner son crédit. L'attachement de ces peuples pasteurs à leurs dogmes leur faisait en outre regarder comme un devoir de rester soumis au prince des croyants. Leur puissance militaire et celle des Turcs se complétaient mutuellement, du moins avant que ces derniers eussent dégénéré. L'infanterie turque, soutenue par la cavalerie légère des Tatars, pouvait alors lutter contre les meilleures troupes de l'Europe. Mais si les Tatars n'avaient point changé, les Turcs n'étaient plus les mêmes, et leurs voisins avaient acquis sur eux une supériorité incontestable dans l'art de la guerre. Nous avons vu, dans l'histoire des siècles précédents, les Tatars l'emporter sur les Moscovites, et imposer un tribut aux grands princes. La réunion des différents apanages en un seul empire fit pencher l'avantage du côté du nombre, et les Russes, formés à la discipline européenne et constamment aux prises avec la Pologne et la Suède, purent venger les affronts de leurs ancêtres, l'incendie de tant de villes, et la destruction de populations entières par le fer ou par l'esclavage. Les Tatars, qui ne combattaient qu'à cheval et sans artillerie, furent aisément contenus par des forteresses russes que l'inconcevable incurie des Turcs laissa subsister, même quand ils auraient pu dicter les conditions des traités. Munich avait appris aux Russes le secret de résister aux Tatars, c'est-à-dire celui de les vaincre. Les traités ne leur avaient pas été moins funestes que la guerre elle-même : le morcellement de la Circassie et la délimitation indécise des autres frontières de la Petite-Tatarie, après la paix de Belgrade, avaient permis aux Russes d'envelopper la presqu'île. Les khans avaient vainement représenté à la Porte tout le danger de ces empiétements successifs, et l'invasion de la Pologne ajoutait à leurs craintes. Si quelque vizir moins aveugle montrait plus de fermeté, les résidents russes se jetaient aussitôt dans les intrigues et les négociations; les choses traînaient en longueur, et le changement si fréquent des ministres ottomans amenait de nouvelles combinaisons politiques. Les khans s'indignaient de tant de faiblesse et de corruption, et s'étonnaient *que le sabre des rois se fût changé en plume.*

Cependant la fréquente déposition des khans que le sultan sacrifiait d'ordinaire aux nouveaux vizirs, avait semé des troubles dans les différentes tri-

bus, dont les unes soutenaient le parti du prince dépossédé, tandis que les autres se déclaraient pour son successeur : les mœurs elles-mêmes commençaient à s'altérer. La difficulté de faire des excursions retenait les Tatars dans les mêmes campements, et un séjour habituel dans certaines localités les faisait passer insensiblement de la vie nomade à la vie agricole. Ceux qui auraient cru déroger en s'écartant des mœurs de leurs pères languissaient dans une indigente oisiveté. Crim Ghiréi avait réveillé le génie guerrier de ces hordes, et Catherine l'avait vu avec inquiétude s'élancer sur le sol russe. Sa mort, que plusieurs historiens ont attribuée au poison, avait fait passer le sceptre entre les mains d'un favori du vizir, et qui n'avait aucun autre titre à cette faveur. Au mécontentement qu'avait excité ce choix se joignait encore une irritation trop légitime : les Turcs commettaient dans la presqu'île d'horribles déprédations, de sorte que les Tatars semblaient hésiter entre leurs alliés et leurs ennemis.

Tel était l'état de cette province lorsque deux armées russes s'avancèrent, l'une dans la Moldavie proprement dite, pour défendre le passage du Danube, l'autre dans la Moldavie tatare ou Bessarabie, pour s'y emparer des places fortes. Cette dernière armée, sous le commandement d'un frère de Panin, s'avança, sans autres obstacles que ceux qui naissaient de la nature des lieux, jusqu'à Bender, que défendait une garnison venue des bords de l'Euphrate. Presque toutes les tribus de cette contrée avaient vu avec mécontentement l'élévation du nouveau khan; les émissaires de Catherine semèrent la méfiance parmi leurs chefs, et en même temps ils promettaient, au nom de l'impératrice, de respecter leurs propriétés et de les affranchir du joug turc.

Panin détacha un corps assez considérable qui devait masquer Oczakof et contenir les Tatars de Crimée; ces derniers, conduits par le nouveau khan, repoussèrent cette division, et, ayant passé le Dniestr à la nage, entrèrent dans la Moldavie turque. L'attaque et la défense de Bender furent conduites, de part et d'autre, avec plus de valeur que d'habileté. Les Russes avaient dans cette ville un terrible auxiliaire, la peste, qui détermina une grande partie des habitants à se réfugier à Oczakof.

La seconde armée russe, décimée par les fatigues, la désertion et des maladies contagieuses, était réduite à quarante mille hommes, en y comptant les troupes irrégulières. Roumianzof la commandait, général temporiseur et circonspect dans ses opérations, mais plein d'activité et de résolution dès que son plan était arrêté. Il avait coutume de stimuler le zèle des Russes en rehaussant à leurs yeux le mérite des étrangers, quoiqu'il fît sentir à ces derniers leur dépendance avec une hauteur blessante. Il s'était formé à l'habitude de la guerre et du commandement dans les dernières guerres contre la Prusse, et il redoutait moins les Turcs que les obstacles de tout genre que lui opposaient des contrées dévastées, insalubres et sans communications. Il reçut l'ordre de défendre le passage du Danube, que s'apprêtait à franchir une armée de cent cinquante mille Turcs. Le débordement du fleuve permit aux Russes de s'avancer dans la Moldavie, mais les Tatars les y suivirent, et, en les harcelant sans cesse, ils donnaient à l'armée ottomane le temps d'effectuer le passage du Danube. Déjà dix mille Ottomans avaient rejoint les Tatars et détruit un corps avancé de quatre mille Russes; mais bientôt surpris à leur tour, en l'absence des Tatars qui les croyaient dans une position inexpugnable, ils y furent taillés en pièces. Roumianzof continuait de se porter en avant, toujours inquiété par de nouvelles troupes ottomanes, et par cinquante mille Tatars qui voltigeaient sur ses flancs et menaçaient ses convois et ses lignes de communications avec la Pologne et avec l'armée occupée au siége de Bender. Le général russe était dans cette position critique lorsqu'il apprend que toute l'armée ennemie est parvenue à passer le fleuve

dans trois cents bateaux, obligée de laisser sur le bord opposé l'étendard du Prophète, la caisse militaire et la grosse artillerie; il n'avait plus avec lui que dix-sept mille hommes et se voyait sur le point d'être environné de toutes parts. Pierre, dans un danger semblable, capitula; Roumianzof osa combattre. Avec ses Russes exténués, il marche aux Turcs pour ne pas leur laisser le temps de se retrancher. Comme pour ajouter à sa gloire, la fortune lui oppose les chances les plus défavorables. Cette armée qu'il a cru surprendre est sur ses gardes, et déjà un fossé épaulé d'un rempart borde le camp ennemi. Les spahis, sortis du retranchement, viennent se ruer sur les carrés russes qui s'ouvrent et les foudroient de leur artillerie. Cependant cette cavalerie se rallie, se précipite dans les intervalles, prête à pénétrer partout où le désordre lui ouvrira un passage; elle rencontre partout des rangs serrés et un rempart de baïonnettes. Les Russes, arrivés devant le retranchement, ouvrirent un feu d'artillerie si vif, que les batteries turques, dressées à la hâte et mal servies, furent bientôt démontées; cependant quelques milliers de janissaires, tombant à l'improviste sur un carré, étaient parvenus à l'enfoncer, et ils croyaient n'avoir plus qu'à couper des têtes, lorsque l'infanterie russe, qui formait le second carré, les dissipa en un moment par quelques décharges à mitraille. En même temps le général Bauer tournait les retranchements, et son artillerie foudroyait le flanc des Turcs. Cette manœuvre habile jeta la confusion dans cette armée douze fois plus nombreuse que celle des vainqueurs; elle prit honteusement la fuite, abandonnant ses bagages et son artillerie, et n'espérant de salut que lorsqu'elle aurait mis le fleuve entre elle et les Moscovites. Cette déroute entraîna celle des Tatars; une partie se retira à Ismaïlof; les autres se réfugièrent entre Bender et Ackerman. Pendant que les armées de Catherine triomphaient sur le Danube, sa flotte se rassemblait vers les Dardanelles, et se préparait à faire la conquête des îles voisines.

L'épouvante avait gagné Constantinople; le sultan convoqua le divan, exposa l'état des relations avec les cours de Versailles et de Vienne, et laissa à ce conseil le choix de la paix ou de la guerre. Il était facile de reconnaître que Mustapha penchait pour une décision pacifique, et le divan, en s'y conformant, suivit sa propre inclination. Cette décision fut tenue secrète, et l'on ne négligea aucune des mesures qu'aurait nécessitées la continuation de la guerre, pour cacher au peuple ces ouvertures blessantes pour la fierté nationale, et obtenir en même temps des conditions plus favorables. On recourut d'abord à la médiation de la Prusse et de l'Autriche dont les ministres n'avaient cessé de l'offrir. L'ambassadeur de France resta en dehors de ces négociations; on redoubla même d'instances auprès de lui pour la conclusion d'une alliance entre sa cour et la Porte. Ce ministre ne cessait d'encourager le sultan à poursuivre la guerre; il lui montrait la cause des désastres récents dans l'indiscipline et l'ignorance des chefs; il obtint même l'établissement d'une école d'artillerie dont la direction fut confiée au baron de Tott.

Cependant la victoire de Cahoul avait entraîné la soumission de presque toutes les tribus tatares qui avoisinaient Bender; leurs députés convinrent avec Panin qu'ils se sépareraient des Turcs, et qu'ils conserveraient, sous la protection de l'impératrice, leurs anciennes lois et prérogatives. La Russie leur permettait de rester paisiblement dans leurs contrées, ou, s'ils le préféraient, elle leur offrait jusqu'à la fin de la guerre des terres fertiles en Ukraine, où ils pourraient se transporter avec leurs familles et leurs troupeaux. Ceux qui consentirent à cette migration ne tardèrent pas à s'en repentir : une tribu considérable refusa d'acquiescer à ce traité, et parvint à rejoindre les Tatars de Crimée qui rentrèrent enfin dans leur presqu'île.

La garnison de Bender, dont le gouverneur était mort de la peste, se dé-

fendait avec un grand courage; et les Russes, malgré les intelligences qu'ils s'étaient ménagées avec des Moldaves enfermés dans la place, ne faisaient que peu de progrès. Enfin, le général Bauer vint prêter aux assiégeants le secours de son expérience; le travail des mines fut poussé avec plus d'intelligence, et, malgré des sorties fréquentes et des pertes considérables, on fut en état de livrer l'assaut le 26 septembre. Après une lutte opiniâtre et qui se prolongea durant toute la nuit, Panin, craignant la perte de ses meilleurs soldats, fit sonner la retraite; mais ceux-ci, s'adressant à leurs officiers: « Retirez-vous, leur crièrent-ils, vous en êtes les maîtres; pour nous, nous voulons périr ou prendre la ville. » L'incendie mêlait ses horreurs à celles du carnage; à quatre heures du matin, les Russes étaient maîtres du rempart; les Turcs se défendirent encore avec le courage du désespoir, au milieu des décombres, et il fallut faire le siége de chacun de ces refuges; enfin le séraskir, blessé d'un éclat de bombe, demanda à capituler, et le château où il s'était retiré avec une poignée de janissaires tomba au pouvoir du vainqueur. Quelques spahis sortis de la ville, portant en croupe leurs femmes, leurs enfants et leurs effets les plus précieux, pénétrèrent dans le camp des Russes et massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent sur leur passage; mais l'artillerie les dispersa; leurs femmes demandaient elles-mêmes la mort pour ne point tomber dans les mains des Russes; et ces malheureux n'hésitèrent point à leur rendre ce dernier et funeste service. Poursuivis par les Cosaques, la plupart furent tués ou pris. Rulhière, qui nous sert de guide pour les faits de cette guerre mémorable, quoique nous n'adoptions pas toujours ses déductions, affirme que cet assaut coûta aux Russes trois mille hommes, et le siége plus de vingt mille.

Panin, après avoir mis une garnison dans les ruines de Bender, fit passer le reste de son armée dans la nouvelle Servie, où le butin qu'emportèrent les soldats occasionna la peste. Cette conquête eut des résultats importants; elle ouvrit aux Russes le chemin de la Moldavie, et sépara la Pologne du territoire turc: dès lors on put prévoir l'asservissement définitif de la Crimée.

Aux approches de l'hiver, les Turcs évacuèrent les villes qui commandaient la rive gauche du Danube, non parce que la nécessité les y forçait, mais pour ne pas déroger à leur coutume de cesser les hostilités dans cette saison. Les Russes entrèrent sans coup férir dans Ismaïlof, où ils trouvèrent un grand nombre d'embarcations; Catherine fit passer l'ordre à ses généraux de travailler sans relâche à l'augmentation de cette flotte.

Cependant Orlof essuyait un échec dans l'Archipel. Les Turcs l'attaquèrent à l'improviste, et le forcèrent à lever précipitamment le siége de Lemnos. Le rappel de tous les officiers et matelots anglais qui avaient pris du service sur cette escadre, venait d'abandonner les Russes à leur inexpérience et à leur faiblesse. Alexis Orlof partit pour l'Italie; l'amiral russe se rendit à Paros, où il hiverna, et, maître de cette position, il s'empara facilement des îles voisines.

Pendant qu'on célébrait à Pétersbourg tant de brillants avantages, les confédérés faisaient un dernier effort. Krassinski et Pototski, retenus chez les Turcs, ne purent prendre une part active à cette campagne, mais ils contribuèrent par leur courage à la défense des places du Danube. Pac et le conseil gouvernaient en leur absence. Dès lors il y eut une direction générale, dont le premier soin fut de réprimer autant que possible les nombreux abus qu'avaient entraînés tant de confédérations partielles qui agissaient isolément. Ces mesures tardives ne purent sauver la Pologne entourée d'ennemis puissants qui la regardaient comme une proie; mais elles prouvèrent du moins tout ce qu'on aurait pu attendre d'une résistance bien combinée si elle eût éclaté à propos. Les vices inhérents aux formes de l'ancien gouvernement polonais se mêlaient encore

aux dévouements les plus généreux et ils occasionnèrent des défections parmi les chefs; quelques-uns, par haine contre le conseil qui les dépouillait de leur commandement, trahirent lâchement la cause commune, et révélèrent aux Russes les secrets de la confédération. On apprit par eux que les patriotes avaient le projet d'enlever à Varsovie le roi ou l'ambassadeur russe. Depuis l'arrivée de ce dernier ministre, les persécutions s'étaient ralenties; dans l'incertitude sur l'issue de la guerre contre les Turcs, l'impératrice voulait se ménager la possibilité de traiter avec le conseil.

Cependant, la conduite équivoque des autorités autrichiennes engagea les chefs de la confédération à quitter Teschen, et à établir pour centre de leurs opérations la petite ville d'Éperies sur la frontière de la Hongrie. Ce fut là que le comte Pac eut avec l'empereur Joseph II plusieurs conférences, où le prince se renferma dans une bienveillante réserve.

Les hostilités recommencèrent; le général Saniaski, après avoir surpris six cents Russes à Petrikan, fut complétement défait avec quatre mille Polonais. Il fut conduit à Varsovie, ainsi que quatre cents gentilshommes; Mazérewki essaya de le délivrer par un coup de main, mais il trouva les Russes sur leurs gardes, et cette tentative prouva seulement que la capitale n'était point en sûreté. Les revers des Turcs, vers cette époque, 1770, semblèrent arrêter les entreprises des Polonais; Drewitz se contentait de harceler quelques partis dans les montagnes de la Hongrie.

La France en était à se repentir de n'avoir pris que des demi-mesures en faveur de la Pologne; la guerre de Turquie tournait à la gloire de Catherine, et rendait plus critique encore la situation de la république. Elle se décida à quelques sacrifices pécuniaires qui, bien qu'insuffisants, pouvaient faire traîner la guerre en longueur. Dumouriez, agent secret du duc de Choiseul, fut chargé de remettre aux confédérés un secours mensuel de six mille ducats; il vit à Munich le prince Charles de Saxe, ex-duc de Courlande, qui consentit, sur la promesse que la confédération lui restituerait cette province, à fournir aux Polonais un secours de six mille Saxons. De là Dumouriez se rendit à Vienne et arriva à Éperies. Il envoya immédiatement deux confédérés, l'un à Vienne, l'autre au prince Charles : mais le cabinet autrichien déclara que, sans se montrer hostile à la cause qu'ils représentaient, il ne pouvait traiter avec eux. Il fallut s'en tenir aux ressources de la Pologne, qui consistaient en quelques troupes irrégulières en Moravie et en Lithuanie, et en quatre corps, le premier de quinze cents hommes, sous Walewski et Baler; le second de mille, sous le Cosaque Sawa; et les deux autres plus nombreux, commandés par Zaremba et Casimir Poulawski. Ce dernier, après avoir fatigué Drewitz dans les montagnes et l'avoir forcé à la retraite, descendit dans la plaine, et fit répandre le bruit qu'il marchait sur Varsovie; mais tandis que les Russes se réunissaient pour couvrir la route de la capitale, il se porta précipitamment vers Cracovie. Arrivé devant cette ville, il enleva les postes russes, pénétra dans le faubourg, incorpora à sa petite armée un régiment de cavalerie polonaise et le régiment des gardes de la couronne, qui s'empressèrent de s'associer à sa fortune. A cette nouvelle, les Russes accoururent en forces à Cracovie; et Poulawski, disséminant ses soldats, se jeta par plusieurs points sur la route de la capitale; il échappa à toutes les poursuites, et parut inopinément sous les murs du couvent de Czenstokow, dont le général Drewitz, instruit de sa marche, venait d'abandonner le siége. Les religieux, confiants dans la force de leur abbaye, voulaient se maintenir indépendants des Russes et des confédérés. Poulawski pénétra dans la place par surprise, et résolut de s'y maintenir. Pendant que Zaremba mettait cette place dans un état formidable de défense, Poulawski tenta sur Posen une entreprise qui échoua : il revint au monastère; mais

avant de s'y enfermer, il chargea Kozakowski d'aller animer le zèle des Lithuaniens.

Poniatowski craignait que le conseil ne déclarât sa déchéance: au milieu des malheurs de la Pologne, ce prince, occupé de misérables intrigues galantes, semblait n'avoir d'autre souci que celui de conserver sa couronne. Les maladies contagieuses que la crainte désignait sous le nom de peste, se répandirent en Pologne, et la peste elle-même qui s'était introduite dans les quartiers des Russes revenus de Bender, commençait à faire quelques ravages. Les puissances voisines saisirent ce prétexte pour resserrer le territoire polonais en établissant des cordons sanitaires. Par cette mesure, les confédérés, repoussés des frontières, se trouvaient forcés de rester exposés aux attaques des Russes. Varsovie elle-même fut fortifiée. Enfin l'acte de déchéance fut promulgué et répandu dans toute la Pologne; trois confédérés se chargèrent de porter à Poniatowski l'ordre de comparaître devant le conseil; ils parvinrent à le lui remettre avant qu'il pût soupçonner qu'il recevait de leurs mains une déclaration authentique de la vacance du trône. Mais il était plus aisé de lancer un manifeste que d'en assurer l'exécution, et, dans l'état des choses, cette mesure fut regardée, par les esprits sages, comme une bravade sans portée.

Drewitz continuait le siége de Czenstokow. Le roi de Prusse, au mépris de la neutralité qu'il affectait, prêta aux Russes des pièces de siége; mais la résistance héroïque de Poulawski et la saison avancée forcèrent ce général à lever le siége, après une perte de douze cents hommes. Quelques succès à Cracovie et dans la grande Pologne, théâtre des opérations de Zaremba, et le bruit de la délivrance inespérée de Czenstokow, ranimèrent l'espoir des confédérés, qui recevaient en même temps des nouvelles satisfaisantes de la Lithuanie. « Jamais, dit « Rulhière, la confédération ne s'est « montrée plus redoutable que dans « cet hiver de 1770 à 1771. Elle achetait en Silésie et en Hongrie des fusils et des canons, en déterrait dans « les châteaux de Pologne, faisait fondre des boulets, recrutait des déserteurs impériaux et prussiens, envoyait trois cents hommes vers la « frontière de Hongrie, trois cents autres sur celle du duché de Teschen, « interceptait autour de Varsovie les « communications et les correspondances, s'emparait des salines de Walicza, fortifiait les châteaux de Bolbreck et de Kosciani, les places de « Kirniek et de Landskronn. » Dans cette dernière forteresse, ils eurent la gloire de repousser Souvorof. Mais ces avantages mêmes précipitaient leurs destinées; les puissances qui méditaient le partage commencèrent à craindre que cette magnifique proie ne leur échappât, et Catherine, assurée de faire des complices de ses rivaux, attendait qu'ils levassent le masque pour formuler nettement ses prétentions. La France n'était pas à craindre; l'Angleterre elle-même se trouvait dans un état d'épuisement, que dérobaient encore aux yeux de l'Europe un reste d'éclat et le prestige d'une gloire récente. Frédéric avait deviné le secret de cette faiblesse, et il avertissait Catherine de ne pas trop compter sur l'alliance britannique. Il entrait dans les plans de ce prince de s'unir étroitement avec Catherine, et il prévoyait que l'Autriche, qui seule pouvait s'opposer au démembrement de la Turquie et de la Pologne, cesserait d'être neutre dès qu'on lui offrirait un dédommagement. L'influence du roi de Prusse, toute puissante à Pétersbourg parce qu'elle ne gênait en rien les vues secrètes de Catherine, était d'un grand poids dans le divan. Les Turcs, qui admiraient ses talents militaires, croyaient en outre lui être redevables de l'inaction de l'Autriche, dans une guerre malheureuse où il eût été aisé de les accabler. Le plus difficile pour Frédéric c'était de désarmer, par un désintéressement apparent, les soupçons du cabinet de Vienne. Il savait que la conquête de la Silésie était l'objet constant de la jalousie autrichienne; et quoique maître

d'une armée de deux cent mille hommes, il avait trop d'expérience pour commettre au hasard le fruit des travaux de tout un règne. D'ailleurs ses États d'une vaste étendue, si l'on a égard aux frontières, manquaient de profondeur; et une partie de la Pologne séparait ses possessions d'Allemagne du royaume de Prusse; il s'agissait de combler cette lacune. On a répété que le partage de la Pologne n'était d'abord ni dans l'intention de Catherine ni dans celle du roi de Prusse; mais si la conduite de ces deux souverains a constamment annoncé que tel était leur but secret, s'il résulte en outre de l'examen de leurs frontières respectives que ce but était d'accord avec leurs intérêts les plus essentiels, on pourra bien en déduire qu'ils hésitèrent longtemps à se déclarer sur une mesure qui devait alarmer le reste de l'Europe, et allumer peut-être entre eux une guerre terrible, mais on ne saurait se refuser à reconnaître qu'un partage éventuel de la Pologne occupait des longtemps et Catherine et Frédéric. Quant à l'Autriche, elle ne pouvait ignorer ce que les événements eux-mêmes dévoilaient aux yeux les moins clairvoyants; elle se réservait d'empêcher tout démembrement qui eût ajouté à la puissance de la Russie et de la Prusse, sans étendre proportionnellement la sienne, et laissait entrevoir que son rigorisme ne tiendrait pas contre l'abandon de quelque riche province. Ce plan était celui de Kaunitz et de Marie-Thérèse; mais il contrariait les inclinations belliqueuses de Joseph II, qui aurait bien voulu échapper par quelque victoire à l'espèce de dépendance où il était retenu.

Le jeune empereur avait eu une entrevue avec Frédéric à Neiss, et, depuis cette époque, les rapports entre les deux cours avaient pris un caractère de conciliation : « Je prévois, disait alors Frédéric à l'électeur de Saxe, que la guerre finira par la médiation de la Prusse et de l'Autriche; je proposerai la mienne à la Russie et à la Pologne, et j'engagerai l'empereur et sa mère à offrir la leur aux Turcs et aux Russes. » Mais il n'était pas encore question du prix que l'on mettrait à cette médiation. L'année suivante, 1770, une seconde entrevue eut lieu au camp de Neustadt; Kaunitz y fut admis en tiers, et il essaya de détacher le roi de Prusse de son alliance avec Catherine. Il y fut question de la médiation de l'Autriche pour arrêter la guerre de Turquie. Frédéric, qui craignait que ces conférences n'inspirassent de l'ombrage à l'impératrice, l'en instruisit; il se fit un mérite des dispositions hostiles de Joseph à l'égard de la Turquie, et ce fut le premier pas d'un accommodement entre les cabinets de Pétersbourg et de Vienne : mais il fallait plus que de vagues protestations pour le consommer.

Catherine et son allié se comblaient réciproquement de louanges; néanmoins, et comme pour mieux les mériter, ni l'un ni l'autre ne perdait de vue les intérêts de sa politique. A la fin de l'année 1770, le prince Henri, frère du roi, reçut l'ordre de se rendre à Pétersbourg, où l'on célébrait des fêtes brillantes à l'occasion des victoires remportées sur les armées ottomanes; le roi de Prusse choisit ce moment pour faire parvenir à l'impératrice un autel d'ambre. La peste qui régnait alors à Moscou n'empêcha pas Henri d'aller visiter cette capitale; il revint auprès de Catherine, et l'entoura de tant de déférences et de flatteries, qu'elle se montra disposée à accéder à un nouveau système d'alliance entre la Russie et la Prusse. C'est à cette époque, selon des témoignages dignes de foi, qu'eurent lieu les premières ouvertures sur le partage de la Pologne. Nous comprenons que ni la Prusse ni la Russie n'eussent voulu s'expliquer nettement à cet égard, quand les hasards de la guerre et le tour des négociations pouvaient tout à coup rendre une pareille violation du droit des nations dangereuse et même inexécutable; mais, encore une fois, tout s'accorde à démontrer que depuis longtemps l'envahissement de certaines provinces de la république était une mesure arrêtée, quoique subordonnée aux circonstances. L'Au-

triche elle-même était si loin de s'abuser sur le résultat final de la lutte des confédérations polonaises, que, six mois avant le voyage du prince Henri, elle annonçait la nature de ses prétentions, et faisait établir des poteaux aux armes impériales dans quelques starosties voisines des frontières de la Hongrie. Les exactions des Prussiens étaient encore plus flagrantes, et cette intention marquée d'affaiblir et de resserrer la Pologne semblait inviter Catherine à démasquer ses projets ambitieux. Des mouvements militaires, dont la peste était le prétexte, s'exécutaient jusque sur le territoire de la Pologne, et, sans les lenteurs qu'entraînaient les intérêts si divers des parties prenantes, le démembrement de ce malheureux royaume eût été consommé plusieurs années avant l'époque de ce déplorable événement.

Depuis la disgrâce de Choiseul, l'agent français Dumouriez s'abandonnait à ses propres inspirations; il avait conçu le projet d'installer à Varsovie même le conseil général. Sawa, qui avait pénétré en Lithuanie, fut atteint et défait par Souvorof, qui bientôt après mit en fuite Poulawski et gagna sur Dumouriez la bataille de Landskronn. Tandis que Poulawski s'était jeté dans la place de Czenstokow, Oginski, d'abord vainqueur, dut céder aux armes de Souvorof, et la mort du vieux Branitski acheva de ruiner le parti de la résistance.

L'*union patriotique*, dont le siége était à Varsovie, et qui n'avait de patriotique que le nom, était tombée dans un tel discrédit, que l'ambassadeur russe Saldern déclara qu'il n'y reparaîtrait plus. Ce ministre impérieux avait fait arrêter le primat, qui ne dut sa liberté qu'aux injonctions formelles de l'impératrice. Pour faire taire toute opposition, il menaçait la république de la vengeance du roi de Prusse, et disait, en parlant de ce prince, que *le dogue était impatient de se précipiter sur sa proie*. De cette manière, il familiarisait les esprits avec l'idée d'un partage; et déjà, aux yeux des hommes d'expérience, ce résultat apparaissait comme inévitable. Les commandants russes, stimulés par Saldern, ne gardèrent plus aucune mesure, et les prisonniers qu'ils faisaient étaient moins traités en ennemis vaincus qu'en brigands en dehors de toutes les lois.

Cependant, tandis que l'impératrice battait les Turcs, et domptait la Pologne moins encore par les armes que par une politique captieuse et persévérante, l'empire payait chèrement ces avantages dont les générations suivantes devaient recueillir le fruit. Les finances de l'État étaient obérées; le plus pur de l'impôt alimentait le luxe des favoris et celui de la cour, et le reste allait s'engloutir dans les dépenses de l'armée. La peste désolait Moscou : Grégoire Orlof fut désigné pour arrêter les progrès de ce terrible fléau. Cette mission périlleuse, confiée au favori, suffirait pour faire comprendre le génie de Catherine. Chez elle, la grandeur des vues l'emporta toujours sur les affections personnelles, et parmi ceux qu'elle a distingués comme amants, nul ne jouit longtemps de sa faveur sans obtenir quelque titre réel à la reconnaissance ou à l'estime de la souveraine. Sans doute elle se trompa plus d'une fois; et si ces épreuves trop fréquentes ne tournèrent souvent qu'au profit des sens, il faut reconnaître qu'il fallait plus que des qualités physiques pour rester longtemps l'objet de ses déplorables faiblesses.

Orlof organisa dans la ville infestée quelques bureaux sanitaires, prit des mesures pour calmer l'effervescence du peuple (*), changea son hôtel en laza-

(*) Les Moscovites repoussèrent d'abord avec fureur tous les secours de l'art; peut-être à cause de l'impuissance des remèdes; ils n'admettaient comme efficace que le secours du ciel, se portaient en foule devant une image de la Vierge placée sur une des portes du Kremlin. L'affluence de malades sur un même point pouvait donner une nouvelle intensité à la contagion. L'archevêque Ambroise crut devoir faire enlever l'image. Le peuple indigné arrache ce prélat de l'autel, lui laisse le temps de communier, et le massacre à la porte même du temple.

ret. La maladie sévit pendant dix mois et ne cessa qu'au commencement de 1771; plus de cinquante mille Moscovites succombèrent. Un monument, élevé à Orlof dans une des maisons de plaisance impériales qui avoisinent Pétersbourg, atteste le dévouement du favori, et balance aux yeux de la postérité la mémoire d'un ancien forfait.

Malgré l'affaiblissement de la population russe par la contagion, la guerre et l'émigration spontanée de six cent mille Kalmouiks, Catherine résolut de reprendre les hostilités, faisant marcher de front les opérations contre les Turcs et les Polonais. 1771. La Porte avait fait d'immenses préparatifs, se flattant de suppléer par le nombre à l'organisation et à la discipline. Roumianzof passa le Danube, et mérita par ses victoires le surnom de Transdanubien; du côté de l'Asie, les armes de Catherine n'étaient pas moins heureuses. Alexandre, souverain d'une partie de la Géorgie soumise à la Porte, avait été détrôné par son cousin Héraclius, et s'était rendu à Pétersbourg pour solliciter la protection de la tsarine. On aima mieux profiter de la coopération de l'usurpateur, prince plein d'habileté et de courage, formé à la guerre au service de Prusse, et qui désirait secouer le joug des Ottomans. Il joignit ses troupes à celles des Russes, et marcha contre les pachas de Trébisonde, de Sinope, d'Erzeroum, et les défit complétement. Tandis que les efforts des Turcs se divisaient sur tant de points, Dolgorouki pénétrait dans la Crimée, et cette province ouvrait enfin à la Russie des ports sur la mer Noire. Maîtresse de dicter des lois, Catherine consentait à donner la paix au sultan, aux conditions suivantes : la libre navigation de l'Euxin; le passage des Dardanelles pour les bâtiments de commerce; la cession d'Azof; le séquestre de la Moldavie et de la Valachie, sous le protectorat russe, pendant vingt-cinq années, ce qui équivalait à un abandon définitif; et enfin une amnistie pleine et entière pour les Grecs qui s'étaient insurgés. L'Autriche, informée de ces prétentions, s'était hâtée de conclure avec la Porte un traité (juillet 1771), mais dont les stipulations furent annulées par les dispositions du partage. Dans toutes ces négociations, la France était dupe. Kaunitz se gardait bien de laisser pénétrer ses intentions au sujet de la Pologne; il se bornait à représenter qu'il fallait renoncer à l'idée de renverser Poniatowski, et les rapports de Dumouriez n'étaient pas de nature à ranimer le zèle des ministres français en faveur des confédérés.

L'Autriche subordonnait sa condescendance aux vues de Catherine, au dédommagement qu'on lui offrirait. Lobkowitz, envoyé de cette cour près de l'impératrice, résistait au nom de Marie-Thérèse, qui appuya les démarches de son ministre par quelques démonstrations militaires. Catherine répugnait surtout à mettre sa prépondérance effective à la merci d'une médiation autrichienne; elle ne voulait pas même de celle de l'Angleterre, et rejetait à plus forte raison l'intermédiaire de la France. Thugut, ministre autrichien à Constantinople, initié aux vues de Kaunitz, excitait les Turcs contre les Russes, tout en leur persuadant que la meilleure garantie d'une paix avec la Russie serait la médiation de sa cour et de celle de Berlin; il avait négocié le traité du six juillet, par lequel l'Autriche s'engageait à faire restituer à la Porte, soit par des stipulations, soit à main armée, toutes les conquêtes des Russes, et garantissait en même temps l'intégrité et l'indépendance de la Pologne. Ce traité, qui devait rester secret, fut découvert par les Anglais; ils s'empressèrent de le communiquer aux cabinets de Berlin et de Pétersbourg. Catherine, qui demandait beaucoup pour se rabattre à des prétentions qui parussent plus modérées, déclara qu'elle renonçait à l'indépendance de la Moldavie et de la Valachie; mais que ce sacrifice serait le dernier. L'Autriche prit un ton plus conciliant, et ce changement de politique fut l'indice que la Pologne payerait seule les frais de cet accommodement.

Tout s'acheminait vers cette crise. Branéki, Polonais vendu aux intérêts russes, avait essayé d'enlever le conseil général qui siégeait à Biala. Les confédérés tentèrent un coup encore plus hardi, l'enlèvement du roi dans sa capitale. Strawinski se chargea de l'exécution : tandis que Poulawski attire l'attention des Russes par quelques démonstrations, Strawinski profite de la nuit, tombe sur la suite de Poniatowski, tue ses deux heiduques, tire un coup de pistolet sur le roi, qui, dans ce tumulte, s'était échappé et frappait à la porte de son oncle le grand chancelier, le force à monter à cheval, et prend avec les siens la route de Czenstochow. Cependant le cheval que montait le roi se casse la jambe; cet accident le sépare de l'escorte : il reste avec un seul conjuré nommé Kosinski, l'effraye ou le séduit; et le lendemain, avant le jour, il est délivre. Cette tentative fut présentée à Varsovie comme un régicide, et les cours étrangères ne manquèrent pas de répandre sur les confédérés tout l'odieux d'un assassinat. Quelques-uns des conjurés furent exécutés; Poulawski et les autres contumaces furent condamnés juridiquement à la peine de mort.

Dumouriez, dégoûté de l'inutilité de ses efforts, avait quitté la Pologne où Viomesnil l'avait remplacé. 1772. Les auxiliaires français, après avoir surpris Cracovie, furent contraints de capituler; les confédérés, non sans avoir résisté honorablement, rendirent les places où ils s'étaient réfugiés, et la confédération fut dissoute par la défaite de ses derniers défenseurs. « Un seul, dit Rulhière, dans cette multitude de républicains malheureux, souilla son nom par une conduite lâche : c'était Zaremba. Il écrivit à Saldern, avouant ses erreurs, ses écarts, ses fautes, exprimant son vif repentir, et implorant la clémence des Russes. Saldern déclara qu'il n'en était pas digne, ce qui était devenu vrai, et lui fit passer toutefois quelques aumônes. »

Désormais la lutte était finie; il ne restait plus qu'à s'entendre sur les prétentions respectives des puissances copartageantes; nous laisserons parler Frédéric lui-même. « La lenteur et l'irrésolution des Russes traînaient en longueur la conclusion du traité de partage; la négociation s'accrochait principalement à la possession de la ville de Dantzick. Les Russes prétendaient qu'ils avaient garanti la liberté de cette petite république; mais ce n'étaient proprement que les Anglais, jaloux des Prussiens, qui protégeaient la liberté de cette ville maritime, et qui encourageaient l'impératrice de Russie à ne pas consentir aux demandes de sa Majesté Prussienne. Il fallait néanmoins que le roi se déterminât; et comme il était évident que le possesseur de la Vistule et du port de Dantzick assujettirait cette ville avec le temps, on jugea qu'il ne fallait pas arrêter une négociation aussi importante pour un avantage qui, proprement, n'était que différé, ce qui fit que Sa Majesté se relâcha de cette prétention. L'on reçut, après bien des longueurs, l'ultimatum de la cour de Pétersbourg. Les Russes insistaient toujours sur les secours considérables qu'ils demandaient aux Prussiens, en cas que les Autrichiens leur déclarassent la guerre; quelque choquantes que fussent ces inégalités, quelque disportionnés que fussent d'ailleurs des secours que deux alliés se doivent au fond réciproquement, comme on savait que l'impératrice-reine se trouvait dans des positions plus favorables et plus pacifiques que par le passé, on négligea des considérations qui cessaient d'être importantes, pour conclure un traité avantageux; et l'on promit aux Russes des secours dont dès lors il ne pouvait plus être question. »

Après que tant d'obstacles eurent été levés, cette convention secrète fut enfin signée à Pétersbourg : les acquisitions prussiennes furent telles que le roi les avait demandées, à l'exception des villes de Thorn, de Dantzick et de leur territoire; par ce partage, la cour de Pétersbourg acquiert une lisière considérable, le long de ces anciennes frontières depuis la Dvina jusqu'au Dniestr; on fixa le temps de la

prise de possession au mois de juin; on convint d'inviter l'impératrice-reine à se joindre aux deux puissances contractantes, pour participer à ce partage : la Russie et la Prusse se garantirent leurs acquisitions, et promirent d'agir de concert à la diète de Varsovie, afin d'obtenir pour tant de cessions le consentement de la république. Le roi promit encore, par un article secret, d'envoyer vingt mille hommes de son armée en Pologne pour se joindre aux Russes, en cas que la guerre devînt générale; de plus, Sa Majesté s'engageait à se déclarer ouvertement contre la maison d'Autriche, supposé que ce secours ne fût pas suffisant : on convint aussi que les subsides prussiens cesseraient d'être payés aussitôt que leur corps auxiliaire aurait joint l'armée russe; on ajoutait par un autre article que Sa Majesté serait autorisée à retirer ses troupes auxiliaires, si, au sujet de ces secours, elle était attaquée par les Autrichiens dans ses propres États; et, dans ce cas, la Russie promettait de lui envoyer six mille hommes d'infanterie et quatre mille Cosaques, et même de doubler ce nombre aussitôt que les circonstances le permettraient, aussi bien que d'entretenir une armée de cinquante mille hommes en Pologne, afin de pouvoir assister le roi de Prusse de toutes ses forces après que la guerre avec les Turcs serait terminée; et enfin de continuer cette assistance jusqu'au moment où elle pourrait, par une pacification générale, procurer aux Prussiens un dédommagement convenable. On joignit à tous ces articles une convention séparée pour régler l'entretien réciproque des corps auxiliaires. »

Cette convention, dont la date remonte au mois de février 1772, fut suivie de négociations entre la Russie et l'Autriche. Cette dernière puissance comprit que le partage de la Pologne était le seul moyen par lequel les trois cabinets pouvaient gagner sans risquer de rien perdre, et comme les prétentions de Kaunitz ne parurent point exagérées, on s'entendit à l'amiable sur les conditions définitives de cette grande mesure.

Le traité du premier partage fut conclu à Pétersbourg (août 1773), en même temps que s'ouvrait à Foksiani un congrès pour traiter de la paix entre les Russes et les Turcs. Orlof rompit les conférences, refusant de reconnaître la médiation de l'Autriche et de la Prusse, et les délibérations furent suspendues jusqu'à son retour. Plus tard les conférences furent reprises, et amenèrent le traité de Kaïnardji.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'ancienne Pologne pour juger de quel côté demeura l'avantage dans le démembrement de ses provinces. L'Autriche, dit Rulhière, obtint toute la rive gauche de la Vistule, depuis les salines de Vilicza jusqu'à l'embouchure du Viroz, la Russie Rouge, le palatinat de Beltz, et une partie de la Volhynie, environ 2500 lieues carrées; la Russie en acquérait plus de 3000, et se mettait en état de compléter le système important de ses frontières occidentales depuis la Baltique jusqu'à l'Euxin; Frédéric se contenta de 900 lieues de territoire, c'est-à-dire de la Prusse polonaise et d'une partie de la grande Pologne. L'Autriche et la Prusse firent une grande faute en assurant à la Russie les moyens de dominer un jour sur toutes les mers de l'Orient, ce qui devait utiliser les riches ressources de ses provinces méridionales.

Les trois puissances coprenantes une fois d'accord, elles déclarèrent leurs prétentions, qui, du reste, ne surprirent pas même les moins prévoyants. Des cordons de troupes dessinèrent les nouvelles frontières; un simulacre de diète fut convoqué à Varsovie sous l'influence des baïonnettes étrangères; la Russie avait rappelé Saldern, dont le caractère ne convenait plus dans les nouvelles circonstances, Stackelberg le remplaça et, secondé des ministres de Prusse et d'Autriche, il arracha à la diète une adhésion formelle au partage conclu entre les trois cours, qui, ne s'inquiétant plus des dissidents ni des prétextes qui avaient

déguisé leur intervention, garantirent à la Pologne tout ce qu'elles ne prenaient pas. L'année suivante, 1774, on s'occupa d'organiser toutes les modifications qu'entraînait la consommation du partage; on eût dit que la Russie avait à cœur de rétablir l'ordre là où son pouvoir s'établirait un jour. On consola Poniatovski par un fonds considérable, affecté à son entretien. On pourvut régulièrement aux dépenses de l'armée, et le conseil permanent, présidé par le roi, et divisé en quatre départements, embrassa toutes les branches de la haute administration. En un mot, on affaiblit assez la Pologne pour qu'il lui fût impossible de se relever, mais on lui laissa assez de privilèges et de vitalité politique pour qu'elle essayât un jour de secouer le joug, et fournît ainsi elle-même l'occasion de river à jamais ses fers.

Tandis que la Pologne perdait environ cinq millions d'habitants et presque le tiers de son territoire, Catherine, qui avait formé de sa part les deux vice-royautés de Vitebsk et de Mohilef, réparait ainsi la perte que l'émigration d'une horde de Kalmouiks lui avait fait essuyer. Cette peuplade, exaspérée par les exactions d'un officier russe qui avait même ignominieusement traité le khan, leva ses tentes au nombre de six cent mille, et, abandonnant les bords du Volga, traversa mille lieues de déserts, et vint se mettre sous la protection de l'empereur de Chine, qui lui permit de s'établir au pied des montagnes du Thibet. La moitié de ces nomades périt de fatigue.

Du côté du nord, la prépondérance russe avait reçu un échec; la politique de Catherine tendait à opposer au pouvoir royal de Suède des prétentions oligarchiques que nourrissait l'orgueil de la noblesse; cette balance d'autorité était le gouvernement idéal de Panin, qui, théorie à part, en profitait dans l'intérêt du despotisme russe. Les mesures énergiques que prit Gustave III, encouragé par la France, replacèrent la dignité royale sur une base plus large, et ajournèrent pour quelques années les espérances ambitieuses du cabinet de Pétersbourg sur ce royaume. Catherine en témoigna un mécontentement qu'elle laissa percer dans ce fragment d'une lettre à Voltaire : « A propos, que dites-vous de la révolution de Suède; voilà une nation qui perd en moins d'un quart d'heure sa forme de gouvernement et sa liberté. Les États, entourés de troupes et de canons, ont délibéré vingt minutes sur cinquante-sept points, qu'ils ont signés, comme de raison. Je ne sais si cette violence est douce; mais je vous garantis la Suède sans liberté, et son roi aussi despotique que celui de France; et cela, deux mois après que le souverain et la nation s'étaient juré réciproquement la stricte observation de leurs droits. Le père Adam ne trouvera-t-il pas que voilà bien des consciences en danger? »

Nous avons vu qu'Orlof avait brusquement interrompu les conférences ouvertes à Foksiani, sous prétexte d'aller demander à l'impératrice de nouvelles instructions; des soins étrangers à la politique le rappelaient à Pétersbourg : une longue absence avait refroidi l'attachement de Catherine pour ce favori, et l'on signalait déjà le lieutenant aux gardes Vassiltchikof comme son successeur déclaré. Orlof présuma assez de lui-même pour revenir sans autorisation; retenu aux portes de la capitale, il lui fallut rebrousser chemin, et il courut cacher dans une de ses terres le dépit que lui causait ce changement subit dans sa fortune; néanmoins il refusa avec fierté la démission de ses charges, et les bienfaits de Catherine l'eussent consolé, si les richesses et l'étendue des domaines pouvaient faire oublier à un homme longtemps tout-puissant la perte de son crédit. Le dévouement d'Orlof avait été jusqu'au crime: soigneux d'écarter de sa souveraine tout ce qui aurait pu gêner sa vaste ambition, il avait abusé par un faux mariage, une jeune fille nommée Elisa Tarakanof, née des amours d'Élisabeth et de Razoumovski; le prince Radziwil l'avait emmenée en Italie, après avoir trompé la surveillance

dont elle était l'objet, et l'avait laissée à Rome, lorsque Repnin le rappela en Pologne pour opposer son influence à celle du roi. Le caractère de ce prince ne permet guère de supposer qu'il ait rattaché à cet enlèvement un motif politique; quoi qu'il en soit, la naissance d'Élisa, son séjour dans l'étranger, circonstances qui pouvaient donner un but aux révoltes, étaient de nature à inspirer quelque inquiétude à l'impératrice. Orlof joignit le sacrilége à la perfidie, et feignit la passion pour entraîner plus sûrement sa victime. La cérémonie du mariage fut célébrée par des gens à lui déguisés en prêtres. Il ne fut pas difficile de persuader à une jeune fille qu'une révolution contre Catherine était sur le point d'éclater. Elle s'embarqua à Livourne, dans l'espoir d'aller chercher une couronne; mais à peine fut-elle au pouvoir de son ravisseur, qu'elle se vit traitée en prisonnière. Enfermée dans la forteresse de Pétersbourg, elle y périt, dit-on, dans l'inondation de 1777, après six années de captivité.

Les armes du nouveau Sultan, Abd-el-Hemid, n'avaient pas été plus heureuses que celles de son frère. Roumianzof se couvrit de gloire, et forma, dans cette campagne, un des plus grands généraux des temps modernes, Souvorof. Il est curieux de remarquer que le génie de ces deux hommes triompha par l'emploi des moyens les plus opposés. Roumianzof poussa quelquefois la circonspection jusqu'au point de faire soupçonner son courage; mais une fois décidé à combattre, il joignait l'activité des mesures et l'à-propos des déterminations à une bravoure réfléchie et toujours maîtresse d'elle-même; en vain la fortune lui faisait des avances, il semblait dédaigner tout ce qui n'avait pas le caractère d'un succès définitif. Cette conduite, résultat non-seulement d'un système, mais de la nature même de son esprit, se trouvait justement celle qui convenait le mieux dans une guerre contre les Turcs, dont il importe surtout d'arrêter le premier élan. Souvorof, au contraire, avait profondément étudié le soldat russe; il comprit tout le parti qu'on pourrait tirer de sa patience et de sa force, en échauffant ces qualités passives par une idée puissante; il s'appliqua dès lors à animer les masses qu'il commandait par le fanatisme religieux et par une confiance prestigieuse dans sa personne. Il affecta l'originalité pour forcer l'attention, assez confiant d'ailleurs dans son mérite réel pour ne pas rester au-dessous de l'opinion extraordinaire qu'on avait conçue de lui. Plein d'instruction et possédant les connaissances les plus variées, il semblait négliger ces avantages que quelques personnes pouvaient lui disputer, pour s'imposer un rôle bizarre dans lequel il se flattait à juste titre de rester inimitable. Quand Catherine s'était assez amusée de son originalité prétendue, elle l'avertissait qu'elle voulait parler raison, et, à cet ordre, l'entretien de Souvorof devenait celui d'un homme dans lequel l'expérience a mûri les qualités les plus heureuses de l'esprit. Nous le verrons, dans le cours de cette histoire, étonner par ses hardiesses stratégiques les meilleurs généraux de l'Europe, habituant les Russes à ne rien trouver d'impossible, et ne reculant point devant la cruauté, pour ajouter encore par la terreur au prestige de son nom.

Le traité de Kaïnardji assurait de fait la puissance russe dans l'Orient; l'impératrice avait obtenu la libre navigation de la mer Noire pour sa marine militaire, et des Dardanelles pour ses vaisseaux marchands; la cession de Kemburn, celle d'Azof et de son district; en Crimée, Jénikalé et Kertsch avec leur territoire jusqu'à la mer d'Azof; en Circassie, les deux Cabardies; enfin l'indépendance des khans de Crimée, ce qui les plaçait nécessairement sous la protection moscovite.

Catherine n'eut pas seulement à lutter contre des peuples que leur voisinage et la différence de leurs intérêts devaient entraîner à des mesures hostiles; elle dut combattre dans ses propres Etats une révolte menaçante,

organisée et conduite par un homme audacieux, qui, avec plus d'habileté, aurait pu mettre en péril et le trône et la constitution même de l'empire. Pougatchef, paysan, né dans un village appartenant au prince Odoïevski, après avoir servi dans les armées russes, déserta en Pologne, et conçut l'idée de se faire passer pour Pierre III. Cette imposture ne pouvait avoir cours que dans les provinces les plus reculées de la domination de Catherine, et où la disposition générale des esprits la fit admettre sans examen. Pougatchef, arrêté près de Kasan, échappa à la surveillance de ses gardes, et se fit quelques partisans parmi les Tatars des steppes qui ne sont soumis à la Russie que depuis la conquête de Kasan par Jean le Terrible; mais la fortune réservait à l'imposteur de plus puissants auxiliaires : les Cosaques qui habitaient le long du fleuve Yaïk avaient inutilement adressé leurs réclamations à l'impératrice sur certaines vexations des autorités locales; leurs envoyés furent maltraités; et le général Traubenberg, ayant fait couper la barbe à leurs recrues, fut massacré ainsi que plusieurs officiers : enfin ces Cosaques, comprimés par la force, mais plus disposés que jamais à la révolte, embrassèrent le parti de Pougatchef, qui se trouva à la tête d'une petite armée. Forcé d'abandonner le siége de la ville d'Yaïk, il se jeta sur le territoire de l'Iletz, enleva quelques forts, battit les troupes envoyées contre lui par le gouverneur d'Orenbourg. Des hordes de Kirguizes, de Bachkirs, de Tatars Boudziaks, récemment reléguées dans ces solitudes, se joignirent à lui. Orenbourg fut vivement pressé, et déjà la fermentation commençait à se manifester dans Moscou. Le faux Pierre III faisait frapper des roubles à son effigie; il annonçait l'affranchissement des serfs qu'il épargnait dans ses excursions, tandis qu'il faisait massacrer les seigneurs; ce n'est pas qu'il jugeât nécessaire d'établir l'équilibre des droits politiques entre les Russes, puisqu'il donnait à ses créatures les titres et les insignes de ceux qu'il sacrifiait, mais il voulait renouveler toutes les sources du pouvoir, et rendre solidaires de sa fortune les brigands dont il improvisait l'élévation. De telles vues rendaient sa tâche plus difficile; c'était se priver des secours de tant de nobles mécontents qui avaient tout à perdre s'il réussissait, et substituer le crime à l'abus. Catherine, à qui cet aventurier causa de cruelles insomnies, l'appelait, dans ses lettres à Voltaire, *monsieur le marquis de Pougatchef*, faisant ainsi allusion à sa manie de constituer une nouvelle noblesse. On a blâmé le plan militaire de Pougatchef; on a prétendu qu'il devait marcher sur Moscou pour insurger cette population composée en grande partie d'esclaves, au lieu de consumer ses ressources devant les villes d'Yaïk et d'Orenbourg; il eût été bien plus imprudent de pénétrer sans artillerie et avec une armée indisciplinée dans les provinces slaves, et de laisser derrière lui des forces qui pouvaient lui couper toute retraite. Ce ne fut pas non plus sans motif qu'il répandait les récompenses honorifiques sur des hommes avides et que les avantages d'une sage liberté auraient médiocrement touchés; ces titres n'étaient qu'une promesse, et de nouveaux succes devaient leur assurer les biens et les richesses sans lesquels le titre est peu de chose. Il n'est pas jusqu'à ses débauches et à son intempérance qui ne se prêtassent au rôle qu'il avait osé prendre; s'il n'eût montré que des vertus, qui donc aurait pu reconnaître en lui Pierre III? Disons plutôt, comme Frédéric, que la fortune manqua à cet homme extraordinaire, et ajoutons que l'énergie nécessaire pour entreprendre des réformes violentes se trouve presque toujours accompagnée de vices qui les rendent funestes ou périlleuses pour le plus grand nombre.

Les avantages et les défaites de Pougatchef étaient autant de plaies à la prospérité de l'empire; on jugea plus facile de s'emparer de lui par ruse, que de le vaincre : l'impératrice promit,

d'amnistier tous ceux qui abandonneraient sa cause, et mit sa tête à prix. En même temps, le général Bibikof, dont le corps était en observation sur la frontière de Turquie, marcha contre le rebelle avec des forces imposantes. Souvent défait, mais jamais découragé, le faux Pierre III eût peut-être résisté longtemps encore, si la paix de Kaïnardji n'eût permis de tourner contre lui les forces devenues disponibles. A la suite d'une bataille où ses troupes furent complétement battues, abandonné des siens, Pougatchef avait encore l'espoir de relever sa fortune, lorsqu'il fut arrêté par trois de ses lieutenants; on le conduisit à Moscou dans une cage de fer, et il fut condamné à avoir les mains et les pieds coupés, et à être écartelé après cette mutilation. Des témoignages respectables ajoutent que Catherine écarta de la peine capitale tout ce luxe de tortures; d'autres écrivains, mais dont la partialité n'est pas douteuse, prétendent que le bourreau prit sur lui de terminer promptement les souffrances de ce héros de l'insurrection populaire: Castéra n'hésite point à avancer que l'exécuteur reçut pour ce fait le supplice du knout, et qu'il fut envoyé en Sibérie. Il se trouve des hommes qui aiment mieux prêter de la générosité à un bourreau que de consigner un acte de clémence dans une vie dont ils prennent à tâche de ternir l'éclat. Catherine eut des faiblesses et même des torts, mais on ne peut lui reprocher de s'être montrée cruelle sans nécessité. Les passages suivants, extraits d'une lettre de Catherine, indiquent suffisamment combien la révolte de Pougatchef lui avait causé d'inquiétude. « Le marquis de Pougatchef m'a « donné du fil à retordre cette année « (1774); j'ai été obligée pendant plus « de six semaines de m'occuper de « cette affaire avec une attention non « interrompue.... Il ne sait ni lire ni « écrire, mais c'est un homme extrêmement hardi et déterminé. Je crois « qu'après *Tamerlan*, il n'y en a guère « eu qui ait plus détruit l'espèce humaine : d'abord il faisait pendre « sans rémission ni aucune forme de « procès toutes les races nobles, hommes, femmes, enfants; tous les officiers et soldats qu'il pouvait attraper... Nul endroit où il a passé n'a « été épargné. Personne n'était devant lui à l'abri du pillage, de la « violence et du meurtre. Il y a un « mois qu'il est pris, ou, pour parler « plus exactement, qu'il a été lié et « garrotté par ses propres gens dans « la plaine inhabitée entre le Volga et « le Yaïk, et livré au général Panin... « Ce qui montre bien jusqu'où l'homme se flatte, il s'imagina qu'à cause « de son courage je pourrais lui faire « grâce, et qu'il ferait oublier ses crimes passés par ses services futurs. « S'il n'avait offensé que moi, son « raisonnement pourrait être juste, et « je lui pardonnerais; mais cette cause « est celle de l'empire qui a ses lois. » Pougatchef, qui avait tant de fois affronté la mort sur le champ de bataille, montra une grande pusillanimité dès qu'il se vit en présence des formes juridiques de cette civilisation qu'il avait prétendu refaire; il fallut même user de précaution en lui signifiant sa sentence, de peur que l'excès de son désespoir ne vînt à le soustraire à la vindicte des lois. Cette révolte eut des résultats dont les gouvernements voisins se sont longtemps ressentis; le commerce avec l'Asie et l'exploitation des mines avaient été interrompus, et plus de trois cents villes et villages furent entièrement ruinés. Catherine, par un motif de sage politique, et non, comme on l'a dit, pour infliger à une localité une dégradation nominale, changea le nom du fleuve Yaïk en celui d'Oural, et la chaîne des monts Poïas s'appela désormais les monts *Ourals*.

L'impératrice, après avoir détruit la liberté de la Pologne, humilié et affaibli la Turquie, étouffé, dans ses propres États, une insurrection naissante, jouissait de tant de succès, mais sans se laisser éblouir, et en souveraine qui les avait préparés de longue main. Comme toutes ses grandes entreprises avaient un but utile à la Russie, leur

réussite se trouvait comme partie nécessaire d'un plan, et ses succès devenaient autant de moyens pour arriver à de nouveaux avantages. Elle écrivait à Voltaire : « Depuis que j'ai du « bonheur contre les Turcs, toute « l'Europe me trouve beaucoup d'es- « prit. Vous me direz qu'il ne faut « pas beaucoup d'esprit pour prendre « des villes abandonnées; voilà aussi, « peut-être, ce qui m'empêche d'être « d'une fierté insupportable. A pro- « pos de fierté, j'ai envie de vous « faire ma confession générale : j'ai « eu de grands succès dans cette guer- « re; je m'en suis réjouie très-natu- « rellement; j'ai dit : La Russie sera « bien connue; on verra que cette « nation est infatigable, qu'elle pos- « sède des hommes d'un mérite émi- « nent; on verra qu'elle ne manque « pas de ressources; qu'elle peut faire « la guerre et se défendre avec vi- « gueur, lorsqu'elle est injustement « attaquée. Toute pleine de ces idées, « je n'ai jamais fait attention à Cathe- « rine qui, à quarante-deux ans, ne « saurait croître de corps ou d'esprit, « mais, par l'ordre naturel des choses, « doit rester et restera comme elle est. « Ses affaires vont-elles bien? elle dit « tant mieux. Si elles allaient moins « bien, elle emploierait toutes ses « facultés à les remettre dans la meil- « leure des lisières possible. Voilà « mon ambition; je n'en ai point « d'autre : ce que je vous dis est « vrai. » Une ambition si noble est avouable; mais il faut convenir que ce langage pourrait convenir à presque tous les souverains. Ce qui distingue la véritable grandeur des ambitions vulgaires, c'est la poursuite d'une idée féconde, et non la réalisation de certains avantages purement individuels. Au premier de ces titres, Catherine peut être mise au rang des monarques qui ont le plus honoré leur nation.

Nous regrettons que de mesquines intrigues de galanterie viennent se croiser sans cesse au milieu des événements de ce règne si plein; mais quoique l'histoire, tout en s'attachant de préférence aux actions mémorables, ne doive point négliger les mœurs de ceux qui disposent de tant de destinées, nous ferons, dans le cours de notre récit, bien peu de digressions de cette nature, laissant aux biographes le soin d'exploiter tout ce qu'il peut y avoir de piquant dans les anecdotes scandaleuses de la vie intime.

Orlof supportait impatiemment sa disgrâce; il osa reparaître à Pétersbourg, et cette hardiesse, plus heureuse que sa première tentative, lui rendit, sinon toute sa faveur, du moins les priviléges du crédit. Vassiltchikof lui fut sacrifié, mais Catherine conserva Panin dont les talents lui étaient nécessaires.

Cependant le grand-duc Paul, retiré à l'écart, semblait désarmer par son éloignement des affaires la désaffection de l'impératrice. Les traits de ce jeune prince offraient quelque ressemblance avec ceux de l'infortuné Pierre III, et ce souvenir, mêlé de haine et de remords, balançait dans son âme le sentiment maternel. A l'exception de Panin, les favoris prenaient à tâche de lui témoigner du mépris, soit pour s'en faire un mérite, soit pour éloigner toute idée de leur connivence avec le parti qui aurait voulu le placer sur le trône. Dès l'année 1773, Catherine s'occupa de trouver au tsaréwitch une épouse dont le caractère répondît à ses vues; il est probable que n'ayant pas d'autre héritier, elle voulait choisir parmi les fils qui naîtraient de ce mariage un prince qu'elle élèverait à son gré, et qu'elle pourrait même porter au trône au préjudice de son père, pour peu que les circonstances ajoutassent encore à ses préventions. L'éducation de Paul n'avait pas été négligée sous le rapport intellectuel; il eut pour compagnons d'études un jeune Tiéplof et le prince Alexandre Kourakin, qui depuis fut ambassadeur à Vienne et à Paris. Nous tenons de ce dernier que Paul, né avec de l'esprit naturel et beaucoup d'élévation dans les idées, avait été si mal entouré dès son enfance, qu'il avait déjà contracté des vices qui ne naissent ordinairement que de la

satiété des voluptés vulgaires. Son caractère vif et emporté s'aigrit par les humiliations qu'il dut si longtemps dévorer, et c'est à ce contraste entre sa nature et son éducation qu'il faut attribuer ce mélange de bien et de mal, et ces bizarreries qui ont signalé son regne.

C'est dans les petites cours d'Allemagne que les princes russes du sang impérial allaient chercher des alliances, non pas, comme on l'a dit, parce que les grandes familles souveraines se seraient refusées à ce périlleux honneur, mais à cause de l'obligation imposée aux grandes-duchesses d'adopter la religion grecque. A mesure que la Russie a étendu son influence, les grandes cours du Nord se sont montrées plus empressées de briguer cet avantage politique.

L'impératrice fit venir à sa cour le landgrave de Hesse-Darmstadt avec ses trois filles, et fit choix de la princesse Wilhelmine, qui prit le nom de Nathalie Alexéïevna. Ce mariage eut lieu en octobre 1775; mais cette jeune et intéressante princesse survécut peu de temps à son élévation.

C'est vers cette époque que l'on voit paraître sur la scène le plus habile de tous les favoris de Catherine. Elle avait eu l'occasion de le remarquer le jour même de la révolution qui détrôna Pierre III; mais alors d'autres soins et une inclination déjà prononcée l'occupaient exclusivement; cependant il fut admis quelque temps après dans ce qu'on pourrait appeler l'intimité secondaire de l'impératrice, espèce de noviciat d'où les plus heureux ou les plus dignes pouvaient s'élever au premier rang de la faveur. Orlof, qui le redoutait, était parvenu à le faire éconduire; on assure même que les deux rivaux avaient eu une rixe à la suite de laquelle Potemkin avait perdu la lumière d'un œil, sans que cet accident eût altéré l'expression mâle de sa beauté. Après une absence d'un an, il fut rappelé, et put jouir plus tard de la disgrâce de celui qui avait essayé de le perdre. Peu scrupuleux sur ses prérogatives d'amant, il eut cependant l'adresse de paraître assez épris pour déguiser son ambition, et nul ne tira des apparences d'une passion équivoque, des avantages aussi positifs. Son crédit et ses lumières lui eurent bientôt acquis une grande influence dans le conseil; il osait même contredire Catherine; mais en maniant adroitement ce qu'il savait flatter, sa vanité de souveraine et son penchant pour tout ce qui avait un air de grandeur. Il ne fallut rien moins que la volonté expresse de l'impératrice pour décider Orlof et Potemkin à se souffrir mutuellement; mais elle avait alors quarante-huit ans, et ses libéralités pouvaient suffire à ces deux hommes, moins rivaux d'amour que d'ambition.

Si Catherine oublia trop souvent que l'exemple moral des princes agit plus puissamment que les lois sur l'esprit des peuples, du moins mit-elle toute sa sollicitude à récompenser les services et à entourer de garanties les institutions qui honorent son règne. Elle augmenta la paye des officiers, que la baisse des assignats rendait trop modique; elle multiplia les distinctions militaires; elle essaya d'animer, par un sentiment d'honneur, le courage passif des simples soldats. Des régiments entiers étaient décorés de medailles qui rappelaient une victoire. Ceux qui avaient assisté au combat de Tchesmé portaient une médaille avec cette inscription : *bouil* (j'y étais). Comme Pierre le Grand, elle entoura d'une pompe triomphale l'entrée de ses troupes victorieuses; elle ajouta, par sa présence, à l'éclat de ces solennités; et tandis qu'elle faisait agir le mobile puissant de l'amour-propre national, elle s'appliquait à désarmer les dispositions peu favorables du peuple par la pratique assidue des actes extérieurs de la dévotion; c'est ainsi qu'elle liait à un pèlerinage aux environs de Moscou les fêtes que célébra l'ancienne capitale de l'empire, lors de la rentrée de Roumiantzof après sa belle campagne contre les Turcs. Ce général fut magnifiquement récompensé; quelques courtisans, moins bien traités, en murmurèrent et offrirent leur dé-

mission. Catherine l'accepta; elle envoya à Panin, frère du ministre, à Alexis Orlof et au prince Dolgorouki, quelques toupies, pour amuser, disait-elle, leur désœuvrement.

Comme tout se liait dans l'esprit de Catherine, elle ne s'agrandissait que pour s'affermir, et ne regardait sa puissance militaire que comme un moyen de travailler avec sécurité à l'amélioration des formes administratives et au développement matériel et intellectuel de ses vastes Etats. L'organisation des tribunaux réclamait une prompte réforme; de toutes les parties de l'empire les affaires et les procès venaient s'encombrer dans les bureaux du sénat, soit à Moscou, soit à Pétersbourg; les circonscriptions administratives et judiciaires avaient une étendue hors de toute proportion; quelques-unes surpassaient en superficie les plus vastes Etats de l'Europe. Pour faciliter l'administration et abréger ces lenteurs toujours si funestes dans l'action de la justice, elle établit de nouvelles divisions territoriales; elle institua des vice-royautés qui ne devaient comprendre que trois à quatre cent mille âmes, et les subdivisa en cercles dont la juridiction s'étendait sur vingt à trente mille individus. Tout cercle dut avoir un tribunal connaissant des affaires civiles et criminelles, et un autre de simple police, ressortissant l'un et l'autre de la cour supérieure des statuts qui, elle-même, ressortissait de la cour suprême de justice, et, comme cette dernière, était établie dans le chef-lieu de la vice-royauté. Un grand nombre de cours particulieres se liaient à ce système, et embrassaient dans leur ensemble toutes les spécialités des cas prévus. En présence de cette foule de questions soulevées par l'intérêt et la mauvaise foi, qui font de la justice une science à part, l'attention s'arrête comme involontairement sur un tribunal dont la seule dénomination semble attester la nécessité des autres: nous voulons parler de la cour de conscience, dont les fonctions étaient toutes paternelles. Elle veillait à ce que nul ne fût détenu sans jugement, aux intérêts des mineurs, des orphelins et des aliénés, et à la conciliation des parties avant les débats. Les *odnodvortsi* ou possesseurs libres d'une maison, et les paysans de la couronne, eurent aussi des cours particulières. On conçoit combien la multiplicité des classes, jouissant toutes de certains priviléges, devait entraîner d'exceptions législatives; la nature même des gouvernements absolus ne leur permettant pas d'admettre ce principe si fécond et si simple : l'égalité de tous devant la la loi.

Quant aux juges, ils durent être élus de trois ans en trois ans parmi les nobles, c'est-à-dire dans la seule partie éclairée de la nation, et par leurs pairs, à l'exception d'un certain nombre de ceux des hautes cours directement nommés par le gouvernement. Dans quelques tribunaux de cercle, les juges purent être choisis par les paysans libres et dans leur sein. On a poussé la partialité de la critique jusqu'à blâmer Catherine d'avoir exclu les serfs de ces fonctions, comme si la première condition dans une magistrature quelconque n'était point la liberté, sinon pleine et entière, du moins relative. On essaya d'extirper les abus qui auraient neutralisé l'effet de ces institutions. La justice dut être administrée sans rétribution de la part des ayants cause. Toute taxation d'office, tout casuel furent sévèrement interdits. Des gardiens des lois, des inspecteurs des tribunaux furent institués, de telle sorte que l'enchaînement de tant de juridictions rendit la complicité presque impossible. L'humanité de l'impératrice adoucit la rigueur des châtiments; les causes criminelles, où tout retard dans la décision est une peine extrà-légale, durent être jugées avant les causes civiles; pour la plupart des cas, la torture et la confiscation furent abolies, et ce ne fut qu'à la suite de la fraude, c'est-à-dire au péril des juges eux-mêmes, que l'arbitraire put se substituer aux règlements.

Quelques écrivains, égarés par un principe louable, ont reproché à l'ini-

pérstrice de n'avoir pas tourné ses efforts vers l'émancipation des esclaves; s'ils eussent mieux connu l'état des masses en Russie, ils auraient pu se convaincre qu'elle a fait à cet égard à peu près tout ce qu'il était possible de faire; nous répéterons encore, parce que c'est notre conviction intime, que l'esclavage est incompatible avec certains droits, et qu'émanciper brusquement un peuple qui a tous les vices de la servitude, ce serait conférer à un enfant les droits de l'âge mûr. Ce qu'il fallait avant tout, et ce qu'elle a tenté, c'était de familiariser l'ignorance des serfs avec les résultats en tout genre des civilisations avancées, c'était surtout, comme nous l'avons dit, de rendre leurs maîtres plus instruits et meilleurs. Une des mesures qui honorent le plus son humanité, c'est d'avoir ouvert une issue aux paysans de la couronne pour arriver à quelques-uns des emplois réservés à la noblesse; de cette manière, et par la seule force des choses, les seigneurs finiront par ne pouvoir faire exploiter leurs terres que par des hommes qui auront fait le premier pas vers la liberté. La diminution progressive de la fortune des grands propriétaires tend constamment à ce résultat; et, s'il nous était permis d'émettre un avis, nous proposerions de frapper toutes les successions d'un impôt ou plutôt d'une redevance proportionnelle su nombre des serfs, par laquelle le nouveau propriétaire serait tenu de céder à la couronne quelques familles désignées par les paysans eux-mêmes pour jouir de cet avantage. La perte qu'en éprouveraient les seigneurs serait compensée par l'émulation qu'entretiendrait cet espoir dans les familles restantes, et tous les jours la classe des paysans de la couronne, milieu nécessaire où s'élaborent les éléments de la liberté, se recruterait parmi les serfs les plus laborieux, c'est-à-dire les moins dangereux de tout l'empire.

Catherine fut donc forcée de régulariser la sujétion des serfs; il était impossible de toucher à tout le reste sans fixer d'une main ferme les limites de la servitude; il fallait bien qu'un seigneur sût jusqu'à quel point il pouvait légalement disposer de son esclave, et la dénomination d'*esclave* implique nécessairement les droits du maître. La seule garantie qu'elle pouvait offrir à cette portion si considérable de la population, c'était de ne rien négliger pour adoucir les mœurs des seigneurs, et certes, à cet égard, les soins de la grande Catherine n'ont pas été perdus.

Quelquefois cependant des vues d'intérêt général ont prévalu sur des sentiments de bienveillance, ou même de simple équité; Catherine soumit les habitants libres de la petite Russie à la vassalité et à la capitation : « Ils ne « peuvent plus, dit Tooke, changer « de résidence à volonté; ils sont obli- « gés de rester dans les lieux où ils « sont enregistrés sur le rôle de la capi- « tation, ou de s'arranger, à cet égard, « avec le seigneur du manoir. » Ici la politique admet une excuse; mais Catherine fut blâmable réellement, en distribuant à ses favoris des milliers de serfs, quelquefois, il est vrai, pour des services réels qu'elle n'eût pu rémunérer autrement, mais trop souvent pour des services d'une autre nature, que le silence même de l'historien grave note d'une marque sévère. Pour nous, ainsi que nous l'avons déjà dit, nous considérons Catherine, non sous le rapport de ses faiblesses, mais comme souveraine, et continuant par son génie l'œuvre de Pierre 1er.

Toute ville qui possédait en dehors de son enceinte une demi-lieue circulaire de pâturages, eut le droit d'élire ses administrateurs. Cette élection municipale dut se faire tous les trois ans, par tous les bourgeois, dans les petites villes, et dans les grandes, par certaines classes que désignaient les statuts, et qui jouissaient de priviléges civils ou somptuaires plus ou moins étendus. Toutes ces réformes furent appliquées, dès l'année 1775, aux deux gouvernements de Tver et de Smolensk, dont les habitants étaient regardés comme la partie la plus intelligente et la plus éclairée de la population russe; quelques années plus tard, on

les étendit à tout l'empire, à l'exception des provinces qui, en passant à la Russie, avaient conservé les formes administratives dont elles jouissaient avant la conquête. Catherine compléta ce système général par un grand nombre d'institutions utiles. Dans tous les lieux où le besoin s'en faisait sentir, on vit s'élever des hôpitaux et des greniers de réserve; pour dissiper l'ignorance, elle créa des écoles; c'était promettre indirectement la liberté à ceux que son règne dotait des lumières; nous verrons plus tard que ses petits-fils ont marché dans cette voie avec une louable persévérance.

L'impératrice comprit de quelle importance devait être pour la Russie le développement commercial qui seul donne du prix aux richesses naturelles et aux produits de l'industrie. Elle créa une banque à Tobolsk, pour imprimer plus d'activité aux relations avec l'Asie, et encouragea plusieurs entreprises manufacturières et d'exploitation. Moyennant un impôt d'un pour cent sur leur actif déclaré, les marchands russes furent affranchis du droit de capitation et du recrutement. Les négociants ou marchands se virent ainsi distribués en classes ou guildes, selon l'importance de leur commerce. Malgré l'état peu satisfaisant des routes, le sol de l'empire, généralement plat, et arrosé par un grand nombre de fleuves, semble favoriser la circulation des produits; quand l'hiver a durci les voies navigables, le traînage offre un moyen facile et peu dispendieux pour les communications, et assure l'approvisionnement des grandes villes. Catherine, qui prévoyait à quel degré de prospérité commerciale la Russie doit parvenir un jour, équilibrait avec sagesse toutes les forces de l'industrie, de telle sorte que la prospérité des provinces centrales trouvât un débouché facile, soit dans les ports de la Baltique, soit dans ceux de l'Euxin, et sur les points les plus favorables de ses frontières méditerranées; elle multiplia les marchés et les foires; quant au commerce extérieur, elle laissait les Anglais en exploiter le monopole, certaine que l'avenir dédommagerait amplement ses peuples de quelques concessions nécessaires. Elle apprit avec non moins de satisfaction que s'il se fût agi d'une victoire, la nouvelle qu'un convoi de dix vaisseaux marchands avait passé de l'Archipel dans la mer Noire.

Les colonies, composées d'étrangers qu'attiraient en Russie les promesses des résidents de l'impératrice, ou celles de quelques spéculateurs qui entreprenaient le recrutement, ne réussirent point d'abord, soit par la faute des émigrants qui comptaient plus sur leurs priviléges que sur leur travail, soit, comme dans la nouvelle Servie, parce que la guerre vint ruiner leurs établissements. Quelques écrivains ont voulu rendre Catherine responsable de ces malheurs qui atteignaient les populations en masse; c'est faire du rigorisme à contre-sens; on aurait pu, avec plus de justice, lui reprocher d'avoir trop fait pour les arts et le luxe, qui sont l'expression d'une civilisation avancée, à une époque où l'immense majorité de ses sujets ne pouvait encore profiter des établissements dont la dotait sa sollicitude. Ce raffinement de mœurs, cette élégance européenne, substitués aux anciennes habitudes moscovites, creusaient encore la ligne de démarcation qui sépare le seigneur de l'esclave; au reste, si l'on veut considérer cette question avec impartialité, on sera forcé de reconnaître qu'en fait d'améliorations empruntées, il était difficile de ne pas se mettre de suite au niveau des autres nations. Catherine pouvait-elle dire à Falconnet ou à Visconti, faites-moi un monument médiocre? Sans doute il eût été à souhaiter que le reste de l'empire eût gagné en lumières et en droits dans la même proportion que les nobles purent le faire; mais quand on passe à l'examen des moyens applicables, il faut bien avouer que le temps seul donnera la solution de ce grand problème, dont la politique éclairée du dernier règne et celle de l'empereur actuel se rapprochent tous les jours.

La délimitation des provinces enlevées à la Pologne avait donné lieu à

des difficultés que l'échange des notes diplomatiques ne faisait qu'embrouiller. Catherine était toujours dans les mêmes dispositions à l'égard de ce malheureux pays; elle exigeait une obéissance passive, et, en cas de résistance à ses volontés, elle menaçait, certaine que, d'une manière ou d'une autre, comme protectrice ou comme ennemie, elle tenait en main les destinées de la république. Les Polonais les plus sages sentaient la nécessité de s'accommoder au temps, et d'attendre que quelque circonstance, en désunissant les cours copartageantes, leur fournît l'occasion de réparer les malheurs récents. Mokranovski lui-même, mûri par l'âge et par l'expérience, était revenu à cette opinion. On savait que, dès 1775, Catherine avait écrit à son ambassadeur à Varsovie : « Vous rappellerez au roi que j'ai proposé les « moyens d'éviter le partage de la Pologne. Il s'agit maintenant de l'avenir. Dites au roi que l'on ne discontinue pas de me solliciter pour un « partage ultérieur ; que je m'y oppose, « et m'y opposerai aussi longtemps que « je ne verrai ni le roi ni la nation « agir contre moi ; mais, si le contraire « arrive, il dépend uniquement de moi « que le nom de Pologne soit rayé de « la carte géographique. » Les difficultés sur le partage duraient encore en 1776; à cette époque, le prince Henri se rendit à Pétersbourg, et l'on a prétendu qu'il proposa à l'impératrice le projet d'un second démembrement. Le grand-duc Paul venait de perdre sa jeune épouse; il accompagna le prince à Berlin pour y voir une nièce de Frédéric, la princesse Sophie Dorothée de Wurtemberg, déjà promise au prince de Hesse-Darmstadt, et qui, bientôt après, se rendit à Pétersbourg, où elle s'unit à l'héritier de l'empire. Paul, depuis cette époque, put jouir d'un peu plus de liberté; mais son influence dans le gouvernement resta nulle; nommé grand amiral de la Baltique, il lui était interdit de visiter les flottes placées sous son commandement nominal; dans la dernière guerre, il avait sollicité inutilement la permission d'aller combattre contre les Turcs: que dira l'Europe de l'inaction qui m'est imposée? écrivait-il à l'impératrice; l'Europe dira, lui répondit-elle, que le grand-duc de Russie est un fils respectueux. Peut-être avait-elle peu de confiance dans les talents militaires de Paul qui ne pouvait paraître à l'armée qu'au premier rang; peut-être aussi craignait-elle de lui laisser de l'autorité sur les troupes dont le dévouement, à diverses reprises, s'était manifesté par des émeutes menaçantes. Toutes les démarches du grand-duc à l'étranger étaient également soumises à une surveillance ombrageuse; dans le voyage que fit ce prince (1780) en Allemagne, en Italie et en France, il n'eut la liberté de correspondre qu'avec sa mère.

Catherine, après avoir dicté les conditions du traité de Kaïnardji, semblait se relâcher sur l'exécution des articles qu'il stipulait; toute sa conduite, dans les négociations qui suivirent, est un chef-d'œuvre d'adroite politique; d'abord, son envoyé Péterson parla hautement, comme pour mieux signaler au divan toute l'étendue des obligations dont la paix était le prix; tout à coup ce ministre fut remplacé par Repnin, qui se montra aussi conciliant avec les Turcs qu'il avait été hautain et exigeant avec les Polonais; il abandonna les navigateurs envoyés par le gouvernement russe pour explorer les côtes de la mer Noire, aux exactions et aux vexations de toute espèce des fonctionnaires ottomans; il finit par ne plus permettre aux capitaines anglais et vénitiens de naviguer sous le pavillon russe; c'était une renonciation apparente aux avantages qu'on s'était promis du commerce de l'Euxin; l'ambassadeur faisait également bon marché des intérêts des Grecs; on assure même que, pendant sa légation, quatre-vingts sous-officiers, soldats ou domestiques de sa maison, se firent mahométans, et que, dans deux audiences publiques qu'il eut du grand vizir, plusieurs d'entre eux prirent le turban en sa présence. Toute cette

conduite n'avait pour but que d'endormir les Turcs à l'instant où l'on méditait de réunir définitivement la Crimée à l'empire.

Pendant cette période de tâtonnements diplomatiques, le cabinet de Pétersbourg manœuvra avec une habileté remarquable. Catherine paraissait être favorable au projet de renverser l'empire du croissant, et d'affermir son pouvoir dans le Levant, en s'appuyant de l'influence de toutes les populations grecques; Panin, au contraire, affectait de ne parler de la conquête de la Turquie que comme d'une idée extravagante, comme il avait précédemment combattu le partage de la Pologne. De cette manière, si les circonstances étaient favorables, la Russie les mettait à profit; dans le cas contraire, les prévisions du ministre recevaient leur accomplissement. Mais, dans cette double marche, tout s'acheminait vers le même résultat: il n'y avait là qu'une question d'époque ou plutôt d'opportunité; et ce résultat, comme la série des faits le prouve, était la destruction de la Pologne et l'anéantissement de la puissance ottomane.

Cependant l'électeur de Bavière, Maximilien, venait de mourir, et Joseph revendiquait cette succession que Frédéric était décidé à faire demeurer dans la branche palatine. La guerre qui devait en résulter opposait l'une à l'autre deux des puissances copartageantes; le roi de Prusse écrivait alors à d'Alembert: « Quelque pesant que « ce fardeau de la guerre soit pour ma « vieillesse, je le porterai gaiement, « pourvu que, par mes travaux, je « consolide la paix de l'Allemagne « pour l'avenir. Il faut opposer une « digue aux principes tyranniques d'un « gouvernement arbitraire, et refréner « une ambition démesurée qui ne « connaît de bornes que celles d'une « force assez puissante pour l'arrêter: « il faut donc nous battre. » Cette guerre, qui ne dura qu'un an, et qui finit, au traité de Teschen, par la médiation de Catherine, prouve que la Prusse ne pouvait lutter contre l'ambition de l'Autriche qu'en se ménageant l'appui de la Russie, c'est-à-dire en épousant la politique de cet empire, et en l'introduisant au sein même de tous les conflits européens.

Les démêlés qui devaient séparer définitivement les États-Unis d'Amérique du royaume d'Angleterre commençaient à attirer l'attention de l'Europe. L'accroissement rapide de ces colonies avait alarmé le parlement, qui crut pouvoir prévenir leur émancipation, d'abord en restreignant les priviléges qui avaient fait leur prospérité, et ensuite en comprimant toute résistance par un grand déploiement de forces. Catherine voyait avec une satisfaction secrète la première puissance maritime du monde entraînée dans une guerre dont le succès même ne pouvait que lui être onéreux: mais, considérée sous le rapport des principes, cette résistance des Anglo-Américains devait lui causer de l'inquiétude. Les réclamations soutenues avec énergie par des populations entières étaient un précédent dont les gouvernements conquérants par système, ou, si l'on veut, par nécessité, devaient redouter l'influence. Bien que la position géographique de la Russie, et la nature même de ce conflit, semblassent n'intéresser qu'indirectement l'impératrice, elle ne laissa pas que de trouver le moyen d'y prendre part en quelque sorte, en proposant et en faisant adopter le système de la neutralité armée. Deux vaisseaux russes avaient été confisqués par les Espagnols et conduits à Cadix. Ces mesures étaient ordinaires entre les belligérants maritimes, les États neutres favorisant tel ou tel parti par des secours non avoués, et les particuliers saisissant des circonstances qui pouvaient leur procurer de gros bénéfices. Catherine, irritée de cet affront, fut sur le point de céder aux conseils de Harris, ambassadeur d'Angleterre, qui désirait l'attacher plus fortement à sa cour, en l'excitant à faire la guerre à l'Espagne. Panin, qui avait d'autres vues, détourna le coup; il proposa à sa souveraine de prendre sous sa pro-

tection le droit des neutres. La même idée avait été conçue, deux ans auparavant, par le ministre français Vergennes; il l'avait communiquée aux cabinets de Stockholm et de Copenhague, qui la proposèrent inutilement à celui de Pétersbourg. Panin s'en empara en la complétant, et la présenta à Catherine « comme un système qu'elle « aurait la gloire d'avoir créé, qui rallierait tous les peuples autour d'elle, « la rendrait législatrice des mers, et « la conduirait à faire la paix maritime, comme elle avait fait, à Tes« chen, la paix continentale (*). » L'impératrice accueillit ce projet qui flattait son penchant pour tout ce qui avait un caractère de grandeur. L'acte de neutralité, fondé sur le principe que *le pavillon couvre la marchandise*, fut proposé à toutes les cours de l'Europe, et il est devenu l'une des bases du droit public. (1780) Il est curieux de remarquer que la puissance dont la garantie venait de stipuler les droits du commerce, n'avait peut-être pas, à cette époque, dix bâtiments marchands dans les grands ports des nations commerçantes; mais il est juste de dire que Catherine ne négligeait rien pour hâter le moment où les richesses du sol russe iraient s'échanger dans les deux mers contre l'or ou les objets de luxe de l'étranger. Une factorerie française s'établit à Arkhangel; le transport des grains, à l'intérieur, fut affranchi de droits onéreux, et la ville récente de Kherson prenait une importance maritime qu'Odessa lui a depuis enlevée. Dans cet état de choses, les établissements sur la mer Noire révélaient tout ce qu'il y a de ressources dans les provinces du sud de l'empire, et il était facile de prévoir que la marine militaire et marchande des Russes prendrait un développement considérable dans la Méditerranée.

A l'est de ses frontières, Catherine ouvrait ou continuait des relations avantageuses avec ses voisins, s'efforçant d'attirer dans le centre de son empire les produits de l'Asie et même de l'Amérique, pour en déverser le superflu dans les ports de l'Euxin et de la Baltique. Dès 1770, selon Castéra, le commerce avec la Chine n'était pas sans activité; il s'y faisait annuellement pour plus d'un million six cent mille roubles d'échanges, sur lesquels la couronne prélevait un droit de vingt-cinq pour cent. Le marché de Kiakhta était l'entrepôt de ce commerce. L'émigration des Toungouses sur le territoire chinois interrompit momentanément les relations entre les deux empires; mais bientôt elles furent reprises, malgré les nombreuses difficultés suscitées par la cour de Péking.

Toutes ces améliorations n'étaient que précaires sans l'acquisition définitive de la Crimée. Quelques écrivains, qui se sont appliqués à mettre en saillie les faiblesses de Catherine, et qui n'ont pas su voir dans son règne la suite rigoureusement logique des plans de Pierre le Grand, ont attribué à l'ambition de Potemkin la campagne de 1783. C'est fermer les yeux à l'évidence. Ce plan de conquête était depuis longtemps dans la pensée de l'impératrice; il se liait nécessairement à l'envahissement de la Pologne; il préparait celui de l'empire ottoman, et ouvrait définitivement les mers du Levant au pavillon moscovite. La marche du cabinet de Pétersbourg fut habile et patiente; il commença par obtenir une espèce d'indépendance pour la Crimée; et, sur ce terrain neutre, il n'eut pas de peine à organiser des résistances qui lui ménageaient la faculté d'intervenir d'abord comme protecteur, pour se déclarer bientôt possesseur et maître.

L'Autriche pouvait voir cet agrandissement avec inquiétude; Joseph II fut attiré à Pétersbourg, où on l'amusa par de belles espérances; il fut question dans ces conférences de rendre la liberté à la Grèce; et, pour prix de la coopération du crédule monarque, on lui promit d'appuyer ses prétentions sur la Bavière et sur la navigation de l'Escaut. Les arrangements prélimi-

(*) Mémoires sur la conduite de la France et de l'Angleterre à l'égard des neutres.

naires furent stipulés, en 1781, dans le traité de Tsarskoïé-Sélo.

Cependant les Tatars de Crimée commençaient à reconnaître que leur prétendue indépendance de la Porte leur imposait un joug non moins pesant. Dévlet-Ghireï fut remplacé par Sahim, plus dévoué aux intérêts de la Russie. La sagesse de son administration ne put le garantir contre le ressentiment du parti turc; on massacra sa garde, et l'on élut à sa place Sélim-Ghireï. Les Russes n'attendaient qu'un prétexte, car le détrônement d'un khan était un événement trop ordinaire pour motiver leur intervention, si elle n'eût été préparée de longue main. Le prince Prozorovski envahit la presqu'île, battit les Tatars, et rétablit le khan Sahim. Pendant que Catherine achetait à force de succès le droit de réclamer hautement la Crimée, comme dédommagement de ses sacrifices, elle favorisait l'émigration dans ses États des Valaques et des Moldaves, et alarmait le divan sur les suites de cette dépopulation. Les Turcs crurent que le meilleur parti à prendre était de céder à ses exigences, dans la crainte d'un résultat pire. De nouvelles clauses additionnelles au traité de Kaïnardji consacrèrent les prétentions des Russes dans la presqu'île, et étendirent leurs priviléges maritimes. M. de Saint-Priest, ministre de France, appuya ces négociations auprès de la Porte, la politique de sa cour ayant cessé d'être hostile à la Russie depuis que l'Angleterre n'avait vu qu'avec un vif mécontentement l'adoption du système de la neutralité armée.

La tranquillité ne tarda pas à être troublée sur ce théâtre de l'ambition moscovite: Bâti-Ghiréï, frère de Sahim et gouverneur du Kouban, se révolta contre le khan, qui recourut à la protection des Russes; pour prix de ce service, et à leur instigation, il exigea de la Porte la cession d'Oczakof: un de ses envoyés fut cruellement traité par le pacha de Taman; Sahim demanda justice à ceux mêmes qui s'apprêtaient à le dépouiller. Toute la presqu'île, le Kouban et le Budziak furent occupés militairement. Les chefs et le khan lui-même durent prêter serment à l'impératrice. Sahim échangea sa souveraineté précaire contre une pension dont il ne jouit pas longtemps. Plus tard il tomba au pouvoir des Turcs, et fut décapité à Rhodes.

Des mesures sévères furent prises contre ceux qui se montraient disposés à secouer le nouveau joug, et de sanglantes exécutions, dont le nombre a été bien exagéré, découragèrent les Tatars qui auraient en quelque velléité d'indépendance. Ainsi quelques siècles avaient entièrement changé les rôles entre ces deux peuples. En remontant le cours de vingt règnes, on retrouve une époque où les princes russes ne recevaient la couronne que sous le bon plaisir des khans; désormais ces hordes, resserrées dans un étroit espace, étaient devenues non-seulement des tributaires, mais des sujets de ces mêmes Slaves dont ils avaient si souvent désolé les campagnes et brûlé les habitations. C'est contre la Russie que le torrent est venu se briser; retenus dans ces solitudes par l'étendue et la fécondité des pâturages, ils y ont campé cinq cents ans pour le malheur de l'humanité; mais, divisés entre eux et affaiblis par les résistances partielles des peuplades sur lesquelles pesait leur joug, ils ne purent porter leurs conquêtes dans l'Europe occidentale, et les malheurs des Russes ont garanti de ce fléau destructeur le centre de la civilisation. Quand on pense à leur manière de faire la guerre, et à l'influence que leur séjour prolongé a dû avoir sur les mœurs des vaincus, on cesse de s'étonner de la résignation courageuse du soldat russe, et des excès qu'on lui reproche après la victoire.

Les suites de l'occupation de la péninsule étaient faciles à prévoir. Catherine la réunit à son empire, ainsi que le Kouban et l'île de Taman; et la Turquie, trop faible pour s'y opposer efficacement, ratifia cette conquête par un nouveau traité. On peut dire que, dès cette époque, l'Euxin devint une mer russe; les neuf dixièmes du

littoral appartenaient encore à la Turquie; mais cet empire marchait vers sa ruine d'un pas non moins rapide que les Russes s'avançaient vers le terme de leur puissance ambitieuse. Déjà leurs intrigues remuaient tout l'Orient et pénétraient jusque dans le sein même du divan.

Tant de succès semblaient permettre de tout oser. On parlait à Pétersbourg de la prise de Constantinople comme d'un événement prochain; le nom de Constantin, donné au second des fils de Paul, annonçait, selon les uns, l'intention de relever l'ancien empire grec, ou, selon d'autres, de fonder, après quinze siècles, une nouvelle ère de la paix de l'Église. Comme pour ajouter à ce qu'il y avait de probable dans ces conjectures, on avait donné à ce prince une nourrice grecque, et il apprit à parler la langue des descendants des Thucydide et des Épaminondas. Les Turcs eux-mêmes, sur la foi d'une vieille tradition, annonçant qu'ils seront chassés de l'Europe par une nation blonde, semblaient accepter fatalement leur avenir, bien résolus toutefois à reculer, autant que possible, cette époque indéterminée.

Catherine affectait d'encourager au sein même de sa cour ces espérances prématurées, sachant combien il importe de préparer les esprits aux changements importants. Si les événements lui ménageaient une réussite complète, ce résultat déjà prévu avait moins de retentissement en Europe; si elle se voyait obligée d'ajourner encore ses vastes projets, elle s'y préparait du moins par des envahissements successifs, et elle pouvait attribuer ce repos à sa modération et à son désintéressement.

Grégoire Orlof et Panin n'étaient plus; et la mort de Landskoï, le plus beau et le plus aimable de tous ceux que l'impératrice distingua, l'avait plongée dans la plus vive douleur. Elle la surmonta comme il convenait à une femme de son caractère, en s'occupant d'entreprises et de créations utiles. Elle défraya des voyages scientifiques, organisa l'instruction publique, établit des écoles normales, pressa l'achèvement des canaux qui devaient faire communiquer la Caspienne à la Baltique, et ordonna de substituer la qualification de sujet à celle d'esclave qui était en usage dans les suppliques. Il faut convenir, au reste, que le mot ne changeait rien à la chose, et peut-être était-ce donner trop d'importance à une formule sans autre signification que celle qui s'appliquait à la condition politique de tout Russe. Dans les pays libres, n'a-t-on pas conservé jusque pour des rapports de particulier à particulier des formules qui semblent accuser le vasselage et la servitude?

On chargea des colléges de surveillance de créer des hôpitaux, et des dotations considérables furent affectées à ces fondations. De nombreux hospices s'ouvrirent pour les femmes en couche, pour l'inoculation, pour les enfants trouvés. Les maladies secrètes, qui sévissent avec plus de force dans un climat rigoureux et sur les classes pauvres, furent traitées dans des maisons spéciales. Le mot *discrétion* était marqué sur le linge employé dans ces établissements; c'était doubler le bienfait par une délicatesse ingénieuse. Elle institua des écoles militaires, et ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à faire fleurir les sciences, les arts et les lettres. Elle avait remarqué qu'une éducation générale est une mauvaise préparation à la vie sociale dans un pays où les classes mettent une distinction entre les individus: pour ne point donner à la jeunesse l'idée d'une égalité qui devait disparaître pour elle à son entrée dans le monde, elle établit une pension de jeunes filles où les différences sociales étaient observées dans l'éducation, dans les occupations, et jusque dans les vêtements.

Elle réunissait chaque année les principaux ministres des différents cultes dans un banquet qu'elle appelait le dîner de tolérance, et s'efforçait de corriger ainsi par les mœurs et l'égalité devant Dieu, ce qu'il y avait de tranché et d'exclusif dans la constitution politique de son empire. Quand

les jésuites furent bannis du reste de l'Europe, elle les accueillit dans ses États, et leur permit de fonder un séminaire à Mohilef. Elle comprit que cet ordre n'était point à craindre dans cet état de persécution générale, et qu'en se chargeant de l'éducation de la jeune noblesse, les jésuites pouvaient rendre à la Russie d'importants services.

L'émulation militaire était excitée par des avantages et des distinctions; l'ordre de Saint-George, fondé en 1769, et partagé en quatre classes suivant l'échelle des grades, était la récompense de quiconque s'était signalé par un fait d'armes remarquable, depuis le soldat qui enlevait un drapeau jusqu'au général qui gagnait une bataille rangée ou enlevait d'assaut une ville forte de premier rang. En 1783, elle créa l'ordre de Saint-Vladimir, qui fut affecté au mérite civil et militaire; mais bientôt la faveur et l'intrigue éludèrent l'esprit de ces institutions, et l'abus des distinctions leur ôta une grande partie de leur lustre et de leur prix.

Pour assurer ses nouvelles acquisitions dans le Caucase, elle attira des colons étrangers qui acceptèrent la mission périlleuse de cultiver ces contrées magnifiques sans cesse menacées par les montagnards. Le meilleur moyen de dompter à la longue leurs mœurs féroces, était de les resserrer dans une ceinture de pays cultivés, défendus par des forteresses, en leur montrant d'un côté l'abondance et l'ordre, et de l'autre, la pauvreté et la guerre.

Le cabinet de Versailles, représenté à Saint-Pétersbourg par M. de Ségur, se rapprochait de la ligne politique de Catherine, à mesure que l'Angleterre semblait s'en écarter; et cette tendance se manifestait par un échange de bons offices: la Russie traitait les commerçants français avec faveur, et, de son côté, la France adhérait à l'acte de la neutralité armée.

Le midi de l'empire se ressentait encore des dévastations causées par les dernières guerres; cependant les bords de la mer Noire et de celle d'Azof se repeuplaient; les restes des Cosaques zaporogues et quelques autres peuplades y furent transportés; établis dans ces pays fertiles, adossés d'un côté à la mer, et de l'autre resserrés par des provinces en état de réprimer leurs brigandages, ils virent leurs mœurs s'adoucir, en conservant toutefois quelque chose de leur caractère guerrier et aventureux.

Potemkin, pour prix de ses victoires en Crimée, avait été nommé gouverneur général des contrées récemment conquises, et grand amiral de la mer Noire; Catherine lui conféra le surnom de Taurique (Tavritcheskoï). On assure qu'il aspirait à la vice-royauté de ces provinces; et il sollicitait vivement sa souveraine d'aller visiter ces lieux célèbres, dont l'histoire se mêle aux annales des premiers peuples civilisés. Ce voyage fut résolu en 1787. Jamais marche triomphale ne fut environnée de tant de pompe. Catherine partit accompagnée d'une cour nombreuse et brillante. De grands feux, allumés de distance en distance, éclairaient la route pendant la nuit. A Kief, l'impératrice reçut l'hommage des grands de Pologne; là elle s'embarqua avec sa suite sur des galères richement pavoisées, et descendit le cours du Dniepr; A Kanief, elle reçut à bord le roi de Pologne. A Krementchouk, elle descendit dans un palais improvisé où se trouvaient réunies toutes les recherches du luxe: douze mille soldats lui donnèrent le spectacle d'un combat simulé; jusqu'à Kherson les bords du fleuve et les campagnes environnantes offrirent à ses regards une suite variée des plus riantes décorations; les paysans, en habits de fête, étaient groupés sur son passage; les beaux troupeaux de l'Ukraine animaient partout le paysage, et dans les endroits inhabités, des villages factices, semblables à ceux qu'on représente dans nos théâtres, formaient un horizon à souhait. Telle n'était pas l'Ukraine, depuis si longtemps dévastée par des guerres sanglantes, mais telle sans doute la verront nos

neveux, quand les bienfaits d'une longue paix, sous une administration éclairée et paternelle, auront développé toutes les ressources du sol, et régénéré le génie de ses habitants.

A Kherson, l'impératrice trouva Joseph II et un grand nombre d'étrangers que cette solennité avait attirés. Sur la porte d'Orient, on lisait cette inscription en langue grecque : *Ici est le chemin de Byzance.*

Le sultan, comme pour protester contre cette exploration menaçante, envoya quelques vaisseaux de guerre croiser à la hauteur de Kherson : Catherine se contenta de dire : « Voyez-vous ces Turcs, on dirait qu'ils ne se souviennent plus de Tchesmé. »

Après avoir parcouru la Tauride, Catherine visita la Crimée (*); elle s'arrêta à Baktchésaraï, et logea dans le palais des khans, où l'on meubla quelques salles à l'européenne pour la recevoir (*). L'impératrice sut se concilier, moins encore par sa générosité que par les grâces de son accueil, les chefs les plus distingués des anciennes familles tatares; mais les Turcs ne négligèrent aucuns moyens pour semer la méfiance au sein de ces populations, et jusque dans les retraites inaccessibles du Caucase.

Catherine, à son retour, eut à Poltava le spectacle d'une bataille simulée,

(*) Cette contrée, dès la plus haute antiquité, avait ses souverains particuliers. Conquise par les Taures, peuple de la Scythie européenne, d'où vient le nom de Tauride, prise par Mithridate, roi de Pont, reprise par les Romains, soumise depuis aux rois du Bosphore, elle demeura aux empereurs d'Orient dans le partage de l'empire. Les Khazares, appelés Huns par Procope, s'y établirent ensuite. On les y trouve encore du temps de Constantin Porphyrogénète. Ils donnèrent à ce pays le nom de Khazarie, qui lui resta jusqu'au quatorzième siècle, bien qu'il fût déjà envahi par les Tatars. A cette époque, toute la contrée était déjà divisée entre deux peuples, les Khersonites et les Bosphoriens; ils eurent de fréquents démêlés, à la suite desquels les limites de ces derniers furent successivement réduites, d'abord jusqu'à Caffa, puis à quarante milles d'étendue par delà le détroit.

Parmi les villes anciennes, en commençant par la côte occidentale, on remarquait Chersone, l'Héraclée Chersonésius, que Pline dit aussi avoir été appelée Mégarice. Peut-être, ajoute Peyssonnel, est-ce la ville nommée Kozlof par les Russes, et Guslévé par les Tatars. Constantin Porphyrogénète donne une indication qui paraît concluante : ἐν τῷ μέτρῳ δὲ λίμναι καὶ λίμνες εἰσὶν ἐν αἷς Χέρσωνῖται ἅλας ἐργάζονται. (Entre la ville et le Borysthène, il y a des ports et des étangs où les Khersonites font le sel).

En effet, entre le Dniepr et Kozlof on trouve les salines de Péréknp (ou Orkapi). L'ancien cap Κριοῦ μέτωπον (front de bélier), paraît avoir eu quelque influence sur la dénomination russe de *Kozlof*, de Kosel, en russe, *bouc, bélier.*

Après la pointe d'Ayoudag commence la côte orientale. En la suivant du sud au nord, on trouve Soudag, qui est l'ancien Cytœum, que Ptolémée a sans doute présenté comme trop enfoncé dans les terres, à moins que le retrait de la mer n'ait laissé cette partie de la côte à découvert. On remarque ensuite la Théodosie des anciens, aujourd'hui Caffa, ville commerçante que les Turcs, à cause de sa position et de son commerce, appelaient la Constantinople de la Crimée. On n'y trouve plus que quelques monuments du temps des Génois et du Bas-Empire. Les noms de Bosphore et de Panticapée paraissent devoir s'appliquer à une seule et même ville. C'est sur le même emplacement que s'élève aujourd'hui Jénikaló.

Pour les villes de l'intérieur, l'ancienne Satarcha est probablement Tchéterlik; le Cimmerium de Ptolémée n'est autre que Eski-Krim. La ville de Portacra était peut-être Kara-Sou.

Baktchésaraï ou Bakhtchisaraï est le nom de l'ancienne capitale de la Crimée. Ce mot est composé de *bakhtché*, jardin, et *saraï*, palais. Elle occupe, selon toute apparence, l'emplacement de Badatium ou Palatium, le Πάλατιον de Strabon. L'ancienne ville se trouvait peut-être à l'extrémité orientale du vallon de Baktchésaraï, sur une roche élevée, ou bien à l'endroit nommé par les Tatars Téré-Kirman (le château de la cime), à une demi-lieue de la ville actuelle, vers l'extrémité septentrionale de la vallée de Katchi.

(*) Voyage en Tauride, par Mouravief Apostol.

qui put lui donner une idée de celle qui ouvre réellement l'ère de la puissance militaire des Russes. En réveillant ces idées de gloire, Potemkin préparait sa souveraine à de nouveaux triomphes.

On a avancé sérieusement que la guerre qui éclata la même année entre la Russie et les Turcs n'eut pour motif que l'ambition personnelle du favori, qui voulait obtenir le grand cordon de Saint-George : il faut être doué d'une foi bien robuste pour admettre une telle opinion, et, en même temps, il faut s'obstiner à ne voir, dans toute la suite du règne de Catherine, que des événements purement fortuits que le hasard se serait plu à lier les uns aux autres de la manière la plus logique, c'est-à-dire la plus favorable à la grandeur de ses peuples.

La Porte alarmée sortit enfin de son apathie ; l'ambassadeur russe fut enfermé au château des Sept-Tours, et l'on réunit avec promptitude des moyens formidables de défense : mais ces préparatifs, faits à la hâte, accusaient le défaut d'organisation et de suite, et l'empire du croissant, placé entre le double péril de rester stationnaire, tandis que ses voisins s'instruisaient dans les sciences militaires, ou de risquer des réformes odieuses aux musulmans, semblait condamné à une ruine prochaine par les nécessités de la paix comme par celles de la guerre. La Russie, qui voulait une rupture, était prête ; elle s'était assuré des intelligences dans les pays qui environnent la Turquie, et sur lesquels le divan n'exerçait plus qu'une influence balancée et douteuse : Héraclius, tsar de Géorgie, que les Russes venaient de secourir contre un moine italien, dont le courage l'avait mis en péril (*), se dévouait entièrement aux intérêts de ses protecteurs. Tout ce qui professait la religion grecque faisait des vœux pour l'anéantissement des infidèles.

L'Europe était loin de voir sans inquiétude cette croisade bien moins religieuse que politique. Les peuples mêmes qui avaient préparé l'agrandissement prématuré de la Russie en recherchant son alliance au péril de l'équilibre général, tremblaient sur les suites de tant d'envahissements successifs. L'Autriche se trouvait entraînée dans l'alliance russe par l'ambition irréfléchie de Joseph. Les nouveautés introduites par ce prince dans ses États de Hollande, avaient causé une effervescence qui se déclara par un soulèvement. L'indépendance des États-Unis d'Amérique était un exemple attrayant pour les peuples ; la Hollande essaya de le suivre, et bientôt la France poussa les conséquences des mêmes principes jusqu'à un point qui serait sa condamnation s'il n'eût été en même temps son salut. L'Angleterre avait excité la Porte à la guerre ; mais elle ne pouvait compter que sur la Prusse, qui s'était associée timidement à cette démarche, n'osant se déclarer ouvertement contre les forces réunies des deux empires. La France affaiblie suivait la politique de l'Autriche, et n'y trouvait que le dédommagement d'être opposée à l'Angleterre. Le Danemark, auquel la Russie avait cédé le Holstein, ne pouvait se montrer hostile au cabinet de Saint-Pétersbourg. Gustave III, ne consultant qu'un courage chevaleresque, osa seul affronter la dominatrice du Nord. Sa flotte, d'abord battue, prit bientôt une éclatante revanche ; le moment était favorable, si ses efforts eussent été appuyés par une escadre anglaise ; cette diversion dans les provinces baltiques, à l'instant où les forces de l'empire étaient occupées en Turquie, tandis que le successeur du grand Frédéric flattait la Pologne d'une régénération

(*) Ce moine avait été envoyé comme missionnaire pour prêcher l'Évangile en Perse. Il aima mieux réformer le Coran. Banni avec les prosélytes qu'il avait attachés à ses nouvelles doctrines, il s'avança vers la Géorgie, soumettant sur son passage les beys, les agas et les pachas. Il battit trois fois Héraclius, et ajouta à son nom celui de Mansur (victorieux). Vaincu à son tour, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg, où Catherine lui donna de l'emploi et prit soin de sa fortune.

politique, pouvait imprimer aux événements une marche nouvelle, et réparer peut-être toutes les fautes commises depuis près d'un siècle. Ce moment ne fut pas saisi : Catherine se hâta de conclure avec la Suède le traité de Varéla ; et la Pologne, tant de fois trompée, se reposa sur les promesses de Frédéric-Guillaume et sur les protestations de l'empereur, dont elle put bientôt apprécier la sincérité.

Cependant la guerre contre les Turcs durait depuis trois années : les revers des armées autrichiennes ajoutaient un nouvel éclat aux triomphes des Russes : tandis que les soldats de Cobourg se laissaient faire prisonniers par la garnison de Giourgévo dont ils faisaient le siége, Potemkin prenait d'assaut Oczakof ; le général Kamenskoï remporta aussi des avantages signalés ; mais Souvorof se couvrit de gloire : il battit les Turcs sur les bords du Rimnik, à l'instant même où ils venaient de mettre en déroute trente mille Autrichiens, et ce beau fait d'armes lui valut le surnom de Rimnique (Rimniski) ; il emporta la ville d'Ismaïl, dont la population fut passée au fil de l'épée. On a accusé cette cruauté ; ceux qui ont connu Souvorof assurent qu'elle n'était pas dans son caractère, mais qu'il jugeait nécessaire de frapper par la terreur un ennemi habitué à tuer tout ce qui résiste.

Les Russes ne triomphaient pas seulement en Moldavie et en Valachie ; Galitzin pénétrait dans la Bulgarie, et la Grèce, croyant toucher à l'époque de sa délivrance, s'apprêtait à un soulèvement général. Tandis que les forces navales tenaient en respect la flotte turque, l'armée combinée des Grecs devait déboucher des gorges de la Thessalie dans les plaines d'Andrinople, et là, réunie aux Russes, marcher sur Constantinople, attaqué en même temps par une escadre dans les Dardanelles : mais l'heure de la Turquie n'avait pas encore sonné. Ni les succès brillants obtenus par Sambro sur les flottes ottomanes, ni un avantage marqué remporté sur le pacha de Janina, ne pouvaient déguiser à Catherine le danger de sa position. La révolution française se développait avec tous les caractères d'une régénération sociale, et la déclaration des droits de l'homme était un avertissement que bientôt les peuples mettraient des conditions à l'exercice de la souveraineté. Joseph n'était plus, et Léopold, son successeur, à qui Joseph laissait tous les embarras d'une guerre désastreuse, était plus alarmé de l'ambition de Catherine que désireux de s'agrandir en Orient. D'ailleurs, l'intégrité de ses possessions européennes était sérieusement menacée : les Pays-Bas venaient de se proclamer indépendants, et la Hongrie, fortement attachée à ses priviléges, se montrait disposée à secouer le joug autrichien. « Pour réduire les Pays-« Bas (Histoire des trois démembre-« ments de la Pologne), il fallait envoyer « de nouvelles troupes, au passage « desquelles la Prusse se serait oppo-« sée. Pour contenir la Hongrie, il « fallait n'avoir aucune inquiétude « sur la Turquie, alliée récente de la « Prusse, qui, dans ce moment même, « faisait une autre alliance avec la « Pologne contre les deux cours im-« périales. La Prusse était donc le « point central où les difficultés ve-« naient aboutir, pour y être termi-« nées par une paix qui ne paraissait « pas prochaine, ou augmentées par « une guerre imminente, de sorte que « Frédéric-Guillaume était réellement « alors l'arbitre d'une grande partie « de l'Europe. Ses plénipotentiaires « se rassemblèrent à Reichenbach « avec ceux de Léopold : ils consen-« taient à ce que l'empereur envoyât « des troupes dans les Pays-Bas, mais « à deux conditions : la première, « qu'en les soumettant, il ne leur impo-« serait pas de nouvelles lois, comme à « un pays conquis, mais qu'il les gou-« vernerait suivant leurs anciennes « constitutions ; la seconde, qu'il « serait conclu avec la Turquie un ar-« mistice pour traiter d'une paix dont « la base serait la restitution de tou-« tes les conquêtes faites par les Au-« trichiens sur les Ottomans. » Ces

conditions étaient dures, surtout pour ce qui regardait la Turquie qui ne luttait plus qu'avec désavantage contre Laudon; cependant Léopold s'y soumit, et la volonté des deux princes l'emporta sur les répugnances de leurs ministres. La convention fut signée le 27 juillet 1790; la paix de Szistov, qui suivit cette convention, rendit aux Turcs presque tout ce qu'ils avaient perdu, et ne stipula que de légers changements pour les frontières de la Transylvanie.

C'est ce rapprochement entre l'Autriche et la Prusse qui força Catherine à abandonner ses prétentions sur la Suède, dont la révolution de 1772 contrariait la politique, et qui voulait neutraliser la puissance royale en soulevant contre elle les prétentions aristocratiques. La paix de Varéla déconcerta Léopold et Frédéric-Guillaume, qui comptaient sur les embarras d'une lutte dans le Nord pour dicter les conditions de la paix entre la Russie et la Turquie.

Dès lors l'impératrice comprit qu'en offrant un avantage à la Prusse, cette puissance la laisserait maîtresse de conclure avec la Porte une paix avantageuse, et Frédéric-Guillaume prêta l'oreille à ces insinuations. D'un autre côté Catherine pressait l'œuvre de la coalition contre la France, pour affaiblir ses rivaux et accomplir, au milieu de cette lutte, ses projets sur la malheureuse Pologne. La paix d'Yassi lui donna l'embouchure du Dniepr, le territoire d'Oczakof et quelques autres acquisitions moins importantes.

Potemkin, qui avait ambitionné une souveraineté dans les provinces, et plus tard la couronne de Pologne, était mort avant la paix d'Yassi. Sentant les premières atteintes d'une maladie épidémique qui sévissait dans les principautés, il s'éloigna pour aller respirer un air plus pur. Emportant avec lui les germes du mal qu'il voulait fuir, il expira presque subitement sur un grand chemin dans les bras de sa nièce. Ce favori, qui réunissait de grands talents administratifs et militaires, laissa des richesses immenses. Catherine, que cette perte affecta sensiblement, lui fit élever un magnifique mausolée.

Nous avons déjà remarqué que le but principal de Catherine était de se constituer fortement à l'intérieur pour établir sa prépondérance en Europe. Tranquille du côté du nord et de ses frontières orientales, il lui fallait la même sécurité vers le sud, afin de pouvoir porter tout le poids de ses forces sur la barrière qui la séparait encore de l'Europe centrale; nous avons vu, à l'époque du premier partage, avec quelle habileté elle opposa les partis les uns aux autres jusqu'à l'instant où elle parvint à faire des complices de ces souverains qui auraient pu gêner son ambition. Elle suivit constamment la même marche, divisant les résistances avant de les attaquer ouvertement, et désarmant les intérêts opposés à ses envahissements par des concessions qu'elle qualifiait de sacrifices. Nous allons retracer sommairement les événements qui ont amené la chute de cette monarchie républicaine, où la concentration du pouvoir dans des mains faibles et déloyales apparaît non moins funeste que les désordres de l'anarchie.

Entre la diète de 1778 et celle de 1788, il ne se fit dans le gouvernement polonais aucun changement important. On remarque seulement que, durant cette période de dix années, le *liberum veto* était totalement tombé dans le discrédit, sans doute à cause de l'importance que les Russes avaient attachée à le rétablir. Une triste expérience avait appris combien le privilége de s'opposer individuellement à des résolutions presque unanimement consenties, était contraire à l'intérêt et surtout à l'indépendance du royaume. L'élection des rois était une autre cause d'hésitation continuelle dans les alliances, et ne permettait pas de suivre un plan arrêté de politique. L'organisation d'une armée permanente, entretenue sur le même pied que celles des autres nations européennes, et des impôts judicieusement assis pour en assurer l'entretien, étaient égale-

ment des points dont tous les esprits sages reconnaissaient l'urgente nécessité : mais il fallait obtenir ces réformes désirables du bon vouloir de Catherine, ou s'exposer à les exiger quand leur absence même semblait interdire la probabilité du succès. Stanislas-Auguste, qui avait une confiance illimitée dans ses moyens oratoires, profita du voyage que l'impératrice fit en Crimée pour tenter de lui faire goûter ces innovations. Il obtint, non sans peine, la faveur d'une entrevue à Kanief. Catherine laissa l'ex-favori s'applaudir du succès de cette démarche; elle parut entrer dans ses idées de réformes, pour être plus en mesure de s'y opposer, lui permit d'envoyer des ministres dans les cours étrangères; et, sur les craintes qu'il manifestait d'un nouveau partage, elle s'engagea solennellement à maintenir la république telle qu'elle était. A son retour, Stanislas-Auguste reçut de Joseph II la même assurance; ce prince alla jusqu'à lui dire qu'il ne souffrirait pas qu'un seul arbrisseau fût distrait de la Pologne. Quelques historiens ont pensé qu'à cette époque Catherine et l'empereur étaient de bonne foi; il est plutôt à présumer que leur politique, alarmée des agrandissements de la Prusse, n'était pas encore fixée sur l'époque d'un second démembrement.

Dès le commencement de la guerre contre les Turcs, Catherine avait demandé à la Pologne une alliance offensive et défensive; plus tard, et sans plus de succès, elle avait demandé un secours de trente mille hommes de cavalerie noble. C'est à la suite de ce refus que Frédéric-Guillaume, dont l'alliance avec la Russie venait d'expirer, se lia avec la Porte, et s'occupa de détruire à Varsovie l'influence des deux cours dont la réunion le menaçait, flattant, dit Ferrand, le désir que la nation avait de recouvrer son indépendance, et lui promettant tous les secours nécessaires pour assurer au dedans sa constitution, au dehors son existence politique. Les Polonais saisirent avec empressement ces avances, et demandèrent à en fixer la portée par un traité; mais le roi éluda cette offre, alléguant qu'il ne convenait à la Prusse de se lier avec la Pologne par un traité qu'autant qu'elle aurait préalablement établi une forme stable de gouvernement. Cette fin de non-recevoir était évidemment insidieuse; et Frédéric-Guillaume, dont le but était de vendre sa coopération à la Russie, savait mieux que personne que le meilleur moyen de parvenir à cette forme de gouvernement était de fournir aux Polonais l'appui de la Prusse pour l'établir d'une manière efficace.

C'est dans ces circonstances qu'allait s'ouvrir la mémorable diète de 1788. A l'intérieur, la tendance des esprits était favorable, et peut-être ne l'était-elle à ce degré qu'à cause des dangers extérieurs. La France semblait avoir abandonné la Pologne; l'Angleterre était préoccupée d'étroites questions commerciales, et le rapprochement momentané de la Prusse était plutôt commandé par des embarras accidentels que par une sympathie généreuse et inaccessible à des offres qui réalisaient les projets de Frédéric le Grand. Frédéric-Guillaume avait donc moins l'intention de heurter de front le cabinet de Pétersbourg que de mettre au plus haut prix possible l'abandon de quelques prétentions. Dans cette vue, il rechercha l'alliance de l'Angleterre; dans le traité de Loo, les deux cours s'engagèrent à maintenir le repos de l'Europe, en lui donnant pour garantie la réorganisation de la Pologne. Cette république put donc s'abuser pendant quelque temps sur tant de démonstrations captieuses, et se persuader, ce qui était vrai au fond, que son existence était indispensable à la paix de l'Europe. Les Polonais s'occupèrent en effet d'une nouvelle constitution.

Un des points les plus difficiles à résoudre, et auquel venaient comme s'accrocher toutes les négociations, c'était le sort de Dantzick. Cette ville, toujours polonaise, était privée de tout commerce par les entraves dont l'entourait le gouvernement prussien; mais Catherine ne voulait pas entendre

parler de la cession de cette ville : quant aux habitants, les plus riches voulaient rester Polonais; mais les négociants et la classe nombreuse qu'ils faisaient vivre désiraient voir cesser à tout prix un état de choses qui nuisait à la Prusse sans avantage pour la Pologne. Pour résoudre cette importante question, une diète était nécessaire; les différents partis l'appelaient également de leurs vœux, quoique dans des vues bien différentes. Pour soustraire les résultats de cette diète à l'influence du *liberum veto*, il fallait qu'elle fût confédérée, ce qui en faisait dépendre les décisions de la simple pluralité des suffrages. Stanislas-Auguste, en prenant ce parti, crut d'abord servir les intérêts de Catherine; le conseil permanent qui avait absorbé la puissance législative et judiciaire était dévoué au parti russe, et le roi qui lui servait de prête-nom comptait réunir au moins les deux tiers des suffrages; plus tard il fut emporté par la marche des choses, et, suivant son habitude, il eut l'air de vouloir ce qu'il ne pouvait empêcher.

Le 7 octobre, la diète se confédéra d'un accord unanime. Malakhowski fut élu maréchal, et Sapiéha maréchal pour la Lithuanie.

L'acte de confédération contenait quatre articles (Ferrand); ils portaient, le premier, que tous les dignitaires et ministres seraient conservés; le second, que la forme actuelle du gouvernement serait maintenue, sans préjudice néanmoins du redressement de ce qui serait défectueux dans la diète ou dans la législation; le troisième, que la diète s'occuperait de décider les affaires particulières dont il lui appartenait de connaître; le quatrième, qu'elle augmenterait l'armée, et la porterait aussi haut que l'état des finances le permettrait.

Ce dernier article avait donné lieu à une note de Buchholtz, ministre de Prusse, qui craignait que cette augmentation des forces de la république ne fût une concession au parti russe. C'est au milieu de ces délibérations qu'éclata la guerre entre Stockholm et Pétersbourg, et cette rupture ne fut pas sans influence sur la diète. Buchholtz s'opposa énergiquement à l'alliance proposée par Catherine entre la Russie et la Pologne; et l'impératrice fit déclarer, par Stackelberg, son ministre à Varsovie, que l'alliance qu'on voyait avec inquiétude lui avait été proposée par Stanislas-Auguste lui-même, et par le consul permanent; qu'elle n'avait pas eu l'idée de se refuser à leurs sollicitations, mais que du moment où le roi de Prusse en prenait quelque ombrage, elle faisait sans hésiter le sacrifice d'un plan qu'elle eût suivi avec plaisir, et auquel elle renonçait avec regret.

La meilleure harmonie continua à régner entre la diète et le ministre prussien. Ce dernier insista même pour que l'armée effective fut portée à cent mille hommes; le parti russe appuya cette augmentation pour ne point divulguer sa faiblesse, se réservant plus tard de la faire manquer. La conduite double de Stanislas-Auguste fit adopter une mesure qui chargeait de l'organisation de l'armée une commission indépendante du roi et du conseil permanent. C'était énerver l'autorité royale en même temps qu'on s'efforçait de la régénérer; mais ce sentiment de méfiance n'était que trop légitimé par les faits. Stackelberg, comme pour essayer jusqu'où la Prusse s'avancerait, présenta une note de sa cour, dans laquelle les réformes les plus essentielles étaient qualifiées d'attentatoires aux traités existants; il y fut répondu d'un ton ferme et digne, et Buchholtz remit, peu de temps après, la note suivante à la diète, comme l'expression des sentiments de son souverain; nous croyons devoir la citer en entier pour mieux faire apprécier l'insigne mauvaise foi du cabinet de Berlin. « Le soussigné, envoyé extraordinaire de S. M. le roi de Prusse, ayant envoyé au roi son maître la réponse que S. M. le roi de Pologne et les Etats confédérés lui ont donnée le 20 octobre, sur la déclaration du 12 de ce mois, se trouve expressément chargé de témoigner aux illustres Etats de la diète de Pologne la viv

satisfaction dont Sa Majesté a été pénétrée en apprenant, par cette réponse, qu'ils ont rendu justice à ses sentiments d'amitié pour la république, et qu'ils ont bien voulu assurer que le projet d'alliance entre la Russie et la Pologne (projet que S. M. le roi de Pologne et ses ministres ont proposé à la cour de Russie), selon l'assurance de cette cour, ne fait point l'objet de l'acte d'union de la diète présente, qui ne s'occupait que de l'augmentation des impôts et du militaire de la république.

Le roi, trouvant dans cette réponse une preuve aussi agréable que convaincante de la sagesse qui dirige les opérations de la présente diète, a appris avec le même plaisir que les illustres États, fidèles à leurs justes principes, ont réglé, dans la séance du 3 novembre, par une sanction publique, revêtue de toutes les formalités constitutionnelles, le commandement de leurs forces militaires, d'une manière qui, en assurant l'indépendance de la république, en écarte la possibilité d'abus despotiques et d'influences étrangères, dont tout autre arrangement aurait été susceptible.

S. M. croit pouvoir attendre de la prudence et de la fermeté éprouvées des États de la diète, qu'ils ne se laisseront pas détourner d'un arrangement qui fait tant d'honneur à leur sage prévoyance, par l'allégation ou la présentation de quelque garantie particulière précédente, qui ne peut pas empêcher la république de ne plus jamais améliorer la forme de son gouvernement, surtout après les abus récemment éprouvés ; garantie qui n'est pas même conforme aux stipulations primitives des traités de 1773, sur lesquels les garanties sont fondées, n'ayant été signée, dans la diète de 1775, que par la seule puissance qui la réclame à présent.

Le roi n'en est pas moins prêt et disposé à remplir envers la sérénissime république ses engagements d'alliance et de garantie générale, surtout pour lui assurer son indépendance, sans vouloir, d'ailleurs, s'immiscer dans ses affaires intérieures, ni gêner la liberté de ses délibérations et de ses résolutions, laquelle il garantira de son mieux.

S. M. se flatte que les illustres États de la présente diète se tiendront fermement persuadés de la sincérité et de la pureté de ses intentions amicales pour la république, sans se laisser prévenir par des insinuations sinistres, dictées par un esprit de partialité, quoique couvert du voile du patriotisme, ni par des déclamations odieuses de quelques particuliers qui ne respectent ni la vérité ni les égards dus aux morts et aux vivants, et qui n'ont pour but que de détacher la république de la cour de Prusse, sa plus ancienne alliée, qui lui a quelquefois été utile, et qui, du moins, ne lui est pas à charge. Le roi croit avoir donné des preuves non équivoques de ses sentiments pour la sûreté et le bien-être de la république, sans redouter aucune autre considération, d'ailleurs importante, et S. M. espère, par conséquent, que les États confédérés de la république accueilleront cette nouvelle déclaration avec cette attention et cette déférence qu'elle mérite, par les sentiments de la plus pure et sincère amitié et du bon voisinage qui l'ont dictée, et par les vues non douteuses pour le bonheur de la Pologne qu'elle doit manifester aux membres non prévenus de la diète. »

Certes ce langage, dont la pesanteur germanique contraste avec l'élégance des pièces officielles émanées des chancelleries russes, présente un caractère de bonne foi et de bonhomie auquel il était difficile de ne pas se laisser prendre.

La diète répondit dans le sens de cette note : elle posa en principe que la garantie ne pouvait porter que sur son indépendance et ses propriétés, et que la république était seule habile à la réclamer, sans que le garant pût en arguer comme d'un droit, et encore moins lorsqu'on prétendait l'appliquer à la révision que la république voudrait faire de ses lois constitutives.

Le parti prussien prit alors une grande prépondérance, qui s'accrut en-

core par la communication que fit le ministre Buchholtz, des propositions secrètes adressées par Catherine à Frédéric-Guillaume. Le parti russe, réduit au silence, semblait s'effacer; on alla jusqu'à proposer, en pleine séance, de contracter une alliance défensive avec la Prusse, la Suède, l'Angleterre et la Hollande, pour empêcher la Russie et l'Autriche d'étendre leurs conquêtes. Mais avant de prétendre à de telles alliances, il fallait proroger la diète. Cette mesure importante fut adoptée. Au mois de janvier 1789, le conseil permanent fut aboli, malgré les représentations de Stanislas-Auguste, qui ne savait être complétement dévoué ni à Catherine ni aux intérêts polonais. Après ce coup hardi, on vota à l'unanimité un emprunt pour le trésor de la couronne, et on organisa une nouvelle députation des affaires étrangères. On sévit contre plusieurs Polonais qui avaient vendu leur patrie à l'étranger, dans la diète de 1773. Poninski, qui en avait été maréchal, fut choisi pour faire un éclatant exemple : il fut dégradé et exilé, et son jugement fut gravé sur le marbre. Quatre ans après, la confédération de Targowitz le réhabilita.

Cette fermeté porta ses fruits; Catherine savait attendre; elle céda aux circonstances, bien décidée à reprendre plus tard ses avantages. Stackelberg se radoucit, renouvela ses protestations sur l'indépendance de la Pologne. « Ce sont, disait-il, des vérités trop incontestables pour qu'elles aient besoin d'être rappelées, et qu'elles puissent jamais faire la matière du moindre doute. Sacrées pour la Pologne, elles n'intéressent pas moins le système invariable de la Russie, et l'amitié constante de l'impératrice pour le roi et la république. » On obtint plus : les troupes russes évacuèrent le territoire polonais ; les magasins furent transportés, et le ministre russe en prévint la diète (Ferrand).

Cependant on travaillait à organiser l'armée; des ambassadeurs furent envoyés à Berlin, à Dresde, à la Haye, à Copenhague et à Stockholm.

Les réformes dont il était urgent de s'occuper portaient sur l'administration et le gouvernement; pour l'administration, elles se rattachaient à l'armée, aux finances et à la justice; quant au gouvernement, on voulait remplacer le mode électif par le mode héréditaire; on sentait aussi le besoin d'encourager un commerce national, et d'ouvrir à la bourgeoisie quelques issues qui pussent lui permettre de parvenir graduellement à l'exercice du pouvoir législatif, en l'admettant dans le corps de la noblesse.

Le nouveau plan des amis d'une sage liberté se développait avec une lenteur majestueuse; Luchesini, qui avait remplacé Buchholtz comme ministre de Prusse à Varsovie, l'appuyait de concert avec l'Angleterre, la Suède et la Hollande. La présentation des articles fondamentaux de la constitution polonaise fut décrétée, mais seulement comme mesure préparatoire, afin qu'on eût le temps d'en examiner les articles avec maturité, et de familiariser les esprits avec des changements si opposés à l'ancienne forme de gouvernement.

Cependant le parti russe ne négligeait rien pour faire traîner les choses en longueur; il excitait avec art les répugnances de ceux que les préjugés nationaux ou une sorte d'instinct conservateur portaient à repousser les réformes; ils se récriaient contre l'atteinte portée aux droits les plus précieux de la noblesse, contre les prétentions de la bourgeoisie qui, une fois accueillies, établiraient une aristocratie financière, la pire de toutes; enfin contre les dangers de jeter le mot de liberté au milieu d'une classe nombreuse et ignorante, que la contagion des idées françaises pourrait précipiter dans tous les excès. Mais une majorité imposante sentait le besoin d'affaiblir l'oligarchie en fortifiant l'autorité royale, et tout s'acheminait vers ce but.

Plusieurs écrivains ont établi un parallèle entre les deux révolutions de France et de Pologne, relevant ou ra-

baissant les principes de l'une ou de l'autre, suivant leurs prédilections ou leurs systèmes. En les étudiant sans passion, on reconnaît que l'une devait être violente, parce que c'est le peuple qui la faisait, et que, dans cette lutte contre le trône et le privilége, la modération n'eût jamais triomphé; en Pologne, au contraire, la réforme descendait de la noblesse qui tenait entre ses mains tous les pouvoirs de l'État; elle pouvait délier et relâcher graduellement les liens de l'ancienne constitution, et chacun de ses actes, dans cette carrière de concessions, était un bienfait qui la rapprochait de la bourgeoisie, et même des serfs. L'une et l'autre ont péri pour avoir poussé trop loin, dans la pratique, les conséquences de principes abstraits: les républicains français, par une application trop rigoureuse des principes anti-monarchiques, qui ne leur laissa de salut que dans le despotisme militaire; les Polonais, en armant de tous les pouvoirs monarchiques un roi sans dévouement réel à la nation, et dont la conduite antérieure n'était rien moins que rassurante pour l'avenir.

Un impôt du dixième fut établi sur les biens des nobles; les starosties, selon les conditions primitives, furent taxées à la moitié; la noblesse lithuanienne offrit le double de ses impôts directs; le comte Pototski s'était taxé lui-même à un impôt annuel de 300,000 florins; les palatins de la grande Pologne avaient demandé à entretenir les troupes que fournirait la province. Dans l'emprunt qui fut décrété, le banquier Tapper fit gratuitement une avance de 100,000 ducats, et, au milieu de ces sacrifices, on eut soin que la taxe des habitants de la campagne ne fût point augmentée (Ferrand). Cet élan entraîna Stanislas-Auguste lui-même; il fit au trésor des dons considérables, et son exemple fut suivi par un grand nombre de seigneurs.

Enfin parut le projet de réforme pour la constitution; il fut renvoyé à une commission, à la grande satisfaction du parti russe. Cependant quelques troubles s'étaient manifestés en Lithuanie et en Ukraine. Les agents russes poussaient à la révolte les paysans de la communion grecque; leurs popes et même l'évêque de Volhynie les excitaient contre la république, et leur persuadaient de ne reconnaître que l'autorité de la tsarine, chef suprême du clergé russe. On découvrit plusieurs dépôts d'armes dans les terres de Potemkin; mais on prit des mesures sévères contre les perturbateurs, et l'on régla avec sagesse les rapports des habitants du culte grec, qui reconnurent la suprématie spirituelle du patriarche de Constantinople, sous la censure des autorités polonaises. Ces tentatives étaient une preuve non équivoque des intentions hostiles de la Russie.

Parmi les Polonais dévoués ou vendus à Catherine, on remarquait Félix Pototski, qui, mécontent de voir baisser son influence, et pour se soustraire à la haine dont il était l'objet, s'était fait donner le commandement de l'armée d'Ukraine; Branéki, ancien confident des amours de Poniatovski, et resté son ami moins par dévouement que pour rendre compte de toutes ses démarches à l'impératrice, qui, afin de se l'attacher, lui avait fait épouser la nièce de Potemkin; Rzéwuski, honoré par l'exil, et flétri depuis son rappel; enfin les deux frères Kossakovski, l'un évêque de Livonie, l'autre grand général. Le plus habile et le plus dangereux de tous était Branéki; tantôt il soutenait ouvertement les intérêts russes, tantôt il se réunissait aux patriotes, de telle sorte que les mesures les plus utiles étaient abandonnées ou suspendues par cela seul qu'il les appuyait; et la méfiance s'attachait ainsi aux meilleures intentions. Il parvint à faire rappeler le ministre russe Stackelberg, qui fut remplacé par Bulgakof, créature de Potemkin.

Cependant Nesselrode, ministre russe à Berlin, avait déclaré que Catherine ne s'opposerait pas à l'alliance projetée entre la Pologne et la Prusse; Frédéric-Guillaume avait témoigné sa satisfaction du plan de réforme dont la commission discutait les arti-

cles; il offrait à la république une alliance défensive dans laquelle il fournirait une infanterie proportionnée à la cavalerie polonaise; il proposait une diminution de moitié dans les droits que ses douanes percevaient sur les exportations polonaises. Luchesini ajouta que le roi ne dissimulait pas à la république qu'il désirait vivement l'acquisition de Thorn et de Dantzick. Cette proposition de Luchesini s'adressait indirectement à Catherine, qui jugea dès lors à quel prix elle pourrait s'assurer à elle-même tous les avantages de l'alliance prussienne. Ses agents s'efforcèrent de réunir le double projet d'un traité politique et commercial entre Berlin et Varsovie. Les prétentions de Frédéric-Guillaume sur Thorn et Dantzick furent écartées pour ne point entraver le but principal des négociations, dont le succès fut vivement appuyé par Hailes, ministre d'Angleterre. Enfin, dans la séance du 15 mars, l'alliance fut décrétée à une grande majorité. En même temps le ministre prussien signait à Constantinople un traité avec la Porte. Le parti russe obtint un dédommagement à cet échec, en parvenant à faire décréter dans la diète l'intégrité des frontières polonaises. C'était montrer à la Prusse la cession de Thorn et de Dantzick comme ne pouvant se réaliser qu'à la suite d'un second démembrement. Immédiatement après cette décision, Catherine fit insinuer par la cour de Copenhague à celle de Berlin, que la politique prussienne était de se rapprocher de la Russie; ces ouvertures, sans être repoussées, restèrent d'abord sans effet, mais elles avaient fait impression, et plus tard elles furent décisives. Le bruit que les Russes répandirent à dessein, d'un arrangement possible entre l'impératrice et Frédéric-Guillaume, répandit l'alarme à Varsovie, et diminua la confiance qu'on avait eue jusqu'alors dans les dispositions de la Prusse, malgré les dénégations formelles du ministre de cette puissance.

Cependant le temps de la diète allait expirer, et rien n'était encore terminé, si ce n'est l'alliance avec la Prusse, à laquelle la constitution pouvait seule donner une sanction de fait; la question du traité de commerce restait pendante, et la députation ne pouvait encore présenter qu'un article relatif à l'assemblée des diètines. Pour sortir de cet embarras, la diète fut prorogée; mais, en même temps, on convoqua l'assemblée des États pour adjoindre de nouveaux députés à ceux qui restaient en fonctions. L'opposition se récria sur l'illégalité de cette mesure, que l'assentiment presque général de la nation accueillit avec une faveur marquée. Des discussions très-animées sur la question de substituer le système héréditaire à l'ancien mode électif pour la couronne de Pologne, remplirent les derniers mois de la session de 1790; on prit aussi quelques résolutions définitives qui devaient faire partie de la constitution : la religion catholique romaine fut déclarée la religion de l'État, en reconnaissant la liberté des autres cultes. La loi de 1768, imposée par la Russie, était sans cesse mise en avant par les partisans de cette puissance, comme frappant d'illégalité tous les actes de la diète; cette loi fut abolie, et une nouvelle prorogation fut décrétée. Pour éviter les longueurs d'une discussion par article, la députation fut investie du pouvoir de les approuver en masse, et elle s'occupa d'abord de la forme des assemblées de la nation et des demandes des villes. On régla d'une manière judicieuse les obligations des députés envers leurs commettants, les limites de leur responsabilité, et le mode de suffrage suivant les matières des délibérations. Le roi et le conseil d'État furent chargés de la surveillance de tous les agents du pouvoir exécutif, dans l'intervalle d'une diète à l'autre, de la convocation des diètes et des mesures d'urgence. Il fut en outre arrêté qu'aucune diète ne pourrait être tenue pendant une confédération.

Quant à la demande des villes, on décréta qu'elles seraient représentées à la diète avec quelques conditions,

qu'elles exerceraient elles-mêmes leur police intérieure, que leurs noms seraient admis dans les commissions d'administration suprême de justice, que les bourgeois seraient habiles à remplir tous les emplois de l'armée et toutes les charges de l'Église, enfin, que tous les ans, un certain nombre d'entre eux pourrait être anobli.

La Russie profita de l'esprit de ce décret pour se plaindre de l'invasion du jacobinisme en Pologne.

A cette époque, les affaires de la république se compliquaient encore par l'état de l'Europe, qui se trouvait modifié par le traité de Reichenbach et la paix de Véréla. Le traité que la république s'empressa de conclure avec la Porte n'eut aucune portée, par suite du rapprochement opéré entre la Prusse et l'Autriche, et bientôt la paix de Szistof et celle de Yassi, apprirent aux Polonais que, dans les combinaisons diplomatiques, le droit se mesure sur la force des réclamants.

Parcourons rapidement les actes de cette diète mémorable : le 16 décembre (1790), les nouveaux nonces prêtent serment à la confédération; le 5 mai 1791, on adopte d'enthousiasme l'acte constitutionnel dont nous empruntons à l'Histoire des trois démembrements de la Pologne les principales dispositions :

La religion catholique romaine reste la religion dominante de l'État; les autres cultes chrétiens sont tolérés; le roi doit toujours être de la religion dominante.

L'éligibilité du trône est abolie, sauf le cas de l'extinction de la famille qui y est appelée. L'hérédité est consacrée. A la mort du roi régnant, l'électeur de Saxe et ses descendants sont appelés à la succession héréditaire. Si ce prince n'a point d'enfant mâle, sa fille est déclarée infante de Pologne; mais elle ne pourrra disposer de sa main que de l'aveu de la diète, et son époux deviendra le chef de la dynastie future.

Le pouvoir législatif appartient à la diète, composée, comme précédemment, du roi, du sénat et des nonces. Le roi conserve à la diète voix délibérative; mais, en cas de partage, son suffrage est décisif : il pourra toujours prendre l'initiative, soit aux diétines par ses universaux, soit aux États par ses propositions; les diétines et les nonces auront aussi le droit de proposer.

La diète s'assemble tous les deux ans, mais sa convocation devient nécessaire dans les cas suivants : 1° une guerre étrangère; 2° des troubles intérieurs qui menacent l'État d'une guerre civile ou d'une révolution; 3° le danger visible d'une famine générale; 4° une minorité par la mort ou l'aliénation d'esprit du monarque. Le roi aura en outre le droit de suspendre, jusqu'à la législature suivante, l'exécution de tout décret auquel il n'aurait pas donné sa voix. On lui rend le droit de nommer aux emplois tel qu'il l'avait avant la diète de 1775 : il nomme les sénateurs, qui sont à vie.

Le pouvoir exécutif appartient au roi et à son conseil, composé de six ministres.

L'armée est entièrement à la disposition du pouvoir exécutif.

La régence appartient au conseil du roi, présidé par la reine mère, ou, à son défaut, par le primat, membre nécessaire du conseil.

Les ministres sont responsables envers la diète, mais ils ne peuvent être accusés que lorsque les deux tiers des voix se réuniront pour demander leur jugement.

Lorsque la pluralité de la diète témoignera au roi n'avoir plus de confiance dans un ministre, le roi est tenu d'en nommer un autre.

Les ministres seront jugés par le tribunal comitial ou tribunal permanent de la diète, seul juge des crimes d'État.

Dans l'intervalle des diètes, le roi et son conseil auront provisoirement le pouvoir de faire des règlements et des traités.

La noblesse est continuée dans ses anciens droits et priviléges.

La loi qui règle le sort des bourgeois des villes libres est confirmée

dans tous ses points, ainsi que l'admission de leurs députés à la diète. Ces députés, à la fin de la seconde année, ont le droit d'être anoblis; de même, ceux qui, dans les régiments, parviennent au grade de capitaine, et dans les dicastères, au rang de régent. A chaque diète, trente bourgeois propriétaires peuvent être anoblis sur la demande de leurs villes.

L'administration de la justice est répartie entre des tribunaux de première instance, des tribunaux d'appel et le tribunal assessorial.

Il y a, en outre, des justices territoriales pour la noblesse et les propriétaires, et des justices référendaires pour les paysans libres: enfin il y a pour l'État entier une haute cour, sous le nom de tribunal de la diète, qui connaît de tous les crimes contre la nation et le roi, et dont les membres sont choisis à chaque diète.

L'usage du pouvoir exécutif est confié à des commissions, pour l'éducation nationale, la police, la guerre et le trésor.

Le *liberum veto*, ainsi que toutes diètes fédératives, sont supprimés à jamais, comme contraires à l'esprit de la présente constitution, et tendant à troubler l'État.

Tous les vingt-cinq ans, il sera procédé à l'amélioration de la constitution, dans une diète constitutionnelle, extraordinairement convoquée à cet effet, et dont la forme est déterminée par une loi particulière.

Enfin, après avoir ainsi soustrait la Pologne à l'oppression étrangère et aux désordres intérieurs, et relevé un gouvernement capable d'assurer la liberté et l'intégrité de la patrie, la diète déclare que quiconque osera s'opposer à la constitution, comploter sa perte, troubler le repos de la nation, par une révolte formelle, une confédération ou autrement, sera regardé comme ennemi de la patrie, traître et conspirateur, et traduit devant le tribunal de la diète.

Telle était cette constitution que la Russie, à défaut d'autre prétexte, accusait de reposer sur des principes subversifs. Catherine aurait pu recourir à des moyens moins détournés pour la combattre: mais, retenue encore par l'alliance entre la Pologne et la Prusse, elle attendait la défection de Frédéric-Guillaume pour trancher avec l'épée toutes les difficultés de haute morale politique. En attendant, elle comptait sur l'influence de Stanislas-Auguste, dont elle connaissait bien le caractère. Ce prince faible, qui avait rédigé de sa main l'acte constitutif, paraissait alors franchement dévoué aux intérêts polonais; mais le rôle qu'il joua bientôt après l'a fait soupçonner de n'avoir été de bonne foi que dans les mesures qui l'intéressaient personnellement. Si l'alliance prussienne ne lui eût pas manqué, il eût sans doute fait parade de fermeté, parce que sa position eût été inattaquable; mais, dès que ce secours lui échappa, il redevint, au mépris de sa dignité, l'humble créature de Catherine.

Le ministre prussien félicita la diète au nom de son maître sur l'heureuse issue de cette laborieuse session: et les communications les plus amicales furent échangées entre les deux souverains. La nation polonaise semblait heureuse de ce qui venait d'être fait, et confiante dans l'avenir; la modération des actes du gouvernement, même à l'égard de quelques hommes dont les attaques passionnées étaient comme une provocation à des mesures de rigueur, attestait sa force et achevait de rallier ceux qui doutaient encore.

Cependant les négociations avec la cour de Saxe ne prenaient point une tournure favorable. L'électeur Frédéric-Auguste répondait à l'offre de la couronne avec reconnaissance, mais d'une manière évasive, et représentait, non sans raison, que cette question demandait à être mûrement considérée, sous le double rapport des intérêts saxons et polonais. Il est évident qu'il craignait de heurter de front la puissance russe. Catherine était bien éloignée de donner les mains à un arrangement si contraire à ses plans; toutefois, patiente autant qu'ha-

bile, elle faisait déclarer à Yassi, par son plénipotentiaire Bezborodko, qu'elle n'avait pas l'intention de soutenir en Pologne les ennemis du nouveau gouvernement. Cette manifestation était une réponse à la demande que Félix Pototski, Rzévuski et Branéki lui avaient faite d'envoyer des troupes en Pologne pour s'opposer aux dernières innovations; le traité signé à Stockholm et provoqué par Gustave III, en vertu duquel les rois étaient appelés à faire cause commune contre les principes républicains, et la mort de Potemkin, survenue à cette époque, modifiaient la politique de l'impératrice, et lui faisaient entrevoir d'autres moyens pour arriver à son but. En poussant les rois contre la France, elle prévoyait pour eux des revers dont il lui appartiendrait de fixer la compensation; et, si leurs armes étaient heureuses, elle opérait sur ses frontières un accroissement proportionnel à celui des puissances belligérantes.

Les diétines, auxquelles on crut devoir soumettre les travaux de la diète, les approuvèrent presque unanimement; et c'est sous ces auspices de satisfaction et de bonne harmonie que la diète ouvrit sa séance du 15 mars 1792, la première depuis son ajournement. La pénurie du trésor, qui ne pouvait suffire à tant de nouvelles charges, avait fait adopter une mesure qui froissa beaucoup d'intérêts privés : nous voulons parler de la vente des starosties. Ces biens domaniaux étaient à la disposition de la couronne, qui en faisait la récompense des services rendus à l'État; on les appelait *panis bené merentium;* les usufruitiers payèrent, suivant les époques, depuis la moitié jusqu'au vingtième seulement des revenus starostiaux. En dernier lieu, il avait été établi qu'au bout de cinquante années ces biens retourneraient à la couronne. Le décret, assumant une force rétroactive, dépossédа brusquement les tenanciers. Le parti russe, qui avait poussé à cette mesure présentée comme urgente, ne manqua pas d'exploiter les nombreux mécontentements qu'elle souleva.

Catherine, après avoir forcé Pitt de ployer sous sa volonté, avait conclu la paix d'Yassi le 9 janvier 1792; dès lors libre de ses mouvements, et pouvant s'applaudir d'avoir détourné par sa fermeté et par son génie les obstacles qui l'environnaient de toutes parts, elle changea de ton avec la Pologne, et reprit l'attitude d'une protectrice qui se sent en état de dicter des conditions. Elle commença par ruiner le seul appui sur lequel pouvait compter la république régénérée. Sachant bien que la Prusse ne tenait plus à ses engagements que par un lien moral, elle l'attaqua par l'intérêt, et, pour me servir de l'expression de Ferrand, elle eut assez mauvaise opinion de Frédéric-Guillaume pour lui proposer de se désavouer lui-même aux yeux de toute l'Europe, et de s'armer contre ceux à qui il avait mis les armes à la main. Les conférences de Reichenbach avaient rapproché ce prince de Léopold; la ruine immédiate de la Turquie n'était plus possible; l'Europe, délivrée de ce danger, et préoccupée de la question française, ne voyait plus le rétablissement de la Pologne que comme un point secondaire; néanmoins le caractère conciliant de l'empereur et l'estime qu'il professait pour l'électeur de Saxe eussent peut-être retenu Frédéric-Guillaume dans l'alliance polonaise. Les trois monarques s'étaient vus à Pilnitz, où ils convinrent des bases du traité de Vienne. Par ce traité, les cours d'Autriche et de Prusse se garantissaient l'intégrité de leurs frontières contre les attaques du dehors, et contre les troubles intérieurs que pourraient entraîner les progrès de la révolution française. Trois articles secrets étaient le véritable motif de cette garantie et l'objet réel du traité : par le premier, les deux cours reconnaissaient l'indivisibilité, l'indépendance et la nouvelle constitution de la Pologne; par le second, aucun prince des maisons de Prusse et d'Autriche ne pouvait épouser la fille de

l'électeur de Saxe; par le troisième, l'empereur et Frédéric-Guillaume s'engageaient réciproquement à employer leurs bons offices pour faire accéder à ce plan l'impératrice de Russie.

La mort de Léopold, arrivée le 1er mars 1792, rompit un accord qui reposait plutôt sur la volonté personnelle des deux souverains que sur les vues traditionnelles de leurs cabinets. François II penchait secrètement pour la politique de Joseph II; Catherine flatta ses idées belliqueuses déjà excitées par l'attitude hostile que prenait la France : en même temps elle faisait renouveler ses offres au cabinet de Berlin, qui céda à ses sollicitations.

Sur la demande que lui firent l'Autriche et la Prusse d'accéder au traité de Vienne, elle représenta qu'elle ne pouvait sanctionner les articles concernant la Pologne; mais, en dehors de ceux-ci, elle conclut un arrangement particulier avec François; et bientôt après un traité secret, entre la Russie et la Prusse, arracha à Frédéric-Guillaume la rétractation définitive de ses engagements avec la république. Malgré le secret dont la Russie enveloppait ces dispositions, la députation des affaires étrangères, instruite par ses agents de ce qui se tramait à Pétersbourg, signala ce nouveau danger à la diète, mais sans parler de la défection de la Prusse, soit qu'elle l'ignorât encore, soit qu'elle jugeât possible de ramener Frédéric-Guillaume à ses premières déterminations. On décréta avec autant d'ordre que de promptitude toutes les mesures qui pouvaient défendre l'indépendance nationale, et l'on n'hésita pas à remettre entre les mains du roi les pouvoirs les plus étendus; on le laissait maître de fixer le chiffre de l'armée, de choisir ou de révoquer les officiers, de disposer des fonds du trésor, et même de décréter des levées en masse, si une armée de cent mille hommes lui paraissait insuffisante. On ne pouvait croire que ce pouvoir royal, auquel on immolait les anciens priviléges polonais, se détruirait de lui-même dès son origine, comme s'il eût désespéré de s'établir avec honneur et d'une manière durable sur cette terre de patriotisme et de liberté. Il avait fallu des siècles pour démontrer le vice du régime républicain; Stanislas se chargea de démontrer, dans le court espace d'un règne, combien il est dangereux de faire dépendre du caractère d'un seul homme l'avenir et le salut de tout un peuple. Catherine ne compta jamais sur le dévouement de Stanislas-Auguste; elle compta sur sa bassesse, et elle fit bien : l'essence d'un gouvernement despotique est tout autre que celle des États pondérés; ils peuvent et doivent même invoquer les principes; mais, avant tout, ils doivent réussir; car, en dépit de leur omnipotence, les revers les accusent, et ils ne peuvent vivre qu'autant qu'ils sont forts. L'ex-mignon de Catherine n'était pas à la hauteur des circonstances; c'était un de ces hommes avec lesquels tombent les empires, et dont la bassesse d'âme explique le chute. Tandis que ce roi rhéteur trompait lâchement son peuple par des paroles étudiées, la Pologne décrétait que, lorsque l'ennemi aurait violé le territoire, les désastres et les pertes de chaque localité, de chaque citoyen, seraient supportés par la nation entière, considérée comme ne formant qu'une seule famille.

Cependant Félix Pototski, Rzevuski et Branéki s'étaient rendus à Saint-Pétersbourg; là, appuyés de Kossakovski qui était entré au service russe, ils renouèrent les mêmes intrigues qu'en Moldavie, et fournirent à Catherine le prétexte de n'intervenir dans les affaires de Pologne que pour soutenir les ennemis de la constitution; elle affectait de dire que c'était pour elle une question d'honneur et de bonne foi, et qu'elle ne pouvait abandonner les Polonais qui imploraient sa protection, en invoquant sa garantie solennellement stipulée dans les traités. Ainsi les mécontents s'adressaient au despotisme pour rétablir la liberté; c'était la censure la plus amère de celle qu'on voulait imposer à la nation. Ils signèrent à Pétersbourg l'acte de

confédération, qu'ils datèrent de Targowicz. Plusieurs nobles suivirent leur exemple; ils furent en petit nombre; nous donnerons leurs noms; si les princes ont des récompenses pour les traîtres, l'histoire doit les marquer au front et les vouer à une éternelle infamie. C'étaient le sénateur Wielohurski, Zlotniski, Msyczeuski, Zageroki, Suchorzewski, Kobyleski, Szweykovski et Hulewicz.

Catherine, pour leur laisser une apparence de bonne foi, et surtout pour jeter la désunion parmi ceux qu'elle allait attaquer, protesta qu'elle voulait uniquement venir au secours des bons citoyens, et remettre les choses dans l'état où elles étaient avant la constitution du 3 mai. En même temps, elle s'engageait à faire céder à la Prusse Thorn, Dantzick, et même quelques districts de plus, sous la seule condition qu'on lui laisserait faire sa part comme elle l'entendrait. Dès lors Luchesini changea de ton; et, pour ôter à la conduite de son maître ce qu'un changement si brusque avait de choquant et d'odieux, il n'eut plus d'autre soin que de préparer graduellement la diète à une rupture déjà arrêtée. Cependant tout annonçait qu'il était question d'un nouveau partage. La diète demanda des explications aux ministres étrangers résidant à Varsovie. Celui de Russie répondit qu'il n'avait aucune instruction à ce sujet; celui d'Autriche ne savait rien ou devait paraître ne rien savoir; Luchesini se contenta de dire que le roi de Prusse était étranger à tout ce qui se passait en Pologne.

Cependant les troupes russes entraient en Pologne; elles étaient précédées d'un manifeste qui expliquait cette invasion, et annonçait que l'impératrice, prenant en considération les intérêts de la république, envoyait des forces suffisantes au secours de la confédération de Targowicz. Nous n'entrerons pas dans la discussion de droit, à propos de cette invasion. Ce serait faire injure au bon sens de nos lecteurs, que de vouloir établir subsidiairement une vérité évidente par elle-même; les axiomes ne se démontrent pas. Mais on ne s'est pas contenté de dire que le démembrement de la Pologne était une injustice, on a prétendu qu'il était impolitique: c'est une grave erreur; la réunion des provinces polonaises a complété les moyens d'agression de l'empire russe; et, quand on pense à tout ce qu'il a fallu de patience, de souplesse et de fermeté pour arriver à ce résultat, quand on se souvient que la raison d'État ne se plie à la morale que quand la morale se trouve d'accord avec l'intérêt, on est forcé de reconnaître le génie de cette femme extraordinaire, et de légitimer ses titres à la reconnaissance de ses sujets.

La conduite de la Prusse fut bien plus blâmable que celle de la Russie: Catherine invoquait des traités; Frédéric-Guillaume reniait les siens; à l'instant où les circonstances en réclamaient l'application, ses troupes s'avançaient menaçantes pour accabler ces mêmes Polonais qu'il avait promis de secourir: jamais la royauté ne descendit plus bas, et ne se joua avec plus d'impudeur de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes.

L'Autriche ne s'était déclarée ni pour ni contre la constitution; mais il s'agissait de se mettre en mesure contre une double agression. Dans ce péril, les Polonais, ne pouvant plus compter que sur eux-mêmes, augmentèrent encore les pouvoirs confiés au roi. Il avait promis de se mettre à la tête de l'armée, et de défendre au péril de ses jours la nation constituée. L'anoblissement des bourgeois, les promotions militaires, tout fut remis entre ses mains avec une confiance qui rend sa trahison plus noire encore.

Le 29 mai 1792, la diète déclara que ses sessions étaient terminées, mais en se réservant de les reprendre si les circonstances l'exigeaient. Stanislas-Auguste, revêtu d'un pouvoir presque dictatorial, donna bientôt la mesure de sa faiblesse, ou plutôt de sa déloyauté; on eût dit que les choix de ce prince étaient calculés à dessein pour paraly-

ser l'effet des mesures les plus salutaires; il suffira de dire qu'il laissa prendre de l'influence dans le conseil aux partisans de la Russie, et que deux ennemis de la constitution furent chargés, l'un, du département des affaires étrangères, l'autre, de celui de la guerre. Les opérations financières, soit à l'intérieur, soit pour les emprunts qu'on négociait à l'étranger, étaient entravées par les mêmes causes : l'achat des armes n'eut lieu qu'imparfaitement, et l'armée resta incomplète sous le rapport numérique comme sous celui de l'organisation. Une soumission immédiate de la part de Stanislas n'était pas ce que désirait Catherine; il lui convenait de désorganiser, dans cette lutte inégale, les éléments à peine rassemblés qui portaient ombrage à son ambition; elle faisait dire au roi qu'elle comprenait les embarras de sa position, qu'elle en tiendrait compte, mais qu'il serait aussi impolitique que dangereux pour lui et pour la nation de lui opposer une résistance trop marquée.

Cependant l'impératrice avait mis en mouvement des forces imposantes. Plus de cent mille Russes envahissaient du nord au sud les frontières polonaises : le général Kokhovski partagea son corps d'armée en trois colonnes qui marchèrent sur Bala, Mohilef et Kief, tandis qu'un autre général russe, Kreschchetnikof, attaqua la Lithuanie. Les Polonais n'avaient à leur opposer qu'environ soixante mille hommes, nombre qu'il eût dépendu du roi de porter au triple.

Selon Ferrand, Joseph Poniatovski réunissait environ vingt mille hommes dans les voïévodies de Braclaw et de Kief. A Dubno se formait un camp de douze mille hommes, auquel Stanislas-Auguste avait promis de se rendre sans délai. En Lithuanie, Judytski avait rassemblé huit mille hommes. En ajoutant à ces troupes les garnisons, les dépôts, les recrues, on obtient le total que nous venons d'indiquer.

Pour s'opposer aux trois colonnes de l'armée ennemie, Poniatovski (Joseph) avait partagé la sienne en trois corps. Il gardait le commandement du premier, donnait celui du troisième à Wiélohurski, et mettait le second sous les ordres de Kosciuszko, déjà connu par la valeur et les talents dont il avait fait preuve aux États-Unis, et que, depuis son retour, il voulait consacrer à la défense de la patrie.

Enfin commença cette lutte où coula sans fruit tant de sang généreux. Les Russes trouvaient partout une résistance opiniâtre, et achetaient chèrement leurs avantages. A la fin de mai, les trois corps polonais, qui étaient parvenus à opérer leur jonction, furent obligés de se replier sur Polone, où ils avaient établi leurs magasins; les Russes se présentèrent devant cette place presque en même temps que les ennemis y entraient; un des corps polonais s'était égaré, et les deux autres avaient essuyé un échec considérable; la présence d'esprit de Kosciuszko, qui passa à travers l'armée russe, sauva cette division d'une destruction entière. Bientôt il fallut évacuer Polone. Les Russes, après s'être inutilement opposés à ce mouvement, perdirent quelques milliers d'hommes, et n'opérèrent leur retraite qu'avec beaucoup de difficulté. Les généraux polonais voulaient prendre position à Ostrog; mais, n'y trouvant aucunes munitions, ils se virent forcés de se retirer à Dubno; là devait se former ce camp de douze mille hommes où le roi était vainement attendu. On y avait concentré un matériel considérable; mais les cadres étaient loin d'être au complet. Poniatovski reçut aussitôt l'ordre de se porter sur le Bug, pour en défendre le passage aux Russes. Les troupes lithuaniennes avaient reçu le même ordre; trahies par le prince de Würtemberg, dont on intercepta une correspondance avec le roi de Prusse, elles avaient passé successivement sous le commandement de Judytski, qui avait effectué son mouvement sur Grodno, et sous celui de Zabiello, qui manœuvrait pour couper la division du général Fersen, lorsque ce dernier reçut égale-

ment l'ordre de couvrir le Bug. L'étendue de ce fleuve, le peu de profondeur de son lit, rendaient impossible la mission des chefs polonais. Le plan que conseillait la prudence, devant un ennemi plus nombreux et mieux discipliné, eût été de harceler les Russes dans des positions qu'on était maître de choisir, de les forcer à diviser leurs masses en les affamant, et de ne les combattre qu'à forces égales et avec l'avantage des lieux; mais, avec Stanislas-Auguste, rien ne pouvait réussir; une seule mesure peut-être eût sauvé la Pologne : c'était de le déclarer en démence, et de confier à Kosciuszko le pouvoir dictatorial.

Dix-huit mille Russes, commandés par Kokhovski, ne purent entamer six mille Polonais commandés par Kosciuszko à Dubienka; repoussés trois fois avec perte, ils tournèrent cette position du côté de la Gallicie, et forcèrent Kosciuszko à se replier sur Kranystaf. Cette retraite, opérée dans le plus grand ordre, est un de ses plus beaux faits militaires.

Cependant le roi, enfermé dans sa capitale, avait formé, près du faubourg de Praga, un camp de cinq mille hommes qui devaient l'accompagner à l'armée; au lieu de se mettre à leur tête, il les fit partir avec le général Byszewski, mais en lui donnant l'ordre secret de s'approcher successivement des divisions qui bordaient le Bug, sans se joindre à aucune (Ferrand). Cet ordre fut ponctuellement exécuté.

Tandis que ces événements tenaient la nation dans la perplexité, les ambassadeurs russe et prussien continuaient de résider à Varsovie. Stanislas essayait de détacher Catherine de Frédéric-Guillaume, en offrant de faire substituer le grand-duc Constantin à l'électeur de Saxe dans l'acte de la constitution. Mais l'impératrice lui prescrivit plus impérieusement que jamais d'accéder à la confédération de Targowicz. Peu de jours après, Stanislas publiait un manifeste pour demander à la nation entière de concourir à la défense générale. « Nous remettons, « disait-il, à la vertu de la nation les « destinées de la patrie et les nôtres; « nous voulons partager tous ses dan- « gers et mourir avec elle. » Il n'ignorait pas qu'il était trop tard pour que cette mesure fût efficace; on a jugé qu'il n'y avait recouru que pour échapper au reproche de l'avoir négligée dans un but liberticide. Il n'en continuait pas moins de négocier avec Catherine, qui daignait à peine lui répondre, et se contentait de le sommer, par l'intermédiaire de son ministre, d'accéder à la confédération de Targowicz. Dès lors il ne balança plus; mais il assembla un conseil, espérant s'affranchir ainsi de toute responsabilité.

Cette confédération de Targowicz, si peu nombreuse et si faible par elle-même, se recrutait à la suite des armées russes, et arrachait par la crainte et la violence des signatures contre lesquelles on s'empressait de protester dès que l'ennemi était éloigné. Des villages, des villes, des provinces entières se déclaraient contre toute mesure émanant des chefs de cette confédération antinationale. Cependant la perfide inaction du roi avait changé en stupeur et en découragement l'élan généreux de la nation : les revers essuyés près de Mir déterminèrent le conseil de guerre à proposer à Stanislas-Auguste de demander un armistice, et de tenter un dernier effort auprès de Catherine. Le roi, qui se croyait un grand négociateur, renouvela l'offre qu'il avait déjà faite à l'impératrice, de désigner le second des grands-ducs pour successeur à la couronne de Pologne; elle lui répondit qu'elle exigeait d'abord son accession à la confédération, et qu'elle lui donnait le conseil de ne pas attendre, pour le faire, à la dernière extrémité.

Le même jour que cette réponse lui parvint, il assembla dans son cabinet les ministres, les deux maréchaux de la diète de 1788 et ses deux frères; il leur donna connaissance de la dépêche impériale, fit valoir l'impossibilité de lutter contre trois puissances, affirmant que l'Autriche avait déjà formé une alliance avec les deux autres cours, et conclut par le conseil de se rattacher

à la Russie. « C'est d'après ces considé-« rations, ajouta-t-il, que j'ai pris la « ferme résolution de signer la confédé-« ration de Targowicz. » Sur treize votants, l'avis du roi réunit sept suffrages; les six autres en firent valoir avec force la honte et les dangers. Jamais l'égoïsme n'est plus contagieux que lorsqu'il parle du haut du trône. Stanislas-Auguste signa son adhésion le 23 juillet 1792. En vérité, Catherine eut raison de tout espérer d'un tel homme. Il n'entre pas dans notre sujet de retracer la consternation, le dégoût et le désespoir qui s'empara de la capitale et de l'armée à cette étrange nouvelle. Les confédérés poursuivirent avec un égal acharnement les hommes et les nouvelles institutions; l'armée, abandonnée de son chef, fut morcelée et réduite, sous prétexte qu'on n'était pas en guerre avec les Russes. Le parti vainqueur fut réduit à composer la généralité de tout ce que la Pologne avait de plus vénal et de plus abject. Tous les travaux de la diète furent annulés; dans l'armée, dans les finances, dans l'administration et la justice, tout fut bouleversé : le cri public sauva à peine les meilleurs citoyens, auxquels on faisait un crime de leur dévouement à la patrie. Les droits rendus aux villes libres furent annulés, ainsi que tout ce qui se rattachait aux travaux de la diète régénératrice, et l'on décréta la séparation administrative du grand-duché de Lithuanie et de la Pologne proprement dite.

Catherine n'attendait plus qu'une occasion favorable pour montrer au monde comment elle entendait les libertés polonaises; ce qui convenait à sa politique, c'était de désorganiser, pour établir son levier entre les pièces disjointes de l'édifice dont la masse eût résisté à ses efforts. En Suède, elle fut sur le point de soumettre le pouvoir royal à l'oligarchie; la révolution de 1772 déjoua ses projets; mais la preuve que cet essai ne demeura pas infructueux, c'est que, plus tard, dans la guerre qui finit par le traité de Wa-réla, les officiers suédois refusèrent de pousser plus loin leurs avantages, sous le prétexte qu'ils avaient pris les armes pour se défendre et non pour attaquer. Peut-être les revers dans lesquels le courage aventureux de Charles XII avait précipité la Suède, étaient-ils la cause d'une circonspection trop légitime; mais l'impératrice n'avait rien négligé pour faire tourner ces dispositions à son avantage. Cette même souveraine, dont le despotisme ne connaissait aucune limite, et qui venait de ruiner le pouvoir royal en Pologne, se déclarait en même temps contre l'extension du même système que la France fondait chez elle à ses risques et périls. Elle voyait avec plaisir cette grave question occuper les grandes puissances de l'Europe. Elle y trouvait l'occasion de se rapprocher de l'Angleterre, dont elle avait heurté la politique et humilié l'orgueil dans les dernières guerres contre les Turcs et les Suédois. En favorisant la coalition contre la France, elle avait peu à risquer; maîtresse de la Pologne, elle pouvait offrir à ses alliés, si leurs armes étaient malheureuses, des compensations qui légitimeraient à leurs yeux ses propres envahissements.

Les ministres de Hollande, d'Angleterre, de Prusse, d'Autriche et de Russie s'étaient réunis à Luxembourg, pendant que le duc de Brunswick pénétrait en Champagne. Les prétentions de l'Autriche sur la Bavière, qu'une indiscrétion fortuite laissa percer, alarmèrent la Prusse; Frédéric-Guillaume, dont l'armée était affaiblie par des maladies, trouvant dans les Français une énergie à laquelle il ne s'était pas attendu, craignit pour la Bavière; et bientôt, contre le vœu de l'Autriche, les armées coalisées rétrogradèrent. De nouvelles conférences s'ouvrirent à Verdun. Le ministre prussien déclara que son maître ne s'engageait à soutenir une guerre dispendieuse qu'autant qu'il trouverait d'autre part des dédommagements; le ministre russe abonda dans le sens de cette prétention, et celui d'Autriche, voyant qu'il faudrait bien lui faire aussi une part, saisit l'occasion d'un si facile agrandissement.

Les confédérés de Targowicz, qui ne se lassaient pas d'exalter la magnanimité de Catherine, sans y croire eux-mêmes, ignoraient encore que le sort de la Pologne venait de se décider à Verdun. Les troupes prussiennes pénétraient dans la grande Pologne, et les Russes, en s'éloignant de cette province, semblaient leur laisser à dessein le champ libre. La Pologne était foulée, vexée, affamée par ses prétendus protecteurs. Ceux qui avaient amené ce triste état de choses attribuaient les malheurs publics à la constitution du 3 mai, et publiaient dans des manifestes que le rétablissement complet des anciennes formes républicaines ferait cesser tous les désordres et toutes les plaintes. Branéki, à la tête d'une députation nombreuse, était allé porter à Catherine les hommages et la *reconnaissance* de la nation; ils lui offrirent une alliance à l'instant où elle ne voulait que la servitude; elle ne daigna pas s'expliquer sur l'intégrité du territoire envahi, mais elle répandit l'or sur ces vils spéculateurs des misères de leur patrie, pensant avec raison que quand de tels hommes sont payés, on est quitte avec eux. Félix Pototski, que des ressentiments particuliers et l'ambition avaient jeté dans le parti russe, ne fut pas plus heureux auprès de l'impératrice dans la mission dont la généralité l'avait chargé; il resta à Pétersbourg, moins sensible au regret d'avoir été l'instigateur de la confédération de Targowicz, qu'à celui de voir ses espérances ruinées.

Le 16 janvier 1793, la Prusse annonça qu'elle ne faisait entrer ses troupes en Pologne que du consentement de la Russie et de l'Autriche; le but ostensible des trois cours était d'arrêter, dans les provinces dont elles se déclaraient protectrices, les progrès du jacobinisme; ce prétexte était, sans contredit, on ne peut moins plausible; mais, à l'instant même où les cabinets violent sans pudeur les droits de l'équité, ils affectent de rendre hommage à quelque principe d'ordre ou de morale dont ils modifient, selon l'occurrence, la portée et l'interprétation.

La confédération, entachée des vices de son origine, voulut donner quelque signe de vie politique; elle demanda l'évacuation des troupes prussiennes; et, sur le refus qui accueillit cette démarche intempestive, elle fulmina un décret arrêté aussitôt que rendu, par lequel le peuple polonais était appelé à se soulever en masse pour expulser les Prussiens du territoire; rien ne pouvait ajouter au ridicule de cette forfanterie, si ce n'est l'obligation imposée par le ministre russe de la rétracter immédiatement. Igelström, général en chef des troupes russes, cassa tous les ordres qu'avait donnés Rzévuski, qui commandait celles de la confédération; il fallut renoncer à défendre Czenstokof, à céder aux Russes la forteresse de Kaminiec, et envoyer cantonner en Ukraine vingt-cinq mille Polonais, qui furent échelonnés au milieu des forces ennemies, ou, du moins, toutes prêtes à le devenir. Le pouvoir du roi, que heurtait celui de la généralité assemblée à Grodno, n'était plus reconnu que dans quelques provinces; tout était anarchie et confusion.

Le 4 avril, Dantzick ouvre ses portes à la Prusse, après une courte résistance. Le 8 du même mois, les deux cours publient leurs déclarations, et annoncent leur volonté immuable de resserrer la Pologne dans des frontières plus étroites, pour garantir leurs Etats respectifs des principes démagogiques, hautement avoués par un grand nombre de Polonais.

Le roi fut obligé de partir pour Grodno, où Catherine voulait faire tenir une diète. De cette ville Stanislas-Auguste publia des universaux, après avoir rétabli le conseil permanent. C'est ainsi qu'il se prêta à sanctionner ce nouveau partage qui donnait à la Russie trois millions sept cent quarante mille habitants, et plus de deux cent mille werstes carrées, tant dans la fertile Pologne que dans le grand-duché de Lithuanie. Toujours phraseur et pusillanime, il demanda à

Catherine la permission d'abdiquer, et n'eut point le courage de le faire. Il faut, écrivait l'impératrice à son ministre, qu'il tienne entre ses mains les rênes de l'État, jusqu'à ce qu'il l'ait tiré de la crise présente. C'est seulement à ce prix que je pourrai me résoudre à lui assurer un sort *heureux* dans la retraite qu'il médite.

Les assemblées des diétines furent composées comme le comportaient les circonstances. Tous ceux qui n'avaient pas renoncé formellement à l'acte constitutif, pour accéder à la confédération de Targowicz, ceux qui avaient accepté le droit de bourgeoisie, ou qui s'étaient fait remarquer par quelque protestation courageuse, furent exclus du droit d'élire ou d'être élus. Malgré toutes ces précautions, les nonces répugnaient au suicide national : Sievers employa la rigueur et la violence, et finit par menacer la diète d'envahir toute la Pologne si l'on se refusait plus longtemps à sanctionner les sacrifices exigés. Enfin, après une résistance où brillent encore l'honneur et le patriotisme de quelques nonces, tout ce que Catherine ordonnait fut exécuté. Le traité fut signé le 23 juillet. La Prusse qui, jusque-là, s'était tenue à l'écart, jeta tout à coup le masque; il y avait encore plus d'indignation contre cette puissance que contre la Russie; l'énergie se porta tout entière contre des prétentions qui n'étaient pas encore consommées; malgré les menaces et les violences, malgré la force armée qui assiégeait le lieu des délibérations, nucune voix ne s'éleva pour appuyer le protocole des ministres russe et prussien. On déclara aux députés qu'ils ne sortiraient pas de la salle avant de signer leur adhésion. Ce ne fut qu'à trois heures du matin, et sur une interprétation détournée de ce silence accusateur, que la députation fut autorisée à signer. La Russie, comme nous venons de le voir, s'était approprié la moitié de la Lithuanie; elle eut les palatinats de Podolie, de Polotsk, de Minsk, une partie de celui de Wilna, et la moitié de ceux de Novogrodek, de Brzesc et de Volhynie. La Prusse étendit ses frontières dans la grande Pologne; mais, ce qui était pour elle d'une véritable importance, elle obtint tout le cours septentrional de la Vistule, par la cession de Thorn et de Dantzick.

La confédération de Targowicz, dont on pouvait désormais se passer, fut dissoute; et la diète, qui restait confédérée, compléta cette œuvre d'asservissement par un traité de commerce et d'alliance défensive avec la Russie; il fut signé le 14 octobre 1793.

On n'avait pas même laissé à la Pologne, ainsi mutilée, la faculté de fermer ses plaies : tout fut rétabli dans le même état qu'en 1788; Igelström, ministre de Catherine et général des troupes russes, donnait au conseil permanent des ordres qu'il se chargeait de faire exécuter. L'armée polonaise fut réduite à quinze mille hommes; le licenciement fut appliqué aux corps qui, par leurs services, avaient le mieux mérité de la patrie. Le mécontentement fermentait dans tous les cœurs; des émissaires français attisaient encore la haine contre l'oppression étrangère, et répandaient de l'argent dans les provinces. Ils faisaient ressortir les fautes qu'on avait commises, et les rattachaient logiquement à la trop grande extension donnée au pouvoir royal. En Pologne, ce n'était qu'une vérité accidentelle; mais il leur importait de faire, loin de leurs frontières, une diversion puissante qui occuperait Catherine et Frédéric-Guillaume. L'Autriche n'avait pris aucune part directe au second démembrement; l'indemnité de la Prusse, taillée dans le territoire polonais, semblait consacrer de sa part un droit qui s'appuyait sur des revers. Les succès des armées françaises retentissaient en Pologne comme un appel aux armes. La Russie n'avait laissé à sa proie abattue que tout juste assez de vie pour essayer de secouer le joug, et c'est dans cette lutte prévue et, pour ainsi dire, provoquée, qu'elle allait frapper le coup définitif. Pour allumer cet incendie, il ne fallait qu'une étincelle. Il en rayon-

nait de trop de cœurs indignés pour que l'attente fût longue encore. Le général Madalinski refuse de licencier sa brigade; il réunit, dans le palatinat de Siradie, quatre-vingts gentilshommes qui brûlent de s'associer à cet acte de périlleuse énergie; de là il court à Sandomir; la noblesse, étonnée d'abord, cède; il parvient à réunir quatre mille hommes, avec lesquels il harcèle, sans se laisser entamer, les corps russes envoyés pour le combattre. L'insurrection s'étend; Igelström somme le conseil permanent d'envoyer contre les insurgés les troupes polonaises; on l'avertit qu'elles passeront à Madalinski; le général-ministre voit alors tout le danger de sa position; les arrestations se multiplient; mais les suspects, c'est la nation tout entière; il fait décréter coupables de sédition les Polonais qui veulent reconquérir une patrie, et l'insurrection devient plus menaçante. Quinze mille Russes occupent Varsovie, et sont exclusivement chargés de la garde du roi; on disperse les troupes polonaises dans les faubourgs. Quelques citoyens plus exaltés prennent le bonnet rouge, comme pour menacer l'abus du despotisme par le déchaînement des vengeances populaires; mais, comme nous l'avons remarqué, une révolution, en Pologne, ne pouvait commencer que par la noblesse; la bourgeoisie ne pouvait que recevoir l'impulsion; quant aux paysans, à peine, dans ces conflits, s'apercevaient-ils qu'ils changeaient de maîtres; l'attitude qu'ils prirent était plutôt l'effet de l'entraînement que celui d'une conviction raisonnée: le désir de la vengeance les faisait sortir de leurs demeures dévastées, et leurs revers, non moins que leurs succès, les attachaient à la cause commune.

Les Russes venaient d'évacuer Cracovie pour se porter à marches forcées sur la capitale; Kosciuszko se présente devant cette ville, la seconde de la Pologne pour son importance, la première peut-être pour le patriotisme. Plusieurs palatinats se déclarent pour lui; l'acte d'insurrection est dressé en quelques heures. C'est dans ces moments solennels que le mérite se trouve porté à la première place, et que l'autorité revêt un caractère vraiment honorable, parce que la confiance des masses la proportionne à la grandeur du danger. Kosciuszko est nommé par acclamation chef de la force armée; on lui confie la formation d'un conseil suprême national; le gouvernement provisoire s'organise. Ce fut sous la sanction du serment, et en présence des autels, que s'inaugura la plus sainte des insurrections. La constitution du 3 mai fut lue dans l'église de Sainte-Marie, et tous jurèrent de la rétablir au péril de leur vie.

Ce n'était pas assez de la Russie et de la Prusse pour écraser la malheureuse Pologne; l'Autriche repoussa les égards que la république lui témoigna, sous le spécieux prétexte que l'insurrection *proclamait les principes monstrueux de la Convention*. Cette accusation était une insigne fausseté; les Polonais se soulevaient pour se soustraire aux abus d'une république incomplète, ou plutôt d'une oligarchie turbulente; la France au contraire sortait violemment de ses mœurs monarchiques, et attaquait le principe pour détruire l'abus. Vienne avait un autre motif: le dernier démembrement n'avait été profitable qu'à deux cours; il fallait que ce cabinet fournît son contingent d'iniquité, pour pouvoir prétendre à une part dans les dépouilles. Stanislas-Auguste fut obligé de désavouer l'insurrection dans des universaux écrits sous la dictée des ministres russes; ce prince sans énergie croyait avoir fait preuve d'une grande habileté, lorsqu'il parvenait à glisser dans ses manifestes quelques expressions vagues qui, en échappant à la censure russe, laissaient entrevoir qu'il approuvait en secret ce qu'il était forcé de blâmer officiellement. Cependant Kosciuszko voyait à chaque instant ses forces s'accroître; la plus grande partie des troupes de la couronne étaient passées sous ses drapeaux; la jeunesse manifestait le plus brûlant enthousiasme; deux cents étudiants de l'université de Cracovie s'étaient engagés spontané-

ment. Kosciuszko profita de cette ardeur, il confia le commandement de Cracovie au général Wadzitzki, et manœuvra avec habileté pour s'approcher de la capitale. A Harlawice, il rencontre et bat le général russe Tormassof. La moitié des troupes polonaises n'était composée que de paysans des environs de Cracovie; ces hommes suppléaient par l'intrépidité à ce qui leur manquait du côté de la discipline; on en a vu dans l'action se précipiter sur les canons, couvrir la lumière d'une main, et de l'autre abattre à coups de faux les artilleurs russes, surpris eux-mêmes d'un tel mépris de la mort. A la nouvelle de cet avantage, une généreuse émulation s'empara de Varsovie. Les rigueurs de la police russe, le désarmement de plusieurs corps polonais, la certitude que les autres auraient bientôt le même sort, un besoin de vengeance si longtemps comprimé dans tous les cœurs, enfin la certitude que bientôt l'arrivée des Prussiens et des renforts qu'attendait Igelström rendrait toute résistance impossible, telles furent les causes qui hâtèrent la délivrance momentanée de Varsovie.

Le 17 avril, c'était le jeudi saint, les chefs secrets de l'insurrection, instruits qu'Igelström avait envoyé au secours de Tormassof une grande partie de sa cavalerie, jugèrent qu'il était temps d'agir. A quatre heures du matin, plusieurs officiers polonais de différentes armes commencèrent les mouvements dont on était convenu; les gardes du roi et les uhlans courent à l'arsenal, fraternisent avec les troupes qui le gardaient, et distribuent des armes au peuple, qui se porte en tumulte vers la maison d'Igelström. Le combat s'engage sur ce point; les rues deviennent le théâtre de luttes sanglantes; les Russes opposent à toutes ces attaques une fermeté opiniâtre; mais, dans un conflit de cette nature entre des corps réguliers et des masses, si l'action se prolonge, l'avantage reste presque toujours à ces dernières, dont les pertes ne peuvent être appréciées. Aux premiers coups de feu, la garde qui était de service au château court au secours des insurgés. Le roi fait dire au général Igelström qu'il lui conseille d'évacuer Varsovie. Celui-ci, ne sachant à quel parti s'arrêter, veut aller lui-même se concerter avec Stanislas-Auguste. Son neveu se charge de son message; il est tué. Cependant le régiment de Dzielinski, commandé par le colonel Hauman, pénètre jusqu'au château, malgré les efforts de Gagarin, qui est obligé de se retirer après avoir essuyé une grande perte. A l'arsenal et sur plusieurs autres points, la victoire resta aux insurgés. Igelström continuait à se défendre: isolé des corps sur lesquels il avait compté, et dont la plupart venaient d'abandonner la ville, il mit le feu à ses papiers, et prit enfin le parti de la retraite; elle s'effectua non sans peine à travers des jardins, pour éviter les rues, où on les attendait au passage. Dans la soirée du 18, ce ministre de Catherine se retirait devant le peuple après avoir perdu onze pièces de canon, plus de deux mille morts, et un nombre triple de prisonniers et de blessés qui furent victimes de l'exaspération du vainqueur.

Le peuple avait proclamé Mokranovski commandant de la ville, et Zakrzevski président de la régence. Ils prirent aussitôt toutes les mesures qu'exigeaient les circonstances; et, le 18, tout était calme. Le peuple, qui avait donné tant de marques éclatantes de courage, en donna aussi de son désintéressement. On avait trouvé quatre-vingt-seize mille ducats dans les caisses du ministre russe, et un grand nombre de billets de banque. Sur la proclamation du président de la régence, ces fonds furent rapportés, à l'exception d'un millier de ducats. En lisant ces détails si honorables pour le peuple, on se reporte involontairement à une époque non moins glorieuse, et l'on regrette que la nation qui a donné le même exemple, refuse à ses aînés en dévouement jusqu'à la vaine solennité d'un anniversaire.

Stanislas, qui avait été tour à tour

l'homme de confiance de Catherine, le réformateur du 3 mai, Targowicien, et commissaire du second partage, ne pouvait manquer de se draper dans le nouveau rôle que la fortune venait de lui faire; il approuva hautement tout ce qui avait été fait sans lui, et probablement malgré lui, se réservant de changer de langage à la première occasion. Toutefois on jugea prudent de le garder à vue, et cette mesure nécessaire, mais humiliante, il s'y résigna, sans doute avec l'idée de s'en faire plus tard un mérite auprès de Catherine. Cependant on affectait de le traiter avec égard, et l'on ne pouvait agir autrement, le rétablissement de la constitution du 3 mai étant le mot d'ordre de l'insurrection. D'ailleurs le dictateur était roi de fait, et il est douteux, si la Pologne eût été sauvée, qu'on eût encore compromis le salut commun, en déférant la même autorité à un prince qui en avait fait un si pitoyable usage. A Wilna, les mesures furent prises avec tant de secret, que la garnison russe, sans avoir eu le temps de se mettre en défense, se trouva prisonnière de guerre. La Samogitie, Grodno, Brzesc, Sandomir chassèrent l'ennemi et accédèrent sans réserve à ce qu'avaient décrété les palatinats déjà révoltés. L'amour de la patrie fit taire les intérêts d'alliance et de famille: François Sapiéha, fils du grand chancelier et gendre de Félix Pototski, remit spontanément la charge de grand général qu'il devait à la confiance des Lithuaniens, et ne demanda que l'honneur de servir comme simple capitaine sous les ordres de Kosciuszko. Oginski résigna également la charge de grand trésorier de Lithuanie, et leva à ses frais un régiment de chasseurs. Kosciuszko pensa qu'il était temps de remplacer le conseil provisoire par un conseil national siégeant à Varsovie, et agissant de concert avec le roi, qui se déclara inséparable de la nation et du conseil.

Nous regardons cette mesure comme prématurée; le désir de rentrer dans la constitution de 1791 l'explique sans doute; mais Kosciuszko, dont l'ambition se bornait à être utile, oublia que dans ces moments de crise, où le salut commun dépend d'un chef, il faut user du pouvoir non dans la mesure d'une volonté vertueuse, mais dans celle qu'indiquent les circonstances; peut-être que, prévoyant l'impossibilité d'une longue résistance, il crut devoir partager avec des hommes éprouvés la responsabilité de l'avenir. Quoi qu'il en soit, le conseil suprême national commença ses séances le 30 mai, et s'occupa avec zèle de la tâche qui lui était confiée. Les bourgeois laissèrent éclater leur mécontentement de ce que la noblesse était seule appelée à diriger une révolution qui était l'œuvre de tous. Cependant ils cédèrent aux représentations de Kosciuszko; mais cette tendance annonçait évidemment que le rétablissement de la constitution de 1791 n'aurait satisfait qu'incomplétement les esprits.

Quelques papiers d'Igelström avaient échappé aux flammes; peut-être même avait-il épargné à dessein ceux qui compromettaient un assez grand nombre de Polonais vendus aux Russes, pour jeter la défiance au sein du parti national. L'examen de ces papiers fut confié à un comité. On crut voir dans la lenteur avec laquelle il procéda le désir de sauver les coupables; et, à vrai dire, le principal coupable était le roi, dont la conduite pouvait servir d'excuse aux trahisons subalternes. Rogozinski, intendant de la police, fut déclaré criminel d'État, mais son exécution fut différée, et le peuple murmura hautement. Les nouvelles reçues de Wilna donnèrent un caractère plus sérieux au mécontentement. Kossakovski, en conservant l'uniforme russe, s'était fait nommer grand général de la Lithuanie; on lui avait fait son procès en quatre heures, et sur le gibet où il expira on avait écrit: *Volonté de la nation*. Cet exemple de sévérité entraîna Varsovie; la justice du peuple n'erra point dans la désignation des victimes: Kossakovski, frère du général et évêque de Livonie, Ozarovski, grand général de la cou-

ronne, Zabiello, général de camp de Lithuanie, Ankwicz, maréchal du conseil permanent, furent pendus, avec cette inscription : *Punition des traîtres à la patrie.* Le nombre des personnes arrêtées s'élevait à cent cinquante. Les ministres étrangers affectaient de ne voir dans ces exécutions que la répétition de ce qui se passait en France; Kosciuszko désavouait hautement ces bruits, et le peuple, craignant que pour les démentir d'une manière plus formelle on ne fît grâce aux coupables, voulut se faire justice lui-même. Les plus exaspérés forcèrent les prisons, et livrèrent au supplice ceux dont ils purent s'emparer. Kosciuszko parvint à arrêter cette effervescence : il eut le tort de sévir contre les principaux auteurs du désordre avec plus de promptitude que contre les prisonniers politiques; il alla même jusqu'à attribuer aux Russes le dessein de *jacobiniser* la révolution polonaise pour donner une apparence de justice à leurs prétendus griefs : c'était arrêter l'élan de la nation, et se priver de l'énergie qui, une fois dirigée contre l'ennemi commun, pouvait seule balancer sa supériorité numérique. Il n'est point douteux que les émissaires de la Convention n'essayassent de pousser la Pologne dans les voies de la révolution française; mais la noblesse ne pouvait adopter des principes dont les conséquences entraînaient la perte de ses priviléges; quant à la supposition que les Russes et les Prussiens excitaient les insurgents au jacobinisme, on ne saurait admettre, à moins d'être aveuglé par ses préjugés ou ses opinions, que des intérêts aussi opposés que ceux de l'absolutisme et de la liberté la plus illimitée, se soient rencontrés sur le même terrain dans l'emploi de moyens semblables. Ce fut donc de puissance à puissance que Kosciuszko entreprit de lutter contre la Russie, la Prusse et l'Autriche, résolution qui honore son courage, mais dont l'issue ne pouvait être longtemps douteuse.

Le général prussien Wolki se rapprocha de sa frontière où s'assemblait une armée; un renfort de quarante mille Russes venait d'entrer en Pologne, sous le commandement des généraux Dénissof, Fersen et Souvorof; Igelström manœuvrait toujours entre Varsovie et Cracovie, menaçant tour à tour ces deux villes, et ne se laissant jamais entamer. Kosciuszko inquiétait ses mouvements, et, tâchant de discipliner ses nouvelles levées, il les préparait, par une guerre d'escarmouches, à se mesurer contre l'élite de deux armées redoutables.

Au commencement de juin, les troupes prussiennes se réunirent aux Russes, et Frédéric-Guillaume prit le commandement des deux armées combinées; le 6, près de Sielce, Kosciuszko fut débusqué de sa position malgré une résistance meurtrière; le 8, le général polonais Zaïonczek se vit forcé d'abandonner le champ de bataille après une lutte de six heures. Bientôt après cet avantage qu'ils remportèrent près de Kheim, les alliés recurent de nouveaux renforts : c'était un corps de troupes russes commandées par Fersen et par le prince de Nassau. Dans cette extrémité, les insurgés adressèrent un appel aux habitants de la Pologne prussienne. Le 15, la trahison de Winiaski ouvre aux Prussiens les portes de Cracovie; le second boulevard de la Pologne venait de tomber lorsqu'on apprit que les Autrichiens, maîtres de Sandomir, pénétraient dans les palatinats de Kheim et de Lublin.

Dans cette extrémité, Kosciuszko fit publier dans les provinces frontières que toutes les forces qu'on pourrait réunir se jetassent sur le territoire ennemi. Cet appel fut entendu; des corps polonais entrèrent en Courlande et s'emparèrent de Libau. Dantziek n'attendait qu'un moment favorable pour secouer le joug; mais Souvorof reprit Wilna, qui paya chèrement le succès de sa première insurrection. Les Russes ne tardèrent pas à reprendre Libau, dont la soumission maintint la Courlande. Cependant Kosciuszko, sentant la nécessité de couvrir la capitale, avait établi quatre camps près de cette ville : une défaite qu'il

essuya à Zakrvezin permit aux différents corps ennemis d'assurer leurs communications. Une redoute très-forte, construite entre Wola et Varsovie, fut enlevée d'assaut par les Prussiens que commandait Schwéerin, sous les ordres de Frédéric-Guillaume. Ce général somma la ville de se rendre dans vingt-quatre heures : la sommation était accompagnée d'une lettre de Frédéric-Guillaume à Stanislas-Auguste. On répondit que l'armée polonaise séparant la ville des assiégeants, il ne dépendait ni du roi ni du commandant de décider la reddition de Varsovie. Quelques avantages remportés par les Polonais furent une réponse plus directe au message prussien, et les événements qui se succédaient dans la Prusse méridionale et dans la Prusse occidentale vinrent relever pour quelque temps l'espoir des Polonais. Une confédération se forma spontanément en Posnanie; dirigés par Niémoïevski, les patriotes s'emparaient des caisses militaires et des magasins. Szem, Gnesno, Brzesc, Wroclawek furent successivement le théâtre de leurs avantages. Ils manœuvraient pour s'approcher de Thorn, et ils pénétrèrent même jusqu'en Silésie. Madalinski, que Kosciuszko avait envoyé pour les appuyer, fut défait au passage de la Narew, tandis que Dombrovski battait les Prussiens près de Varsovie, et qu'une insurrection éclatait sur les derrières de l'armée de Schwéerin. Toute la Posnanie s'était soulevée; les plus riches propriétaires servaient dans les rangs comme les simples soldats; l'ennemi fut repoussé partout; déjà Bromberg et Thorn étaient menacés, lorsque Frédéric-Guillaume leva le siége de Varsovie (6 septembre). La division russe de Fersen se porta sur Lublin. Cependant Madalinski s'emparait de Bromberg, inquiétait Culm et Graudentz, et opérait près de Kolo sa jonction avec Dombrovski. Kosciuszko, délivré des Prussiens, se dirigea vers la Lithuanie, où Siérakovski balançait la fortune de Souvorof. Ce général allait l'attaquer une troisième fois à Brzesc, lorsque l'arrivée de Kosciuszko le détermina à la retraite. Le but de Souvorof était de se réunir au corps de Repnin, qui venait de s'emparer de Grodno, et à celui de Fersen. Il était urgent d'empêcher cette jonction; Kosciuszko se porta au-devant de Fersen, qu'il rencontra près de Maceïowic, à dix lieues de Varsovie. Deux fois il repoussa les Russes; mais ayant voulu poursuivre cet avantage, il perdit celui de sa position, et l'ennemi, s'étant reformé brusquement, reprit l'offensive. L'infanterie polonaise essaya en vain de rétablir le combat; elle se défendit avec un courage qui méritait un meilleur sort. Kosciuszko se montra digne de commander à ces braves : couvert du sang ennemi et du sien, il ne cessa de combattre que lorsque son cheval tomba sous lui, et le laissa au pouvoir des Russes. Cette prise valait à elle seule une victoire; mais de tout point elle fut complète. Les Polonais perdirent une grande partie de leur infanterie, et vingt et un canons. A cette nouvelle, Poniatovski, qui se portait au-devant de Souvorof avec quinze mille hommes, se replia sur Varsovie, et parvint à prendre position en avant du faubourg de Praga. Madalinski et Dombrovski quittèrent alors la Pologne prussienne, et manœuvrèrent pour le rejoindre. Poniatovski, pour leur ouvrir le passage, attaqua inutilement un corps prussien qui lui fit éprouver une forte perte. Dombrovski, près de Thorn, Ilinski, sur la Narew, ne furent pas plus heureux; Grabovski, près d'Ostrolenka, avait été pris avec son artillerie; enfin le général Dénissof opérait sa jonction avec Souvorof et Fersen. Depuis la défaite et l'absence de Kosciuszko, l'étoile de la Pologne pâlissait de plus en plus; enfin Souvorof, après un avantage marqué remporté près du faubourg de Praga, menaçait d'emporter ce dernier boulevard de Varsovie. Ce général, non moins habile que brave, avait eu le temps d'étudier le caractère polonais; il jugea qu'il était temps de porter un coup décisif, avant que l'hiver ne rendît les communications de l'armée impratica-

bles; il voulait aussi, en frappant l'insurrection au cœur, laisser à Catherine, dans les débats du partage, une influence proportionnée à la supériorité de ses armes. Ce vieux général, que dans sa longue carrière militaire personne ne peut se vanter d'avoir vaincu, ordonna l'assaut. Trente-trois batteries défendaient les remparts; pendant plus de deux heures, les Russes essuyèrent le feu de cent pièces de canon; enfin trois colonnes pénétrèrent à la fois dans le faubourg, et tous les assiégeants se précipitèrent à leur suite. La résistance désespérée que les Russes rencontrèrent dans la ville exaspéra le vainqueur, qui ne se souvint que trop bien du sac d'Ismaïl. Plus de dix mille habitants furent égorgés; le pont qui joignait le faubourg à la ville se rompit sous le poids des fuyards. Souvorof ne parut dans Praga que lorsque les Russes étaient rassasiés de sang et de pillage; on assure qu'il s'était mis tranquillement au bain durant ces scènes d'horreur. Quel qu'ait pu être le motif de ce retard, le souvenir de Praga pèsera éternellement sur sa mémoire. La moitié des troupes avait péri; le reste ne s'était rendu qu'à Souvorof lui-même. Cependant les habitants de Varsovie étaient partagés entre deux avis contraires : le roi, les magistrats, les notables parlaient de capituler; le peuple et la majorité de l'armée voulaient s'ensevelir sous les ruines de la capitale; enfin l'on s'arrêta au parti que l'on finit par prendre quand on délibère; l'éloquence est rarement plus puissante que lorsqu'elle conseille de vivre. Ignace Pototski fut député vers Souvorof, et demanda à traiter avec lui au nom de la république. Le général russe l'interrompit au premier mot, en lui déclarant que l'impératrice n'était pas en guerre avec la république, mais avec les ennemis de l'État : il ajouta qu'il était prêt à écouter ceux qui, revêtus d'une autorité légitime, s'adresseraient à lui au nom de Sa Majesté polonaise (Ferrand).

Trois magistrats municipaux vinrent lui offrir de rendre la ville, s'il promettait aux habitants la garantie des personnes et des biens. « Il y a un autre article que vous oubliez, ajouta Souvorof, c'est l'oubli du passé; je l'accorde aussi. » Alors le feu cessa; mais les troupes, commandées par Wawrzetski, et plusieurs membres du conseil suprême refusaient d'être compris dans la capitulation. Souvorof leur permit de sortir de la ville, à leurs risques et périls. Tous ceux qui persistèrent dans ce dessein s'éloignèrent avec Wawrzetski, Dombrovski et le chancelier Kollontaï, et le 9 novembre, après leur départ, les Russes entrèrent dans Varsovie. Les pouvoirs provisoires avaient été remis entre les mains du roi et du conseil permanent, qui devaient conserver un simulacre d'autorité jusqu'à la décision que prendrait ultérieurement Catherine.

En effet, cette souveraine était maîtresse du sort de la Pologne; et l'Autriche, aussi bien que la Prusse, lui demandaient humblement une indemnité en territoire pour les revers qu'elles essuyaient en Belgique, en Hollande et sur le Rhin. Les négociations pour le partage traînèrent en longueur, et les difficultés ne furent levées que le 21 octobre 1796. Le 25 novembre de l'année précédente, Stanislas avait résigné sa couronne, qu'il porta pour sa honte et pour le malheur de la Pologne; ce jour semblait avoir été choisi à dessein pour l'humilier encore dans le passé : c'était celui de l'anniversaire de son couronnement. Il avait porté sans noblesse le poids du sceptre; il n'eut pas même la dignité des grandes infortunes. On le vit aux gages de cette même Catherine, accepter une pension de deux cent mille ducats. Il eut le triste avantage de lui survivre, et termina sa carrière dans la première année du règne de Paul.

Dans ce troisième démembrement, l'Autriche eut la plus grande partie du palatinat de Cracovie, les palatinats entiers de Sandomir et de Lublin, avec les portions du district de Khelm et des palatinats de Brzesc, de Podlaquie et de Mazovie, qui s'étendaient

le long de la rive gauche du Bug, environ huit cent trente-quatre milles carrés.

La Prusse eut la partie des palatinats de Mazovie et de Podlaquie située sur la rive droite du Bug; dans la Lithuanie, la partie du palatinat de Troki et celle de la Samogitie qui s'étendent sur la gauche du Niémen; enfin un district de la petite Pologne, faisant partie du palatinat de Cracovie, environ mille milles carrés.

La Russie prit tout ce qui restait de la Lithuanie jusqu'au Niémen, et jusqu'aux limites des palatinats de Brzesc et de Novogrodek; tout le territoire qui de là s'étend jusqu'au Bug, avec la plus grande partie de la Samogitie; dans la petite Pologne, la partie du district de Khelm sur la droite du Bug, et ce qui restait de la Volhynie: en y comprenant les États de Courlande et de Sémigalle qui s'étaient réunis à l'empire par un acte volontaire, le 28 mars 1795, elle obtenait un accroissement de territoire de plus de deux mille milles carrés, habités par quatre millions cinq cent mille âmes.

Ainsi fut consommé cet acte de spoliation inique, auquel Catherine avait eu l'art d'associer les deux puissances qui avaient l'intérêt le plus direct à conserver la Pologne intacte et forte. Les désordres de l'anarchie à l'intérieur; au dehors, l'égoïsme des cabinets, avaient préparé depuis longtemps cette catastrophe qui établit définitivement la prépondérance militaire de la Russie: le mépris des traités, la violation des engagements les plus solennels, en un mot tout ce que la perfidie peut ajouter à la force matérielle fut mis en œuvre avec un concert et une suite dont l'histoire n'offre pas d'autre exemple; mais ces revers ne valurent à la Pologne expirante que des sympathies généreuses et une stérile admiration.

Après avoir développé les causes qui ont placé la Russie, frontière à frontière, à côté des plus puissants États de l'Europe centrale, nous allons reprendre la suite des événements qui ne pouvaient se mêler à ceux dont la Pologne était le théâtre sans nuire à l'intérêt du récit. Nous avons vu comment Catherine tira parti de la lutte à laquelle la révolution française avait servi de motif ou de prétexte. Il entrait dans sa politique de réprouver, en ce qui regardait la France, cette même liberté dont elle s'était déclarée la protectrice en Pologne. Elle témoigna de l'humeur contre l'esprit philosophique dont l'émancipation d'un grand peuple était une application logique; elle relégua dans un coin de sa galerie de l'Ermitage le buste de Voltaire et même celui de Fox; il n'y avait pas jusqu'à l'indépendance de l'Amérique qu'elle ne blâmât avec amertume, comme ayant ouvert la série des représailles populaires. Les ouvrages étrangers furent soumis à une sévère censure; l'on proscrivit avec un soin méticuleux tout ce qui se rattachait aux mots de droits et de liberté autrement que pour les flétrir. Le jugement et l'exécution de Louis XVI l'indignèrent. Tous les excès des terroristes avaient leur contre-coup en Russie, et la qualité de Français devint un titre à la méfiance et à la persécution. On exigea des Français qui résidaient dans l'empire un serment ainsi conçu: « Je « jure par le Dieu tout-puissant et sur « son saint Évangile que je n'ai jamais « donné mon approbation, ni sciem- « ment ni de fait, aux principes impies « et séditieux qui ont été introduits en « France; que je regarde le gouverne- « ment qui vient d'y être établi comme « illégitime; que je suis convaincu de « l'excellence de ma religion, telle que « mes ancêtres me l'ont transmise... « Je promets et m'engage en consé- « quence, tant que je jouirai de la pro- « tection que Sa Majesté l'impératrice « de Russie a gracieusement daigné « m'accorder, de vivre dans l'observa- « tion des préceptes de la religion dans « laquelle je suis né, de rompre toute « correspondance dans ma patrie avec « les Français qui y reconnaissent la « forme de gouvernement aujourd'hui « existante; et dans le cas où je vien- « drais à me rendre coupable de la « violation de ce serment, je me sou-

« mets, dans cette vie, à toute la sé-
« vérité des lois, et, pour la vie à venir,
« à l'épouvantable jugement de Dieu;
« et, pour sceller ce serment, je baise
« le saint Évangile et la croix du Sau-
« veur. »

Les circonstances pouvaient, jusqu'à un certain point, expliquer les craintes du gouvernement russe; mais, par une bizarre application de la volonté impériale, on exigea ce serment d'un grand nombre d'étrangers, quels que fussent d'ailleurs leur nationalité et leur culte.

Cependant l'émigration fut profitable à la Russie; les emplois militaires et civils furent ouverts à ceux dont l'expérience ou les lumières pouvaient être utiles : il devint de mode de confier à des ecclésiastiques français l'éducation des jeunes seigneurs, et c'est surtout depuis cette époque que les Russes de la classe riche se sont distingués par une politesse de mœurs et de langage que leur ont transmise nos abbés de cour.

Cependant, au milieu même de ses rigueurs politiques, Catherine avait trop de grandeur pour ne pas être frappée de tout ce qu'il y avait de généreux et de fécond dans les principes républicains; elle alla même jusqu'à les tolérer dans l'homme qu'elle avait chargé de l'éducation d'Alexandre : « Soyez jacobin, lui dit-elle un jour,
« républicain, tout ce que vous vou-
« drez; je vous crois honnête homme :
« cela me suffit. Restez auprès de mes
« petits-fils; conservez ma confiance,
« et donnez-leur vos soins accoutu-
« més. » Une autre fois, elle dit à M. de Ségur : *Je suis aristocrate, il faut bien faire son métier.*

Tandis que l'Autriche et la Prusse s'épuisaient sans fruit dans la guerre qu'elles faisaient à la France, Catherine se contentait de prendre des mesures rigoureuses contre le commerce de la république, et d'envoyer aux Anglais une flotte qu'ils la prièrent de rappeler, la jugeant plus embarrassante qu'utile. Quoique inactive, l'impératrice était réellement la tête de cette coalition dont tant de fois la France brisa les efforts; en laissant ainsi les alliés s'affaiblir, elle se réservait de frapper les derniers coups, et de s'ériger en arbitre quand son intervention serait devenue décisive. Aux demandes qu'ils lui faisaient d'un secours immédiat, elle répondait : « Je contiens les mu-
« sulmans; je protége de leur côté vos
« frontières; je réprime les jacobins
« de Pologne; mes armées forment
« l'arrière-garde; continuez à com-
« battre, il n'est pas temps encore que
« la réserve agisse. »

Forte de la réunion de la Courlande et de la meilleure partie de la Pologne, Catherine méditait l'invasion de la Perse : cette conquête lui permettait d'envelopper la Turquie, et ouvrait à son commerce la Caspienne, l'Euxin et le golfe Persique; on parlait même à la cour avec une assurance peu fondée d'enlever aux puissances maritimes de l'Europe les ressources immenses que leur valait le commerce des Indes, et de faire d'Astrakhan l'entrepôt général de l'ancien continent. Les Anglais s'alarmèrent avec raison d'un projet qui, pour être alors inexécutable, pouvait le devenir un jour. Ils n'ignoraient pas que, depuis Pierre le Grand, la Russie s'avance constamment vers son but : l'extension de ses frontières et de son influence politique pour obtenir des débouchés, et se procurer, par le commerce, les moyens de faire face aux dépenses excessives qu'entraîne l'entretien de ses armées.

Des points les plus éloignés de l'empire, les troupes se dirigèrent sur Kislar, rendez-vous général de l'expédition. La famine, les maladies et la fatigue avaient réduit cette armée aux trois quarts avant qu'elle fût réunie : mais c'est un résultat sur lequel on compte en Russie dans les campagnes par delà les frontières méridionales de l'empire. Valérien Zoubof, frère du favori, prit le commandement. Un événement récent fournissait un prétexte plausible pour commencer cette guerre : l'eunuque Méhémet-Khan, mutilé dans son enfance par ordre de Thamas-Kouli-Khan, avait réuni sous son autorité les diverses

provinces de la Perse, que s'étaient partagées des gouverneurs indépendants. Deux de ses frères se déclarèrent contre lui; mais, battus et forcés de fuir, ils vinrent implorer la protection des Russes. L'un se rendit à Astrakhan, l'autre à Kislar. Ce dernier, dont le vaisseau portait toutes les richesses, fut massacré par les ordres de Paul Potemkin (1786), qui s'appropria ses dépouilles. Le frère de ce malheureux prince adressa ses plaintes à Pétersbourg; mais les Potemkin trouvèrent le moyen de surprendre la justice de Catherine, qui se contenta d'assigner une pension au fugitif. Un des traits les plus remarquables de la politique de Catherine, c'était une prévision exquise qui lui faisait tenir en réserve, pour les employer en temps utile, les moyens que lui présentait le hasard: quand Sah-li-Khan vint implorer sa protection, elle n'était point en mesure, et ne pouvait encore se faire une arme offensive des prétentions qu'il faisait valoir; mais l'occasion ne tarda pas à se présenter. En 1795, Méhémet, qui ne pouvait prendre le titre de schah de Perse avant d'avoir reçu l'hommage du tsar de Géorgie, l'ayant trouvé rebelle, le battit, s'empara de Tiflis, et enleva un nombre considérable d'habitants qu'il fit vendre comme esclaves. La Russie se déclara insultée dans la personne d'Héraclius, dont les États avaient reconnu la suzeraineté moscovite. On se souvint alors de Sah-li-Khan, dont l'influence pouvait être utile, et la guerre fut déclarée à Méhémet. Cependant les Persans avaient évacué la Géorgie avant le commencement des opérations: la guerre n'en fut pas moins poussée avec vigueur. On se promettait d'amples dédommagements pour les sacrifices qu'elle occasionnait.

Les armées russes traversèrent les portes caspiennes et les gorges du Caucase: l'ennemi se retirait sans combattre, soit qu'il reconnût l'infériorité de ses forces et l'impossibilité de développer sa cavalerie sur un terrain déchiré et montueux, soit qu'il jugeât que les maladies et les obstacles naturels triompheraient seuls d'une armée dont le nombre était moins un avantage qu'un embarras de plus. Tandis que Méhémet se repliait derrière l'Araxe, les Russes s'emparaient, presque sans coup férir, de Derbent, de Bakou et de Schamakhi. Cette campagne ne leur fut point immédiatement profitable; les Kirguiz inquiétaient leurs mouvements et massacraient les détachements isolés et les traînards; mais les fatigues et le climat leur furent encore plus funestes: cependant l'expédition de Kislar ne fut pas perdue pour eux; ils virent tout le parti qu'on pouvait tirer de ces riches contrées; ils connaissaient désormais le chemin de la Perse, et nous verrons plus tard qu'ils ne l'ont pas oublié.

A l'instant même où l'Orient tremblait devant ses armes, Catherine allait enfin prendre une part active à la guerre contre la France. La paix de Bâle menaçait la coalition d'une dissolution prochaine; l'Angleterre ouvrit ses trésors, et une armée de soixante mille Russes s'apprêta à marcher sur le Rhin. Il ne s'agissait plus de vaincre des Turcs dégénérés, d'envahir des pays où l'art militaire est dans l'enfance, mais de donner des fers à un grand peuple qui venait de briser les siens. Elle réservait cette périlleuse mission à Souvorof; et certe si un homme était capable d'arrêter l'impétuosité française, c'était lui. Le vieux général appréciait mieux que personne l'ennemi qu'il brûlait de combattre; mais, fidèle au système qu'il s'était imposé, il s'emportait contre les républicains en saillies amères et burlesques, pour inspirer à ses soldats cette confiance qui est la moitié du succès. On ne parlait de rien moins, à Pétersbourg, que de refouler à coups de canon les armées prussiennes sur le Rhin, ou de leur passer sur le ventre pour aller à Paris. « On ne se contentait pas, dit Massons, de conquérir la France pour l'obliger à accepter un monarque, ou de la démembrer comme la Pologne: on voulait détruire ce peuple rebelle, et en disperser les restes sur la surface de la terre, comme

le sont encore les Israélites. » Sans adopter entièrement les récits exagérés de l'auteur des Mémoires secrets, on peut présumer que l'ambition de Catherine méditait de grands changements dans ces mêmes États qui, un siècle avant, reconnaissaient à peine la Russie comme une puissance européenne. Cependant, sur le point d'entrer en lice, l'impératrice voulut affermir ses alliances. La mort de Gustave III laissait la régence entre les mains du duc de Sudermanie, qui se montrait peu disposé à entrer dans les vues de Catherine; il avait été question du mariage du jeune roi de Suède avec la grande-duchesse Alexandrine: l'impératrice voyait avec mécontentement le choix qu'avait fait le régent d'une princesse de Mecklembourg, dont les fiançailles avec son neveu menaçaient de ruiner l'influence russe à Stockholm. Elle encouragea les prétentions qu'élevait à la corégence le conseiller Armfeld, et affectait une espèce de protectorat à l'égard du jeune roi: en même temps elle reprochait hautement au duc de n'avoir pas entièrement rompu avec la France, et elle insinuait même qu'il n'avait pas été étranger à la conspiration qui avait coûté la vie à son frère. Le régent céda; il consentit à suspendre le mariage projeté jusqu'à la majorité de son pupille; et, à cette époque, il le conduisit à Pétersbourg. La grande-duchesse Alexandrine avait toutes les grâces capables d'inspirer un vif attachement: l'amabilité et les agréments du jeune roi lui firent concevoir une passion sérieuse; mais la différence des religions fut un obstacle plus fort que la politique; et, sur ce point, ni Catherine ni le jeune Gustave ne voulurent céder. On dit que l'impératrice, irritée de rencontrer une obstination non moins puissante que la sienne, se trouva mal et éprouva une légère attaque d'apoplexie: tout en faisant la part de l'amour-propre blessé, d'autres ont attribué l'accident de l'impératrice à des causes naturelles que sa santé et son âge expliquaient suffisamment.

Cependant elle pressait le départ de l'armée destinée à combattre la France; il semblait qu'elle devait vivre assez pour jouir de la réussite de ses projets, ou pour voir attacher à sa couronne l'humiliation d'un échec. La fortune lui épargna cette alternative. Depuis quelque temps, son teint, déjà coloré, devint d'un rouge plus chargé, et elle éprouva des indispositions fréquentes. « Le 16 novembre 1796, elle se leva à son heure accoutumée, donna quelques instants à ses favoris, travailla avec ses secrétaires, et s'interrompit pour s'enfermer dans sa garde-robe. Comme elle tardait, un valet de chambre inquiet se détermina à ouvrir la porte; il la trouva renversée, la face contre terre, le cœur palpitant encore, mais, du reste, sans mouvement. Elle resta dans cet état d'agonie l'espace de trente-sept heures. Rien de plus extraordinaire que l'aspect de la ville et surtout de la cour pendant cet intervalle. Les confidents indispensables de cet événement avaient reçu la défense la plus expresse d'en ébruiter la nouvelle; elle avait déjà transpiré qu'on n'en parlait encore qu'avec la plus extrême circonspection (Mémoires secrets). »

Paul était à Gatchina lorsqu'il apprit l'état désespéré de sa mère. La haine qu'elle n'avait cessé de lui témoigner, le bruit généralement répandu qu'elle avait eu l'intention de laisser la couronne au grand-duc Alexandre, tout ajoutait à son trouble et à son incertitude. Il courut à Pétersbourg; à son arrivée, Catherine respirait encore: peu d'heures après, elle poussa un grand cri, et ce fut le terme de son existence. L'épouse de Paul fut la première à le saluer empereur, et le hasard assura à ce prince le trône où l'appelait sa naissance.

Ainsi expira la grande Catherine dans sa soixante-septième année, au milieu de sa gloire, belle encore, et sans que l'âge eût rien diminué de l'activité de son génie; elle n'eut pas le chagrin de se survivre à elle-même en traversant une vieillesse décrépite; c'est dans toute la parure du trône qu'elle descendit au cercueil.

Les portraits qu'on a laissés de Catherine diffèrent selon l'époque où l'écrivain les a tracés. Pendant sa jeunesse, qui se prolongea bien au delà des limites ordinaires, ses traits, où la majesté se tempérait par un désir affectueux de plaire, offraient l'ensemble le plus séduisant. Ses yeux, d'un brun changeant, avaient ces reflets qui échappent au peintre, et qui varient à l'infini l'expression de la physionomie; elle avait le front large et ouvert, le sourcil légèrement dessiné, le nez demi-aquilin, et la bouche fraîche et gracieuse; son menton un peu allongé se doublait un peu à la naissance du cou, qu'elle avait d'une beauté remarquable. Ses cheveux châtains étaient relevés à l'antique, et accompagnaient admirablement l'effet général de ses traits. Sa taille était moyenne, mais l'élévation de son buste la faisait paraître grande: jamais port ne fut plus majestueux; jamais front ne porta mieux une couronne.

Pour bien juger du caractère de Catherine, il convient de la considérer comme souveraine et dans sa vie privée. Assise sur le trône, et pesant dans sa main les destinées de ses peuples, elle s'isolait de ses affections, et sacrifiait froidement à sa politique jusqu'à ses propres engagements, persuadée que sa renommée serait assez à couvert par la gloire de la réussite. Jamais elle ne se permit une action injuste, à moins que cette action ne se trouvât liée à des vues d'une haute portée; mais jamais aussi elle ne recula devant un crime qu'elle avait jugé nécessaire. Cette même Catherine, si hautaine, si implacable, qui ébranlait d'une main si puissante les institutions de la vieille Europe, n'était plus, dans son intérieur, que la plus affectueuse et la plus aimable des femmes. « Tous ceux qui l'entouraient, dit le major Massons, étaient heureux: ses propos engageants, sa familiarité mettaient tout le monde à l'aise. La gaieté, la confiance qu'elle inspirait, semblaient fixer autour d'elle le badinage et l'enjouement: aussi était-elle généralement chérie: ses petits-fils et ses petites-filles l'idolâtraient: elle donnait des soins personnels à leur éducation, et se plaisait à s'en voir entourée... Elle avait toujours à sa cour plusieurs jeunes enfants qu'elle y faisait élever, et qui l'amusaient de leur babil... Ses bienfaits domestiques sont si nombreux qu'on ne saurait les citer tous. Son activité, la régularité de son genre de vie, son courage, sa constance, sa sobriété même, sont des qualités morales qu'il serait trop injuste d'attribuer à de l'hypocrisie. » Ces lignes, tracées par une plume ordinairement si sévère, ne peuvent être suspectes, et lui échappent comme un hommage forcé à la vérité. Il est impossible de faire de grandes choses sans froisser une multitude d'intérêts; cette même énergie, nécessaire pour réformer un peuple et pour l'agrandir, ne peut se changer en mansuétude dans des circonstances difficiles et menaçantes: voilà pourquoi les vies les plus justement célèbres ont des pages sanglantes, comme les caractères les plus nobles ont leurs faiblesses; mais souvent c'est à ces vices et à ces imperfections que s'attache de préférence le public, soit pour opposer la souveraineté absolue de l'opinion à la puissance passagère des princes, soit qu'on se flatte de trouver dans la censure du passé, des garanties pour l'avenir.

Les crimes de Catherine furent des coups d'État: à ne juger que leur influence sur les destinées de l'empire, on peut, comme elle l'a fait elle-même, les juger utiles. Quant à ses prodigalités pour ses favoris, rien ne les excuse, et l'on n'énumère qu'avec un sentiment de dégoût cette liste interminable d'amants qui se succèdent sans lasser sa lubricité, et dont elle ne quitte le dernier que pour la tombe. En vain elle essaya de relever les fonctions de favori en les érigeant en emploi de cour; la bassesse de ce rôle, quand l'âge de Catherine excluait jusqu'à l'excuse d'une affection partagée, ressortait encore sous la magnificence dont elle l'entourait. Cependant elle avait l'esprit trop sain pour blesser publiquement la modestie et les con-

venances : elle chassa de sa cour une de ses filles d'honneur qui avait osé paraître devant elle avec un signe non équivoque de sa faute; elle alla jusqu'à interdire à l'ambassadeur anglais qui l'avait séduite, l'entrée au palais pendant un mois. Plus d'une fois on la vit dans les bals, ou dans les autres réunions, s'approcher de dames qui s'entretenaient de leurs intrigues avec trop de liberté, et d'un ton sévère leur recommander plus de retenue. Elle avait expressément recommandé d'élever les jeunes grands-ducs dans une complète innocence de mœurs; ce fut elle enfin qui, la première, ordonna dans les bains publics la séparation des deux sexes.

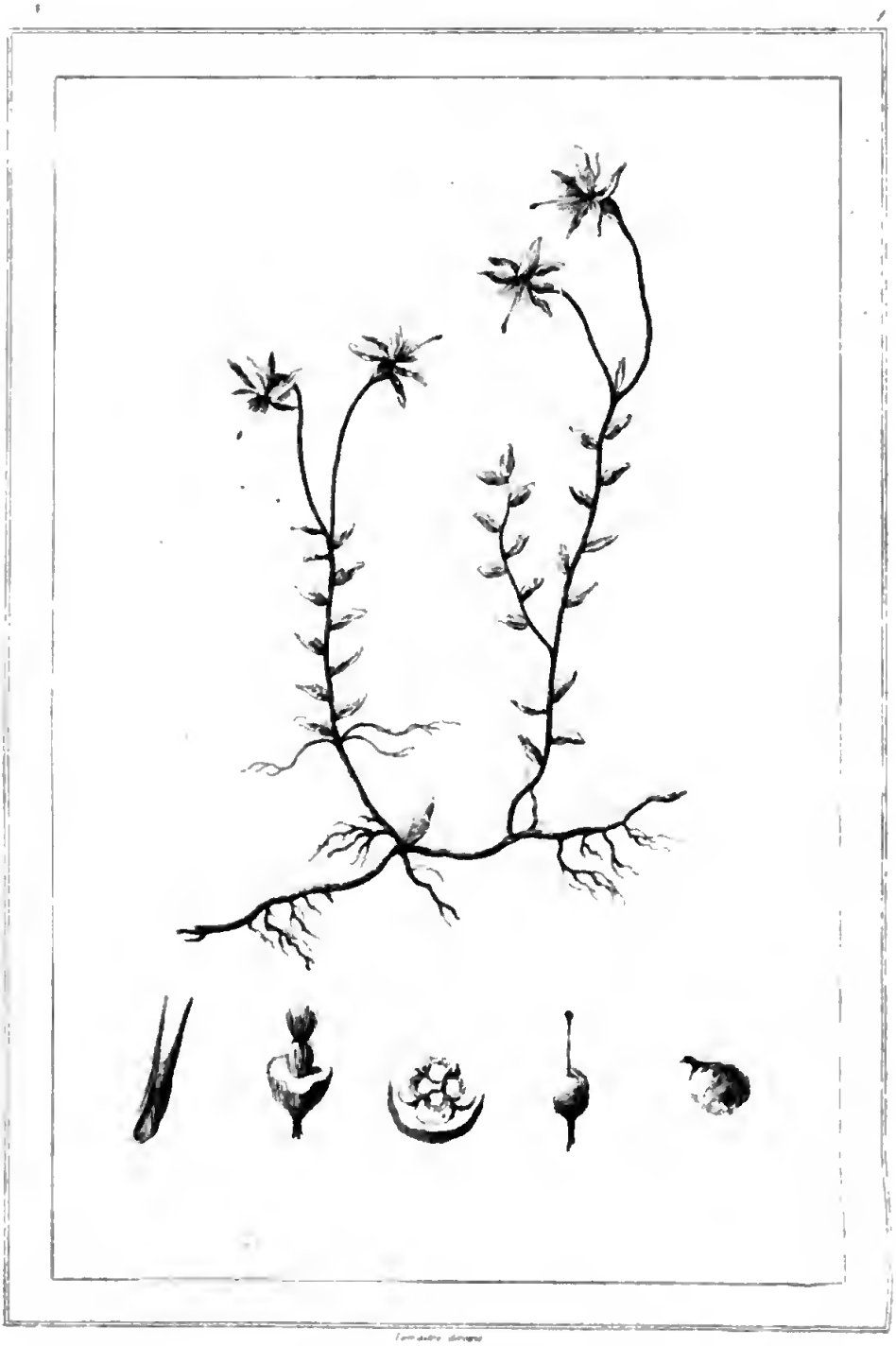
Nous ne parlerons pas du mérite littéraire de Catherine : ses œuvres, à l'exception de sa correspondance avec Voltaire, où souvent elle se montre supérieure au philosophe, ne méritent que peu d'attention; mais si l'on pense que l'allemand était sa langue maternelle, et qu'à son arrivée à la cour de Russie elle écrivait incorrectement en français, on s'étonnera qu'elle soit parvenue à un si haut degré d'élégance et de perfection.

Le luxe dont s'entourait Catherine entraîna sur la fin de son règne de grands désordres administratifs; le désir de briller, l'assurance de l'impunité faisaient éluder les lois, et pesaient sur la classe laborieuse; les dilapidations s'exerçaient dans toutes les branches du service public, et la modicité des salaires semblait excuser les profits les plus illicites. Malgré le grand nombre d'employés, peut-être à cause de cette même raison, les affaires languissaient, et quelquefois on cherchait vainement des renseignements indispensables. Tooke rapporte que dans les dernières années de Catherine un régiment resta quelque temps égaré. Après de longues recherches et de nombreuses expéditions de courriers dans les provinces, on apprit enfin qu'il était, depuis la paix de Kaïnardji, sur les frontières du Kouban, faute de savoir quel cantonnement on lui destinait. Il en fut de même de quelques autres régiments attachés à l'armée de Perse. Au moment où Paul voulut faire une nouvelle répartition des corps, on se trouva arrêté par l'impossibilité de savoir non-seulement leur état effectif, mais encore dans quels lieux ils se trouvaient. Il est rare partout ailleurs de rester aussi longtemps dans l'incertitude sur le sort d'un vaisseau de commerce.

Du reste, ces abus et ces désordres s'expliquaient, aussi bien que les embarras financiers, par la grandeur des entreprises et par les guerres continuelles qui ont marqué tout ce règne. Pierre le Grand avait pour ainsi dire dégrossi l'empire; Catherine s'efforça d'en arrêter les proportions. Il n'appartient qu'au temps d'achever l'œuvre du génie; pour être juste, il faut tenir compte de ce qui a été fait, sans envisager uniquement ce qui reste à faire.

Catherine n'a point usurpé le nom de grande; elle le mérita, comme conquérante, en reculant du nord au sud, et dans toute la longueur de l'Europe, la limite de ses États; elle fut grande par le génie administratif, par les réformes qu'elle introduisit dans l'ordre judiciaire, par ses nombreux établissements d'utilité publique et de bienfaisance, par les monuments somptueux dont elle dota sa capitale, par la protection éclairée qu'elle accorda aux arts; elle serait grande par ses qualités privées, si l'on parvenait à dégager des souillures de sa couche tout ce qu'il y avait de généreux, de bienveillant, de dévouement aux devoirs du trône dans cette âme extraordinaire. Son règne n'a été et ne pouvait être qu'une magnifique préparation; c'est lui faire injure que de borner à son existence les bienfaits de son génie : Catherine a beaucoup fait pour le présent, mais elle a surtout travaillé pour l'avenir; c'est en mesurant les pas qu'a faits le peuple russe dans les dernières années, c'est dans l'histoire récente de ses revers et de ses triomphes qu'on retrouve écrit en caractères ineffaçables l'éloge de Pierre le Grand et de Catherine la Grande.

FIN DU PREMIER VOLUME.



Canneberge (Vaccinium Oxycoccus)

Digitized by Google

Digitized by Google

Cheval de Sibérie, avec son poil d'hiver.

Digitized by Google

Schouaches.

Digitized by Google

Digitized by Google

Habitation de Kalmouks

Digitized by Google

Digitized by Google

Vue générale du Monastère de Troïza Sergueva à 63 Verstes de Moscou

Digitized by Google

Danses Russes

Paysannes Russes

Théâtre de l'Hermitage à St Pétersbourg

Digitized by Google

Tombeau d'un [illegible] Tchoumof

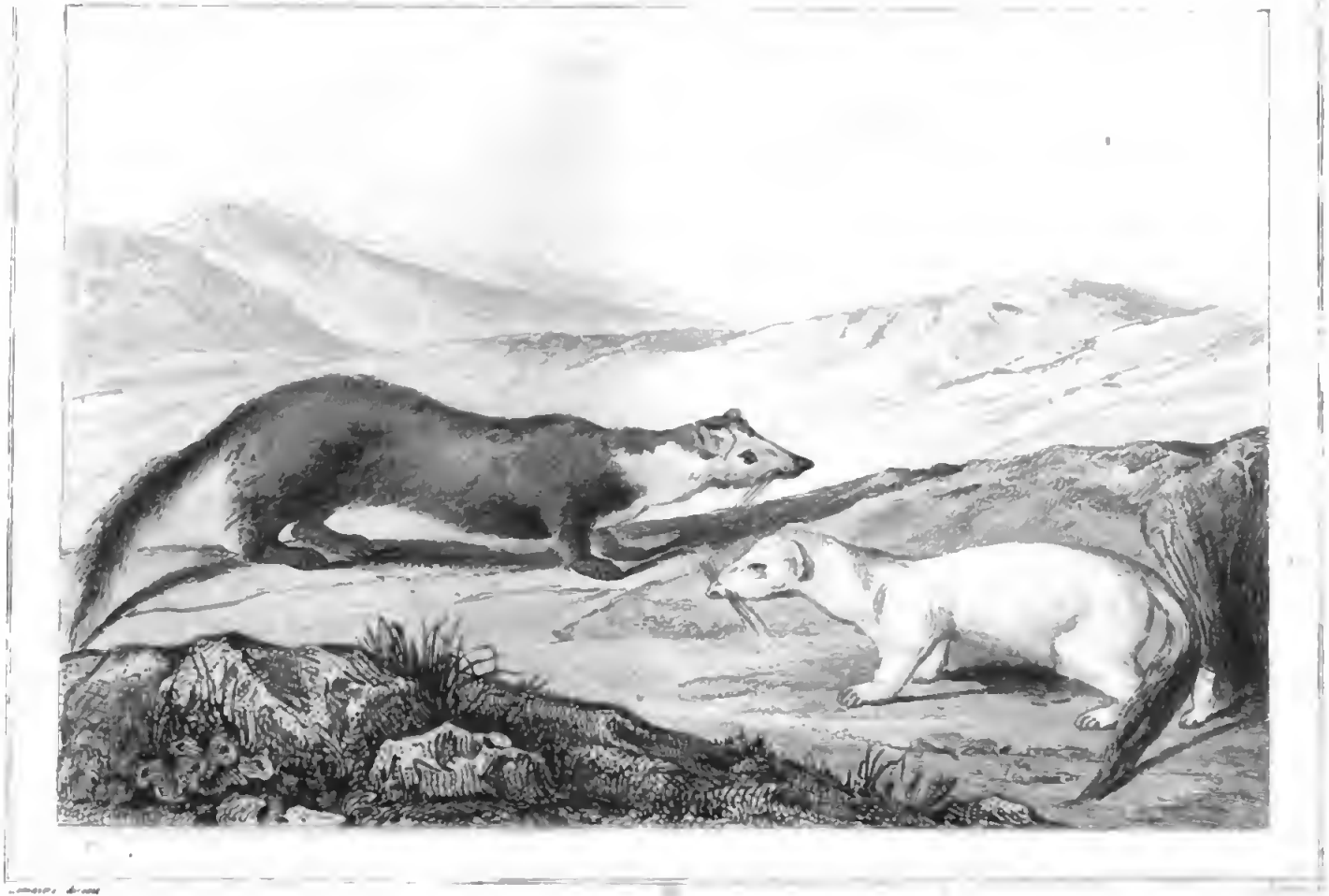
Digitized by Google

Danvin del. Lemaître direxit. Alfred sc.

Obélisque à Poltava.

Digitized by Google

Digitized by Google



Martre Zibeline Hermine

Perrier del. Lemaître, dessiné Chaillot sc.

Svistovid, Dieu de la Guerre

Digitized by Google

Digitized by Google

Turner del. Lemaitre, direxit Chaillot Sc.

Femmes Mordviennes

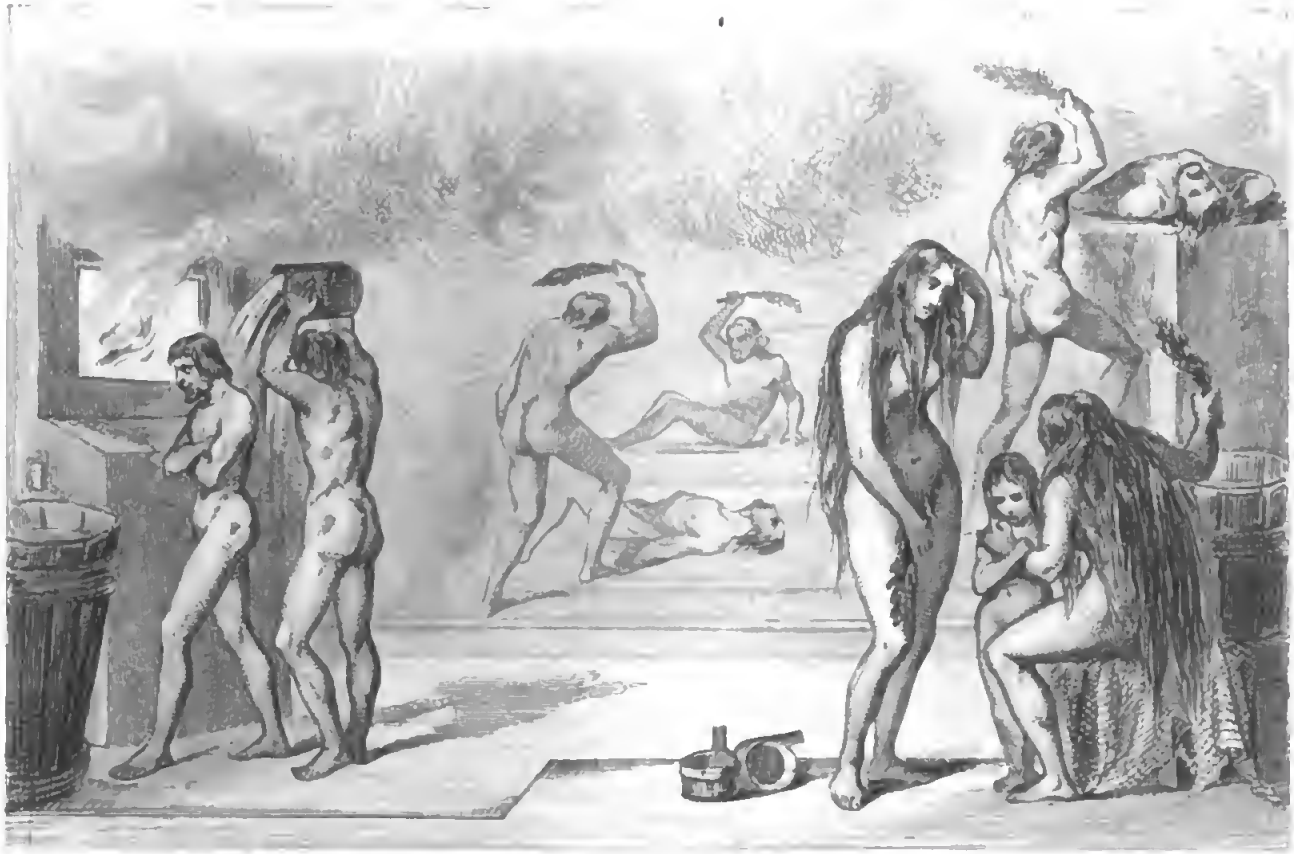
Digitized by Google

Digitized by Google

Ursier del. Lemaire direxit Langlois sc.

Ostiaks

Digitized by Google



Vernier del. Lemaître direxit Chasselas Sc.

Bains Russes.

Evêque Grec

Digitized by Google

Danvin del. Lemaître direxit Lalanne sc.

Smolensk en 1811

Digitized by Google

Digitized by Google

Vernier del. Lemaitre direxit Mme Pigeot sc.

Chevalier porte glaive

Digitized by Google

Digitized by Google

Jakoutsk.

Marché de Bâti sur le Don

Digitized by Google

Digitized by Google

Kremlin vu du Pont de pierre

Digitized by Google

RUSSIE

Vernier del. Lemaître direxit Mme Lemaître Sc.

Dmitri Donskoï

Digitized by Google

Datwin del. Lemaitre direxit St Pelet

Kasan N.° 1.

7 Russie

Digitized by Google

Danoin del. Lemaitre direxit St Charles Sc.

Kasan No. 2.

Digitized by Google

Vernier del. Lemaître direxit Masson Sc.

Cosaques

Tartare (Magicien et Magiciennes)

Iwan le Terrible

Digitized by Google

Danvin del. Lemaitre direxit Chalet Sc.

Tver

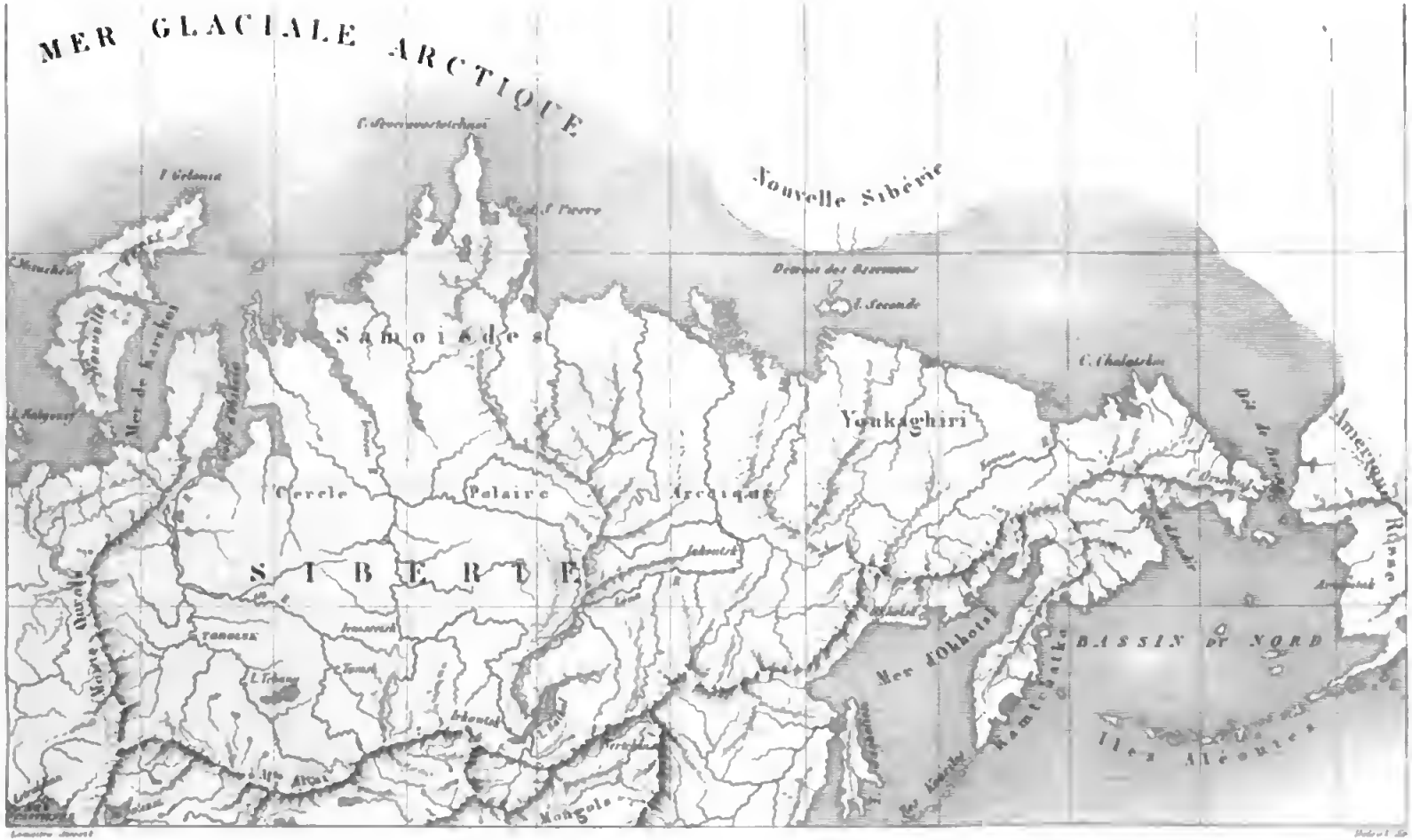
Ancien et nouveau Palais des Czars

Digitized by Google

Cavalier Tatare

Digitized by Google

Digitized by Google



Carte de Sibérie

Digitized by Google

Digitized by Google

Dawson del. Lemaître direxit Lemaître f.

Tobolsk.

Digitized by Google

Revel.

Digitized by Google

Vernier del. Lemaire direxit Maillet

Lapons

Digitized by Google

RUSSIE

Vernier del. Lemaître direxit Masson Sc.

Otropief, premier faux Dmitri

Digitized by Google

Digitized by Google

Sérétier — Garde Polonaise

Digitized by Google

Digitized by Google

Cadette del. Lemaire direxit. Gibert Sc.

Église de l'Assomption à la Pokrovka

Digitized by Google

Digitized by Google

La Porte Sainte et ses environs

Vernier del. Lemaître direxit Chaillot Sc.

Archimandrites.

Digitized by Google

Digitized by Google

12

Vernier del. Lemaître direxit Marr. Sc.

Michel Romanof.

Digitized by Google

Intérieur du Monastère de Troïtza

Digitized by Google

Astrakhan

Digitized by Google

Alexis Mikhailovitch 1645

Digitized by Google

Digitized by Google

Cathédrale de l'Assomption

Digitized by Google

Tour d'Ivan Veliko.

Digitized by Google

Marchand russe calculant au moyen de graine enfilée.

Digitized by Google

RUSSIE

49

Pierre 1er

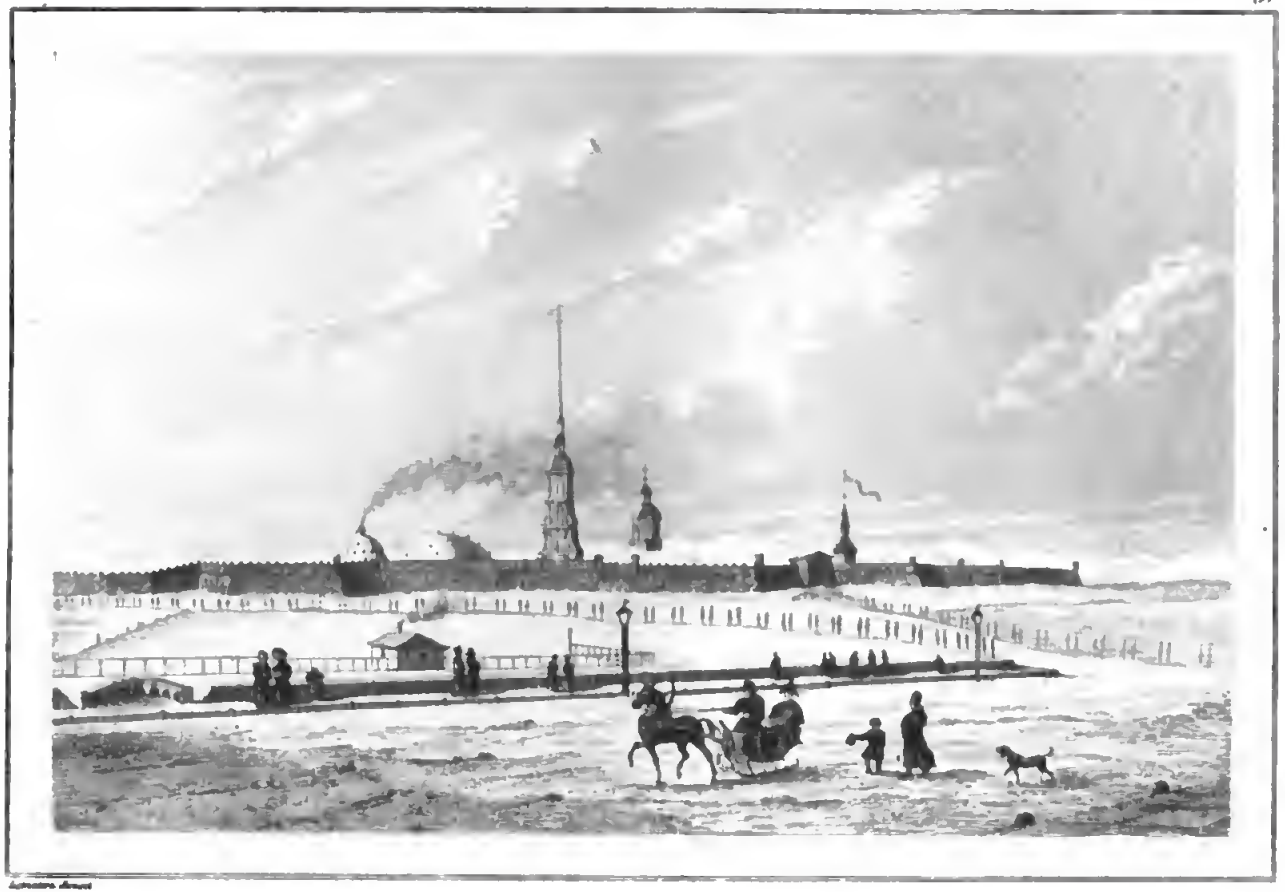
Digitized by Google

Digitized by Google

Vernier del. Lemaire direxit Chaillot Sc.

Catherine propose à Pierre de capituler avec les Turcs

Digitized by Google



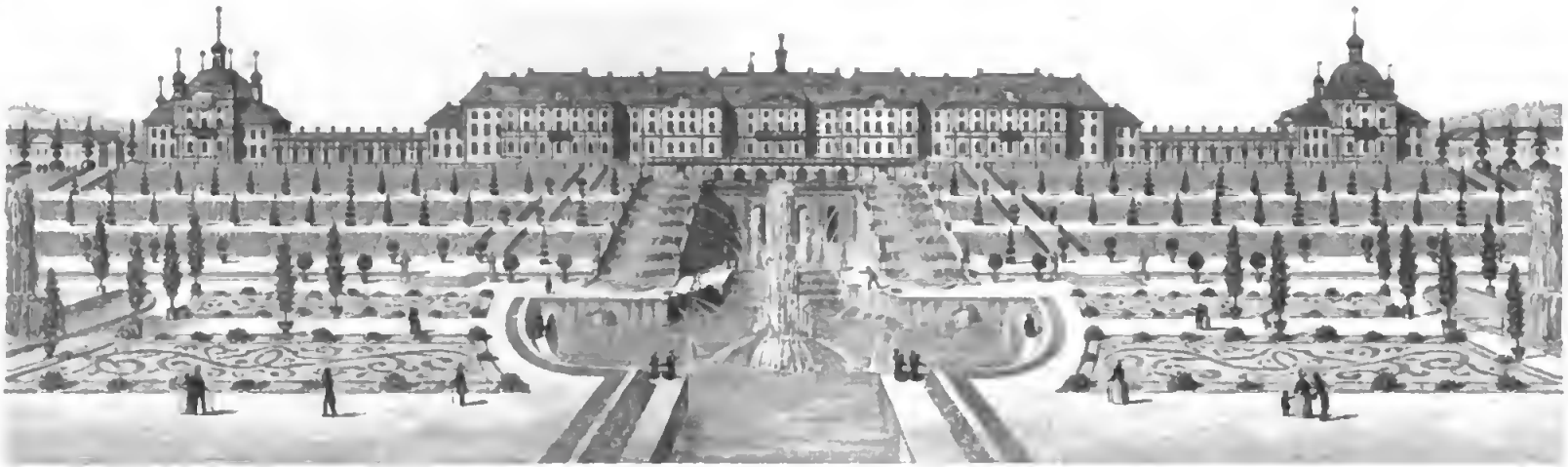
Vue de la Forteresse de la Neva en hiver

Digitized by Google

Digitized by Google

La Bourse.

Digitized by Google



Peterhof

Digitized by Google

Digitized by Google

RUSSIE

54

Vernier del. Lemaire direxit Pannier, Sc.

Catherine 1re

Digitized by Google

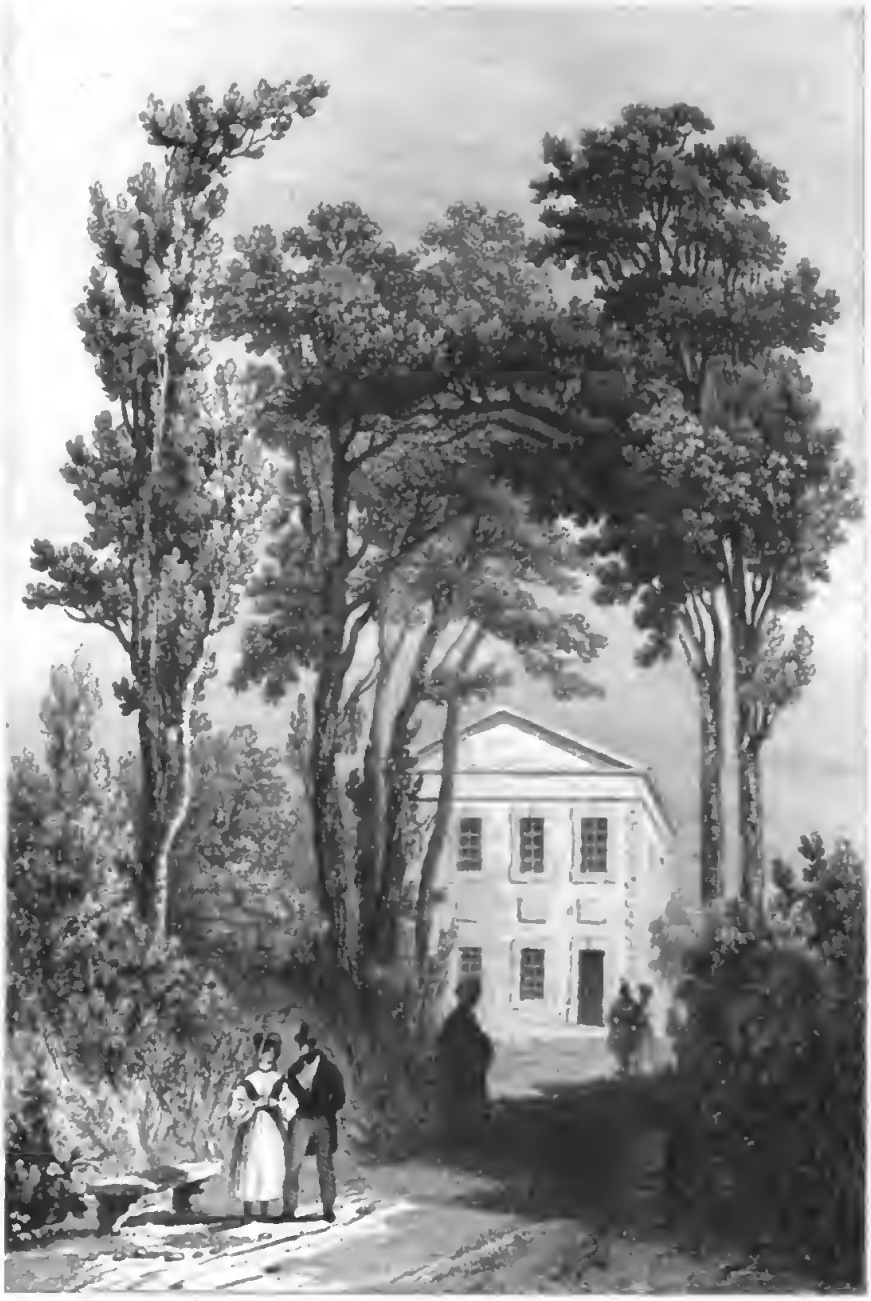
Digitized by Google

Cramonbauen

Forteresse et Eglise St Pierre et St Paul.

Digitized by Google

Tsarskoe Selo



Maison de Pierre 1er au Jardin d'ete

Pomezza del. Lemaître direxit. Cibert Sc.

Église de Kasan

Digitized by Google

RUSSIE.

Vernier del. Lemaître direxit Mansion Sc.

Elisabeth

Digitized by Google

Digitized by Google

RUSSIE

Catherine II.

Digitized by Google

Le Mur de la vieille Ville

Digitized by Google

Marché au Marché aux Grains

Digitized by Google

Nuit fixée à Pergola le jour de la St Jean

Digitized by Google

Pêcheurs de l'Volga

Digitized by Google

Église et Pont de Troitskoi

Digitized by Google

Digitized by Google

Monument de Pierre 1er et Sénat.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Quai Anglais

Digitized by Google

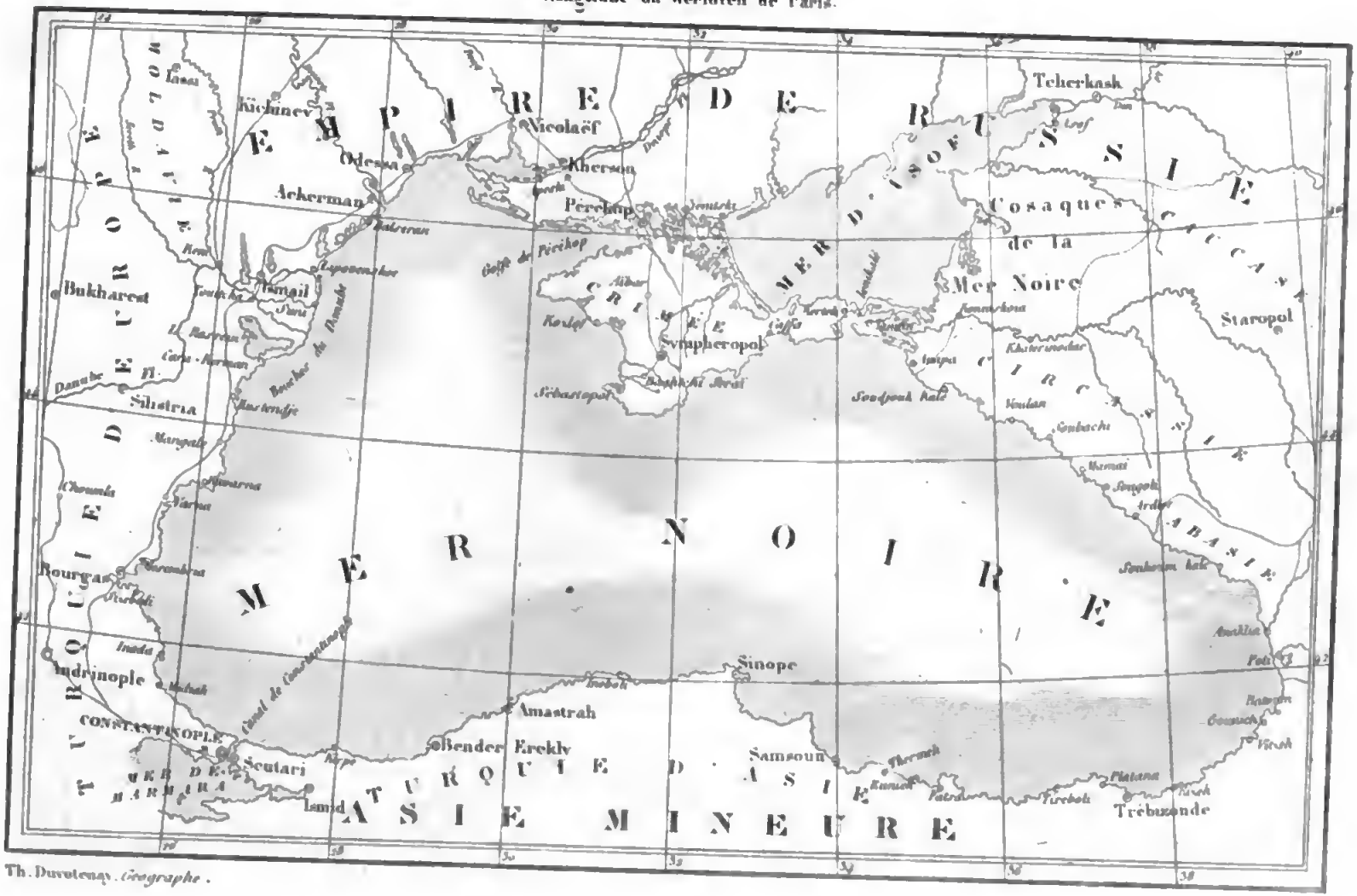
LITTORAL DE LA MER CASPIENNE.

Longitude du Méridien de Paris.

Th Duvotenay *Geographe*.

Digitized by Google

Longitude du Méridien de Paris.

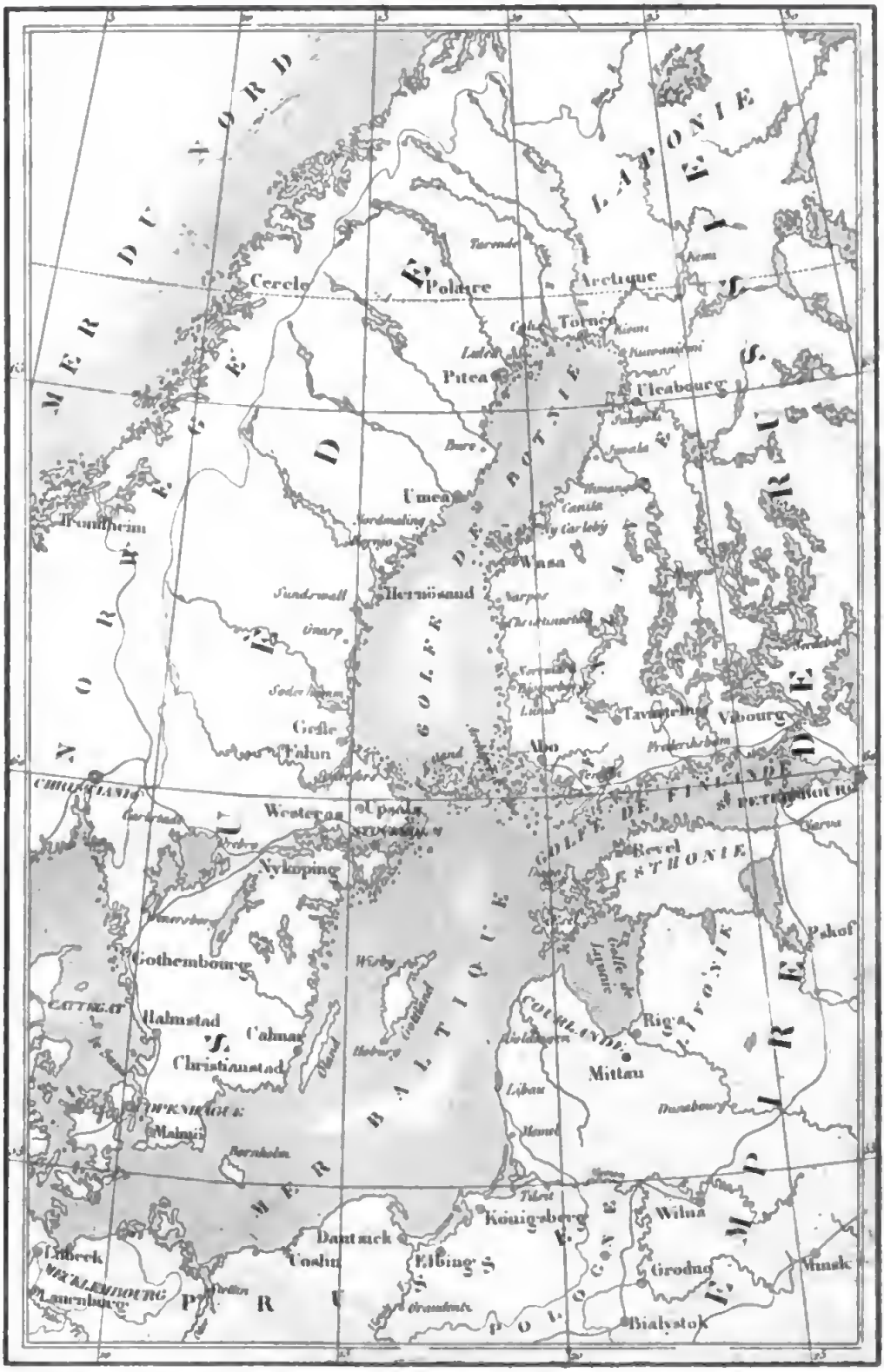


Th. Duvotenay, *Géographe*.

Digitized by Google

LITTORAL DE LA MER BALTIQUE.

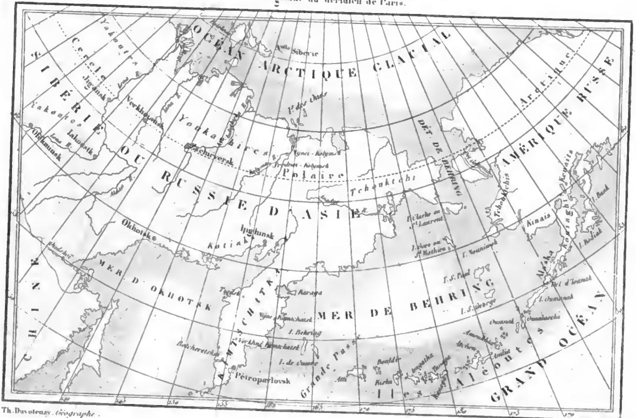
Longitude du Méridien de Paris.



Th Duvotenay. *Géographe*.

SIBÉRIE ET AMÉRIQUE RUSSE.

Longitude du Méridien de Paris.



Th. Duvotenay, Géographe.

71 tavola

313.142

5834022

Digitized by Google

Imprimerie Polychrome
DE
FIRMIN DIDOT FRÈRES
ET GAUCHARD

Digitized by Google

Digitized by Google

B.7.2.20
B.N.C. - FIRENZE